



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

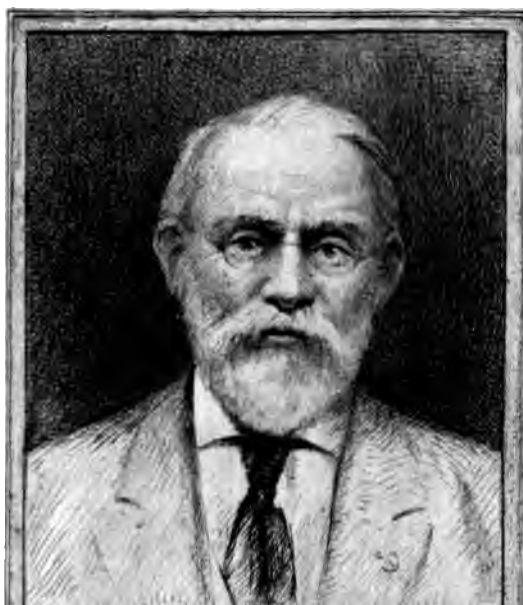
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 492595



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

73
162
790

SOCIÉTÉ DES PYRÉNÉES-ORIENTALES.

xviii.

La Société n'entend approuver ni imputer les opinions émises dans les travaux qu'elle publie : elles appartiennent à leurs auteurs qui en sont seuls garants.



Les lettres, mémoires, etc., etc., doivent être adressés (*franc de port*) à M. LOUIS FABRE, Secrétaire de la Société, rue Traversière-de-l'Ange, 4, et les objets d'histoire naturelle à M. COMPANYO, Conservateur du Cabinet, rue Queya, 6, à Perpignan.

SOCIÉTÉ
AGRICOLE,

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE
DES PYRÉNÉES-ORIENTALES.



DIX-HUITIÈME VOLUME.

Faisons tous nos efforts pour qu'on puisse
dire un jour : Il y eut à Perpignan une société
d'hommes à intentions généreuses, dont les
travaux furent utiles à leur pays.

(JAUBERT DE RÉART, 1^{er} Bulletin, p. 4)



PERPIGNAN,
IMPRIMERIE DE CHARLES LATROBE,
Rue des Trois-Rois, 1.

1870.



SOCIÉTÉ

AGRICOLE, SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

DES PYRÉNÉES-ORIENTALES.



Composition du Bureau pour l'année 1870.

Président honoraire : M. COMPANYO père, Docteur-Médecin, Conservateur du Cabinet d'Histoire naturelle, Chevalier de la Légion-d'Honneur, Officier de l'Instruction publique.

Président : M. VILALLONGUE (SYLVESTRE), membre du Conseil-général, etc..

Vice-Président : M. PUIGGARI, Colonel du Génie, Officier de la Légion-d'Honneur.

Secrétaire général : M. FABRE (LOUIS), ancien Professeur au Collège de Perpignan, Officier d'Académie.

Vice-Secrétaire général : M. ESCANYÉ (FRÉDÉRIC), Avocat.

Trésorier : M. SIAU (ANTOINE), Négociant.

Archiviste : M. l'Abbé DELHOSTE (JULIEN), Vicaire de la Cathédrale.

Depuis le 24 novembre 1866, la Société est, suivant ses différentes qualifications, divisée en trois Sections, ayant chacune un Directeur et un Secrétaire particuliers.

Section de l'Agriculture.

Directeur : M. LABAU (JOSEPH), Sous-Directeur de la Ferme-École, Professeur d'Agriculture à l'École-Normale de Perpignan.

Secrétaire : M. MORER (SAUVEUR), Professeur au Collège de Perpignan.

Section des Sciences et Arts mécaniques.

Directeur : M. FERRER (LÉON), Pharmacien de 1^{re} classe de l'Ecole de Paris, membre et secrétaire du Conseil d'Hygiène publique et de Salubrité.

Secrétaire : M. MÉNÉTRIER (LOUIS), Agent-Voyer Chef.

Section des Lettres et Arts libéraux.

Directeur : M. ALART (BERNARD), Archiviste du Département.

Secrétaire : M. FABRE DE LLARO (LÉON), Notaire, ancien Avocat.



RÉSUMÉ

DES TRAVAUX DE LA SECTION D'AGRICULTURE

Pendant la fin de l'Année 1868 et l'année 1869,

l'ar **M. Morer**, Professeur au Collège, Secrétaire de la Section.

Notre résumé ne pouvait mieux commencer que par un mot sur une Exposition agricole :

Montpellier a offert une splendide hospitalité à de nombreux concurrents qui allaient soumettre à l'appréciation éclairée de juges aussi bienveillants qu'impartiaux les meilleurs produits de leur sol et de leur industrie agricole.

M. Vilallongue, Président de notre Société, nomma pour nous représenter à ces assises pacifiques deux hommes que leur savoir, leurs aptitudes spéciales et surtout leur dévouement désignaient à son choix. **MM. Labau** et **Siau** furent chargés d'aller étudier sur les lieux les progrès apportés par nos savants et industriels voisins à tout ce qui se rattache à la culture du sol et particulièrement de la vigne.

M. Labau a fait un rapport aussi substantiel que bien écrit, embrassant toutes les parties de l'Exposition agricole. C'est l'œuvre d'un savant agronome et d'un intelligent agriculteur.

M. Siau a rendu compte de l'Exposition horticole. Il

nous a montré le rôle heureux qu'y ont joué les produits du Roussillon, et nous a donné une statistique qui paraît dans le bulletin et qui sera lue avec plaisir par tous ceux qui tiennent à la prospérité de notre pays.

CONFÉRENCES AGRICOLES.

Parmi les nombreuses et toujours utiles questions que la section a traitées, nous devons mentionner en première ligne les conférences que M. Labau a faites sur la taille des arbres et en particulier de la vigne, et sur tous les travaux qui se rattachent à cette partie, la plus intéressante sans contredit, de notre agriculture.

Après des expériences répétées, faites sur une vaste échelle à la ferme-école du département, M. Labau nous a donné une taille rationnelle qui promet des rendements exceptionnels, si elle est conduite avec intelligence, et aidée, lorsque les circonstances climatiques le demandent, par le pincage et l'ébourgeonnage.

Le savant Directeur de la Section Agricole a judicieusement divisé les terrains en trois classes :

Les terres à grande fertilité ;

Les terres de fertilité moyenne ;

Et les terrains médiocres ou mauvais.

Pour chacun de ces terrains, M. Labau donne une taille spéciale simple, naturelle, et que l'on est tout surpris de ne pas avoir pratiquée jusqu'ici.

M. Labau prépare une brochure où il se propose de développer ses idées sur cet objet, et de faire admettre par les plus incrédules la nécessité de modifier la taille du pays, si nous ne voulons pas être toujours distancés par tous nos voisins.

Il n'est pas facile non plus, sans des essais multipliés et exécutés sur différents points du département, de faire admettre que la bouture est préférable à la marcotte; c'est cependant ce que se propose de prouver expérimentalement M. Labau.

Nous ne pouvons terminer ces quelques mots sur les conférences agricoles, sans ajouter que M. Labau a voulu faire connaître ses idées dans les principaux centres agricoles du département : Rivesaltes, Thuir, Millas ont entendu le savant agronome et vu à l'œuvre l'habile praticien.

Ces conférences, faites sous le patronage de la Société agricole, ont valu à M. Labau les plus chaleureuses félicitations et les applaudissements les plus mérités.

CHAUFFAGE DES VINS.

Comment quitter la vigne sans parler de ce qui doit conserver ou améliorer nos vins : Divers instruments propres à chauffer les vins ont été signalés à la section, qui n'a pu que prendre acte de ces utiles communications, en engageant vivement les viticulteurs à tenir bonne note des essais faits et des résultats obtenus.

Il paraît que l'électricité vient aujourd'hui se mêler heureusement à la partie, et qu'elle vieillira et affermira nos vins, mettant fin, par un simple courant électrique, à toutes les questions du vinage et du non vinage des vins. Puisse le fluide rapide qui fait en quelques minutes le tour du monde enlever toute cause morbide à nos vins en faisant le tour de nos fûts. Ce ne sera pas le moindre des bienfaits dont nous devons le remercier.

OCTROIS.

Parmi les questions qui se rattachent à la production des vins, on doit citer en premier lieu celle des débouchés qu'entravent singulièrement les octrois.

Ainsi le disait naguère un savant, mais trop fougueux et trop systématique partisan de la protection : On ne comprend pas que les octrois, ces douanes intérieures, restent debout pour les produits indigènes, lorsque presque toutes les barrières disparaissent à la frontière devant les produits étrangers.

M. Numa Llobes, dans une étude pleine d'excellentes idées et de faits concluants, a démontré jusqu'à l'évidence que si les octrois ne peuvent encore disparaître complètement, les produits manufacturés devraient supporter au moins de moitié avec l'agriculture cet impôt aussi dur que vexatoire, et qui pèse uniquement sur les produits agricoles.

ENGRAIS.

Toute question agricole amène avec elle celle des engrais. La section agricole a unanimement partagé l'idée de M. de Balanda de chercher à vulgariser l'emploi des engrais Ville.

Aujourd'hui que la vigne menace de tout envahir, et que les engrais naturels deviennent de plus en plus rares, on doit nécessairement les remplacer par des engrais chimiques. Les compositions de M. Ville, ayant pour but de redonner à une terre les propriétés qu'exige la culture d'une plante déterminée, répondent à toutes les cultures et à tous les sols. C'est à la Société Agri-

cole qu'incombe naturellement le devoir de préparer le pays à se familiariser avec ce nouvel engrais, que garantit déjà le savoir de l'éminent expérimentateur.

MARCHÉS.

Sur la proposition de MM. Justin Durand et Numa Lloubes, la section a demandé et obtenu que la Mercoriale des marchés qui se relie le plus étroitement avec les industries départementales, soit publié par le *Journal des Pyrénées-Orientales*.

SÉRICICULTURE.

La Sériciculture a tenu largement sa place dans les séances de la Section Agricole. Grâce aux nombreuses communications de M. Siau, aux soins qu'il apporte à tout ce qui touche à cette intéressante industrie, si cruellement éprouvée depuis longtemps déjà, les questions qui se rattachent à l'amélioration de la race bombyxe deviennent chaque jour plus familières à tous les industriels qui se livrent à l'éducation des vers à soie ; aussi pouvons-nous hardiment avancer que les éducations progressent dans notre pays et que des grainages successifs, conduits avec soin et provenant de sujets exempts de maladie, nous conduiront peu à peu à une régénération complète.

Pour hâter un si précieux résultat, la montagne vient en aide à la plaine, et un habile éducateur, M. Soubirane, de Saint-Laurent-de-Cerdans, a entrepris, sur une assez large échelle, une éducation qui fait beaucoup espérer pour l'avenir.

PRIMES.

M. Rouzaud a communiqué à la Section un extrait du rapport général adressé à M. le Préfet sur les concours de l'année.

Sur la proposition de la Section Agricole, la Société avait consacré une grande partie de ses fonds à des primes qui devaient augmenter le nombre de celles qui ont été fondées par le département. La Société regrette bien vivement que l'état de son budget ne lui permette pas de voter aujourd'hui des fonds pour primer les meilleurs sujets de la race bovine et de l'ovine. Elle ne désespère pas cependant de répondre favorablement aux vœux souvent exprimés par la section agricole.

ÉPIZOOTIE.

Le judicieux et savant médecin-vétérinaire communique également à la Section un rapport sur une épizootie qui attaque les oiseaux de basse-cour. M. Rouzaud constate que l'épizootie règne sur les diverses espèces de gallinacés et de palmipèdes de nos contrées. Il croit que la cause en est due à un agent infectieux qui souille l'atmosphère.

COURSES AU TROT.

La Section salue toujours avec plaisir toute idée qui peut contribuer au progrès de l'agriculture. Un champ de courses à Perpignan avec prix d'encouragement ne peut qu'être utile à l'élève du cheval, et c'est avec une vive satisfaction que la Section a appris par M. Vilallongue même que la Société prenait les courses sous son patronage.

RÉSUMÉ

DES TRAVAUX DE LA SECTION DES SCIENCES,

Depuis mai 1868 jusqu'en mars 1870,

Par **M. Danjan**, professeur de mathématiques, Secrétaire de la Section.

La Section des Sciences a continué comme par le passé une œuvre modeste, mais laborieuse et utile. Elle a examiné consciencieusement et discuté tous les travaux qui lui ont été présentés, s'efforçant toujours d'en faire ressortir la plus grande somme d'utilité pratique appliquée à nos régions. Nous les allons passer successivement en revue, en suivant l'ordre des séances où ils ont été présentés.

M. Pellet a présenté dans la séance de mai un mémoire sur la maladie de nos platanes. Il indique les moyens à prendre pour ne pas laisser périr notre splendide promenade.

Dans la séance du mois de juillet, **M. Pellet** donne lecture d'un mémoire sur différents insectes qu'il a recueillis à Vernet-les-Bains. **M. Alart** donne lecture d'un rapport sur la campagne séricicole dans le département.

M. Danjan donne lecture, dans la séance de décembre, d'un mémoire sur l'économie politique. Cette lecture est continuée dans la séance du mois de février.

Un des bulletins de la Société d'Agriculture, Sciences

et Arts de la Sarthe contenait un mémoire sur cette question : *La rage des animaux domestiques au point de vue de la police sanitaire*. M. Pellet, chargé d'analyser ce travail, donne lecture, dans la séance de janvier, d'un long mémoire sur ce sujet. Il suit pas à pas les affirmations de l'auteur du travail, les discutant toutes, les confirmant parfois et les contestant souvent ; M. Pellet demande que, vu la gravité d'une pareille question et le peu de valeur des moyens appliqués jusqu'aujourd'hui pour la résoudre, on ait recours au savoir de MM. les professeurs des écoles vétérinaires. La Section décide que ce travail sera adressé à M. le Préfet.

M. le docteur Fines lit un rapport sur les maladies qui ont régné à Perpignan pendant le mois de décembre. Ce rapport est précédé d'une introduction dans laquelle l'auteur recherche les causes qui ont retardé les progrès de la météorologie médicale. Il les trouve en ce que les médecins ne cherchent pas dans ces observations les relations qu'elles ont avec la pathologie et surtout dans la difficulté qu'il y a à établir ces relations.

L'auteur trace ensuite le plan qu'il se propose de suivre et indique la méthode qu'il a adoptée pour ses études ; il annonce en outre l'intention de présenter tous les mois un semblable travail.

On procède ensuite au renouvellement du bureau suivant les prescriptions réglementaires. M. Léon Ferrer est réélu directeur, et M. Danjan secrétaire.

M. le colonel Puiggari se fait l'organe de la Section pour exprimer à MM. Ferrer et Danjan sa reconnaissance pour le zèle et le dévouement qu'ils apportent dans les travaux de la Société.

Dans la séance du mois de février, M. le secrétaire donne lecture du rapport de M. Alart, rapporteur de la Commission nommée pour examiner la peinture inoxydable de MM. Fons et Lefort. Le rapporteur constate les expériences auxquelles s'est livrée la Commission, et donne acte aux inventeurs des résultats obtenus.

M. Tastu donne lecture d'un travail sur la statistique locale, considérée dans ses rapports avec la statistique générale. Dans cette savante étude, grosse de judicieuses observations et de larges aperçus, l'auteur déduit de son argumentation les conséquences les plus inattendues, les plus instructives. Cet intéressant travail que l'on trouvera dans le bulletin a été adressé à l'administration départementale.

Dans la séance suivante, M. le docteur Fines fait quelques réserves contre le rapport de M. l'Ingénieur en chef dont les conséquences sont, dit-il, en opposition formelle avec les observations de la science médicale.

Il donne ensuite lecture de ses observations physico-médicales faites pendant le dernier mois.

M. le Président donne lecture de la lettre qui confère à M. Siau une médaille d'or comme récompense de ses efforts pour la régénération de l'industrie séricicole dans le Midi. M. le Président profite de cette occasion pour féliciter chaleureusement M. Siau de la juste récompense dont il vient d'être honoré, et le remercier au nom de la Société du concours intelligent et zélé qu'il n'a cessé de lui prêter.

M. Pellet donne à son tour communication d'un mémoire d'entomologie locale.

Dans la séance du mois d'avril, M. Pellet s'élève dans

un intéressant travail contre la destruction des hannetons ; il prétend que s'ils venaient à disparaître tout-à-fait nous serions inondés par des nuées d'insectes que détruisent les premiers. M. Bergier s'élève contre ces conclusions.

Dans la séance du mois de mai, M. le Directeur fait l'importante communication suivante : « L'an dernier, dit-il, une commission avait été nommée pour aller prier M. Massot, Aimé, de vouloir bien livrer pour être insérés au Bulletin d'importants travaux d'histoire naturelle locale que l'on disait terminés ; mais il fut impossible de vaincre sa modestie. A son décès, ses héritiers ont trouvé de nombreux manuscrits dont le vaste savoir et le labeur incessant de notre regretté collègue garantit l'importance. » M. le Président dit qu'il appartient à notre Société de publier seule de pareils travaux. Il propose donc à la Section des sciences de porter en son nom cette motion à l'Assemblée générale. Il n'est pas impossible d'ailleurs, comme le fait remarquer M. l'Inspecteur d'Académie, qu'en raison de l'importance de cette publication, M. le Ministre de l'Instruction publique ne nous accorde une subvention extraordinaire. La Section s'associe cordialement à la pensée de M. le Président, heureuse de donner un témoignage de publique sympathie au regrettable M. Aimé Massot.

Dans la séance suivante, M. le Directeur fait connaître le résultat de cette démarche. M. Amouroux, gendre du défunt, a répondu que, vu l'importance de l'histoire naturelle, il désirait la faire imprimer à ses frais ; mais qu'il était prêt à remettre à la Société pour ses bulletins les mémoires, notices et autres travaux de M. Massot. Cette offre a été accueillie avec reconnaissance.

Le docteur Fines, par la lecture de son travail mensuel, achève de remplir la séance.

Dans la séance de juillet, M. Danjan donne lecture d'un travail d'économie politique intitulé : *Les Grèves ouvrières*. Il explique comment ces formidables coalitions, menace sérieuse pour l'ordre social entier, avaient leur raison d'être sous l'ancienne législation où la partialité évidente de la loi en faveur du capital pouvait servir de prétexte et d'excuse, sans les justifier, à ces protestations armées du travail sacrifié, tandis qu'elles n'ont plus leur raison d'être aujourd'hui que le travail peut librement discuter ses conditions sous la protection des lois.

On remarque enfin dans les séances suivantes un long travail de M. Ménétrier qui se trouve dans le Bulletin, et la suite des observations du docteur Fines.

Ce long résumé dit mieux que tout, le zèle et l'activité déployés par la Section pendant la période qui vient de s'écouler. Ces résultats satisfaisants sont dus à une direction intelligente et au concours de tous les membres. Chacun a tenu à honneur de répondre aux espérances qu'avait fait concevoir la division de la Société en sections, et de marcher sur les traces des sections des lettres et de l'agriculture.



RÉSUMÉ

DES TRAVAUX DE LA SECTION DES LETTRES & ARTS LIBÉRAUX,

Du mois de juin 1868 au mois de mars 1870,

Par **M. Louis Fabre.**

Les travaux de cette Section ne sont ni moins nombreux ni moins importants que ceux des autres Sections. On pourra en juger d'après le résumé que nous allons en donner, en suivant l'ordre des séances depuis le 10 juin 1868. Plusieurs des travaux qu'on y a présentés se trouvent d'ailleurs en entier dans ce bulletin.

Séance du 10 juin 1868. — M. Galaud, professeur de langues vivantes au Collège de Perpignan, annonce à la Section qu'il s'occupe d'un travail ayant pour titre : *Essai sur l'Etude des langues modernes : Français, Anglais, Allemand, Espagnol, Italien*, et il donne lecture de la première partie de cette composition.

Séance du 22 juillet 1868. — M. le Secrétaire général communique à la Section une lettre de M^{me} Anaïs Faure, qui remercie de l'accueil sympathique qu'ont reçu ses récentes communications poétiques. Elle se souvient toujours qu'elle est Roussillonnaise, et s'associe de cœur aux travaux de la Société.

M. le Directeur invite les membres de la Section à se préparer au prochain congrès de la Société Archéologique

de France, qui doit avoir lieu à Perpignan dans le courant du mois de novembre 1868.

Séance du 28 octobre. — M. Alart informe les membres présents de l'impression d'un nouveau bulletin de la Société. Il pense qu'on pourra y insérer avant l'ouverture du Congrès archéologique, diverses notes de M. Asprer de Boça sur un document en langue rabbinique contenant un testament juif du quinzième siècle.

M. Galaud donne lecture de la deuxième partie de son *Essai sur les langues modernes*.

Séance du 18 novembre 1868. — M. le Directeur fait part à la Section de ses projets sur une histoire des beaux-arts en Roussillon. Il se propose d'y traiter d'abord de la peinture.

La première partie contient l'histoire des peintres dont les noms ont été conservés; la deuxième partie contiendrait la description des peintures anciennes que l'on trouve encore dans le pays. M. Alart communique certains passages de la première partie.

Séance du 16 décembre 1868. — M. Alart rend compte des résultats satisfaisants de la session du Congrès Archéologique qui a eu lieu à Perpignan il y a environ un mois. Ces résultats doivent encourager les membres de la Section des lettres à de nouvelles études sur les antiquités de notre pays. M. Alart est d'avis d'étudier plus particulièrement les restes de *Castell-Rosselló* (Ruscino), ville puissante du temps d'Annibal, dont les ruines se trouvent pour ainsi dire aux portes de Perpignan.

Une autre localité à étudier ensuite serait l'ancien lieu de Malloles ; ainsi de suite, en allant du plus près au plus loin.

M. Siau fait part à la Section de la nouvelle que lui a donnée M. Conte, d'Estagel, de la découverte qu'il a faite près de Montner de quelques fosses anciennes où l'on aurait trouvé divers objets antiques.

Séance du 20 janvier 1869. — Pour mettre à exécution les vœux qui ont été formulés dans la séance du 16 décembre 1868, M. Alart est prié par les membres présents de nommer une Commission chargée de dresser le plan de Castel-Rosselló.

Cette Commission est immédiatement nommée et composée, outre les membres du bureau, de MM. Puig-gari, Bach, de Bonnefoy et Ménétrier.

M. le Directeur annonce ensuite à la Section :

1^o Que M. Ménétrier a déjà dressé un plan du Tumulus dit *Munt de la Terre*, qui se trouve sur le territoire de Saint-Nazaire ;

2^o Que M. de Bonnefoy a obtenu de M. Hainaut, propriétaire de l'Eule, territoire du Soler, et fait transporter au cloître d'Elne la pierre tumulaire de l'ancien monastère des religieuses cisterciennes de l'Eule, qui a été décrite au n^o 119 de l'Epigraphie roussillonnaise, insérée dans nos précédents bulletins.

M. le Ministre de l'Instruction publique, par une circulaire, fait part du projet qu'il a formé d'établir un Concours littéraire et scientifique dans chaque ressort académique. Notre Société ayant été invitée en conséquence par M. l'Inspecteur d'Académie à faire connaître

les questions qu'elle aimerait à voir mises au concours, dans l'intervalle qui sépare la séance de ce jour de la précédente, le bureau de la Société s'est réuni dans ce but. M. Alart donne communication des cinq questions archéologiques, historiques, littéraires et scientifiques qui ont été proposées par le bureau.

1^o Monographie sur l'église du prieuré Augustin de Corneilla du Conflent, avec considérations diverses sur l'architecture de l'église de ce prieuré.

2^o Le Roussillon sous la domination de Louis XI ;

3^o Histoire de la Septimanie du neuvième au onzième siècle ;

4^o Etude sur les Troubadours du Roussillon ;

5^o Etudes géologiques sur les Pyrénées-Orientales.

Séance du 24 février 1869. — M. le Directeur complète ses communications sur les inscriptions de l'Eule et du cloître d'Elne.

Il invite ensuite les membres de la Section à prendre part aux jeux floraux qui, comme l'année dernière, auront lieu, cette année, à Barcelone.

Il informe la Section de l'acquisition faite par la municipalité de Perpignan de diverses médailles découvertes à Belcaire, dans le département de l'Aude. La plupart datent du quinzième siècle et ont été frappées à Perpignan.

Un autre fait qui intéresse la Section, c'est la découverte au-dessous d'Elne, dans une tranchée, de débris d'un ancien cimetière romain, et, entre autres objets, d'une amphore et d'une brique portant le nom d'un potier inconnu, ÆLIANVS.

M. Alart informe enfin la section d'un projet formé par notre savant compatriote, M. le professeur Cambouliu, M. Montel et autres érudits, de faire des publications concernant la langue d'Oc.

MM. Alart et Fabre de Llaro mettent sous les yeux de la Section un *fac simile* d'un des vases Apollinaires qui se trouvent au Vatican, offert à la Société par M. Camille Vilallongue, et où l'on voit l'itinéraire de Cadix à Rome.

Séance du 17 mars 1869. — A propos du procès-verbal de la dernière séance et des études sur la langue romane, M. Alart fait remarquer que le serment prêté en 842 devant les troupes de Charles-le-Chauve par son frère Louis, en langue romane, a plus de ressemblance avec le catalan qu'avec les autres idiomes qui ont découlé de la langue romane. M. Alart, après quelques observations sur cette ressemblance, pense que notre contrée ne peut que gagner à une connaissance plus complète de notre idiome catalan et de ses origines.

M. Ménétrier lit un aperçu descriptif sur le tumulus, connu sous le nom de Munt de la Terre, qu'on rencontre en allant de Cabestany à Saint-Nazaire.

A la suite de cette lecture, on signale un tertre à peu près semblable à Taxo d'Amont, un autre à Alénia, un autre à Saint-Cyprien, lieu dit Vilarasa. M. Alart parle aussi de constructions fortifiées du moyen-âge qu'on appelle vulgairement Castells de La Motte. Il en signale une à droite de la route de Saint-Féliu d'Avall à Millas.

Sur les instances de la Section, M. Ménétrier dépose sur le bureau son mémoire descriptif qui trouvera place dans ce bulletin.

Séance du 22 avril 1869. — M. Ménétrier donne la suite de ses observations sur les ouvrages anciens dits Munts de la Terre, que l'on remarque sur divers points de notre département.

M. Alart annonce la communication d'un travail qu'il prépare sur divers établissements, corporations et possessions religieuses compris dans le Roussillon.

Séance du 31 mai 1869. — M. le Directeur fait part de l'envoi qui a été fait à la Section d'une brochure de M. Jules Desprès sur le domaine forestier dans le département des Pyrénées-Orientales.

M. Mercadier lit une fable de sa composition intitulée : *La Pie et la Tourterelle*.

M. Camp, Inspecteur d'Académie, complète ce que dit un des derniers procès-verbaux sur le Concours institué dans chaque académie par M. le Ministre de l'Instruction publique.

Une circulaire de Son Excellence annonce que le Concours est ouvert cette année pour des études d'Archéologie et d'Histoire, et il invite chaque Société savante à envoyer au chef-lieu d'Académie un délégué pour faire partie du jury d'examen. La Section prie aussitôt M. Camp de se charger de cette mission.

M. Alart lit quelques notes sur les races ou populations exotiques qui ont paru dans le pays : 1^o Sur la population juive ; 2^o Sur celle qui est connue parmi nous sous le nom de *Gitanos* ou *Bohémiens*.

Séance du 25 juin 1869. — M. le Directeur annonce à la Section que M. le Secrétaire général a reçu pour le concours proposé par la Société :

1^o Deux compositions d'histoire;

2^o Vingt-trois pièces de vers.

La Commission appelée à juger les mémoires historiques se compose, outre les membres du bureau, de MM. Lafargue, Professeur d'histoire, de Boça, de Bonnefoy, Camp, Léon de Costa, Ménétrier et Chevalier.

La Commission chargée de juger les poésies se compose des membres du bureau et de MM. Camp, Autié, Mercadier, Bergier et Galaud.

M. Alard lit ensuite une lettre adressée de Turin à la Société par M. Alexandre Ripa Meana, membre de plusieurs Sociétés savantes, qui demande des renseignements sur divers personnages, désignés dans l'original manuscrit d'un rôle de revue passée à Perpignan le 19 février 1488.

M. Alart s'est chargé d'envoyer ces renseignements, et il les communique à la Section.

Séance du 24 novembre 1869. — M. le Directeur exprime le regret de ne pas avoir vu reproduit, dans le dernier volume du *Congrès archéologique de France*, un travail encore inédit de M. Ratheau, commandant du Génie, sur le château de l'Ecluse, qui avait été remis sur le bureau du Congrès tenu à Perpignan. Sur la proposition de M. Alart, il est décidé que des démarches seront faites auprès de l'auteur pour obtenir la publication de ce mémoire.

Quelques membres présents regrettent également que d'autres omissions aient été remarquées dans le volume ci-dessus. M. Fabre de Llaro, Secrétaire de la Section, donne des explications à ce sujet.



M. Alexis Domenech, avocat, dépose sur le bureau un travail biographique très intéressant de M. Baubi, juge, sur M. Jaume, ancien jurisconsulte de Perpignan. Cet opuscule fera partie du présent bulletin.

Il en sera de même du travail de M. Galaud sur l'*Etude des langues modernes*, déjà communiqué à la Section.

De même encore d'une traduction, en vers français, des discours d'Ajax et d'Ulysse, tirée des *Métamorphoses d'Ovide*, faite, il y a quelques années, par M. Louis Fabre et par son regrettable ami, M. Jacques Argiot.

M. Louis Fabre donne lecture de sa traduction du *Discours d'Ajax*.

M. Mercadier lit trois fables de sa composition intitulées : 1^o *Les trois Frères* ; 2^o *L'Isar et le Chasseur* ; 3^o *Le Roussin et le Cheval de bataille*.

M. l'abbé Delhoste fait part à la Section de quelques extraits des études qu'il a faites sur les éditions françaises des chants ecclésiastiques.

Ainsi que les trois fables de M. Mercadier, le travail de M. l'abbé Delhoste sera compris dans ce bulletin.

Séance du 2 février 1870. — M. Alart annonce à la Section la publication d'une *Histoire de la Vallée d'Andorre*, par son savant ami M. Bladé.

M. Fabre de Llaro donne lecture de son rapport sur le Concours de poésie et d'histoire, proposé par la Société pour l'année 1869.

M. Ménétrier lit un mémoire géographique avec carte à l'appui, intitulé : *Notice sur la Voie Romaine dans le Roussillon*, indiquée dans les itinéraires d'Antonin et de Potinger.

CONCOURS

RÉGIONAL AGRICOLE DE MONTPELLIER,

Du Samedi 2 au Dimanche 10 Mai 1868.

Par **M. Labau**, Directeur de la Section agricole, Sous-Directeur,
et Professeur à la Ferme-Ecole, Professeur d'Agriculture
et d'Horticulture au Collège et à l'Ecole Normale.

MESSIEURS,

Je viens aujourd'hui rendre compte du Concours agricole de Montpellier, région à laquelle appartient le département des Pyrénées-Orientales. Ce concours, par son caractère spécial, a été remarquable sous tous les rapports.

Les premières assises agricoles qui se sont tenues dans la même ville, il y a huit ans, paraissaient à l'homme qui n'est pas véritablement initié à l'agronomie bien plus brillantes; cependant il n'en est rien : le but était loin d'être atteint; l'accessoire, c'est-à-dire, les beaux-arts, les sciences, l'industrie voilaient en attirant les visiteurs, la partie réellement utile et pour laquelle on a institué ces fêtes. Le Palais de l'Industrie avait une puissance attractive presque invincible au détriment du modeste champ du Concours agricole.

L'Exposition universelle de Paris, quoique scindée, offrait le même spectacle : le Champ-de-Mars représentait une ville de 1^{er} ordre, avec ses larges rues bordées de palais féeriques où les merveilles enfantées par l'esprit

humain étaient exposées avec art aux yeux de 50,000 visiteurs par jour, et cela pendant 6 mois

L'Exposition agricole établie à l'île de Billancourt n'a été qu'un bien pâle reflet des progrès agricoles accomplis depuis le commencement du dix-neuvième siècle : 2 ou 3,000 visiteurs seulement s'y donnaient rendez-vous ; sympathiques à la cause agricole, ils cherchaient en vain les éléments indispensables pour la défendre avec courage et succès à leur arrivée dans leur pays.

Le silence qui y régnait indiquait assez la différence qu'il y avait entre Billancourt et le Champ-de-Mars ; d'un côté, exhubérance de vie et d'activité, de l'autre, état anémique, langueur.

Le premier symptôme de spécialisation nous apparaît d'abord l'année dernière au Concours de Carcassonne ; mais il s'affirme davantage cette année à Montpellier : les hommes éminents qui sont à la tête de l'agriculture d'un département aussi riche que celui de l'Hérault ne pouvaient manquer d'être les partisans d'une réforme qui promet d'aussi féconds résultats pour l'avenir de la France. Ainsi donc faisons de la spécialité agricole dans nos concours régionaux, dégageons-nous de tout ce qui pourrait leur porter atteinte, même d'une manière indirecte. Les aspirations des hommes qui veulent toujours marcher en avant vont plus loin et demandent d'établir des concours spéciaux pour chacune des quatre divisions établies au programme ministériel. Pour ce qui a trait à l'économie du bétail, cette belle idée est déjà mise en application, puisqu'on a institué un concours d'animaux gras ou de boucherie, indépendant de ceux qui sont destinés à la reproduction de l'espèce.

L'initiative privée a inauguré l'année dernière à Petit-Bourg un concours de labourage où tous les instruments propres à ameubler le sol et à le travailler à une certaine profondeur ont été admis. A côté de la simple charrue se trouvaient deux engins à vapeur, d'origine anglaise, appartenant à deux maisons dont la réputation est européenne.

Les Montpelliérains ont fait choix de leur belle promenade du Pérou pour y installer leur concours. Là, toutes les divisions y ont trouvé à souhait un emplacement capable de les faire briller avec un certain éclat. Dans cet espace relativement restreint, nous avons pu étudier les productions principales des huit départements. Une place était réservée également aux exposants étrangers à la région.

Deuxième division.

ANIMAUX REPRODUCTEURS.

1^{re} classe. — Espèce Bovine.

L'industrie principale de ce groupe de départements est la culture de la vigne; l'Aude, les Alpes-Maritimes, les Pyrénées-Orientales se livrent à l'éducation des animaux domestiques dans des proportions qui sont en rapport inverse avec l'étendue plantée en vigne; la culture de ce précieux arbrisseau prend beaucoup de développement, et dans quelques années, si rien ne vient en arrêter la prospérité, il pourra bien envahir toutes les terres qui peuvent convenir à son robuste tempérament.

La statistique des six concours ouverts à la même époque porte pour l'Hérault : Espèce bovine, 150; es-

pèce ovine, 225; espèce porcine, 20. Animaux de basse-cour, 31 lots. Instruments, 513; produits, 437.

Si nous nous comparons à une région voisine, la Haute-Garonne, le catalogue de l'exposition porte 490, espèce bovine, nous sommes inférieurs dans cette catégorie de 2 cinquièmes. L'espèce porcine accuse également un déficit de moitié. L'espèce ovine et les produits agricoles se trouvent sur le même rang.

Espèce bovine. — La race qui a obtenu le plus grand nombre de distinction est la race *Tarentaise* ou de la Savoie; elle est aujourd'hui en honneur dans tout le midi de la France; elle est surtout laitière, s'engraisse assez facilement. Pour le travail je la crois médiocre.

La race suisse du canton de Schwitz a eu aussi sa belle part de récompenses; dans mon opinion, elle est supérieure à la race tarentaise; elle travaille, s'engraisse assez facilement, elle est par-dessus tout bonne laitière. Les races de travail étaient représentées par les races garonnaise, bazadaise et d'aubrac. Toutes les trois sont solides au labeur, rendent des services dans leurs pays respectifs; mais elles manquent de finesse et d'harmonie dans leur conformation, conséquemment elles ne sont pas prédisposées à s'engraisser facilement.

2^e classe. — Espèce Ovine.

1^{re} CATÉGORIE. — Races *Mérinos* et *Métis-Mérinos*.

Cette famille est bien représentée par le nombre de sujets exposés; la laine est belle généralement, la conformation est vicieuse : presque tous les animaux ont le garrot pointu, poitrine sanglée, hauts sur jambes, cou plissé, cornes démesurément longues, cette race est à

remanier : il faut la transformer en porte-viande au lieu de la laisser porte-laine.

2^e CATÉGORIE.

Race barbarine. — Ces animaux sont surtout remarquables par le poids qu'ils peuvent atteindre; les fibres qui constituent leurs muscles sont grossières, et malgré les qualités prolifiques des mères, je doute qu'un cultivateur tenant sa comptabilité en partie double les conserve longtemps. Ces animaux sont en un mot des consommateurs qui payent très mal les aliments qu'ils transforment en viande ou autres produits.

La race lauragaise, par sa conformation, m'inspire beaucoup plus de confiance.

Les croisés soughdown, lauragaise et mérinos étaient généralement beaux, leur conformation était presque irréprochable. Les soughdown pure étaient trop gras comme reproducteurs, et aussi, il faut le dire, ils manquent de cette ampleur qui, dans les types bien réussis, représente un cube.

3^e classe. — Espèce Porcine.

Cette classe est la plus faible du concours : tous les sujets, de race anglaise pure ou croisée, sont d'une infériorité qui atteste que l'élève de cet animal ne doit pas être très lucratif dans la région.

INSTRUMENTS, MACHINES ET APPAREILS AGRICILES.

Les charrues étaient nombreuses, mais en général d'une médiocre valeur. Les charrues Howard et de Grignon représentent aujourd'hui tout ce qu'il y a de plus parfait dans cette partie de la mécanique agricole. Les diverses

modifications qu'on leur a fait subir sous prétexte de perfectionnements ou d'inventions n'ont abouti qu'à en diminuer la valeur pratique. Les modèles de charrues vigneronnes n'étaient pas mieux réussis : un seul constructeur a osé enlever une partie de l'âge long ; il a dû faire jeter de hauts cris, car l'âge brisé, malgré ses avantages incontestables, n'est pas en faveur dans le midi de la France.

Je mentionnerai d'une manière toute particulière une petite charrue à tourne-oreille, de la maison Sanson et Cie de Lyon, d'un mécanisme très simple : elle se renverse d'elle-même en tournant, et reprend le même sillon comme le laboureur le fait avec notre *Dantal*, et le travail est aussi parfait que celui exécuté avec notre charrue à versoir. Je n'ai pas besoin d'insister sur la haute valeur d'un pareil instrument : le niveau du terrain n'est pas détruit, et les arrosages dans ces conditions se feraient avec plus de régularité dans toutes les terres soumises à l'irrigation. Les terres situées en pays montagneux conserveraient à moins de frais leur couche végétale, toujours entraînée naturellement par l'effet des eaux vers les parties déclives. Cette charrue coûte 75 fr., moins le port. Je crois, sans pouvoir cependant l'affirmer d'une manière positive, car il ne m'a pas été permis de la voir fonctionner, qu'elle pourrait nous rendre des services en Roussillon. C'est une lacune grave de nos concours de ne pas faire l'essai en public des instruments qui ont obtenu les premières distinctions.

Le presseur Sumain mérite à tous égards d'être cité dans notre revue : il est à Genouillère ; deux hommes peuvent produire une pression de 100,000 kilogrammes ;

il est muni d'un dynamomètre qui indique la pression obtenue et d'un frein qui en limite le maximum. Le représentant de la maison a promis de le faire fonctionner, à la campagne prochaine, sous les yeux d'une commission prise dans le sein de la Société d'agriculture des Pyrénées-Orientales.

Un trisoc exposé par une maison de Nîmes, m'a paru être bien pour scarifier les sols trop durs et préparer la marche régulière d'instruments expéditifs et plus économiques.

CULTURE DE LA VIGNE DANS L'HÉRAULT.

La culture économique de la vigne dans l'Hérault n'est pas supérieure à celle des Pyrénées-Orientales. Le fourcat emmanché d'une charrue simple ou à versoir de petite dimension attelé d'un seul cheval est l'instrument le plus généralement employé. Les terres de garrigues, par leur nature compacte, indiquent une force de traction plus considérable; aussi sont-elles labourées avec la charrue à versoir attelée de deux chevaux ou mulets. Ils font quatre labours croisés, deux en hiver et deux au printemps, les ceps sont échausselés après la première façon d'hiver à forfait. Toutes les vignes sont parfaitement travaillées à la charrue ou à la main, le sol est meuble et exempt de mauvaises plantes, comme le sont les jardins de Saint-Jacques.

Les cépages cultivés sont : le carignan, dans les terrains de moyenne et même de médiocre fertilité; l'aramon a envahi les bas-fonds, les terres d'alluvion à sous-sol profond et riche, par son mode de végétation, ces terres seules lui conviennent, sa racine pivote et

n'émet qu'accidentellement des racines horizontales ; il prend sa nourriture dans les couches profondes du sol ; il procède à l'inverse des autres races qui font partie du même genre naturel ou botanique qui s'alimentent principalement dans l'épaisseur de la couche végétale.

Ces caractères physiologiques, théoriques, comme le disent à chaque instant les praticiens, nous amènent tout naturellement à cette conclusion pratique, basée sur les principes scientifiques : Labourer profondément les vignes à cépages pivotants, superficiellement celles qui sont implantées en cépages à racines traçantes. Ils mélangent dans la cave le vin provenant des deux cépages indiqués plus haut, ce mélange leur procure un bon vin de table et à assez bon marché pour être accessible à toutes les classes de la société.

Dans les années de cherté, ils le vendent séparément ; et dans ce cas particulier le viticulteur réalise un bénéfice plus considérable.

Le grand mérite, à nos yeux, des propriétaires de l'Hérault, c'est d'avoir compris de bonne heure et en temps opportun qu'il fallait remplacer le système cérééal peu productif par le système arbustif ; le climat, la nature du terrain et les circonstances économiques, tout milite en sa faveur.

Une fois lancés dans la bonne voie, ils ont étudié les meilleurs modes d'exploitation, la culture intensive a été mise en application ; ils ont fait un emprunt heureux des principes agronomiques modernes, qui consiste au moyen de gros capitaux à obtenir d'une surface donnée le plus haut rendement possible : 20 hectares de terre en culture, avec un capital d'exploitation de 20,000 francs,

donneront autant que 40. Nous avons tous entendu dire de certains propriétaires riches en terres, possesseurs de grandes étendues de terrains : la terre lui fait la guerre. Ne dit-on pas tous les jours : « Qui trop embrasse mal étreint. » Je termine ce trop long rapport par quelques observations relatives à la culture économique de la vigne dans les Pyrénées-Orientales.

Labourer la vigne en hiver avec une petite charrue à versoir, armée suivant la nature du sol d'un soc ayant la forme d'un triangle rectangulaire ou pyramidale (poinçon), munie d'un régulateur qui permette d'attaquer la couche arable à une plus ou moins grande profondeur; cette seule façon complétée par l'échausselage suffit, pourvu qu'au fur et à mesure que la terre se prend, devient dure à la surface, le cultivateur ait le soin de faire passer entre les lignes la houe de Maux ou la ratissoire Séguy, de Béziers.

La houe de Maux est un admirable instrument, armé de huit socs de scarificateur ou d'extirpateur, suivant les circonstances. Il attaque les terres les plus compactes, pourvu que l'on ait le soin d'incliner davantage les socs. Cette légère modification nous appartient, elle contribuera, nous en avons la conviction, à en vulgariser la pratique.

Pour les façons de printemps, on remplace les socs qui divisent perpendiculairement par les socs d'extirpateur à triangle isocèle tronqué; ceux-là surelèvent la terre horizontalement et font un travail qui, par sa perfection, est supérieur à un bon binage.

Dans les terres résistantes et en hiver, deux chevaux placés de file sont nécessaires, malgré le labour préalable,

pour ameubler la couche arable à une certaine profondeur. Cette seule paire en remplace cinq et le labour est mieux fait qu'avec nos araires primitifs qui, au lieu de détruire les mauvaises plantes, préparent à leurs graines un milieu qui les dispose à germer régulièrement, favorise leur végétation d'une manière désastreuse pour l'agriculture. Au printemps, après un seul labour à la petite charrue à versoir, la houe attelée d'un seul cheval fait le travail de dix ou une étendue de trois hectares par jour. Cette célérité dans les travaux est d'une importance considérable, car dans notre capricieux climat, après la pluie le vent du nord-ouest souffle, et aidé du soleil, nous dessèche les terres dans trois ou quatre jours, nous n'avons pas assez d'attelages; ordinairement dix houes attelées de dix chevaux feraient 30 hectares par jour; trois ou quatre jours suffiraient aux exigences des plus grandes exploitations.



CULTURE DE LA VIGNE.

**Par M. Joseph Labau, Président de la Section Agricole, Sous-Directeur
et Professeur à la Ferme-Ecole, Professeur d'Agriculture et d'Horti-
culture au Collège et à l'École Normale.**

L'année dernière, à pareille époque, encouragé par quelques amis du progrès agricole, j'ai fait deux conférences ayant trait à la culture de la vigne dans les Pyrénées-Orientales. Climat, nature du sol, exposition, défoncement, plantation, races de cépages, taille sèche, taille verte, labours, espacement des ceps, repeuplement, rajeunissement de la vigne, toutes ces diverses opérations ont été passées en revue.

De nouveau sollicité en 1870, j'ai fait une conférence à la Société d'Agriculture, à la salle Arago, à Rivesaltes et à Thuir. J'ai continué de démontrer théoriquement et pratiquement les avantages considérables qu'obtiendraient les viticulteurs d'appliquer un autre mode de culture et de taille, que je n'ai certes pas inventé, mais que j'expérimente depuis douze ans. S'il y a un mérite quelconque, c'est de l'avoir appliqué, modifié suivant les besoins de nos localités.

Désireux de contribuer autant qu'il est en moi à l'amélioration du bien-être de nos populations rurales, j'ai cru qu'en appelant l'attention de nos agriculteurs sur

une question d'une aussi haute importance, j'engagerais l'expérimentation sur un plus vaste théâtre et que d'un grand nombre d'observations faites dans tous les centres viticoles devait jaillir, dans un temps donné, évidemment, la lumière que nous appelons de tous nos vœux.

Le sujet que je me propose de traiter est immense, plein d'avenir, peut-être au-dessus de mes forces ; néanmoins je l'aborde, persuadé d'avance que je puis compter sur l'indulgence de mes confrères en agriculture et viticulture.

Le Roussillon était vierge naguère de plantations de vignes, car ce n'est que depuis 25 ans que cette culture prend de l'extension. Avant cette époque, le pauvre arbrisseau était relégué dans les sites et terrains qui résistaient à la culture économique de nos nombreuses plantes agricoles et accompagné d'un arbre très-généreux, l'olivier.

Nos vallées, comme nos vallons, sillonnés par de nombreux cours d'eau qui activent en été la végétation des plantes, présentent un tableau varié saisissant d'intérêt et d'une riche production en plantes agricoles et horticoles.

Ces sources bienfaisantes se tarissent; quelques localités privilégiées seules en jouissent. Trois causes ont amené cet état de choses : 1^o Le déboisement de nos montagnes; 2^o La culture intensive; 3^o Les défrichements et drainages des terres vagues, encouragés par une valeur plus élevée qu'a acquis la terre. Ces terres vagues et humides, vouées à la stérilité depuis des siècles, si elles avaient la propriété de concentrer les vapeurs de l'atmosphère, elles avaient aussi de redou-

tables inconvénients; c'est ainsi que les flaques d'eau qui existaient à l'intérieur comme à l'extérieur, en se desséchant en été, l'eau à l'état de vapeur entraînait des principes pestilentiels, cause primordiale toujours d'épidémies et d'épizooties qui venaient périodiquement porter la désolation dans nos campagnes et quelquefois dans les villes.

Aujourd'hui, les plaintes relatives à la rareté de l'eau d'irrigation sont générales, là où l'on arrosait il y a quinze ans régulièrement, à peine si l'on peut amener à bien les récoltes de printemps semées à dessein de bonne heure, en acceptant d'avance les chances de non réussite en les confiant au sol à une époque inopportune de l'année.

Il faut planter en vigne toutes les terres à irrigations incertaines, et aussi celles d'une médiocre fertilité, et surtout nos terrains qualifiés du nom d'Aspres. C'est la véritable clef de la fortune de notre pays.

Il serait facile de démontrer que des terres d'une valeur de 500 francs les 60 ares où l'ayminate donnent un résultat supérieur aux meilleures terres arrosées du département estimées entre 3 et 5,000 francs.

La culture de la vigne est facile et agréable; elle donnera toujours dans une moyenne de vingt ans des résultats supérieurs à toutes les autres spéculations agricoles.

Les propriétaires de deux départements voisins, l'Aude et l'Hérault, ont fait des fortunes relativement colossales en cultivant avec intelligence la vigne. C'est elle qui commande toutes les autres industries qui font partie du domaine rural. Le paysan de l'Hérault dit : la vigne

achète le champ, comme le cultivateur du Nord dit que le pré achète la terre. Si les habitants d'un village ont de l'aisance, ils la doivent à la vigne; le vigneron seul possède des avances et quelques écus en réserve, et est toujours prêt à faire quelques acquisitions, en maisons, champs ou vignes.

Le climat, la nature du sol et les diverses expositions, placent notre département au premier rang de la viticulture française. Je ne serais pas étonné qu'après les vins alcooliques et foncés de la plaine, il fût possible d'obtenir à une altitude plus élevée des vins semblables à ceux qu'obtiennent les vignobles les plus en renom et qui font en fait de produits œnologiques la gloire de la France, le Bordelais et la Bourgogne.

Le Carbonet-Sauvignon, le Pinot et leurs variétés, trouveraient à la base des divers points d'appui de nos montagnes pyrénéennes leur station géographique; c'est un jalon que je plante, à d'autres plus jeunes d'en tracer la route par l'expérimentation qui, dans aucun cas, ne saurait les entraîner à des mécomptes, car l'expérience peut être faite sur une petite échelle; la solution du problème sera aussi satisfaisante avec 20 pieds qu'avec 20,000.

Notre département, sur une étendue de 416,000 hectares, en cultive 50 à 60,000 en vigne, qui, à 20 hectolitres l'hectare, soit 1,200,000 hectolitres, et au prix de 20 à 25 francs, donnent un revenu de 24 à 30,000,000 de francs de produit brut.

30,000 familles ou 120,000 habitants, plus de la moitié de la population, tirent donc leur existence du septième du territoire total. Les 356,000 hectares autres que la

vigne, dit M. Jules Guyot, donnent à peine 20,000,000 de francs sans les animaux, et 33,000,000 avec les produits animaux.

Cette statistique, quoique un peu élastique et se représentant du peu de temps qu'a pu passer l'auteur dans notre contrée, est néanmoins un enseignement pour nous, elle nous indique la marche à suivre. Planter encore 40,000 hectares en vigne et arriver au chiffre rond de 100,000 hectares, c'est deux cinquièmes ajoutés à notre surface actuelle, de terres d'une plus haute fertilité, car il faut l'avouer jusqu'à présent, ce sont les terres inférieures qui ont fourni les principaux lots de la culture de la vigne. Par une culture judicieusement appliquée, ces 100,000 hectares devraient donner un rendement minimum de 30 hectolitres à l'hectare, soit pour l'ensemble 3,000,000 d'hectolitres à 15 fr. égale 45 à 50,000,000, car, il ne faut pas se le dissimuler, la quantité est obtenue au détriment de la qualité. Ne serait-ce pas un beau chiffre, obtenu avec le quart de l'étendue des terres arables du département, en y comprenant les terres ingrates incultes de nos garrigues et l'immense étendue de nos aspres, à peu près sans résultat économique par le système de culture mis en application.

Sans accepter d'une manière rigoureuse les données des staticiens, il peut être admis que pendant la saison rigoureuse de l'année, l'hiver, 150,000 habitants trouvent leur existence assurée par leur travail quotidien. C'est un beau spectacle pour tout homme honnête et de cœur. Cet immense chantier ouvert à leur activité leur procurera les moyens de se suffire et de faire vivre dans une aisance relative leur famille.

Les travaux de vignes terminés au mois de mai, cette nombreuse population se déplacera et reprendra gaiement la voie qui la conduit directement à son pays natal. Là, aussi dans la montagne comme dans la plaine, des travaux multiples, variés, incessants, attendent les bras vigoureux du travailleur.

Ici point d'antagonisme entre la viticulture et l'agriculture, les deux sœurs sympathisent, s'entraident, se complètent à la grande satisfaction de tous les intéressés.

La montagne nous fournit du bois de chauffage et d'industrie, le bétail ; la plaine nous fournit les fourrages, les céréales et les plantes sarclées ; les parties privilégiées par la fertilité du sol et par l'irrigation facile sont admises à la culture horticole. Cette industrie s'exerce sur une étendue considérable de terrain, elle livre à la consommation locale et extérieure des masses de jardinage et des fruits exquis de toute espèce. C'est ici que la maxime : « tant vaut l'homme, tant vaut la terre, » peut avoir son application avec toute sa rigueur ; le jardinier est excessivement laborieux, le travail est son capital, il se lève à deux heures du matin et se couche à huit heures du soir, aussi s'enrichit-il en même temps qu'il augmente de valeur son lot de terre.

De l'aisance naît la consommation. N'est-il pas déplorable que la population laborieuse se trouve en grande partie, par sa position précaire et nécessiteuse, obligée de se passer d'une boisson fortifiante et économique indirectement, puisqu'il est démontré par l'observation que l'homme qui boit du vin mange moins de pain. Si dans un moment donné toute la population de la France peut boire du vin à un demi litre par tête, la consom-

mation sera augmentée de 40 à 50 millions d'hectolitres et sera portée à 100 millions. Elle n'est aujourd'hui que de 50 à 60 millions. Les traités internationaux, l'adoucissement des octrois, les voies ferrées, les routes impériales et départementales, les chemins vicinaux, formeront bientôt un réseau, qui permettra au propriétaire de vignobles d'offrir leur trop plein à un prix accessible à toutes les classes de la société, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Les Bretons, les Picards, les Normands, le Nord, malgré leur patriotisme pour leurs boissons habituelles, le cidre et la bière, préféreront le vin comme boisson hygiénique et essentiellement tonique. Les petits vins des environs de Paris, de Suresne, d'Argenteuil et d'autres contrées qui se trouvent dans les mêmes conditions, ne pourront pas soutenir la concurrence et forcément seront rayés de la carte viticole.

Le Roussillon doit appliquer le système intensif aux vignes, comme le Nord l'applique à toutes les cultures, c'est-à-dire produire beaucoup et à bon marché.

La production de nos vignobles peut-elle être véritablement augmentée? L'hésitation n'est pas permise, si nous comparons nos faibles rendements à ceux qu'obtiennent nos voisins dans la même zone méridionale, l'Aude et l'Hérault; ce dernier département accuse un rendement moyen de 90 hectolitres à l'hectare; la Nièvre 30 hectolitres; le Bas-Rhin et les Vosges de 50 à 60; l'Aisne de 40.

Il me semble incompréhensible qu'une situation aussi propice que l'est celle de notre département pour la culture de cet arbrisseau accepte cette position inférieure dans le monde viticole.

Une étude approfondie des diverses opérations appliquées à la vigne est indispensable pour nous rendre compte de cette infériorité.

Puissions-nous par cette étude critique réveiller l'esprit de nos compatriotes, et nous aider par leurs conseils et leur expérience à faire progresser l'art de cultiver la vigne.

Cette industrie agronomique est et sera toujours l'industrie la plus lucrative du Midi de la France et du Roussillon en particulier, et comme l'a dit M. Guillaumin à la chambre des députés, le plus beau fleuron de la couronne agricole.

HISTOIRE NATURELLE.

La vigne appartient au premier embranchement des végétaux dicotylédons ou exogènes, à la première classe, Thalamiflores et de la famille des ampelidées.

Kent. — A la pentendrie de Linnée, aux arbres rosacés de Tournefort, genre vitis, arbustes sarmenteux, grimpant à feuilles digitées, à fleurs verdâtres très petites, en grappes opposées aux feuilles, quelquefois avortées et réduites à une vrille rameuse.

Espèces. — *Vitis vinifera*, fleurs odorantes; feuilles pétiolées à cinq lobes dentés; baies noires, violacées, blanches ou jaunâtres, et dans cette espèce il y a une infinité de races qui ont d'autres caractères spécifiques.

Le raisin, médicalement parlant, est adoucissant et légèrement laxatif; par la fermentation il produit du vin, dont les effets sont connus de tout le monde; il est surtout tonique et digestif.

CLIMAT.

La vigne est originaire de l'Asie, comme la plupart de nos arbres fruitiers; elle a vu ses produits comme les leurs se modifier d'une manière avantageuse par un climat différent et une culture appropriée. Aussi l'avis de Chaptal est-il partagé par tous les écrivains qui ont écrit sur la vigne, que les climats tempérés et particulièrement notre belle France sont les plus favorables à la production des bons vins.

Les climats trop chauds et les climats trop froids sont également contraires à la culture de la vigne; aussi ne la cultive-t-on en grand et avec profit qu'entre le vingt-cinquième et le cinquante-deuxième degré de latitude. Schiraz, en Perse, est le point le plus méridional, et Coblentz le point le plus septentrional où on la trouve.

Tous les départements de la France ne peuvent pas se livrer avec profit à la culture de la vigne. 79 rentrent dans cette catégorie actuellement; là, la chaleur est suffisante pour amener le raisin à une bonne maturité, et pour donner un vin dont les qualités diffèrent suivant les centres de production.

Le Nord nous fournit les vins secs et inimitables de la Champagne, de la Bourgogne et plus au Midi les vins foncés de Bordeaux.

Le Midi fournit les vins alcooliques chauds et colorés; ainsi que les vins de liqueur, les premiers servent au coupage et à relever les vins faibles du centre et du nord qui ne contiennent que de 7 à 11 % d'alcool. Les vins de liqueur, le muscat, le grenache, le macabeu, le malvoisie sont produits par certains crus renommés de notre département.

Rivesaltes, représenté par M. Gélabert aux concours de Perpignan, Londres et Paris, a obtenu le premier prix du vin muscat. Banyuls-sur-mer, Collioure, Port-Vendres, Cospérons, produisent des vins de liqueur hors ligne.

Notre département, par son altitude progressive des bords de la mer aux Pyrénées, ceint par deux bras puissants, les Albères et les Corbières, dominé par l'imposant Canigou, représente les climats variés de l'Europe, le Midi, le Centre et le Nord. La première région comporte toutes les cultures méridionales : la vigne, les vins de liqueurs, la plaine, les vins abondants colorés et alcooliques; le Conflent jusqu'à Olette peut parfaitement être assimilé au centre de la France. Je me tromperais beaucoup si les plants de la Bourgogne et du Bordelais n'y avaient pas une complète réussite, j'ai la conviction qu'avec une taille appropriée et les soins convenables, ces cépages fourniraient un vin de table exquis et en plus grande quantité que les cépages du pays, habitués qu'ils sont à végéter dans un milieu plus chaud.

EXPOSITION.

L'exposition du midi est considérée comme la meilleure par tous les auteurs qui ont traité cette question; celle du Nord réussit encore pourvu que le terrain ne soit pas trop élevé, il serait facile de produire à l'appui une foule d'exemples; l'exposition du Levant est à craindre à cause des gelées printanières, celle du couchant ou sud ne reçoit pas une assez grande quantité de calorique pour que le raisin arrive à sa maturité complète. Le principe mucoso-sucré y fait défaut, la quantité d'alcool n'est pas suffisante pour empêcher le vin de tourner à l'acide.

NATURE DU SOL.

La vigne s'accommode de toute espèce de terrain, pourvu qu'il ne soit pas imperméable à sa racine ou abreuvé par des eaux stagnantes. L'imperméabilité n'est que relative, car j'ai vu à Saint-Nazaire, et tout le vignoble de Torremila se trouve à peu-près dans ces conditions, des récoltes qui sont au-dessous de la moyenne, il est vrai, mais produisant des vins très foncés en couleur et ayant un titre élevé d'alcool. C'est que le sol de la couche végétale, composée de cailloux ronds en quantité, laisse pénétrer l'air et la chaleur, qui viennent contrebalancer les mauvais effets du sous-sol ; c'est dans ce milieu largement poreux que les racines horizontales viennent élire leur domicile et procurer la nourriture au cep de vigne.

Les beaux vignobles de Maury sont établis dans un terrain schisteux qui se délite au contact de l'air. Baixas cultive la vigne dans un terrain calcaire. Le terrain de prédilection pour la vigne est celui qui est de nature argilo-calcaire, coloré par le peroxide de fer. Les bonnes vignes de Rivesaltes, qui font partie de l'ancien terrain, se trouvent dans ces bonnes conditions.

Les terrains granitiques donnent en général des vins fins, mais en petite quantité ; mélangés à un peu d'argile le rendement est supérieur sans que la qualité en soit altérée.

Les vignes à grands rendements sont dans la plaine et en particulier dans les terres franches, quelquefois avec prédominance d'argile, à sous sol perméable et profond. Celles à sous-sol légèrement imperméables,

conséquemment fraîches, donnent de très beaux rendements depuis quelques années, à cause des sécheresses intenses que nous subissons, le vin est moins alcoolique et a une robe moins foncée.

Les terres légères à sol peu épais, dépourvues d'une fraîcheur continuelle, éprouvent les mauvais effets des alternatives de sécheresse et d'humidité, aussi le rendement est-il toujours incertain et faible pour le propriétaire. Ces terres chaudes sont excellentes pour le Nord et mauvaises pour le Midi en général, car ce que nous avons à redouter ce sont les sécheresses qui prennent, depuis quelques années dans les localités les plus riches en vigne, les proportions d'une véritable calamité publique.

Les terrains de formation nouvelle, la riche plaine de la Salanque, est peu propice à la culture de la vigne; néanmoins certains cépages y prospéreraient, le terret-bourret, l'aramon. Les terres profondes et fertiles plaisent à ces deux races de raisin à racine pivotante; ils vont chercher les sucs nutritifs à une très grande profondeur ainsi que l'humidité qui leur est essentielle pour fournir et maintenir dans l'état normal leur splendide expansion foliacée. Trois causes peuvent enraye la culture de la vigne de la belle Salanque : 1° Le sel qui se trouve en mélange avec la terre, si la proportion est trop considérable, les racines seront corrodées et la vigne dépérira; 2° L'humidité et les rosées blanches, la haute fertilité et l'humidité du sol lui seront défavorables en faisant développer outre mesure les organes de la nutrition, au détriment du raisin qui recevra une sève pauvre et mal élaborée; le raisin aura de la difficulté à mûrir et dans tous les cas il fournira un moût très pauvre en principes

sucrés. Les pampres pousseront toujours au détriment de la quantité et surtout de la qualité de la production. Ce n'est pas en vain que l'on dépasse les lois de la nature. Le pollen dans les années humides, sera délayé dans l'eau, l'ovaire ne sera pas fécondé et le raisin coulera comme l'on dit vulgairement, c'est-à-dire, qu'il n'y aura pas eu de fécondation, la grappe dénudée ne donnera qu'un mince résultat, et cependant, on se trouvera en face d'une végétation si luxuriante qu'elle déconcertera même les hommes pratiques les plus versés dans l'art de cultiver la vigne !....

Je vais rapporter dans ce travail deux analyses chimiques qui ont été faites par M. Peplowski, professeur de chimie agricole à l'Ecole Impériale d'Agriculture de Grignon.

VIGNOBLE DE BANYULS-SUR-MER.

Dans la partie élevée où se récoltent les meilleurs vins de Banyuls, le sol est schisteux; soumis à l'analyse chimique, il renferme :

Oxide de fer.....	10.746
Alumine.....	5.020
Magnésie.....	0.882
Silice soluble.....	0.963
Acide phosphorique.....	0.109
Sels alcalins.....	1.235
Carbonate de chaux.....	0.909
Matières organiques.....	4.478
Résidu insoluble.....	75.657
	100.000

VIGNOBLE DE RIVESALTES.

Le vignoble de Rivesaltes est le plus important du département, il ne comprend pas moins dit M. l'Inspecteur Général Rendu, de 10.500 hectares. Les terres de la plaine présentent la composition suivante :

Oxyde de fer	5.407
Alumine	4.851
Magnésie	0.430
Silice soluble	0.600
Acide phosphorique.....	0.074
Sels alcalins.....	1.852
Carbonate de chaux.....	0.785
Matières organiques.....	4.653
Résidu insoluble	82.164
	100.000

Lorsque le cépage est bien choisi, c'est-à-dire parfaitement approprié au sol et au climat, voilà en définitive le grand secret pour obtenir des vins remarquables; néanmoins il n'est pas possible de se dissimuler que certains éléments minéralogiques n'aient une grande influence.

C'est ainsi que l'oxyde de fer se trouve toujours en proportions plus ou moins considérables dans les vignobles les plus célèbres: dans tous les crus de la Côte-d'Or, dans ceux de la Marne, de l'Ermitage, du Médoc et du Roussillon, etc. Le carbonate de chaux se trouve aussi dans tous ces centres, mais sa présence n'y semble pas jouer le même rôle; il n'a pas la même influence sur les grands vins de Côte-Rotie, de l'Ermitage, du Médoc, et du Cap-Breton; l'acide le plus énergique y produit à peine une légère effervescence.

L'oxyde de fer, comme le dit notre ~~s~~avant Inspecteur Général, est un des éléments constitutifs de tout vin qui offre de la distinction? En ajoutant, dit-il, à cette considération celle non moins importante des propriétés physiques du sol qui le rendent apte à recevoir et à retenir une dose plus ou moins considérable d'humidité, on a suivant nous, l'explication la plus vraisemblable des analogies et des dissemblances qui rapprochent ou séparent les produits des différents crûs.

PRÉPARATION DES TERRES DESTINÉES A ÊTRE PLANTÉES EN VIGNE.

Le sol doit être défoncé à une profondeur de soixante à quatre-vingt centimètres en automne, ou mieux un an ou six mois avant plantation, si cela est possible, afin que la terre s'ameublisse par les seuls efforts de la nature qui sont toujours les meilleurs et les plus économiques. En recevant les bienfaits des agents atmosphériques, elle se fertilise. Cette épaisseur de terre permet aux racines de l'arbrisseau de s'introduire profondément, d'y puiser un supplément de principes nutritifs qui y sommeillaient depuis des siècles et de s'opposer à l'effet toujours pernicieux des grandes humidités, comme des grandes sécheresses. C'est par la capillarité que l'eau emmagasinée pendant l'hiver, remonte à la surface pendant les grandes chaleurs de l'été, les binages répétés en brisent la croûte qui s'est formée à la surface, engageant ces tubes naturels à déverser ce fluide bienfaisant au pied de la plante. Le Provençal dit : Deux binages valent un arrosage. Il est démontré aujourd'hui, par la théorie comme par la pratique, que les labours profonds obtenus,

n'importe par quel système mécanique, drainent les terres humides. Un simple fermier, M. de Crombecque, a démontré dans la plaine de Lens qu'un labour fait à quatre-vingts centimètres de profondeur avec la charrue appelée la *Révolution*, attelée de 12 paires de bœufs, suffisait pour enlever l'humidité. Les labours profonds ne sont contre-indiqués que dans les cas où le sol est très perméable, ou qu'il est formé de roches inattaquables par les instruments économiques.

S'il y a un pays où les labours profonds soient d'une très grande utilité, c'est le nôtre, et cependant ils n'y sont pratiqués que très exceptionnellement. C'est dans ce milieu profondément remué par les instruments perfectionnés et non par votre outillage informe et cher que les mauvaises plantes qui se multiplient principalement par leurs racines, comme le chiendent, la luzerne sauvage, le roseau plumeux et phragmité, l'arrête-bœufs, etc., seront complètement détruites. C'est dans ce milieu bien préparé, s'il est possible, depuis un an, le sacrifice d'un an n'est rien en comparaison de la durée d'une vigne qui est d'un siècle, c'est dans ce milieu que la vigne a de l'avenir; c'est là qu'elle prolongera sa vitalité et qu'elle donnera son rendement maximum. Tous les cultivateurs ont remarqué que là où une rigole a été comblée les récoltes sont toujours plus belles.

CHOIX DES CÉPAGES.

Le choix des cépages doit être subordonné à la qualité du vin que l'on se propose d'obtenir; cependant quelquefois la nature du sol a son influence particulière, comme le climat et même l'exposition. C'est ainsi que

dans les terrains secs le grenache réussit mieux et n'est pas attaqué par la carie sèche. Le carignan prospère dans les terres fraîches et fertiles de la plaine, l'aramon et le terret-bourret dans les alluvions modernes. Il est reconnu néanmoins que le cépage a une action prépondérante sur la nature du sol, le climat et les propriétés physiques de la couche arable.

En Roussillon, les cépages cultivés dans la plaine sont : le carignan, le Grenache et le teinturier ou mataro. Par leur mélange, ils fournissent des vins de coupage foncés en couleur et très alcooliques ; ils sont destinés à remonter en couleur et en chaleur les petits vins du nord et du centre de la France.

La plantation des diverses races doit être faite à part, sinon elles se nuisent réciproquement, car il y a toujours des races plus fortes les unes que les autres. Le mélange du raisin doit être fait lors de la vendange.

La proportion de ces cépages, dans un vignoble, varie suivant la nature du sol : en terres sèches, le grenache prédomine ; en plaine, le carignan ; le mataro, n'est cultivé que jusqu'à concurrence d'un cinquième ; il coule souvent, et si ce n'était la couleur qu'il fournit, il serait complètement délaissé.

Le carignan, plant robuste, donne la quantité ; le grenache donne de la finesse au vin, sa saveur est délicate et agréable au palais ; le mataro, la teinture.

PLANTATION D'UNE VIGNE.

Choix des boutures. — Le meilleur mode de multiplication d'une vigne est par la bouture, morceau de sarment ou rameau de l'année ; il est aussi le plus économique.

Le choix de la bouture doit être fait avec entente, elle doit être prise sur les ceps les plus fertiles. Ils doivent être marqués d'avance et quand la récolte est encore pendante, moyen infaillible de réussite pour ce qui est relatif à la fertilité du cépage. Elle doit être moyenne en vigueur; trop forte, elle donnerait naissance à une végétation gourmande; trop faible, les bourgeons seraient rachitiques, prédisposés à donner du fruit, et sous cette frêle organisation elle ne tarderait pas à périr. Mises en paquets réguliers elles seront plongées dans l'eau limpide jusqu'à l'époque de la plantation, ou bien stratifiées à une certaine profondeur dans un sol qui conserve un peu de fraîcheur. Ce procédé pour l'établissement d'une vigne, comme je l'ai dit plus haut, est le plus économique.

Néanmoins, pour certains propriétaires riches et désireux d'avancer l'époque de la production, les boutures enracinées d'un an à deux ans, plantées dans un trou de trente centimètres cubes et arrosées s'il est possible, réussissent et procurent au propriétaire qui a fait ces avances un bénéfice plus immédiat. Les arboriculteurs sont unanimes pour conserver une partie du bois de l'année précédente. Dans leur opinion, la réussite est mieux assurée; cette opinion a été soutenue avec beaucoup de talent par M. Trouillet, arboriculteur distingué, au dernier congrès de Beaune, institué par la Société des agriculteurs de France.

La théorie semble lui donner gain de cause; en effet, du vieux bois sortent une infinité de racines. Nous nous proposons de faire des expériences, cette année même, pour vérifier le fait avancé par M. Trouillet.

ÉPOQUE DE LA PLANTATION.

La meilleure époque est, pour notre département, le mois de février; les journées sont longues, le soleil est bon, et pour peu qu'il y ait de la fraîcheur, la végétation commence à se réveiller, les boutons se gonflent à la partie aérienne pour préparer les organes foliacés; en bas les premières racines font leur apparition.

C'est la sève figée en quelque sorte par le manque de chaleur pendant l'hiver, dans les cloisons qui constituent le tissu ligneux et le tissu cellulaire et renfermée en abondance dans le tuyau médullaire qui, sous l'influence du calorique, se liquéfie et circule; c'est la vie active du végétal. Admirable réserve qui provoque avant le temps voulu les premières phases de la végétation. L'émission des racines et des bourgeons est-elle simultanée, comme le prétend M. Jules Guyot? Je ne le crois pas, les bourgeons sont les premiers à faire leur évolution en contact plus direct avec l'air et la chaleur. Il y a dans les boutons comme dans la graine les premiers éléments de la nutrition; un peu plus tard, les racines sortent des boutons inférieurs pour continuer cette nutrition. Les boutons hors terre n'ont pas un besoin immédiat des souterrains. Un fagot de sarments bourgeonne quand la température est convenable. Du reste, je me livre à des expériences pour éclairer ce point litigieux de physiologie végétale.

Il est à craindre que, plantés en automne, les boutons n'éprouvent un arrêt, et que si le mouvement s'est prononcé, cet arrêt dans la végétation ne leur soit préjudiciable. En terres humides et froides, les plantations doivent se faire en mars et avril; à cette époque, la terre

est moins forte et la végétation n'éprouve pas d'inter-
ruption.

Pour les arbres fruitiers enracinés on plante en
automne de bonne heure dans les terrains secs. Les
jardiniers gagnent une année, ils ne se trompent pas, ils
arrosent et, si la température est douce, ces arbres ont
encore le temps d'émettre de nouvelles racines avant
l'hiver.

Si le terrain est humide, ils plantent en mars.

DISTANCE DES CEPS.

La distance entre les ceps doit varier suivant la plus
ou moins grande fertilité du sol depuis un mètre carré
jusqu'à un mètre soixante et un mètre soixante-quinze.

La vigne, comme tous les arbres fruitiers et forestiers,
doit avoir un espace en rapport avec le développement
aérien et souterrain.

Dans les terres pauvres, les racines s'étendent moins,
les pampres ont une surface rétrécie, donc il faut leur
accorder moins d'espace, sous peine de supporter des
pertes très sensibles, car dans ces conditions 5,000 à
7,500 ceps à l'hectare ne pourront jamais donner le
revenu de 10,000; au contraire, dans un sol fertile et
profond, comme dans nos terrains francs, il faut donner
de l'espace, les racines sont nombreuses, fortes, pleines
de vigueur; elles s'étalent avec rapidité à la surface de
la couche végétale comme dans sa profondeur, elles pro-
voquent à l'extérieur une sortie de pampres d'une végé-
tation splendide. Dans un petit carré, l'extérieur repré-
senterait un véritable fourré impénétrable au soleil et
à l'air.

Par cette gêne imposée nous obtiendrons peut-être beaucoup de raisins, mais qui ne mûriront pas, faute de soleil et d'un bois assez parfait, parce qu'il a manqué de lumière. Tout le monde sait que le bois est d'autant plus estimé que l'arbre a poussé dans un espace plus exposé au soleil et à l'air. On se méfie toujours du bois qui provient d'arbres venus à l'ombre, ce sont ceux-là qui se carient, le vulgaire l'attribue fort gratuitement aux phases de la lune.

Les racines elles-mêmes forment un treillage à la couche inférieure, et elles se nuisent réciproquement dans cette lutte de rivalité, sans trêve ni merci; les plus faibles succombent, ou bien si la lutte est plus acharnée, presque égale, toutes éprouvent une souffrance qui les amène au terme de leur vie prématurément, au préjudice du propriétaire qui aura enfreint les lois de la nature.

Je préfère le carré aux alignements que l'on préconise de nos jours : deux mètres entre les lignes, un mètre dans la ligne ; cette méthode est vicieuse au suprême degré, les ceps trop rapprochés se nuisent et par leurs pampres et par leurs racines, l'harmonie de l'arbuste est détruite, puisque les racines pressées latéralement prendront fatalement la forme d'un ovale dont les deux sommets envahiront l'interligne.

(A continuer.)



**DE L'ABOLITION
ET
DE LA CONSERVATION DES OCTROIS
EN FRANCE**

Au point de vue des intérêts de l'Agriculture.

Par M. Numa Lloubes, membre correspondant.



**La charrue, en traçant le premier sillon, a
creusé les fondements de la société.**

**Ce n'est pas seulement du blé qui sort de
la terre labourée, c'est une civilisation tout
entière.**

(LAMARTINE.)

**Les villes doivent songer aux champs sans
lesquels elles n'existeraient pas.**

(A. NEUCHATEAU.)

I.

**L'origine des octrois paraît remonter à l'établissement
même du régime municipal.**

**Les communes, obligées de pourvoir à leur sûreté et à
leur police intérieure, eurent nécessairement besoin d'un
budget qui ne pouvait être alimenté que par des contri-
butions frappant les habitants mêmes de la commune ou
les produits étrangers entrant dans ses murs.**

Ce dernier mode parut rationnel à nos pères, et tout produit étranger dut, en franchissant les murs d'enceinte, acheter son entrée par une redevance. Ce droit ou plutôt ce privilège, dérivait de l'autorité royale, heureuse de voir ainsi les communes se suffire à elles-mêmes, et de les faire bénéficier aussi en partie de ce nouvel impôt.

Un autre motif avait dû encore militer en faveur de ce système. C'était le meilleur moyen de protéger les produits locaux contre la concurrence étrangère. C'était le système protecteur appliqué aux communes. Plus tard, lorsque les idées s'élargirent, que les communications devinrent plus faciles, lorsque la France eut acquis cette grande et belle unité qui fait sa force et sa gloire, le gouvernement chercha, par tous les moyens, à développer l'industrie et le commerce.

Jusque-là, l'agriculture avait résumé tout le travail national ; aussi rien ne fut négligé pour aider au développement de l'industrie : exemptions de droits, privilèges de toute espèce, concessions nombreuses, tout fut mis en œuvre, et c'est probablement à ces tendances que l'on doit la législation qui détermine les matières sur lesquelles pèsent, en général, les droits d'octroi.

Ils ne peuvent être établis que sur des objets de consommation locale compris dans les cinq catégories suivantes : les boissons et les liquides, les comestibles, les combustibles, les fourrages et les matériaux.

L'agriculture a seule ainsi le triste et onéreux privilège de supporter les impôts d'octroi.

Ce qui était rationnel lors de l'émancipation des communes et des siècles suivants, tant que l'agriculture a été à peu près la seule industrie ou du moins l'industrie la plus

considérable du pays, ne l'est plus aujourd'hui que les nouvelles industries ne peuvent contenir dans le grand palais du Champ-de-Mars.

De là, ce caractère d'injustice et d'iniquité qui s'attache aux droits d'octroi, opposés à toutes les idées d'égalité et surtout de liberté du commerce.

Aux yeux de la loi, l'ouvrier des villes est politiquement l'égal de celui des champs; le propriétaire, l'égal du manufacturier; pourquoi l'ouvrier et le laboureur, le manufacturier et le propriétaire ne seraient-ils pas égaux en face des lois économiques?

On frappe la propriété qui donne le nécessaire de la vie, et l'on affranchit de tout droit les produits manufacturés qui en forment, en général, le superflu.

Ce n'est pas ainsi que l'on devrait traiter la mamelle nourricière de la France.

Les villes qui doivent leur opulence à l'industrie et au commerce, protégées par la loi qui consacre un inqualifiable privilège, semblent, dans leur fol orgueil, prendre l'agriculture comme une vassale et la traitent en conséquence.

Les cités agricoles, elles, ne peuvent rien contre leurs superbes rivales : la loi le leur défend.

C'est ainsi que les barrières de notre ville restent ouvertes à tous les produits industriels de la capitale, qui ferme les siennes aux vins, le produit le plus important du Roussillon. Est-ce équitable?

Rouen, une des plus grandes, des plus peuplées, des plus commerçantes et des plus riches villes de la France, remplit nos magasins de lainages, d'étoffes de coton, de toiles de toute espèce, avec exemption de tout droit, et si en échange, nous lui expédions nos vins, si nécessaires

à l'alimentation des nombreux ouvriers de ses fabriques, on nous répond avec urbanité : « Entrez, mais payez 18 fr. 18 c. par hectolitre. » Est-ce encore équitable ?

Si, à notre tour, nous imposons à l'entrée du Roussillon les produits de la capitale et des villes manufacturières de la Normandie, que répondrait-on à de telles représailles ?

Nous pourrions encore citer Lille qui nous impose 12 fr. 43 c. l'hectolitre ; Lyon, 16 fr. 36 c., etc., etc.

Ainsi les municipalités de la France unitaire établissent, à peu près selon leur bon plaisir, des tarifs quasi-internationaux, presque des tarifs d'exclusion.

Après toutes les conquêtes des temps modernes, après les luttes qu'ont eu à soutenir les grandes idées d'émancipation commerciale, il semble que le système, nous ne disons pas protecteur, puisqu'ici il n'y a pas de produits similaires à défendre ; mais un système bien plus fatal, celui d'exclusion, se soit réfugié dans l'intérieur après avoir été chassé des frontières.

Le gouvernement ne peut rester constamment sourd aux justes réclamations des pays viticoles, il doit résolument marcher en avant et appliquer à l'intérieur du pays, comme il l'a fait sur les frontières, les grandes idées de la liberté de commerce, et, mieux qu'il ne l'a fait jusqu'ici, les idées d'égalité en matière d'impôt.

Pourquoi n'en serait-il pas de l'impôt formant les droits d'octroi comme de celui des contributions directes ? Pourquoi les produits manufacturés ne seraient-ils pas frappés comme les produits agricoles ? Il y a dans la législation une inconséquence qui doit nécessairement disparaître.

Les agriculteurs subissent la loi du recrutement ; les bons laboureurs sont encore, comme le disait M. Dupin, aîné, les meilleurs soldats de la meilleure armée du monde ; ils sont aussi, et l'histoire de tous les temps le confirme, les meilleurs soutiens de la tranquillité publique et les plus fermes défenseurs de tout gouvernement qui écoute leurs vœux et comprend leur mission ; car « la charrue en traçant le premier sillon, a creusé les fondements de la société. » Or, celui-là seul qui a fondé peut bien défendre et consolider.

Nous avons prouvé que les impôts perçus à l'entrée des villes n'étaient pas établis d'une manière équitable ; tâchons d'étudier le système qui conviendrait le mieux pour répondre aux besoins des villes, en restant dans les voies de la justice et de la modération.

II.

Avant de rechercher cependant le système que nous croyons le meilleur pour remplacer le système actuel, qualifié justement d'oppressif, de vexatoire et d'inique, nous avons dû nous occuper de ceux qu'ont mis en avant certains économistes, qui ont compris la difficulté de donner la libre entrée des villes à tous les produits indistinctement, sans enlever à celle-là les ressources nécessaires pour subvenir à leurs besoins de plus en plus nombreux.

Quelques économistes disent : taxez les cheminées, les chevaux, etc. ; d'autres : recourez à la contribution locative, à celle des portes et fenêtres ou à celle des patentes ; d'autres encore demandent d'imposer un peu plus le vin,

enfin la Belgique a complètement enlevé les barrières des villes pour les reporter sur les frontières.

Examinons sommairement ces divers systèmes. Taxer les cheminées, augmenter la contribution locative, celles des portes et fenêtres. Qui payera le nouvel impôt? Ce seront les locataires, c'est-à-dire, d'une manière générale, ceux qui ne possèdent pas.

Nous déclarons pour notre part, que l'impôt le plus mauvais, le plus mal réparti est celui qui s'attaque au nécessaire.

Cependant comme en impôt, ainsi qu'en toute autre chose, nous aimons l'égalité autant que la liberté (nous entendons cette liberté morale, honnête, qui permet de tout faire pourvu qu'on ne nuise pas au voisin), nous admettrions qu'on imposât les cheminées, les portes, etc. Mais ici il faudrait distinguer; car la cheminée du pauvre qui fume chez plusieurs bien rarement. hélas! payerait-elle comme celle qui fume toujours? La porte cochère ne devrait-elle pas payer beaucoup plus que la porte de ces logements dont la vue serre le cœur? Ces croisées ornementées, grandioses, que nous aimons à voir jeter avec profusion l'air et la lumière dans l'intérieur des pièces, seront-elles taxées comme ces vasistas de la mansarde, avares d'air et de soleil?

Nous n'aimons pas toutes ces distinctions, car nous croyons qu'elles peuvent donner souvent lieu à l'arbitraire.

L'impôt sur les chevaux de luxe, sur les voitures de luxe, rentrerait mieux dans nos idées.

On dira peut-être que cet impôt tendrait à diminuer le développement de certaines industries: nous ne le croyons pas, et nous sommes persuadé que le propriétaire

d'une voiture ne l'abandonnerait pas parce qu'il serait taxé à un impôt que sa fortune lui permettrait de supporter à l'aise.

Augmentez l'impôt foncier.

Oui, mais alors, assurez-moi des prix rémunérateurs suffisants.

Arrêtez la grêle meurtrière, les vents violents, les pluies torrentielles, et donnez, à propos, des vents modérés, des pluies qui répandent la fécondité et la vie, des récoltes abondantes. Comme vous ne pouvez nous enlever cela et nous donner ceci, nous ajouterons : l'impôt foncier est déjà trop élevé, cherchons encore à le diminuer ; ce sera peut-être le moyen d'attirer les capitaux vers le sol, et alors le sol nous donnera la vie à bon marché, but où tendent tous ceux qui aiment l'humanité.

Augmentons la contribution locative.

Mais alors nous empêchons le pauvre de se loger un peu moins à l'étroit, de rechercher tout ce qui contribue à lui donner des bras forts et vigoureux pour son travail journalier, une santé robuste, une famille que l'on ne soit pas toujours obligé de séparer de la grande famille appelée, aux jours de danger, à défendre la patrie.

Un logement exigü est d'ailleurs une source de démoralisation. Les familles pauvres sont généralement les plus nombreuses ; si nous augmentons encore la cherté des logements par l'élévation de la contribution locative, nous les forçons à vivre les uns sur les autres.

N'allons pas plus loin dans les conséquences qu'entraînent fatalement des logements étroits, presque toujours privés d'air et de lumière. Non, que surtout les familles

pauvres puissent avoir des logements suffisamment grands; qu'elles ne soient pas entassées comme dans un ghetto; que l'air, cet aliment de tous et de tous les instants, au lieu de leur nuire, vienne s'ajouter aux autres aliments, trop maigres souvent, hélas! pour les réconforter.

Augmentons l'impôt des patentes.

L'impôt des patentes rentre dans le débet des frais généraux, et par conséquent, c'est une véritable perte que le patenté fait supporter au client.

Plus vous augmentez l'impôt des patentes, plus vous augmentez le prix de la marchandise, et plus vous diminuez la consommation. Un impôt des patentes trop élevé serait donc plus préjudiciable qu'utile, même au point de vue fiscal.

Imposez le vin.

Il n'est donc pas encore assez imposé, grand Dieu, ce pauvre vin! Aussi plus vous imposez le vin, plus on le transforme en eau.

Il est vrai que l'on renonce difficilement à boire du vin, quand on en a bu une fois.

Le laboureur et l'ouvrier sentent vite la privation de cet aliment réparateur.

Mais alors vous imposez un aliment de nécessité majeure, de première nécessité.

Est-ce que vous trouvez un seul peuple qui n'ait pas son vin, son liquide réparateur?

Le cidre en Normandie, la bière dans le nord de l'Allemagne, le porter en Angleterre; chez les nations sauvages mêmes, le suc de plantes communes dans leur pays.

Nous voulons, au contraire, toujours demander de ne

pas imposer le vin, comme nous le ferions pour le pain ; ou, du moins, de ne pas l'imposer plus que les jouets d'enfants et le drap de nos paletots ; car nous voudrions que tous pussent se procurer ce qui est le plus nécessaire à la vie : le pain et le vin.

Voyons maintenant les conséquences du système belge.

Les barrières enlevées aux villes ont été portées sur les frontières. Qu'en est-il résulté ? C'est que les grands principes de la liberté de commerce se trouvent mutilés en Belgique ; ses douanes restent, et cela au détriment du consommateur. Car il ne faut jamais perdre de vue que c'est en définitive le consommateur qui paie l'impôt.

Une autre conséquence aussi funeste est résultée de ce système. La Belgique se trouve aujourd'hui dans l'impossibilité de retoucher aux traités internationaux : elle a indirectement rétabli le principe étroit, égoïste, délétère de la protection.

Reste l'impôt unique sur le revenu ! La difficulté est grande ici. C'est l'impossibilité où l'on est de donner une formule raisonnable qui nous a toujours fait repousser cet impôt.

Qu'une légère taxe, presque insignifiante, frappe les valeurs de bourse, nous le comprenons ; elle n'est pas difficile à établir, et puis ne pèse pas trop lourdement sur les valeurs imposées ; aussi n'influe-t-elle pas sur les opérations et ne les fait-elle pas abandonner.

Le consommateur n'est donc pas atteint.

Nous aimons des impôts qui ne bouleversent pas les relations, qui ne troublent pas les transactions commerciales, en un mot qui passent presque inaperçus.

Il n'en est pas de même d'un impôt unique sur le revenu.

Comment déterminer le revenu du propriétaire lorsque le lendemain de l'appréciation qui en sera faite, l'inondation détruira ses récoltes?

Comment imposer le négociant sans porter une indiscrete curiosité sur le secret de ses opérations? Il échappera d'ailleurs facilement à toute investigation inquisitoriale par des pertes simulées.

Cet impôt ne frapperait d'une manière certaine que les traitements annuels des employés du gouvernement.

L'impôt unique sur le revenu, pour être juste et équitable, forcerait le fisc à s'ingérer dans les secrets des familles, et c'est là surtout que l'on reconnaîtra combien il est dangereux.

Nous croyons avoir démontré l'inanité ou le danger des réformes proposées; nous allons essayer maintenant de donner le moyen de faire vivre le budget des villes, sans trop surcharger le consommateur, peut-être même sans le surcharger du tout.

III.

Nous avons dit, dans la première partie : Tout impôt doit être basé sur cette égalité que nous aimons tant en France et que nous parvenons si rarement à obtenir en matière de taxes.

Nous avons dit aussi : la loi qui fait supporter à la propriété seule l'impôt des octrois, a été promulguée dans un temps où l'industrie française ne faisait que de naître, et demandait, par conséquent, toute la sollicitude du gouvernement.

Les industries étrangères l'auraient empêchée de vivre.

C'était un enfant dans les langes, qu'il fallait laisser grandir en toute liberté, afin qu'il acquit tout le développement et la vigueur nécessaires. Ce développement, cette vigueur, l'industrie française les possède, croyons-nous, aujourd'hui, puisque l'Exposition Universelle peut à peine nous montrer les innombrables échantillons de ses produits.

Pour notre compte, nous la félicitons sincèrement de sa prospérité et nous la remercions de tout cœur de montrer aux étrangers toute la vitalité de la France.

Mais nous lui dirons aussi : Sous l'aile tutélaire de l'agriculture, votre douce et bonne mère, votre sœur aînée, si vous voulez, vous avez grandi, au point de devenir plus forte qu'elle; comme vous avez le sentiment de votre force, ayez celui de votre gratitude. Vous l'aideriez alors avec plaisir à supporter le lourd fardeau des charges publiques.

Ne craignez rien; une mère ne laisse pas s'épuiser son enfant; aussi, quelque faible qu'elle soit, elle portera la moitié de la charge. Mais, de grâce! ne soyez pas ingrate; n'obligez pas l'agriculture à succomber sous le poids des impôts qui l'accablent; elle vous entraînerait dans sa chute.

L'industrie doit demander de faire cesser le privilège inique qui fait supporter à l'agriculture seule les droits d'octroi. Elle doit aussi demander la mise en pratique du bienfaisant système de l'égalité.

Alors les articles de la loi sur les octrois seront remplacés par ceux-ci : *Tous les produits agricoles et industriels seront frappés, à l'entrée des villes, d'une taxe égale, d'un impôt de un centime par franc, par exemple. Tel*

est le système que nous proposons. La perception des taxes pourrait se faire au moyen des déclarations écrites ou verbales du contribuable.

Il pourrait être créé des timbres-taxé à l'instar des timbres-poste. Il serait procédé à l'unification des tarifs de toutes les villes ayant des octrois.

Comme on le voit, nous ne détruisons aucunement les octrois, quoique nous soyons loin d'approuver leur maintien; nous ne faisons que déplacer en partie la source de leurs revenus.

Nous allons essayer de prouver que cet impôt serait juste et selon les idées vraies d'égalité.

Nous ne reconnaissons rien de durable s'il n'a pas pour principe la justice et l'égalité. Nous le demandons à tout homme sans prévention, n'est-il pas équitable que les produits industriels supportent les mêmes charges que les produits agricoles? Pourquoi l'industrie serait-elle toujours mieux traitée que l'agriculture?

C'est aujourd'hui l'agriculture qui devrait être protégée contre l'industrie.

Comment le laboureur n'abandonnerait-il pas sa charrue s'il trouve dans l'industrie plus de bien-être et de considération? Ce serait méconnaître l'humanité.

Protégeons l'agriculture, non-seulement par des phrases et des concours, mais plus efficacement en abaissant les taxes qui frappent ses produits, surtout à l'entrée des villes.

Nous admettons en franchise les produits de l'industrie parisienne, rouennaise, lyonnaise, et nos vins paient des impôts fabuleux!

De quel droit Paris, Rouen et Lyon peuvent-ils ran-

çonner nos vins, tandis que nous ne pouvons imposer ni une toupie d'enfant, ni un mètre de toile, ni un mouchoir de poche ?

On se perd réellement dans les pourquoi que l'on s'adresse au sujet d'une pareille législation. La raison, l'équité demandent et exigent que la réciprocité, ou mieux l'égalité, soit le principe de la nouvelle loi : cette égalité que nous réclamons, en abaissant le prix des produits agricoles, en augmentera considérablement la consommation ; la campagne verra s'agrandir ses débouchés naturels ; l'aisance s'y montrera plus souvent, et le villageois, plus rémunéré de ses fatigues, continuera la culture du champ de ses aïeux. Alors aussi une autre cause qui pousse vers la ville les habitants des campagnes, tendra à disparaître : le manque d'instruction.

Organisez de sérieux établissements d'instruction dans les grands centres des campagnes, et vous verrez bientôt les communes rurales envoyer au chef-lieu de canton tous les enfants dont elles veulent développer l'intelligence.

Que l'on trouve au sein des campagnes une instruction forte, saine, substantielle, et qui sera d'autant plus morale que l'éducation de la famille la cotoiera toujours, et les jeunes gens qui ne seront pas venus puiser à la ville, avec l'instruction qui élève et fortifie, le goût des plaisirs délétères, qui dessèchent le cœur, ne sèmeront pas chez eux le désordre et souvent la corruption.

L'impôt que nous proposons ne serait préjudiciable ni à l'industrie ni au consommateur.

Industrie et consommation sont deux choses qui se développent ensemble.

Si le consommateur paie moins certaines consommations, elles augmentent nécessairement; s'il ne paie pas plus cher, elles ne diminuent pas.

En définitive, la consommation augmentera. Cette augmentation profitera aux campagnes, et en leur apportant l'aisance, elle leur procurera le moyen d'ouvrir de nouveaux débouchés à l'industrie.

Reste à prouver que la taxe, que nous demandons d'imposer indistinctement à tous les produits, donnera une somme au moins égale aux revenus actuels de l'octroi.

Les considérations qui précèdent s'appliquent généralement à toutes les villes essentiellement agricoles; celles qui vont suivre concernent d'une manière plus particulière la ville de Perpignan.

IV.

Depuis longtemps on ne cessait de réclamer contre l'impôt exorbitant qui frappait le vin à l'entrée de la ville. Tout-à-coup les taxes d'octroi sont révisées, et, à l'étonnement général, c'est le vin, cette récolte indigène, dont la plus ou moins value fait, chez nous, la misère ou l'aisance, c'est le vin qui supporte la charge la plus lourde. Nous pourrions citer aussi l'huile qui paie à Perpignan 10 fr. l'hectolitre, tandis qu'elle paie 4 fr. à Narbonne, 6 fr. à Toulouse, et qu'elle est exempte de tous droits à Carcassonne.

Nous savons cependant qu'il ne pouvait guère en être autrement.

Les charges de la ville se sont énormément accrues,

et, pour faire face aux dépenses, il faut bien augmenter les recettes. Les matières imposables étant légalement déterminées, il faut nécessairement se soumettre à n'imposer qu'elles.

Nous allons appliquer notre système à la ville de Perpignan : Le gouvernement appréciera nos raisons, et il mettra sans doute un terme à l'état de choses actuel.

L'empereur doit trop aux campagnes pour qu'il ne prenne chaudement leur intérêt, et qu'il ne parvienne à mettre l'agriculture à côté de l'industrie, au moins en matière d'impôts.

Les chiffres qui suivent diront de la manière la plus concluante la bonté du système que nous proposons.

Les chiffres du tableau n° 1 sont pris à la gare de Perpignan (grande et petite vitesse), sur tous les produits qui entrent en ville, et ceux du tableau n° 2, sont fournis par l'octroi de la ville de Perpignan.

(Suivent les Tableaux.)

N° 1. — Tableau de quelques Marchandises.

MARCHANDISES.	POIDS.	VALEUR DES UNITES OU POUR CENT.	VALEUR TOTALE.	DROITS PERÇUS à 1 p. % AU VALOREM.
Farines (1)	7.470.000 kilogr.	50 fr. p. %	3.735.000 fr.	37.350 fr. » c.
Fers bruts	639.000	28 fr. p. %	178.920	1.789
Quincaillerie et fers	312.000	50 fr. p. %	156.000	1.560
Vins en fût	216.000	20 fr. p. %	52.320	523
Spiritueux. — Liqueurs	441.000	128 fr. p. %	529.920 à 20 %	105.984
Vinaigre de Bully	3.219	30 fr. le kil.	96.570	965
Parfumerie et pommades	36.900	1 fr. 50 p. %	55.350	553
Fromages secs et frais	574.500	1 fr. 40 p. %	804.300	8.043
Sucres en pains et en fils	27.927	4 fr. le kil.	111.708	1.117
Sucissons et viandes salées	532.200	0 fr. 90 le kil.	478.980	4.789
Savons en caisse	51.300	0 fr. 30 le kil.	1.539.000	15.390
Mercerie. — Bimbeloterie	372.000	10 fr. le kil.	3.726.000	37.260
Outils de Paris	28.200	70 fr. les 100 kil.	19.740	197
Draps. — Rouenneries				40
Toiles				
Ferromerie				
Valeurs déclarées à la grande vitesse			174.000	215.522
				1.740 »
				217.262

(1) On pourrait déroger à la loi commune pour cet article.

Cire blanche.....	2	540	0 340	39 014 25	823 34	202 35
Rouge et cierge sténarique.....	2	20	30 503	32 334 25	30 04	1 327 36
Cire jaune.....	4	"	751	3 004	52 70	273 21
Suif préparé et chandelles.....	1	20	4 303	5 271 60	12 10	"
Suif brut introduit.....	1	"	1 210	4 210	"	"
100 kilogr.	5	"	1 047	20 215	"	"
Planchies.....	16	"	8 206	132 736	"	"
Bois en grume.....	12	"	2 277	27 324	"	"
Plâtre cuit et brut.....	2	10	44 102	"	"	"
Chaux vive.....	3	07	9 483	"	"	"
Chaux éteinte.....	1	10	2 137	"	"	"
Pierres de taille et marbres.....	2	37	41 453	27 136 50	"	"
Mollons.....	"	20	8 176	2 432 80	"	"
Parrots et grosses briques.....	0	"	40 232	2 011 60	"	"
Regoles grandes et tuiles.....	3	"	43 153	334 50	"	"
Briques fines.....	3	"	2 081	62 43	"	"
Pers pour portail, solives, etc.....	35	"	61	2 135	"	"
TOTAL.....					50 000	109 084 71
Report du tableau n° 1.....						217 262 60
TOTAL des deux tableaux ensemble.....						326 947 31

Produits non indiqués dans les tableaux ci-dessus et valeurs arrivant par la voie de la poste dont les droits à percevoir peuvent être évalués approximativement à.....

N° 1. — Tableau de quelques Marchandises.

N° 1. — Tableau de quelques marchandises.					
	POIDS.	VALEUR DES UNITES OU POUR CENT.		VALEUR TOTALE.	DROITS PERÇUS à 1 p. o/o AD VALOREM.
		fr.	p. o/o		
OBJETS SOUMIS AUX					
		10	fr. p. o/o	3 735 000 fr.	37 350 fr. » c.
			» o/o	178 920	1 789
			» o/o	156 000	1 560
			» o/o	52 320	523
			» 920 à 20 o/o	20 920 à 20 o/o	103 984
			» o/o		905
			» o/o		553
			» o/o		50
Report.....					
Moutons.....	100				
Agneaux.....	Id.				
Coehous.....	Id.				
Viande dépecée fraîche.....	kilogramme.				
Viande salée, cochon salé.....	Id.				
Poisson sec ou salé.....	Id.				
Poisson frais divers.....	Id.				
Marchandises de l'étranger.....	Id.				

	kilogramme.	5	60	6	709	18	192	209
Cire blanche.....	Id.	2	20	36	503	32.334	25	823 34
Bougie et cierge stéarique	Id.	4	"	751	"	3.004	"	30 04
Cire jaune.....	Id.	1	20	4	393	5.271	60	52 70
Suif préparé et chandelles	Id.	1	"	1.210	"	1.210	"	12 10
Suif brut introduit.....								
Majouries.....	100 kilogram.	5	"	4.047	"	20.215	"	202 35
Planches et chevrons	Id.	16	"	8.206	"	132.736	"	1.327 36
Ros en grume.....	Id.	12	"	2 277	"	27.324	"	273 24
Pierre cuit et brut.....	Id.	2	10	44.162	"	"	"	"
Chaux vive.....	Id.	3	07	9.483	"	"	"	"
Chaux éteinte.....	Id.	1	10	2 137	"	"	"	"
Pierres de taille et marbres	Id.	2	37	11 453	"	27.136	50	271 36
Moellons.....	Id.	"	20	8.176	"	2.432	80	24 52
Parrots.....	Id.	0	"	10.232	"	2.011	60	20 11
Rajoles grandes et tuiles	Id.	3	"	13.153	"	394	50	3 94
Brriques fines.....	Id.	3	"	2.081	"	62	43	" 62
Vers pour portail, solives, etc.....	Id.	35	"	61	"	2.135	"	21 35
Produits non indiqués dans les tableaux ci-dessus et valeurs arrivant par la voie de la poste dont les droits à percevoir peuvent être évalués approximativement à.....						"		50.000 "
TOTAUX.....						"		109.684 71
Report du tableau n° 1.....						"		217.262 60
TOTALX des deux tableaux ensemble.....						"		326.947 31

Le budget pour 1867 de la ville de Perpignan, dont la population est de 23,462 habitants, donne, Chapitre 1^{er} (Des recettes ordinaires), Section II (Octrois) :

Produit brut présumé de l'octroi.... 213,000 fr. »

Comme nous l'avons vu, les matières appréciées généralement à des prix relativement bas, produisent à un centime par franc..... 326,947 fr. 31

Boni net..... 113,947 fr. 31

Au moyen de recettes aussi considérables, les villes pourraient avoir un fonds d'amortissement pour faire le rachat des droits d'octroi en un nombre déterminé d'années, tout en sauvegardant les intérêts du trésor, et s'affranchir par ce moyen d'un impôt devenu impopulaire à cause de son inique répartition.

Nous allons terminer en prouvant par quelques mots que cet impôt de un centime par franc, n'influera pas sur l'augmentation des marchandises, et par conséquent sur la consommation.

Supposons, par exemple, le drap que nous avons porté à 10 fr. le mètre en facture.

Les 10 fr. augmentés de la taxe de l'entrée de la ville, arriveraient en magasin à 10 fr. 10 c., et à la vente à 12 fr. 52 c., soit 25 p. 0/0 de bénéfice brut.

Croit-on sérieusement que ce mètre de drap ne puisse être vendu à 12 f. 42? c'est-à-dire avec un bénéfice brut de 24,80 p. 0/0.

Eh bien ! si, comme nous le pensons, il n'y a pas d'objection sérieuse contre cette dernière appréciation, nous concluons :

1^o Que nous augmentons l'article du budget de la ville (Octroi.)

2° Que nous ne surchargeons pas le prix de consommation.

3° Que nous l'augmentons même en facilitant aux producteurs agricoles des débouchés qui leur donnent l'aisance, et qui leur permettent ainsi d'ouvrir eux-mêmes de larges débouchés à l'industrie.

Notre but, dans cette étude sur l'abolition et la conservation des octrois en France, n'a pas été seulement d'appeler l'attention du gouvernement sur un état de choses qui ne peut se perpétuer sans nuire à l'agriculture, cette source intarissable et féconde de la richesse nationale, mais de provoquer de sérieuses discussions sur les meilleurs moyens à employer pour conserver aux villes des revenus suffisants sans frapper la classe la plus intéressante, celle que l'on doit s'appliquer à soulager toujours, nous voulons dire la classe des travailleurs qui n'ont pour vivre que le salaire de la journée.

Le gouvernement marche trop dans cette voie pour qu'il ne nous écoute pas, et nous trouverons dans nos concitoyens, nous en sommes sûrs, de nombreux et fidèles échos, sinon pour l'emploi des moyens, du moins pour le but à atteindre.



NOTES

SUR LE MOUVEMENT DE LA POPULATION

Dans le Département des Pyrénées-Orientales.

pendant la période de 1861-1865

Par M. **Antoine Tastu**, Ingénieur en chef

des Ponts-et-Chaussées.

Les tableaux du mouvement de la population en France pendant les années 1858-59 et 1860 publiés en 1865 par le bureau de statistique générale montrent que le département des Pyrénées-Orientales a été pendant cette période celui où la vie moyenne a eu le moins de longueur.

Comme ces tableaux tirés à un petit nombre d'exemplaires sont peu connus, nous transcrivons ci-dessous le résumé dans les pages LXIII et LXIV de l'introduction en nous arrêtant aux deux premières lignes de chaque tableau récapitulatif.

AGE MOYEN DES DÉCÉDÉS.

1858	1850	1860
DÉPARTEMENTS QUI ONT LA VIE MOYENNE. la plus longue la plus courte MOYENNE GÉNÉRALE, 34, 98. Lot-et-Garonne Pyrénées-Orientales 47, 02 24, 28 Gers Gard 45 27, 26	DÉPARTEMENTS QUI ONT LA VIE MOYENNE. la plus longue la plus courte SEXE MASCULIN. MOYENNE GÉNÉRALE, 31, 89. Calvados Pyrénées-Orientales 43, 62 23, 42 Orne Cher 43, 02 24, 83	DÉPARTEMENTS QUI ONT LA VIE MOYENNE. la plus longue la plus courte MOYENNE GÉNÉRALE, 36, 18. Orne Pyrénées-Orientales 47, 31 25, 42 Lot-et-Garonne Ardèche 474 27, 65 6
MOYENNE GÉNÉRALE, 38, 53. Calvados Pyrénées-Orientales 50, 27 27, 30 Lot-et-Garonne Nièvre 50, 26 30, 08	SEXE FÉMININ. MOYENNE GÉNÉRALE, 34, 82. Calvados Pyrénées-Orientales 46, 46 24, 24 Manche Gard 44, 39 27, 39	MOYENNE GÉNÉRALE, 38, 78. Calvados Pyrénées-Orientales 50, 30 25, 80 Lot-et-Garonne Bouches-du-Rhône 49, 77 28, 84

L'infériorité du département des Pyrénées-Orientales a été très sensible en 1858-59 et 60, non-seulement parce que ce département a été celui où la vie moyenne a été la plus courte pour les deux sexes, mais encore parce qu'il est notablement en-dessous de ceux qui viennent immédiatement après lui dans chacune de ces trois années.

L'administration n'a pas encore publié les tableaux relatifs aux années 1861 et suivants et on ne sait pas si les Pyrénées-Orientales ont continué d'occuper le dernier rang dans la liste des départements rangés par ordre décroissant de l'âge moyen des décédés.

Un résumé du mouvement de la population en France pendant les années 1861-62-63 et 1864 ayant été présenté dans un rapport à l'Empereur, publié dans le *Moniteur* du 15 avril 1867, nous avons pensé qu'il serait intéressant de comparer les mouvements de la population dans le département pendant la période quinquennale de 1861 à 1865 aux moyennes fournies par le *Moniteur* pour toute la France.

M. le chef de division de la Préfecture a bien voulu nous communiquer les tableaux annuellement dressés dans le département.

Les naissances et les décès sont dans ces tableaux répartis par sexe, état civil, mais il eut été inutile pour l'objet que nous avons en vue d'entrer dans ces détails qui se retrouveront dans la publication qui sera faite par le bureau central de statistique.

Nous ne considérons dans les tableaux suivants que la totalité des naissances et des décès sans distinction de sexe, ni d'état civil.

RÉSUMÉ DES MOUVEMENTS DE LA POPULATION DE 1861 A 1865.

DÉPARTEMENT DES PYRÉNÉES-ORIENTALES.

Années.	Popul.	NAISSANCES.		EXCÈS DES	NOMBRE D'HABITANTS		NOMBRE de décès pour 100 naiss.	NOMBRE de décès pour 100 habitants.	OBSERVATIONS.
		(2)	Décès. 3	naissances.	pour une naissance.	pour un décès.			
1861	181763	6221	4892	1329	29.22	37.36	79.01	2.69	
1862	183308	6009	4146	1863	30.54	44.22	68.98	2.26	
1863	184853	6081	4370	1711	30.40	42.30	71.85	2.36	(2) Non compris les morts-nés.
1864	186399	6215	5234	981	29.99	35.61	86.16	2.81	
1865	187945	6140	5655	485	30.61	33.23	92.10	3.00	
TOTAUX et moyennes	924268	30666	24297	6369	30.14	38.01	79.23	2.63	

La population de 1861 a été donnée par le recensement fait dans le courant de cette année. Les populations des années suivantes ont été calculées en supposant que l'augmentation de 7,727 habitants accusée par le recensement de 1866 ait eu lieu chaque année d'une manière continue.

L'excédant des naissances sur les décès — 6369 — est de peu supérieur à l'augmentation de la population — 6182. —

La fécondité absolue a beaucoup dépassé la moyenne de la France puisque le rapport du nombre d'habitants à celui des naissances qui est de 30,14 pour le département a été en 1864 de 37. 7 pour toute la France ⁽¹⁾.

La moyenne de la mortalité a été en France pour 100 habitants :

En 1861—1862—1863—1864

De 2,32 2,16 2,24 2,27

Les années 1862—1863 ont été dans les Pyrénées-Orientales comme pour l'ensemble de l'empire des années de moindre mortalité; mais celle-ci a toujours dans le département notablement dépassé la moyenne.

La distribution des décès par âges et la vie moyenne que nous considérons comme équivalente à l'âge moyen des décédés sont données dans le tableau suivant pour chacune des années de la période de 1861 à 1865.

(1) Le nombre total des mariages de 1861 à 1865 a été de 7,883 : en admettant que le nombre des naissances d'enfants naturels ait été comme les années précédentes des 0,056 du nombre total, on trouve qu'à chaque cent mariages correspondent 367 enfants légitimes : proportion favorable, car la moyenne pour la France entière dans la période de 1861-1864 a été de 307.

DÉSIGNATION des ÂGES.	DÉPARTEMENT DES PYRÉNÉES-ORIENTALES.										France entière de 1861 à 1864. VIE moyenne à partir de chaque âge.
	1861		1862		1863		1864		1865		
	VIE moyenne à partir de chaque âge.	Proportion pour cent des décès de chaque âge	VIE moyenne à partir de chaque âge.	Proportion pour cent des décès de chaque âge.	VIE moyenne à partir de chaque âge.	Proportion pour cent des décès de chaque âge.	VIE moyenne à partir de chaque âge.	Proportion pour cent des décès de chaque âge.	VIE moyenne à partir de chaque âge.	Proportion pour cent des décès de chaque âge.	
de 0 à 1 an.	95 ans 51	21 30	32 ans 11	17 67	31 ans 08	17 62	28 ans 12	18 20	28 ans 62	17 91	36 ans 5
de 1 à 5 ans.	31 32	28 00	37 09	21 08	36 64	23 72	33 30	27 50	33 06	28 38	44 11
5 10	43 52	4 49	46 26	4 20	46 66	2 83	45 18	3 97	45 48	3 30	48 5
10 15	42 51	1 79	44 47	1 54	43 91	2 05	43 55	1 71	43 30	1 92	45 8
15 20	39 42	2 12	40 64	2 31	40 49	2 35	40 01	2 50	39 92	2 22	42 8
20 25	35 81	3 27	37 30	3 47	37 23	3 59	37 05	3 11	35 96	3 31	38 8
25 30	33 76	2 60	34 74	3 13	34 89	3 04	34 31	2 82	34 37	2 86	35 11
30 35	30 99	2 35	31 91	2 82	32 04	2 44	31 81	2 19	31 65	2 84	32 9
35 40	27 97	2 30	28 80	2 65	28 75	2 65	28 52	2 23	28 88	2 26	29 6
40 45	24 81	2 25	25 50	2 60	25 51	2 60	25 44	2 42	25 69	2 26	26 1
45 50	21 37	2 81	22 06	2 91	22 13	2 92	21 80	2 65	22 22	2 45	22 9
50 55	18 36	3 35	18 66	4 02	18 82	3 20	18 45	3 05	18 79	2 90	19 5
55 60	15 63	3 12	15 73	3 79	15 51	4 11	15 23	3 28	15 52	3 58	16 2
60 65	12 64	4 47	12 53	6 02	12 51	6 52	11 96	5 69	12 46	4 94	13 8
65 70	10 50	3 96	10 45	5 76	10 73	5 47	9 86	5 90	10 09	5 55	10 5
70 75	8 15	4 82	8 35	5 76	8 77	5 14	8 29	4 75	8 26	4 70	8 2
75 80	6 99	2 86	6 75	4 31	7 11	3 98	6 77	3 51	6 42	4 00	6 3
80 85	5 02	2 63	4 98	3 64	5 32	2 40	5 19	2 65	4 88	2 88	4 9
85 90	4 14	1 16	4 46	1 37	4 67	1 48	4 31	1 26	3 97	1 27	3 41
90 95	3 40	0 37	3 61	0 53	3 82	0 59	4 10	0 38	3 58	0 31	3 6
95 100	2 50	0 08	3 50	0 10	3 12	0 16	5 50	0 04	2 50	0 09	2 10
100 et au dessus.	"	"	2 50	0 02	2 50	0 02	2 50	0 05	"	"	0 6

On ne peut douter d'après ce tableau que le département des Pyrénées-Orientales n'ait été, pendant la période 1860-1865 un de ceux où la vie moyenne a été la plus courte.

Cette brièveté de la vie moyenne est principalement causée par la mortalité extraordinaire qui règne parmi les enfants de 1 à 5 ans.

Dans l'année la plus favorisée (1862) il n'y a pas eu moins de 21,08 p. % de décès d'enfants de cet âge, tandis que la proportion moyenne a été en France pour les garçons dont la mortalité est plus grande que celle des filles de 11,938 p. % dans la période 1861-64.

Il est à remarquer, au contraire, que la mortalité de la première année est dans le département notablement inférieure à la moyenne (22,97 p. % pour les garçons et 18,856 p. % pour les filles.)

Le nombre total des morts-nés de 1861 à 1865 a été de 934 ce qui donne 3,05 pour cent enfants nés vivants : ce rapport a été pour la France entière de 4,63 en 1864.

Les enfants naissent généralement bien constitués et ils succombent en très grand nombre après la première année.

Cette mortalité doit, sans doute, être attribuée en partie à l'influence du climat; mais il est permis de penser qu'elle dépend aussi des mauvaises conditions hygiéniques dans lesquelles sont élevés les enfants des classes de la population qui vivent de leur travail manuel. Du reste, les tableaux précédents montrent qu'à tous les âges jusqu'à soixante ans, la vie moyenne est plus courte dans le département que dans la France entière.

Les trois arrondissements que comprend le départe-

ment se trouvent dans des conditions climatiques très différentes.

Celui de Perpignan est presque entièrement en plaine et situé à une petite hauteur au-dessus du niveau de la mer.

Celui de Prades est montagneux et deux de ses cantons se trouvent à une altitude d'environ 1,000 mètres.

Enfin l'arrondissement de Céret comprend un canton, celui d'Argelès, qui est au bord de la mer et deux autres dans la haute montagne dont la population totale est de peu inférieure à celle du canton d'Argelès.

Dans ces circonstances, il y a intérêt à rechercher si les mouvements de la population ont notablement différé d'un arrondissement à l'autre.

Les éléments de cette comparaison ont été résumés dans le tableau suivant :

Années	Population	Naissances (2)	Décès (2)	EXCÈS DES naissances	décès	NOMBRE D'HABITANTS POUR une naissance		Nombre de décès pour cent naissances	Nombre de décès pour cent habitants	Vie moyenne à partir de la naissance.	Observa- tions
1861	90894	3195	2302	893	"	28.45	39.48	72.05	2.53	25.62	(2) Non compris les morts-accs
1862	92007	3145	2055	1090	"	29.26	44.77	65.34	2.23	30.79	
1863	93120	3194	2164	1330	"	26.65	43.13	61.91	2.32	30.68	
1864	94232	3276	2045	631	"	28.76	35.62	80.74	2.81	27.66	
1865	95345	3115	3005	110	"	30.61	31.73	96.47	3.15	27.44	
Total communes	465308	16225	12170	4054	"	28.70	38.26	75.00	2.61	28.29	
1861	49458	1624	1397	227	"	30.45	35.40	86.02	2.82	26.53	
1862	49454	1544	1175	369	"	32.03	42.09	76.40	2.37	33.68	
1863	49450	1543	1300	243	"	32.05	38.03	84.25	2.63	31.02	
1864	49447	1583	1421	162	"	31.24	34.80	89.77	2.87	29.62	
1865	49443	1601	1392	209	"	30.88	35.52	86.95	2.82	30.96	
Total communes	247252	7895	6685	1210	"	31.32	37.00	84.67	2.70	30.24	
1861	11411	1402	1193	209	"	29.54	34.74	35.09	2.88	24.24	
1862	11847	1320	916	404	"	31.43	45.29	69.39	2.21	33.04	
1863	12283	1044	906	438	"	40.50	46.67	86.78	2.14	32.49	
1864	12720	1356	1168	488	"	31.50	36.58	86.44	2.73	27.38	
1865	13157	1424	1258	465	"	30.31	34.31	88.34	2.92	26.32	
Total communes	211418	6546	5444	1405	"	32.30	38.86	83.12	2.58	28.21	

Les populations de l'année 1861 ont été prises sur les tableaux du recensement opéré dans le courant de cette année et celles des années suivantes ont été calculées ainsi qu'il a été exposé pour le département entier.

L'augmentation de la population qui est de 4,451 pour l'arrondissement de Perpignan et de 1746 pour celui de Céret est due à la fois à l'excédant des naissances sur les décès et à l'immigration.

La population a légèrement fléchi dans l'arrondissement de Prades quoique les naissances aient été plus nombreuses que les décès.

- Ce mouvement d'émigration est une nouvelle preuve du malaise qui pèse depuis un certain nombre d'années sur la partie montagneuse du département.

Malgré cela l'arrondissement de Prades est celui où la vie moyenne est la plus longue et qui présente par conséquent les meilleures conditions hygiéniques.

Il est à remarquer que la mortalité a été plus grande dans cet arrondissement que dans les deux autres quoique la vie moyenne y ait été plus longue.

Cela peut tenir à l'émigration qui portant principalement sur des adultes dont la mortalité est fort petite, tend à augmenter le chiffre de la mortalité de la population restante.

Les populations des communes rurales ne sont pas assez considérables pour qu'on puisse, au moyen de tableaux numériques analogues à ceux qui ont été dressés pour les arrondissements, déterminer avec exactitude celles qui présentent les meilleures conditions d'existence.

Il y a cependant certaines communes où la vie

moyenne est tellement courte , que l'on ne peut douter qu'elles ne soient dans une situation hygiénique particulièrement mauvaise.

Telle est, par exemple , la commune de Salces, dont nous présentons la table de mortalité, calculée d'après les décès qui ont eu lieu dans la période de 1861-1865.

Cette extrême insalubrité est due aux étangs du littoral, dont l'influence se fait sentir sur toutes les communes qui les bordent.

Table de mortalité de la commune de Salces, calculée sur l'ensemble des années 1861-1865.

Désignation des âges.	Vie moyenne à partir de chaque âge.	Proportion pour cent des décès de chaque âge.	OBSERVATIONS
de 0 à 1 an	18.80	29.97	La population de Salces était en 1861 de 1603 1866 de 1704 Le nombre des naissances et des décès ont été respectivement en 1861 de 73 et de 35 1862 81 40 1863 77 53 1864 74 45 1865 66 63 en totalité 371 235 Le rapport du nombre d'habitants au nombre annuel des naissances a été en moyenne de 22.2. La population de la ville de Perpignan, y compris la population flottante, était en 1861 de 23462 1866 de 25264 Le nombre total des naissances de 1861 à 1865 a été de 3751 et celui des décès de 3648 Les rapports du nombre d'habitants, au nombre annuel des naissances et des décès sont de 32.1 et 33.4. On ne peut tirer aucune conclusion de ces chiffres, parce que la population flottante est relativement considérable.
de 1 à 5	25.45	30.82	
de 5 à 10	40.38	4.71	
de 10 à 15	30.30	0.86	
de 15 à 20	35.22	0.43	
de 20 à 25	30.63	3.00	
de 25 à 30	28.32	1.71	
de 30 à 35	21.82	3.45	
de 35 à 40	23.17	0.86	
de 40 à 45	18.88	2.57	
de 45 à 50	15.38	3.00	
de 50 à 55	12.82	3.56	
de 55 à 60	12.00	2.56	
de 60 à 65	9.22	3.42	
de 65 à 70	7.22	3.12	
de 70 à 75	6	2.56	
de 75 à 80	6.25	0.86	
de 80 à 85	5	0.43	
de 85 à 90	2.50	0.43	
de 90 à 95	"	"	
de 95 à 100	"	"	

L'excédant total des naissances sur les décès qui a été dans le département, de 6369, de 1861 à 1865, inclusivement, correspond à un accroissement annuel de 0,68 pour cent habitants, accroissement supérieur à celui de la France entière qui, de 1861 à 1864, a oscillé de 0,49 à 0,37.

La mortalité a donc été compensée par la fécondité si, par le dessèchement des marais et par de bonnes mesures hygiéniques, on parvenait à faire vivre un plus grand nombre d'enfants, le département fournirait chaque année un excédant considérable de population.

Il a été constaté pour la France entière que depuis le commencement de ce siècle, l'allongement de la vie moyenne et la diminution de la fécondité ont suivi une marche à peu près parallèle, de sorte que le nombre absolu des naissances n'est guère plus élevé de nos jours avec une population accrue de près d'un tiers, qu'à la fin du siècle dernier.

On remarque de même que la fécondité est moindre dans l'arrondissement de Prades que dans celui de Perpignan, et qu'elle est au contraire très grande dans la commune de Salces.

Mais il ne faudrait pas conclure de ces observations que la longueur de la vie moyenne et la fécondité soient comme les deux termes d'un produit constant dont l'un ne peut augmenter sans que l'autre diminue.

Ainsi dans la Grande-Bretagne, où la vie moyenne est d'environ trente ans, et plus longue que dans les Pyrénées-Orientales, l'excès annuel des naissances sur les décès, a été dans ces dernières années de 1,33 pour cent habitants, ce qui prouve que la fécondité a été aussi

beaucoup plus grande que dans le département où cet excès n'est que de 0,68 pour cent.

On peut donc sans contradiction se proposer à la fois l'augmentation de la vie moyenne et celle de la fécondité des mariages.

Des mesures administratives, telles que l'assainissement des marais, peuvent efficacement agir sur la longueur de la vie moyenne.

Quant à la fécondité des mariages, elle tient à des causes physiques et morales qui sont encore bien peu connues et qui échappent sans doute à toute réglementation.

En poussant à l'extrême des faits et des raisonnements qui ne sont vrais qu'entre certaines limites, une école célèbre n'a pas craint de recommander au nom de l'économie politique la limitation volontaire du nombre d'enfants; on a affirmé que dans les contrées où la population s'impose volontairement des limites à la fécondité, il y a plus de bien-être et une plus grande longueur de la vie moyenne.

Cette allégation ne manque pas entièrement de vérité; la sagesse, de tous les temps, a recommandé de ne s'engager qu'avec prudence dans le mariage; mais il est évident d'autre part que l'Etat tomberait dans une décadence rapide si, par une limitation volontaire de la part des époux, le nombre d'enfants était réduit en moyenne à deux par mariage.

Un savant économiste a essayé de démontrer dans un article inséré au *Moniteur* du 5 février 1867, que la diminution du nombre des naissances telle qu'elle a été constatée en France est l'indice du bien-être croissant dans

notre pays et d'une diffusion de plus en plus égale de ce bien-être dans toutes les classes de la société.

Pour cela, M. Legoyt a dressé pour une période de douze années, 1865-1864, un tableau d'où il résulte, d'après ses propres expressions, que le plus grand nombre de survivants à vingt ans et la plus longue vie moyenne se rencontrent précisément dans les départements qui ont la moindre fécondité.

Nous admettons avec M. Legoyt que le nombre de vivants à vingt ans peut être considéré comme étant la mesure de la force et de la prospérité d'un Etat; mais il faut observer que le tableau dressé par cet économiste ne porte pas le nombre absolu des survivants à vingt ans.

Ce tableau donne seulement le rapport du nombre des survivants à celui des naissances; et il n'en résulte pas du tout que le nombre des vivants de vingt ans soit le plus grand dans les régions où la fécondité est la plus petite. C'est le contraire qui est vrai en France, comme le montre le tableau suivant, où nous avons comparé pour la période de 1856 à 1866 les nombres d'inscrits portés sur les ordonnances ou décrets annuels de la répartition du contingent avec les populations de la France entière, du département des Pyrénées-Orientales et des départements du Lot-et-Garonne, du Calvados et de l'Orne, où la vie moyenne du sexe masculin a été respectivement la plus longue pendant les années 1858-59 et 60, et où la fécondité a été aussi des moindres.

Années.	France entière			Pyrénées-Orientales			Lot-et-Garonne			Calvados			Orne		
	Population P	Nombre d'inscrits G	Rapport de la population au nombre d'inscrits. P/G	Population P	Nombre d'inscrits. G	Rapport de la population au nombre d'inscrits. P/G	Population P	Nombre d'inscrits. G	Rapport de la population au nombre d'inscrits. P/G	Population P	Nombre d'inscrits. G	Rapport de la population au nombre d'inscrits. P/G	Population P	Nombre d'inscrits. G	Rapport de la population au nombre d'inscrits. P/G
1836	33.540.910	310.572	108	161.325	1.617	102	316.400	2.856	121	501.775	4.084	123	413.688	4.110	108
1841	31.230.478	301.474	114	173.592	1.405	124	347.075	2.830	123	496.198	3.940	126	412.072	3.789	117
1846	35.401.761	307.788	115	180.794	1.518	119	346.260	2.995	116	498.385	3.888	128	442.107	3.721	119
1851	35.781.028	314.742	115	181.955	1.745	106	344.345	2.799	122	491.210	4.005	123	439.881	3.713	118
1856	36.039.364	310.833	116	183.056	1.609	114	340.041	2.766	123	478.397	3.728	128	430.427	3.553	121
1861	37.382.225	321.946	116	181.763	1.735	105	332.065	2.996	145	480.992	3.613	132	423.350	3.301	128
1866	38.067.094	312.559	122	180.490	1.674	113	327.962	2.254	146	474.900	3.467	137	414.618	3.312	125

Ce tableau montre avec évidence que malgré la grande mortalité qui frappe les premiers âges, le département des Pyrénées-Orientales fournit proportionnellement à sa population plus de soldats que ceux où la vie moyenne est plus longue et où la fécondité est diminuée soit volontairement, soit par suite de causes qui nous échappent.

Le nombre des vivants à vingt ans n'est pas à la vérité pour le sexe masculin exactement égal à celui des inscrits : mais il en diffère peu et on doit aussi conclure du tableau précédent que le département des Pyrénées-Orientales présente relativement à sa population plus de vivants de vingt ans que les trois autres.

L'allongement de la vie moyenne ne compense pas le déficit occasionné par la diminution de la fécondité naturelle quand celle-ci tombe au-dessous d'une limite qui est déjà atteinte dans certaines parties de la France.

Cette diminution est donc une cause certaine d'affaiblissement pour l'Etat, et bien loin d'en faire honneur à une sage prévoyance, l'économiste ne doit pas hésiter à en reconnaître les inconvénients.

La faiblesse des contingents fournis par les départements du Lot-et-Garonne, de l'Orne et du Calvados ressort encore précieux si au lieu de comparer le nombre d'inscrits de chaque année avec la population de la même année, on la compare avec la population de la classe correspondante; ainsi qu'on le voit dans le tableau suivant, où l'on n'a porté que les années où la population est donnée par le recensement.

Indication des rapports.	France entière.	DÉPARTEMENTS.			
		Pyrénées Orientales	Lot-et- Garonne.	Calvados.	Orne.
Rapport de la population de 1836 à la classe de 1836.....	108	102	125	134	121
Rapport de la population de 1841 à la classe de 1841.....	106	100	151	136	133
Rapport de la population de 1846 à la classe de 1846 (¹)....	116	108	153	144	133

(¹) Le nombre d'inscrits de la France entière en 1866 a été pour obtenir le rapport ci-contre diminué de 7,157 correspondant aux départements des Alpes-Maritimes, de la Savoie et de la Haute-Savoie.

Ainsi la génération née en 1846 a fourni dans le département des Pyrénées-Orientales un inscrit sur cent-huit vivants en 1866 et seulement un inscrit sur cent-cinquante-trois vivants dans le Lot-et-Garonne :

La différence entre ces deux rapports est très sensible ; et il est manifeste que la population dans les départements ci-dessus indiqués est en voie de décadence.

Nous en concluons, en ce qui concerne spécialement le service des ponts-et-chaussées, que le département des Pyrénées-Orientales, qui donne à l'Etat un grand nombre de soldats, mérite par cela même d'obtenir une large part dans la distribution des fonds consacrés par le Trésor à l'exécution des travaux publics.

Des calculs analogues feront connaître au bout d'une nouvelle période quinquennale les modifications qui auront pu survenir dans l'état sanitaire du département.

RAPPORT
SUR
UNE ÉPIZOOTIE QUI ATTAQUE LES OISEAUX DE BASSE-COUR

Adressé à M. le Préfet du département

Par **M. Rouzaud**, médecin-vétérinaire

Membre résidant.

MONSIEUR LE PRÉFET,

Vous m'avez fait l'honneur de me communiquer une lettre circulaire de M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce au sujet d'une épizootie qui s'est déclarée parmi les oiseaux de basse-cour, et vous m'avez chargé de faire un rapport sur cette étrange affection, si toutefois elle existe dans le département. Je m'empresse de me rendre à vos désirs.

Depuis quelques années déjà, les habitants de la campagne se plaignent de ce qu'une maladie très meurtrière enlève les volailles, les canards, oies domestiques, et prive les uns d'un aliment nécessaire et d'autres des revenus d'une spéculation souvent très lucrative. Aussi hésitent-ils, en général, à entreprendre la production des gallinaires.

L'année dernière, à la suite d'une extrême sécheresse, plusieurs exploitations rurales furent visitées par l'épizootie. Les conditions atmosphériques n'ayant pas changé,

et l'été s'annonçant brûlant, il est à craindre pour cette année-ci qu'elle ne sévisse avec une nouvelle intensité.

Il résulte des renseignements qui m'ont été fournis et de mes propres observations que cette affection débute le plus souvent à l'improviste et frappe indistinctement les sujets de tout âge. Deux ou trois jours suffisent pour enlever ceux qui se trouvent disposés à subir l'influence morbide. Les signes qui la caractérisent s'annoncent par de la tristesse, de la faiblesse, marche chancelante, ailes trainantes; l'appétit devient nul et la soif très vive; une diarrhée de matières liquides, blanchâtres, précède ou accompagne la maladie; un liquide filant s'échappe de la bouche, surtout quand on prend l'animal par les pattes, la tête en bas; la crête de rouge devient bleuâtre et se ratatine. L'abattement s'accentue de plus en plus, les plumes se hérissent, le dos se *vousse*; les yeux deviennent secs, flétris, la respiration précipitée et anxieuse. Ces derniers symptômes annoncent une mort prochaine qui survient au milieu de mouvements convulsifs qui agitent tout le corps et qui sont accompagnés d'un cri rauque entrecoupé. Les véritables causes de cet affection sont encore ignorées. Cette épizootie s'est déclarée dans les localités les plus diverses, au milieu des conditions hygiéniques les plus opposées. La population gallinacée de la plaine de même que celle de la montagne, lui a jusqu'ici payé un large tribut. Je désire que ce soit le dernier. J'ai néanmoins la conviction intime que la cause est spécifique, qu'elle est due à un agent infectieux qui souille l'atmosphère et que, la contagion aidant, elle semble vouloir se naturaliser dans nos contrées.

Si on arrache les plumes de l'animal mort, les chairs

revêtent une teinte en général jaunâtre ; l'œil est flétri et la crête violacée ; l'intérieur du bec est bleuâtre et enduit d'un liquide filant. Sur le tube digestif se rencontrent des lésions d'une grande importance. La masse intestinale est d'un rouge violacé à l'extérieur ; l'intestin grêle contient un liquide grisâtre mêlé de pus à l'extrémité. Le même liquide se retrouve dans le gros intestin et devient dans le rectum comme du lait altéré ; la membrane interne de l'intestin présente une couleur rouge ; des granulations qui ne sont autre chose que des follicules tuméfiés, existent dans toute son étendue. Le foie, d'un rouge foncé, présente un volume plus grand qu'à l'état normal, perd de sa consistance, s'écrase sous les doigts.

Le cœur présente çà et là des ecchymoses ; les ventricules renferment du sang noir, coagulé ; le péricarde contient du liquide citrin en quantité variable.

Le sang des veines est très noir, et le caillot est résistant, difficile à diviser et non adhérent aux parois des vaisseaux. La nature de cette étrange affection, sans doute, est encore un mystère ; mais bien qu'on ne puisse constater une identité parfaite entre cette épizootie et l'épidémie cholérique, elles offrent entre elles une analogie de formes et d'expressions extérieures des plus frappantes, et partant, certains hommes de l'art lui ont donné le nom de *choléra des poules*.

Le traitement de cette maladie n'est pas plus avancé aujourd'hui qu'à l'époque de son apparition. Les remèdes les plus opposés par leurs effets ont été tour à tour essayés ; antispasmodiques, toniques, excitants, tempérants.

La saignée, que l'on prodigue dans toutes les épizooties, comme moyen curatif et préservatif, n'a servi qu'à exécuter plus vite les malades et à augmenter le danger des autres. D'où je suis autorisé à conclure que jusqu'ici aucune méthode curative n'a montré une efficacité suffisante pour être suivie avec quelque confiance, et qu'il n'y a pour le moment que des soins hygiéniques qui puissent prévenir les effets désastreux de cette affection.

J'ai l'honneur, M. le Préfet, de proposer les suivants :

1^o Eviter pendant quelque temps l'introduction de volailles étrangères, parce qu'elles peuvent propager l'agent infectieux.

2^o Se défendre contre l'entassement des volailles.

3^o Faire ouvrir à tous les vents les poulailliers, les entretenir dans un état de propreté parfaite, les assainir avec une solution d'acide phénique et eau de goudron 1 p. 0/0, laver tous les objets et surfaces à l'eau de chaux chlorurée, renouveler souvent l'eau des abreuvoirs, dans laquelle on met de vieux clous ou du sulfate de fer, 5 centigrammes pour 100 grammes d'eau.

4^o Le matin faire distribution de pain émietté, composé de gruau, petit son, mélangé à des poudres toniques; telles que gentiane et baies de genièvres; à défaut donner du pain ordinaire détrempé dans du vin de quina étendu d'eau.

5. Immédiatement après l'apparition de la maladie dans un poulailier, il faut isoler tous les sujets non encore atteints, les placer dans des poulailliers à claire-voie, qu'on pourrait confectionner avec des roseaux, et changer de place à l'aide de petites roues. A défaut, lâcher les volailles dans les champs et les laisser per-

cher sur des arbres , sans cependant négliger le régime hygiénique ci-dessus.

Les volailles mortes de l'épizootie ont été souvent consommées dans les fermes et vendues dans les centres de populations, sans que jamais j'aie entendu dire qu'elles eussent exercé une influence fâcheuse sur la santé. J'ai souvent conversé avec des personnes qui s'en étaient nourries ; toutes sont d'accord sur la parfaite innocuité de cette viande. Néanmoins, je suis d'avis que l'autorité doit prohiber la vente des volailles mortes de l'épizootie, et faire enfouir celles qu'on a la mauvaise habitude de jeter sur le sol à l'air libre.

Agrérez, Monsieur le Préfet, l'assurance de mon respectueux dévouement.

ROUZAUD.



MÉTÉOROLOGIE
ET
MALADIES RÉGNANTES

Observées à Perpignan pendant l'année 1869

Par le Docteur J. Fines, membre résident.

INTRODUCTION

L'influence des agents extérieurs sur nos organes a été reconnue et étudiée depuis longtemps. Quelques-uns des faits généraux qui résultent de l'action du milieu dans lequel nous vivons sont bien connus et expliqués ; mais nous ignorons l'existence de beaucoup d'autres, et nous ne savons presque rien des faits particuliers.

Depuis quelques années, de nombreux travaux de climatologie médicale ont été publiés. On enregistre avec soin la fréquence et le degré d'activité des phénomènes atmosphériques ; on décrit parfaitement la forme, la nature, les productions du pays dont on étudie le climat ; mais c'est à peine si on s'occupe de la fréquence et surtout du mode de production des maladies observées dans ce même pays et des causes climatériques qui favorisent leur développement. L'influence météorologique sur la pathogénie est difficile à saisir, mais cette difficulté ne doit pas nous arrêter, parce que c'est dans cette étude que se trouve le véritable intérêt, l'utilité pratique.

La plupart des phénomènes météorologiques sont attentivement observés et inscrits ; on peut noter la fréquence et la nature des maladies, le nombre, l'époque et

les causes des décès. Le rapprochement de toutes ces circonstances peut seul nous permettre d'arriver à l'appréciation du degré d'action des éléments météorologiques dans la production des maladies.

La difficulté de ce rapprochement vient surtout de la corrélation des phénomènes atmosphériques entre eux ; corrélation qui exige la recherche et l'isolement des phénomènes réellement actifs dans une circonstance donnée et ensuite de la durée de temps nécessaire pour que l'influence matérielle locale ou l'action météorologique se fasse sentir sur notre organisme et puisse être appréciée.

La corrélation de certains phénomènes atmosphériques entre eux est connue, on sait qu'elle varie suivant les circonstances et les localités : les oscillations barométriques n'indiquent pas toujours les mêmes faits ; la pluie amène quelquefois le vent et constamment une augmentation dans la quantité d'ozone et un abaissement de température. Dans notre pays les bourrasques de Nord-Ouest s'accompagnent toujours de grands écarts de la pression atmosphérique, de la température et de l'humidité de l'air. C'est en partie l'isolement de chacun de ces faits et son étude spéciale qui retarde les applications de la météorologie à la pathogénie.

Il est peut-être encore plus difficile de se rendre exactement compte de la durée de temps nécessaire pour que l'influence matérielle locale ou l'action météorologique se fasse sentir d'une manière appréciable sur notre organisme. L'intoxication tellurique produit souvent des effets immédiats ; il suffit que certains individus changent de résidence et subissent pendant quelques instants l'action d'un air particulier

pour qu'ils soient pris aussitôt de fièvres intermittentes. Chez d'autres, cette action ne se fait sentir que dans certaines conditions spéciales, par exemple, lorsqu'ils s'exposent à un refroidissement rapide. Il y aurait alors comme une rétrocession de la transpiration cutanée qui ferait pénétrer dans le corps les germes de la maladie ; ou plutôt l'absorption serait rendue plus facile et plus active par le mouvement de détente et de faiblesse qui suit le refroidissement.

C'est en observant attentivement pendant longtemps les phénomènes météorologiques et en les rapprochant des accidents pathologiques, c'est en isolant le plus possible les éléments divers et en étudiant le mode d'action de chacun d'eux, qu'on peut seulement apprécier avec exactitude leur influence.

Cette étude exige donc de la part de celui qui s'y livre la connaissance des lois de la physique et une grande délicatesse d'observation pour démêler et rapporter à sa véritable cause l'effet observé.

Si la météorologie médicale n'a pas fait plus de progrès, ce n'est pas à cause du défaut d'observateurs, mais à cause du mode vicieux d'observation.

Les plus anciens auteurs qui n'avaient pas à leur disposition les instruments de physique que nous possédons aujourd'hui, inscrivaient le résultat de leurs impressions sensorielles, qui relevaient essentiellement d'une appréciation intellectuelle. Celles des météorologistes et de la plupart des climatologistes modernes sont le résultat des lectures faites sur des instruments fort bien construits et d'une sensibilité parfaite. Ces instruments peuvent inscrire continuellement eux-mêmes, avec une

merveilleuse exactitude, les plus petites variations de quelques-uns des éléments de l'atmosphère. Mais malgré leur perfection, toutes ces observations ne sont que des inscriptions mécaniques qui ne traduisent aucune des impressions ressenties par nos organes, aucun des effets physiologiques ou pathologiques produits.

M. le professeur Fuster avait fait bien ressortir cette tendance lorsqu'il disait en 1823 : « Les médecins de nos jours n'observent pas l'atmosphère pour leur propre compte. Quand ils s'en occupent, ils abdiquent volontairement leur condition de médecin et se transforment en météorologistes. »

La météorologie médicale doit s'occuper de tous les phénomènes qui se passent dans la masse gazeuse qui nous enveloppe et dans laquelle nous vivons, et surtout de toutes les impressions physiologiques ou pathologiques que ces phénomènes font ressentir à nos organes. Ces impressions doivent être attentivement étudiées avant d'être inscrites; elles doivent être le résultat d'un véritable jugement, d'une opération intellectuelle assurément moins exacte que l'inscription mécanique d'un instrument; leur délicatesse peut même les faire varier plus ou moins, suivant les aptitudes personnelles, mais elles sont de la plus grande utilité pratique, et malgré la difficulté, elles doivent être recherchées et notées avec le plus grand soin.

Les observations physiques permettent aux météorologues d'étudier les lois qui régissent les phénomènes atmosphériques. Les modifications physiologiques ou pathologiques produites sur nos organes doivent être notées très attentivement, afin de permettre au médecin

d'indiquer les règles de l'hygiène climatologique et de créer la météorologie médicale.

Celle-ci ne saurait avancer par les seuls efforts des professeurs de clinique ou des praticiens : il faut joindre aux connaissances de la physiologie et de la pathologie la connaissance des lois physiques, afin de rattacher à leur véritable cause les phénomènes qui sont observés.

Quelques médecins instruits se sont servi du concours de ces deux sciences, trop souvent étrangères l'une à l'autre. Un ancien chef de clinique de la Faculté de médecine de Paris, aujourd'hui professeur de botanique à la faculté de médecine de Montpellier et médecin météorologiste très distingué, nous a tracé pour ce sujet des modèles très utiles d'étude et d'analyse dans les nombreux travaux qu'il a publiés. Nous nous efforcerons d'observer comme lui : notre travail sera la relation historique fidèle de ce que nous aurons vu. Nous constaterons des coïncidences ; celles-ci se produiront quelquefois dans des circonstances opposées et paraîtront être de véritables contradictions que nous enregistrerons également avec impartialité. Le grand nombre, la fidélité, l'exactitude des documents peuvent seuls permettre d'éliminer les contradictions apparentes et de voir les rapports vrais qui doivent exister entre les agents atmosphériques et la pathogénie.

Comme sauvegarde contre le découragement que pourrait amener une étude si longue et si pénible, nous avons contracté l'obligation de lire régulièrement des rapports mensuels aux séances que tient chaque mois la section des sciences de notre société.

Dans un premier article, nous décrirons la marche de

tous les éléments atmosphériques et les rapports qu'ils paraissent avoir entre eux. Nous nous servirons pour ce travail des observations que M. Béguin, directeur de l'école normale de Perpignan, fait sans interruption depuis 21 ans.

Toutes les fois que nous parlerons de la pression atmosphérique, nous donnerons la hauteur du baromètre réduit à 0° à l'altitude de 45 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La température sera indiquée en degrés centésimaux et, pour plus de simplicité, les moyennes seront calculées d'après les demi-sommes des maxima et des minima diurnes.

L'état hygrométrique sera noté d'après les lectures du psychromètre d'August et les colorations diverses du papier ozonométrique seront marquées avec le papier préparé suivant la méthode de M. James de Sedan et d'après l'échelle de M. Bérigny : 21 correspond au maximum de coloration.

Des signes particuliers représenteront à la fois la direction et la force du vent que nous espérons pouvoir enregistrer bientôt avec un anémométrographe (1). En attendant, nous indiquerons sa vitesse de la manière suivante : 0 calme ou vent presque nul ; 1 faible ; 2 modéré ; 3 assez fort ; 4 fort ; 5 très fort.

L'état de nébulosité du ciel sera calculé d'après la moyenne de la journée, nous donnerons aussi le résultat des observations faites à midi. Les nombres suivants

(1) Depuis le mois de décembre 1869, un anémométrographe inscrit constamment dans notre cabinet la direction et la vitesse du vent.

représenteront : 0 ciel beau ou sans nuage, 1 peu nuageux, 2 nuageux, 3 très nuageux, 4 couvert ou pluvieux.

La quantité de pluie ou de neige, les brouillards, les orages, etc., seront indiqués avec soin.

Enfin nous calculerons les moyennes et les différences quotidiennes de chaque élément météorologique ; nous signalerons régulièrement les grandes variations, parce que l'observation nous a démontré que c'est de ces brusques variations de température, d'humidité, de pression que peuvent dépendre quelques-uns des phénomènes dont nous cherchons à nous rendre compte.

Bien que notre étude porte de préférence sur les phénomènes physiques qui frappent nos sens plus directement, nous donnerons aussi notre attention aux influences chimiques ou organiques qu'engendre le laboratoire atmosphérique. C'est l'observation persévérante qui peut seule nous apprendre si les fièvres intermittentes et les maladies épidémiques dépendent de la présence de germes, ou d'organismes vivants qui se développent à la surface du sol ou flottent dans l'air en propageant la contagion, ou bien de substances organiques volatiles, tenues en dissolution dans l'air atmosphérique.

Dans un second article, nous nous occuperons des maladies régnantes et des causes des décès observés.

Notre département n'a pas de société médicale, il ne nous sera donc pas possible de mettre à contribution, aussi largement que nous l'aurions désiré, les observations faites par nos confrères. Cependant les bonnes relations que nous sommes heureux d'entretenir avec les médecins de la ville nous permettent d'espérer qu'ils voudront

bien nous communiquer les résultats de leurs observations et nous donner quelques renseignements sur les faits importants de leur clientèle qui nous intéressent le plus.

Les médecins des hôpitaux de la ville nous ont accueilli avec une gracieuseté et une bienveillance qui nous encouragent. L'hôpital civil donne asile à beaucoup de maladies chroniques et compte un nombre trop grand de vieillards et de convalescents pour que les statistiques qu'il publie nous soient d'une grande utilité. De plus, la classe pauvre se résout à grand peine à entrer dans cet établissement, qui ne saurait représenter, excepté en temps d'épidémie grave, la constitution médicale du lieu. Néanmoins, M. le médecin en chef nous a donné l'autorisation d'assister quelquefois à ses visites, nous pourrions ainsi relever et reproduire les faits les plus intéressants qui seront observés.

L'hôpital militaire ne reçoit que des adultes et il est alimenté par une garnison moyenne de près de deux mille hommes. Tout individu atteint de maladie doit être évacué à l'hôpital militaire, où les médecins inscrivent avec beaucoup de soin les détails divers qui permettent de faire une bonne statistique. Nous pourrions, en nous aidant de ces nombres, établir la fréquence, la durée et la gravité de certaines maladies.

Notre position nous oblige nous-même à faire chaque mois des relevés et des rapports qui rendront moins pénible la tâche que nous nous imposons.

Après avoir puisé nos documents à ces sources diverses, nous les résumerons dans notre travail périodique et nous établirons avec eux les caractères de la constitution médicale. Nous y ajouterons tous les détails nécessaires

pour faire l'histoire des maladies régnantes et laisser ainsi un document qui puisse être consulté avec fruit et facilite plus tard les recherches et les comparaisons.

Malgré tous nos efforts, nous ne pourrons arriver à faire qu'une statistique bien incomplète ; nous ne pourrons pas donner, pour établir l'intensité et les fluctuations d'une épidémie, le nombre total des cas observés. Et, comme un chiffre approximatif ne saurait être assez exact, nous nous contenterons de dire si la maladie reste stationnaire, si elle augmente ou si elle diminue.

L'administration municipale nous a donné toutes les facilités possibles pour que nous puissions faire régulièrement le relevé des causes des décès et connaître aussi par ce moyen la gravité des constitutions médicales. Nous tâcherons de rendre cette statistique aussi complète et aussi exacte que nous le permettra le dépouillement attentif des bulletins. La légitimité des classements sera moins contestable parce que nous mettrons des indications précises dans les rapports mensuels. Quoique la cause de tous les décès ne soit pas connue, puisqu'un certain nombre de bulletins n'est pas remis à l'officier de l'état civil ; et, quoique l'exactitude du diagnostic puisse quelquefois paraître discutable, ce travail pourra néanmoins être fort utile et nous avons la confiance que nos confrères nous fourniront avec empressement les divers renseignements dont ils pourront eux-mêmes tirer leur profit.

Nous avons adopté dans nos rapports et dans les tableaux qui représentent la fréquence des maladies ou des décès la nomenclature qui a été faite par l'Académie et publiée par le ministre pour la classification des

causes de décès. Nos tableaux ne porteront que les principales classes de maladies, afin d'éviter de trop nombreuses divisions; la désignation technique de chaque cause se trouvera dans le compte-rendu mensuel.

La méthode graphique que nous avons employée rend plus facile, au moyen des courbes, les appréciations et les rapprochements; elle permet de saisir d'un coup d'œil les rapports des phénomènes atmosphériques et pathologiques entre eux.

Nos chiffres différeront quelquefois de ceux qui se trouveront dans les statistiques officielles, parce que nous ne nous sommes pas livré en faisant nos relevés, à ces classifications capricieuses, fantaisistes que doivent faire nécessairement les employés des administrations, le plus souvent étrangers à toute notion de médecine.

Qu'il nous soit permis maintenant de nous défendre à l'avance contre certaines critiques qui pourraient nous être adressées. Notre travail est fait à un point de vue spécial : notre principal objectif est le rapport qui doit exister entre la pathogénie et les influences météorologiques. Mais nous sommes loin de dire que les agents atmosphériques sont la cause unique de toutes les maladies.

On nous reprochera peut-être aussi de ne tirer aucune conclusion immédiate et de faire, par conséquent, un travail sans utilité. Mais, nous l'avons déjà dit, ce serait compromettre sûrement les résultats que de trop se hâter de conclure. Constatons d'abord des coïncidences et lorsque celles-ci se seront reproduites assez fréquemment dans les mêmes conditions, il nous sera seulement possible d'établir des conclusions.

Perpignan, janvier 1869.

**COMPTES RENDUS MENSUELS DES MALADIES RÉGNANTES
ET DE LEURS RAPPORTS AVEC LA MÉTÉOROLOGIE**

ANNÉE 1868-1869.

Mois de Décembre 1868.

MÉTÉOROLOGIE.

Pendant la première dizaine du mois de décembre 1868, la pression barométrique a suivi la marche ascendante qui avait commencé le 25 novembre; la température est restée assez élevée, l'humidité de l'air a été assez abondante et la coloration du papier ozonométrique a été assez foncée. Les vents ont été variables et le ciel a été habituellement nuageux.

Du 10 au 20, le même état météorologique semble continuer, mais le baromètre subit deux fortes dépressions qui sont le prélude du mouvement important qui se produit dans l'atmosphère pendant la dernière dizaine. Du 9 au 13, le mercure descend de 764^{mm}.85 à 755^{mm}.17; il remonte ensuite jusqu'au 17, puis descend en 7 jours de 765^{mm}.12 à 749^{mm}.27 pour se relever jusqu'à la fin du mois.

Immédiatement après ces deux dépressions, l'humidité de l'air et la quantité d'ozone diminuent, la température moyenne ne varie pas, mais les températures extrêmes présentent deux écarts considérables : 15°.5 le 21 et 14°.7 le 28.

La pression atmosphérique moyenne du mois de

décembre à midi, a été de 757^{mm}.60; elle se trouve de 1^{mm}.34 inférieure à la moyenne des vingt dernières années. Les différences d'un jour à l'autre ne dépassent pas 2^{mm}.1. Les oscillations se sont faites entre 765^{mm}.42, pression observée le 9 à 9 heures du soir et 748^{mm}.50, pression du 24 à 3 heures du soir. C'est dans cette étendue de 17 millimètres que se sont faits les deux seuls écarts importants du mois.

L'humidité relative de l'air a été un peu élevée, surtout pendant la première quinzaine; le psychromètre a presque constamment indiqué, le jour comme la nuit, 0.84. Elle a progressivement diminué pendant la seconde quinzaine, mais la moyenne mensuelle s'élève à 0.80. Ce coefficient, un peu fort, ne saurait dépendre du nombre de jours pluvieux qui a été assez faible (4), ni de la petite quantité de pluie mesurée, 13^{mm}.8. L'humidité a été entretenue par une assez grande fréquence des vents du Sud.

C'est aussi de la fréquence de ces vents que dépend la température élevée que nous avons eue pendant le mois de décembre. La moyenne des températures extrêmes a été de 12°.1, celle des maxima 16° et celle des minima 8°.2. C'est donc une différence moyenne de 7°.8 que nous avons observée entre les températures extrêmes de tout le mois. Cette différence est assez faible et aurait paru bien plus forte si la fréquence et la force du vent du Nord avaient été plus grandes. La température la plus basse a été 2°.1, le 27, et la plus élevée 23° le 21. C'est à ces deux époques que se reportent les deux écarts les plus importants des températures extrêmes : 13°.5 le 21 et 14°.7 le 28.

Le ciel a été ordinairement nuageux, aussi le rayonnement nocturne a-t-il été assez faible et nous n'avons enregistré que six jours de rosée et une gelée blanche.

Les vents ont été variables et ont soufflé avec une faible intensité; ils n'ont acquis de la force que pendant deux jours, en venant du Nord-Ouest.

En résumé : la pression atmosphérique a été un peu faible et a subi deux écarts auxquels correspondent des abaissements de température proportionnels. En somme, cependant, la température a été plus élevée et l'humidité de l'air a été plus considérable qu'elle ne l'est ordinairement au mois de décembre.

MALADIES RÉGNANTES.

La constitution médicale du mois de décembre se rapproche beaucoup de celle du mois dernier. Les maladies des organes digestifs et les anémies occasionnées par les chaleurs de l'été ont entièrement disparu de la scène pathologique dont les fièvres éruptives et les fièvres typhoïdes occupent le premier plan.

Les fièvres typhoïdes sont assez communes et prennent habituellement la forme muqueuse et quelquefois le type remittent. La durée moyenne des cinq cas observés à l'hôpital militaire n'a été que de vingt-cinq jours. Peu graves, ordinairement, elles ont néanmoins occasionné le décès à l'hôpital civil d'un homme de 25 ans et dans la ville celui de quatre individus âgés de 68, 44, 17, (?) ans, morts les 9, 11, 23, 25, et 27 décembre.

Les fièvres intermittentes, qui avaient été très fréquentes pendant l'automne, ont continué à être observées au commencement de l'hiver et ont adopté de préférence le type

quotidien. Ordinairement peu graves, elles cédaient facilement à l'usage des anti-périodiques; dans quelques cas cependant elles ont pris le caractère pernicieux et elles ont occasionné le décès de deux hommes âgés de 42, et 23 ans.

La constitution médicale éruptive de novembre se maintient. Les rougeoles cependant paraissent être moins nombreuses et semblent diminuer de gravité quoiqu'elles prennent souvent la teinte typhoïde et se compliquent alors d'accidents gastro-intestinaux. Cette maladie, comme d'habitude, épargne généralement les adultes et frappe de préférence les enfants : 2, âgés de 2 ans et de 14 mois, sont morts le 19 et le 24, des accidents graves qui l'ont compliquée. A l'hôpital militaire, il y en a eu quatre cas, assez bénins, qui ont eu une durée moyenne de dix journées de traitement.

Nous devons noter quelques cas de varicelle observés dans la ville et dans les hôpitaux. La garnison en a fourni trois cas qui ont rapidement guéri.

Les érysipèles sont toujours assez nombreux, mais exempts de complications graves, aussi n'avons nous enregistré aucun décès qui se rapporte à cette maladie.

Les rhumatismes et les névralgies, les manifestations des diverses maladies constitutionnelles ont été rares.

Les affections des centres nerveux ont été peu observées, néanmoins un jeune homme de 15 ans est mort le 14 d'une méningite tuberculeuse, et un de mes clients, âgé de 55 ans, a été emporté par cette maladie survenue dans le cours d'une phthisie aiguë, consécutive à une fièvre typhoïde à forme rémittente.

Les vieillards ont payé leur tribut ordinaire à l'apoplexie et par hasard les décès ne portent que sur cinq femmes

âgées de 73, 45, 81, 70, et 82 ans qui sont mortes le 4, 8, 8, 22, et 23.

Les angines et les laryngites pseudo-membraneuses ont fait sept victimes âgées de 1, 4, 3, 1, 4, 3 et 2 ans.

Grâce à la douceur et à la régularité de la température, les affections catarrhales et les maladies inflammatoires des voies respiratoires ont été peu observées pendant la première quinzaine; le nombre a augmenté pendant la seconde quinzaine, à la suite des variations de température. Nous avons inscrit la mort d'une femme de 70 ans, qui a succombé le 23 à une bronchite et celle de quatre personnes, âgées de 54, 65, 2 et 18 ans, mortes les 25, 2, 2 et 27 de pneumonie ou pleuropneumonie. Une femme, âgée de 84 ans, est décédée d'un hydro-thorax le 15 et une autre de 75 ans d'une congestion pulmonaire le 21.

Les maladies chroniques des organes de la respiration ont déterminé la mort de trois *phthisiques* à l'hôpital civil (16, 35 et 55 ans); et dans la ville un décès de phthisie pulmonaire, (femme de 50 ans); deux de *bronchite chronique* (25, 55 ans), dont un au moins devrait, très probablement, être reporté à la cause précédente et enfin celui de deux vieux *asthmiques*, morts à l'âge de 80 et 68 ans.

Les affections des voies digestives ont été rares; nous devons cependant signaler quelques cas de stomatite diphthérique ou ulcéreuse, et enfin un tout petit nombre de gastro-entérites et d'ictères. Un garçon de 9 mois est mort du *muguet*, une femme de 76 ans a été rapidement emportée par une *cholérine*, une autre de 65 ans par une hydropisie et deux autres de 72 et 94 ans par des *entérites chroniques*.

Inscrivons enfin, pour compléter ce relevé nécrologique, le décès de quatre personnes mortes de vieillesse, à l'âge de 89, 84, 86 et 78 ans.

Beaucoup de journaux racontent en ce moment les merveilles de la végétation de l'hiver de 1868 à 1869. On voit des cerises et des prunes à Nice, nous avons des raisins et des petits pois, aux pieds du Canigou, à Vernet-les-Bains.

Comme l'organisme végétal, notre organisme se ressent de la douceur de l'hiver et comme les végétaux, nous sommes pleins d'une exubérance de vie.

Vers la fin de décembre, j'ai observé le fait pathologique suivant : deux hommes malades se sont plaints à moi de constipation et de démangeaisons intolérables qui limitaient leur siège aux paupières supérieures et inférieures et aux organes génitaux. Les paupières étaient un peu boursoufflées, la peau des bourses paraissait épaissie et présentait les mêmes élevures papuleuses que dans le prurigo. Cette maladie a duré près de quinze jours et s'est terminée par une légère desquamation furfuracée. Le traitement employé n'a consisté qu'en des boissons rafraichissantes diurétiques et des bains. Le prurit, très violent par intervalles, était promptement calmé par l'application de compresses imbibées d'eau froide seule ou additionnée d'astringents végétaux.

Ce fait pathologique acquiert, en ce moment, une plus grande importance, parce qu'il rapproche davantage la constitution médicale actuelle de celle du printemps. C'est à cette époque, en effet, et pendant l'été, que le prurigo se développe ordinairement.

Il nous est difficile de saisir les rapports qui doivent

exister entre les phénomènes atmosphériques et les maladies observées pendant le mois de décembre. Nous remarquons cependant que le nombre des malades entrés à l'hôpital militaire a été de 20 pendant la première moitié du mois et de 31 pendant la seconde. La mortalité a été la même durant ces deux périodes. Si nous recherchons les coïncidences qui se sont produites au moment des périodes critiques caractérisées du 9 au 15 et surtout du 17 au 24 par un abaissement de la pression et de la température, nous ne trouvons rien de bien sensible pour la première qui a été moins fortement accentuée et nous trouvons pour la seconde : 1 congestion pulmonaire, 2 apoplexies cérébrales, 5 croupes, 2 rougeoles, 1 asthme et 1 catarrhe, 1 hydropisie et 1 fièvre typhoïde, qui se sont terminées par la mort.

En résumé, nous pouvons dire que la constitution médicale du mois de décembre a été éruptive et typhoïde ; elle n'a pas pris le caractère catarrhal, qu'elle adopte habituellement, parce que la température a été exceptionnellement douce et régulière.

Mois de janvier 1869.

MÉTÉOROLOGIE.

Le baromètre a peu varié et s'est tenu élevé pendant la première dizaine du mois de janvier. Une baisse assez rapide, mais régulière, a commencé le 9 et a duré jusqu'au 15. Pendant cette période, le mercure est descendu de 769^{mm}.61 à 757^{mm}.70. Il est remonté ensuite jusqu'au 19 (766^{mm}.85), pour descendre d'une manière presque continue jusqu'au 29 (740^{mm}.72). L'écart le

plus grand s'est produit en ce moment et la pression atmosphérique s'est élevée rapidement du 29 au 30 de 749^{mm}.72 à 762^{mm}.12. Les oscillations se sont donc faites entre 769^{mm}.51, hauteur observée le 9 à midi et 749^{mm}.72, hauteur correspondante à la lecture du 29 à 9 heures du matin. Les écarts moyens d'un jour à l'autre ont été de 2^{mm}.9 et le plus fort est arrivé à 10^{mm}. 6 pendant la hausse rapide du 29 au 30.

La pression moyenne à midi s'est élevée jusqu'à 762^{mm}.34 et se trouve supérieure de 3^{mm}.96 à la moyenne mensuelle des vingt dernières années.

La moyenne journalière de l'humidité relative de l'air a beaucoup varié d'un jour à l'autre, quoique la moyenne mensuelle soit restée assez élevée et qu'elle corresponde à 0. 783. La différence moyenne d'un jour à l'autre a été de 0. 113. Ce chiffre est très fort; le corps s'accommode mal de ces variations hygrométriques, qui pendant quatre jours ont atteint de 0. 23 à 0. 30. Plus souples qu'un morceau de bois, nos organes sont bien moins tourmentés que celui-ci, mais nous n'en éprouvons pas moins un malaise qui se traduit ordinairement par des douleurs assez vaguement prononcées.

Les vents ont tendu à retourner vers leur direction dominante, et ont plus fréquemment soufflé, quoique avec peu de force, du Nord-Ouest. Pendant vingt-six jours le vent a été nul ou faible, quatre fois il a été assez fort et il n'a acquis de la violence que pendant une seule journée (le 25). Le coefficient qui représente son intensité moyenne est 1.19, en admettant que 5 soit le coefficient du vent très fort.

Le ciel a été clair nuageux ou couvert pendant un

temps à peu près égal. Les 1.99 des 4/4 du ciel ont été couverts.

Il a neigé une fois (le 24); il y a eu cinq gelées blanches, quatre jours de rosée et pendant deux jours, le matin, un brouillard assez dense.

Les deux courtes périodes pluvieuses que nous avons observées pendant le mois sont arrivées pendant les deux mouvements de dépression barométrique. Il est tombé en quatre jours 29^{mm}.8 d'eau de pluie ou de neige. Le 24, de 9 heures du matin à 5 heures du soir, nous avons eu un peu de neige qui fondait dans les rues en tombant. Celle qui restait sur les toits a été fondue par la pluie de la nuit. La quantité d'eau recueillie ce jour-là a été de 7^{mm}.8.

Pendant la dernière dizaine du mois, la coloration du papier ozonométrique a été sensiblement plus foncée que pendant la première, et le degré de coloration a été entièrement indépendant du degré d'humidité. La moyenne mensuelle a été de 12°.8.

La clémence de la température du mois de décembre a continué pendant le mois de janvier, quoique le temps se soit refroidi, surtout pendant les premiers jours. Les journées des 6, 7 et 8 ont été très chaudes; l'air a été sec et le ciel pur de tout nuage pendant ces trois jours. Le 24, un rapide refroidissement se produit et la moyenne des températures extrêmes de la journée (3°.6 et 2°.2) est descendue à 2°.9, température très supportable à cause du calme de l'air. Au même moment, un froid rigoureux sévissait sur presque toute la France; il gelait à Cannes (— 1.2 le 26), le thermomètre descendait jusqu'à — 10°, dans la ville et — 11° dans le jardin des

plantes de Montpellier ⁽¹⁾. Dans cette dernière ville, le thermomètre est descendu au-dessous de zéro pendant 8 jours consécutifs. Ce fait est important à noter, parce qu'il confirme la différence du climat que nous avons maintes fois signalée, différence caractérisée, surtout par une plus grande amplitude dans le parcours de l'échelle thermométrique et très importante sous le rapport hygiénique et agricole.

La température moyenne du mois a été de 9°; le maximum absolu s'est élevé à 20°.5 et le minimum absolu est descendu à 0°.7; la différence mensuelle de la température moyenne d'un jour à l'autre, a été de 8°.5. Le plus grand écart entre les maxima et les minima a été de 17°.8, le 6; le thermomètre qui était monté dans le jour jusqu'à 20°.2, est descendu pendant la nuit à 2°.4. Ces écarts auxquels nous sommes peu habitués et qu'il est fort rare heureusement d'observer dans notre climat, se produisent dans la plupart des régions du midi de la France et caractérisent les climats extrêmes.

En résumé : la constitution météorologique du mois de janvier a été marquée par une pression atmosphérique assez élevée, le calme habituel de l'air et une température douce et sèche.

MALADIES RÉGNANTES.

Nous disions dans notre précédent compte-rendu que le mois de décembre, caractérisé par une température relativement chaude et humide, avait été marqué patho-

(1) La moyenne des minima pendant cette période de froid (du 17 au 26) a été à Perpignan -+ 1°.0, à Nice -+ 1°.3 et à Montpellier -+ 0° .2.

logiquement par des fièvres graves typhoïdes ou éruptives. L'état atmosphérique du mois de janvier ne lui ressemble pas, nous venons de le voir, aussi sera-t-il marqué par une constitution médicale bien différente.

Les fièvres graves, qui étaient assez communes, sont moins fréquemment observées et leur gravité a beaucoup diminué dans la ville, aussi nous n'avons enregistré aucun décès provenant de cette cause. A l'hôpital civil, une seule femme, âgée de 66 ans, est morte, le 28, d'une fièvre adynamique. La garnison, au contraire, a fourni des fièvres typhoïdes graves et assez nombreuses; les jeunes soldats, victimes d'un changement forcé dans leurs habitudes, ont payé un assez large tribut à cette maladie. Nous avons compté sur une population de 1,929 hommes 11 cas de fièvre typhoïde et 3 décès. Nous ne comprenons pas dans ce nombre un militaire entré le 28 à l'hôpital, où il est mort le trente-et-unième jour, parce que ce décès sera reporté au mois prochain. La durée moyenne a été de 38 jours pour les cas qui se sont heureusement terminés et la mort est survenue dans les autres cas, les 15^e, 6^e et 9^e jour.

Nous devons rapprocher de ces maladies les fièvres remittentes, que nous pourrions mieux définir des fièvres typhoïdes à forme muqueuse, compliquées d'accès presque toujours quotidiens. Ces affections, ordinairement bien moins graves que les précédentes, ont eu une moyenne durée de trois septenaires.

Les fièvres intermittentes sont encore fréquentes, prennent le type quotidien ou tierce, résistent plus ou moins à l'usage des anti-périodiques, suivant le degré d'empoisonnement et peut-être aussi suivant les modifi-

cations atmosphériques diverses. Nous en avons compté 19 cas à l'hôpital militaire, et ceux-ci présentaient ce fait curieux d'une résistance et d'une gravité progressive très régulière et très marquée. Elles cédaient après quelques jours de traitement, au commencement du mois, et à la fin elles ont acquis une grande ténacité et ont exigé en moyenne un mois de traitement.

Quelquefois ces fièvres ont pris le caractère pernicieux, et nous avons inscrit le décès d'une femme âgée de 43 ans, morte le 24 d'accès pernicieux à forme apoplectique.

Nous continuons à observer quelques cas de rougeole et cette épidémie, qui ne donne lieu à aucune considération particulière, paraît rester stationnaire. Deux jeunes enfants de 9 mois et de 1 an sont morts le 8 et le 12 de cette maladie.

Le nombre des érysipèles diminue et nous en observons beaucoup moins que les mois précédents. Cependant un homme de 58 ans a été victime de cette maladie.

Le développement des affections générales constitutionnelles a occasionné le décès de deux femmes âgées de 63 et 51 ans, atteintes d'un cancer du sein et d'un cancer généralisé. Nous devons aussi noter cinq décès attribués à la fièvre hectique (2, 2, 1, 63, 73 ans) et celui d'un nouveau né, mort le huitième jour de convulsions.

Sous l'influence de la chaleur du jour et du refroidissement de la nuit, des variations de température d'humidité et de pression, les maladies congestives du cerveau, des poumons et du cœur ont pris un développement exceptionnel.

Les apoplexies cérébrales ont déterminé la mort de sept individus les 8, 8, 15, 20, 22, 28 et 30 janvier ; trois individus porteurs d'anciennes maladies du cerveau sont morts le 25, 28 et 31. Comme on le voit, ces décès surviennent ordinairement pendant les périodes dangereuses et par l'effet d'une dépression barométrique et d'un abaissement de température.

C'est dans ces mêmes circonstances que nous avons observé les décès occasionnés par les maladies de l'organe central de la circulation. Les décès de cinq vieillards âgés de 84, 62, 75, 60 et 71, porteurs de maladies du cœur, a été noté deux fois le 14, et les 25, 26 et 30. Nous devons encore faire remarquer que deux de nos concitoyens sont morts subitement de la rupture d'un anévrisme le 25 en pleine dépression barométrique et au moment du refroidissement le plus fort.

Les maladies aiguës des voies respiratoires n'ont pas été très communes. Les maladies chroniques se sont aggravées et se sont quelquefois compliquées d'accidents graves. Les cas d'angine, de bronchite de pneumonie que nous avons vus ont présenté plutôt le type inflammatoire que le type catarrhal, qui constitue habituellement le fonds des maladies de cette saison. Une femme de 86 ans est morte d'un catarrhe suffocant, il y a eu deux décès de pneumonie et un de pleurésie, observés chez des individus âgés de 49, 8 et 28 ans.

Les congestions pulmonaires et les hémoptysies ont mis à l'épreuve les poitrines délicates et bon nombre n'a pu résister à ces fâcheuses complications. Aussi avons nous enregistré le décès de 8 pthisiques, morts à l'âge de 30, 18, 34, 25, 28, 5, 32 et 29 ans. Pendant les

jours des 6, 7 et 8 janvier, nous avons dit que la température était élevée, l'air plus sec et la pression atmosphérique assez forte, c'est en ce moment surtout que les poitrines malades ont le plus souffert et que nous avons constaté quelques cas de congestion et d'hémoptysie chez les tuberculeux, qui se trouvaient déjà prédisposés à ces accidents par la turgescence organique, cette exubérance de vie dont nous parlions le mois dernier en signalant la chaleur exceptionnelle de cet hiver.

Les angines ou laryngites pseudo-membraneuses, ont occasionné neuf décès : deux sont consécutifs à des angines et sept à des laryngites; ils sont survenus irrégulièrement dans le courant du mois. Dans ce nombre se trouve compris le décès d'un soldat âgé de 22 ans, qui a été enlevé par le croup en 24 heures.

Les maladies des organes digestifs sont encore très rares. La température anormale dont nous avons été favorisés pendant le mois de janvier, a diminué le nombre des diarrhées que nous aurions eues; mais aussi, peut-être les ictères plus nombreux dépendent-ils de cette cause. Les décès qui se rapportent à cette classe sont peu nombreux et nous ne comptons que celui de trois nouveaux-nés morts de gastro-entérite, celui d'une femme de 34 ans, qui a succombé à une gastro-entérite chronique et celui d'un homme de 45 ans, mort des suites d'une cirrhose du foie.

Il est évident, d'après ce compte-rendu, que la constitution médicale du mois de janvier a perdu beaucoup du caractère typhoïde éruptif qu'elle avait en décembre et qu'elle a revêtu la forme congestive inflammatoire. Nous croyons devoir rattacher les congestions et les hémor-

rhagies pulmonaires ou cérébrales, ainsi que la fréquence et la gravité des maladies du cœur et des gros vaisseaux, surtout à ces grandes variations thermométriques qui ont acquis une grande amplitude et nous ont donné le 6 une différence de $17^{\circ}.8$ pour les températures extrêmes de la journée. Une période plus dangereuse, marquée par une notable dépression atmosphérique, un assez fort refroidissement et une diminution dans l'état hygrométrique de l'air a duré du 20 au 25 et a occasionné les plus nombreux décès et les morts subites que nous avons signalées.

Mois de février 1869.

MÉTÉOROLOGIE.

La pression atmosphérique a été assez élevée pendant les quinze premiers jours du mois de février; la moyenne durant cette période, a été de 766 millimètres. Le 14 commence la plus forte dépression du mois; le baromètre descend alors progressivement de 769^{mm}.37 jusqu'à 752^{mm}.67 le 19 à 5 heures du soir et marque, après s'être légèrement relevé de 3 millimètres le jour suivant, 749^{mm}.15 le 21 à 6 heures du soir, comprenant ainsi une amplitude totale de plus de 20 millimètres. Le mouvement de hausse reprend alors et le mercure arrive à 767^{mm}.68 le 26.

La moyenne mensuelle, 763^{mm}.40, est de 3^{mm}.81 plus élevée que la moyenne générale, et la différence moyenne de pression d'un jour à l'autre a été de 3^{mm}.5.

L'état hygrométrique a suivi assez fidèlement, mais en

sens inverse les variations de la pression atmosphérique. Du 14 au 15, sous l'influence d'un fort coup de vent du Nord-Ouest, l'air est devenu très sec et le degré de saturation descend de 0.78 à 0.52. Nous tâcherons de nous rendre compte des effets produits par ces brusques modifications de l'atmosphère. La moyenne de l'humidité relative est de 0.705 et la différence d'un jour à l'autre de 0.122.

Nous disions le mois dernier que les vents tendaient à retourner vers leur direction dominante. Cette tendance déjà sensible pendant la première quinzaine, l'a été davantage pendant la seconde et les vents ont soufflé avec force du Nord-Ouest. Le 27 février à 11 heures du matin, le vent est devenu froid et violent et nous avons commencé à ressentir les bourrasques habituelles du mois de mars. Le coefficient qui représente la force moyenne journalière du vent est 2.24

Le ciel, qui avait été nuageux pendant la première dizaine, a été clair pendant la seconde, très nuageux et troublé par des rafales pendant la dernière semaine. Les 2/4 du ciel ont été nuageux ou couverts pendant tout le mois.

Le 1 et le 2 février nous avons mesuré 9^{mm}.5 d'eau. Le 20 à 5 heures du soir, la pluie a commencé à tomber avec abondance, elle a duré jusqu'à la nuit du 21 au 22, donnant en tout 52^{mm}.6. Toutes nos montagnes, les Albères, le Canigou, les Corbières se couvraient en même temps de neige jusqu'à une limite assez basse et refroidissaient l'atmosphère. En somme, il est tombé pendant le mois de février, en quatre jours, 62 millimètres de pluie.

La moyenne ozonométrique a été assez élevée et les courbes qui représentent les divers degrés de coloration

correspondent fidèlement à celles de l'état hygrométrique de l'air; notons qu'une diminution sensible a coïncidé pendant la seconde dizaine avec l'état de sérénité et de sécheresse de l'atmosphère.

La température a, comme tous les autres éléments, subi de grandes variations pendant le mois de février, quoique la moyenne mensuelle reste assez élevée : $11^{\circ}.8$. La différence journalière des températures extrêmes a été ordinairement assez faible; mais il faut remarquer qu'il y a eu des écarts importants, qui se sont renouvelés pendant trois ou quatre jours de suite, à trois reprises différentes : 14° du 9 au 12; $11^{\circ}.7$ du 15 au 18; $11^{\circ}.3$ du 25 au 27. Nous devons tenir bien compte de ces écarts de température, parce qu'ils sont dangereux pour l'homme et les végétaux surtout lorsqu'ils coïncident avec des vents violents qui augmentent l'impression du froid. Les oscillations viennent surtout de ce que le maximum a été quelquefois très élevé : il est monté jusqu'à $23^{\circ}.1$ le 12. La moyenne des maxima de ce mois est $16^{\circ}.3$, celle des minima $7^{\circ}.2$, ce qui donne une différence de $9^{\circ}.5$ et une température moyenne de $11^{\circ}.8$.

L'état du ciel, fréquemment nuageux pendant la nuit, et la force du vent nous ont préservés des gelées; il n'y a eu que quatre jours de rosée et la plus basse température de tout le mois a été 4° le 23.

En résumé, le mois de février a été remarquable par les écarts sensibles, simultanés et persistants des divers agents atmosphériques et par le retour des vents du Nord-Ouest, qui n'avaient pas encore soufflé avec force pendant cet hiver.

MALADIES RÉGNANTES.

Le nombre et la gravité des fièvres typhoïdes avaient diminué dans la ville pendant le mois précédent; durant le mois qui vient de s'écouler, les cas ont été plus nombreux et se sont plus souvent terminés par la mort. Nous n'avons compté qu'un seul décès en janvier et ce mois-ci nous en avons inscrit cinq pour la ville, dont un seul à l'hôpital civil. A l'hôpital militaire, il y a eu une diminution légère dans la fréquence, la durée et la gravité de cette maladie. Des neuf soldats atteints sur une garnison de 1,964 hommes, un seul est mort, le 25^e jour, et tous les autres ont guéri après une durée moyenne de 32 journées de traitement. Nous avons eu en janvier 11 cas dont la durée moyenne avait été de 58 jours et dont 3 s'étaient fatalement terminés. Nous devons mentionner ici le décès d'un autre soldat, qui était entré le 28 janvier à l'hôpital militaire et n'est mort que le 28 février.

Dans la ville, tous les malades morts de cette affection sont du sexe féminin; il étaient âgés de 9, 32, 70, 50 et 13 ans et leur décès est survenu le 5, 10, 19, 20 et 22 février.

L'adynamie compliquait et caractérisait le plus souvent cette maladie, dont le cachet a été imprimé à quelques-unes des autres affections observées.

Les fièvres rémittentes paraissent avoir été moins communes que pendant le mois dernier. Les fièvres intermittentes occupent toujours une place importante dans nos relevés. Plus de la moitié des entrants de l'hô-

pital militaire (27 sur 51) en étaient atteints. La durée moyenne de cette maladie n'avait été que de 9 jours en décembre et de 20 en janvier; elle a été de 25 en février.

Nous avons encore soigné pendant ce mois quelques rougeoles, des érysipèles et deux cas de purpura. Tous ces cas ont été d'une grande bénignité. Cependant une femme âgée de 85 ans est morte d'un érysipèle le 22.

Les maladies constitutionnelles ont occasionné le décès de deux enfants morts de rachitisme et du carreau, d'une femme atteinte d'un cancer du sein et d'un vieillard épuisé par la fièvre hectique.

Les méningites, qui deviennent ordinairement plus fréquentes au printemps, ont déjà fait trois jeunes victimes de 4, 11 et 16 ans, le 8, 13 et 14.

Cinq vieillards, âgés de 77, 62, 64, 82 et 65 ans ont été frappés d'apoplexie et sont morts les 2, 11, 13, 16 et 24, pendant ou immédiatement après les périodes fatales que nous avons signalées.

C'est aussi pendant ces mêmes périodes que sont arrivés les décès occasionnés par des maladies chroniques des poumons et du cœur. Quatre phthisiques, âgés de 17, 19, 53 et 63 ans sont morts les 4, 6, 14 et 20 et quatre personnes âgées de 55, 62, 66 et 78 ans atteintes de maladies organiques du cœur, sont mortes les 3, 18, 18 et 20 février.

Les affections des voies respiratoires sont devenues plus nombreuses après les journées froides et humides qui ont accompagné la chute de neige sur les montagnes qui entourent une partie de la plaine du Roussillon. Du 19 au 24, nous avons constaté un nombre bien plus grand de bronchites ou de broncho-pneumonies, parti-

culièrement chez les enfants. Les pneumonies ou pleuro-pneumonies franches ont été assez rares et n'ont occasionné que deux décès; d'un individu âgé de 20 ans, et d'un autre de 67 ans. Deux enfants de 2 ans et un homme de 51 ans sont morts de bronchite (?).

Le croup avait fait neuf victimes en janvier, dans le cours de ce mois il n'est mort de cette maladie que deux garçons, âgés de 9 mois et de 5 ans, le 6 et le 18.

Nous avons vu un très petit nombre de maladies des voies digestives et les dyssenteries que nous observons ordinairement à la suite des hivers rigoureux sont à peines rappelées par le décès d'une femme de 80 ans et d'un homme de 48 ans. Deux jeunes enfants, âgés de 2 ans et de 13 mois sont morts de gastro-entérite. Enfin deux vieillards, âgés de 65 et 75 ans sont morts de maladies du foie.

Il ne nous reste pour compléter le relevé de toutes les causes de décès connues, qu'à signaler un suicide, une commotion cérébrale, une hernie étranglée et une carie des vertèbres lombaires.

La douceur exceptionnelle de la température et le calme relatif de l'air pendant presque toute la durée de cet hiver, nous ont rendus plus sensibles à l'impression physiologique du froid, produite non par un fort abaissement de température, mais par un renouvellement plus rapide de l'air amené par le vent, qui a persisté pendant presque toute la seconde quinzaine de février.

Nous avons insisté sur les brusques écarts, simultanés et persistants des différents éléments de l'atmosphère, que nous avons observés pendant ce dernier mois. A chacune de ces oscillations se rattachent de nombreuses

maladies et se rapportent une grande partie des décès occasionnés par les attaques d'apoplexie et par des maladies chroniques de la poitrine et du cœur.

Il nous est impossible d'assigner un caractère particulier à la constitution médicale du mois de février : le nombre des maladies graves a été assez peu considérable et la mortalité au dessous de la moyenne.

Mois de mars 1869.

MÉTÉOROLOGIE.

Nous terminions notre dernier compte-rendu en rappelant la clémence de l'hiver de 1869, qui a été chaud, humide et très calme. Les vents étaient restés variables pendant les deux premiers mois et reprenaient leur direction dominante pendant le mois de février. Le 28 de ce mois, une bourrasque envahissait le département des Pyrénées-Orientales et le Nord-Ouest commençait à souffler avec une grande violence, qu'il a conservée durant tout le mois de mars.

Le temps a été changeant, mais habituellement frais et sec pendant la première quinzaine. La nuit du 12 au 13, très sereine, nous donne une gelée blanche. Le lendemain le temps reste froid et pluvieux à Perpignan, pendant qu'il grêle et qu'il neige sur la montagne (grêle à Prats-de-Mollo et à Coustouges. La neige descend jusqu'au Boulou). Le 19 nous observons la plus haute température du mois, 19°.4, et la température moyenne de la journée monte à 14° pour descendre le lendemain à 8°.7 et le surlendemain à 5°.6. Cet abaissement de tem-

pérature du 19 au 21, coïncide avec une baisse barométrique de 15 millimètres (759^{mm}.29 à 744^{mm}.41) et un temps variable caractérisé par des éclaircies de soleil, des giboulées, du grésil et de la pluie. Le 22, le ciel devient moins nuageux, le temps se régularise et nous jouissons d'une température assez douce jusqu'au 27. Ce jour-là, de 9 heures du soir à minuit, par un vent du Nord-Ouest fort, il tombe un peu de pluie à Perpignan, tandis qu'il neige à Béziers et à Lodève. Aussi le minimum baisse et descend à 2° le 28 et à 0° le 29; une gelée blanche se produit pendant ces deux jours, mais elle ne se renouvelle pas, fort heureusement, aussi les vignes et les arbres fruitiers ont-ils bien peu souffert et seulement dans quelques bas fonds. Les arbres fruitiers à noyau ont été plus éprouvés à cause de leur précocité. Enfin le ciel se couvre et devient pluvieux, le temps reste lourd et de petits orages éclatent dans l'après-midi pendant les trois derniers jours du mois.

Durant la bourrasque de Nord-Ouest, qui a débuté à la fin de février, le baromètre a subi des oscillations considérables. Il est tombé de 767^{mm}.26 le 26 février, à 749^{mm}.59 le 2 mars, pour se relever de 15^{mm}.28 en trois jours, descendre du 5 au 10 de 762^{mm}.87 à 733^{mm}.41 et atteindre 759^{mm}.29 le 19. Il est descendu de 14^{mm}.88 pendant le coup de vent du 18 au 21 et n'a subi ensuite que de légères oscillations. La colonne barométrique a marché entre 762^{mm}.87, maximum du 5 et 733^{mm}.41, minimum du 10. La pression moyenne a été de 749^{mm}.74 et la moyenne des variations d'un jour à l'autre n'a pas dépassé 2^{mm}.5.

La température a été plus basse que celle des mois

précédents. La moyenne ne s'est élevée qu'à $8^{\circ}.1$; la différence des températures extrêmes journalières a été un peu plus grande et le thermomètre, qui n'était pas descendu à 0° de tout l'hiver, a marqué ce degré le 29. Le maximum était arrivé à $19^{\circ}.4$ le 19.

L'humidité relative de l'air a suivi assez exactement les grands mouvements de la pression atmosphérique, sans avoir toutefois des oscillations aussi étendues. En effet, la plus forte humidité observée coïncide avec la plus basse pression et s'élève à 0.88 le 11. Le plus grand degré de sécheresse ne dépasse pas 0.44 le 4. C'est le maximum de la période de temps frais et sec du commencement du mois de mars. Cette conformité dans la marche des éléments atmosphériques s'observe encore, mais d'une manière moins accentuée, pendant la dernière période du mois. La différence moyenne du degré d'humidité d'un jour à l'autre s'est élevée à 0.117.

La moyenne ozonométrique a été de $13^{\circ}.5$. La coloration du papier réactif a peu varié et ce n'est qu'à la fin du mois que la quantité d'ozone augmente beaucoup et s'élève jusqu'à 17° , le 31.

Le vent a soufflé du Nord-Ouest fort pendant 25 jours, c'est-à-dire pendant presque toute la durée du mois.

Le ciel n'a été clair que pendant trois jours ; il a été habituellement nuageux et la moyenne des observations quotidiennes sur le degré de nébulosité du ciel est de 68 centièmes.

La quantité de pluie mesurée est de 62 millimètres. Il n'a pas neigé à Perpignan, mais la neige est descendue le 14 jusqu'au Boulou, à une altitude de 84 mètres, et a

beaucoup refroidi la plaine du Roussillon. Il neigeait encore dans les départements voisins le 27 mars.

Nous avons observé trois fortes gelées blanches : la première le 16, les deux autres le 28 et le 29.

Trois petits orages ont éclaté le 29 à 4 heures, le 30 de 6 heures et demie à 8 heures du soir et le 31 de 5 heures 40 minutes à 4 heures 10 minutes de l'après-midi.

En résumé, pendant le mois de mars le vent du Nord-Ouest a soufflé presque constamment avec force, le ciel a été habituellement nuageux, les oscillations barométriques ont été très étendues, la température s'est maintenue assez basse et l'état hygrométrique de l'air a été caractérisé par des alternatives d'humidité et de sécheresse assez importantes.

MALADIES RÉGNANTES.

La constitution atmosphérique de l'hiver que nous venons de passer, caractérisée par un temps calme et une température douce et humide, a coïncidé avec une constitution médicale irrégulière peu grave. Nous avons observé plutôt des indispositions que de véritables maladies.

Le premier mois du printemps a été plus variable et plus froid. La température s'est abaissée, le vent a soufflé avec violence, et ce froid sec, augmenté par la rapidité de la circulation de l'air atmosphérique, a amené une constitution médicale caractérisée par de très nombreuses maladies inflammatoires des voies respiratoires, des congestions et des hémorrhagies cérébrales ou pul-

monaires plus fréquentes et quelques méningites. Le bilan nosologique du mois de mars est complété par des fièvres éruptives, quelques rhumatismes et quelques maladies des voies digestives.

Les fièvres graves ont été rarement observées dans la pratique civile et ces maladies affectaient de préférence la forme muqueuse. Elles ont néanmoins occasionné le décès de deux individus âgés de 32 et 77 ans, morts le 19 et le 23 mars.

La garnison a payé un plus fort tribut : l'hôpital militaire a reçu en effet sept fièvres typhoïdes et dix fièvres rémittentes. Ces sept fièvres typhoïdes ont eu une durée moyenne de 21 jours et ont occasionné trois décès survenus le 14^e, 17^e et 19^e jour. Les dix cas de fièvres rémittentes ont duré en moyenne 16 jours et se sont toutes heureusement terminées.

Les fièvres intermittentes ont été assez rares et n'ont présenté rien de particulier dans la ville, bien qu'elles soient nombreuses et tenaces chez les militaires. Ceux-ci en ont fourni vingt-trois cas, dont la durée moyenne a été de 18 jours.

La rougeole, que nous signalons régulièrement depuis quatre mois, sévit encore avec une certaine intensité, mais en limitant ses effets dans le quartier St-Mathieu, d'où elle s'étend dans la banlieue. Elle conserve le même type que nous avons primitivement constaté, mais elle s'est compliquée en dernier lieu, dans quelques cas, d'inflammation gastro-intestinale ou pulmonaire, et ces complications ont déterminé la mort de trois enfants. Deux sont morts de pneumonie consécutive le 29 et un autre d'accidents gastro-entériques le 26.

Je n'ai observé qu'un seul érysipèle de la face très bénin.

On signale en ville deux cas seulement de scarlatine.

Les maladies aiguës des centres nerveux ont été plus nombreuses que durant les mois précédents. Nous avons vu des cas assez fréquents de céphalalgie congestive et cette disposition malade, très développée chez les enfants et les vieillards a occasionné huit décès par apoplexie et quatre de méningite. Ces faits méritent une attention particulière à cause surtout du moment où ils se sont produits.

Décès par congestion cérébrale ou hémorrhagie.

DATE DE LA MORT.	NOMBRE DES DÉCÈS.	AGE DES DÉCÈDES.
11 mars.....	1 apoplexie.....	35 ans.
22	3	2, 62, 83
23	1	73
25	2	1, 72
30	1	66

Comme je l'ai déjà fait remarquer, je constate encore que ces accidents sont survenus les jours des minima barométriques, coïncidant avec une baisse thermométrique au moment d'une perturbation atmosphérique, le 11 et le 21.

Les maladies des voies respiratoires ont de beaucoup été les plus fréquentes.

Les cas de croup ne sont pas très nombreux, mais ils sont presque constamment mortels; la guérison est une très rare exception. Cette maladie a fait quatre victimes; c'est probablement le chiffre représentant le nombre de cas observés. Quatre enfants âgés de 5, 5, 5 et 2 ans sont morts les 14, 18, 21 et 30 mars.

Nous avons eu d'assez nombreuses gripes à forme thoracique, caractérisées par une bronchite intense, une fièvre modérée, un peu de céphalalgie, du malaise et une prostration extrême des forces avec douleur contusive de la poitrine et des membres. La toux, très fatigante, était accompagnée d'une expectoration spumeuse très peu abondante. Le repos absolu, quelques boissons émollientes et au besoin quelques calmants pour modérer la toux, ont suffi pour obtenir la guérison au bout de huit à douze jours ordinairement. Dans un cas il y a eu complication de pneumonie et la convalescence a été plus longue.

Nous avons aussi observé quelques cas de pleurésie et de pneumonie. Les épanchements pleurétiques ont duré plus longtemps et leur résorption a été plus difficile ; nous l'avons cependant obtenue constamment, grâce aux vésicatoires et aux diurétiques.

Malgré leur fréquence, les maladies aiguës des voies respiratoires n'ont pas occasionné beaucoup de décès ; il y en a eu neuf, qui se répartissent de la manière suivante : quatre croups, trois pneumonies, une congestion pulmonaire et un hydrothorax. Je ne reporte pas les deux cas de pneumonie secondaire déjà signalés en parlant de la rougeole. Les maladies chroniques ont compté de plus nombreuses victimes ; il y a eu en effet quatre décès par bronchite chronique et onze de phthisie pulmonaire. Il faudrait déduire de ce dernier nombre trois décès d'individus étrangers au département et deux autres de militaires venus mourants d'Amélie-les-Bains. Nous devons noter que sur ces onze décès, il y en a eu cinq qui sont inscrits du 1 au 20 et 6 du 20 au 28. Les

maladies des organes de la respiration ont donc déterminé vingt-quatre décès, c'est-à-dire presque la moitié de tous les décès du mois de mars.

Cette nombreuse mortalité s'explique très bien par les variations climatiques diverses auxquelles nous avons été beaucoup plus soumis au commencement du printemps que pendant l'hiver. Après les journées tièdes et humides de décembre, janvier et février qui, nous l'avons dit, ont produit une constitution médicale catarrhale et éruptive, est arrivé le mois de mars avec un froid sec, que rendait plus pénible et plus dangereux encore le Nord-Ouest, qui a soufflé avec force pendant presque toute la durée du mois. Les organismes robustes ont peu souffert de cette constitution catarrhale, qui a plus péniblement affecté ceux dont la santé était déjà compromise. Aussi les premiers ont parfaitement supporté la bourrasque de mars, qui a fortement éprouvé les seconds. Les vieux catarrhes, les anciennes phthisies se sont compliqués d'accidents inflammatoires, qui ont amené une terminaison rapidement mortelle.

Les maladies du cœur et des gros vaisseaux n'ont amené que le décès d'une femme de 51 ans, morte d'une hypertrophie du cœur le 8, et celui d'un vieillard de 78 ans, atteint d'un anévrysme de l'aorte.

Les maladies des voies digestives ont été peu communes dans la ville et je n'ai eu que quelques cas de diarrhée et de dysenterie chez des hommes que leurs occupations obligent à travailler constamment en plein air. Un homme âgé de 67 ans est mort de diarrhée et deux enfants de gastro-entérite secondaire.

Enfin un adulte (51 ans) est mort d'hydropisie le 23.

Nous pouvons dire, en nous résumant, que nous avons particulièrement observé des congestions pulmonaires ou cérébrales et que les organes respiratoires ont surtout souffert des vicissitudes atmosphériques du mois de mars.

Mois d'avril 1869.

MÉTÉOROLOGIE.

Pendant la première semaine du mois d'avril le baromètre a suivi une marche ascendante régulière. Le 6 une baisse légère s'est produite et le mercure est descendu en quatre jours de 764^{mm}.75 à 759^{mm}.68; il est remonté ensuite pendant trois jours et est redescendu rapidement de 766^{mm}.74 à 749^{mm}.53, du 12 au 17. Cet écart de 17^{mm}.21 est le plus important du mois. Le baromètre a marqué de nouveau 761^{mm}.56, le 21, et s'est maintenu à peu près à cette hauteur jusqu'à la fin du mois. Les oscillations se sont faites entre 766^{mm}.74, maximum du 12 et 749^{mm}.53, minimum du 17. La pression atmosphérique moyenne de tout le mois a été de 758^{mm} 56; la différence moyenne de la pression d'un jour à l'autre a été de 2^{mm}.55, nombre bien moins élevé que celui du mois précédent, qui avait atteint 4^{mm}.4.

La température avait été pendant le mois de mars sensiblement plus basse que pendant les mois de décembre, janvier et février derniers (12°, 9°, 11°.8, 8°); elle a donné une moyenne de 13°.8 pour le mois d'avril. Le maximum absolu du mois a été de 28°.2 le 23, et le minimum absolu de 5°.5 le 4. La différence journalière

moyenne des températures extrêmes a été de 9.5° , par conséquent un peu plus forte que celle du mois précédent.

Il n'y a eu cependant qu'un seul écart important et le maximum qui s'était élevé à $28^{\circ}.2$ le 25 est descendu le lendemain à $21^{\circ}.5$ et le surlendemain à 18° ; le minimum descendait en même temps à 12° , ce qui donnait une différence de 16° .

L'alternance des vents de Nord-Ouest et d'Est a fait que la moyenne de l'humidité relative de l'air est restée assez élevée : 0.695 et que la moyenne des différences d'un jour à l'autre a été assez forte; nous avons trouvé 0.117. Cette différence a été surtout considérable lorsque se sont produits les changements des courants atmosphériques : elle était de 0.26 du 7 au 8, de 0.20 et de 0.24 du 19 au 21, de 0.25 et de 0.56 du 25 au 27.

Pendant onze jours, les vents ont soufflé du Nord-Ouest et pendant dix-neuf de l'Est. La Tramontana n'a été forte que pendant cinq jours, le 4 et le 5, le 17, le 18 et le 19.

Le ciel a été assez nuageux.

Il est tombé $29^{\text{mm}}.8$ de pluie en huit jours. Nous n'avons eu ni orage, ni gelée blanche, nous avons compté quatre jours de rosée.

Il est nécessaire maintenant d'étudier les rapports qu'ont eu entre eux les divers phénomènes atmosphériques.

Nous avons dit que pendant la première semaine du mois d'avril, le vent avait soufflé habituellement du Nord-Ouest; durant ce temps le baromètre montait progressivement, la température s'élevait, mais en subissant du

3 au 5 un refroidissement produit par l'effet du courant polaire ; le degré de saturation d'humidité de l'air s'abaissait, la quantité d'ozone diminuait et le ciel un peu nuageux nous donnait des minima assez faibles et par conséquent de petits écarts entre les températures extrêmes de la journée. Du 3 au 4, sous l'influence d'un violent coup de Tramontana, cette différence s'élève à 14°.

Dans la soirée du 6 le vent tourne à l'Est et souffle de cette direction pendant huit jours. Durant ce temps, le mercure baisse, la température s'élève, l'humidité et la quantité d'ozone de l'air augmentent. La marche des phénomènes est rigoureusement inverse pendant ces deux périodes.

Le 15, le vent passe au Nord-Ouest de nouveau, il souffle modérément pendant deux jours, très fort pendant les trois jours qui suivent, diminue le 20 et tourne à l'Est pour souffler de cette direction jusqu'à la fin du mois.

Pendant ces deux nouvelles périodes, la marche des éléments atmosphériques n'est pas aussi régulière que pendant les deux premières. La température continue à monter du 15 au 21 et l'air reste assez humide ; le psychromètre en effet donne 0.85.

La dernière période comprend la dernière dizaine du mois. Les vents ont soufflé ordinairement de l'Est, le baromètre s'est tenu assez haut et n'a subi que de faibles oscillations, la température a été douce et a donné une moyenne de 18°.5. L'état hygrométrique de l'air a été très variable et a fourni dans ce court espace de temps des écarts considérables. La moyenne ozonométrique avait été de 17°.4 du 11 au 15, elle est descendue à 15°.2 pendant la dernière dizaine.

Le temps a été très beau pendant les quinze premiers jours, mais dès qu'arrive la bourrasque du Nord-Ouest, qui commence le 16 au soir, le temps devient frais et variable. Lorsque la bourrasque s'éloigne, le temps se remet au beau jusqu'au 24 et alors reste doux et couvert, s'éclaircissant à peine au milieu du jour, jusqu'à la fin du mois.

En résumé nous avons eu du 1 au 6, Nord-Ouest fort, temps beau, sec et assez frais, peu d'ozone; du 7 au 14, Est modéré, très beau temps, chaud, humide et beaucoup d'ozone; du 15 au 20, Nord-Ouest très fort, temps variable, pluie et giboulées; du 21 au 30, Est faible, beau temps jusqu'au 25 et puis doux et couvert jusqu'au 30.

MALADIES RÉGNANTES.

Nous venons de voir que la constitution météorologique du mois d'avril avait été caractérisée par les alternatives d'un temps frais et sec, qui succédait à un temps chaud et humide; ces alternatives étaient occasionnées par la succession des vents de Nord-Ouest et d'Est.

Ces variations de température et d'humidité auxquelles notre organisme a été d'autant plus sensible qu'il se trouvait dans l'état d'effervescence printanière, ont amené un assez grand nombre de maladies aiguës des voies respiratoires, et de fièvres intermittentes. La turgescence organique a aussi déterminé un assez grand nombre de congestions cérébrales ou pulmonaires, et une recrudescence de la rougeole qui tendait, depuis le mois précédent, à désertir la ville pour sévir dans la banlieue.

Les affections catarrhales des voies respiratoires ont surtout été fréquentes pendant le mois d'avril et souvent elles ont été accompagnées d'accidents inflammatoires. Les angines, les bronchites, les pneumonies et les pleurésies ont occupé la scène pathologique. Les hommes adultes, plus directement exposés aux influences atmosphériques ont aussi été plus fréquemment atteints que les femmes et les enfants. Ceux qui étaient porteurs de maladies chroniques ont particulièrement souffert. Le nombre des décès par phthisie pulmonaire n'a pas augmenté cependant, puisqu'il n'a pas dépassé cinq, tandis qu'il y a eu un cas de pleurésie et cinq pneumonies, qui ont occasionné la mort. C'est plus que nous n'en avons eu pendant les autres mois de cet hiver. Le relevé nécrologique des affections des voies respiratoires comprend encore la mort d'un enfant à la suite d'une bronchite capillaire, trois décès par bronchite chronique, trois par le croup, observé chez les enfants et deux par l'asthme chez les vieillards.

Les affections catarrhales des voies digestives ont été rares; les affections inflammatoires de ces organes ont été plus communes, surtout chez les enfants, qui ont présenté quelques cas de dyssenterie et d'entérite compliquant la dentition. Cette dernière maladie, à l'état aigu, a déterminé la mort de deux enfants; deux malades sont morts d'entérite et de dyssenterie chroniques.

Nous avons observé des cas de rhumatismes polyarticulaires assez nombreux et assez tenaces. A l'hôpital militaire il y en a eu quatre cas, qui ont duré en moyenne trente-trois jours. Les douleurs rhumatisques ont été encore fréquemment observées et bien plus souvent chez

les hommes que chez les femmes et les enfants, parce que je l'ai déjà dit, les premiers sont plus directement affectés par les agents atmosphériques, s'allègent plus vite de vêtements et prennent moins de précautions.

La turgescence organique développée par les premières chaleurs a favorisé les congestions viscérales. Nous avons déjà signalé les congestions pulmonaires quelquefois suivies d'hémoptysie; d'autres fois le mouvement congestif s'est dirigé vers le cerveau. Cependant, même malgré le voisinage de l'équinoxe, la gravité de ces maladies n'a pas augmenté et nous n'avons eu que cinq décès par apoplexie et deux à la suite d'affections chroniques du cerveau (épanchement et ramollissement). Un enfant est mort de convulsions compliquant la dentition et trois autres de méningo-encéphalite.

Une femme, âgée de 76 ans, a été emportée par une endocardite et deux hommes par des maladies organiques du cœur (45 et 71 ans).

Les fièvres typhoïdes s'observent très peu dans la ville et dans les hôpitaux. Elles ont néanmoins déterminé encore le décès d'un soldat à l'hôpital militaire, d'un enfant et d'un vieillard, dans la ville, les 6, 25 et 30 avril.

Les fièvres intermittentes, assez communes pendant le mois d'avril, n'ont acquis de la gravité que vers la fin du mois. Elles prenaient alors le caractère pernicieux et adoptaient la forme rémittente bilieuse ou céphalique. Nous avons observé des cas assez nombreux de fièvres larvées, prenant le masque une fois d'une névralgie sciatique, ordinairement celui de névralgies faciales ou de migraines périodiques. Celles-ci ont toujours cédé à l'usage du sul-

fate ou du valérianate de quinine sans qu'il fut nécessaire de faire précéder l'emploi de ce médicament d'un vomitif ou d'un éméto-cathartique.

Un mouvement de recrudescence s'est manifesté dans la petite épidémie de rougeole, qui tendait à disparaître de la ville et ne sévissait guère plus que dans la banlieue. Nous avons vu que cette maladie avait débuté dans le quartier St-Jacques, à l'Est, était descendue au centre pour occuper en dernier lieu le quartier St-Mathieu, situé à la partie occidentale et de là envahir la campagne. Divers cas ont été observés dans tous les quartiers indistinctement et ont conservé la même apparence qu'auparavant : l'éruption a été généralement discrète, la fièvre modérée, le catarrhe naso-oculaire a été très faible ou nul, les symptômes gastriques et l'angine dominaient. Chose remarquable, malgré la fréquence des maladies inflammatoires des organes de la respiration, la broncho-pneumonie rubéolique a été très rare. En somme, les cas n'ont été ni très nombreux, ni très graves; ils se sont quelquefois compliqués de convulsions et deux fois ont amené la mort de jeunes enfants.

Je n'ai pu observer que deux cas de scarlatine chez deux frères, qui ont été affectés en même temps.

Il y a eu un décès de variole, ce fait est entièrement isolé.

Les variations répétées des divers éléments atmosphériques rendent plus difficile l'étude des relations que peuvent avoir les influences extérieures et la pathogénie. Nous constatons cependant que deux cas d'apoplexie foudroyante sont survenus le 18 et le 19, au moment de la plus grande dépression barométrique et d'un abaisse-

ment de température. Les bronchites et les pneumonies éclatent souvent pendant les périodes de beau temps, parce que les malades se prémunissent moins contre les refroidissements. Sur quatre cas de rhumatisme polyarticulaire, trois se sont développés pendant la période de chaleur humide et le quatrième pendant la bourrasque de Nord-Ouest.

En résumé, les affections catarrhales et les maladies inflammatoires du poumon, quelques fièvres intermittentes et des rougeoles ont été principalement observées pendant le mois d'avril, météorologiquement caractérisé par les alternatives d'un temps frais et sec et de chaleur humide.

Mois de mai 1869.

MÉTÉOROLOGIE.

Du 1 au 5 mai, la pression barométrique a augmenté, la température s'est élevée, la quantité d'ozone a progressivement diminué et le temps est resté beau, chaud et sec. Les vents ont alors tourné du Nord-Ouest au Sud-Est fort et le baromètre est descendu de 760^{mm}.14 à 743^{mm}.99, du 5 au 7. Le temps s'est converti ensuite, est devenu pluvieux et il est tombé 5^{mm}.2 d'eau le 8 et le 10 et 14^{mm}.5 le 15 et le 16. Le Nord-Ouest veut reprendre encore, mais il doit céder aux vents d'entre Nord et Est. Le ciel qui s'était éclairci, se charge de nouveau de nuages et l'air qui était doux et sec devient un peu humide pendant les journées des 19 et 20 mai. Le temps se remet au beau, frais et sec du 22 au 26, le

baromètre descend de 760^{mm}.66 à 746^{mm}.75, l'humidité de l'air diminue, quoique la température s'élève et le ciel se découvre. Le 26 au milieu du jour le vent souffle du Sud-Ouest, le temps devient lourd, énervant pendant quelques heures et un état atmosphérique, inverse du précédent, se produit. Les vents continuent ensuite à souffler du Nord à l'Est. Le baromètre remonte de 746^{mm}.73 à 759^{mm}.02 le 31, l'humidité de l'air et la quantité d'ozone augmentent pendant que la température baisse. Le 30 le Nord-Ouest souffle faible d'abord, assez fort ensuite, le temps se rafraîchit et devient pluvieux à Perpignan pendant qu'il gèle dans le Nord de la France.

Dans la nuit du 31 mai au 1^{er} juin, les sommets du Canigou se sont couverts de neige et celle-ci est descendue sur le versant méridional un peu plus bas que le *mas Picoutous*, ce qui, disent les habitants de ces montagnes, ne s'était pas vu de mémoire d'homme.

Pendant le mois de mai la moyenne barométrique à midi a été de 755^{mm}.85 et les oscillations extrêmes se sont faites entre 745^{mm}.99, le 7, et 760^{mm}.66, le 22. Il n'y a eu que deux grands écarts de 760^{mm}.14 à 745^{mm}.99 du 3 au 7 et 760^{mm}.66 à 746^{mm}.75 du 22 au 26. Ces deux écarts, de 16^{mm}.15 et de 15^{mm}.93, arrivés en cinq jours, ont été assez lents et réguliers. La moyenne des écarts journaliers est arrivée exceptionnellement à 3^{mm}.5, c'est presque le chiffre des fortes oscillations des mois de février et de mars.

La température moyenne, qui s'était progressivement élevée pendant le mois d'avril, s'est élevée d'une manière aussi régulière pendant le mois de mai. Les écarts quo-

tidien des températures extrêmes ont été plus étendus que ceux du mois précédent ; la moyenne a été de $10^{\circ}.6$, tandis qu'elle n'avait été que de $9^{\circ}.5$. Le maximum absolu a été de $28^{\circ}.6$ le 4 et le minimum absolu de $11^{\circ}.8$ le 1 et le 11. La plus grande différence entre le maximum et le minimum d'une même journée a été observé le 26 et n'a pas dépassé $14^{\circ}.4$. La température moyenne du mois a été de 19.2 , c'est-à-dire de 2° plus élevée que la moyenne générale.

L'humidité relative de l'air a été de 0.648 à 9 heures du matin ; elle n'a présenté que deux fois des différences notables, de 0.94 à 0.59 du 14 au 17 et de 0.82 à 0.55 du 22 au 23. Les écarts d'un jour à l'autre ont été de 0,098.

La quantité d'ozone a diminué un peu pendant le mois de mai, elle a été de $12^{\circ}.2$. Les différences d'un jour à l'autre ont été plus grandes que celles des autres éléments et paraissent devoir se rattacher à la direction des vents qui font varier l'humidité de l'air et peuvent se rattacher ainsi aux variations de la quantité d'ozone dans l'air atmosphérique.

Les vents ont soufflé pendant sept jours du Nord-Ouest, une fois du Sud-Ouest et vingt-trois fois de l'Est ; ils ont été habituellement assez faibles et n'ont soufflé avec force que deux fois du Sud-Est.

Le ciel a été pendant presque tout le mois nuageux ou couvert ; il n'a été clair que pendant sept jours.

Il est tombé 26^{mm} de pluie en cinq jours. Nous n'avons pas eu d'orage et il n'y a eu que deux jours de rosée le 5 et le 24.

Malgré les petites variations des divers éléments atmos-

phériques que nous venons de signaler, le régime météorologique du mois de mai a été caractérisé par une assez grande régularité dans la marche de tous ces phénomènes.

Le régime d'été qui tendait à s'établir dès le mois d'avril s'est un peu régularisé pendant le mois de mai. Aux brises diurnes qui nous arrivent ordinairement du Sud-Est vers 9 heures du matin, a succédé assez fréquemment vers 3 heures du soir le vent de terre. A quatre reprises différentes, le Nord-Ouest a soufflé avec assez de force pendant environ 24 heures, mais il n'a pu tenir et a dû céder aux vents d'Est.

En résumé, la pression atmosphérique a été peu élevée et n'a subi que deux écarts importants, la température a été douce et régulière et la moyenne hygrométrique de l'air assez faible. Le ciel a été ordinairement nuageux; les vents ont soufflé habituellement de l'Est pendant le jour et assez souvent du Nord-Ouest pendant la nuit.

MALADIES RÉGNANTES.

La constitution médicale du mois de mai n'a pas présenté des caractères propres qui permettent de la définir d'une manière précise. Aucun genre de maladie n'a particulièrement dominé et quoique les affections catarrhales aient encore été assez fréquentes, quoique les maladies de l'été aient commencé à être observées, aucune d'elles n'a été très commune. Du reste il y a eu peu de malades et la mortalité a été assez faible, si on la compare à celle des mois correspondants des années précédentes.

Il y a eu peu de fièvres graves, elles ont adopté de préférence la forme muqueuse et ont, comme d'habitude, imposé leur cachet aux diverses maladies inflammatoires observées, sans cependant établir une constitution médicale bien caractérisée; les fièvres typhoïdes graves ont été rares et n'ont occasionné que trois décès chez deux enfants de 4 et 6 ans et chez un homme de 65 ans. Dans ces trois cas, elles avaient revêtu le type ataxo-dynamique. Les fièvres intermittentes, assez fréquentes surtout au commencement du mois, n'ont présenté de particulier que les complications gastriques ou abdominales qu'on observe assez souvent dans cette saison.

Les fièvres éruptives sont en pleine décroissance.

Les rougeoles cependant ont été encore assez nombreuses et ont pris les mêmes caractères que précédemment. L'angine a dominé et le catarrhe naso-oculaire a manqué presque toujours. Chez quelques enfants cette éruption a occasionné des complications abdominales sans gravité et aussi, mais plus rarement, des inflammations pulmonaires. Un garçon de trois ans est mort de pneumonie consécutive à la rougeole.

La fièvre scarlatine, qui paraissait vouloir succéder à la rougeole et que nous avons fréquemment observée pendant la première quinzaine du mois de mai, a beaucoup diminué pendant la seconde. Elle a été presque toujours anormale. Après quelques jours de malaise, les enfants présentaient les symptômes d'un embarras gastrique fébrile, avec angine; après des vomissements spontanés ou provoqués, quelquefois après des convulsions, des taches rouges plus ou moins pointillées, rarement uniformes, paraissaient sur la surface du corps. Une seule

fois la desquamation s'est faite d'une manière régulière par écailles; dans toutes les autres circonstances la peau très sèche et rude au toucher ne présentait qu'une desquamation furfuracée.

Un des deux enfants qui avaient été des premiers atteints de cette maladie et que j'ai signalés le mois dernier, a eu une néphrite albumineuse accompagnée d'anasarque suraigu, qui a rapidement mis sa vie en danger.

Ce garçon âgé de 7 ans, lymphatique, d'une faible constitution, fut pris le 12 avril de malaise et d'inappétence avec fièvre modérée, accompagnée d'une toux très fatigante, d'inflammation à la gorge et d'une grande gêne pour avaler. Une rougeur pointillée couvrit tout son corps et disparut au bout de cinq jours sans être suivie de desquamation proprement dite : à peine blanchissait-on un drap noir promené sur le corps.

Le 16 mai, trente-quatre jours après l'invasion de la maladie, les parents m'appelèrent de nouveau parce que la face de cet enfant était bouffie et que les jambes s'enflaient. L'anasarque se développa très vite, le second jour pendant la nuit, le petit malade suffoquait et ne respirait qu'avec la plus grande difficulté. A l'auscultation je trouvai des râles humides généralisés et une grande obscurité du bruit respiratoire : la maladie se compliquait d'œdème du poulmon. Les urines brunes, rougeâtres, très albumineuses laissèrent déposer une matière noirâtre granuleuse. Examinées au microscope celles-ci présentaient quelques rares cristaux d'acide urique et d'oxalate de chaux, de très nombreux globules de sang, quelques globules muqueux, des fragments de *tubuli* et des orga-

nismes d'une vitalité et de mouvements très rapides, dont je ne puis déterminer la nature animale ou végétale.

Ces organismes affectaient des formes différentes ; c'était :

1^o De très fines granulations mobiles.

2^o Des points noirs ou plutôt de petites cellules avec un ou deux noyaux, paraissant avoir un prolongement flagelliforme comme dans les monadiens, mais tournant constamment sur eux-mêmes, tandis que ces derniers ne font le plus souvent que se balancer.

3^o Des vibrions ayant la forme d'un trait régulier droit ou plus ou moins courbé sans renflements terminaux, qui s'agitaient dans tous les sens.

4^o Des granulations transparentes réunies au nombre de quatre à six pour former une chaînette mobile de tous côtés.

Ces êtres organisés existaient assurément, mais en petit nombre, au moment même de la miction ; ils se reproduisaient rapidement en nombre infini conservant la même forme et les mêmes mouvements. Les vibrions seuls se renflaient à leur extrémité et paraissaient acquérir avec le temps une plus grande dimension ⁽¹⁾.

(1) MM. Coze et Feltz, professeurs à la faculté de médecine de Strasbourg, qui ont fait beaucoup de recherches expérimentales sur la présence des infusoires et l'état du sang dans les maladies infectieuses, ont signalé des êtres vivants semblables dans ces maladies, mais ils ne leur ont pas, croyons-nous, donné de nom.

MM. Christel et Kiener de Lyon ont trouvé dans le sang et les produits virulents d'un malade atteint de morve aiguë des infusoires sous forme de granulations et de batonnets, que MM. Béchamp et Estor ont dénommés torula et bacteries.

Fuchs avait trouvé des bacteries dans les maladies septiques en 1848. Davaine en 1850 et Pollender en 1855 les avaient rencontrées dans le sang de rate. (Casper's Vierteljahrsschrift 1. B., L. Heft.)

J'ai examiné chaque jour les urines de mon jeune malade; la couleur s'est éclaircie lentement, la quantité d'albumine et de sang a diminué petit à petit et les organismes ne s'observent plus maintenant que lorsque les urines ont été rendues depuis quelque temps.

Le traitement que j'ai employé a consisté dans l'application d'un large vésicatoire sur la poitrine, et dans l'administration de tisane d'orge et de chiendent nitrée et additionnée chaque deux heures d'un paquet contenant cinq centigrammes de calomel et vingt-cinq milligrammes de poudre de feuilles de digitale.

Sous l'influence de ce traitement, la suffocation a vite diminué, les nuits sont devenues meilleures, l'enfant qui ne pouvait reposer qu'assis sur son lit, a pu dormir en s'allongeant, l'hydropisie a disparu assez promptement et le malade peut être considéré comme guéri.

Chez un garçon, j'ai vu une éruption rubéolique sur le tronc et les membres et des plaques scarlatiniformes sur le menton.

Chez une fille âgée de 7 ans, atteinte de scarlatine avec coloration rouge uniforme non pointillée, j'ai observé un gonflement inflammatoire très douloureux du poignet droit, qui a cédé à l'usage de frictions avec du baume tranquille laudanisé.

En somme, la scarlatine a été assez fréquemment observée, elle a été presque toujours anormale et n'a occasionné qu'un décès déterminé par une méningite survenue pendant la période prodromique.

J'ai observé un cas isolé de varioloïde chez un adulte. Il y a eu un érysipèle de la face à l'hôpital militaire. Parmi les maladies constitutionnelles, je dois noter

un cas de rhumatisme articulaire aigu et quelques cas de rhumatisme musculaire.

Un militaire âgé de 39 ans, évacué d'Amélie-les-Bains, est mort d'une atrophie musculaire progressive, et un homme de 40 ans est mort à l'hôpital civil d'un tétanos spontané.

Les maladies des centres nerveux ont été moins observées que le mois dernier et que les mois correspondants des autres années. Il n'y a eu que deux décès par congestion cérébrale chez un enfant de 2 ans, chez un homme de 48 ans, et cinq cas de méningite mortelle observés chez un adulte tuberculeux, chez trois enfants de 1 à 5 ans et chez un vieillard de 80 ans. N'oublions pas que dans ce nombre est compris le cas de méningite survenu pendant l'éruption scarlatineuse dont j'ai parlé plus haut. Ces décès ont été inscrits les 11, 14, 23, 29 et 30 mai. Un vieillard de 67 ans est mort d'hémiplégie le 28.

Les affections des voies respiratoires, depuis longtemps les plus communes, ont encore dominé pendant le mois de mai, quoi qu'elles aient, de beaucoup, diminué de fréquence.

Il y a eu quelques angines couqueuses bénignes chez les adultes; quelques amygdalites chez les enfants; vers le milieu du mois, les laryngites paraissent avoir été plus fréquentes. Deux enfants âgés de 5 ans et de 5 ans sont morts le 11 et le 17 du croup. Un autre enfant a guéri de cette maladie après l'expulsion spontanée d'un tube pseudo-membraneux.

Le nombre des bronchites a beaucoup plus diminué que celui des inflammations de la plèvre et du paren-

chyme pulmonaire. Un enfant et un vieillard sont morts de pneumonie primitive et un autre enfant de pneumonie secondaire, consécutive à la rougeole. Il y a eu deux décès par hydrotorax à 85 ans et à 50 ans, un parasthme à 54 ans, trois par de vieilles bronchites et sept par des phthisies les 4, 9, 15, 19, 20, 24, 27, 28 et 28 mai. Je ne marque pas les décès de deux militaires, étrangers à la garnison, qui ont quitté Amélie pour venir mourir à Perpignan.

Une fille et une femme sont mortes d'hypertrophie du cœur le 1 et le 3.

Les maladies des organes digestifs ont augmenté de fréquence à mesure que la température s'est élevée. Les embarras gastriques ont été communs et souvent ont compliqué les diverses affections. Les inflammations abdominales ont été beaucoup plus observées vers la fin du mois. La dentition chez les enfants s'est compliquée d'accidents gastro-entériques. Nous n'avons vu que quelques cas de cholérine légère, sans crampes. Il y a eu assez de diarrhées catarrhales et quelques dysenteries, surtout chez les enfants. M. le Docteur X... m'a signalé deux cas de péritonite spontanée chez deux hommes. Dans l'un, la maladie généralisée, a occasionné la mort en 24 heures ; dans l'autre la péritonite, limitée dans un petit espace, a guéri par les moyens ordinaires.

Dans deux cas, j'ai vu des accidents gastriques et encéphaliques occasionnés par la présence d'oxyures vermiculaires dans le rectum de deux enfants.

Nous avons observé quelques engorgements du foie et un cas d'ictère essentiel. A l'hôpital militaire, un soldat atteint d'une ancienne maladie du foie, probablement

d'une obstruction des canaux biliaires, a présenté aussi cette même coloration caractéristique.

Les décès déterminés par les maladies des organes digestifs se répartissent ainsi : un abcès du foie à 39 ans, une gastro-entérite chez un enfant de 1 an, une péritonite chez un homme de 62 ans, deux dysenteries chez des vieillards de 70 et 87 ans, une entérite chronique chez un homme de 58 ans, enfin une femme de 69 ans est morte d'un squirrhe de l'estomac.

Une femme de 50 ans est morte albuminurique et une autre âgée de 32 ans d'hydropisie.

Les éruptions sudorales ont commencé à se montrer, nous avons vu des éruptions érythémateuses, urticaires et milliaires. A la fin du mois, j'ai observé quelques éruptions furonculieuses, quelques abcès et un anthrax de la région scapulaire. Deux jeunes femmes ont été atteintes de purpura, l'un simple, l'autre hémorrhagique. Le premier paraissait être le résultat des chagrins et de la misère.

Signalons encore deux cas d'oreillons chez un garçon et chez une fille.

Il résulte de tous ces faits que la constitution médicale a été sensiblement modifiée depuis le mois dernier; le nombre des affections catarrhales légères a beaucoup diminué, celui des pleuro-pneumonies reste assez élevé; les fièvres éruptives, après une courte mais assez forte recrudescence, ne sont plus aussi fréquentes à la fin du mois; les éruptions sudorales, les maladies des organes digestifs et de leurs annexes deviennent assez communes; nous avons compté enfin des cas assez nombreux de méningite et très peu d'apoplexie.

Mois de juin 1869.

MÉTÉOROLOGIE.

Ce mois, qui paraît avoir été froid dans le Centre et le Nord de la France, a été relativement très beau et chaud dans le département des Pyrénées-Orientales ⁽¹⁾. Les régions inférieures de l'atmosphère ont été mises en mouvement par deux courants venus tour à tour du Nord-Ouest et du Sud-Est. Comme pendant la saison d'hiver, le premier a toujours amené un abaissement de température, tandis que le second a fait monter la colonne thermométrique. Le maximum du mois s'est produit cependant le 9 (36°.8) par un vent de l'Ouest Nord-Ouest assez fort.

Le mouvement de hausse barométrique qui s'était produit pendant les six derniers jours du mois dernier s'est arrêté dès le 1^{er} juin; la pression qui avait diminué de deux millimètres en trois jours, est remontée de quatre millimètres dans le même espace de temps. Le 6, la colonne mercurielle marquait 764^{mm}.20; elle est descendue lentement jusqu'à 752^{mm}.49, le 14. Trois jours après, elle marquait de nouveau 764^{mm}.89 pour redescendre à 755^{mm}.48, le 20. Après ces deux oscillations, qui sont les plus étendues du mois, la pression atmosphérique a augmenté de 6^{mm}.61 jusqu'au 23 et a diminué ensuite de 10^{mm}.75 jusqu'au 31 à 3 heures du soir.

(1) La température moyenne de toute la France a été de 14° environ. Perpignan paraît avoir atteint le chiffre plus élevé, 21.3; les stations voisines du Midi de la France ont eu : Foix 15.5, Béziers 20.3; Montpellier 18.7; Marseille, 18.2; Nice 19.0. (Voir les *Nouvelles Météorologiques* 1869, p. 216.)

La hauteur du baromètre a varié d'un jour à l'autre de 2^{mm}.1 en moyenne; il ne s'est pas produit de très brusques écarts et les trois plus grands mouvements d'amplitude qui ont été observés sont compris entre 764^{mm}.89, maximum absolu et 751^{mm}.88 plus basse pression de tout le mois.

La température avait suivi une marche ascendante très régulière depuis le commencement du mois d'avril, elle a subi pendant le mois de juin deux abaissements compris entre une période de chaleur anormale assez courte, mais très élevée. La température moyenne qui était de 21°.2 le 28 mai, est descendue jusqu'à 16°.1 et le minimum ne marquait que 11° le 2. À partir de ce moment, la chaleur a augmenté progressivement et s'est élevée à une moyenne de 29°.4, le 9. Ce jour-là le maximum de la journée a été de 36°.8, chiffre que nous n'atteignons pas souvent au milieu des plus fortes chaleurs de l'été. Le minimum de ce même jour a été de 22°, chiffre encore très exceptionnellement élevé pour la saison. La chaleur a diminué ensuite lentement et nous n'avons pas été soumis à ce grand refroidissement immédiat, qui a été signalé dans toute la France. La plus basse température observée a été de 15°, le 15.

La différence moyenne des températures extrêmes s'est élevée à 11°.6; ce nombre est assez faible si l'on tient compte de la période de chaleur exceptionnelle que nous avons traversée. Le maximum absolu, avons-nous déjà dit, a été de 36°.8, le 9, et le minimum de 15°, le 15.

L'humidité relative de l'air a été assez forte et s'est

maintenue d'une manière assez régulière pendant le jour et pendant la nuit. La moyenne a été de 0.677 à 9 heures du matin, de 0,624 à midi et de 0.652 à 5 heures et à 6 heures du soir; elle s'est élevée à 0.74 et 0.79 à 9 heures du soir et à 6 heures du matin. La différence d'un jour à l'autre a été assez faible et n'atteint que 0.079. Cette régularité dépend non pas des pluies que nous avons eues dans ce pays, mais de la période pluvieuse qui a duré dans toute la France du 12 au 22. Pendant trois jours, les 1, 12 et 22, l'état hygrométrique s'est élevé jusque vers 0,90.

Il n'est tombé durant tout le mois que 49^{mm}.9 de pluie; 2^{mm}.2 le 26 et 17^{mm}.7 le 29, pendant un petit orage qui a duré de 1 heure à 6 heures 50 minutes de l'après-midi d'abord et qui a repris le matin vers quatre heures. Cette période pluvieuse ne se rattache pas à de fortes dépressions barométriques, celles-ci paraissent mieux correspondre aux trois jours d'humidité exceptionnelle que nous avons signalés.

La coloration du papier ozonométrique n'a pas été uniforme pendant tout le mois, les teintes ont beaucoup varié et les plus foncées correspondent très bien aux périodes d'humidité. La moyenne a été cependant peu en rapport avec l'état hygrométrique, puisqu'elle n'a pas dépassé 9.7.

Le vent du Nord-Ouest a soufflé assez fort pendant environ la moitié du mois, mais à diverses reprises, alternant toujours avec des vents assez faibles d'entre Sud et Nord passant par l'Est. L'intensité moyenne du vent est représentée par 2.5.

Le ciel a été généralement beau sur le milieu du

jour ; il s'est couvert fréquemment le soir lorsqu'aux brises de mer a succédé le vent de terre, aussi le coefficient de la nébulosité est-il représenté par $2/4$, ce qui indique que la moitié du ciel environ a été voilée pendant le mois de juin.

MALADIES RÉGNANTES.

Les fièvres continues ont été plus nombreuses et ont présenté un caractère plus grave pendant le mois de juin que pendant les mois précédents. Elles ont pris ordinairement la forme muqueuse et se sont assez fréquemment compliquées d'accidents adynamiques. Sur une garnison de 2,330 hommes, l'hôpital militaire a reçu quinze malades atteints de fièvre muqueuse et huit de fièvre typhoïde proprement dite. Les deux décès occasionnés par cette maladie sont survenus deux jours après l'entrée des malades à l'hôpital. A l'hospice civil, cette maladie n'a pas déterminé de décès. En ville, nous en comptons quatre : un chez un enfant de 2 ans et les trois autres chez des individus de 45, 46 et 55 ans.

Les fièvres intermittentes étaient assez rares au commencement du mois ; elles ont été plus souvent observées pendant la dernière quinzaine et ont presque toujours coïncidé avec un état gastrique qui nécessitait l'usage d'un vomitif avant celui des anti-périodiques.

Les fièvres éruptives tendent à disparaître, il y a cependant encore quelques cas très rares de rougeole et des cas plus nombreux de scarlatine. Chacune de ces maladies a fait sa victime. Une fille de 5 ans est morte, le 5, d'une pneumonie double survenue pendant la rou-

geole et un garçon âgé de 3 ans est mort, le 2, des suites de la scarlatine.

Les maladies de la peau occasionnées par les hautes températures se sont développées surtout pendant la période de chaleur qui a fait monter le thermomètre à 36°.8. Nous avons vu des érythèmes, des urticaires et quelques affections pustuleuses, mais en petit nombre.

Je ne connais qu'un cas d'érysipèle de la face traité chez un soldat.

Les affections rhumatismales musculaires ou articulaires ont été assez communes pendant la seconde moitié du mois de juin. Leur fréquence se rattache aux écarts de température et aux variations de l'état hygrométrique de l'air. L'hôpital militaire a reçu cinq rhumatismes articulaires assez légers, puisque leur durée moyenne n'a pas dépassé quatorze jours. Chez quatre malades atteints de sciatique, la durée moyenne du traitement a été de 25 jours.

Les décès causés par des maladies des centres nerveux sont assez nombreux. Cinq individus âgés de 64, 71, 67, 20 et 27 ans sont morts d'apoplexie cérébrale les 4, 4, 20, 22 et 24 juin. Il y a eu deux autres décès par épanchement et paralysie (10 et 27 ans). Ainsi qu'on le voit, ces décès arrivent par petits groupes, mais il n'est pas possible de les rattacher presque tous, comme nous l'avons fait jusqu'ici, à des variations barométriques et thermométriques étendues.

Parmi les causes de décès, on compte sept cas de méningite chez des enfants dont un seul est âgé de 4 ans; tous les autres ont 2 ans au plus. Ces cas de mort paraissent devoir se rattacher en partie aux acci-

dents cérébraux qui compliquent les gastro-entérites occasionnées par la dentition. Ces jeunes décédés étaient âgés de 3, 5, 17, 24, 24, 24 mois et de 4 ans; leur mort a été enregistrée les 5, 8, 18, 23, 24, 24 et 29 juin.

Si nous rapprochons les époques des décès par méningite et apoplexie, nous trouvons pour les deux maladies que les décès ont été observés du 4 au 8 et du 18 au 24; un seul est arrivé le 29. Sur ces douze décès, la moitié se rapporte à la période comprise du 20 au 24 et pourrait peut-être se rattacher à la dépression barométrique et au refroidissement qui a suivi les quelques journées de chaleur pendant lesquelles le thermomètre a atteint 56°.8.

Les maladies des voies respiratoires deviennent moins communes; cependant l'abaissement rapide de la température survenu au commencement de la seconde dizaine du mois a occasionné une augmentation bien appréciable dans le nombre de ces maladies.

Les bronchites, les laryngites simples ou pseudo-membraneuses ont été plus nombreuses vers le 15. Cette dernière maladie, beaucoup plus rare et moins grave chez les adultes, a présenté une plus grande gravité chez les enfants. Quatre, âgés de 2, 2, 3 et 11 ans sont morts du croup les 2, 20, 20 et 29. Il n'y a eu qu'un décès par bronchite capillaire (garçon de 16 mois, mort le 10); deux par pneumonie (4 mois et 72 ans, morts le 15 et le 50); et un par pleurésie (57 ans, le 3).

Un vieillard âgé de 90 ans est mort d'un catarrhe chronique et un homme de 54 ans d'un emphyseme pulmonaire.

La phthisie a continué de faire de nombreuses victimes. Elle a déterminé dix décès, il y en aurait un onzième provenant d'un soldat mort à l'hôpital militaire, que je ne comprends pas dans cette statistique ; quatre viennent de l'hospice civil (29, 43, 44 et 61 ans), et six de la ville (14, 17, 18, 29 29 et 53 ans). Ces décès ont été inscrits les 5, 5, 11, 12, 15, 18, 22, 22, 22 et 24. On voit encore ici la prédominance fatale de la période que nous avons signalée plus haut, puisque la moitié de ces décès se rapporte à cette période.

Pendant les premiers jours du mois, les fortes chaleurs ont favorisé les congestions viscérales et surtout les congestions pulmonaires, les hémoptysies ont été assez fréquentes. Ceux qui étaient atteints de tubercules pulmonaires ont particulièrement souffert.

Les maladies des organes de la circulation n'ont pas été bien nombreuses ; il y a eu cependant cinq décès qui s'y rattachent : une péricardite (7 ans), une embolie (68 ans), deux hypertrophies (51 et 70 ans), une lésion organique du cœur [?] (81 ans).

Les voies digestives ont été le siège de la plupart des indispositions et des maladies que nous avons observées pendant le mois de juin.

Il y a eu quelques cas de muguet : cette maladie n'a pas présenté ordinairement de la gravité, elle a néanmoins occasionné la mort d'un enfant de 4 mois et d'une femme de 64 ans, qui est portée comme morte de cette maladie. Il est probable que ces deux malades étaient atteints d'une fièvre adynamique, la stomatite ne serait qu'un symptôme prédominant de cette affection.

Un homme de 70 ans est mort à l'hôpital civil d'un ulcère de l'estomac.

Les premiers flux gastro-intestinaux que j'ai observés cette année remontent au 9 juin, c'est à dire au jour où nous avons eu 36°.8, température tout à fait anormale pour cette saison. Les adultes affaiblis et les enfants en furent les premiers atteints. Ces flux arrivèrent sans être précédés de la surcharge gastrique qui les devance ordinairement. Ce signe ne s'est produit que quelques jours plus tard; c'est vers le 20 que les embarras gastriques sont devenus plus communs, ils ont été quelquefois accompagnés de fièvre et rarement de céphalalgie.

Les vomissements et la diarrhée, symptômes caractéristiques de la gastro-entérite de la première enfance, ont été souvent observés et cette cause de décès est devenue assez importante. Neuf enfants âgés de 1, 1, 2, 3, 10, 12, 12, 14 et 16 mois sont morts de cette maladie. Nous devrions même, ce nous semble, rapporter à cette cause, ainsi que nous l'avons dit plus haut, quelques-uns des décès inscrits comme résultant des méningites franches. Ce sont probablement des pseudo-méningites, des catarrhes gastro-intestinaux à forme ataxique ou méningée, dont quelques-uns peuvent dépendre du travail de la dentition.

Les cas de dysenterie ont été assez rares dans la ville et n'ont occasionné que la mort d'un enfant de 10 mois et d'un vieillard de 66 ans. A l'hôpital militaire, il y a eu deux cas de dysenterie qui ont duré l'un 51 jours et l'autre 58.

Il y a eu quelques cas rares d'ictère bénin et un cas de péritonite générale mortelle chez un homme de 62 ans.

Enfin deux hommes (39 et 63 ans) sont morts d'albuminurie sans autre désignation.

Nous avons dit que l'état atmosphérique du commencement du mois de juin avait été caractérisé par une brusque diminution dans l'état hygrométrique de l'air coïncidant avec une grande élévation de température précédée d'une hausse barométrique. A cette première période correspondent les flux gastro-intestinaux, les congestions viscérales, les hémoptysies et quelques dermatoses.

Après le 9 survient un refroidissement assez rapide, les angines deviennent plus communes et prennent de la gravité chez les enfants. Le nombre des bronchites et des rhumatismes augmente et vers la fin du mois les fièvres intermittentes et les embarras gastriques sont plus fréquents. La mortalité occasionnée par les apoplexies cérébrales, les méningites et les phthisies pulmonaires devient aussi très considérable pendant la période du 20 au 24.

Au fond, la constitution médicale du mois de juin a pris le caractère muqueux, adynamique ou congestif. Les fièvres typhoïdes ont été un peu plus fréquentes et le cachet typhique s'est imprimé assez souvent aux diverses affections; les congestions viscérales assez communes ont amené quelques accidents graves et ont occasionné un plus grand nombre de décès. La mortalité moyenne de la ville, non compris les hôpitaux, ne dépasse pas 44, et pendant ce mois de juin elle s'est élevée à 71, dépassant ainsi d'un gros tiers la moyenne des trente dernières années.

Mois de juillet 1869.**MÉTÉOROLOGIE.**

Je commençais mon dernier compte-rendu de l'état météorologique pendant le mois de juin, en signalant la température relativement froide pendant quelques jours dans notre département. Je disais que cette diminution venait surtout du refroidissement beaucoup plus intense qui s'était produit dans toute la France ; nous savons aujourd'hui que le temps a éprouvé dans le Nord, comme partout, un changement rapide ; après deux jours d'une grande chaleur, il a gelé presque partout encore quatre fois ; le 1^{er} et le 2 il avait déjà gelé, c'est donc un total de six gelées pour le mois de juin (Voir nouvelles météorologiques 1869.)

Autant la température du mois dernier a été exceptionnellement froide, autant celle du mois de juillet a été chaude. Du 1^{er} au 25, la température moyenne du jour s'est progressivement élevée de 17°.7 à 31° ; nous avons observé ce jour là , 25 juillet, en plein air et à l'ombre 59° ; c'est une température que nous atteignons rarement dans ce pays et que nous n'avons dépassée depuis 1856 qu'une fois ; le thermomètre de l'école normale donna comme maximum de la journée 39°.3, le 15 juillet 1859. Ce mois et le mois dernier ont été les plus chauds de tous ceux de la période comprise entre 1836 et 1869. La moyenne de leurs températures extrêmes s'est élevée à 26°.1. La moyenne des maxima n'atteignit que 31°.8 en 1869. Cette température fut inférieure de 0°.4 à celle du mois de juillet 1869, mais la moyenne des minima fut plus élevée de 0°.4 et s'éleva à 20°.9. La

différence moyenne des températures extrêmes a été de $11^{\circ}.7$, elle s'est élevée à 17° , le 9.

Un orage traversa le département dans la soirée du 13 juillet et se prolongea dans la nuit sans donner une goutte d'eau, aussi la chaleur sèche persista et ce ne fut que le 24, après un orage qui éclata de 11 heures du soir à minuit et demi que la chaleur diminua; à la suite d'une pluie assez faible (4 millimètres), la température moyenne descendit de 31° (23 juillet) à $22^{\circ}.2$ (25 juillet) et la chaleur devint moins pénible à supporter.

Durant tout le mois, le baromètre s'est tenu assez élevé. Il marquait $755^{\text{mm}}.42$ le 1^{er}; il a suivi une marche régulière ascendante jusqu'au 9 et après être resté pendant trois jours à une pression moyenne de $765^{\text{mm}}.5$, il est lentement descendu jusqu'à $754^{\text{mm}}.32$ le 18, pour remonter encore ensuite, en subissant de légères fluctuations, jusqu'à $762^{\text{mm}}.18$, le 31.

Les oscillations se sont donc faites entre $765^{\text{mm}}.54$ le 11, et $754^{\text{mm}}.32$, le 18. La pression atmosphérique moyenne, observée à midi, a été de $758^{\text{mm}}.71$ et la différence d'un jour à l'autre n'a été que de $1^{\text{mm}}.6$.

L'humidité relative de l'air a été assez grande pendant le mois de juillet, même au milieu du jour, et la différence entre l'état hygrométrique du matin et du soir a été assez faible. La moyenne de 9 heures du matin, midi, et 5 heures du soir donne 0.621 et celle de 6 heures du matin et 9 heures du soir 0.711. Régulière et constante pendant la première moitié du mois, l'humidité de l'air a subi de grandes variations pendant la seconde quinzaine et du 15 au 17, sous l'influence d'un changement de direction du vent qui passe de l'Est au Nord-Ouest.

l'état hygrométrique descend de 0.85 à 0.32 et les différences d'un jour à l'autre qui n'avaient pas dépassé 0.07 pendant la première quinzaine, sont arrivées à 0.16 pendant la seconde, la différence moyenne pendant tout le mois a été de 0.114.

Les vents inférieurs ont été généralement faibles; les brises de mer ont alterné avec les vents du Nord-Ouest et ceux-ci n'ont été un peu forts que pendant cinq jours. La moyenne générale des observations tri-horaires donne une intensité égale à 2.

Les régions plus élevées de l'atmosphère ont été calmes pendant la première quinzaine; c'est la faiblesse des courants supérieurs qui a probablement maintenu pendant 8 jours les brouillards secs que nous avons observés du 6 au 15.

Le mardi 6 juillet dans l'après-midi le ciel, entièrement sans nuages, a pris une teinte grisâtre, un aspect vaporeux, qui permettait de distinguer dans ses moindres détails les montagnes qui limitaient l'horizon, mais obscurcissaient beaucoup le soleil. On pouvait le fixer librement, sans fatigue, et sa masse dépourvue de rayons apparaissait comme un globe de feu. Pendant le jour, l'ombre des objets divers avait les bords indécis, et le soir les étoiles étaient peu visibles, même au zénith. Le 10, le ciel commence à s'éclaircir, à 5 heures quelques cumuli se dessinent par intervalles et marchent lentement de l'Ouest au Sud-Est; dans la journée du 11, le ciel reprend son aspect grisâtre; le 12 un brouillard assez dense persiste depuis 5 heures jusqu'à 8 heures du matin et s'étend sur toute la plaine; à 9 heures quelques rares cumuli se montrent sur un fond grisâtre, ils

sont peu visibles et marchent lentement de l'Ouest à l'Est. Le lendemain 15, le ciel s'est beaucoup éclairci et permet de voir quelques cirrhi, mais dès 3 heures du soir il se charge de cumulo-nimbi, le courant supérieur venant de l'Ouest-Nord-Ouest se rencontre avec le courant inférieur venant de l'Est-Nord-Est et occasionne un orage sec qui se prolonge dans la nuit. Ces mouvements de l'atmosphère rendent au ciel sa pureté et le soleil reprend son éclat habituel ⁽¹⁾.

Si on ne tient pas compte de cet état vaporeux, le ciel n'a été couvert que pendant deux jours ; il est resté clair et souvent sans nuages.

En résumé il a fait très chaud pendant le mois de juillet, l'état hygrométrique a été très élevé et deux fois seulement de petits orages ont légèrement adouci la température.

(1) M. Renou donne une explication de ce phénomène que nous croyons utile de reproduire.

« Cet état du ciel indique tout simplement un décroissement de la température plus lent que d'habitude dans la verticale, l'air chaud et humide des régions supérieures, trouvant en bas un air relativement froid, s'y trouble et reste ainsi longtemps par défaut de mélange suffisant ; un coup de vent ferait disparaître cet état de l'atmosphère. Ce manque de transparence n'empêche pas néanmoins de voir les montagnes fort éloignées ; il est opposé à l'état du ciel avant les orages ; quand le ciel se prépare à l'orage et à la grande pluie, le décroissement de la température est au contraire très rapide ; de là un air extraordinairement sombre en haut et extraordinairement transparent près de la terre où la grande chaleur dissout instantanément les vapeurs des régions supérieures. »

(Nouvelles Météorologiques, août 1869, p. 199.)

MALADIES RÉGNANTES.

La constitution atmosphérique du mois de juillet est bien différente de celle du mois précédent ; aussi elle amène un changement bien notable dans la constitution médicale. Les fièvres graves sont encore peu communes dans la ville, bien que le cachet typhique soit imprimé fréquemment aux diverses maladies fébriles que nous observons. La variole fait son invasion et les maladies de l'été deviennent excessivement nombreuses. Les flux gastro-intestinaux sont très communs, surtout pendant la première quinzaine, les affections catarrhales des bronches et des intestins sont également observées pendant toute la durée du mois.

Nous constatons déjà le mois dernier la plus grande fréquence des fièvres graves à l'hôpital militaire. Tandis que dans la ville nous observions assez peu de fièvres typhoïdes nettement caractérisées, et pendant que sur une population de 25,000 âmes nous ne comptons que deux décès, une garnison de 1,591 hommes a fourni seize cas de fièvre typhoïde, dont sept ont été suivis de mort. Dans la ville, les décès se rapportent à un jeune homme de 28 ans, qui est mort le 9 d'une fièvre ataxique, et à un garçon de 8 ans, qui est mort d'une fièvre muqueuse. La durée moyenne des fièvres typhoïdes traitées à l'hôpital militaire a été de 25 jours. Sur seize entrants, il y a eu sept décès observés les 7^e, 5^e, 10^e, 14^e, 15^e, 9^e, et 20^e jours, mais les deux premiers seulement doivent être compris dans le relevé de ce mois. Il est évident que la fréquence et la gravité de ces maladies sur une classe de la popu-

lation qui en apparence se trouve dans des conditions hygiéniques plus favorables, doit relever de causes spéciales qu'il sera utile de rechercher et qu'une observation attentive peut permettre de découvrir.

Les fièvres intermittentes ont été plus nombreuses que pendant les autres mois; elles se sont compliquées presque toujours d'embarras gastrique, quelquefois elles ont pris la forme névralgique, mais plus souvent elles ont adopté la forme cholérique. Dans ces derniers cas, les malades, après quelques frissons, étaient pris ordinairement vers le milieu de la nuit de vomissements et de diarrhées avec de très vives douleurs dans les membres, sans que ces douleurs fussent accompagnées de crampes. Les urines étaient presque supprimées, la voix était affaiblie, la face devenait pâle et la peau froide. L'accès durait environ une dizaine d'heures et se terminait par des sueurs plus ou moins abondantes. Si on n'administrait pas le sulfate de quinine ordinairement, après un jour de repos, l'accès se reproduisait avec la même forme et souvent avec une plus grande intensité.

Les douleurs des membres me paraissent devoir être un des signes qui permettent de distinguer les flux simples des flux à retours périodiques. Toutes les fois en effet que ce *très fort endolorissement* des membres a manqué, il a suffi d'administrer aux malades quelques boissons stimulantes anodines pour arrêter les symptômes. La potion anti-émétique de Dehaen réussissait fort bien dans ces cas, mais je substitue toujours au ludanum une quantité équivalente de teinture thébaïque, parce que celle-ci laisse au remède les mêmes avantages sans lui conserver le goût de safran, qui est désagréable

à certains malades et ne leur permet pas la tolérance.

Les fièvres éruptives continuent à se montrer dans la ville et nous les aurons dans un espace de 8 mois passées toutes en revue.

La rougeole dont nous avons signalé la rapide décroissance n'a guère plus été observée pendant le mois de juillet.

La scarlatine, au contraire, a été assez fréquente, et n'a présenté de remarquable que les irrégularités que nous avons signalées dans le développement et la marche de la maladie. J'ai vu le 2 juillet trois enfants d'une même famille qui furent atteints à la fois d'une scarlatine rubéolique suivie d'une toux spasmodique tenace. Cette maladie a occasionné le 5 et le 7 la mort de deux enfants âgés de 5 ans et de 17 mois.

La varicelle et la variole ont fait une invasion subite et plusieurs cas ont été signalés à la fois dans les divers quartiers de la ville. Dès le 4 juillet, je voyais une femme et le 10 deux enfants atteints de *varicelle vraie*. Chez ces deux petits malades surtout, le doute ne pouvait pas être permis, attendu qu'aux petites taches rouges acuminées avaient succédé des vésicules opalines, transparentes, acuminées et des *bulles* nombreuses. Chez un enfant, ces bulles ont acquis jusqu'à quinze millimètres de diamètre; elles siégeaient sur toute la surface du corps, il y en avait une à chaque tubérosité ischiatique et celles-ci, malgré le frottement, n'ont pas été suivies d'ulcérations après la déchirure de l'épiderme, ce qui prouve que nous n'avions pas affaire à un cas de pemphigus.

Pendant que nous traitions ces cas de varicelle, nettement caractérisés par la bénignité des symptômes, la

forme de l'éruption et la rapidité de la marche, nous avons observé des cas assez nombreux de variole et de varioloïde, qui ont acquis une grande gravité. Le 10, une femme âgée de 53 ans mourait de cette maladie, le 16 et le 30 nous enregistrons deux nouveaux décès produits par cette cause.

Sous l'influence de la chaleur et quelquefois du raptus cérébral favorisé par le travail de la dentition, les méningo-encéphalites sont devenues plus nombreuses que pendant les mois précédents et onze enfants âgés de 3, 8, 8, 9 et 13 mois; 1, 2, 2, 4, 5 et 5 ans sont morts de cette maladie.

Nous n'avons enregistré que deux décès d'apoplexie cérébrale survenus chez deux vieillards âgés de 85 et 69 ans, morts le 3 et le 12. Le décès d'un enfant de 7 mois, mort le 28 juillet, est encore attribué à cette cause. Les maladies chroniques ne comprennent que le décès d'un homme âgé de 54 ans, mort d'une paralysie générale consécutive à un ramolissement du cerveau.

Les chaleurs exceptionnelles que nous avons endurées ont occasionné quelques insulations et sont probablement pour beaucoup dans deux cas d'empoisonnement par l'atropine que nous avons observés le même jour.

Pour notre part, nous avons traité deux hommes frappés d'insolation : Le premier est un portefaix qui, le 10 juillet, par une température de 38°.5, à l'ombre, fut atteint d'insolation. Chez ce malade, les accidents prirent une plus grande gravité, parce qu'il eut la malheureuse inspiration de plonger ses pieds dans l'eau froide pour se soulager du mal de tête qu'il éprouvait. Le second est un mécanicien des chemins de fer du

midi, qui dût s'arrêter le 16 juillet et chez lequel les accidents cédèrent vite. Pour nous rendre compte des conditions particulières qui avaient été faites à ce malade, nous placâmes un thermomètre à 0^m.50 devant la porte du foyer de la machine n° 812. Pendant le repos, par un vent de Sud-Est assez fort et avec trois atmosphères de moins de pression que pendant la marche, le mercure ne s'éleva pas au delà de 45°. En plein air le thermomètre avait encore marqué à l'ombre 38°.5 et au soleil 41°.4. Un thermomètre à maxima placé sur un mur librement exposé au soleil ne dépassa pas 53°.

Les deux cas d'empoisonnement par l'atropine que nous avons vus, remontent tous les deux au 10 juillet : ce jour-là, la température s'est aussi élevée à 58°.5 en rase campagne et à l'ombre.

Le premier malade fut un Espagnol, résidant à Figuières, qui était venu à Perpignan pour nous prier de le soulager d'une douleur qui s'étendait sur toute la région externe du tiers inférieur de la jambe droite. Comme il demandait surtout à être soulagé et à pouvoir marcher, je lui fis à onze heures et demi, *loco dolenti*, une injection de dix gouttes de solution de sulfate neutre d'atropine au 100°.

Un quart d'heure après il s'est plaint de troubles de la vue d'abord et quelques instants après de vertiges. Sa tête s'en allait, il chancelait et quoi qu'il n'éprouvât aucune souffrance, il fut obligé de se coucher.

A une heure on est venu me chercher : le malade ne parlait pas, sa figure était rouge, animée, les conjonctives étaient injectées, et les pupilles très dilatées. Les yeux s'ouvraient par moment, mais sans intelligence ; ses dents

étaient serrées, le malade ne pouvait pas avaler; la respiration était un peu fréquente, mais nullement embarrassée; le tronc et les membres étaient le siège de mouvements convulsifs assez violents et tout le corps était en proie à des mouvements fibrillaires presque continus.

Après avoir essayé de lui faire avaler quelques cuillères de café et après avoir fait appliquer plusieurs sinapismes, l'état ne s'améliora pas : le pouls restait *fréquent et fort* (120 pulsations); la tête était très chaude et l'intelligence toujours abolie. Je lui fis administrer un lavement avec 60 grammes de sel marin, et ce ne fut que vers 4 heures que le malade revint à lui lentement. Il commença à se plaindre d'une douloureuse dysurie, qui ne cessa que vers 6 heures du soir lorsqu'il eut uriné abondamment. Dès lors, l'hésitation de la parole diminua, l'intelligence revint complètement, le malade s'endormit. Le lendemain il ne se souvenait de rien, tous les symptômes avaient disparu, il ne restait qu'une grande faiblesse. Les injections hypodermiques que je renouvelai deux jours après n'amènèrent aucun accident.

Le second malade est une femme âgée de 72 ans, à laquelle j'avais instillé trois ou quatre gouttes à chaque œil de la même solution d'atropine. Les suites furent les mêmes que dans le premier cas.

Depuis longtemps je faisais usage pour les injections hypodermiques et pour instiller dans les yeux de la même solution d'atropine qui me servit le 10 juillet et jamais je n'avais observé le moindre accident. Comment se fait-il que ce même jour, quelques gouttes de cette même solution ont occasionné des accidents graves

chez deux individus différents. Faut-il l'attribuer au hasard qui m'a amené en même temps deux personnes d'une impressionnabilité exceptionnelle? La chaleur très forte qu'il faisait ce jour-là y est-elle pour quelque chose? (?)....

Le lendemain je fis renouveler la solution d'atropine et depuis lors je m'en suis servi bien des fois et toujours sans inconvénient.

Les maladies des organes respiratoires, dont le développement avait été favorisé par les vicissitudes atmosphériques et le refroidissement observé pendant les quatre derniers jours de juin ont encore été assez communes pendant la première quinzaine de juillet. Nous avons traité un bon nombre de bronchites, mais il y a eu peu de pleurésies et de pneumonies. Deux enfants âgés de 2 ans et 6 ans sont morts de cette dernière affection le 5 et le 18.

La marche des maladies chroniques des poumons ne paraît pas avoir été accélérée par la chaleur et le chiffre de la mortalité a diminué. Quatre individus âgés de 15, 2, 22 et 52 ans sont morts les 19, 19, 29 et 25 juillet à l'hôpital civil; un Espagnol de passage à Perpignan a été victime de cette maladie, mais je ne le comprends pas dans mon relevé; en ville, nous avons inscrit le décès de quatre individus du sexe masculin, âgés de 17, 18, 55 et 60 ans, morts les 4, 21, 25 et 28 de ce mois.

Les maladies des voies digestives ont été, comme d'habitude, très nombreuses pendant ce mois et nous ont présenté des types très variés qui au fond ne dépendaient que d'une même cause et n'étaient que des traductions différentes d'un même état morbide plus ou moins variable, suivant les idiosyncrasies individuelles.

Certains malades après avoir souffert pendant quelques jours de malaise et de céphalalgie, quelquefois après des frissons et de la fièvre, étaient pris de nausées et se présentaient à nous avec la langue reconverte d'un enduit limoneux plus ou moins jaunâtre, qui trahissait la surcharge gastrique, et que, suivant les cas, nous appelions *embarras gastrique simple*, *fièvre gastrique* ou *fièvre gastro-céphalique*.

Souvent nous avons observé un état gastrique particulier, caractérisé par l'absence de céphalalgie, de l'anxiété et de la gêne à la région épigastrique. Dans quelques cas cette gêne s'étendait jusqu'à la partie supérieure de la poitrine et diminuait après les vomissements bilieux qui se produisaient ordinairement après les repas ou une trop grande ingestion de boissons.

Dans ces circonstances, il n'y avait pas de céphalalgie, la bouche n'était pas mauvaise, la langue conservait sa couleur normale et si elle se recouvrait d'un enduit jaunâtre léger, ce n'était qu'à la base. L'épigastre n'était pas gonflé et n'était pas douloureux à la pression, il n'y avait ni coliques, ni borborygmes; la miction et les déjections alvines étaient naturelles. C'était des *vomissements spasmodiques* que l'usage de boissons acidulées ou aromatiques, additionnées de quelques gouttes de teinture thébaïque, guérissaient assez rapidement.

D'autres fois, la tête restait plus ou moins libre, le pouls, sans être plus fréquent, prenait de la force, la peau était chaude, la bouche sèche, il y avait un sentiment de chaleur au creux de l'estomac, quelquefois de la tendance aux acidités; souvent les malades avaient des renvois, mais sans vomissements ni diarrhée. Au bout

d'un temps généralement assez long, des sueurs abondantes survenaient et tous les symptômes cessaient lorsqu'à la constipation succédait, pendant deux ou trois jours, une diarrhée bilieuse caractérisée par du ténesme et des évacuations verdâtres, qui ne se faisaient jamais sans occasionner une vive cuisson au pourtour de l'anus. Cette diarrhée critique ne s'observait pas lorsque les malades, après avoir consulté le médecin, faisaient usage d'un vomitif pour guérir cet *état bilieux*.

Enfin chez quelques-uns et presque uniquement chez les enfants, un *état muqueux* particulier se développait sous l'influence de la chaleur et des boissons prises en trop grande abondance. Les malades étaient pris de vomissements et ne rendaient que des matières claires, sans amertume ni coloration verdâtre. Dans ces cas, la céphalalgie manquait encore, la face était pâle et les jeunes malades sans force, abattus, s'assoupissaient. Lorsque cet affection n'était pas jugée par les premiers vomissements, la fièvre s'allumait et les malades présentaient pendant dix à quinze jours les symptômes d'un état muqueux, caractérisé par la fièvre, une coloration vive des muqueuses, qui contrastait très bien avec la pâleur de la face et l'affaiblissement général, de la diarrhée et finalement de l'assoupissement et une disposition au coma.

Aucun de ces trois premiers états morbides n'a présenté une sérieuse gravité, l'état muqueux, au contraire, a caractérisé souvent le début des maladies gastro-intestinales diverses de l'enfance, qui ont fait pendant ce mois de bien nombreuses victimes.

Nous avons inscrit en effet, comme morts de gastro-

entérite, dix-huit enfants qui n'étaient pas âgés de plus de 2 ans, tandis que cette cause n'a occasionné, pour les autres âges, que le décès d'une femme de 48 ans et d'un homme de 55 ans.

Les maladies du foie et la dysenterie qui se développent sous l'influence des chaleurs prolongées, n'ont pas encore été beaucoup observées et nous ne trouvons que trois décès occasionnés par des hépatites anciennes et une dysenterie aiguë, chez un vieillard âgé de 71 ans.

En résumé, pendant le mois de juillet, nous avons vu les fièvres graves sévir sur la garnison pendant que les habitants de la ville étaient presque entièrement préservés, la variole a fait invasion et de nombreuses affections gastro-intestinales, bénignes chez les adultes et graves chez les enfants, se développent sous l'influence des chaleurs persistantes que nous avons endurées pendant tout ce mois. Néanmoins, bien que la mortalité soit encore forte, elle n'a pas dépassé soixante dix-neuf décès, pour la ville seule. La moyenne étant de cinquante-six, nous ne l'avons dépassée que de vingt-trois, tandis que nous vous signalions le mois dernier une augmentation de vingt-sept décès.

Mois d'août 1869.

MÉTÉOROLOGIE.

La baisse barométrique légère qui avait commencé le 30 juillet a peu duré et le mercure, après être descendu de 762^{mm}.18 à 757^{mm}.38 en trois jours, est remonté à 762^{mm}.58 dans le même espace de temps. Il est ensuite descendu lentement à 756 millimètres du 4 au 10. Le 12, il montait de nouveau à 761 millimètres et jusqu'au 27 il

restait constamment en fluctuation entre 759 et 761 millimètres. Une petite baisse de 5 millimètres se produit encore et la colonne barométrique descend de nouveau de 761^{mm}.27 à 755^{mm}.97 en trois jours.

En somme, la pression atmosphérique a été assez forte pendant le mois d'août : la moyenne mensuelle s'est élevée à 759^{mm}.50; les oscillations d'un jour à l'autre ont été très faibles et la moyenne ne dépasse pas 1^{mm}.3. La pression la plus forte, 762^{mm}.58, a été observée le 4 et la plus grande dépression, 755^{mm}.97, le 30. Cette stabilité de la pression atmosphérique s'observe bien rarement et presque toujours les écarts absolus d'un mois dépassent de beaucoup la différence extrême de 6^{mm}.61, que nous avons constatée.

La chaleur encore assez élevée a été plus douce que pendant le mois précédent. Durant la première dizaine, le temps a été assez beau et chaud; à partir de cette époque, les orages se sont fréquemment succédé sur nos montagnes, où ils ont versé une abondante quantité de pluie qui a rafraîchi l'atmosphère. Les matinées et les soirées sont devenues fraîches, quoique la température du milieu du jour fut assez élevée. Le temps cependant est resté chaud et sec pendant les vingt premiers jours du mois, parce que nous étions soumis au courant boréal, qui traversait un sol fortement échauffé par le soleil et dépourvu d'humidité. Les pluies d'orage tombées pendant la seconde dizaine, ont adouci la température et dès le 20, sous l'influence des vents de mer, l'air est devenu plus humide et quoique la chaleur du milieu du jour fut assez lourde, la fraîcheur des soirées et des matinées a rendu le temps beaucoup moins pénible.

La température moyenne du mois a été 24°.5; le maximum absolu s'est élevé à 35°.4, le 5, et le minimum absolu n'a pas dépassé 15°.2, le 12. La plus grande différence d'un jour à l'autre, 17°.2 (35°.4 à 18°.2), a été observée le même jour que le maximum absolu. La différence moyenne des températures extrêmes a été de 11°.6.

Les variations de l'humidité relative de l'air sont un des phénomènes les plus remarquables du mois d'août. Je disais en parlant de la température que la chaleur du milieu du jour était sèche, que les matinées et les soirées étaient moins chaudes et plus humides. La moyenne de l'humidité relative de l'air n'a pas dépassé 0.45 à midi et 0.44 à trois heures du soir, tandis qu'elle s'est élevée à 0.74 à 6 heures du matin et à 0.637 à 9 heures du soir. Ces alternatives quotidiennes de chaleur et d'humidité sont une des causes qui doivent agir avec le plus d'activité sur nos organes et nous devons en rechercher les effets.

Les orages ont été fréquents sur nos montagnes, pendant le mois d'août, et ils ont versé dans les régions où ils ont éclaté une pluie abondante. Perpignan n'a eu que deux orages : le premier a éclaté le 2 entre 3 heures 30^m et 6 heures 30^m du matin, il a donné 8^{mm}.6 de pluie; le second a éclaté le 31 de 4 heures 30^m à 6 heures du soir et n'a pas donné plus de 2^{mm}.8 d'eau ⁽¹⁾.

La coloration du papier ozonométrique a été faible

(1) Dans la nuit du 17 au 18 août, on a entendu quelques coups de tonnerre et il a plu dans le vallon du Vernet de 9 heures du soir à 3 heures du matin. Les sommets du Canigou se sont couverts de neige, celle-ci est descendue assez bas et a tenu pendant trois jours.

pendant la période de sécheresse ; elle a augmenté rapidement avec l'état hygrométrique de l'air. Après avoir varié entre 8° et 12° pendant les vingt premiers jours, elle s'est élevée à 17°, le 27. La moyenne mensuelle des observations faites pendant la nuit, c'est à dire pendant que l'air était plus chargé d'humidité, s'est élevée à 11°.5 ; la moyenne des observations faites pendant le jour, alors que l'air était sec, a été de 10°.2. Ce fait, rapproché de la rareté des orages à Perpignan, durant ce mois, tend à prouver que la coloration du papier ozonométrique est loin de dépendre de l'état hygrométrique ou électrique de l'air.

Pendant les vingt premiers jours du mois, le vent a presque toujours soufflé assez fort du Nord-Ouest et pendant trois jours avec beaucoup de force. Il a tourné ensuite à l'Est et a soufflé avec assez d'énergie pendant la dernière semaine. La moyenne de la force du vent est de 2.4.

Le ciel, qui était un peu nuageux, s'est éclairci après la petite bourrasque de Nord-Ouest et pendant huit jours, du 16 au 24, le ciel est constamment resté sans nuages. La moyenne de la nébulosité du ciel est représentée par 3.2.

Le 26 et le 27 les régions inférieures de l'atmosphère étaient occupées le matin par un brouillard assez dense, qui ne se résolvait qu'avec la forte chaleur du jour, vers neuf heures du matin.

En résumé, le baromètre assez haut est resté presque stationnaire pendant le mois d'août ; la température, moins élevée que pendant le mois précédent, a été assez chaude, quoique modérée par la fraîcheur relative du matin

et du soir ; les alternatives de la chaleur sèche du jour avec la fraîcheur et l'humidité de la nuit, sont au point de vue pathogénique les phénomènes les plus importants que nous avons observés pendant le mois d'août.

MALADIES RÉGNANTES.

Déjà fatigué par les chaleurs humides du mois de juillet, l'organisme humain a été rudement éprouvé pendant le mois d'août, qui a été chaud et sec et quoique la température ait été moins élevée, le nombre et la gravité des maladies a augmenté.

Les fièvres graves ont été plus fréquemment observées dans la ville, elles ont aussi augmenté de gravité et le cachet typhoïde s'est plus communément imposé aux diverses affections que pendant le mois dernier. Dans la ville, cinq individus âgés de 5 mois, de 41, 60, 80 et 85 ans, sont morts les 1, 6, 16, 17 et 20 août. Deux fois la terminaison a été précipitée par des hémorrhagies intestinales mortelles. A l'hôpital civil, deux hommes, âgés de 39 ans et de 50 ans, sont morts le 4 et le 17 de cette maladie et l'un de ces deux malades est mort subitement sans cause connue. Bien que le nombre des entrants ait diminué à l'hôpital militaire, puisqu'il n'y a été admis que six individus, atteints de fièvre typhoïde, tandis qu'il y en avait eu seize en juillet, ceux qui restaient en traitement du mois dernier ont payé un très large tribut et cinq sont morts. Un de ces hommes a été emporté par une hémorrhagie intestinale, un autre par la diarrhée. La durée moyenne du traitement a été de 31 jours, comme le mois précédent. Cette maladie

paraît avoir adopté de préférence la forme adynamique.

Les fièvres intermittentes ont été très peu observées et les flux cholériformes périodiques sont devenus très rares.

Parmi toutes les maladies, la variole est celle qui a le plus fixé notre attention pendant le mois d'août. Les cas sont devenus très nombreux et très graves. Des individus de tous les âges ont été frappés. Nous avons vu le mois dernier que les trois premières victimes étaient âgées de 55, 29 et 24 ans. Au commencement de ce mois, la mort frappe parmi les enfants et porte ensuite de nouveau son choix sur ceux qui étaient plus avancés dans la vie. L'âge moyen des décédés est de 13 ans et 1 mois, et sur 17, il y en a 8 du sexe masculin et 9 du sexe féminin. La maladie se compliquait le plus souvent d'embarras gastrique et quelquefois de diarrhée. La mort paraît avoir été le plus souvent occasionnée par la résorption purulente.

La petite épidémie de rougeole, qui durait depuis le printemps dernier, a cessé complètement ; quelques-uns de mes confrères ont encore vu quelques cas de scarlatine. Pour notre part, nous en avons vu un très irrégulier, qui nous paraît assez intéressant. J'ai été appelé le 23 août auprès d'une demoiselle âgée de 19 ans, qui avait une fièvre intense et de violents maux de reins. Le pouls battait 140 pulsations et la température sous la langue était de 39°. Tout me faisait supposer que j'avais affaire à une variole, j'attendis. Le 26, les douleurs de reins se calmèrent, la malade commença à tousser ; le pouls marquait 120 pulsations et la température 38°.5. Le 28, la température sublinguale descend à 37°.7, des

plaques d'urticaire paraissent disséminées sur les membres et sur les reins et une éruption scarlatineuse couvre la face dorsale des mains, le dessus des genoux et quelques parties des jambes et des cuisses. A part une assez vive démangeaison, la malade ne se plaint guère que de la toux persistante. L'auscultation et la percussion nous permettent de reconnaître une congestion pulmonaire, mais l'expectoration conserve le caractère muqueux et il n'y a pas de traces de crachats sanguinolants. L'urticaire et les taches pointillées rouges disparaissent, la fièvre tombe, le douzième jour le pouls ne marque plus que 72 pulsations et la température est à 36°.2. La malade entre en convalescence et guérit sans la moindre trace de desquamation. Je n'ai employé dans ce cas que les excitants diffusibles au début, quelques révulsifs cutanés et des calmants contre la congestion pulmonaire et la toux. A la fin, l'état de la malade m'a forcé à lui conseiller l'usage des toniques.

Pendant que dans la ville nous ne voyons aucun cas d'érysipèle, j'en ai compté une dizaine de cas dans l'établissement du Bon-Pasteur; tous ont été d'une grande bénignité.

Les maladies aiguës des centres nerveux continuent à être assez nombreuses et n'attaquent guère que les enfants tout jeunes et les vieillards. Nous avons inscrit le décès de dix enfants, atteints de méningo-encéphalite à l'âge de 9, 12, 12, 14, 15, 18, 18, 20, 24 et 36 mois. Ces décès sont répartis régulièrement dans le courant du mois.

Un garçon de 19 mois est mort le 14 d'une congestion cérébrale et quatre individus âgés de 46, 62, 69, 80 et

87 ans sont morts d'attaques d'apoplexie les 1, 2, 3, 15 et 24 août. Nous trouvons encore ici les coïncidences atmosphériques que nous constatons habituellement entre les dépressions barométriques et le refroidissement d'un côté et les attaques d'apoplexie de l'autre.

Deux vieillards de 71 et 78 ans sont morts de maladies chroniques du cerveau, le 14 et le 20.

Nous avons observé très peu de maladies aiguës des voies respiratoires, néanmoins il y a eu quelques cas de bronchite et de pleuro-pneumonie, qui ont rapidement guéri. Du 5 au 10, nous avons soigné quelques individus atteints de congestion pulmonaire et d'hémoptysie. Il est certain que durant cette courte période, ces faits ont été d'une fréquence anormale dans notre clientèle privée. Nous notions en même temps un grand nombre de vomissements spasmodiques.

Les maladies chroniques des voies respiratoires ont occasionné le décès de deux hommes atteints de laryngite tuberculeuse (52 et 77 ans) et de sept phthisiques, âgés de 16, 28, 28, 55, 42, 45 et 47 ans, morts les 1, 1, 8, 11, 20, 29 et 29 août.

Inscrivons encore la mort de deux femmes, âgées de 55 et de 70 ans, à la suite d'une hydro-péricardite et d'une endocardite.

Nous avons dit dans le rapport du mois dernier combien les maladies des voies digestives avaient été fréquentes et dangereuses pour les enfants. Rien que le nombre des cas n'ait pas augmenté et que la température ait diminué, nous trouvons un plus grand nombre de décès, parce que quelques-uns des anciens malades, éprouvés par les chaleurs du mois dernier, avaient résisté

plus longtemps et parce que l'action de la chaleur n'est pas instantanée le plus souvent, la plupart de ses effets ne se produisent que lentement. Aussi trouvons-nous ce mois-ci, en dehors des affections diverses que nous avons réunies sous le nom de *gastro-entérite*, de nombreuses *dyssenteries*.

Sur vingt-deux décès produits par la gastro-entérite, seize surviennent dans la première moitié du mois et six seulement pendant la seconde. Ces vingt-deux décédés étaient âgés de 1, 4, 5, 6, 7, 7, 9, 9, 12, 12, 14, 17, 18, 20, 22, 24, 24 et 24 mois, de 8, 52, 62 et 69 ans. Les individus qui sont morts de la dyssenterie étaient âgés de 20 mois, de 35, 60 et 68 ans. Nous trouvons encore trois personnes, âgées de 2, 24 et 68 ans, mortes d'entérite chronique et deux autres d'abcès du foie. C'est donc un total de trente et un décès, dépendant de maladies des voies digestives ou de leurs annexes. Nous n'en avons compté que vingt-sept pendant le mois de juillet.

On voit, d'après ce compte-rendu, qu'à la suite des chaleurs assez humides du mois de juillet et pendant le mois d'août, qui a été assez chaud mais beaucoup plus sec, le nombre et la gravité des fièvres typhoïdes, des maladies aiguës du cerveau et surtout des voies digestives a beaucoup augmenté et a aussi occasionné une plus grande mortalité. En juillet, nous n'avions dépassé la mortalité moyenne que de vingt-trois; en juin l'augmentation avait été de vingt-sept et pendant ce mois d'août, elle a été de trente. Nous trouvons en effet quatre vingt-sept décès pour la ville, tandis que la moyenne ne dépasse pas cinquante-sept.

Mois de septembre 1869.**MÉTÉOROLOGIE.**

La marche des divers éléments météorologiques avait été assez régulière pendant les deux mois derniers ; les grands écarts de température, de pression ou d'humidité atmosphérique avaient été rares. Au moment des équinoxes, cette régularité cesse et de fortes variations se produisent.

Le baromètre était resté presque stationnaire pendant le mois d'août : en septembre les mouvements d'amplitude de la colonne mercurielle se sont beaucoup étendus et comprennent une hauteur absolue de 18^{mm}.44.

Il y a eu pendant ce mois trois dépressions assez rapides et de plus en plus étendues. Durant la première, en trente heures, du 9 à 9 heures du matin au 10 à 3 heures du soir, le baromètre est descendu de 758^{mm}.31 à 750^{mm}.64 (7^{mm}.67) et a remonté en quatre jours à 764^{mm}.20, le 14 à 3 heures du soir ; il redescend ensuite lentement pendant quatre jours de 764^{mm}.20 à 758^{mm}.88, le 18 à midi, et de ce moment, au 20 à 3 heures du soir, il baisse de 758^{mm}.88 à 748^{mm}.77 (10^{mm}.11) ; — la troisième et plus forte amplitude se produit alors, la pression atteint 765^{mm}.79 le 29 et diminue ensuite jusqu'à la fin du mois, pour ne marquer le 30 à midi que 750^{mm}.59.

La moyenne mensuelle de la pression atmosphérique a été à midi de 757^{mm}.71, les oscillations se sont faites entre 767^{mm}.21, maximum observé le 23 à 9 heures du

matin et 748^{mm}.77, minimum du 20 à 3 heures du soir; l'amplitude absolue a donc été 18^{mm}.44. La différence moyenne de pression d'un jour à l'autre a été de 2^{mm}.4.

La température n'a pas subi les brusques écarts que nous venons de signaler dans la pression atmosphérique : la moyenne des maxima a été de 27°.8, celle des minima de 16°.6, donnant une différence de 11°.2 et une moyenne de 22°.2. Le maximum absolu du mois s'est élevé à 32° le 14 et le minimum absolu observé le 23 est descendu à 13°, donnant ainsi une différence absolue de 19°. La différence la plus forte entre les températures extrêmes diurnes (30°.2, 15°.0), a été de 15°.2 le 24.

Quoique la différence moyenne des températures extrêmes de chaque jour (11°.2) n'ait pas été très forte, elle dépasse cependant la moyenne générale du mois (9°.93). Nous devons aussi faire remarquer que cette différence a été beaucoup plus forte à la suite des orages qui ont éclaté le 6 et le 29.

C'est encore, comme le mois précédent, les variations de l'humidité relative de l'air aux diverses heures de la journée et d'un jour à l'autre, qui nous paraissent devoir fixer le plus notre attention. Les courbes qui figurent les oscillations de la pression atmosphérique et de l'humidité de l'air se ressemblent assez, mais les dernières se produisent naturellement en sens inverse et sont beaucoup plus fortes.

La moyenne de l'humidité de l'air à 6 heures du matin a été pour le mois de septembre de 0.80, celle de midi de 0.543, ce qui donne une différence de 0.257, tandis qu'elle s'élevait le mois précédent aux mêmes heures à 0.34. Les différences de l'humidité d'un jour à

l'autre donnaient une moyenne de 0.113 pour le mois de septembre, tandis qu'elle n'avait été que de 0.092 pour le mois d'août.

Le papier ozonométrique a été assez fortement coloré et le sommet des courbes représentant les divers degrés de coloration correspond aux plus basses dépressions barométriques et aux périodes de plus grande humidité. Le maximum a été à ces époques de 15°.5, 15°.5 et 17°.5 ; la moyenne du mois a été de 13°.1.

Les vents ont été généralement faibles et leur direction assez variable, ils n'ont acquis de la force que par les courants venus du Nord et pendant deux journées seulement ils ont été très forts. Le coefficient représentant l'intensité moyenne du vent pendant le mois de septembre est 2.1.

Le ciel a été assez clair, surtout vers le milieu du mois ; le coefficient de la nébulosité est 5°.9.

Nous avons eu trois orages : le premier a éclaté de 3 à 4 heures du soir, le 1^{er} jour du mois, donnant 8^{mm}.4 de pluie de 5 à 6 heures ; le second a éclaté le 6, nous avons entendu quelques coups de tonnerre de 3 heures 30 à 4 heures du matin, il est tombé pendant ce temps deux millimètres d'eau ; le ciel est resté orageux, le tonnerre a grondé de nouveau de 2 heures à 2 heures 50 de l'après-midi, et nous avons mesuré 2^{mm}.6 de pluie ; le troisième orage a été plus fort, il a duré de 2 heures à 5 heures du soir et a fourni six millimètres d'eau.

En résumé : l'atmosphère a été généralement calme et le ciel assez clair ; pendant deux journées seulement, le 5 et le 21, le Nord-Ouest a soufflé avec violence. La température du mois de septembre a été presque aussi élevée

que celle du mois d'août, mais plus humide ; trois fortes dépressions se sont produites, le 10, le 20 et le 30 ; elles ont coïncidé avec une augmentation de l'humidité de l'air et de la coloration du papier ozonométrique.

MALADIES RÉGNANTES.

La constitution médicale du mois d'août a continué pendant le mois de septembre, nous allons, en vous rendant compte des maladies que nous avons observées pendant ces deux mois, nous efforcer de saisir les petites différences qui les distinguent.

Les fièvres graves ont été assez nombreuses ; mais leur gravité a diminué et quatre décès seulement se rapportent à cette cause.

La forme gastrique a largement dominé pendant la première quinzaine. Elle a été peu observée pendant la seconde moitié du mois et les fièvres ont pris de préférence la forme muqueuse. La forme céphalique a été très rare, ainsi que les fièvres typhoïdes proprement dites. Si nous rapprochons la statistique de ce mois de celle que nous avons établie pour l'hôpital militaire durant les mois précédents, nous apprécierons plus facilement ces différences : en effet, il est entré pendant le mois de septembre dans cet établissement un seul homme atteint de fièvre céphalique, dix atteints de fièvre gastrique, sept de fièvre muqueuse, un de fièvre typhoïde. Ces dix-neuf malades ont tous guéri.

A l'hôpital civil, cette maladie a été peu observée, néanmoins, une fille de service, âgée de 20 ans, entrée le 11, y est morte le 18.

Dans la ville, il n'y a eu que trois décès, un garçon

de 5 ans et deux vieillards âgés de 82 et de 70 ans sont morts de fièvre typhoïde à forme muqueuse.

Les fièvres intermittentes ont été plus fréquemment observées dans la ville ; ordinairement elles étaient accompagnées d'un embarras gastrique. Dans quelques cas il y a eu des accidents cérébraux très graves , une dame âgée de 61 ans est morte ainsi le 17 septembre ; quelques maladies ont pris le caractère pernicieux et deux fois elles se sont promptement terminées par la mort. Ces deux malades doivent arrêter un instant notre attention.

Le docteur X... a été appelé le 12 septembre auprès de deux malades, atteints tous les deux de sueurs profuses avec éruption miliaire blanche et rouge sur le cou, la poitrine et les membres supérieurs ; tous les deux sont morts presque subitement, le 14.

Le premier malade était un jeune homme âgé de 24 ans, qui s'est alité le 12 ne se plaignant que de courbature ; la fièvre était modérée, il portait quelques rares boutons semblables à ceux de la variole. Le second jour, des sueurs profuses survinrent et une éruption miliaire parut sur les parties que j'ai indiquées. Rien ne pouvait faire prévoir une prompte et fatale terminaison. Le soir, vers 8 heures, le médecin, qui l'avait vu peu de temps avant, et l'avait laissé fort tranquille, est appelé de nouveau : il ne peut alors constater que des symptômes de congestion cérébrale et la mort.

Le second malade est une fille âgée de 19 ans, qui le même jour présente les mêmes symptômes, moins les quelques boutons de variole, et meurt aussi le troisième jour, subitement, d'accidents semblables aux premiers.

Les préparations de quinquina avaient été employées chez ces deux malades autant pour combattre les sueurs profuses que pour se préserver des accès pernicioeux contre lesquels nous devons toujours nous tenir en garde.

Les cas semblables paraissent avoir été fort rares, néanmoins, j'ai donné mes soins à cette même époque à une femme âgée de 68 ans, chez laquelle j'ai observé des sueurs profuses, qui ont duré cinq à six jours sans interruption et se compliquaient le soir de malaise et de céphalalgie. J'ai recherché avec attention des sudamina que je n'ai pu trouver. La malade, soumise chaque jour à l'usage des apozèmes composés avec trente grammes de quinquina et un gramme de sulfate de quinine, s'est fort heureusement rétablie, mais après une assez longue convalescence.

Une autre malade, âgée de 42 ans, fut prise le 2 septembre de fièvre, accompagnée de céphalalgie, épistaxis et vomissements, après avoir lavé un appartement avec de l'eau froide. Le second jour, elle se plaignit de mal de gorge, la fièvre augmenta (120 pulsations), la température du corps s'éleva (39°), enfin le cinquième jour, après de nouveaux vomissements, une éruption rouge, pointillée se montra sur la face, le lendemain celle-ci présenta de larges plaques scarlatineuses qui couvraient tout le visage et ne parurent sur aucune autre partie du corps. Le cou, la poitrine et le ventre présentaient en même temps des taches ecchymotiques très petites, ne s'effaçant pas sous la pression du doigt et ressemblant tout à fait aux pétéchie de la fièvre typhoïde ou à celles que l'on voit encore dans les rougeoles ou dans les

varioles hémorrhagiques, — les sueurs profuses furent dans ce cas régulièrement intermittentes et durèrent tous les jours de midi à 8 heures du soir. Je n'ai pas trouvé trace de miliaire proprement dite. Le septième jour la fièvre diminua sensiblement (102 pulsations), la température baissa (sous la langue, 37°.7), pendant que d'abondantes épistaxis se produisaient la nuit et le matin. Les taches rouges se décolorent et les sueurs cessèrent. Dans ce cas encore, le quinquina a été utilement administré et la malade a guéri. La desquamation épidermique de la face a commencé le dixième jour et s'est faite sous forme de petites écailles furfuracées.

Le cas de scarlatine que nous venons de citer n'a pas été le seul, d'autres cas, peu nombreux il est vrai, ont été observés et une jeune femme, âgée de 21 ans, en est morte le 14 de cette maladie.

Durant le mois d'août, un cas de rougeole avait encore été signalé dans la ville, chez un adulte. Il n'y en a pas eu pendant le mois de septembre.

La variole a continué ses ravages; c'est elle qui a fourni le plus de malades et qui a fait aussi le plus de victimes. Les enfants paraissent avoir été frappés de préférence pendant le mois dernier : l'âge moyen de ceux qui sont morts avait été de 13 ans et un mois, il s'est élevé ce mois-ci à 22 ans et 8 mois, ce qui prouve que la maladie a généralement sévi sur des hommes plus avancés en âge.

Aucun cas n'a été observé chez les hommes de la garnison; à l'hôpital civil, il n'est entré que peu de malades pour cette cause et il n'y a eu qu'un décès observé chez une femme de 25 ans, qui avait été admise le

2 août, et est morte le 16 septembre, après avoir contracté la maladie dans les salles.

Dans la ville, les cas de variole ont été très nombreux, les adultes, je l'ai déjà dit, ont été plus particulièrement atteints. Les enfants sont morts ordinairement le cinquième jour et les adultes et les vieillards vers le onzième. Le nombre des décès a été de 14 : 7 hommes et 7 femmes. En ajoutant à ce total la femme qui est morte à l'hôpital civil, nous avons trouvé que l'âge moyen des varioleux décédés était de 22 ans et 8 mois.

Quelques-uns de ces malades ont été emportés brusquement, sans que rien ait permis de prévoir cette subite terminaison. Trois adultes, à ma connaissance, ont été ainsi enlevés, sans que j'aie pu savoir si la mort était le résultat d'une syncope ou d'un empoisonnement. Dans un cas, la malade, âgée de 29 ans, vaccinée, fut atteinte de variole confluente; les pustules très nombreuses étaient assez larges, mais peu élevées. Il n'y avait eu ni frissons, ni délire. La malade se sentait si bien, qu'elle engagea vers 9 heures la garde à se coucher dans la chambre voisine. Vers minuit, celle-ci fut réveillée par le bruit que fit la malade en quittant son lit. Elle avait de l'agitation, ne connaissait plus personne, elle s'affaissa et mourut à 1 heure du matin.

Une autre femme, âgée de 35 ans, non vaccinée, arrivée au septième jour de l'éruption, ne me donnait aucune inquiétude lorsque je la quittai à 5 heures du soir. On vint me chercher vers 8 heures; j'y fus immédiatement et quand j'arrivai elle était déjà morte.

Enfin un employé du télégraphe, atteint de varioloïde et arrivé au dixième jour de sa maladie, allait si bien,

qu'il se levait déjà et mangeait. Son médecin le vit le matin à 8 heures et causa quelques instants avec lui, sans que celui-ci accusât aucune souffrance ou présentât le moindre symptôme inquiétant. Environ 1 heure après, il était mort. Le confrère qui m'a communiqué ces détails n'a pu déterminer quelle était la cause de cette mort subite.

L'attention de la Société médicale des hôpitaux de Paris ayant été appelée non seulement sur la dénomination, mais particulièrement sur la gravité des *varioles Rash*, nous avons soigneusement recherché tous ces cas. Il ne nous a été permis d'en observer qu'un seul chez un homme âgé de 39 ans, vacciné et alcoolique. Chez ce malade, en dehors du caractère particulier de l'éruption et des accidents produits par l'intoxication alcoolique, nous avons trouvé la température du corps assez élevée. C'est le seul cas où le thermomètre a dépassé quarante degrés. De plus, il n'a jamais ressenti de rachialgie.

Confluente sur la face et discrète sur les membres, l'éruption a presque épargné la région abdominale où j'ai trouvé sur la région inguinale des deux côtés, mais bien plus à droite qu'à gauche, de très nombreuses taches violacées, à peine grosses comme une petite lentille et reposant sur un fond légèrement jaunâtre. Lorsque les papules de la variole se montraient, le troisième jour, je constatai qu'il n'y avait rien sur les plis de l'aîne; ce ne fut que le lendemain que je remarquai la présence des taches ecchymotiques, que j'étudiai attentivement. Le quatrième jour, après leur apparition, elles commencèrent à se décolorer, et la coloration jaunâtre du fonds augmenta. Le Rash a commencé à disparaître, en même temps que

le point noir de la dessiccation se formait sur la dépression centrale des pustules.

L'agitation, le délire surtout, et le tremblement alcoolique m'ont obligé à donner du vin et de l'opium au malade, qui a repris ses occupations ordinaires après 25 jours seulement d'interruption.

Les rhumatismes articulaires, assez fréquents dans la ville, ont été assez bénins et leur durée a été assez courte. Ces remarques peuvent s'appliquer à trois militaires, qui sont entrés à l'hôpital pour cette maladie. La fréquence des affections rhumatismales s'explique très bien par les alternatives de chaud et de froid, mais surtout par les grandes variations dans l'humidité relative de l'air, qui, forte pendant la nuit, devenait presque nulle durant le jour, et descendait de 0.80 à 6 heures du matin, à 0.29 ou 0.30 vers midi ou 3 heures du soir.

Ces mêmes causes ont encore occasionné un grand nombre de courbatures et d'angines. Les bronchites ont été relativement peu nombreuses; il y a eu quelques rares pneumonies et cette maladie n'a occasionné qu'un seul décès (homme âgé de 62 ans, mort le 4).

La phthisie pulmonaire a fait neuf victimes, six hommes et trois femmes. Cinq sont morts dans les trois premiers jours du mois et quatre du 24 au 26. L'âge moyen des phthisiques, morts pendant cette période, a été de 31 ans.

Notons en passant que la mort de ces phthisiques, survenue immédiatement après les deux coups de vent très violents du 2 et du 21, ont coïncidé avec un assez fort abaissement de température et une très grande diminution dans l'humidité relative de l'air.

Les affections des voies circulatoires ont été peu communes. Nous devons cependant signaler la mort d'un homme de 69 ans, emporté subitement par la rupture d'un anévrisme et le décès d'un autre, âgé de 31 ans, qui a succombé à une endo-péricardite, suite d'un rhumatisme articulaire. Ces deux malades sont morts, le premier le 4, et le second le 25.

C'est encore à ces deux périodes fatales que se reportent quelques-uns des décès survenus à la suite de maladies des centres nerveux. Sur trois morts de méningite, deux sont arrivés le 1, et un le 18. Les cinq congestions ou hémorrhagies cérébrales sont survenues les 1, 4, 9, 10 et 30 septembre.

Le nombre des maladies des voies digestives a bien diminué depuis le mois dernier. Il y a encore quelques diarrhées, mais les dysenteries, qui devraient avoir succédé aux nombreuses diarrhées occasionnées par les fortes chaleurs de l'été que nous venons de passer, ont été rares. Elles ont néanmoins déterminé la mort de deux vieillards et d'un adulte atteints de dysenterie chronique (80, 65, 40 ans).

La diarrhée n'a fait des victimes qu'aux âges extrêmes de la vie : deux femmes de 80 ans et deux tout jeunes enfants sont morts de cette maladie. Le nombre des enfants morts de gastro-entérite, est descendu à quatre, tandis qu'il y en avait vingt-deux et vingt les mois précédents.

Il reste encore à noter un cas d'albuminurie, et deux cas d'anasarque, dont les causes ne sont pas indiquées.

Si nous devons classer les maladies par ordre de fréquence, nous trouverions d'abord les varioles, les fièvres

intermittentes, les fièvres graves et les affections rhumatismales; les maladies des voies digestives et des voies respiratoires viendraient ensuite. En somme, il n'y a pas eu beaucoup de malades et c'est surtout à la variole qu'il faut rattacher le nombre de décès, qui dépasse de vingt et un la moyenne générale.

Mois d'octobre 1869.

MÉTÉOROLOGIE.

Les phénomènes atmosphériques ont présenté des caractères très différents pendant les deux moitiés du mois d'octobre. Durant la première quinzaine, le temps a été remarquablement beau, le ciel pur et l'air calme, le baromètre s'est tenu constamment élevé, la température chaude pendant le jour se refroidissait sensiblement pendant la nuit à cause du grand rayonnement nocturne. Le degré d'humidité de l'air et la quantité d'ozone, relativement assez élevés, ont peu varié le jour et la nuit.

Une dépression barométrique assez forte commence le 15 et se continue jusqu'au 17 : le baromètre descend de 766^{mm} le 13, à 6 heures du matin, à 750^{mm},32 le 17 à midi. En ce moment, le thermomètre, qui était resté assez élevé, descend brusquement et la température moyenne qui, le 17, était encore de 19°.8, n'est plus que de 9°.9 le 20.

Alors commence la seconde période, les oscillations barométriques sont un peu plus fortes, la pression diminue, la température baisse beaucoup et la moyenne

de la journée , qui avait été de $19^{\circ}.2$ pour la première quinzaine, n'est plus que de $11^{\circ}.1$ pour la deuxième. L'air est plus sec et la moyenne descend de 0.69 , moyenne du 1 au 17, à 0.56 , moyenne du 18 au 31. Le ciel reste habituellement couvert; un vent du Nord-Ouest, assez violent, souffle durant cette période et rend plus sensible le refroidissement.

Tel est l'ensemble des deux mouvements bien caractérisés que nous avons observés dans les éléments météorologiques. Nous allons les étudier en détail.

Le baromètre, avons-nous dit, est resté assez élevé pendant le mois d'octobre. La moyenne, à midi, a été de $759^{\text{mm}}.39$ et les oscillations se sont faites entre $766^{\text{mm}}.09$, le 13 à 6 heures du matin, et $749^{\text{mm}}.97$, le 19 à la même heure. Malgré l'écart de seize millimètres, qui se produit du 13 au 17, la moyenne des différences journalières de la pression barométrique ne dépasse pas $2^{\text{mm}}.4$ et reste au-dessous de la moyenne mensuelle.

Les écarts de la température ont été beaucoup plus forts que les précédents; le 9, le maximum atteignait $32^{\circ}.6$ et le 31, le minimum descendait jusqu'à $-1^{\circ}.8$. La différence moyenne des températures extrêmes du mois dépasse la moyenne générale de 1° , quoi qu'elle ne soit que de $9^{\circ}.7$. Cette différence aurait été bien moins considérable sans le refroidissement nocturne que nous avons eu pendant la première dizaine du mois, refroidissement qui a occasionné un écart moyen de 12° entre la chaleur du jour et le froid de la nuit, alors que ce même écart n'a été que de $8^{\circ}.2$, pendant les vingt derniers jours. C'est le jour où le maximum absolu du mois

a été observé, que nous avons eu la plus grande différence : le thermomètre est descendu de $32^{\circ}.6$ à 12° , donnant ainsi une différence de $20^{\circ}.6$ dans un jour.

L'humidité relative de l'air, assez élevée pendant la première période, a beaucoup diminué pendant la seconde. La moyenne, à 9 heures du matin est descendue de 0.69, moyenne du 1 au 17, à 0.56, moyenne du 18 au 31. L'écart le plus fort est arrivé en même temps que l'abaissement de température et a fait varier rapidement l'état hygrométrique de 0.79, le 17, à 0.48, le 21. La différence d'un jour à l'autre a été de 0.063.

La coloration du papier ozonométrique n'a guère varié pendant le mois et les différences que nous venons de signaler dans les divers éléments météorologiques pendant les deux périodes, ne sont pas appréciables ici. La moyenne de la quantité d'ozone a été de $13^{\circ}.2$ dans la première et de 12° dans la seconde, la moyenne du mois, assez élevée, est arrivée à $12^{\circ}.8$.

Il n'est tombé pendant le mois d'octobre que $3^{\text{mm}}.8$ de pluie, dans la nuit du 18 au 19. En même temps la neige tombait sur le Canigou, descendait assez bas et tenait pendant 4 à 5 jours. Le 28, la neige tombait encore, mais en moins grande abondance, elle fondait aussi beaucoup plus vite.

L'humidité de l'air avait été un peu entretenue pendant les quinze premiers jours par d'abondantes rosées et les courants marins; nous avons déjà signalé la sécheresse de la dernière quinzaine, occasionnée par la persistance des courants septentrionaux.

Pendant la période de calme, le ciel est resté presque toujours sans nuages; les vents d'Est ont soufflé habi-

tuellement et ont entretenu l'humidité de l'air. A l'approche du coup de vent de Nord-Ouest, qui a soufflé avec force pendant quatre jours consécutifs, le ciel s'est couvert et ce n'est guère qu'à la fin du mois, lorsque le vent a diminué d'intensité, que le ciel a recouvré sa sérénité.

Le coefficient, qui représente la nébulosité moyenne du ciel, arrive presque à $\frac{4}{10}$; celui qui donne la force est de $\frac{3}{10}$.

Les caractères météorologiques de la première quinzaine ont donc été bien différents de ceux de la seconde. Nous trouvons d'abord un ciel pur, un air calme, avec une forte pression et une température élevée pendant le jour et assez fraîche le soir; beaucoup d'ozone et d'humidité. — Pendant la seconde période, le ciel se couvre, le courant polaire froid et sec succède au courant équatorial qui nous arrivait tiède et chargé d'humidité, le baromètre descend brusquement et ne se relève qu'avec peine pendant que la température baisse d'une manière rapide et continue jusqu'à la fin du mois.

MALADIES RÉGNANTES.

Nous avons fait remarquer, le mois dernier, que le nombre des fièvres graves avait diminué, ainsi que leur nocuité. Pendant le mois d'octobre, la recrudescence automnale habituelle paraît avoir repris, les cas de fièvre grave paraissent avoir été un peu plus nombreux; la mortalité s'est aussi élevée, mais cette recrudescence n'a été observée qu'à l'hôpital militaire, les habitants civils ont été très peu atteints et presque toujours d'une manière peu dangereuse. L'hôpital militaire a reçu treize soldats

atteints de fièvres graves, et celles-ci se répartissent, quant à la forme, de la manière suivante : fièvres gastriques trois, fièvres muqueuses quatre, fièvres typhoïdes six. C'est à cette dernière que se rapportent les trois décès observés les 12, 20 et 27. La mort est arrivée dans ces cas le 9^e, 13^e, 29^e jour de la maladie. La durée moyenne des cas, qui se sont heureusement terminés, a été de 36 jours, celles des autres cas, de 17.

En ville, ces maladies diminuent sensiblement et n'ont occasionné que le décès d'un enfant de 2 ans et d'un vieillard âgé de 81 ans, mort le 15 d'une fièvre adynamique. La saison nous a amené un plus grand nombre de fièvres intermittentes, ordinairement très bénignes ; celles-ci ont rarement pris le caractère pernicieux et nous ne relevons que le décès d'un enfant de 5 ans, qui *paraît* être mort d'une fièvre pernicieuse. Quant à la fréquence du type, nous trouvons qu'il y a eu à l'hôpital militaire douze fièvres intermittentes, dont six quotidiennes, trois tierces et trois indéterminées.

La variole sévit toujours : l'épidémie paraît toutefois diminuer d'intensité. Nous notions en effet quinze décès, le mois dernier, et nous n'en avons que huit pendant le mois d'octobre. Remarquons bien que tous sont survenus du 11 au 20 (11, 12, 15, 16, 16, 17, 18, 20), c'est-à-dire pendant la période critique durant laquelle nous observions une forte dépression barométrique, coïncidant avec un brusque refroidissement de l'air et une grande variation de l'état hygrométrique. L'âge moyen des décédés est de 4 ans 8 mois, dans ce total est compris une fille de 19 ans.

La garnison, qui, jusqu'à présent, avait été épar-

gnée, a fourni trois entrants, atteints de variole. Ils ont tous guéri.

Un cas de variole, que j'ai observé dans ma clientèle, me paraît exiger une mention spéciale.

Une femme veuve, âgée de 62 ans, fut subitement atteinte, le 28 octobre, d'une hémiplégie du côté gauche, que tout me portait à rendre symptomatique d'une affection cérébrale et que je traitai par une forte application de sangsues derrière les apophyses mastoïdes et l'usage des purgatifs. La paralysie diminua. Le 30, à ma visite du soir, grande fut ma surprise lorsque j'aperçus sur la face dorsale des mains de petits boutons rouges, qui me parurent être des pustules varioliques au début. L'éruption se développa parfaitement, les symptômes cérébraux et la paralysie cessèrent, et cette femme, qui n'avait pas été vaccinée, eut une variole confluente noire, qui se termina très heureusement.

C'est encore chez cette femme que j'observai des ecchymoses sous-cutanées, fluctuantes, occupant toute la moitié terminale des doigts et simulant assez bien des doigts de gants noirs. La résolution se fit lentement.

Les maladies constitutionnelles n'ont pas été bien fréquentes pendant ce mois. Il n'y a eu qu'un décès à la suite d'un rhumatisme cérébral et un autre provenant de tuberculation méésentérique. Les rhumatismes musculaires ont été assez communs et il y a eu quelques rares cas de rhumatisme articulaire.

J'ai observé le décès par suite d'un rhumatisme cérébral chez un homme, âgé de 68 ans, grand buveur, qui, à plusieurs reprises, avait souffert de douleurs rhumatismales. Il s'alita le 23, en proie à de violentes douleurs

dans les articulations des membres inférieurs et fut pris tout à coup le 28 d'accidents apoplectiformes, qui l'emportèrent en 20 heures.

Les symptômes qui m'ont le plus frappé dans cette circonstance sont une *surdité complète* et une impossibilité absolue de traduire la pensée par la parole, qui plongeaient le malade dans un état d'hébètement complet. Ainsi que je l'ai dit, la mort survint une vingtaine d'heures après l'apparition des accidents cérébraux, malgré un traitement très énergique.

Vers le milieu du mois, il semble qu'il y a eu une poussée de tuberculisations pulmonaires. Quelques-uns de mes confrères, que j'ai interrogés à ce sujet, ont fait la même remarque. Il n'y a pas eu cependant une augmentation dans la mortalité, ainsi que nous le verrons quand nous en serons aux maladies des voies respiratoires.

Comme les affections rhumatismales, les névralgies ont été assez fréquentes et se sont portées de préférence vers la cage thoracique. Les points de côté ont été assez nombreux, ainsi que les névralgies intercostales.

A l'hôpital militaire, deux officiers atteints de lypémanie ont dû être évacués l'un à Montpellier, l'autre chez ses parents, avec un congé de convalescence.

Un enfant de 5 ans est mort de convulsions, sans autre indication.

Les érysipèles n'ont pas été bien nombreux, toutefois il y en a eu un cas à l'hôpital militaire et j'en ai eu cinq chez des enfants au Bon-Pasteur. La face a toujours été le point de départ de la maladie, qui s'est ordinairement propagée sur le cuir chevelu et s'est éteinte sur place, sans présenter de gravité.

Les méningites sont devenues très rares et, durant le mois d'octobre, un seul décès se rapporte à cette cause.

Les apoplexies cérébrales ont été plus communes et sept cas de mort s'y rattachent; c'est toujours les vieillards qui payent un très large tribut. Ces décès ont survenu le 5, 16, 18, 18, 25, 26, 30. La moitié appartient donc à la période critique du 17 au 20, de laquelle peuvent encore dépendre ceux du 25 et 26. Quant à celui qui est arrivé le 30, il a été occasionné par l'ivresse.

Les magnifiques journées que nous avons eues pendant la première moitié du mois étaient chaudes pendant le milieu du jour et fraîches le soir et le matin, aussi les courbatures ont été très fréquentes et les maladies des voies respiratoires très nombreuses. Le brusque refroidissement survenu du 17 au 20 et la grande différence dans l'état hygrométrique de l'air ont aggravé l'état de ceux qui étaient atteints de maladies chroniques et ont occasionné quelques décès.

Les laryngites et les bronchites n'ont rien présenté de particulier et ont guéri après une douzaine de jours de traitement; deux jeunes enfants sont morts l'un d'une laryngite et l'autre d'une bronchite.

Les pneumonies ont été beaucoup plus graves et ont occasionné cinq décès; quatre vieillards sont morts de bronchites chroniques ou d'asthme.

La phthisie enfin a occasionné le décès de six femmes et d'un homme. L'âge moyen des décédés est de 24 ans. Ainsi que je le faisais remarquer plus haut en parlant de la variole, c'est pendant la période critique du 11 au 20, que le plus grand nombre de ces décès a aussi été observé : 2, 8, 13, 15, 18, 19, 24.

Les personnes atteintes de maladies du cœur ont également souffert, il n'y a eu toutefois que les décès de deux vieillards (63 et 84 ans), qui s'y rapportent.

Du côté des voies digestives nous avons observé quelques angines graves; dans trois cas elles ont été mortelles. Il y a eu aussi quelques embarras gastriques, des diarrhées catarrhales et peu de dyssenteries. La gastro-entérite et l'entérite ont déterminé la mort de cinq enfants, un adulte est mort d'un abcès du foie. Nous venons de dire que la dyssenterie a été peu observée et cependant nous trouvons huit décès qui relèvent de cette cause. Deux en ville et six à l'hôpital civil. Ce nombre, relativement très élevé, vient évidemment de ce que les individus épuisés par les besoins et la maladie ont enfin cherché un refuge à l'hôpital, où ils sont venus mourir.

Deux femmes sont mortes, l'une âgée de 46 ans, le 18, d'une hydropisie ascite, l'autre âgée de 66 ans, le 23, d'une entérite chronique.

Pour compléter le relevé des diverses causes de décès connues, il nous reste à signaler un cas d'abcès des ovaires (63 ans), deux cas d'anasarque (77 et 16 ans), un abcès par congestion chez un adulte et enfin le suicide d'un homme âgé de 75 ans, qui s'est coupé la gorge le 3.

Nous ne pouvons pas assigner à la constitution médicale de ce mois un caractère franc bien défini. Le nombre et la gravité des fièvres graves et des varioles a diminué. Les rhumatismes et les maladies aiguës des organes respiratoires ont été plus fréquents et les affections des voies digestives sont devenues très rares,

nous sommes en pleine transition du régime atmosphérique de l'été à celui de l'hiver et la constitution médicale correspond assez bien à ce changement.

Mois de novembre 1869.

MÉTÉOROLOGIE.

La violente bourrasque de Nord-Ouest, qui avait sévi pendant la seconde moitié du mois d'octobre, s'est un peu calmée à la fin de ce mois, mais n'a réellement cessé que le 5 du mois suivant. En ce moment, les vents ont passé à l'Ouest, la température s'est rapidement relevée et la sécheresse de l'air a un peu diminué. Le temps est devenu calme, le ciel a repris sa pureté pendant le jour et ne s'est un peu voilé que le soir, lorsque se condensaient les nombreuses vapeurs suspendues dans l'air. La température s'est adoucie et durant la nuit, pendant la première dizaine du mois, les minima se sont tenus à huit ou dix degrés au dessus de zéro.

Dans la matinée du 10, la Tramontana reprend et souffle avec force jusque dans la soirée du lendemain. Le calme se fait ensuite, le ciel reste beau, mais la température s'abaisse et descend jusqu'à 0° le 15. Pendant la seconde dizaine, mais surtout du 10 au 15, les écarts de température sont assez forts, et le thermomètre, qui s'élevait jusque vers 20° au milieu du jour, descend jusqu'à deux ou trois degrés pendant la nuit.

Le 20, une très forte dépression barométrique commence à se produire, la température moyenne s'abaisse beaucoup, les vents du Nord-Ouest règnent de nouveau, le ciel devient nuageux, mais les différences des températures extrêmes du jour et de la nuit sont bien moins sensibles.

Tel est l'ensemble des phénomènes que nous avons observés ; étudions maintenant chacun des éléments météorologiques en particulier.

Les amplitudes barométriques, qui avaient progressivement diminué d'étendue en avançant vers la belle saison, ont augmenté graduellement, et du 19 au 23 novembre, il y a eu une différence de pression de 27^{mm}.19. Le baromètre est en effet descendu de 768^{mm}.26 le 19 à 9 heures du matin, à 741^{mm}.07 le 23 à 3 heures du soir. Cette oscillation est la seule importante ; nous devons cependant faire remarquer que du 13 au 16 le mercure était descendu de 771^{mm}.38 (le 13 à 9 heures du matin), à 759.12 (le 16 à midi). Aussi les variations barométriques d'un jour à l'autre sont elles assez fortes : leur moyenne s'est élevée à 3^{mm}.68. La pression moyenne à midi a été un peu plus élevée que la moyenne annuelle : elle est arrivée à 759^{mm}.36.

Pendant le mois d'octobre, la température avait suivi une marche bien régulièrement descendante et la différence des températures extrêmes n'avait pas dépassé 9°.7. En novembre, sous l'influence de la bourrasque dont nous avons parlé, nous débutons par un froid de —1°.5, observé pendant la première nuit du mois ; d'un saut, le minimum monte, le 2, à 7°.4. Durant dix jours, la plus basse température se tient entre 8° et 10° et la plus élevée monte pendant le jour jusqu'à 22°.5. Aussi la différence des maxima et des minima donne-t-elle une moyenne de 11°.6 pour la première dizaine. Du 12 au 16, un nouveau refroidissement se produit encore et la différence des maxima et minima arrive à 17°.7, le 15. L'écart moyen devient beaucoup plus grand et s'élève

à 15°.1. Les écarts diminuent ensuite très vite et pendant la dernière dizaine ils ne sont en moyenne que de 7°.

Il faut tenir un très grand compte de ces variations, et ne pas se contenter de prendre la moyenne du mois, car ces grandes différences se produisent souvent par périodes de 5 à 10 jours et sont confondues dans la moyenne. Le thermomètre peut, après être resté presque stationnaire pendant un certain temps, parcourir une longue étendue de son échelle et donner des différences qui s'élèvent quelquefois jusqu'à 15 et 18 degrés. Ces faits, je le répète, méritent la plus grande attention, parce que l'homme, aussi bien que les végétaux, s'accommode mal et souffre de ces variations trop étendues, surtout lorsqu'elles durent assez longtemps.

Le maximum absolu de température a été de 22°.3, le 7 et le minimum le plus bas de — 1°.3, le premier. La moyenne des températures extrêmes a été de 11°.6 et leur différence de 10°.3.

Pendant tout le temps qu'a duré la bourrasque de Nord-Ouest, le froid a été vif et sec; l'humidité de l'air a augmenté ensuite sous l'influence des courants qui nous arrivaient du Sud et de l'Est, chargés des vapeurs de la Méditerranée. Néanmoins, l'absence complète de pluie, qui a retardé et sur presque tous les points empêché les semailles, laisse dans l'air quelque chose que nous ressentons, dont l'influence agit sur l'organisme et que le psychromètre ne saurait indiquer.

Quant aux différences de l'humidité de l'air aux diverses heures de la journée, elles ont été moins fortes que les mois précédents; l'humidité moyenne a été de 0.742 à 6 heures du matin et de 0.66 à 9 heures du

soir; elle n'est pas descendue pendant le jour au dessous de 0.48, à midi, et de 0.509 à 3 heures du soir. La moyenne de 9 heures du matin a été de 0.615.

La quantité d'ozone a diminué, la moyenne de la nuit reste encore assez élevée, puisqu'elle est de 11°.3, mais celle du jour n'a pas dépassé 9°.4.

Les vents du Nord-Ouest ont dominé, ils ont soufflé de cette direction pendant la moitié du mois et avec beaucoup de force pendant trois fois, le 11, le 21 et le 26. Leur vitesse a été bien moins grande et leur rapidité a été de 2.1. Les vents, qui ont soufflé cinq fois de l'Ouest et sept fois de l'Est ou du Sud, ont toujours été très faibles.

Quant à la pluie, il n'est pas tombé une goutte d'eau; alors qu'il en tombe en moyenne 59 litres par mètre carré, pendant ce mois. En 1841, le mois de novembre se passa également sans pluie, et en 1861, on n'en recueillit qu'un millimètre.

Le ciel a été très beau pendant la première quinzaine, il est devenu plus ou moins nuageux durant la seconde moitié de novembre, aussi nous avons eu cinq jours de rosée et deux jours de gelée pendant la première période, tandis qu'il n'y a eu que deux jours de rosée pendant la seconde. La moyenne de la nébulosité du ciel a été de 3.5.

En résumé, on pourrait diviser le mois de novembre en deux périodes : pendant la première, période de calme, le ciel est clair, la pression peu variable et les différences des températures extrêmes sont assez grandes. Pendant la seconde, le ciel est nuageux, la colonne barométrique fait de grands mouvements, le thermomètre remonte et ses écarts diminuent d'étendue.

MALADIES RÉGNANTES.

La constitution médicale du mois de novembre ne présente rien de bien remarquable à signaler : c'est une période de transition des maladies occasionnées par les fortes chaleurs de l'été dernier ou par les chaleurs tardives du commencement de l'automne, aux froids précoces qui leur ont brusquement succédé.

Les fièvres graves sont plus rares et moins dangereuses que pendant les mois derniers. Elles revêtent de préférence la forme muqueuse et surtout gastrique. Dans quelques cas, très rares il est vrai, elles ont cependant été accompagnées d'accidents ataxiques ou ataxo-adiynamiques. Quelquefois, et en particulier chez un adulte que j'ai vu en consultation, les symptômes thoraciques ont dominé et le malade est mort d'une pleuro-pneumonie, survenue vers le huitième jour d'une fièvre muqueuse qui, au début, paraissait être très bénigne. Chez un homme de 62 ans, une pneumonie a été suivie d'accidents typhoïdes qui ont enlevé le malade vers le 23^e jour. A l'hôpital militaire, les fièvres graves ont été bien moins nombreuses que les mois précédents, on en a compté dix qui toutes ont guéri. A l'hôpital civil elles n'ont occasionné aucun décès. En ville, la fièvre typhoïde n'a fait que les deux victimes dont nous avons ci-dessus indiqué la cause de la mort.

Les fièvres intermittentes ont été assez nombreuses pendant le mois de novembre, mais nous ne les croyons pas aussi communes que le supposent quelques-uns de nos confrères. Nous savons en effet que les maladies

fébriles catarrhales s'accompagnent presque toujours d'un redoublement journalier caractérisé par du malaise, des frissons, de la céphalalgie et de la moiteur de la peau. Ces phénomènes morbides surviennent, ou du moins augmentent, ordinairement au coucher du soleil. Dans presque toutes les maladies aiguës et dans les fièvres muqueuses en particulier, on observe cette recrudescence journalière de quelques symptômes, qui constitue ce que l'on appelle habituellement l'accès du soir, accès qui se juge lui-même et ne nécessite pas l'usage des anti-périodiques.

La durée de la maladie semble venir à l'appui de notre opinion : les fièvres intermittentes franches cèdent ordinairement très vite et durent peu, tandis que la durée moyenne de ces fièvres, réputées intermittentes, est de quinze jours au moins, temps qui représente la durée des maladies fébriles dont elles ne seraient qu'un symptôme et qui guérissent sans que nous ayons recours au sulfate de quinine.

L'épidémie de variole paraît avoir diminué depuis le mois d'août et septembre jusque vers le milieu de novembre. Les cas sont alors devenus beaucoup plus nombreux, il y a eu une recrudescence manifeste dans la fréquence, mais la gravité a diminué puisque le nombre des décès n'a pas augmenté et reste à huit comme au mois d'octobre, époque où les cas étaient moins fréquents. Cette augmentation est assez forte et évidente à l'hôpital militaire, où le nombre des varioloïdes monte de trois à six, sans qu'il y ait cependant de décès. Cela tient à ce que les militaires vaccinés ou non sont toujours revaccinés en entrant au corps. A l'hôpital civil, trois

femmes ou filles, âgées de 20, 26 et 25 ans, sont mortes de cette maladie. En ville, les enfants seuls ont payé le tribut à l'épidémie, et les jeunes victimes n'étaient âgées que de 3, 3, 2, 5 et 4 ans. Cette différence dans l'âge des décédés de la ville et de l'hôpital vient de ce que les enfants qui ont été atteints ont continué à recevoir les soins de leurs parents, tandis que les adultes indigents qui ont été frappés n'avaient pas été le plus souvent vaccinés et ont été admis à l'hospice atteints de varioles confluentes. Tous les quartiers de la ville et la banlieue paraissent être également atteints.

Il y a toujours quelques cas isolés de scarlatine, sans gravité.

Les érysipèles, qui avaient commencé à être observés durant le mois dernier, ne sont pas beaucoup plus nombreux et ne présentent rien de particulier.

Les rhumatismes sont devenus très rares, mais à la fin du mois, les névralgies diverses ont été assez communément observées pendant la dernière dizaine.

Nous avons signalé le mois dernier quelques anémies chez les individus qui avaient été éprouvés par les fortes chaleurs, ce mois-ci nous n'en avons pas observé, mais chez les jeunes personnes, les fonctions menstruelles s'établissent avec peine et nécessitent notre intervention.

Les maladies générales constitutionnelles ont occasionné les décès suivants : cancer de la mamelle droite (femme de 69 ans); adénite générale chronique (homme de 77 ans); fièvre hectique (femme de 80 ans), enfin une fille de 14 mois est morte d'inanition.

Les voies respiratoires assez vivement éprouvées par les variations de température, ont été le siège de mala-

dies assez communes. Les angines, les bronchites ont été particulièrement observées après les froids précoces survenus à la fin du mois d'octobre et au commencement de novembre, et à la suite du coup de vent très fort et très froid survenu pendant les dix derniers jours du mois.

Les angines ou laryngites pseudo-membraneuses sont rares. Il y a eu quelques cas d'angine couenneuse, tous suivis de guérison; le croup, très rare, a occasionné la mort d'un garçon de 3 ans. Une fille, âgée de 17 ans, est morte en 24 heures, le 23, d'une pharyngo-laryngite œdémateuse.

Les bronchites très communes étaient caractérisées par une inflammation plus ou moins forte des bronches sans fièvre et sans la sécrétion catarrhale qui les suit ordinairement de très près. La toux persistait et ce n'est que fort tard que les malades rendaient quelques crachats peu abondants.

Le décès d'une femme de 64 ans, morte le 14, et d'un homme de 37 ans, mort le 16, paraissent se rapporter à cette maladie.

Il y a eu quelques cas de pneumonie ou mieux de pleuro-pneumonie, qui présentaient ce caractère particulier d'exister sans que les signes fournis par l'auscultation et la percussion présentassent cette netteté, qui permet ordinairement de les reconnaître avec une si grande facilité. Les épanchements pleurétiques ont souvent eu de la peine à se résoudre, surtout chez les vieillards.

Une femme de 80 ans est morte de pneumonie, le 8, et quatre individus, âgés de 59, 64, 1, 69 ans, sont morts d'épanchements pleurétiques les 10, 19, 22 et 23

novembre. Depuis longtemps nous n'avions pas eu un total de décès se rattachant à cette cause qui fut relativement aussi considérable.

La phthisie pulmonaire n'a occasionné que cinq décès, survenus le 6, 22, 24, 24 et 29 du mois de novembre. Les trois décès notés le 22 et 24 arrivent cette fois encore après un coup de vent très fort, suivi d'une dépression barométrique très rapide et d'un abaissement de température très sensible.

Quant aux maladies des voies digestives, elles ont beaucoup diminué de fréquence et l'on ne compte guère plus que de vieilles dyssenteries qui, deux fois à l'hôpital civil et deux fois en ville, ont occasionné la mort des malades qui en étaient atteints. Il y a eu encore deux morts à la suite d'une cirrhose du foie et d'un étranglement interne.

On a écrit que les intempéries du mois de novembre avaient occasionné à Toulon un grand nombre d'angines couenneuses et d'attaques d'apoplexie rapidement mortelles. Dans notre région, nous avons vu que les angines couenneuses étaient assez rares et généralement bénignes. Les attaques d'apoplexie n'ont guère été plus fréquentes que d'habitude : il n'y a eu que six décès rapportés à cette cause, et survenus le 5, 5, 6, 8, 11 et 22 novembre, c'est à dire au moment des brusques variations de température et de pression.

Les malades, porteurs d'anciennes maladies du cœur, ne paraissent pas avoir été plus spécialement frappés durant le mois de novembre, quoi qu'il y ait eu 5 décès produits par cette cause le 20, 25 et 28.

Notons enfin deux maladies des voies génito-urinaires,

qui ont occasionné la mort d'une femme de 62 ans (albuminurie) et d'un homme de 56 ans (catarrhe de la vessie?) et quatre décès de vieillesse, à 74, 75, 80 et 84 ans.

Il résulte de ce compte-rendu que la constitution médicale du mois de novembre ne présente pas de caractère nettement défini. Les varioles ont été plus nombreuses, sans augmenter de gravité; les fièvres typhoïdes ont été plus rares et se sont d'ordinaire heureusement terminées. Les affections des voies respiratoires dont nous avons constaté la fréquence ont présenté le caractère de n'être pas aussi franches que d'habitude. En somme, l'état sanitaire a été assez satisfaisant et la mortalité a été assez faible, eu égard au nombre considérable de maladies que nous avons eu à traiter.

Causes de décès connues à Perpignan pendant l'année 1868-1869.

CAUSES DES DÉCÈS.	PAR MOIS.												Par année	PAR SAISON.			
														Hiv.	Prin.	Été	Aut.
	D	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N					
Continues graves ou typhoïdes.....	5	4	7	5	3	3	6	4	11	4	5	2	59	16	11	21	11
Intermittentes.....	2	1	0	0	0	0	0	0	0	0	2	1	6	3	0	0	3
Variable.....	0	0	0	0	1	0	0	3	17	15	8	8	52	0	1	20	31
Éruptives.....	2	2	0	3	2	2	1	0	0	0	0	0	12	4	7	1	0
Rougeole.....	0	0	0	0	0	0	1	2	0	1	0	1	5	0	0	3	2
Scarlatine.....	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Rhumatismes.....	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	1	0	0	0	1
Rachitisme.....	0	0	1	1	1	0	0	1	2	2	0	0	8	1	2	3	2
Cancer.....	0	0	1	0	0	0	0	0	2	1	0	1	5	1	0	2	0
Maladies générales.....	0	1	1	0	0	0	0	0	2	0	0	0	4	2	0	2	0
Tubercules.....	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	1	2	0	1	0	1
Constitutionsnelles.....	0	0	0	0	0	0	1	0	0	1	0	1	3	0	0	1	2
Aréne.....	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Mal. virulentes ou contagieuses.....	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Autres (fièvre hectique, etc.).....	1	5	1	1	2	0	1	0	2	1	0	1	15	7	3	3	2
.....	0	1	0	2	0	2	1	0	1	0	1	0	8	1	4	2	1
.....	2	0	3	1	3	5	7	11	10	3	1	0	49	5	12	28	4
.....	5	7	5	8	5	2	5	3	6	5	7	6	64	17	15	14	18
.....	0	3	2	1	3	1	2	1	2	0	0	0	15	5	5	5	0
.....	7	6	2	1	3	2	4	0	0	1	1	1	31	15	9	4	3
.....	1	1	3	0	1	0	1	0	1	1	1	0	10	5	1	2	2
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1	1	1
.....	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	9	1	1		

Maladies chroniques des organes de la respiration.	4	7	4	11	5	7	10	8	7	9	7	5	84	15	23	25	21
Phthisie.	3	1	0	4	3	2	1	2	0	1	1	2	10	3	9	8	4
Bronchite chronique.	2	1	0	0	2	1	1	1	0	0	2	0	10	3	3	2	2
Asthme.																	
Maladies des organes de la circulation.	1	1	1	1	1	0	2	0	2	0	1	0	12	3	2	4	3
Aiguës.	6		4										21	10	4	3	4
Chroniques.																	
Stomatites.	0	0	0	0	0	0	2	1	0	1	0	0	4	0	0	3	1
Angines.	0	2	0	0	0	0	0	0	0	1	3	1	7	2	0	0	5
Mal. de l'estomac.	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	1	0	0	1	0
Gastro-entérite.	1	3	2	3	0	1	0	20	22	4	3	0	68	6	4	51	7
Entérite.	0	0	0	0	2	0	0	0	0	1	2	1	9	0	2	0	7
Dysenterie.	0	0	0	0	0	0	2	1	4	3	8	4	22	0	0	7	15
Mal. du foie.	0	1	2	0	0	1	0	2	2	1	1	1	12	3	1	4	4
Péritonite.	0	0	0	0	0	1	1	0	0	0	0	0	2	0	1	1	0
Pleurite.	0	0	0	0	0	1	1	0	0	0	0	0	1	1	1	1	1
Ascite.	1	0	0	0	0	1	0	1	0	0	1	0	4	1	1	1	1
Mal. de l'estomac.	0	0	0	0	1	0	1	0	0	0	0	0	2	0	1	1	0
Entérite chronique.	2	1	1	1	1	1	0	1	3	0	1	1	13	4	3	4	2
Dysenterie chronique.	0	0	1	0	1	2	0	0	0	0	0	0	4	1	0	0	0
Carcin.	0	0	0	0	0	0	0	2	0	0	1	0	3	0	2	2	1
Maladies des organes génito-urinaires.	0	0	0	0	0	1	2	0	2	1	0	1	7	0	1	4	2
Reins.	0	0	0	0	0	1	2	0	2	1	0	1	2	0	0	1	1
Vessie.	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	1	2	0	0	1	1
Uterus.	0	0	1	0	2	0	0	3	1	1	0	0	8	1	2	4	1
Ovaires.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	0	1
Scm.	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	2	1	0	0	1
Maladies du tissu cellulaire.	0	0	0	1	1	1	0	0	0	0	0	0	3	0	3	0	0
Maladies de la peau.	0	1	1	0	0	0	0	0	0	2	2	0	6	2	0	0	4

**DES MALADIES RÉGNANTES
ET DE LEURS RAPPORTS AVEC LA MÉTÉOROLOGIE.**

ANNÉE 1868—1869.

RÉSUMÉ ANNUEL.

Le nombre des décès occasionnés par les *fièvres typhoïdes*, dans la ville et dans les hôpitaux, s'est élevé à 59 pendant l'année 1869. Le tableau suivant permet d'apprécier la fréquence de cette maladie aux diverses époques de l'année :

FIÈVRE TYPHOÏDE.		D.	J.	F.	M.	A.	M.	J.	J.	A.	S.	O.	N.	ANNÉE.
NOMBRE DES DÉCÈS	de la ville.....	4	0	4	2	2	3	4	2	5	3	2	2	33
	des hôpitaux.....	1	1	3	3	1	0	2	2	6	1	3	0	26
	Total.....	5	1	7	5	3	3	6	4	11	4	5	2	59
Age moyen des décédés de la ville.....		43	0	11	54	32	24	39	18	53	52	42	47	40 ans

On voit que les décès occasionnés par la fièvre typhoïde ont été plus fréquents en hiver et surtout en été que pendant les autres saisons. C'est au mois d'août que correspond le chiffre le plus fort.

Si nous voulons pénétrer plus avant dans l'étude de la fréquence et de la gravité des fièvres typhoïdes, la statistique des hôpitaux militaires nous fournira de précieux renseignements.

Fièvres typhoïdes traitées à l'hôpital militaire de Perpignan.

MOIS DE L'ANNÉE	NOMBRE DE CAS OBSERVÉS	DURÉE DU TRAITEMENT	NOMBRE DE DÉCÈS
—	—	—	—
Décembre 1868....	5	25 jours	0
Janvier 1869.....	11	38 —	4
Février.....	9	32 —	1
Mars.....	7	22 —	2
Avril.....	1	30 —	0
Mai.....	0	0 —	0
Juin.....	8	22 —	2
Juillet.....	16	23 —	7
Août.....	6	31 —	0
Septembre.....	1	37 —	0
Octobre.....	6	28 —	2
Novembre.....	10	38 —	1
ANNÉE.....	80	30 jours	19

L'influence des saisons est ici bien plus sensible encore que dans le premier tableau. En hiver, il y a eu vingt-cinq cas, dont cinq suivis de mort, et en été trente cas ont déterminé 9 décès. Nous ne trouvons au prin-

temps que deux décès sur huit cas et en automne trois décès sur dix-sept cas. C'est juste au moment où le chiffre de la garnison est le plus élevé, que le nombre et la gravité de ces fièvres diminuent. Au printemps, nous trouvons sur une garnison moyenne de 2.161 hommes 8 individus atteints de fièvres typhoïdes et en été, sur une moyenne de 1.805 hommes, nous en comptons 30. Ce qui nous donne une proportion de 0.004 et de 0.017 pour cent pour ces deux saisons.

Les nombres précédents représentent les cas de fièvres typhoïdes vrais, dont le diagnostic ne saurait être contesté. Si nous recherchons la fréquence de quelques autres fièvres graves que tous nos confrères ne voudront pas faire rentrer dans le cadre précédent, parce que ce n'est pas une même entité morbide, mais qui sont toutes, ils en conviendront assurément, un véritable acheminement vers cette dangereuse maladie, le tableau suivant nous facilitera d'utiles observations.

MALADIES.	Nombre d'hommes atteints par mois.					
	juin	juillet	août	sept.	octob.	nov.
Fièvre muqueuse.	15	24	6	7	4	1
Fièvre gastrique.	2	16	52	10	3	2
Fièvre céphalique.	1	5	0	1	0	0
Fièvre gastro-céphalique.	0	6	4	0	0	0

C'est donc un total de 45 fièvres muqueuses et de 50 fièvres gastriques que nous trouvons en été, tandis qu'il n'y a plus que 12 des premières et 15 des secondes pendant l'automne.

D'où vient la plus grande fréquence et la plus grande gravité de toutes ces fièvres, surtout pendant l'été et principalement chez les soldats qui sont assez bien nourris, convenablement logés et qui jouissent d'un bien-être relatif, supérieur à celui des travailleurs de nos campagnes ? On ne peut pas les faire dépendre d'un état particulier de l'atmosphère dans laquelle nous vivons tous, puisque les militaires, adultes choisis dans les diverses classes de la population, en sont presque exclusivement atteints, alors que la population civile dans laquelle entrent les enfants, les femmes et les vieillards, généralement plus faibles et plus impressionnables, en est presque entièrement préservée.

Peut-on les rattacher plutôt à l'état moral, aux habitudes nouvelles et à l'expatriation des jeunes recrues ? Mais les hommes qui sont dans le service déjà depuis plusieurs années en sont également atteints...

Les causes débilitantes multiples auxquelles ces hommes sont soumis par les exigences de leur état ou par le fait des habitudes vicieuses qu'ils ont contractées, nous paraissent déterminer seules cette fréquence. Les soldats, en effet, se lèvent le matin à 4 ou 5 heures et font 2 heures d'exercice (de 6 à 8 heures), sans avoir pris d'autre aliment qu'un petit verre de cognac plus ou moins pur. Ils sont consignés dans leurs casernes de 10 heures du matin à 2 heures du soir, mais, dès qu'ils sont libres, beaucoup d'entre eux font des courses de plusieurs kilomètres en plein soleil, au milieu de l'été, et pendant ces courses, ou à l'arrivée, il se gorgent d'eau et lorsque le moment du repas arrive, ces hommes ne veulent plus manger la viande et les légumes qui sont leur nourriture

ordinaire, ils mangent des fruits *ordinairement* verts ou de mauvaise qualité et boivent de l'eau seule sans la mélanger avec le vin qu'ils vont prendre plus tard dans les cabarets où ils le boivent pur et le plus abondamment possible. L'estomac, déjà échauffé par l'alcool qu'ils ont pris le matin, l'est encore par le vin ou l'eau-de-vie qu'ils boivent dans la journée et par le tabac qu'ils fument. De là viennent en partie les fièvres gastriques et gastro-céphaliques.

Ces mêmes hommes, peu soucieux de leur santé, ne tiennent aucun compte des salutaires conseils qui leur sont donnés par leurs médecins et par leurs chefs. Ils arrivent de l'exercice ou de leur promenade tout couverts de sueur, quittent aussitôt leurs vêtements et se jettent sur le lit ou s'allongent par terre, toujours au plus fort courant d'air. Les brises de mer qui soufflent habituellement pendant le jour, sont ordinairement fraîches et humides, la sueur se refroidit sur le corps et les intestins, déjà congestionnés, deviennent le siège d'une super-sécrétion très abondante. De là ces diarrhées graves accompagnées de fièvres qui sont quelquefois observées et constituent de véritables épidémies.

Les rhumatismes articulaires ou musculaires, les sciatiques que nous observons aussi fréquemment pendant l'été, dépendent assurément de ces mêmes causes et viennent plus directement de l'imprudence de ces hommes qui, malgré les défenses de leurs supérieurs, laissent les croisées ouvertes pendant leur sommeil et contractent ainsi de violentes douleurs.

Mettant de côté bien d'autres causes que nous ne pouvons ni ne devons énumérer, nous ne pouvons nous dis-

penser de signaler les habitudes de libertinage auxquelles prédisposent les brûlantes chaleurs de l'été et dont les résultats s'ajoutent aux causes précédentes pour épuiser promptement ces malheureux, que frappent alors les fièvres graves dont le dévouement et la science de leurs médecins ne peuvent pas toujours conjurer le danger.

Les *fièvres intermittentes*, endémiques dans le Roussillon, sont fréquemment observées et compliquent souvent d'autres maladies. *Simple*s, ordinairement, elles revêtent des caractères différents suivant les saisons et prennent de préférence la forme névralgique pendant l'hiver et gastrique, gastro-intestinale ou gastro-céphalique pendant le printemps et l'été. Quelquefois, mais rarement, elles sont *pernicieuses*. Les relevés faits par les médecins militaires nous permettront d'établir le degré de fréquence et de gravité correspondant à chaque saison.

Fièvres intermittentes traitées à l'hôpital militaire de Perpignan.

	NOMBRE DE CAS OBSERVÉS.	NOMBRE PROPORTIONNEL P. 100.	DURÉE MOYENNE DU TRAITEMENT.
Décembre.....	16	0.83	19 jours
Janvier.....	25	1.27	20
Février.....	27	1.39	25
Mars.....	23	1.10	18
Avril.....	29	1.19	20
Mai.....	27	1.15	13
Juin.....	4	0.25	18
Juillet.....	13	0.87	14
Août.....	1	0.08	10
Septembre....	1	0.09	19

	NOMBRE DE CAS OBSERVÉS.	NOMBRE PROPORTIONNEL P. 100	DURÉE MOYENNE DU TRAITEMENT.
Octobre	12	0.85	12
Novembre	19	0.97	18
Hiver	68	1.16	21
Printemps	79	1.14	17
Été	18	0.40	14
Automne	32	0.64	16

Les nombres précédents nous prouvent qu'en 1869 le degré de fréquence et de gravité le plus fort a été en hiver, puis au printemps, en été et en automne.

Nous ne pouvons pas entrer dans des considérations générales, parce que cette statistique s'applique à une classe spéciale de la population et à des individus dont un assez grand nombre conserve encore des restes des fièvres d'Afrique.

D'après les observations que nous avons faites, nous serions disposé à admettre assez souvent l'*intoxication tellurique* comme cause des fièvres intermittentes, plutôt que l'*intoxication marécageuse*. La première nous a paru favorisée quelquefois par la chaleur et peut-être aussi par les variations de la pression barométrique. Dans ces cas, les gaz contenus dans l'atmosphère du sous-sol se dégageraient plus facilement, agiraient directement comme substance volatile toxique et deviendraient en passant dans notre atmosphère la cause efficiente des fièvres intermittentes.

Nous avons vu la petite épidémie de *rougeole* qui avait commencé au mois d'avril 1868, envahir d'abord le quartier Saint-Jacques, qui occupe la partie la plus orientale

et la plus élevée de la ville, descendre ensuite dans le centre pour sévir en dernier lieu dans le quartier Saint-Mathieu, situé à la partie la plus occidentale et de là s'étendre dans la banlieue. L'intensité de cette maladie a subi diverses fluctuations, bien que le nombre des décès ait été presque régulièrement de deux par mois. La mort a été occasionnée quelquefois par une inflammation gastro-intestinale, ordinairement par la broncho-pneumonie. L'angine a le plus souvent dominé le catarrhe oculaire et comme pendant trois mois, de mars à mai, la scarlatine était également observée, le diagnostic est devenu parfois embarrassant : la coexistence des deux maladies chez le même individu ne nous permettait pas toujours de bien établir quelle était la maladie principale. Cette complication n'a pas augmenté la gravité du mal et le nombre des décès a été peu considérable relativement à la fréquence des cas. Le dernier décès a été enregistré au mois de juin.

Les premiers cas de *scarlatine* furent observés pendant le mois de mars; depuis lors, jusqu'à la fin de l'année, des cas peu nombreux ont été traités, mais leur nombre constitue à peine une très petite épidémie. Deux fois, pendant la première quinzaine de mai et pendant le mois de juillet, il y a eu une légère recrudescence, mais le nombre des décès n'a pas augmenté et bien que la maladie ait été presque toujours anormale et que nous ayons souvent observé des complications, nous n'avons inscrit que cinq décès en sept mois.

La *variole* a fait son invasion au mois de juillet, elle a pris un grand développement pendant les mois d'août et septembre, le chiffre mensuel des décès est arrivé à 17 en août et à 15 le mois suivant, puis la fréquence a diminué et

nous ne comptons plus que huit décès en octobre. Le tableau suivant donne l'âge moyen et le sexe des décédés.

VARIOLE		juillet	août	sept.	oct.	nov.
NOMBRE	Sexe masculin.	1	8	7	5	2
DES DÉCÈS	Sexe féminin..	2	9	8	3	6
	Total. . . .	3	17	15	8	8
Age moyen des décédés :		35 ^a .,	13 ^a . 1 ^m .,	22 ^a . 8 ^m .,	4 ^a . 9 ^m .,	11 ans.

On voit qu'au début les premières victimes sont des adultes, les jeunes enfants sont plus épargnés et ce n'est que plus tard qu'ils sont frappés de préférence. La mort est arrivée plus fréquemment pendant la période d'éruption chez les très jeunes sujets et plus souvent pendant la période de suppuration chez les adultes et les vieillards. Les cas de mort subite ont été assez nombreux, nous en avons signalé trois cas pendant le mois de septembre. L'influence des agents atmosphériques sur la terminaison fatale de la maladie est ordinairement d'une appréciation très difficile, cependant nous avons fait remarquer (1) que les 8 décès du mois d'octobre sont tous survenus du 11 au 20, pendant une période critique durant laquelle nous observions une forte dépression barométrique, coïncidant avec un brusque refroidissement de l'air et une diminution de l'état hygrométrique.

Nous avons eu de nouvelles preuves, pendant cette épidémie, de l'avantage incontestable de la vaccine et des revaccinations. Nous n'avons pas pu relever encore la proportion des individus vaccinés dans le nombre des décédés, nous espérons pouvoir faire bientôt ce travail,

(1) Voyez page 203.

qui ne laisse pas d'offrir de grandes difficultés pratiques. La vaccination ou la revaccination nous paraît être favorable même pendant la période d'incubation de la variole. Nous en avons observé les heureux effets dans deux cas. Dans l'un, nous vaccinâmes une adulte, non vaccinée, qui, le lendemain, présenta une éruption variolique très confluente, la maladie se compliqua d'accidents cérébraux très graves, la malade était hideuse à voir, néanmoins elle guérit parfaitement.

L'invasion de la *varicelle* et de la *variole* ont été simultanées. Les cas de varicelle, comptés en assez petit nombre paraissent devoir se rapporter principalement au début et à la fin de l'épidémie.

Nous avons cherché à reconnaître quelle pouvait être la cause qui facilitait la production des maladies fébriles que nous venons de passer en revue ; leur étiologie nous a paru échapper directement aux influences atmosphériques et devoir peut-être se rapporter à un empoisonnement du sang par des germes morbides dont l'origine et les caractères spéciaux nous sont encore inconnus.

Dans toutes les fièvres éruptives, immédiatement après la miction et avant la fermentation au contact de l'air, nous avons constaté la présence dans les urines d'organismes vivants, dont nous avons donné la description dans notre compte-rendu du mois de mai (1). Pour nous, les fièvres éruptives seraient le résultat de l'infection du sang par ces germes morbifiques, dont l'élimination se ferait naturellement par les urines dans les cas de guérison. Lorsque, au contraire, cette élimination cesserait ou

(1) Page 152.

ne se ferait plus que d'une manière insuffisante, le sang serait complètement infecté par ces ferments, dont il ne pourrait pas se débarrasser et les malades empoisonnés seraient voués à la mort.

Il ne nous a pas été possible de distinguer la forme particulière que doivent affecter les corpuscules caractéristiques dans les différentes fièvres éruptives.

Le développement des maladies dont nous venons de nous occuper peut être favorisé par des conditions atmosphériques spéciales, nous l'avons vu, mais la cause qui les produit est indépendante de la constitution météorologique et son action est la même par les états météorologiques les plus opposés.

Quelques-unes des maladies qui vont maintenant fixer notre attention, nous ont paru au contraire se trouver en rapport direct avec les modifications de l'atmosphère. Nous étudierons le degré d'influence qu'elles peuvent avoir et le mode d'action de chacune d'elles.

Les *méningo-encéphalites* ont été assez communes cette année; elles ont occasionné 49 décès qui se répartissent ainsi :

Automne. 4	Printemps. 12
Hiver. . . 5	Été 28

Ces chiffres nous disent très bien quelle est l'influence des saisons sur la production de cette maladie, nous avons fait remarquer que les méningites se sont quelquefois développées en plus grand nombre après une période de chaleur exceptionnelle.

Cette maladie a frappé de préférence les jeunes enfants; les 5 cinquièmes des décès sont survenus chez des

enfants qui étaient en plein travail de la dentition. Nous trouvons en effet les proportions suivantes :

De 0 à 1 an. . . .	14	à 33 ans	4
De 1 an à 2 ans.	18	à 66 ans	4
De 2 ans à 10 ans	11	à 80 ans	4
De 10 à 20 ans..	3		

Nous trouvons, pendant l'année 1868, 64 décès attribués à la congestion ou à l'apoplexie cérébrale.

L'influence des saisons, de l'hiver, puis de l'été, a été admise dans la production de l'*hémorrhagie cérébrale* et on l'a établie sur des chiffres; mais la preuve de cette influence est plus apparente que réelle et c'est aux époques où se produisent les violentes perturbations atmosphériques, que les apoplexies sont ordinairement observées.

On avait bien indiqué le passage subit d'une température très chaude à une température très froide et réciproquement comme cause efficiente de l'*hémorrhagie cérébrale*, quelques cas isolés avaient donné l'éveil.

Dans nos comptes-rendus mensuels, nous avons fait remarquer presque chaque fois que la plus grande partie des décès apoplectiques se rapportaient aux périodes critiques durant lesquelles nous observions une dépression barométrique et un abaissement rapide de température. On nous dira peut-être que ces conditions existent toutes les fois qu'on gravit un lieu élevé et qu'on monte sur les hautes montagnes. S'il n'arrive pas fréquemment des accidents pendant ces ascensions, c'est que ceux qui les font jouissent d'une bonne santé et que l'état d'intégrité de leurs organes les préserve. Quant aux voyageurs qui

s'élèvent graduellement des bords de la mer jusque sur les plus hauts plateaux du globe, ils n'ont aucun accident à redouter. « Chez ces derniers, en effet, en vertu des lois physiques de l'échange des gaz et de leur solubilité dans les liquides, les proportions d'oxygène, d'azote et d'acide carbonique dissous dans le sang se modifient rapidement, se mettent en équilibre avec les pressions extérieures, et l'harmonie s'établit par le seul fait de l'accomplissement des lois immuables qui régissent la matière organique, sans coûter d'effort à l'économie, qui n'a nulle conscience des phénomènes de cet ordre (1). »

Pour bien apprécier le degré d'influence que peuvent avoir les perturbations atmosphériques dans la production des attaques d'apoplexie, il suffit d'étudier le mode d'action des principaux éléments de l'atmosphère.

La diminution de la pression barométrique produit des accidents pathologiques qui sont un effet des pressions de dedans en dehors, exercées par les gaz emprisonnés dans l'économie. La vapeur d'eau fournie par les diverses humeurs a une trop faible tension à la température de notre corps pour qu'elle puisse jouer un rôle sensible dans la production des phénomènes qui accompagnent les plus grands écarts barométriques. Les gaz contenus dans le sang, sous l'influence d'un abaissement considérable et très rapide de pression, peuvent déterminer des accidents graves : « Le sang, en effet, renferme à l'état de simple dissolution, de l'oxygène, de l'azote et de l'acide carbonique. Au moment où la pres-

(1) M. Gavarrat. *Dictionnaire Encyclopédique des sciences médicales*, t. VII, p. 154.

sion extérieure diminue, ces gaz tendent à se dégager du liquide sanguin, refoulent les parois des vaisseaux de dedans en dehors et distendent les capillaires pulmonaires et généraux, dont les parois minces et peu résistantes peuvent se rompre. Tel est le mécanisme de production d'hémorragies tantôt légères et passagères comme leur cause déterminante, quand elles apparaissent sur les surfaces extérieures, tantôt graves et même mortelles quand elles ont pour siège la profondeur de quelque viscère important (1). »

Les variations de température, d'humidité et du degré d'agitation de l'air que nous observons en même temps que l'abaissement barométrique, pendant les périodes critiques, combinent et ajoutent leurs effets à ceux qui résultent de la dépression atmosphérique.

Les pertes incessantes de chaleur qui s'opèrent par rayonnement, par contact et par évaporation à la surface de la peau et des poumons sont en rapport avec la température, l'état hygrométrique et le degré d'agitation de l'air. Bien différents des corps inorganiques qui tendent à se mettre constamment en équilibre de température avec le milieu qui les entoure, notre corps possède une température propre qui se maintient la même malgré les variations du milieu qui l'enveloppe. Lors donc que survient un refroidissement notable de l'air, il y a aussi une déperdition de chaleur que notre organisme doit remplacer. Comme la production de la chaleur humaine n'est que le résultat des oxydations lentes qui s'accom-

(1) M. Gavarret. *Dictionnaire Encyclopédique des sciences médicales*, t. VII, p. 153.

plissent partout où circule le sang, la consommation d'oxygène augmentera, la respiration et la circulation deviendront plus actives. Les propriétés physiques de l'air froid sont en rapport avec ce besoin de réparation : sous un même volume il a une densité plus élevée et contient plus d'oxygène à une même pression; mais avec un abaissement barométrique, la densité diminue et la consommation d'air devient plus considérable, l'activité de la respiration et de la circulation augmente proportionnellement, les congestions et les hémorrhagies peuvent se produire avec plus de facilité.

Ajoutons encore les perturbations dans les fonctions de la peau, résultant des variations hygrométriques et du degré d'agitation de l'air, qui déterminent sur le système viscéral des actions réflexes dont nous comprenons l'importance sans pouvoir en calculer exactement les effets.

Puisqu'il y a un grand nombre d'affections primitives du cerveau ou des vaisseaux intra-craniens dans lesquelles la congestion ou l'hémorrhagie est l'*accident ultime*, on comprend aisément que les conditions atmosphériques qui la favorisent, en activant la rapidité des mouvements respiratoires et circulatoires peuvent, dans ces cas, devenir la cause efficiente de la mort. Remarquons enfin que, même à l'époque des très fortes chaleurs, cette influence reste la même; nous ne trouvons pas des attaques d'apoplexie qui se rapportent directement aux journées les plus chaudes.

Le tableau suivant représente le nombre, le sexe et l'âge moyen des individus qui sont morts d'apoplexie. Nous en avons distrait et nous avons classé à part les

décès de dix enfants âgés de 1 à 3 ans, qui sont morts de congestion cérébrale.

DÉCÈS PAR APOPLEXIE CÉRÉBRALE.

	NOMBRE DES DÉCÈS.			AGE moyen des <i>décédés</i> .
	SEXE masculin	SEXE féminin.	TOTAL	
Décembre 1868.	0	5	5	70 ans.
Janvier 1869...	3	4	7	50
Février	1	4	5	70
Mars	2	4	6	73
Avril	2	2	4	56
Mai	1	0	1	48
Juin	2	3	5	50
Juillet	1	1	2	77
Août	3	2	5	67
Septembre	0	2	2	63
Octobre	2	4	6	63
Novembre	4	2	6	65
	21	33	54	62 ans.

ENFANTS DE 0 A 3 ANS, MORTS DE CONGESTION CÉRÉBRALE.

	D.	J.	F.	M.	A.	M.	J.	J.	A.	S.	O.	N.	ANNÉE.
Garçons	0	0	0	1	1	0	0	0	1	2	0	0	5
Filles	0	2	0	0	0	1	0	1	0	0	1	0	5
TOTAL	0	2	0	1	1	1	0	1	1	2	1	0	10

Les organes de la respiration se trouvent directement en contact avec l'air atmosphérique qu'ils consomment en très grande quantité. Suivant les circonstances, ils sont plus ou moins vivement impressionnés. Nous avons

signalé dans presque tous les comptes-rendus mensuels qui précèdent, la rapidité et l'énergie avec laquelle les organes respiratoires sont modifiés par les principaux éléments de l'atmosphère.

La température douce et sèche de l'hiver a favorisé d'une manière sensible les congestions viscérales et surtout les congestions pulmonaires. Nous avons vu que pendant le mois de janvier les poitrines délicates avaient souffert de cette température exceptionnelle, et que celle-ci avait déterminé chez l'homme une turgescence organique semblable à celle que nous avons observée en même temps sur les végétaux, turgescence qui a été suivie immédiatement d'hémoptysies et qui peut avoir facilité plus tard le développement ou hâté la marche de la tuberculation pulmonaire. Lorsque les froides bourrasques de mars sont arrivées, nous avons vu les maladies chroniques des poumons augmenter de gravité et c'est pendant ce mois que nous avons compté le plus grand nombre de décès. En juin, une élévation subite de température favorise de nouveau les congestions pulmonaires et les hémoptysies et précipite la terminaison de quelques anciennes maladies de poitrine. La température très élevée du mois de juillet ne semble pas avoir accéléré la marche de ces maladies, qui paraissent se ressentir beaucoup plus de variations brusques et étendues des divers éléments de l'atmosphère que de la persistance et de l'intensité de la chaleur et du froid. Aussi les vicissitudes climatériques de l'automne ont elles réagi d'une manière fatale sur la marche de la phthisie pulmonaire.

Les angines couenneuses et les laryngites pseudo-mem-

brancuses ont occasionné 38 décès, qui sont répartis de la manière suivante :

D.	J.	F.	M.	A.	M.	J.	J.	A.	S.	O.	N.	ANNÉE
7	8	2	4	3	2	4	0	0	2	4	2	38

C'est un total de 17 décès pour l'hiver, de 9 pour le printemps, de 8 pour l'automne et de 4 pour l'été.

Les *pleuro-pneumonies* ont déterminé 42 décès, qui se divisent ainsi :

D.	J.	F.	M.	A.	M.	J.	J.	A.	S.	O.	N.	ANNÉE
5	3	2	4	6	6	3	2	0	1	5	5	42

Soit 16 au printemps, 11 en automne, 10 en hiver et 5 en été.

Le chiffre des décès consécutifs à la *phthisie pulmonaire* s'est élevé à 84 et celui des bronchites chroniques à 19. Nous sommes convaincus qu'un certain nombre de ces maladies se rapporte à des bronchites spécifiques et devrait être compris dans les phthisies, mais nous n'avons pas pu les séparer parce que les bulletins ne portent pas d'autre désignation.

DÉCÈS DE PHTHISIE PULMONAIRE.

Nombre des décès	Sexe	Année											
		D	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N
	Sexe masculin.	2	2	3	8	3	3	5	7	4	6	1	3
	Sexe féminin.	2	5	1	3	2	4	5	1	3	3	6	2
Total. . . .		4	7	4	11	5	7	10	8	7	9	7	5

Age moyen des décédés	Sexe	ans.											
		25	24	45	41	48	35	41	37	38	32	27	38
	Sexe masc.	25	24	45	41	48	35	41	37	38	32	27	38
	Sexe fém.	52	28	17	38	13	18	27	2	32	39	23	25

Les mois de mars, juin et septembre, pendant lesquels nous avons observé des variations atmosphériques importantes, sont aussi ceux qui comptent le plus de décès. La saison chaude est celle pendant laquelle la mortalité a été la plus élevée; en hiver, elle a été bien plus faible. Nous trouvons en hiver 15 décès, au printemps 23, en été 25 et en automne 21.

Dans ces 84 phthisiques, qui donnent une proportion de 3.56 décès par 1.000 habitants, nous trouvons quarante-sept individus du sexe masculin et 37 seulement du sexe féminin. Notons en passant la prédominance anormale des décès du sexe masculin. L'âge moyen des hommes était de 56 ans et celui des femmes de 26 ans.

RÉPARTITION DES DÉCÈS PHTHISQUES SUIVANT LES AGES.

AGE DES DÉCÉDÉS.	TOTAL.	SEXE MASCULIN.	SEXE FÉMININ.
De 0 à 10 ans .	7	2	5
De 10 à 20 „	14	6	8
De 20 à 30 „	25	13	12
30 à 40 „	8	4	4
40 à 50 „	12	6	6
50 à 60 „	14	12	2
60 à 70 „	4	4	0

C'est donc de 20 à 50 ans que la mortalité a été plus nombreuse. Le chiffre très élevé de 12 décès du sexe masculin de 50 à 60 ans, est une anomalie accidentelle que nous ne retrouverons pas probablement les années suivantes.

Les maladies des voies digestives ont été très rares jusqu'au mois de mai : à cette époque, bien que la cha-

leur n'ait pas été très élevée, les embarras gastriques sont devenus assez communs et souvent ils ont compliqué les diverses affections. Ce n'est que plus tard que les flux gastro-intestinaux ont commencé à être observés : les premiers sont survenus le 9 juin, par une chaleur de 36°.8; la température moyenne s'était élevée en huit jours de 16° à 29°. Sous cette influence, les adultes affaiblis et les jeunes enfants furent atteints de flux, qui survinrent sans être précédés de la surcharge gastrique qui les précède et les accompagne ordinairement. Ils restèrent assez fréquents jusque vers le 20, c'est à dire tout le temps que dura le refroidissement qui suivit cet excès de chaleur; et, lorsque la température s'éleva de nouveau d'une manière régulière, sans refroidissement consécutif, ces flux devinrent assez rares, bien que le nombre des embarras gastriques simples, des fièvres gastriques ou gastro-céphaliques et les états muqueux fussent nombreux. (Voir mois de juillet.) Aussi les décès des jeunes enfants, qui sont plus faibles et plus spécialement atteints, deviennent très nombreux pendant les mois de juillet et août. En septembre et en octobre, la température s'adoucit, ces maladies diminuent de fréquence et nous observons alors un plus grand nombre de dysenteries, qui affectent surtout les vieillards, aussi nous comptons pendant le mois d'octobre huit décès, provenant de cette cause.

Pendant le mois d'août, nous avons vu quelques ictères essentiels occasionnés par la chaleur.

Dans bien des circonstances, il est impossible d'établir exactement la nature d'une maladie avec le seul secours des symptômes. Ici, nous avons dû réunir dans nos

tableaux statistiques des décès, sous la dénomination de *gastro-entérite*, tous les cas de maladie caractérisés par des accidents gastro-intestinaux, vomissements et diarrhée avec ou sans fièvre, de nature catarrhale ou phlegmasique, etc...

DÉCÈS DE GASTRO-ENTÉRITE.

Nombre de décès par mois.	Sexe masculin.	D	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	année
		0	1	0	1	1	1	3	9	11	3	1	1	32
	Sexe féminin.	1	2	2	2	1	0	6	11	11	5	4	0	45
TOTAL . .		1	3	2	3	2	1	9	20	22	8	5	1	77

Ce premier tableau nous montre très clairement l'influence fatale des chaleurs de l'été sur la production et la terminaison de la gastro-entérite. Cette cause en effet ne détermine que 9 décès en hiver et 6 au printemps, tandis que nous en comptons 51 en été et 14 en automne. Les deux sexes n'ont pas été également atteints, nous trouvons 45 individus du sexe féminin et 32 du sexe masculin.

RÉPARTITION SUIVANT LES AGES.	De 0 mois à 6 mois 20			De 2 ans à 3 ans — 3		
	6	—	8	—	3	à l'âge de 8 ans — 1
	8	—	10	—	3	— 48 ans — 1
	10	—	12	—	11	— 52 ans — 1
	12	—	14	—	5	— 55 ans — 1
	14	—	16	—	6	— 62 ans — 1
	16	—	18	—	2	— 69 ans — 1
	18	—	20	—	2	— 76 ans — 1
	20	—	22	—	2	— 80 ans — 2
	22	—	24	—	11	

Dans le relevé précédent nous trouvons vingt individus qui avaient de 0 à 6 mois, et 45 de 6 mois à 2 ans. Nous voyons que c'est de 10 à 12 mois et de 22 à 24 mois que le nombre des décès a été le plus considérable. De 3 ans à 50 ans, la gastro-entérite ne fait que deux victimes âgées de 8 ans et de 48 ans; la mortalité augmente dans les âges plus avancés, nous ne comptons toutefois que 7 décès de 50 à 80 ans.

DÉCÈS DE DYSSENTERIE.

Nombre de décès par mois.	Sexe masculin. Sexe féminin..	D	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	année
		0	0	0	0	0	0	1	0	3	2	5	3	14
		0	0	0	0	0	0	1	1	1	1	3	1	8
TOTAL. . .		0	0	0	0	0	0	2	1	4	3	8	4	22

On voit encore ici l'influence de la chaleur sur la terminaison de la dysenterie, mais le maximum des décès arrive plus tard. En effet, tandis que nous ne trouvons aucun bulletin qui désigne la dysenterie comme cause de mort pendant l'hiver et le printemps, nous en trouvons pendant l'été 7 et pendant l'automne 15, qui rapportent la mort à cette cause. Le sexe féminin et les très jeunes enfants ont été spécialement atteints par la gastro-entérite. La dysenterie, au contraire, a produit deux fois plus de décès du sexe masculin que du sexe féminin, de plus, le tableau suivant nous démontre que cette dernière maladie, qui n'a fait que peu de victimes dans l'enfance et dans l'âge adulte, a frappé de préférence les vieillards.

DÉCÈS DE DYSSENTERIE. — RÉPARTITION SUIVANT LES AGES.

AGE	SEXE		TOTAL
	masculin.	féminin.	
De 0 à 1 an.	»	3	3
De 1 à 2 ans.	»	1	1
30 » 40	2	1	3
40 » 50	2	0	2
50 » 60	2	0	2
60 » 70	5	0	5
70 » 80	3	3	6
	<u>14</u>	<u>8</u>	<u>22</u>

Depuis l'année 1836, époque à laquelle les observations météorologiques commencèrent à être régulièrement inscrites chaque jour à l'école normale de Perpignan, les mois de juillet des années 1859 et 1869 ont été les plus chauds. La température moyenne s'est élevée à 26°.4. En 1869, la moyenne des maxima a atteint 32°.2, tandis qu'elle ne fut que de 31°.8 en 1859, et la différence des températures extrêmes s'éleva à 10°.9, tandis qu'elle a atteint 11°.7 cette année. Il sera utile de comparer les effets que nous avons observés cette année avec ceux que nous observons des années suivantes.

Le nombre total des décès de la ville de Perpignan, non compris les hôpitaux et déduction faite des transcriptions, s'est élevé pendant l'année 1869 à 743. La moyenne des trente dernières années ne dépasse pas 570 décès par an (période de 1840 à 1849 = 516; période de 1850 à 1859 = 566; période de 1860 à 1869 = 627).

Nous avons donc enregistré 173 décès de plus que le nombre représentant la moyenne des trente dernières années et 116 de plus que la moyenne des dix dernières années, laquelle se trouve déjà élevée parce que l'épidémie de choléra qui sévit, mais légèrement en 1865, porta le chiffre annuel des décès à 791.

Cet accroissement dépend peu de celui de la population qui, d'après le recensement de 1841, était de 20.792 habitants et d'après celui de 1866 de 25.264. L'augmentation ne devrait être que de 111 à raison du nombre proportionnel d'habitants aux deux époques, tandis que nous sommes arrivés à 227. Cet accroissement dépend des maladies graves et nombreuses que nous avons observées et la distribution des décès nous fera connaître les causes qui l'ont augmentée.

Les décès sont répartis de la manière suivante dans les différents mois :

	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D	Année.
Moyenne de 1840 à 1849	44	42	44	36	37	40	48	49	41	40	44	50	516
Moyenne de 1850 à 1859	51	45	45	38	41	40	57	66	55	45	48	47	566
Moyenne de 1860 à 1869	57	49	51	49	50	53	62	56	48	52	47	52	627
Moyenne de 1840 à 1869	51	45	47	41	42	44	56	57	48	46	46	50	570
ANNÉE 1869	60	48	61	45	41	71	79	87	69	68	60	54	743

La différence entre la mortalité mensuelle moyenne et le nombre des décès en 1869, a été de :

D	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	Année
+10	+3	+14	+4	-1	+27	+23	+30	+21	+21	+14	+4	+173

Ces relevés nous font voir d'abord que les chiffres les plus forts se rapportent à l'été et à l'automne : nous ne comptons en effet qu'un excédant de 36 sur la moyenne des trente années pour les six mois de l'hiver et du printemps, tandis que nous trouvons 137 décès de plus pour les deux autres saisons. Ce sont donc les maladies observées pendant ce dernier semestre qui ont produit cette plus grande mortalité. Les fièvres éruptives ont occasionné 57 décès et la fréquence des affections gastro-abdominales du jeune âge élève la mortalité moyenne des enfants de 1 à 5 ans de 45 pendant l'été de 1869. Ce total supplémentaire de 102 décès nous explique bien l'accroissement dont nous venons de parler, et nous devons nous estimer heureux que les nombreuses maladies que nous avons observées pendant cette année n'aient pas causé une plus grande mortalité.



NOTICE
SUR LA VOIE ROMAINE
DANS LE ROUSSILLON,
INDIQUÉE
DANS LES ITINÉRAIRES D'ANTONIN ET DE PEUTINGER,

Par **M. Menotrier**, Agent-voyer chef, Membre résidant.

La voie romaine, dite Domitienne, qui partait de Narbonne en traversant le Roussillon pour se terminer en Espagne, a été l'objet de recherches savantes et nombreuses, sans que cependant l'on puisse être fixé d'une manière précise sur les points cités par les itinéraires : les divergences sont très grandes et souvent inconciliables. Afin de montrer les appréciations des principaux auteurs qui ont traité cette difficile question nous allons sommairement rappeler les directions données.

M. de Marca, l'un des premiers auteurs qui s'en soient occupés, fait passer la voie romaine aux cabanes de Fitou (*Ad Vigesium*), à Salses (*Salsulas*), Rivesaltes (*Combustam*), le pont de pierre de Perpignan, à Ruscino, le Boulou (*Ad Stabulum*), Céret (*Ad Centuriones*). Le Perthus (*in Sumum Pyrenæo*).

Danville adopte les mêmes points, sauf pour *Ad Vigesium*, qu'il place à La Palme; *Combustam* qu'il faudrait chercher sur la rive gauche de l'Agly aux distances données par les itinéraires, à partir de *Salsulas* et de *Ruscino*, et de *Ad Centuriones* qui serait situé près du Tech en face le vallon qui conduit au fort de Bellegarde.

Valkenaer, si ce n'est pour *Ad Pyrenæum* qui serait le château du Réart, donne à peu près les mêmes points que Danville.

M. Henry, en adoptant en général l'opinion de M. de Marca, place *Ad Centuriones* à l'église de Saint-Martin-de-Fonollar, *Vigesimum* aux cabanes de Fitou, *Combustam* près de Rivesaltes, à la chapelle Saint-Martin. Mais à partir de *Ruscino*, il fait passer la voie au confluent de la Cantaranne et du Réart pour prendre la direction actuelle de la route d'Espagne.

Le même auteur dirige à partir du pont de pierre de Perpignan une autre voie par Toulouges, Canohès, Ponteilla, Trouillas, Tresserre et le Boulou (*Ad Stabulum*).

D'après M. de Saint-Malo, la voie se bifurquerait à la station de *Ad Vigesium*, qu'il place à La Palme; l'une des branches contournerait cet étang pour se diriger sur Leucate et pour suivre ensuite la chaussée entre l'étang de Salses et la mer. Elle passerait à la Tour sur l'Agly et à *Ruscino*. A partir de cette dernière localité, elle emprunterait la carrerade de *Carlos Magnos* dans la direction de Cabestany, Saleilles, le mas Roque-Brune et Théza où il y aurait une nouvelle bifurcation. L'une des voies passerait par Saint-Cyprien, La Tour Bas-Elne, Argelès, Collioure, etc; l'autre se prolongerait sur Cor-

neilla-del-Vercol, Elne, Taxo, la vallée de Saint-Martin, La Pave, le vallon de Vall (*Ad Centuriones*) et le col de La Carbasse (*Summo Pyrenæo*).

En dernier lieu, M. Alart s'est occupé en détail de la voie romaine. Il a examiné et discuté avec soin les diverses versions des auteurs anciens et modernes. Il a voulu établir que la voie au lieu de franchir le col du Perthus, pénétrait d'Espagne en France par le col de Banyuls ou celui situé entre la Tour de *Quer Roig* et Cervera, qu'elle passait par Port-Vendres, Collioure *Ad Stabulum* (près du Tech), Elne, *Ruscino*, entre Bompas et Saint-Sauveur, sur le territoire de Pia, au pont *Troucat*, au bois de la femme morte, près de Saint-Pierre del Vilar, Salses, etc ⁽¹⁾.

• On voit par ces citations combien la question qui nous occupe est sujette à controverse et combien il importe d'examiner et de discuter avec grand soin les données écrites et la tradition qui s'y rapporte, en les conciliant avec les connaissances que l'expérience a fournies sur les voies romaines, notamment en ce qui concerne leur destination mise en rapport avec la topographie des pays traversés et desservis. En l'absence de vestige de construction indiscutable de l'ancienne voie romaine du Roussillon, il faudra bien admettre que sa direction doit être arrêtée suivant les indices que réunissent les preuves les plus probables en satisfaisant aux documents écrits qui nous restent.

Narbonne est séparé de Girone par l'extrémité orien-

(1) Voir le XII^me Bulletin, année 1859, de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales dont la plus grande partie des indications précédentes sont extraites.

tales de la chaîne des Pyrénées plus ou moins accidentée et irrégulière. En partant de la première ville, on traverse en premier lieu une plaine basse située au pied des Corbières, dans laquelle se réunissent différents cours d'eau qui ont donné lieu à la formation d'étangs, dont quelques uns ont une assez grande étendue, notamment ceux de Sijean, de La Palme, Lencate et Salses. Les montagnes où ces cours d'eau ont leur source sont d'abord peu élevées, mais en s'écartant des bords de la plaine, elles ne tardent pas à être extrêmement irrégulières et très accidentées en formant des ravins relativement profonds et hérissés de rochers calcaires assez escarpés. Après Salses, on entre dans la plaine du Roussillon qui n'était dans les temps géologiques qu'une anse de la Méditerranée. Aujourd'hui elle est traversée par diverses rivières parmi lesquelles on peut citer comme des plus importantes, l'Agly, la Tet et le Tech. A son extrémité méridionale elle est limitée par la chaîne des Albères qui s'avance dans la mer sous le nom ancien de *promontoire des Pyrénées* et actuellement sous ceux de Cap de Quers, de Creus, etc. Ce promontoire doit être remarqué pour le sujet qui nous occupe ⁽¹⁾.

La chaîne des Albères qui court de l'Est à l'Ouest s'élève subitement au dessus du niveau de la Méditerranée et de la plaine du Roussillon; au Nord, les versants sont très escarpés sans découpure profonde, tandis

(1) On voit sur la table de Peutinger ce cap, formant relativement une saillie prononcée et qui montre que la voie de Narbonne en Espagne ne franchissait pas les Pyrénées sur le rivage de la mer. Il y est désigné sous le nom de *Promontorium Pyrenæo*.

qu'à l'aspect méridional leur inclinaison est beaucoup moins rapide, et ils sont composés de nombreuses gorges dont la direction générale est du Nord-Ouest au Sud-Est; ces gorges sont d'autant plus nombreuses et d'autant moins prononcées qu'elles s'éloignent du sommet de la montagne qui leur a donné naissance. Elles renferment des cours d'eau d'une certaine importance qui vont se jeter dans le golfe de Roses, au delà du cap de Creus, tels que le Llobregat, la Muga, le Fluvia, le Ter et leurs nombreux affluents. Le faite de la chaîne est vis à vis le cap Cerbère, il suit une ligne sinueuse, marquée par des pics et des cols d'une altitude assez variable. Le cap Cerbère a une hauteur de 208 mètres; les pics les plus élevés, tels que ceux du col del Tour, de Sailfort, des quatre Termes, des trois Termes, de Llobregat, de Calmeilles, etc., ont des altitudes comprises entre 716 et 1,150 mètres. Entre ceux-ci on remarque les cols principaux des Balitres, de Banyuls, del Palle (Carbassa), Fourcat, du Perthus, del Priourat, dont les hauteurs au dessus du niveau de la mer sont dans l'ordre de leur indication, de 260, 362, 891, 687, 290 et 490 mètres.

Les cols des Balitres et du Perthus d'une altitude peu différente sont les plus bas de la chaîne. Les vallées ou gorges qui conduisent de la plaine du Roussillon aux cols cités sont celles de Banyuls, de la Massane par la Pave et celle du Perthus par l'Écluse la plus courte et la plus apparente de toutes. Les deux premières sont extrêmement irrégulières, contournées sur elles-mêmes et d'un accès difficile. Pour arriver à l'embouchure de celle de Banyuls, il faut suivre depuis Argelès, les bords

de la mer déchiquetés par de nombreuses collines schisteuses et on parvient au col des Balitres en continuant de suivre le littoral sur un sol de même nature non moins accidenté.

Cette description montre que le tracé d'un chemin entre Narbonne et Girone était commandé par les accidents du sol et qu'en partant de Narbonne si on s'écartait du point de jonction de la plaine et des Corbières on tombait dans des difficultés presque insurmontables; que pour franchir les Albères, les points les plus faciles étaient en première ligne le col du Perthus et en seconde ligne ceux de Banyuls et des Balitres.

En supposant la voie romaine à Elne où certainement elle passait, on ne saurait contester qu'elle a été prolongée sur Girone suivant la direction la plus rapprochée de la ligne droite qui réunit ces localités et en franchissant les Albères sur le point le plus accessible; or, cette ligne passerait près du col Fourcat, c'est-à-dire plus près du col du Perthus que de celui de la Palle, et à plus forte raison de ceux de Banyuls et des Balitres ⁽¹⁾. Outre les difficultés déjà citées pour suivre le littoral et les vallées de Banyuls et de la Massane, il ne faut pas perdre de vue qu'une fois le faite des Albères franchi sur tout autre point que le Perthus, le chemin romain aurait dû pour parvenir à Girone couper des vallées d'autant

(1) La longitude de Girone est approximativement de 0°,28' Est de Paris et celle de Perpignan ou d'Elne de 0°,34' tandis que celle du cap de Creus est au dessus de un degré, ce qui montre que la ligne qui joint les méridiens d'Elne et de Girone est inclinée du côté de l'Ouest, c'est-à-dire qu'elle s'écarte sensiblement du col des Balitres ou du cap de Creus et qu'en suivant la direction de Port-Vendres on allongerait le chemin pour aller à Girone.

plus nombreuses qu'il se serait plus rapproché de la mer, ou d'autant plus accidentées qu'il aurait été construit plus près du sommet de la montagne, c'est-à-dire que dans l'un et l'autre cas on aurait eu à surmonter des difficultés considérables en s'écartant de la ligne droite. Le col du Perthus si visible de la plaine du Roussillon, offre ainsi à la fois à partir d'Elne la plus courte distance et les plus grandes facilités d'accès, par conséquent, on se demande comment au point de vue topographique, il n'aurait pas servi au passage de la route qui du temps des Romains, comme de nos jours, a relié et relie l'Espagne à la France.

Considérons maintenant notre étude à un autre point de vue. En consultant l'histoire, nous voyons les Romains étendre successivement leurs conquêtes sur la Provence, en l'an 121 avant J.-C.; sur la Narbonnaise, en l'an 118; quelque temps après que Pompée eut étouffé en Espagne (l'an 79), la guerre civile par de nombreux et sanglants combats, Jules-César (l'an 60), y prélude à sa grande carrière militaire dans les Gaules; il subjugué la Lithuanie, puis la Galicie et rentre à Rome triompher de ses exploits (l'an 61). Ce conquérant termine plus tard la guerre des Gaules en soumettant les peuples de l'Aquitaine (l'an 51), mais sans franchir la chaîne occidentale des Pyrénées. La voie romaine du Roussillon a donc été pendant très longtemps la seule artère qui réunissait les peuples Ibériques à la République romaine. On se demande dès lors comment une voie si importante n'aurait été qu'un sentier informe, impraticable aux voitures, tels que ceux des cols de la Palle, de Banyuls et des Balitres.

L'importance du chemin qui nous occupe nous fournit donc une nouvelle preuve qu'il passait par le col du Perthus, sans que pour cela la version de Strabon que l'on croit le concerner soit infirmée, puisque ce géographe dit que la route entre l'embouchure de l'Ebre et les Gaules s'éloignait quelquefois de la mer.

Après avoir établi la direction générale de la voie Domitienne, il nous reste à fixer en détail ses points de passage. Nous avons à ce sujet trois documents précieux qui sont la table de Peutinger et les deux itinéraires d'Antonin. En les consultant, on remarque qu'ils n'indiquent pas tous à la fois les mêmes localités, mais que de leur ensemble il s'en suit qu'ils s'appliquent à une même voie. En effet, si par exemple la table comprend une station non portée sur les itinéraires elle se trouve désignée entre les stations portées sur ces derniers. Ainsi *Combustam* ne figure pas sur la table, elle est rapportée sur l'un des itinéraires ; ou bien *Ad Stabulum*, mentionné dans un itinéraire est omis sur la table. D'autres fois les désignations sont communes à la table et aux itinéraires ou bien à la table et à l'un des itinéraires, telles que les stations de *Narbonne*, *Ruscino*, *Illiberis*, *Ad Centuriones*, *in Summo Pyrenæo* ou *Ad Pyrenæum*, *Juncaria*, *Gerunda*.

Si nous mettons en regard, sur trois lignes ainsi qu'il suit, les localités et les distances indiquées par la table et les itinéraires, nous aurons les résultats ci-après que nous pourrons comparer :

TABLE.

Narbonne.	
Ruscione.	.VI
Miliberit.	.VII
Ad Centuriones.	XII
In Summo Pyreneo.	V
Declana.	IV
Juncaria.	IV
Gloriaia.	XV
Gerunda.	XII
etc.	.

xx	●	Nurhone.
xx	●	Ad Vigessim.
xiv	●	Combustam.
vi	●	Rucinose.
xx	●	Ad Centurionel.
v	●	In Summo Pyreneo.
xvi	●	Juncaria.
xv	●	Clunania.
etc.		

① Narbonne. XXX
 ① Salinas.
 XLVII ① Ad Stahnum.
 XVI ① Ad Pyreneum.
 XVI ① Juncaria.
 XXVII ① Gerunda.
 etc

De *Narbonne* à *Ad Vigesium*, la distance est donnée directement, ci..... XX

De *Ad Vigesium* à *Salsulas*, nous trou-
vons XXX—XX=..... X

De Salsulas à Ad Combustam, XXXIV—XXX= IV

De *Combusta* à *Ruscinone*, la distance est donnée par la table et le premier itinéraire, ci.

De *Ruscinone* à *Illiberis*, la table donne.... VII

De *Illiberis* à *Ad Stabulum*, nous remarquons que la version du 2^{me} itinéraire est erronée,

(1) Les désignations de 1^{er} et 2^{me} itinéraires ne sont prises que pour ordre, sans indiquer en quoi que ce soit une priorité.

ce qui est du reste hors de doute pour toutes les personnes qui se sont occupées de la voie romaine. Pour rectifier l'erreur il faut considérer que de *Narbonne* à *In Summo Pyrenæo*, le 1^{er} itinéraire donne 65 milles, par le second itinéraire la même longueur doit exister, or, si des 65 milles, nous retranchons les 16 milles de *Ad Stabulum* à *In Summo Pyrenæo* et les 30 de *Narbonne* à *Salsulas*, il nous restera 19. Cette correction faite nous obtiendrons de *Narbonne* à *Ad Stabulum* 49 milles. Si alors nous déduisons les distances déjà comptées jusqu'à *Illiberis* qui sont de 47 milles, il nous restera : II

De *Ad Stabulum* à *Ad Centuriones*, nous avons XVI (2^{me} itinéraire) dont nous devons retrancher V (table et 1^{er} itinéraire, distance de *Ad Centuriones* à *In Summo Pyrenæo*), reste..... XI

De *Ad Centuriones* à *In Summo Pyrenæo* la table et le premier itinéraire donnent..... V

De *In Summo Pyrenæo* à *Declana*, la table indique..... IV

De *Declana* à *Juncaria* la table donne encore IV

De *In Summo Pyrenæo* à *Juncaria*, les itinéraires indiquent XVI qu'il faut évidemment réduire à VIII ou bien la distance jusqu'à Girone serait beaucoup trop considérable.....

De *Juncaria* à *Cinnania*, la table et le premier itinéraire portent..... XV

De *Cinnania* à *Gerunda*, on compte d'après la table..... XII

Cette dernière distance se trouve vérifiée par

le 2^{me} itinéraire, en effet de *Juncaria* à *Gerunda* la distance est de XXVII, c'est-à-dire égale à celle de la table XV+XII.....

De Narbonne à Girone on a un total de..... Cmes

Pour placer sur la direction générale de la voie romaine, les stations dont les distances viennent d'être fixées, nous avons pour repère, Narbonne, Salses, Castel-Ruscino, le sommet des Pyrénées; de plus nous savons que la voie passait à Elne, c'est donc entre ces localités que les recherches doivent être limitées et que nous allons les placer successivement.

Ad Vigesium. Ce n'était qu'un point qui devait marquer un embranchement pour parvenir à une station romaine, parce que cette désignation qui ne rappelle qu'une idée de distance ne saurait se rapporter à aucune ville. Nous placerons *Ad Vigesium* à 20 milles de Narbonne au pont de Treilles, vers le chemin qui conduit de la route impériale au cap de Leucate, qui par sa position élevée et entourée par les étangs de La Palme et de Salses devait former un de ces postes faciles à défendre que les Romains savaient si bien choisir.

Salsulas, n'est autre chose que Salses ⁽¹⁾.

(1) Les indications des mesures ne permettent pas de préciser avec une rigoureuse exactitude, les points d'où les distances partaient, parce qu'on ne connaît ni exactement les chemins suivis, ni les points précis de départ. Au surplus, les mesures des itinéraires ne sont données que de mille en mille, c'est-à-dire à peu de chose près de 1,500 en 1,500 mètres. L'on croit que le château de Salses serait l'emplacement de *Salsulas*. Cela peut-être. Mais il est au moins aussi vraisemblable que ce fut la hauteur de Sainte-Colombe; en faveur du château on a les fontaines

Ad Combustam, pour déterminer le point où devait être cette station, nous avons les distances entre Salses et Ruscino données par les itinéraires. Elles sont un peu trop fortes en ligne droite, mais la différence s'explique par les contours que la voie pouvait faire. En plaçant *Ad Combustam* à Rivesaltes ainsi que plusieurs auteurs l'ont fait, il faudrait que les mesures fussent fausses, l'allongement de parcours ferait qu'elles pécheraient par défaut, et il en résulterait une déviation sensible de la voie. Rivesaltes, de même que d'autres localités, n'a été indiqué comme poste de l'ancienne Rome qu'à cause de son importance actuelle qui pouvait être bien différente il y a dix-huit siècles. Si de Castel-Ruscino et de Salses on décrit sur une carte des arcs de cercles avec les distances données par les itinéraires, ils se couperont et il est clair que *Ad Combustam* devra se trouver au centre ou près des bords de la surface qu'ils comprennent entre eux, sinon à leur point d'intersection.

En faisant cette opération, on voit que la corde qui réunit les intersections des arcs coupe sensiblement d'équerre en face Saint-Hippolyte et près des limites des territoires de Salses et de Clairà, un ancien chemin aujourd'hui sans importance qui sur plus de sept kilomètres conduit en ligne droite de Salses à Castel-Ruscino. Ce chemin à cause de sa direction et de sa régularité malgré son abandon, ne peut être que la voie romaine et *Ad Combustam* devait être placé plus près de l'arc décrit

et en faveur de Sainte-Colombe on a une position dominante que les Romains choisissaient de préférence.

Toutes les distances ont été appliquées pour le territoire français sur les cartes de l'État-Major au 80/1000, les meilleures que l'on possède.

de Salses pour centre que de celui tracé de Castel-Ruscino, parce que du premier côté il n'y a que des terrains libres et réguliers, tandis que de l'autre se trouvent les rivières de l'Agly et de la Tet qui pouvaient faire dévier la voie.

La station aurait donc été placée près de la route départementale de Rivesaltes à Saint-Laurent. L'absence de ruines appartenant à des constructions antiques sur ce point, peut faire penser qu'elle était sans importance, peut-être seulement un point marquant une déviation pour suivre la vallée de l'Agly et arriver par exemple aux stations romaines de Saint-Martin de Rivesaltes, de mas Ferrer sur le territoire d'Espira-de-l'Agly, etc ⁽¹⁾.

Ruscino. Nous placerons *Ruscino* à Castel-Roussillon ; la tradition, la situation des lieux et les ruines qu'on y trouve ne permettent pas de doute à ce sujet.

Illiberis. Si pour les auteurs qui se sont occupés des antiquités roussillonnaises, *Illiberis* est représenté par Elne, il n'en est pas de même pour nous et l'opinion que nous allons émettre suscitera l'étonnement pour ne pas dire plus ; on ne vient pas impunément renverser les traditions quand même on a pour soi les meilleures preuves. Malgré cette conviction nous n'hésiterons pas à montrer ce que nous pensons être la vérité et nous avons confiance que les habitants d'Elne qui, dans l'opinion actuelle descendraient des habitants d'*Illiberis*, ne nous

(1) Une colonne romaine trouvée dans l'église de Saint-Hippolyte appartiendrait peut-être à la station romaine de *Ad Combustam* (P. Puig-gari). Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales, année 1848.

en voudront pas de notre manière de voir, puisqu'ils auraient renoncé au nom de leurs ancêtres.

Pour justifier l'emplacement qui sera désigné pour *Illiberis*, nous allons étudier avec soin en appliquant les distances des itinéraires, les localités, les chemins qui les traversent et les ruines qu'on y découvre. Avant que d'entrer en discussion, nous devons rappeler ce que les anciens historiens rapportent d'*Illiberis*. La première mention de cette ville remonte à 218 ans avant J.-C. (Tite Live). On rapporte qu'Annibal se rendant en Italie vint camper près d'*Illiberis* après avoir franchi la chaîne des Pyrénées. Suivant divers auteurs, elle aurait eu une grande importance, mais du temps d'Auguste on ne voyait plus, dit-on, que de faibles vestiges de son opulence et de sa splendeur passées. Depuis cette époque son souvenir a disparu et jusqu'à son nom. On peut se demander quelle a pu être cette splendeur et cette magnificence d'une ville dont il ne reste aucune ruine marquante, située dans un pays où la civilisation était inconnue. Mais laissons ce sujet de côté en remarquant que les villes qui ont eu une véritable célébrité en ont conservé des traces visibles et encore importantes de nos jours, et retenons ceci, c'est que si Annibal est venu avec son armée camper près d'*Illiberis*, c'est qu'elle était défendue par les retranchements de l'époque et qu'il ne pouvait s'avancer sans danger au delà de son enceinte; en un mot, qu'elle n'était autre chose qu'un *oppidum* des anciens peuples des Gaules dont Jules-César nous donne la description dans ses Commentaires. On le sait et il est utile de le rappeler ici, l'*oppidum* celtique était un lieu de refuge où l'on plaçait tous les

biens de la campagne, défendu par des enceintes de rochers escarpés ou *des marais* plus ou moins franchissables, ou de grands abattis d'arbres, ou bien encore des bois épais entourés de fossés ⁽¹⁾.

La localité aux environs d'Elne, qui réunit les meilleures conditions de défenses naturelles, placée en rapport avec les distances données par les itinéraires et qui offre la trace irréfutable d'établissements Romains sinon Celtibériens, devra évidemment être considérée comme la station d'*Illiberis*.

Si des bords de la Tet jusqu'aux pieds des Albères, on étudie attentivement le sol on voit qu'il s'incline insensiblement jusqu'à Corneilla-del-Vercol pour remonter ensuite vers la chaîne citée. Dans cet intervalle se trouvent compris, le Réart, l'agouille de la mar et le Tech. Le premier cours d'eau n'offre rien de saillant pour le sujet qui nous occupe, mais il n'en est pas ainsi de l'agouille de la mar ; elle forme le Talwège où s'écoulent les eaux du bassin qui a pour sommet la plaine de Bages et qui est alimenté par l'ancien étang de Villeneuve. Aux abords de Corneilla, elle assainit les prairies basses qui entourent le monticule sur lequel le village est assis et qui certainement formeraient des marécages si son lit n'était pas entretenu avec soin. Cet abaissement du sol est marqué par la chaussée de la route impériale, les ponts qu'on a dû construire et les flaques d'eau qui se maintiennent de places à autres. En outre, au Nord-Est près du territoire de Théza, il existe des fontaines d'eaux vi-

(1) Guerre des Gaules, Com. Cés. Livre II, Ch. 29 ; Livre III, Ch. 9 et 28 ; Livre V, Ch. 10 et 23 ; Livre VI, Ch. 31 et 34.

ves, transformées en lavoirs ⁽¹⁾, donnant naissance à l'agouille de la *Migt-Aigue*.

Le sol se relève à partir de Corneilla et sa déclivité est marquée par la rivière de Tanyari et autres torrents plus ou moins importants qui versent leurs eaux dans le Tech. Ce dernier ne peut se diriger dans la partie la plus basse de la plaine, c'est-à-dire dans l'agouille de la mar, à cause du prolongement de la chaîne du Canigou qui étend ses derniers reliefs jusqu'à La Tour Bas-Elne en s'effaçant de plus en plus et en ne montrant à son extrémité orientale que des monticules détachés, mais on voit que depuis le Boulou, il a détruit l'inclinaison méridionale du terrain et l'a convertie en une sorte de falaise bien marquée jusqu'à Elne ⁽²⁾. Si on cherche quel aspect présentait la plaine d'Elne sur le côté Sud, il y a dix-huit ou vingt siècles, avant que l'homme n'eut appliqué son travail à dompter les eaux, il est facile de com-

(1) La hauteur de Corneilla est placée presque au centre d'une plaine très-basse, bordée par le Réart qui, en temps de crue, y verse ses eaux, la colline de Villeneuve de la Raho, Montescot et le plateau d'Ortaffa qui s'étend jusqu'à Elne. Les altitudes sont près du Réart de 16 à 21 m. ; de 10 m. , à l'agouille de la mar, vis-à-vis Montescot, de 4 m. , du côté d'Alénia et de 13 à 18 mètres près d'Elne.

(2) L'action des eaux du Tech sur sa rive gauche peut être ainsi expliquée. En temps d'inondation les torrents provenant des Albères ont charrié des graviers abondants qu'ils ont déposés sur la rive droite du Tech. Les eaux de ce dernier sont devenues impuissantes à les entraîner, par suite, elles se sont rejetées sur la rive gauche en sapant le terrain ; mais sur cette même rive il y a aussi de nombreux torrents qui ont transporté des dépôts moins importants, lesquels ont fait reculer le lit dans une certaine mesure. Ainsi, avant que le travail de l'homme ne soit venu par des endiguements faits avec intelligence tracer un lit fixe, le Tech oscillait à droite et à gauche en se reportant toutefois plus au Nord, ce qui est encore visible vers Brouilla où il n'y a pas d'endiguement régulier.

prendre que le sol était découpé par de nombreux ravins plus ou moins réguliers, et plus ou moins larges, mais sans profondeur, qui formaient en temps de crue le lit du Tech, et qui étaient à sec pendant la presque totalité de l'année. La hauteur sur laquelle Elne est bâti n'était donc pas défendue sur le côté méridional par ce cours d'eau; sur les autres aspects, elle était tout-à-fait accessible. En un mot, sans défenses artificielles importantes, elle n'aurait pas offert un refuge sérieux aux populations Celtibériennes. D'ailleurs le sommet a très peu d'étendue et ne permettrait pas d'y placer les populations du voisinage avec leurs bestiaux. D'un autre côté, de Castel-Ruscino tous les chemins actuels d'un intérêt restreint aujourd'hui, aboutissent directement à Corneilla où ils s'enfléchissent pour conduire à Elne.

De *Ruscino* à *Illiberis* les itinéraires donnent sept mille pas. Cette distance dépasse un peu Corneilla, mais les contours du chemin absorberaient l'excès de mesure; d'ailleurs les distances sont comptées de mille en mille sans fraction, il ne faut donc pas s'étonner si les mesures ne sont pas d'une exactitude parfaite. Guidé par les itinéraires, nous avons été amené à examiner si le monticule de Corneilla répondait aux exigences d'un refuge antique; cet examen nous a fait connaître ses défenses naturelles précitées et nous a montré que son étendue de forme presque elliptique ayant approximativement 500 mètres de longueur sur 300 mètres de largeur est au moins quatre fois plus considérable que l'emplacement de la ville haute d'Elne ⁽¹⁾. D'après ces considérations il

(1) La surface enfermée par les agouilles de la mar et de la mig-aigue n'est pas inférieure à 50 hectares. 500,000 mètres carrés formant une

n'y aurait guère à douter que Corneilla ne fut l'antique *Illiberis*. Mais toute incertitude doit cesser par la découverte des vestiges de constructions romaines qu'on remarque sur le côté droit du chemin de Corneilla à Théza, un peu avant les fontaines publiques, dans un champ de l'hospice. La charrue a mis à jour en traçant des sillons à une plus grande profondeur que d'habitude, des monceaux de briques à rebord, des débris de mortier, des traces de feu, de grandes briques murales, etc. On voit la surface du sol parsemée de cailloutis provenant de béton. Le mortier a une très grande analogie avec celui qui forme le dessous des petits pavés (*Spica Testacea*) de Ruscino.

Ainsi l'emplacement de Corneilla offrait les meilleurs moyens de défense naturelle de l'époque Celtibérienne ⁽¹⁾, il est suffisant pour contenir un très grand nombre d'habitants avec leurs troupeaux, il concorde avec les distances données par les itinéraires, les chemins anciens y conduisent en partant de *Ruscino* et l'on y trouve les restes de constructions romaines. Dès lors, c'est incontestablement sur ce point qu'on doit placer *Illiberis*.

ovale irrégulière qui devait être complètement entourée de marécages. On voit qu'une population assez considérable pouvait y contenir. En admettant d'après les vestiges des camps romains qu'une personne occupait en moyenne 8 mètres carrés, elle aurait contenu 62,500 habitants, quantité que l'on peut sensiblement réduire parce qu'il est douteux qu'au temps d'Annibal une telle population eut existé à proximité pour s'enfermer dans l'oppidum d'*Illiberis*.

(1) On ne pouvait objecter sérieusement que les *oppidum* différaient dans le Roussillon de ceux des Gaules proprement dites, parce que les *Commentaires de César*, dans le récit des guerres d'Espagne, auraient donné de nouvelles descriptions.

Ad Stabulum ⁽¹⁾. Les personnes qui se sont occupées des antiquités roussillonnaises ont placé cette station, les unes au Boulou, les autres sur les bords du Tech ou à Taxo sans se préoccuper des indications des itinéraires, les seules que l'on possède. En les négligeant, chacun est libre d'adopter une localité de son choix. C'est seulement en les consultant et en cherchant une position analogue à celles que les Romains savaient choisir que nous déterminerons son emplacement.

Si nous suivons la direction générale de la voie romaine que nous avons indiquée, nous trouverons à la distance de deux mille pas de Corneilla, ou plus exactement à neuf mille de *Ruscino* le monticule d'Elne qui, s'il ne présentait pas un lieu de refuge propre aux peuples des Gaules, offrait toutefois un emplacement très convenable pour que l'art en eut fait une forteresse appropriée aux guerres des temps anciens. Aucun historien ne peut citer un document justifiant que le nom d'Elne a été substitué à celui d'*Illiberis*, ni pour déterminer le temps ou l'occasion d'un changement de nom aussi marquant et pour en faire connaître l'auteur ⁽²⁾. On croit que le nom d'Elne a été donné à la cité qui nous occupe par Constantin en vénération pour sa mère, mais

(1) Il est bien difficile d'admettre que *Ad Stabulum* eut formé le mot latin *Volono* qui servait autrefois à désigner le village du Boulou, il faudrait supprimer des lettres du mot latin *Ad Stabulum* et substituer différentes lettres les unes aux autres et ensuite pour faire Boulou, rétablir des lettres primitives et faire de nouvelles transformations. Du reste dans le Roussillon *Volo* du latin *Volono* signifierait *côte rapide* (M. Alart, bulletin cité) et non *étable* ou *écurie*, ainsi que le veut le mot *stabulum*. Si aujourd'hui le Boulou est un relai de Poste, on ne peut en conclure qu'il en était de même à l'époque de l'occupation romaine.

(2) Voir la notice de M. Alart citée.

de là à conclure qu'il eut remplacé le nom d'*Illiberis*, il y a loin. On peut objecter, il est vrai, que l'on n'a pas davantage la preuve écrite qu'Elne eut été substitué à *Ad Stabulum*. Cette objection serait juste si les itinéraires ne venaient fixer les emplacements des stations et si nous n'avions pas démontré qu'*Illiberis* occupait le monticule de Corneilla. Rien ne prouve que *Ad Stabulum* eut été une station marquante et son titre même semble indiquer le contraire. Dès lors, il est bien naturel que ce nom eut disparu et qu'il fût remplacé par le nom d'*Helena* ou Elne, lors de la fondation de cette ville sur son emplacement actuel, avec son enceinte fortifiée. L'erreur qui a été commise s'explique par son rôle marquant dans l'histoire du Roussillon, on a supposé qu'elle avait dû remplacer une ville non moins importante des temps anciens. D'ailleurs, jusqu'à ce jour, il ne paraît pas que la partie haute de la ville eut été habitée par les Romains puisqu'on n'a trouvé des ruines romaines qu'à la partie basse, ce qui est en rapport avec la destination que l'on peut attribuer à cette station d'après son nom.

Si cette ancienne cité n'a pas joué le premier rôle avant l'ère chrétienne et si elle n'a pas eu l'honneur de voir Annibal camper devant son enceinte, elle n'a rien à envier à *Illiberis*, parce qu'elle a la gloire plus réelle, d'avoir été pendant des siècles le siège de l'Église catholique dans la province du Roussillon. Sa part est assez belle pour la consoler.

Ad Centuriones. Des lieux encore plus divers que pour *Ad Stabulum* ont été désignés pour l'emplacement de *Ad Centuriones*. Ainsi qu'on l'a vu, un auteur le place,

à ou près de Collioure, un autre à la Pave, d'autres à Saint-Martin-de-Fenouillard et même à Céret; si les écarts sont aussi marqués, il faut l'attribuer au défaut d'application des distances inscrites sur les itinéraires sur la direction générale de la voie romaine.

L'application des 11 milles à partir d'Elne ou de 20 milles de *Ruscino* conduit près de Saint-Martin-de-Fenouillard et c'est là où nous placerons, avec M. Henry et Danville, la station qui nous occupe.

Les recherches que nous avons faites sur place ne nous ont pas donné la preuve irréfutable du séjour des Romains sur ce point ⁽¹⁾; mais les indices sont plus favorables que partout ailleurs; en effet, dans le pays on conserve un vague souvenir d'une occupation ancienne, on trouve dans le bois de la *Maoute* la preuve de nombreuses et anciennes constructions dont les fondations existent encore; un vase antique de poterie y a été découvert depuis peu d'années et on prétend y avoir trouvé des traces d'une voie pavée, composée de béton.

In Summo Pyrenæo. On ne saurait contester que les itinéraires n'eussent voulu indiquer par *in Summo Pyrenæo*, le point culminant où la voie romaine avait son passage sur la chaîne de la montagne des Pyrénées; toute discussion à ce sujet nous paraît inutile. Nous n'avons donc qu'à vérifier si la distance de 5 milles à partir de *Ad Centuriones* atteint le sommet du col du Perthus. En

(1) Les dispositions du bois de la *Maoute* nous faisant présumer que c'était un *oppidum défendu*, d'un côté par la rivière de Rome ou de Maureillas qui rejoint à une faible distance le Tech, mais le côté Ouest plus élevé que son emplacement laisse des doutes sérieux à ce sujet. Quoiqu'il en soit, le talus à cet aspect, a été régularisé de main d'homme pour ce motif ou pour un autre.

prenant cette distance sur une bonne carte, on arrive sensiblement au point voulu, en face Bellegarde, où M. Henry place les trophées de Pompée. Le point était en effet bien choisi pour satisfaire à la fois l'orgueil et la vanité du général romain en les montrant aux peuples qu'il avait su vaincre par la puissance de ses armes, puisque des Gaules et de l'Ibérie on pouvait voir le monument du conquérant qui a servi à fixer la limite de ces provinces.

Si on ne consultait que les ruines de l'Écluse qui existent sur le côté droit de la route actuelle d'Espagne, on y placerait naturellement une station des Romains, leur étendue, les lieux choisis rappellent leur campement, mais elles ne sont ni au sommet des Pyrénées, ni à une distance suffisante des autres stations.

Nous placerons, d'après les indications des itinéraires, les stations sur le territoire espagnol; *Declana* à ou près du château de Montroig ⁽¹⁾; *Juncaria*, non loin de la voie sur la rivière de Llobregat; *Cimmania* au passage du Fluvia ⁽²⁾; *Gerunda* à Girone; *Aguas Voconias* près de Malorquinas; *Secerras* entre Céton et Logirant; *Prætorium* non loin de Conorellas sur la Besos et *Barcelone* à Barcelone.

Les distances mesurées, en ayant égard autant que possible aux sinuosités des routes, sur les meilleures cartes que nous avons pu nous procurer, donnent :

Du Perthus à Girone..... 58 k.

Il y a d'après les itinéraires..... 56 k.

(1) Le sol forme une éminence en pente régulière dont la base s'étend jusqu'à la rivière de Llobregat.

(2) Près de ce cours d'eau il y a un village désigné sous le nom de *Romania*.

De Girone à Barcelone, d'après les cartes.. 89

» » suivant les itinéraires. 88

Ces différences sont trop peu sensibles pour ne pas considérer les itinéraires comme exacts et nous voyons ici une nouvelle preuve de la confiance qu'on doit leur accorder.

Il faudrait encore arrêter la direction de la voie entre les stations désignées, mais l'absence complète de chaussée romaine empêche de pouvoir retrouver les points précis de son passage, cependant de *Salsulas* jusqu'à *Ad Combustum* et même à *Ruscino*, les erreurs d'un tracé arrêté d'après les indications données, ne sauraient être bien grandes. De *Ruscino* à *Illiberis*, deux chemins non loin l'un de l'autre peuvent embarrasser. Doit-on adopter la direction par le mas Roque-Brune, ou celle par Cabestany jusqu'à Saleilles ? Entre *Ad Stabulum* et *Ad Centuriones*, si on ne consultait que les vestiges d'anciennes constructions, on ferait dévier la voie en la dirigeant non loin de Villeclare, où il a été découvert des tombeaux présumés appartenir à l'époque Gallo-Romaine, au lieu de lui faire suivre la direction par les cabanes et le haut du moulin de Brouilla. De *Ad Centuriones* à *in Summo Pyrenæo*, il n'y a pas à douter qu'un chemin suivait la vallée de la rivière de Rome et non la route actuelle. En effet, à partir de l'Écluse del Migt, on retrouve d'abord sur la rive gauche de la rivière et ensuite sur la rive droite, jusqu'en face le Perthus, sur tous les rochers les plus résistants, ses traces incontestables et plusieurs points portent les empreintes des roues. La voie était tracée avec une très grande régularité d'après les contours de la vallée, sa largeur devait être de quatre

mètres environ bien que sous le château de l'Écluse il y ait une partie moins large. La pente suivait un plan sensiblement parallèle au lit de la rivière à une hauteur suffisante pour que les eaux ne puissent jamais gêner la circulation. Près du Perthus, la voie franchissait la rivière de Rome sur un pont dont il existe encore des vestiges sur un rocher placé au milieu du lit, pour monter le long d'un ravin qui aboutit au col du Perthus.

Indépendamment du chemin construit sur les bords de la rivière de Rome, il en existait un autre qui s'élevait à l'Écluse haute et suivait le versant Est du ravin du château des Maures, passait à côté du camp de la Pave et descendait dans une tranchée profonde au fond de la vallée de Rome en franchissant la rivière sur un pont qui est appelé *Vieux Pont*, et plus anciennement se soudait à la voie précédente. Il paraît avoir été abandonné à l'époque de la construction du fort de Bellegarde dans l'intérêt de la défense de la frontière. Est-elle la voie romaine ou est-ce celle qui longeait la rivière? Pourquoi cette dernière si facile au point de vue des transports a-t-elle été abandonnée? La réponse à ces questions ne peut être établie que sur des présomptions. La voie par le fond de la vallée est évidemment très ancienne et il y a bien des siècles qu'elle n'est plus fréquentée, puisque son assiette ne s'est maintenue que sur les rochers d'une grande dureté, partout ailleurs les rochers schisteux qui la supportaient ont été détruits par l'action des eaux et des intempéries. Dominée de toute part, elle ne nous paraît pas d'accord avec le génie guerrier des Romains, à cause des embuscades et des dangers auxquels auraient été exposées les légions qui se seraient engagées dans ce

profond et étroit défilé. La seconde voie, suivant les hauteurs, ne présentait pas les mêmes dangers, elle offrait au contraire au sommet de l'Écluse et au camp de la Pave des positions dominantes propres à la défense. Il nous paraît donc presque certain, que la voie inférieure serait la plus ancienne et que celle supérieure appartiendrait plus particulièrement aux temps de la domination romaine.

Après avoir fixé le tracé de la voie romaine ou plutôt des itinéraires dans le Roussillon, nous ne prétendons pas qu'il n'y en a pas eu d'autres d'une grande importance, nous pensons au contraire que des chemins devaient remonter chacune des vallées principales et longer le littoral, ainsi que le prouvent les ruines diverses qui ont été découvertes en différents endroits et qui attestent le passage ou plutôt l'occupation des Romains. Cependant nulle part on n'a vu les vestiges des chaussées qu'ils établissaient, avec tant de frais, sur les autres parties de leur vaste empire, pour assurer pendant des siècles, la circulation, sans avoir à faire des réparations journalières comme sur les routes modernes ⁽¹⁾. A quoi faut-il attri-

(1) On suppose que la chaussée est ensevelie sous les couches d'alluvions de la plaine du Roussillon. Sans nier qu'une chaussée ait existé, on peut cependant en douter, parce que le champ des inondations ne s'étend pas sur toute la partie traversée par la voie romaine. De Salses aux bords de l'Agly le sol n'est jamais submergé, il en est de même presque sur toute la longueur entre *Ruscino* et Elne et vers les points où l'eau exerce son action, aux abords des petites rivières traversées, on devrait, en admettant que la chaussée de la partie inférieure fut cachée, ce qui n'est guère admissible en général, retrouver au moins une partie dénudée vers les sommets. Toutefois, il est certain que sur l'étendue des inondations de L. Tet et de l'Agly, le sol s'est assez exhaussé pour cacher l'ancienne chaussée romaine ; en effet, on voit que les inondations recou-

buer cette différence de construction, est-ce à la rareté des pluies dans la plaine du Roussillon et à l'aridité du sol dans la partie montagneuse, ou à tout autre cause. C'est ce que nous n'avons pas mission de rechercher, nous bornerons notre étude à ce qui précède sans espérer avoir fait luire la vérité pour tout le monde, en tout cas, nous pourrons dire en empruntant une expression du grand fabuliste : « Nous aurons du moins l'honneur de l'avoir entrepris. »

vrent le sol d'une couche d'alluvion d'environ cinq à dix millimètres : or, les inondations se reproduisent (*Mémoires de la Société des Pyrénées-Orientales*, année 1856. page 23), en moyenne tous les 4 ou 5 ans. Il n'y a donc rien d'impossible à ce que le sol de la plaine s'élève de un à deux millimètres par an, surtout en ayant égard aux limons ou sables fins transportés chaque jour par les canaux d'arrosage, or, en 1,800 ans on aurait 1,800 et 3,600 millimètres, c'est-à-dire plus de deux mètres de hauteur

TUMULUS DE SAINT-NAZAIRE.

En suivant le chemin qui conduit de Cabestany à Saint-Nazaire, après avoir franchi le ruisseau de la Fosseille, on longe pendant quelque temps une faible colline, composée principalement d'argile compacte et à son extrémité où l'on rencontre le terrain de Colmatage ⁽¹⁾ du Réart, on aperçoit dans une propriété de M. Bonaventure Durand de Saint-Nazaire, un tertre en forme de cône tronqué, connu sous le nom de *mont de la terre* sur lequel croissaient quelques oliviers.

La culture ainsi que les intempéries ont sensiblement modifié l'inclinaison de ses talus. Sur son sommet on remarque les vestiges de murs en maçonnerie de cailloux roulés, qui composaient une construction ayant la forme d'un parallélogramme rectangulaire dont le côté oriental était remplacé par un demi-cercle.

Le propriétaire ayant eu besoin de terre en a pris sur le côté Nord de ce tertre, en ouvrant une tranchée assez profonde jusqu'au delà du centre. L'administration vicinale a aussi extrait les remblais nécessaires à la construction d'une partie du chemin de Saint-Nazaire.

Les fouilles ont mis à jour un puits au pied Nord, creusé dans l'argile sans aucun revêtement en maçonnerie

(1) Les terrains de Colmatage dans les parties basses des plaines du Roussillon sont composés principalement de petits cailloux roulés et de sable plus ou moins fin, déposés par les rivières torrentielles qui descendent de la chaîne des Pyrénées.

et ont permis de découvrir différents amas de cendre sur le côté Nord-Est et une certaine quantité de coquilles marines. M. Durand dit avoir trouvé dans la tranchée centrale, un clou en cuivre et un os. Il paraîtrait que les ouvriers auraient trouvé trois médailles. Malheureusement il n'est pas possible de les retrouver.

Les tranchées ne permettent pas de douter que ce tertre n'eut été établi de main d'homme, la différence entre le terrain naturel formé d'argile, et l'amas de terre qui le compose est trop grande pour qu'on puisse se tromper. D'ailleurs le dessous est parfaitement marqué par une ancienne couche de terre végétale qui ne peut provenir que de la décomposition des plantes.

Il est à remarquer qu'on a mis à profit l'inclinaison naturelle de la colline sur laquelle il est assis pour le rendre plus apparent. Sa forme est sensiblement elliptique le grand axe à la base est de 31^m,50^c, le petit de 26^m. La hauteur au centre au dessus du terrain naturel a été trouvée de 5 mètres.

Ce qui précède appartient au domaine des faits, il reste à en tirer les conséquences. Les tertres ou tumulus, on le sait, servaient aux sépultures, à celui qui nous occupe, il serait difficile d'attribuer un autre usage, en effet, par sa forme, il ne peut avoir servi à un but militaire ou pour des observations, puisqu'à proximité on ne voit aucune trace de fortifications et que de son sommet le point de vue est plus borné que sur les collines ou monticules du voisinage. Il faut donc admettre qu'il a servi ou tout au moins qu'il était destiné à des sépultures successives, ainsi que du reste on en trouve une preuve dans les traces de feu incontestables remarquées au

Nord-Est. Il est vrai que jusqu'à ce jour les fouilles n'y ont fait découvrir aucun des ornements, (armes ou bracelets,) positifs et caractéristiques que les anciens plaçaient dans les tombeaux avec les cendres de leurs morts.

Mais l'uniformité des sépultures antiques est loin d'être démontrée et, il est bien admissible qu'elles présentaient certaines différences dans les détails, bien que ressemblantes dans les formes et par les coutumes générales.

Les murs dont quelques fragments existent encore au sommet du tertre, appartenaient, il y a lieu de le croire, d'après leurs formes, leur orientation et la tradition, à un oratoire. Ce qui nous rappelle cette prescription des Livres Saints, par laquelle, il est dit : « Vous me dresserez un autel de terre pour m'offrir vos holocaustes. » Prescription que les antiques habitants des Pyrénées ignoraient sans aucun doute.

Un tertre semblable se remarque à Taxo d'Amont, il serait d'un grand intérêt archéologique qu'une commission spéciale fut chargée d'y faire des fouilles.

NOTA. — Depuis que cette note a été écrite, les fouilles ont été continuées et ont mis à jour de nouveaux amas de cendre compris dans des espaces que les ouvriers désignaient sous le nom de *silos*.



LE MUNT DE LA TERRE

D'ALÉNYA.

Entre Alénia et Elne sur le territoire de cette dernière commune, vis-à-vis la métairie d'Armengaud, à une distance approximative de 200 mètres du chemin actuel qui relie les communes précitées, on remarque dans une propriété du sieur Armengaud (Vincent) d'Alénia, des ruines connues sous le nom de *munt de la terre*. L'enceinte autant que l'on peut en juger par les vestiges de murs encore existant, formait un quadrilatère irrégulier d'environ vingt mètres de côté. A l'intérieur il y avait incontestablement des bâtiments puisqu'on y voit des débris de brique, de tuile creuse, et sur le côté méridional un puits maçonné aux trois quarts rempli. D'après l'inclinaison des terres sur tout le contour des murs, on peut, avec certitude, conclure qu'il existait des glaciis qui ont sans doute fait donner à ces ruines le nom qu'elles portent actuellement. Les briques et les tuiles sont relativement modernes ; les briques pouvaient avoir 0^m. 40^c. de longueur et 0^m. 20^c. de largeur, on voit que ces dimensions sont un peu inférieures à celles données actuellement. Quant aux tuiles, les débris n'ont pas permis de connaître leur grandeur.

Qu'elle était la destination de ces anciennes constructions, qui d'après les glacis devaient avoir un but militaire. A ce sujet nous ne pouvons que poser des points d'interrogation, mais il est peut-être utile de constater leur état actuel et leur caractère, afin que par la désignation de *munt de la terre* qui est le nom donné aux Tumulus dans les Pyrénées-Orientales, il ne s'établisse pas de confusion.



NOTICE

SUR JACQUES I^{er} LE CONQUÉRANT,

Par M. Thomas Briendes, Membre résidant.

Notre intention, dans cette courte notice, est d'esquisser un côté de la physionomie de Jacques I^{er} le Conquérant, qui, s'il fut un héros dans les armes et un politique remarquable, fut aussi un prince aux idées larges et libérales, un prince qui donna des lois à ses peuples. Jacques le Conquérant fut un législateur. Par la situation topographique de ses États, cet homme de génie a marqué son passage dans le Midi de la France ; il nous appartient ; et rien de ce qui l'intéresse ne doit nous laisser indifférents. Français en deçà des Pyrénées, le *Conquistador* rayonne sur les anciennes provinces du Roussillon et du Languedoc en souverain magnanime et généreux.

L'événement qui signala sa naissance fut étrange, et mérite d'être rapporté.

Pierre II d'Aragon avait épousé, plutôt par ambition, que par attachement, Marie de Guillem, de l'illustre famille de ce nom, fille des héroïques et chevaleresques seigneurs de Montpellier. Pierre, en se mariant, n'avait songé qu'à arrondir ses États dans les provinces méridionales de la France ; aussi délaissait-il sa jeune épouse, dont la douceur et les vertus cadraient mal avec sa fougue naturelle, et portait-il ses hommages auprès des

belles dames de sa cour. Cette situation ne laissait pas que d'inquiéter les consuls et prud'hommes de Montpellier, qui craignaient pour la dynastie seigneuriale. Sur ces entrefaites, la ville entière eut connaissance des amours de Pierre avec une noble dame. Les consuls imaginèrent un stratagème pour tirer parti de cette circonstance ; après s'être concertés avec la reine Marie et avec un chevalier, confident du roi, il fut décidé qu'on substituerait la femme légitime à la maîtresse, après avoir fait dire à Pierre que celle-ci lui accordait un rendez-vous dans la plus complète obscurité. A la nuit convenue, les douze consuls avec douze chevaliers et citoyens des plus notables de Montpellier, deux chanoines, douze dames et douze damoiselles, quatre religieux et deux notaires, tous un cierge à la main, accompagnèrent la reine Marie jusqu'à l'appartement de son époux, et restèrent en dehors agenouillés jusqu'au jour et en oraison. Durant cette nuit les églises furent remplies de fidèles en prières. Dès que le jour parut, le roi s'aperçut de la supercherie, mais n'en témoigna aucune humeur : « Puisqu'il en est ainsi, Madame, s'écria-t-il, que Dieu veuille accomplir vos vœux ! » — Neuf mois après, le 2 février 1208, la reine Marie mettait au monde celui qui devait être Jacques le Conquérant.

Nous sommes au XIII^{me} siècle, le moment le plus remarquable peut-être du moyen-âge. Un grand mouvement de choses et d'idées se produit. La Renaissance peut dater de cette époque, si ce n'étaient les guerres sanglantes qui vont venir. L'humanité tend à se développer : la civilisation s'efforce à monter d'un degré ; les idées qui planent sur les esprits répondent à un besoin universel de bien-

être et de changement. Une révolution morale s'élabore. Des législateurs et des jurisconsultes étrangers les uns aux autres se font les apôtres des idées nouvelles, et combinent des essais de rénovation législative, base des sociétés bien constituées. En France, Louis IX fixe le droit coutumier dans les *établissements*; en Allemagne, Frédéric II importe le droit romain; en Italie, ce même empereur trace un nouveau plan des lois écrites; en Castille, Fernand III lègue ses projets à son fils Alphonse X qui les exécute; en Portugal, Alphonse II donne un nouveau code à ses peuples; le pape Grégoire IX prend part à ces modifications dans ses *Décrétales*. Comme on le voit, le mouvement est général : ce n'est pas l'œuvre d'un seul homme, c'est l'œuvre du temps.

Ami du progrès, comme l'était Jacques I^{er} d'Aragon, il ne pouvait rester en dehors de ce courant. Aussi voyons-nous ce prince, après les conquêtes des Baléares et de Valence, s'engager résolument dans la voie des réformes, et s'attacher à réglementer d'une façon conforme à l'esprit de l'époque la législation dans ses États.

Mais, il convient, avant d'aller plus loin, de déterminer le caractère précis de la rénovation législative qui cherchait à se frayer une issue en tous lieux. C'est ce que nous ferons en peu de mots. On connaît ce qu'on appelle l'établissement des Communes sous Louis le Gros (1066); cette tendance libérale ne s'était pas arrêtée, et avait fait de grands pas au XIII^{me} siècle. Son esprit était tout différent de celui qui animait la féodalité. Tandis que la société féodale, régie par le privilège, accordait tout à l'ainé et immobilisait les héritages, les bourgeois, imbus du droit rationnel, inscrivaient dans leurs chartes le par-

tage égal des biens entre tous les enfants. Le nouveau droit populaire n'aurait pu lutter avec le droit aristocratique tout puissant, sans être secondé par le vieux droit romain. Or, l'opposition que la bourgeoisie dirigeait contre la féodalité n'était rien moins que rationnelle ; la féodalité, ayant rempli sa mission et ayant même dépassé le but, devait céder la place à la légalité, ou pour mieux dire au droit de l'équité.

Jacques le Conquérant, avec son esprit éminemment pratique, vit d'un coup d'œil quelle était la direction des esprits, tant en France que dans ses propres États, et procéda avec la plus grande habileté dans sa réorganisation législative. Il serait trop long d'étudier dans tous ses détails ce qu'il fit de bon et de judicieux ; notre désir n'étant pas de présenter les diverses phases du travail du *Conquistador*, mais tout simplement de tracer une ébauche de son action législative en Roussillon. Cette action, il faut le dire tout d'abord, n'est pas très considérable.

Les contrées sur lesquelles régnait Jacques le Conquérant étaient composées d'un groupe de peuples différents de mœurs et de coutumes, malgré une certaine communauté d'origine et de traditions. Il eut été souverainement insensé d'imposer à tous ces peuples l'unité législative. Jacques I^{er} ne l'essaya même pas. Il respecta le droit traditionnel et les coutumes de chaque peuple, et établit autant de corps de lois distincts qu'il y avait de pays à régir. Les lois romaines occupaient une région ; les lois gothiques et catalanes en occupaient une autre ; l'Aragon et le royaume de Valence avaient leurs usages à peu près opposés.

La seigneurie de Montpellier, la ville de Perpignan et quelques autres localités du Roussillon étaient régies par le droit romain : celui-ci y formait la base de la législation, mais n'était pas absolument admis partout, car nous trouvons de nombreuses parties du Roussillon où les lois gothiques et catalanes étaient en vigueur. Perpignan, dont la population était de race romaine, avait conservé ses lois originaires ⁽¹⁾.

Mais, durant la période où la féodalité était à l'apogée de sa puissance et fractionnait les législations en fractionnant les territoires, un nouvel élément s'était formé dans chaque ville : cet élément, issu des débris des vieilles lois pliés à l'exigence des nécessités locales, c'était la coutume. La coutume était l'œuvre du peuple. Celui-ci la chérissait. Le besoin se fit bientôt sentir de la conserver par écrit, alors que les réformes tendirent à se faire jour de toutes parts.

La coutume de Perpignan, faussement attribuée à Jacques I^{er}, se place entre les années 1172 et 1196. Le droit civil occupe dans cette coutume une donnée infiniment restreinte. Il n'en est guère question que pour reconnaître la validité du testament verbal, la liberté de manifester sa volonté par la parole seule dans toute espèce d'actes ou de conventions, pour admettre, à défaut d'enfants, les plus proches parents à l'héritage du défunt intestat sans aucune distinction de biens paternels et maternels, et surtout pour donner au créancier de nombreuses garanties contre son débiteur. La procédure et le droit criminel ont seuls gardé l'empreinte des codes barbares. La

(1) Massot Reynier, *Coutumes de Perpignan*.

coutume admet sous toutes les formes les ordalies ou jugement de Dieu, et dans tous les cas, sous la seule condition du consentement mutuel des parties. Les peines sont presque toutes arbitraires, c'est-à-dire déterminées par le juge et non par la loi; une seule peine est réglée par la coutume, c'est celle des adultères, qui sont promenés nus dans la ville et fouettés; mais les coupables peuvent se racheter en payant une amende au tribunal.

L'organisation judiciaire est des plus simples. Un bayle juge toutes les causes civiles et criminelles en première instance: les appels sont portés devant le tribunal du seigneur ou de son lieutenant. Le bayle a l'entière juridiction dans toute l'étendue de sa baylie. Les viguiers sont chargés spécialement du maintien de l'ordre, de faire exécuter certaines sentences des bayles et de la cour du Roi. Les bayles et les Viguiers doivent lorsqu'ils rendent un jugement être assistés des prud'hommes du lieu.

Jacques le Conquérant tenta d'apporter quelques modifications aux coutumes de Perpignan, car la bourgeoisie dans cette ville était généralement peu puissante, et faiblement animée du souffle de l'indépendance. Il refusa par exemple, de confirmer un article qui reconnaissait aux témoins le droit abusif de ne pouvoir être forcés à prêter témoignage. Plus tard, approuvant une coutume établie par les habitants, il en imposa de sa seule autorité une nouvelle sur l'appel des sentences interlocutoires, se fondant sur ce motif « que l'on en usait ainsi dans toute la Catalogne ⁽¹⁾. » Ces paroles semblaient

(1) Massot Reynier, *Coutumes de Perpignan*.

présager une prochaine substitution du droit catalan aux coutumes locales de Perpignan ; il n'en fut rien cependant, les coutumes de Perpignan acquirent un nouvel empire quand Jacques lui-même les eut octroyées à quelques autres localités ⁽¹⁾.

Nous ne pouvons passer sous silence le fameux recueil des *Costumes de la mer*, compilation sans nom d'auteurs des usages acceptés par les divers peuples maritimes des États de Jacques le Conquérant. Sans avoir pris une part directe à cette œuvre, Jacques ne peut néanmoins être considéré comme tout à fait étranger à son perfectionnement.

En résumé, le *Conquistador* est intervenu légèrement dans la législation perpignanaise au XIII^{me} siècle. Le motif en est visible : là où le droit romain était invoqué par les peuples contre la féodalité, le roi n'avait rien à faire ; dans l'espèce, les peuples servaient bien mieux le pouvoir royal contre les abus féodaux, que ce qu'eût pu accomplir le roi lui-même. Jacques n'avait donc qu'à confirmer les coutumes et les privilèges octroyés par ses prédécesseurs, et à régler quelques points d'administration.

Mais nous avons dit que certaines contrées du Roussillon étaient régies par les lois catalanes. Celles-ci se composaient des lois gothiques et de coutumes locales. Les lois gothiques étaient empruntées au code des Visigoths, dit *Fuero Juzgo*, du milieu du VII^{me} siècle. Le recueil des *Usatges de Barcelona* de Ramon Bérenguer I^{er} le Vieux, vers l'an 1068, était un mélange de ces deux éléments. Or, le droit romain n'apparaissait nulle part

(1) Massot-Reynier, *Coutumes de Perpignan*.

dans ces contrées. Qu'avait à faire Jacques le Conquérant en cette occurrence? Imposer brusquement les lois romaines à ces peuples jaloux de leurs coutumes, ou les insinuer peu à peu pour parvenir à une fusion? Jacques était trop habile, et voyait trop bien les dangers du premier moyen : faire en effet une large place aux lois romaines, c'eût été soulever la noblesse et le peuple entier contre une réforme redoutée par les uns, incomprise par les autres. Il préféra laisser le droit romain se glisser de lui-même dans les mœurs pour servir plus tard à une modification législative au bénéfice du pouvoir royal. Dans ce but, il fonda à Lérida une université où, de même qu'à Bologne et à Montpellier on enseignait les vieilles lois impériales. Puis il se borna à confirmer certaines coutumes, à promulguer quelques constitutions, et à décréter des ordonnances, selon les cas ⁽¹⁾. Nous ne pensons pas que Jacques ait décrété, dès son avènement au trône, les *Usatges de Barcelona* obligatoires à Perpignan, malgré l'avis d'un érudit ⁽²⁾. Les *Usatges* étant déjà en vigueur dans plusieurs régions, nous inclinons à croire que Jacques ne fit que les confirmer et les modifier suivant les besoins du jour, mais qu'il eût manqué d'habileté en les imposant brusquement à une vil'e régie par sa coutume propre, et très ombrageuse par cela même sur ses droits.

Ainsi, dans le Roussillon, où deux courants législatifs baignaient leurs contrées respectives, l'œuvre de la rénovation législative avait peu de chose à faire. Jacques le Conquérant le comprit et fit preuve d'une habileté vrai-

(1) M. Charles de Tourtoulon, *Jacme I^{er} le Conquérant*.

(2) M. Alart.

ment politique, digne d'un grand prince. Car il savait que les lois sont condamnées d'avance lorsqu'elles s'engagent dans une voie où les mœurs ne les ont pas précédées.

Nous ne pouvons, en terminant, résister au désir de citer quelques lignes consacrées au *Conquistador* par l'auteur regretté de la *Littérature catalane* ⁽¹⁾:

« Contemporain d'Alphonse X de Castille et de saint
 « Louis, à côté desquels il ne faut pas craindre de le
 « nommer, guerrier et législateur comme eux, il fit peut-
 « être encore plus qu'eux pour hâter la grande révolution
 « qui devait fonder dans toute l'Europe le pouvoir royal
 « et l'unité nationale sur les ruines de la féodalité. Moins
 « spéculatif que le premier, moins chevaleresque que le
 « second, il l'emporte sur tous les deux par l'étendue de
 « ses vues politiques, par la hardiesse de ses réformes,
 « par son aptitude gouvernementale..... Il réforme et
 « régularise la législation, etc. »

La postérité doit révéler la mémoire de tels hommes.

(1) M. Cambouliu.



L'HÔPITAL

ET LA COMMUNE DE LA PERCHE,

Par **M. B. Alart**, Archiviste du département,

Membre résidant.

Le territoire de La Perche, qui formait anciennement une commune particulière supprimée vers l'an 1800, se trouvait à l'origine enclavé dans la paroisse de l'église de Saint-Pierre des Forcats, délimitée dès le ix^e siècle, au nord et à l'est par la Tet et par la paroisse de Prats de Balaguer, au sud par la ligne des Pyrénées, à l'ouest par la paroisse d'Eyna, et au nord-ouest par le territoire de Bolquera dont elle était séparée par le chemin dit autrefois *strata francisca superior* et *via Redesa* ou *Roedana*, qui va de Bolquera au lieu des Angles en traversant la Tet sur l'ancien pont dit des Llates et sert de communication entre la Cerdagne et les pays du Capcir et du Rasès ⁽¹⁾. C'est ce qu'indiquent les anciens documents des ix^e et x^e siècles et, entre autres, la donation de l'église des Forcats, faite vers l'an 876 par Ermesinde, veuve du comte Sunifred et ses enfants, au

(1) Le nom du pays de *Capcir* ne se trouve pas dans les documents avant le xiii^e siècle, et l'on comprend qu'avant cette époque l'on appelât *chemin du Rasès* le chemin qui conduisait en effet de la Cerdagne au pays de la montagne d'Aude. C'est ce nom qui désigne le Capcir dans un acte du xi^e siècle, et ce pays était d'ailleurs compris dans le *pagus Redensis* dès les temps les plus reculés.

monastère de Saint-André d'Exalada ⁽¹⁾. Le territoire de cette paroisse ainsi délimité à l'origine, comprenait, outre le lieu des Forcats, les hameaux qui forment aujourd'hui le lieu de Planès, le *vilar* ou hameau de *Caselles* qui semble se rapporter à celui de La Cabanassa, les *manses du Pujol* qui sont probablement ceux de La Perche, une partie du territoire de Bolquera, et le *vilar d'Avancia*, qui a existé sous ce nom ou sous celui d'*Ovansa* jusqu'à la fondation de la citadelle et de la ville de Mont-Louis sous Louis XIV. Le *vilar d'Ovansa* avait dès les temps les plus reculés un château fort dont la seigneurie semble avoir appartenu, ainsi que celle de ce

(1) Les limites de la paroisse de Saint-Pierre *in Portu Infuriatos* est ainsi indiquée dans la donation de l'an 876 : *Affrontat ipsa parrochia S. Petri de una parte in campo Agreval, de alia in chero Ennegone, de tertia in Catella pendente, de quarta in rivo Bolcharia, de quinta in strata francisca superiore in grado Redese et sic tendit per ipsa Tete* (Marca Hisp. n° 56). Un diplôme royal de l'an 937 confirme, entre autres domaines appartenant à l'abbaye de Saint-Germain et Saint-Michel de Cuxa, l'église Saint-Pierre *quæ est fundata in Infurcatos... Termini autem ejusdem ecclesie ii sunt, ab una parte in ipso Agrevalo, de alia vero in monte Catella pendente, de tertia in chero Ennegone, et de quarta in rio Bolcaria, de quinta in strata francisca superiore usque ad Grado Redesso et sic tenditur per ipsu Ted* (Marca Hisp. n° 73). Le *campo Agreval* semble avoir été le nom primitif du lieu de Planès, ou du moins de quelque partie de son territoire, car ce même diplôme et une autre charte de l'an 961 (Marca Hisp. n° 97) désignent encore un point appelé *ipso Agrevalo* ou *ipso Agreval* comme limite commune des paroisses des Forcats et de Prats de Balaguer. Quant au *chero* (rocher, sommet) d'*Ennego* (nom d'homme, sous les Wisigoths, devenu Inigo dans le castillan moderne) et au *mont Catella Pendente* (petite chienne suspendue?), ils se rapportent à deux sommets de la chaîne des Pyrénées, au sud de Saint-Pierre, et, bien que l'ordre de situation soit interverti dans le diplôme de l'an 937, le second semble devoir être rapporté au mont appelé aujourd'hui *Cambres d'Ase*; ces deux noms ont d'ailleurs disparu depuis le x^e siècle.

village, à l'ancienne famille d'Enveig d'où elle passa sans doute à la famille d'Oms au ^{xiv}^e siècle, puis à celles de Llopia et de Vilar. Cette forteresse disparut lors de la fondation de Mont-Louis, et quelques ruines en existent encore sous le nom de *Castellas* au dessous de cette place.

Quant aux églises ou chapelles qui ont existé dans cette ancienne paroisse des Forcats, nous n'en connaissons pas d'autres que les églises de Mont-Louis et la petite chapelle de La Cabanasse construites seulement dans ces derniers temps, l'hôpital et l'église de La Perche objet de cette notice, et l'église de Plaùès qui a été pendant nombre d'années l'occasion de discussions passionnées et qui conserve encore une importance archéologique assez remarquable, bien que cette question soit difficile à décider, car les documents font complètement défaut sur les origines de ce monument. Les archéologues y ont vu tour-à-tour une mosquée, un tombeau de quelque chef musulman et avec plus de raison, croyons-nous, une simple construction chrétienne bâtie d'après un plan tout-à-fait inusité parmi nous. On n'a fait aucune recherche sur l'origine historique de cette église, et tout ce que nous avons pu découvrir à cet égard, c'est qu'elle est mentionnée pour la première fois dans une enquête judiciaire faite à Ille en 1442 au sujet du testament d'un berger décédé au territoire de Planès ⁽¹⁾. Le lieu de Pla-

(1) Il y est dit que ce berger *dona un flori a la obra de la glesa de Sta Maria de Planeses alla on ell mori, e a Nostra dona del Mercadal de Castellnou un coll e un cap de cera..... E mori en la muntanya de la parrochia de Planeses del vegueriu de Serdanya, ont stava per pastor, en dissapte lo primer jorn del present mes de setembre, any MCCCCXLII e mori a la casa den Querol de Planeses, e fo soterrat al scimenterí de Sta-Maria de Planeses.* (Notules de P. Billerach, notaire à Ille). Il

nès fut donné en 1180 par le roi Ildefonse d'Aragon au monastère de Fontfroide ⁽¹⁾, mais on ne sait en quoi consistait cette donation, et ce domaine, moins les justices, se trouve occupé dès le ^{xv}^e siècle par le prévôt 'd'Aja, religieux de Ripoll. Peut-être les archives de ce dernier monastère fourniraient-elles sur la fondation de l'église Sainte-Marie de Planès, si intéressante au point de vue de l'archéologie monumentale, des indications que nous avons vainement cherchées dans les archives du Roussillon.

Comme on l'a vu, l'ancienne paroisse des Forcats s'étendait sur la crête même des Pyrénées, entre la chaîne principale de ces montagnes au Sud, et les dernières ramifications des pentes de Carlit, au Nord. La chaîne s'abaisse en effet considérablement dans cette partie et forme un plateau assez étendu, qui a servi de tout temps de moyen de communication entre les versants de la Tet et de l'Aude et celui du Sègre. Cette paroisse a toujours dépendu du diocèse d'Elne, parce que la majeure partie de son territoire se trouve dans le

s'agit bien ici de Planès près des Forcats, et non pas du lieu de Planès également situé en Cerdagne dans le haut de la vallée de Ribes, car un acte de 1392 mentionne une famille *Querol* du lieu de Planès près des Forcats, et une autre pièce du 19 mai 1447 parle d'un nommé *Guellemus Querol loci de Planesiis terre Ceritanie*, qui doit être le même que celui chez lequel mourut le berger en question. Quant au titre de *paroisse* donné à l'église de Planès dans l'enquête faite à Ille en 1442, c'est sans doute une erreur facile à expliquer dans une déposition faite par un témoin peu éclairé et étranger à la localité, car tous les autres documents jusqu'à l'époque de la Révolution, indiquent l'église de Sainte-Marie de Planès comme une annexe ou succursale dépendante de l'église paroissiale Saint-Pierre-des-Forcats.

(1) *Rubrique* de Michel Rodo (ancien *Liber feudorum B.* f^o 72).

versant de la Tet ; mais, au point de vue politique ou administratif, ce territoire a toujours été compris dans la viguerie de Cerdagne ⁽¹⁾.

Le col de La Perche servant de communication entre la Cerdagne, le Conflent et le Capcir, a été traversé, au moins depuis l'époque romaine, par la *strata* ou *voie* dite *Conflentana* qui, partant d'Elne, remontait la vallée de la Tet jusqu'au-dessus du lieu actuel de la Cassanya où elle passait cette rivière sur un pont dit *pont inférieur*. Elle prenait ensuite la vallée du Jardo, sous le château du vilar d'Ovansa, jusqu'au hameau de *Caselles* ou La Cabanassa, d'où elle gagnait le haut du col de La Perche : c'est ce qu'on appelait au x^e siècle la *strata francisca inferior* (voie publique inférieure). A partir du col, la voie prenait le nom de *strata cerdana* (de Cerdagne) et se dirigeait vers la vallée d'Eyna et le col de Rigat. Entre ces deux derniers points, un autre chemin s'en détachait, se dirigeait vers les Angles et le Capcir, en passant par Bolquera, et traversait la Tet à l'endroit appelé au ix^e siècle *gué du Rasès* (*in grado Redese*) ⁽²⁾.

(1) Les donations faites en 876 au monastère d'Exalada et en 965 à celui d'Arles par les comtes de Cerdagne et de Conflent, qui furent sans doute les premiers seigneurs de la paroisse des Forcats, ne concernaient que les dîmes ou des domaines fonciers qu'ils avaient pu y posséder et dont les droits étaient purement féodaux ; quant aux droits de justice et d'administration politique, ils ne furent reconnus à l'abbaye de Cuxa que pour le lieu et territoire de Saint-Pierre des Forcats seulement. Les justices de Planès et du vilar d'Ovansa furent possédées de tout temps par les seigneurs particuliers de ces villages ; celles de La Perche étaient partagées au dernier siècle entre le roi, qui possédait la haute justice, et le religieux d'Arles, prieur de La Perche, qui n'avait que la basse justice.

(2) Une enquête du xviii^e siècle signale encore sur ce point dit *pas de es Llates*, quelques débris d'un ancien pont.

Ce second chemin portait le nom de *strata francisca superior* (voie publique supérieure) ou *via Roedana* (du Rasès); c'est aujourd'hui le chemin dit *dels Capcinesos*.

Ces deux voies traversaient à peu près parallèlement le plateau de La Perche élevé de plus de 1,600 mètres au-dessus du niveau de la mer, passage dangereux, presque désert, souvent battu par les tempêtes et enseveli sous d'épaisses couches de neige pendant plusieurs mois de l'année. Ce n'est qu'une immense nappe assez unie, mais partout gazonnée, et c'est de là sans doute que lui vient le nom de *port* qui, dans les anciens temps, s'appliquait surtout aux pasquiers ou pacages de ces montagnes, bien qu'on l'ait aussi donné vulgairement aux cols ou passages élevés. Le nom de celui-ci n'était pas à l'origine celui qu'il porte aujourd'hui, et en l'an 897, une bulle du pape Romanus, confirmant les droits de l'église d'Elne, dit que son diocèse s'étend « du port de « *Jardo* à la mer ⁽¹⁾. » Une donation de l'an 965 mentionne aussi le *Jorda* près de la Tet au-dessous du vilar d'Ovansa, et ce nom s'applique incontestablement au ravin de Jardo, encore ainsi nommé, qui descend des maisons de La Perche, passe sous La Cabanassa et se jette dans la Tet au-dessous des ruines du Castellàs ⁽²⁾. On voit bien dès lors que le *port de Jardo* désignait dans ces temps reculés les pacages du plateau ou du col actuel de La Perche, ainsi que le ravin qui en descend.

(1) A portu Iardonis usque ad mare. (*Marca*, n° LVIII).

(2) Les confronts de la devèze du vilar d'Ovansa sont ainsi indiqués dans un acte du 12 août 1392 : *Afronta ab lo fluví de la Tet e ab laygua qui descorra de la Perxa al dit fluví de la Tet, qui s'appela lo Jardo*. (Registre intit. *Limitum pasquerii Confluentis*, f° 99, v°).

Quant au nom de *La Perche*, que l'on croit avec raison dérivé des perches ou poteaux qui servaient et servent encore à guider le voyageur à travers les neiges du col, nous n'en trouvons aucune trace avant l'an 1095 où le testament de Guillem-Raymond, comte de Cerdagne, fait mention de ses droits de pasquier « depuis Ille jusqu'à La Perche, » de *Insula usque ad Pertiam* (Marca, n° 311); deux ans après, il est encore question de ces mêmes droits « depuis Ille jusqu'à La Perche du port », de *Partica porti usque ad Insulam* (Ibid. n° 313).

Cette dénomination nouvelle et la pose même de ces poteaux s'expliquent peut-être par une concession importante faite plus d'un siècle avant ces documents.

Le 3 des calendes de novembre de l'an 965, Seniofred, comte de Cerdagne, de Conflent et de Vallespir, fit donation à l'abbaye de Sainte-Marie d'Arles de tout ce qu'il possédait « en alleu propre » et provenant du patrimoine de sa mère et de ses prédécesseurs, dans les territoires des Forcats et de Bolquera, dans la partie comprise sous une limite qui part : à l'ouest, « du milieu de la rivière de Bolquera au lieu dit *Estorrentut*, d'où elle suit la *Via Roedana* jusqu'à une croix ; de là, elle descend par la *Coma Lempeda* et par *Pedernaleres* jusqu'au milieu de la Tet. Elle descend ensuite par le milieu du cours de la Tet jusqu'au pont qui est sur la *strata* publique qui conduit vers la vallée de Balaguer. Dudit pont, elle va au *Jorda* qu'elle remonte par les Forcats et arrive au dessus du *Pujol*; elle suit de là le chemin de *Muscalo* jusqu'au () appelé de Saint-Michel, et continue vers *Rigat datu*, d'où elle revient jusqu'au *Pontarro* sur lequel la *Via Cerdana* traverse la rivière de

« Bolquera, et par ladite rivière elle arrive jusqu'au « point de départ susdit ⁽¹⁾. » Le comte donnait à l'abbaye d'Arles tout ce qu'il possédait dans ces limites comprenant le *vilar d'Avancia*, les *manses du Pujol*, le *vilar de Caselles* et la partie du *vilar de Bolquera* située sur la rive gauche de la rivière de même nom; le donateur faisait d'ailleurs une réserve pour tout « ce que l'abbaye « de Saint-Germain de Cuxa possédait déjà » dans les limites précitées. Dans son testament de l'année suivante, le même comte léguait à l'abbaye d'Arles « le patrimoine qu'il possédait aux Forcats » *carta faciatis... de ipsa mea hereditate quam ego habeo in Inforcados* ⁽²⁾.

On chercherait inutilement, comme on l'a fait quelques fois, dans la donation de l'an 965, les limites particulières du territoire de La Perche ou d'aucune autre

(1) Voici le texte de cette délimitation publié par Baluze (*Marca hisp.* n° 105) : *Seniofredus comes..... dono.. ad S. Mariam.... Arulas... alaudem meum proprium qui est in comitatu Cerdaniensi, in locum quem vocant Inforcatos et in Mulcaria (lisez Vulcaria), qui mihi advenit etc. Et habet terminos ipse alaudes per mediam aquam de Vulcario (aliàs Boscaria, Baluze) et usque ad locum quem vocant Estorrentat, et usque ad viam Roedana, et pergit per ipsam viam Roedana usque ad crucem, et descendit per Coma Lempeda usque ad Pedernaleres, et descendit per ipsam comam usque intus la Tet, et descendit per medium Ted usque ad pontem qui est in strata publica quæ intrat in Valle Balaguer; et inde vadit usque in Iordanem, et ascendit per Inforcatos, et vadit super Pujol et per viam Muscalon usque ad () quod appellatur sancti Michaelis, et pergit usque ad Rigat dalu, et inde vadit usque ad Pontaron quor est in aqua de Bulgario vel in via Cerdana, et ascendit per ipsam aquam à Vulgario usque ad supradictos terminos.* L'acte ajoute que le territoire ainsi délimité comprend les lieux suivants : *villare scilicet de Avancia, mansos de Pujol, villare Caselles, et villare Vulcaria, sicut rivulus dividit.*

(2) Marca, n° 104.

des communes qui y sont nommées, car l'acte lui même dit que les biens donnés se trouvent dans les paroisses ou territoires « des Forcats et de Bolquera ». Les noms de lieu portés dans la délimitation existent encore en partie ou sont faciles à reconnaître, à l'exception d'*Estorrentat*, *Coma Lempeda* et *Pedernaleres*. La *via Muscalon* est évidemment le chemin qui conduit à la forêt de Saint-Pierre qui porte encore le nom de *Muscallò*. Le point indéterminé — détruit ou illisible dans le manuscrit original, et laissé en blanc par Baluze — appelé de *Saint-Michel*, se rapporte sans doute à la limite de la paroisse d'Eyna dont l'église est depuis les temps les plus reculés sous l'invocation de saint Michel. Quant au *Rigat dahu*, c'est encore aujourd'hui le *Rigat de Llo*, de sorte que la délimitation de l'acte de 965 comprend en réalité :

Toute la partie nord de l'ancienne paroisse des Forcats, c'est-à-dire tout le territoire des anciennes communes du Vilar d'Ovansa, Mont-Louis, La Cabanassa et La Perche;

Une partie du territoire actuel de la commune d'Eyna, au nord, jusqu'au *Rigat de Llo*;

Toute la partie du territoire de Bolquera située entre la rivière de ce village et la Tet ⁽¹⁾.

Il ne serait pas aussi facile de reconnaître aujourd'hui en quoi consistaient réellement les biens ou droits donnés par le comte Seniofred à l'abbaye d'Arles en 965. Il

(1) On peut aussi observer que les limites données à sa donation par le comte Seniofred sont, depuis la rivière d'Eyna jusqu'à la Tet, absolument les mêmes qui sont indiquées au xvii^e siècle pour les Pasquiers royaux de Conflent et Capcir. La limite de la donation de 965 est donc, dans son ensemble, purement administrative ou domaniale et ne pourrait s'appliquer qu'accidentellement aux limites de certaines communes.

déclare bien donner tout ce qu'il possède de « biens « patrimoniaux » sur les maisons et terrains cultes ou incultes compris dans le territoire délimité; mais ces « biens ou droits patrimoniaux » ne consistaient qu'en propriétés foncières, dimes ou autres redevances purement féodales qui se conservaient encore en effet, au dernier siècle, entre les mains des religieux d'Arles dans les territoires de La Perche et du Vilar d'Ovansa. Ces droits, qui étaient absolument semblables à ceux que l'abbaye de Cuxa conserva toujours sur le second de ces territoires, consistaient en dimes et autres redevances dues à l'église paroissiale de Saint-Pierre des Forcats et réservées d'ailleurs dans la donation de 965. Mais, en dehors de ces directes ou droits féodaux, il y avait encore les droits de regalie ou de justice, dont cette donation ne fait aucune mention et qui restèrent évidemment aux mains du donateur et de ses successeurs. En effet les justices du territoire de Bolquera se trouvent plus tard possédées par les vicomtes de Cerdagne; celles du Vilar d'Ovansa et de Planès par les seigneurs particuliers de ces villages, et celles des Forcats par l'abbaye de Cuxa. Quant au territoire particulier de La Perche, l'abbaye d'Arles n'y posséda jamais que la directe féodale avec les basses justices, tandis que les hautes justices, avec la mère et mixte empire y appartenaient au roi.

Quel était le but du comte Seniofred? Il ne le dit pas dans sa donation et on ne saurait le déterminer avec certitude, mais il semble qu'il ne pouvait avoir d'autre motif que l'établissement d'une maison de secours pour les voyageurs, desservie par un ordre religieux, seule institution qui pût à cette époque remplir une semblable

mission. C'est ce même motif qui amena la création des hôpitaux de Sainte-Susanne de Ramer près du col de Puig Morens, entre la vallée de Querol et le pays de Foix; de Sainte-Marie du col d'Ares, entre le haut Vallespir et le pays de Camprodon; et, sur l'ancienne *Via Conflentana*, ceux de Sainte-Cécile de Rellà entre Thuir et Corbère, et de Sainte-Marie-Madeleine de Lentilla, entre Vinça et Marquexanes. Toutefois, on ne s'explique guère comment Seniofred donna le domaine du Port de Jardo à l'abbaye d'Arles, qui était très-éloignée de ces parages et n'avait d'ailleurs aucune possession importante dans le voisinage de La Perche ou de la Cerdagne, au lieu de le livrer au monastère de Saint-Michel de Cuxa, qui possédait déjà l'église de Saint-Pierre des Forcats et des domaines très-considérables dans le haut Conflent, le Capcir et la Cerdagne, dans le voisinage de La Perche, et semblait par conséquent beaucoup mieux en mesure, sous tous les rapports, de remplir le but qui motiva sans doute la donation.

C'est un point que nous ne pouvons éclaircir, et nous ne savons rien d'ailleurs sur les origines de l'église et de l'hôpital de La Perche. Toutefois, d'après les renseignements que nous avons pu recueillir, il paraît bien que l'établissement fut créé et exista, pendant des siècles, tout-à-fait en dehors de l'action et de l'administration des religieux d'Arles. Mais du moment où une fondation religieuse était faite «dans la paroisse» d'une église qui dépendait du monastère de Cuxa, il est évident que cette abbaye devait intervenir, ne fût-ce qu'à titre de patronat; en effet, d'après la plus ancienne mention que l'on ait à cet égard, « en l'an 1174 Arbert, abbé de Saint-Michel de

« Cuxa, conféra l'église de La Perche à Ferrer, prêtre ⁽¹⁾. C'est là, il est vrai, le seul fait dans lequel on voit le possesseur de l'église des Forcats intervenir dans l'administration de cette maison charitable, et, dans tous les cas, les droits de ce supérieur spirituel ne pouvaient concerner que « l'église » du nouvel hôpital.

Quant à l'abbaye d'Arles, nous ne trouvons, avant le X^e siècle, aucune trace de l'intervention de ses religieux dans l'administration spirituelle ou temporelle de l'hôpital de La Perche, qui semble avoir vécu pendant des siècles, de sa vie propre et de ses propres revenus, sans dépendre d'aucun autre établissement religieux ou charitable.

On trouve donc, dès l'an 1174 au moins, dans le territoire de La Perche deux établissements distincts par leurs origines, leurs propriétés, leurs droits, leur dépendance et leur administration, un *hôpital* et une *communauté d'habitants*, qui naissent, s'éteignent ou se conservent séparément et dont nous allons parcourir les annales.

HÔPITAL DE LA PERCHE.

La maison ou hôpital de la Perche consistait en une église sous l'invocation de Sainte-Marie et une maison de secours ou hôpital, le tout régi par un religieux qui, sous le titre de Précepteur ou Commandeur, avait sous ses ordres quelques frères et *donats* et un certain nombre de gens de service, bergers ou autres. Ses revenus consistaient en propriétés rurales, en redevances féo-

(1) Anno 1174 Arbertus abbas monasterii S. Michaelis Covanensis ecclesiam de Pertica Ferrario presbytero contulit. (*Gallia christiana*).

dales et en droits de pacage, car c'était surtout l'industrie pastorale qui pouvait faire prospérer la maison. L'hôpital possédait pour l'usage de ses troupeaux une *cabane* ou pasquier située aux environs de la *Bullosa* sur le haut cours de la Tet; mais ces pacages ne pouvaient être fréquentés que dans la belle saison, et pendant l'hiver ses troupeaux descendaient, comme tous ceux de la montagne, dans la plaine basse du Roussillon. La maison s'enrichit d'ailleurs par les libéralités de pieux donateurs; mais ses archives, qui auraient pu seules nous expliquer les origines, les développements et la décadence de cet établissement de charité, ne nous sont point parvenues, et voici tout ce que nous avons pu recueillir.

Par privilège du 11 des calendes de juillet 1235, Nunyo Sanche, seigneur de Roussillon et de Cerdagne, accorda au commandeur de La Perche le droit de vendre dans la ville de Puigcerda le blé de ses récoltes sans payer le droit de leude ou de mesurage (Recueil de Fossa). Le *Gallia christiana* nous apprend aussi que, vers l'an 1250, l'abbé de Cuxa, sans doute comme possesseur de l'église des Forcats, renonça en faveur de Bernard Rainard, Précepteur de l'hôpital de la maison de La Perche, aux dimes et prémices des terres que « ses frères cultivaient de leurs propres mains ⁽¹⁾. »

Le testament de Bernard de Berga, évêque d'Elne, du 12 des calendes de mars 1258, contient un legs de 10 sols à

(1) Bernardus (II) abbas S. Michaelis dedit Bernardo Rainardi, hospitalis domus de Pertica preceptori, decimas et primitias terrarum quas ejusdem fratres propriis excolebant manibus. Deest hic nota chronica, sed anno 1251 (idem abbas) vicarium perpetuum in ecclesia S. Juliani instituit. (*Gallia christiana*).

chacune des églises Sainte-Marie d'Oleta et de La Perche, et de 40 sols à l'hôpital de Lentilla ⁽¹⁾.

Peu après, Raymond Baro, commandeur de La Perche, eut à prouver l'allodialité de certains revenus, propriétés ou droits seigneuriaux que son église possédait en divers lieux. Le domaine royal réclamait entre autres, à titre de tenures féodales : une redevance de 4 muids et 3 cartals de blé et 5 sols en argent, que le commandeur recevait tous les ans sur les *cosures* ⁽²⁾ de Llivia et dans le territoire d'Ondzès; le manse dit d'En Vesia, qu'il possédait à Vià; les tasques qu'il percevait au territoire dit de La Quillana, « depuis l'église de Saint-Valentin « jusqu'à la bastide de Raymond Vidal de la Llagonna, « d'une part; depuis Escalivat jusqu'au ravin de Rialer, « d'autre part et, à partir du chemin qui va de La Lla- « gona à Pujals, en passant par le lieu dit Escalivat », ainsi que la moitié des prés et des biens qu'il possédait dans les mêmes limites. Mais l'allodialité de tous ces biens ou revenus fut reconnue par une sentence du 17 des calendes de juillet 1267 (*Liber feudorum* A, f^o 41 v^o), et une autre sentence du 12 des calendes de novembre suivant en fit de même pour d'autres biens de la maison de La Perche, savoir : un manse sis à Caldègues; une redevance d'un muid de blé reçue tous les ans dans le vilar ou hameau de Caillastre, ainsi que la dime perçue sur les Cortals de La Quillana situés entre le Rialer et

(1) Dimite Ste Marie de Eulata et Ste Marie de Pertica, uniuicque x. sol. et hospitali de Lentiniano xi. sol.

(2) C'était un droit de *cosca* ou de mesurage, perçu ordinairement par les baillis sur le produit des récoltes.

Saint-Valentin, et depuis Pujals jusqu'au territoire de Sauto (*ibid* f° 41 v°).

Les actes des deux siècles suivants indiquent aussi d'autres possessions et revenus analogues de l'hôpital de La Perche dans d'autres lieux de la Cerdagne et du haut Conflent, notamment à Serdinya, mais l'origine de ces acquisitions nous est complètement inconnue.

Deux ans après, le 6 des calendes de janvier 1269, le comte de Foix, qui se trouvait sans doute en guerre avec quelqu'un de ses voisins de la Cerdagne, accorda une sauvegarde « aux religieux de l'hôpital de Sainte-Marie de La Perche » (*Recueil* de Fossa), c'est-à-dire aux troupeaux et propriétés qu'ils possédaient sur le théâtre des hostilités.

Enfin le 16 des calendes de juillet 1272, Galcerand de Pinos, seigneur de Llo, accorda au prieur de La Perche le droit de faire pacager le bétail de ce même hôpital dans toute la vallée d'Eyna. (*Rec. de Fossa*).

C'est tout ce que nous connaissons de privilèges ou de dons importants accordés à l'église de La Perche, et nous ne trouvons plus ensuite que de petits legs testamentaires en sa faveur.

En 1296 (4 Cal. févr.) un legs « aux églises pauvres « d'Oleta et de La Perche » *ecclesiis pauperibus B. Marie de Oleta et de Pertica*, fait par Pons de Serabeu, de Serdinya.

En 1299 (nones de mars) Bernard de Saint-Cyprien, chanoine d'Elne et de Barcelone, lègue 5 couvertures à l'hôpital de La Perche et 3 à celui du col d'Ares ⁽¹⁾.

(1) Item lego hospitali de Pertica v flassiatas bonas et bene receptibiles.

Des libéralités semblables se trouvent dans les testaments de Jacques Meso, de Taurinya (en 1324); de Pierre Draper, de Puigcerda (nones de mars 1328). *pro ornamento altaris ecclesie B. Marie de la Perxa*; de Guillaume Vidal, de Baltarga (nones de nov. 1330), *operi ecclesie Collis de Perticha*; de Bernard Paliol, habitant de la rue (*vicus*) Saint-Jacques de Villefranche (1334); de Guillaume Fabre, marchand de la même ville, *lego hospitali Ste-Marie de Perticha unam flaciatam valoris X sol.* (1347); de Jacques Baro, d'Exalada, en 1575, etc.

Les troupeaux de l'hôpital de La Perche devaient être assez nombreux au xiv^e siècle puisque, indépendamment des droits de pasquier de la Quillana qui lui appartenaient, et du droit de dépaissance dans la vallée d'Eyna, un état dressé vers l'an 1343 mentionne « la *cabana* ou pacage » de l'hôpital de La Perche » dans les pasquiers royaux de Barrès aux environs de la Bullosa. Selon l'usage, tout ce bétail allait pacager dans la plaine du Roussillon, comme le prouve une déclaration du procureur royal du 11 juin 1347, à propos d'une saisie de bêtes à laine opérée sur des habitants d'Argelès et dont la restitution fut ordonnée, attendu que *lo dit bestiar es del spital del coytl de La Perxa e de sos pastors*, et que le *Comanador del dit Hospital* en avait déjà vendu la laine à un habitant de Villefranche ⁽¹⁾.

Le samedi 9 août 1554, le curé de Vilanova-de-la-Rivière, titulaire de l'hôpital rural de Lentilla, fit signifier « devant la porte de l'église Sainte-Marie de La Perche »

Item hospitali de collo de Aris tres flaciatas bonas etc. (*Procuracio real*, reg. 29 f^o 142).

(1) *Procuracio real*, reg. XIX, fol. 17 (Archiv. dép. B. 100).

à Jean Castella, curé de Canavelles et précepteur de l'hôpital de La Perche, une protestation contre ce dernier que le pape avait délégué pour mettre un nouveau titulaire en possession de l'église de Lentilla, et, parmi les témoins de cet acte, se trouve Guillaume Gotmar, prêtre, *donat* de l'église de La Perche ⁽¹⁾. On cite aussi parmi les témoins présents à l'assemblée de la communauté d'Ortala, tenue sur la place publique le 6 avril 1366, frère Raymond de Mentet, *donat* de l'hôpital du col de La Perche ⁽²⁾.

On connaissait sous le nom de *donats*, en Roussillon, des particuliers, laïques ou ecclésiastiques, hommes ou femmes, qui se donnaient corps et biens aux monastères, aux églises ou établissements charitables au service desquels ils se consacraient, et, sous ce rapport, l'hôpital de La Perche se trouvait dans les mêmes conditions que tous les autres hôpitaux libres ou communaux du diocèse d'Elne, tels que ceux du col d'Ares, de Perpignan et d'Ille. Tous ces établissements, indépendants les uns des autres, étaient desservis par un personnel de *frères* ou *sœurs*, *donats*, bergers et autres serviteurs, soumis à une règle religieuse absolument semblable à celle de l'hôpital du Saint-Esprit de Montpellier. Les commandeurs, frères et *donats* de La Perche y furent également soumis pendant toute la première période, sans que l'on trouve la moindre trace d'intervention de l'abbaye d'Arles dans

(1) Discretus Johannes Castela (aliàs Castelle), rector ecclesie de Canavellis preceptorque hospitalis B. Marie de Perticha... ante hostium ecclesie B. M. de Perticha... testes Guillemus Gotmarii presbiter et donatus ejusdem ecclesie, etc. (*Notula Examini Martini notarii*).

(2) Testibus fratre Raymundo de Menteto donato hospitalis collis de la Pertxa. — (*Notule de Pierre del Pou, notaire, année 1369*).

la direction de cet établissement. On ne voit d'ailleurs aucun religieux de ce monastère, parmi les noms connus des précepteurs ou des frères de l'hôpital.

Les desservants semi-religieux des anciens hôpitaux du Roussillon furent entièrement supprimés entre les années 1420 et 1430. A cette époque, à la suite de désordres financiers et de faits scandaleux qui s'étaient produits presque partout, les hôpitaux dont la propriété appartenait aux communes, comme ceux de Perpignan, d'Ille et autres, rentrèrent dans l'administration purement civile des consuls ou des habitants. Quant à ceux qui avaient été créés dans des lieux isolés ou déserts, au col d'Ares et ailleurs, et dont la mission charitable semblait d'ailleurs terminée, car la sécurité et la prospérité publiques du Roussillon ne semblent avoir jamais été plus florissantes qu'au ^{xv}^e siècle sous le règne d'Alphonse d'Aragon, ils ne furent plus que de simples bénéfices ecclésiastiques conférés à des clercs séculiers, qui n'y résidaient plus et se bornaient à en affermer les revenus à leur profit. Telle était déjà peut-être la situation de l'hôpital de La Perche dans la seconde moitié du ^{xiv}^e siècle, à l'époque où il avait le curé de Canavelles pour commandeur. Cependant cette maison avait encore alors un caractère d'utilité publique qui en empêchait l'entière suppression, et, lorsque l'ordre semi-religieux qui l'avait desservi dès l'origine, disparut, comme il n'y avait ici aucune communauté d'habitants qui fût en mesure d'en prendre les charges, il dut y avoir quelque convention en vertu de laquelle les religieux d'Arles, propriétaires féodaux du territoire sur lequel l'hôpital était bâti, en prirent le service, moyennant la jouissance de ses biens

et revenus, qui se trouvèrent ainsi réunis à un nouvel office créé dans l'abbaye d'Arles sous la dénomination de *Prieuré de La Perche*. Dans tous les cas, les biens et revenus de l'ancien hôpital devaient demeurer distincts de ceux que l'abbaye possédait à La Perche, bien qu'ils fussent réunis désormais dans la même main. Quant à l'église de Sainte-Marie, il est probable qu'elle resta, comme par le passé, sous le patronat de l'abbé de Cuxa possesseur de la paroisse des Forcats.

Nous n'avons, il est vrai, aucune sorte de renseignement sur ce changement d'administration, mais il paraît parfaitement établi par les faits qui précèdent comme par ceux qui suivent, et il s'explique fort bien par la révolution qui s'accomplit à cette même époque dans le régime de tous les autres établissements charitables du diocèse d'Elne. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à partir de cette époque seulement, il est question de religieux d'Arles portant titre de *Prieur de La Perche*, tandis qu'on n'en trouve pas la moindre trace parmi les offices de cette abbaye dans les temps antérieurs.

En effet, par acte du 21 janvier 1444, frère Bernard Fabre, prieur de Sainte-Marie de la Perche, présentait un nouveau candidat à l'évêque d'Urgel pour conférer un bénéfice dit de Sainte-Eulalie fondé dans l'église Sainte-Marie de Puigcerda, et dont il était patron (*cujus patronatus michi pertinet*) en raison dudit prieuré; il déclarait que ce bénéfice était vacant de fait par le mariage contracté par le vénérable Pierre de Copons, dernier titulaire ⁽¹⁾. Dans cette présentation, frère Bernard Fabre ne

(1) *Notule* de Bernard Masdamont.

donne que son titre de prieur de la Perche, en vertu duquel seulement il disposait de ce bénéfice ⁽¹⁾; mais c'était un des religieux de l'abbaye d'Arles, parmi lesquels il figure déjà dix ans auparavant avec le titre d'obrer (*frater Bernardus Fabri operarius*), dans l'assemblée tenue *in claustris* le 14 août 1434, où Antoine d'Avinyo, aumônier de Ripoll, fut élu abbé d'Arles en remplacement de l'abbé Bernard décédé la veille.

Les renseignements font ensuite complètement défaut sur l'hôpital de La Perche pendant près d'un siècle, et l'on peut croire que ses nouveaux administrateurs le laissèrent dépérir et que les guerres qui désolèrent le Roussillon, à partir de l'an 1462, en achevèrent la ruine sous le règne de Louis XI, à tel point qu'un siècle plus tard on en attribuait la *fondation* à ceux qui ne firent sans doute que le restaurer sous le règne un peu plus calme de Charles VIII. On lit en effet dans le *Dietari* de Puigcerda, écrit vers l'an 1590 par le notaire Orthodo :

Aixíbe en aqueix temps (vers l'an 1480) se feren tres spitalets, un a sanct Johan de la Perxa, altre a la devallada del coll de Jou, y altre a la devallada de Pimorent, per hospedar los passatgers, essent aquesta vila en poder

(1) Le 11 décembre 1695, frère Sylvestre Badossa, religieux d'Arles et prieur de la Perche et, en cette qualité, patron du bénéfice fondé dans l'église Sainte-Marie de Puigcerda, en l'autel des SS. Crépin et Créprien et sous l'invocation de *Sainte Eulalie et Sainte Marguerite*, par feu Jacques Domenech, prêtre et recteur de Pi, autorisa Félix Vidal, recteur de l'église d'Ur et dernier possesseur de ce bénéfice, à s'en démettre en faveur de son frère Jacques Vidal, clerc. Cette fondation avait été faite sans doute par un ancien curé de Pi en Cerdagne, dont l'église était sous l'invocation de *Sainte Eulalie* : celle du lieu de Pi en Conflent était sous le vocable de Saint Paul.

del rey de Fransa, que fan gran be. (Dietari de Puigcerda
 f. 13; — archives de la commune de Puigcerda.)

« Ce fut aussi en ce temps là (vers 1480), lorsque la
 « présente ville (de Puigcerda) était au pouvoir du roi
 « de France, que l'on fonda trois petits hôpitaux qui
 « sont d'un grand secours pour fournir un gîte aux
 « passants, un à Saint-Jean de La Perxa, un autre à la
 « descente du col de Jou et l'autre à la descente de
 « Pimorent. »

Cette mention n'offre de l'intérêt que comme indice de ce qui existait à la fin du xvi^e siècle, époque où la note fut rédigée, et il en résulte qu'alors il y avait encore à La Perche un petit hôpital « qui faisait grand bien *per hospedar los passatgers*; » mais elle est tout-à-fait inexacte pour les indications historiques, car l'hôpital de Pimorent existait déjà au xiii^e siècle et celui de La Perche était encore plus ancien ⁽¹⁾. Quant à la dénomination de *Saint-Jean* attribuée à l'église de ce dernier, on n'en trouve pas de traces certaines avant l'an 1557, et les documents authentiques continuèrent à lui donner celle de *Sainte-Marie* jusqu'à l'an 1558 au moins.

Le 21 février 1558, frère Gabriel Armanyach, religieux et aumônier du monastère d'Arles, possesseur du prieuré ou hôpital de la chapelle Sainte-Marie du col de La Perche ⁽²⁾ au diocèse d'Elne, constituait des procureurs pour, en son nom, résigner ledit « prieuré ou hôpital »

(1) Nous n'avons aucun autre renseignement que la note d'Orthodo sur l'hôpital bâti au col de Jou qui conduit de Bellver à Bagà.

(2) *Obtinens prioratum seu hospitale capelle B. Marie Collis de Pertica Helenensis diocesis.* — (Archives du Chapitre d'Elne, *Notula annor.* 1537-38, f. 59.)

en faveur de Jean Ferrer dit Matheu, prêtre du même diocèse. Nous ne savons si cette résignation eut lieu en effet, et l'on trouve le même frère Gabriel Armanyach avec le simple titre d'aumônier, parmi les religieux d'Arles, en 1541 et 1551.

C'est avec le successeur du prieur Armanyach, en 1557, que l'on voit pour la première fois le vocable de Saint-Jean ⁽¹⁾ appliqué au prieuré du col de La Perche, à la suite toutefois de l'ancien vocable de Sainte-Marie dont on ne trouve presque plus de traces après cette époque ⁽²⁾. Mais on ne saurait admettre que cette dénomination nouvelle s'appliquât à une seconde église construite sur le même territoire, et le vocable qui prévalut désormais, était sans doute celui de quelqu'un des anciens autels de l'église primitive. Quoi qu'il en soit, le 18 septembre 1559, frère Antoine Vidal, religieux d'Arles, « prieur du « prieuré de Sainte-Marie et Saint-Jean du col de La « Perche » fit vente à Etienne Girau, de Vall Ça Bollera, du premier foriscapi (ou droit de mutation en cas de vente) appartenant audit prieuré sur la *masada* de Jacques Capdevila dit Salvador, du lieu de Caldegas (*Rubriq.* de Puignau). La seigneurie féodale de ce manse appartenait à l'hôpital de La Perche, et c'était à titre de commandeur que le prieur en disposait. Dans le cours de l'année suivante, ce même religieux fit, en sa qualité

(1) Frater Anthonius Vidal monachus monasterii B. M. Arularum Priorque Sancti Joannis del coll de la Perxa. (Acte du 4 août 1557. *Manuel* de Martin Prats, ann. 1557, fo 154.)

(2) Frater Anthonius Vidal, monachus monasterii B. M. Arularum ac prior Prioratus Beate Marie et Sancti Joannis Collis de la Perxa terre Ceritanie. (Acte du 6 mars 1560. *Manuel* de Pancrace Salvétat ann. 1560, fo 92.)

de seigneur féodal du territoire de La Perche, des actes importants dont il sera fait mention à propos de la commune. En 1574, Antoine Vidal prenait le titre de « prieur de Saint-Jean de La Perche et prévôt de Saint-Jacques de Costuja ⁽¹⁾; » il existait encore en 1576 (*notule* de Jean Vallespir).

Le 15 septembre 1671, c'était encore un religieux d'Arles, frère Jean-Pierre Maler, qui était en possession du « prieuré sous l'invocation de Saint-Jean de La Perche » en Cerdagne ⁽²⁾. » Peu de temps après, les revenus de tous les petits hôpitaux de la province de Roussillon furent unis à l'ordre royal de Notre-Dame de Mont Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, par un édit de Louis XIV qui ne fut mis à exécution qu'à partir de 1682. Les revenus de l'hôpital de La Perche furent cependant laissés au prieur qui en avait joui jusque-là, par suite d'une convention dont voici le texte :

L'an mil six cent quatre-vingt-trois et le second jour du mois de novembre, régnant très chrétien, très glorieux, très victorieux prince Louis quatorze, par la grâce de Dieu roy de France et de Navarre. Feut présent en personne sieur César Dalade, fondé de procuration de Monseigneur le grand vicaire général de l'ordre royal de Notre-Dame de mont Carmel et Saint-Lazare de Jérusalem et de Messieurs les commandeurs et chevaliers dudit ordre, d'une part, et frère André Guerre, prestre religieux du couvent de Saint-Benoît de la ville d'Arles, prieur de La Perche, d'autre: lesquels ont dit que, sur le procès et dif-

(1) L'église de Costuja ou Constouges, dépendance de l'abbaye d'Arles, était depuis les temps les plus reculés et est encore sous l'invocation de Sainte-Marie, et l'autel de Saint-Jacques, auquel était attaché le titre de Prévôté, était construit dans une de ses chapelles.

(2) *Manuel* de Benoît Fluvia y Abrich 1671, f° 166.

férens qui estoient meus par ledit ordre de Saint-Lazare pour raison du *desistat* de l'hôpital de La Perche, biens et revenus en dépendans, attendu *qu'il n'y avoit nulle sorte d'hospitalité gardée*, il a esté rendu ordonnance le xxvi septembre 1682 par Monsieur Vacquer, commissaire subdélégué de la chambre de l'Arsenal à Paris, portant que le dit frère Guerre en désistera; en exécution de laquelle ordonnance le dit ordre ayant voulu déposséder le dit frère Guerre, les commis et préposés dudit ordre ont trouvé que les revenus dudit hôpital estoient très peu considérables, que les biens fonds estoient en très mauvais estat, et que les charges ordinaires équivaloient presque le revenu dudit hôpital : ce qui ayant esté exactement considéré par ledit sieur procureur de l'ordre Saint-Lazare, il a convenu avec le dit frère Guerre ce qui s'ensuit : sçavoir, que ledit frère Guerre, tant pour lui que pour ses successeurs à l'advenir, en exécution de la susdite ordonnance dudit sieur commissaire subdélégué, délaisse et abandonne en faveur dudit ordre Saint-Lazare le susdit hôpital de La Perche, biens et revenus en dépendans, consentant que ledit ordre en jouisse comme bon luy semblera : lequel desistement a esté accepté par le procureur dudit ordre, qui a déchargé et décharge ledit frère Guerre du rapport des fruits qui luy estoit demandé depuis vingt-neuf années, conformément à l'édit du mois de décembre 1672; et attendu que, comme il a esté dit, les biens dépendans dudit hôpital ne sont pas considérables, qu'ils sont en très mauvais estat, et que les charges ordinaires des fondations sont fortes, ledit procureur dudit ordre, sous le bon plaisir de nos seigneurs les commandeur et chevaliers du conseil de Direction, a consenti et consent que ledit frère Guerre jouisse à l'advenir dudit hôpital de La Perche, biens et revenus en dépendans, en faisant les charges portées par la fondation dudit hôpital, et de payer et porter au bureau dudit ordre annuellement en la ville de Perpignan la somme de trente-trois livres par manière de pension, ayant commencé le payement de la première année à la feste de Saint-Michel passée, et ainsi conti-

nueront les autres paiements audit jour, année par année, sans que pour quelque prétexte que ce puisse estre ladite pension puisse estre modérée, et à défaut de paiement de la susdite somme pendant deux années consécutives, il sera permis audit ordre de prendre la jouissance dudit hôpital et biens en dépendants. A esté en oultre convenu que, pour la validité du présent acte, il sera approuvé et ratifié par ledit conseil de l'ordre dans deux mois, à peine de tous dépens, dommages et intérêts; en oultre a esté convenu qu'attendu que partie des terres dudit hôpital a esté prise pour faire les travaux royaux de Mont Louis dont le roy doit payer la valeur aux propriétaires, lorsque ledit paiement sera fait, il sera partagé également entre ledit ordre et ledit frère Guerre ou ceux qui seront en son lieu et place ⁽¹⁾. Ainsi l'a juré ledit frère André Guerre en la ville d'Arles és présences du sieur Emmanuel Maler escrivain et Joseph Vinyes pagès, habitants de ladite ville d'Arles, et de moy Joseph Coste, notaire royal dudit Arles.

Et le cinquième novembre *MDCCXXIII* quatre-vingt trois dans Perpignan, ledit sieur Dalade a juré ledit acte dessus escrit, présents François Coste praticien et le sieur Thomas Bordes bourgeois et moy Antoine Marti, notaire royal dudit Perpignan, à ce intervenant au nom de maistre François Pujol, notaire royal de Perpignan ⁽²⁾.

Le prieur de La Perche n'ayant pas payé régulièrement la pension convenue, l'ordre de Saint-Lazare se saisit des revenus du prieuré. En effet, le 11 janvier 1687, le procureur de Guillaume de Castellane, seigneur de Salernes

(1) Il s'agit ici de l'indemnité due pour les maisons ou terres du Vilar d'Ovansa, prises vers l'an 1680, pour la construction de la place de Mont-Louis, et qui étaient en grande partie tenues en directe seigneurie pour le seigneur de la Perche. Ces indemnités n'étaient pas encore entièrement réglées en 1730.

(2) Archives départementales : C. 1137.

et d'Antin, commandeur de l'ordre de Sainte-Marie du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, afferma pour quatre ans au profit dudit ordre « toutes les dîmes, « prémices, tasques, agrers, parts de récoltes, censives « censaux morts et tous autres biens, revenus et droits « quelconques du prieuré Saint-Jean de La Perxa, dans « les lieux et territoires de Saint-Jean de La Perxa et « autres lieux de Cerdagne et de Conflent, » pour le prix annuel de 8 doubles d'or valant chacune 33 réaux d'argent⁽¹⁾. Cependant le 8 janvier suivant, le prieur André Guerra, qui s'était sans doute engagé à s'acquitter, reprit l'administration de son prieuré et en afferma les revenus pour quatre ans à François Pubill, sous-viguier de Capcir et capitaine de fusiliers français, pour le prix annuel de onze doubles d'or, dont sept devaient être réservées au paiement de la rente annuelle de 3 doubles « due jusque là pour la rente faite à l'ordre de Saint-Lazare. » Ce fermage fut renouvelé au même prix par le prieur Guerra, le 5 février 1690.

En avril 1695 un nouvel édit royal porta désunion des biens, maladreries, léproseries et autres revenus ci-devant unis par l'édit de décembre 1672 à l'ordre de N. D. de Mont-Carmel et de Saint-Lazare, et ceux de ces biens qui existaient en Roussillon furent unis par la déclaration du Roi donnée à Fontainebleau au mois d'octobre 1696, à l'hôpital général des pauvres malades de la ville de Perpignan, « à condition de recevoir et entretenir les « malades, tant de Perpignan que des *villages* » où ces anciens hôpitaux étaient situés. Cette déclaration ne fai-

sait que confirmer un arrêt du conseil d'Etat du 20 juillet 1696. On dressa à cette occasion un état des biens et revenus des établissements unis ou supprimés, et voici l'article qui concernait l'hôpital de La Perche :

« Il ne s'est trouvé aucuns biens ni aucunes rentes de
« La Perche, qui est un endroit inculte et plein de ro-
« chers. »

Cependant un *Estat des biens unis à l'ordre de Saint-Lazare dans la province de Roussillon et des fruits qu'il en reçoit présentement en l'année 1693*, évalue encore les biens de « l'hôpital de La Perche » à un revenu de 33 livres, conformément à la convention de 1685, et si l'hôpital de Perpignan ne les a jamais su découvrir, c'est que ses ressources lui permettaient sans doute de négliger cette maigre pension, sans qu'il ait d'ailleurs jamais contesté le droit d'admission des malades de La Perche consacré par l'arrêt de 1696. Au reste, il est peu probable que les habitants de ce hameau aient été jamais dans le cas d'user de ce bénéfice.

Il est donc permis de supposer qu'à partir de cette époque le prieur de La Perche continua de jouir des revenus particuliers de l'ancien hôpital, qu'il était d'ailleurs bien difficile sinon impossible de distinguer de ceux de sa seigneurie. Quant aux anciens droits spirituels attachés à l'ancienne église Sainte-Marie ou Saint-Jean, ils furent sans conteste réservés au prieur, comme on en a vu un exemple dans l'autorisation de permuter le bénéfice fondé à Puigcerda, donnée à titre de patron par frère Sylvestre Badossa, prieur de Saint-Jean de La Perche, le 11 décembre 1695.

Le prieuré de La Perche se trouvait vacant par le décès

de frère Raymond Noell arrivé le 24 septembre 1762; il fut conféré le 30 du même mois à dom Sylvestre Bonabosch, prêtre et religieux profès d'Arles, par le chapitre composé, *sede abbatiati vacante*, de dom Antoine Gonzalvo, camérier, prieur claustral et vicaire général, D. Abdon Anglada, infirmier, D. Noel Chambon, sacristain, D. Jean-Baptiste Gispert, cellérier et D. Joseph Duch, aumônier.

Il nous reste à examiner quel était dans les derniers temps le caractère ecclésiastique de la chapelle de l'ancien hôpital de La Perche, car un succursaliste a été établi naguère à La Cabanasse et l'autorité diocésaine lui a soumis la petite population des trois maisons de La Perche. Celle-ci a réclaté, en prétendant que jusqu'ici, ou du moins aussi loin que ses souvenirs puissent remonter, La Perche dépendait de l'église de Bolquera où tous ses habitants auraient été jusqu'ici baptisés et ensevelis. Ce qu'il y a de certain, c'est que La Cabanasse a toujours fait partie de la paroisse de Saint-Pierre. Quant à savoir s'il en a été de même pour La Perche, les registres de l'état civil des églises de Bolquera et des Forcats pourraient seuls nous l'apprendre pour les derniers temps.

A l'origine, le territoire de La Perche et celui de La Cabanasse se trouvaient compris dans la paroisse de Saint-Pierre des Forcats dont les limites s'étendaient jusqu'à la rivière de Bolquera, d'après l'acte de donation de l'an 876. Les renseignements nous font ensuite complètement défaut, mais on peut bien admettre qu'après la fondation de l'hôpital, l'église de cet établissement ait eu, sinon le droit de baptême, du moins un cimetière particulier pour la sépulture des malades décédés dans l'hôpital, et sans doute aussi pour celle des

habitants des deux ou trois maisons qui l'entouraient. Toutes les églises des anciens hôpitaux du Roussillon ont eu ce droit de sépulture, et il serait fort étrange qu'il n'eût pas été pratiqué à La Perche pour une petite population isolée, fort éloignée de sa paroisse primitive et faisant pour ainsi dire essentiellement partie d'un établissement charitable auquel son concours était nécessaire, comme il l'est encore pour les malheureux passants souvent en danger de se perdre dans ces parages.

Quoi qu'il en soit, après la tourmente révolutionnaire, les habitants de Saint-Pierre des Forcats s'étant opposés à ce que le prêtre desservant leur église « dont le lieu de « La Cabanasse était ci-devant une annexe, » allât tous les jours de dimanche et fêtes de précepte célébrer une messe dans ce dernier village, l'évêque de Carcassonne observa (en 1806) « que la petite chapelle qu'entretient « M. Delcasso dans l'enclos de sa maison de La Cabanasse, n'étant pas assez vaste pour contenir le peuple, « il pourvoirait au service de la paroisse lorsque la commune de La Cabanasse se serait mise en règle à cet « égard. »

Le 5 mars 1807 la commune de La Cabanasse, déférant au désir de l'évêque, proposa « le moyen suivant pour la « construction d'une église : » elle demandait au préfet du département « l'autorisation de prendre tous les débris de l'ancienne église de La Perche, qui est tout-à-fait démolie et se trouve bien national. Les trois maisons de La Perche, ajoute-t-on, forment aujourd'hui « une même commune avec La Cabanasse, et ils sont bien « aise qu'une nouvelle église soit construite à l'aide d'une « souscription volontaire destinée à payer la main d'œuvre. »

Le juge de paix de Montlouis, propriétaire à La Perche et à La Cabanasse, fournit les renseignements suivants sur l'église en question, par sa lettre du 6 avril 1807 :

« La Perche, *était ci-devant une paroisse desservie par*
 « *un prêtre qui était payé par le prieur d'Arles, prieur*
 « *de Sainte-Marie de La Perche.* Cette paroisse est
 « détruite depuis longtemps, tout le village est réduit à
 « trois maisons ou métairies dont l'une m'appartient,
 « l'autre de Sauveur Casso, et la troisième de Joseph
 « Rusca. Ces deux derniers habitent à leur métairie.
 « Depuis longtemps la *paroisse de La Perche est suppri-*
 « *mée, et depuis la nouvelle organisation des municipali-*
 « *tés,* le lieu de La Perche a été uni à la commune de La
 « Cabanasse. L'église de La Perche est entièrement dé-
 « truite, il n'en reste que quelques ruines, c'est-à-dire
 « partie de murailles. Ni moi ni aucun des autres habi-
 « tants de La Perche n'avons aucun intérêt à conserver
 « les ruines de ladite bâtisse, il serait, au contraire
 « avantageux pour tous qu'on construisit une église au
 « lieu de La Cabanasse où les habitants de La Perche
 « sont à portée de se rendre. Delcasso. »

Le 14 avril suivant, le directeur de l'enregistrement et des domaines formula son avis. « Puisque cette église,
 « dit-il, tombe en ruines, elle ne peut pas être d'une
 « grande valeur. On peut donc la vendre aux formes or-
 « dinaires, sans que les habitants de La Cabanasse aient à
 « craindre que la chaleur des enchères en élève le prix
 « au-delà de celui qu'on pourrait en retirer en l'aliénant
 « de toute autre manière. »

La vente en fut ordonnée pour le 10 août 1807, mais le projet de construction de l'église de La Cabanasse

n'eut pas de suite et les débris de celle de La Perche, que nous avons encore pu reconnaître en 1848, n'ont disparu que dans ces derniers temps.

COMMUNAUTÉ DE LA PERCHE.

Depuis les temps les plus reculés jusqu'aux premières années du XIX^e siècle, les habitants du lieu de La Perche ont formé une communauté ou commune particulière, ayant son existence propre, avec un territoire, des propriétés, des charges et des droits parfaitement distincts de ceux des communautés de Bolquera, des Forcats, de Planès, du Vilar d'Ovansa et de Montlouis, bien que ces dernières fussent à l'origine, ainsi que La Perche, comprises dans la même paroisse. La question ne souffre aucune difficulté en ce qui concerne les premières, et il suffira de parcourir les annales historiques du Vilar d'Ovansa ou de La Cabanasse, pour établir que cette commune n'a jamais eu rien de commun avec celle de La Perche.

L'existence de l'une et de l'autre est constatée pour la première fois par l'acte de donation de l'an 965, qui désigne dans les limites du territoire concédé à l'abbaye d'Arles le *villare de Avancia*, les *Mansos de Pujol*, le *villare Caselles*, et partie du *villare de Vulcaria*. Il faut bien reconnaître que ces *vilar*s ou hameaux ne semblent pas désignés ici dans leur ordre topographique, car celui d'Ovansa a toujours existé au sud et un peu au-dessous de la place actuelle de Mont-Louis qui l'a remplacé en partie : le *vilar de Caselles*, dont le nom peut être traduit par celui de *Maisonnettes*, semble désigner une espèce de faubourg détaché du *vilar d'Ovança*, et ce nom ne peut s'appliquer qu'au village actuel de *La Cabanassa*,

dont l'importance relative et la dénomination sont assez modernes et s'expliquent fort bien par la destination des anciennes *Caselles*. Ces *Maisonnettes* ne pouvaient être que des hôtelleries construites sur le passage de la voie publique, qui ne pouvait passer sur la hauteur où s'élevaient le château fort et le village d'Ovansa.

Dès le ^{xiii}e siècle, on a appelé en Roussillon du nom de *cabana* toute hôtellerie isolée bâtie sur les voies publiques, en dehors des villages et généralement dans des endroits isolés. On en trouvait autrefois sur le territoire de presque toutes les communes de la province, et quelques villages, tels que ceux de Corbère-les-Cabanes et La Cabanasse de Reyners, leur doivent leur origine et leur nom. Une hôtellerie de même ordre s'était établie, on ne sait à quelle époque et probablement de tout temps, dans l'ancien vilar de Caselles, dont le nom ne se retrouve plus ailleurs que dans la donation de 965. Elle portait aussi le nom de *la Cabana* à la fin du ^{xiv}e siècle et, à cette époque, ce nom semble même avoir déjà remplacé l'ancienne dénomination de Caselles. En effet, dans la désignation des devèses possédées par les habitants du *vilar d'Ovansa*, le 12 août 1392, on ne cite que celle connue aujourd'hui sous le nom de *Castellas*, parce qu'elle occupe en partie l'emplacement de l'ancien château du Vilar, et on lui donne alors entre autres confrontations, *lo camp den Bertran de la Cabana* ⁽¹⁾. Cette

(1) *A la rocha del prat den G. Calvet, lo qual prat affronta ab lo camp den Bertran de la Cabana.* (Reg. *Limitum pasquerii Confluentis*, fo 99 v°.) Ce même pré, vendu en 1450 par Arnald Sobrepera, boucher d'Elne, à Jacques Blanquer, du lieu du Vilar d'Ovansa en Cerdagne, est ainsi désigné dans ce document : *campum meum nuncupatum de la cabana den Bertran, situm in terminis dicti loci del Vilar, francum*

hôtellerie ou *Cabana* appartenait à la même famille Bertran en 1450, ou du moins elle en portait encore le nom, car nous ne voyons apparaître celui de *La Cabanassa* qu'à partir de l'an 1570 ⁽¹⁾. Dans tous les cas, le vilar d'Ovansa et le hameau de *La Cabanassa* n'ont jamais formé qu'une seule commune dont les syndics sont même désignés comme procureurs « du lieu *dels Vilars*, » pour le paiement de l'imposition levée en 1414 à l'occasion du couronnement du roi Ferdinand d'Aragon ⁽²⁾. Cette dénomination ne s'applique-t-elle pas évidemment aux deux anciens *vilars* d'Ovansa et de *Caselles* mentionnés dans l'acte de 965 ?

Quant au nom de *Manses du Pujol*, il ne peut s'appliquer qu'au troisième groupe d'habitations compris dans les limites de ce même document, c'est-à-dire aux deux ou trois *manses*, maisons ou corps d'héritage de *La Perche*, situés en effet au sommet du col ou sur la hauteur désignée par le nom de *podium*, *puy* ou *puig* en catalan, dont le mot *Pujol* est dérivé, pour indiquer une éminence peu élevée ou un petit plateau. Quoi qu'il en soit, le nom des *Masos del Pujol*, de même que celui des *Caselles*, ne se retrouve plus, après le x^e siècle, et celui

liberum et alodiale dempta decima; et affrontat ex una parte cum itinere regali quo itur de Villafrancha Confluentis ad Podium Ceritanum, et ex alia cum tenencia Bernardi Calvet, et ex alia cum tenencia Petri Artau dicti loci del Vilar, et cum quadam regeria que descendit versus lo Bosch.

(1) Acte de vente d'un champ au territoire des Forcats, confrontant du midi *cum itinere ceritanense*, et ab aquilone *cum itinere de la Cabanassa* (acte du 26 mai 1570).

(2) Arnaldus Blanquerii et Guillemus Calveti loci *dels Vilars* terre Ceritanie.

de *La Perche* a remplacé le premier depuis cette époque. Nous en avons ailleurs indiqué l'origine.

L'histoire des deux communautés de La Perche et du Vilar d'Ovansa est presque inconnue avant le ^{xv}^e siècle, mais le peu qu'on en sait démontre fort bien que ces deux groupes de population n'avaient et n'ont jamais eu entre elles rien de commun, soit pour la seigneurie, soit pour les propriétés ou droits particuliers dont la jouissance constituait en Roussillon les communautés ou communes.

Voici d'abord les faits historiques qui se rapportent au Vilar d'Ovansa.

Le 31 novembre 1363, Pierre Calvet, père, du Vilar d'Ovansa en Cerdagne, déclare à frère Pierre Comes, chanoine et prévôt du monastère de Cornella en Conflent, pour lequel il tenait en directe seigneurie le manse ou masada appelée *bordu den P. Calvet* située au territoire du lieu du Vilar d'Ovansa, qu'il trouve ledit tènement trop surchargé de censives et autres redevances, et menace d'en faire l'abandon s'il n'est dégrévé; la supplique est acceptée par ledit seigneur, qui affranchit ledit Calvet et ses descendants de tout « hommage » et autres redevances seigneuriales en raison de ladite borde, moyennant le paiement de 50 sols barcelonais. Ce document confirme ce que nous avons déjà indiqué, c'est-à-dire que, par sa donation de l'an 963, le comte Seniofred n'avait nullement donné à l'abbaye d'Arles la propriété ou le domaine plein et entier du territoire dont il dénommait les limites, mais seulement certains droits ou propriétés patrimoniales qu'il y possédait. En effet la borde Calvet, située dans le territoire du Vilar d'Ovansa

constituait avec ses dépendances quelque domaine allodial à l'origine, donné plus tard au prieuré de Cornella, mais libre de toute redevance envers le seigneur féodal de La Perche, donataire de l'an 965.

Des revenus ou propriétés semblables y étaient également possédés par d'autres seigneurs ou par le roi lui-même, comme le prouve une charte du roi Pierre d'Aragon du 25 juin 1378, par laquelle, voulant relever et soutenir la position du chevalier Bérenger de Castellnou, dernier débris d'une ancienne et opulente famille tombée dans l'indigence, il lui assignait une pension annuelle de 4166 sols 6 deniers, à prendre « *sur les revenus royaux* » de diverses communautés de Conflent et de Cerdagne, parmi lesquelles « la communauté de Planeses et del « Vilar est taxée à 229 sols 2 deniers, et la communauté « de Saint-Pierre dels Enforcats et de Riufret à 199 « sols 10 deniers ⁽¹⁾. » Ce document indique bien que Planès et le Vilar formaient alors une seule communauté (*universitas*), mais rien n'indique le possesseur de cette seigneurie et rien ne dit que ce fût le roi, car le domaine royal a possédé en tout temps des « hommes » et divers revenus dans des territoires qui avaient des seigneurs particuliers. Ainsi, dans un *capbreu* de revenus royaux du 21 février 1393 « Guillaume Calvet, du Vilar « d'Ovansa, reconnaît qu'il fait au seigneur roi un cens « de 9 deniers » *pro quodam cortali meo quod habeo in terminis dicti loci*, et le document ajoute que *los homens del Vilar d'Ovansa fan*, également au seigneur roi, *una eymina de civada de cens* *cascun any* (Archives départe-

(1) *Procuracio real*, reg. xvi, f. 44

mentales, B.-149). Le même *capbreu* nomme divers habitants des lieux de Planeses, ainsi que de Riufret et de Saint-Pierre des Forcats, qui faisaient aussi des redevances au roi, bien que la seigneurie pleine et entière de ce dernier village appartint à l'abbaye de Cuxa.

Un fragment du rôle des communautés de la Cerdagne dressé en juillet 1414 pour l'imposition du couronnement du roi, porte les indications suivantes sur les possesseurs des seigneuries à cette époque :

Ena (Eyne), *lo mixt imperi del Rey*. — *Sent Pere, del abat del sent Miquel*. — *Riufret, del Rey*. — *Planees, V homens del rey, e dos homens de la Pabordia d'Aya, ço es Guillem Livia e Bernat Ricart*. Quant aux habitants du lieu *dels Vilars*, on trouve la quittance de leur payement, mais sans aucune indication de seigneurie.

Enfin, dans la déclaration de leurs devèses et droits de pacage ou d'arrosage faite le 12 août 1592 par les habitants du Vilar d'Ovança au procureur royal, ils ne citent qu'une devèse qui correspond aujourd'hui à celle du *Castellus*, entièrement comprise dans leur propre territoire ; ils prétendent bien aussi avoir des droits d'usage dans les territoires de Sauto et des Forcats, sans rien préciser, mais ils n'indiquent aucun droit d'aucune espèce sur les pacages ou vacants du territoire de La Perche.

On trouve, en 1477, un mémoire des frais de garde faits par Antoine Mercader, viguier et capitaine général de Cerdagne, « spécialement chargé de garder pour le roi « les châteaux de Querol et de la Tour Cerdane, de Llo « et del Vilar; » mais les deux premiers seulement appartenaient alors au domaine royal, les deux autres avaient été

confisqués par Louis XI, à la suite de l'exécution de Bernard d'Oms en 1474.

Le château du Vilar continua d'être occupé par les troupes royales pendant tout le règne de Charles VIII de France, et lorsque celui-ci restitua au roi d'Aragon les comtés de Roussillon et de Cerdagne (septembre 1493), l'évêque d'Alby, son commissaire, fit la remise du Vilar à Jacques Odon, son fils, au nom du roi d'Aragon. Tous les sujets roussillonnais furent alors réintégrés dans la possession des seigneuries ou autres propriétés dont ils avaient été dépossédés pendant l'occupation française, et Louis d'Oms, fils de Bernard, réclama la propriété du château du Vilar dont il fut mis en possession à la suite d'une enquête sommaire faite le 4 décembre 1493 (1).

C'est donc seulement vers la fin du xv^e siècle, que nous voyons le château du Vilar d'Oms mentionné pour la première fois et possédé par une branche de la famille d'Oms. Mais l'existence de ce château et cette possession devaient remonter beaucoup plus loin, et nous pensons que la famille d'Oms avait acquis cette seigneurie, ainsi que celle de Billerach en Conflent et divers revenus en Capcir, vers l'an 1360, par le mariage de Bernard d'Oms avec Brunissende, fille et héritière universelle de Bernard d'Enveig. Un des fils de Brunissende, nommé aussi Bernard d'Oms, acquit ensuite la seigneurie de Cor-

(1) Die iv decembris mccccxciii, coram domino Procuratore regi comparens magnificus dominus Ludovicus de Vlmis domicellus, dominus utilis castri del Vilar in terra Ceritanie siti, et Jacobus Odon, tenens custodiam dicti castri pro dño nostro rege, que sibi tradita extiterat superioribus diebus per rever. dñm Albiensem episcopum etc. dictus Ludovicus demana que lo dit castell, lo qual es seu, li sia deliurat etc. *Manuale curie patrimonii regii*, reg. ix, fol. 92.

bera, par son mariage avec Marguerite Ça Garriga vers l'an 1409. Ils eurent pour successeur leur fils Charles d'Oms (1438-1464), dont le fils, Bernard d'Oms, fut mis à mort comme rebelle en 1474.

Tous les domaines confisqués par Louis XI furent recouvrés en 1493 par Louis d'Oms fils du condamné, qui mourut en 1511 avec le titre de Gouverneur et capitaine général des comtés de Roussillon et de Cerdagne, et eut pour successeur son fils Jean d'Oms décédé en février 1575. Ce dernier ne laissait que des filles, entre autres Marie d'Oms, qui avait épousé François de Llupia à qui elle avait fait donation de tous ses droits. François de Llupia, fils de Marie d'Oms, épousa Hélène de Tamarit.

Jacques de Llupia, fils aîné de François, ⁽¹⁾ mourut sans enfants en 1633, et l'inventaire de ses biens fait le 6 avril de la même année, porte l'article suivant :

Item lo lloch y terme del Vilar ab los censos y jurisdiccio civil y criminal y demes drets y pertinencies de aquell, de la manera que era pocchit per dit qº don Jayme de Llupia y, antes d'ell, per don Francisco de Llupia son pare.

Le même article est répété dans l'inventaire des biens de Pierre de Llupia, qui succéda à son frère et mourut en octobre 1634. Ces deux jeunes gens étaient décédés sans enfants et leur succession passa à leur sœur Françoise de Llupia, épouse de Joseph de Ça Cirera y de Calders,

(1) On lit dans une pièce de l'an 1616 : « Lo noble senyor don Jayme de Llupia y de Oms, senyor de Corbera y del Vilar, es en possessio de exercir tota jurisdiccio civil y criminal alta y baixa ab mer y mixt imperi y ab tota altra jurisdiccio, en lo lloch y termens del Vilar de Ovansa diocesis de Elna, vegueria de Puigcerda. »

qui prit possession des seigneuries du Vilar d'Ovansa, Corbera et autres lieux ⁽¹⁾.

Après la réunion du Roussillon à la France, toutes ces seigneuries passèrent aux familles de Caramany, de Boisambert et de Vilar, sans que nous ayons à entrer ici dans les détails de ces successions.

En 1680, la fondation de la ville de Montlouis, dans le territoire et, en partie, sur la place de l'ancien Vilar, amena la destruction de ce village et de son château. Les habitants du Vilar s'établirent pour la plupart dans la nouvelle communauté, les autres à La Cabanasse, qui prit dès lors quelques développements et fut désormais le seul groupe de population existant sur le territoire de la commune qui prit et porte encore son nom. Quant à la nouvelle commune de Montlouis, ce ne fut qu'une ville ayant il est vrai des privilèges particuliers et assez considérables, mais sans autre territoire que celui compris dans l'enceinte de ses remparts.

Ainsi donc, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1800, le lieu du Vilar et plus tard de La Cabanasse, a constamment existé comme communauté ou municipalité parfaitement distincte de celles des Forcats et de La Perche ou de toute autre, et ayant à ce titre ses biens et droits particuliers et ses charges propres, comme l'établissent sans contestation possible les innombrables états, rôles d'impositions et autres documents admi-

(1) Le notaire qui dressa l'acte de possession explique dans la lettre suivante comment il ne put aller au Vilar.

« Per estar jo desganat, en la occasio que lo senyor Joseph de Ça Cirera y de Calders puja al Vilar, nol pogui seguir per los actes de la possessio; fuy anar à Diego Palles scrivent... y així ho certifich a V. M. a qui N. S. G. Prada y abril de 1635. Antoni Texidor notari. »

nistratifs de l'Intendance de Roussillon et du département des Pyrénées-Orientales.

Nous nous bornerons à citer ici deux extraits de rôles administratifs, suffisants pour indiquer la situation de la commune de La Cabanasse au dernier siècle.

« Etat des censives et censaux que différents particuliers reçoivent dans la Cerdagne françoise, comme aussi de ce qui se recueille année commune dans chaque communauté, tant en bled qu'orge ou avoine, et de la quantité des moulins qui se trouvent dans ladite Cerdagne, avec le prix de leur afferme, communauté par communauté : » dressé en 1725 pour l'établissement de l'imposition du cinquantième.

« COMMUNAUTÉ DE LA CABANASSE. — La juridiction haute, moyenne et basse appartient à M. de Vilar, et la directe aux dénommés cy contre, qui retirent en censives, savoir :

« Monsieur de Vilar	2 charges,	7 mesures en bled.
« Le prieur de La Perche .	4 charges,	5 id.
« Le camérier de Cornella .	2 charges,	id.

« Total 9 charges.

« *Observations.* — Le curé de St-Pierre retire la dixme de La Cabanasse, où il recueille 10 charges de bled et 12 charges d'avoine ou orge ; il se recueille à la dixme qui appartient à M. l'abbé de Saint-Michel, 20 charges de bled et 24 charges d'avoine ou orge. L'on dime de 7 et de 8 ; il doit se recueillir année commune 300 charges bled et 270 avoine ou orge, il revient donc au cinquantième 6 ch. bled et 5 ch. avoine

« ou orge. Il pourra y avoir 3 agneaux et une robe de
« laine.

« Il y a audit terrain trois moulins à farine qui ap-
« partiennent à M. d'Olive, qu'il afferme ordinairement
« à 30 charges de bled. »

Le lieu des *Manses du Pujol* ne se composait au ^xe siècle que de maisons, ménages, ou métairies, au nombre de trois ou cinq au plus, car il n'y en a jamais eu davantage, et ce sont les seules que les ressources locales puissent encore y permettre d'exister. Cette petite population, antérieure à l'hôpital de La Perche, fondé plus tard au milieu d'elles, dut continuer d'exister comme communauté tant que dura cet établissement. C'était elle qui possédait la totalité du territoire, champs, prés et vacants, sur lesquels le Prieur, en qualité de seigneur féodal, ne percevait que la dime et certaines censives ou redevances. Elle formait la *communauté des habitants de La Perche*, car ce n'était pas le nombre plus ou moins grand des membres des sociétés communales qui constituait la *commune* en Roussillon, et partout où il se trouvait « un groupe d'habitants ayant des propriétés, des charges ou des intérêts communs, » il prenait le titre de *communauté* ou d'*universalité* et administrait pour son propre compte ce qui la concernait, sans intervention des autres communautés qui se régissaient aussi chacune d'après le même principe.

L'histoire particulière de la communauté de La Perche nous est entièrement inconnue avant le ^{xvii}e siècle, car les archives de l'abbaye d'Arles, qui nous en auraient certainement fourni les titres au moyen des papiers terriers, ont été détruites, et la collection des notaires de

l'ancienne Cerdagne encore conservée à Puigcerda pourrait seule donner quelques renseignements à cet égard. On comprend d'ailleurs que ces documents ne pourraient que fournir quelques données sur l'existence de cette petite population, et qu'on ne saurait en somme y attacher un grand intérêt au point de vue historique proprement dit. Voici donc le peu qu'il nous en a été possible de découvrir.

En 1560 tout le territoire de La Perche se trouvait divisé en cinq parts égales ou héritages, dont trois avaient été déjà concédées à trois familles différentes par le prieur Antoine Vidal qui, dans le courant de la même année, concéda les deux parts restantes, formant et devant former sans doute un seul corps d'héritage, à son frère, Bernard Vidal, originaire d'Arles et résidant alors à Perpignan. C'est ce qui résulte de l'acte suivant :

« Le vi^e jour de mars 1560, nous frère Antoine Vidal,
 « religieux du monastère de Ste Marie d'Arles et prieur
 « du prieuré de Sainte-Marie et Saint-Jean du col de
 « La Perxa au pays de Cerdagne, donnons et concédons
 « en emphytéose à vous Bernard Vidal, notre frère ac-
 « tuellement habitant de Perpignan et aux vôtres, deux
 « parts du territoire dudit prieuré, dont il a été fait cinq
 « parts égales, sur lesquelles trois parts ont été déjà par
 « nous établies; lesquelles deux parts que nous vous
 « concédons, seront plus tard mesurées, séparées, déli-
 « mitées et désignées, ainsi que les pâtus revenant à
 « votre dite part, en raison des dites deux parts que nous
 « vous concédons sous les conditions suivantes, savoir :
 « que, dans l'espace d'un an, vous serez tenu de ra-
 « mener lesdites deux parts dudit territoire à l'état de

« culture qu'elles doivent avoir; que vous aurez votre
 « résidence en personne ou quelqu'un en votre nom
 « dans ledit lieu, et que vous ferez rebâtir et recons-
 « truire à neuf lesdites deux parts desdits pâtus; vous
 « serez aussi tenu de payer en dit nom à nous et au-
 « dit prieuré, chaque année, quatre charges de seigle et
 « deux poules en censive, et de nous réserver le *foris-*
 « *capi* (droit de mutation). Enfin, vous serez tenu de
 « nous payer la tasque (ou redevance) sur les fruits
 « (des terres exploitées), de vous reconnaître vassal et
 « homme propre dudit prieuré et de nous, et en ou-
 « tre, vous ne pourrez vendre du pain, du vin, ni de la
 « viande en détail, sans notre permission et consente-
 « ment exprès. Et nous avons reçu pour droit d'entrée
 « de la présente concession 32 ducats d'or, etc ⁽¹⁾. »

(1) Die sexto mensis marcii anno M. D. LX^o.

Ego frater Anthonius Vidal monachus monasterii Beate Marie Arularum Elnensis diocesis ordinis Sancti Benedicti ac Prior prioratus ecclesie Beate Marie et Sancti Joannis Collis de La Perxa terre Ceritanie, gratis dicto nomine, dono et concedo ad accipitum vobis Bernardo Vidal fratri meo in presenti habitatori Perpiniani presenti et vestris, exceptis sanctis, militibus etc. duas partes terminorum dicti Prioratus, factis inde quinque equalibus partibus quarum tres partes sunt jam per me stabilite; que quidem partes postea canabuntur distinguuntur et terminabuntur ac designabuntur, cum patuis ad partem vestram pro dictis duabus partibus venientibus. Hec itaque facio sub et cum pactis ac condicionibus sequentibus, videlicet: quod intra unum annum teneamini dictas duas partes dicti terminii reducere ad debitam culturam, et in dicto loco per vos seu per alium facere habitacionem, et dictas duas partes duorum patuorum de novo erigere et operari facere; item, quod teneamini michi dicto nomine ac successoribus meis in dicto Prioratu dare solvere et prestare quolibet anno festo Sti-Michaelis mensis septembris, quatuor carricas sili-ginis sive de setgle et duas gallinas de canone sive censu, et reservare michi et successoribus meis in eodem directum dominium et laudimium; item, teneamini dare et prestare decimam consuetam de expletis in eisdem excrescentibus; item, quod teneamini esse vassallus ac homo proprius dicti Prioratus ac mei et meorum in eodem successorum; item quod

Ce document ne donne malheureusement aucune indication sur la division du territoire de La Perche en cinq parts *égales*, dont trois étaient déjà occupées, ce qui finit par constituer une population composée de *quatre familles* au lieu des *cinq* qui y existaient autrefois. Il paraît bien d'ailleurs que, par suite des guerres et des autres malheurs de l'époque, l'ancienne population de La Perche avait disparu ou menaçait de se retirer dans des lieux moins misérables, puisque le prieur venait d'établir trois parts du territoire à des familles, qui étaient peut-être celles des anciens occupants qui reprenaient leurs tenances sous des conditions plus avantageuses. Mais le petit hameau avait dû être ruiné, car le quatrième concessionnaire était obligé de *reconstruire à neuf* les pâtus compris dans sa part. Quant à l'hôpital, on peut supposer qu'il existait encore alors, puisque vers 1580 le notaire Orthodo de Puigcerda disait que cet *espitalet fa gran be*; mais cet hôpital devait être aussi une hôtellerie, dont les bénéfices appartenaient au prieur qui semble disposé à les céder à son frère, nouvel arrivant à La Perche.

Les habitants de La Perche agissaient comme communauté constituée dans l'acte de désignation d'un avocat, pour on ne sait quel procès, fait le 5 septembre 1616 « par Jacques Cases, propriétaire agriculteur du « lieu de Saint-Jean de La Perxa au pays de Cerdagne,

non possitis vendere panem vinum nec carnem a menut sine expressis meis licencia et consensu. Et confiteor habuisse pro intrata xxxii ducatos auri etc. Testes Joannes Vidal caligariu ville Arularum, Joannes Portes parator Perpiniani etc.

Manuel de Pancrace Salvetat, ann. 1560, fol. 92 (Archiv. dép.)

« en son propre nom et comme procureur d'Étienne Cases, son fils, de Jean Balaguer et de Gerald Uriach, « tous agriculteurs dudit lieu » (*Manuel* de Jérôme Trinxer, notaire.) Si l'on considère Etienne Cases comme chef de maison, cet acte montrerait encore qu'à cette époque la communauté était composée des quatre parts, comme en 1560. Cependant à partir de cette époque, il semble que la communauté ne se compose plus que de trois ménages. Ainsi dans une statistique administrative de l'an 1695 comprenant toutes les communautés de la Cerdagne française, on trouve un état ainsi intitulé :

« Etat du nombre des familles qu'il y a dans le lieu
« de La Perche, la qualité de chaque chef de famille, les
« biens fonds que chacun possède, et du nombre des
« valets et servantes qu'ils ont, avec le nom des forains
« possédans biens dans le terroir dudit lieu. » L'état
porte comme chefs de famille « résidans dans ledit lieu. »

1^o Philippe Fabre, pagès, sa femme et 5 enfants, possédant une maison, 15 journaux de terres moyennes et 15 journaux de terres de peu de valeur ;

2^o François Pubill et sa femme, 6 enfants et 2 valets : une maison, 27 journaux de terres moyennes et 27 journaux de terres de peu de valeur ;

3^o Le sieur Joseph Pont, de Nahuja, possède audit lieu une maison, 40 journaux de terres moyennes et 40 journaux de terres de peu de valeur.

On n'indique aucun bien possédé alors à La Perche par des forains de La Cabanasse ou de tout autre lieu. (*Archives départementales.*)

Voici l'article qui concerne La Perche dans « l'État des

« censives et censaux etc. de 1725, » auquel nous avons déjà emprunté l'article concernant La Cabanasse :

« COMMUNAUTÉ DE LA PERCHE.—La juridiction basse
« et moyenne appartient au prieur de La Perche, et la
« haute au roy, et la directe audit prieur de La Perche,
« moine d'Arles, qui reçoit en censives 8 charges de
« bled.

« Les censaux appartiennent aux dénommés ci-après :

« La manumissorie de la Meda. (somme inconnue)

« Le curé de Ventajola..... 5 livres 10 sols

« Le sieur Joseph Jordane..... 33 livres

« Total 38 livres 10 sols

« Le prieur retire la dime en entier et recueille année
« commune 15 charges de bled et 10 charges d'avoine.
« La dime se lève de dix un, par conséquent il doit se
« recueillir audit terroir 150 charges bled et 100 charges
« avoine ou orge : il doit revenir année commune pour
« le cinquantième 5 charges bled, 2 charges avoine.
« (*Archives de l'Intendance de Roussillon*).

Il résulte de cet état officiel que le domaine ne possédait que la haute justice de La Perche, et que la justice basse ainsi que la directe ou seigneurie foncière et féodale de même que les dimes appartenaient en entier au Prieur, sans intervention aucune soit du curé des Forcats pour la dime, ni d'aucun autre seigneur pour la directe, car Joseph Jordane et les deux autres possesseurs de censaux ne recouvraient que des rentes en argent tout-à-fait étrangères à la seigneurie féodale.

A partir de cette époque le lieu de La Perche, de même que ceux de La Cabanasse, Planès, etc., figure cons-

tamment comme communauté particulière et parfaitement distincte, dans tous les rôles et états d'impositions, et dans d'innombrables documents administratifs qu'il serait fastidieux d'énumérer. Il avait ses consuls ou administrateurs spéciaux, de même que toute autre communauté, et nous ne citerons qu'une preuve à cet égard, prise dans les « États de dépense des sommes payées aux receveurs « et consuls des communautés de la Cerdagne française, « pour le droit de recette à raison de 4 deniers pour « livre à eux accordé suivant l'ordonnance de Mgr de « Jallais, intendant, du 3 août 1734, » savoir :

« *La Cabanasse*, le 8 décembre 1734, payé à Michel « Berges, consul de La Cabanasse, 1 livre 1 sol 4 deniers.

« *La Perche*, le 2 mars 1735, payé à Joseph Fabre, « consul de La Perche, 6 sols, suivant la quittance. » Cette quittance, qui existe encore comme celles des autres communautés, est ainsi conçue :

« Dich jo Joseph Fabre, consul de La Perche, y de-
« claro aver rebut de Monsieur Sicart, veguer de Cerdagne, sis sous per mon dret de recepta a raho de 4
« diners per lliura, per la summa de 18 lliures et 4 sous
« cobrades dels particulars del lloch de La Perche per lo
« dixième; y per no saber de escriure, he fet la marca de
« una creu, vuy à Sta-Leocadia als 2 de mars 1735. † »
(*Archiv. dép. C. 883.*)

« L'état général de tous les biens fonds situés dans la « communauté de La Perche ou dans les dépendances « d'icelle, » dressé à La Perche le 8 novembre 1773, par Jacques Delcasso, consul, et François Ruscle expert, compte quatre maisons possédées par Laurent Delcasso,

Jacques Delcasso, François Ruscle et Anne-Marie Ruscle veuve, qui possèdent à peu près la totalité du territoire, sauf une quinzaine de lambeaux de terre appartenant à des habitants de La Cabanasse, de Saint-Pierre et de Montlouis. La contenance du territoire est évaluée à 58 journaux de terre aspre, 49 journaux pré et 17 journaux erm.

L'importance de ces propriétés et les noms des possesseurs n'ont guère varié depuis cette époque jusqu'à la Révolution, comme on peut l'établir par les rôles annuels des impositions de La Perche encore existants jusqu'en 1789 ; de sorte qu'à la veille de la loi qui devait réorganiser les municipalités, nous retrouvons encore ici quatre maisons ou héritages à peine démembrés et représentant en somme les quatre manses ou parts, tels qu'ils avaient été établis en 1560, au moyen des *cinq parts égales* qui avaient constitué la communauté dans les temps antérieurs.

Dans le « Tableau représentatif des trois arrondissements à former dans l'assemblée du district du Conflent et Cerdagne, » pour les élections de l'Assemblée provinciale de Roussillon en 1787, on trouve dans « l'arrondissement de Saillagouse.

« La paroisse de La Cabanasse, 91 habitants ; contributions 565 livres 16 sols.

« La paroisse de La Perche, 19 habitants ; contributions 119 livres 6 sols. »

Enfin, le 8 mars 1790, les députés de la province de Roussillon arrêtent « que les limites du *département du Roussillon* demeureront provisoirement fixées ainsi et « de la manière qu'elles sont tracées sur la carte déposée

« en double au Comité de constitution et qu'ils ont
 « signée, en exécution des décrets de l'Assemblée Natio-
 « nale sur la formation des départements et notamment
 « de celui du 8 février dernier, » et cette carte porte
 comme « paroisses, villes et communautés qui composent
 « le canton de Sallagosa : Rò, Llo et Rohet, *La Perche*,
 « Err, Sainte-Léocadie, Bolquera, etc, » et comme
 composant le *canton d'Oletu*, Montlouis, Saint-Pierre,
La Cabanasse, Planès, etc.

Le département du Roussillon prit le nom des Pyrénées-Orientales, et par arrêté du conseil général du 19 novembre 1790 concernant « les rectifications des can-
 « tons, » les municipalités de La Cabanasse, La Perche, Bolquère et autres, furent attribuées au canton de Montlouis.

Dans le projet de répartition des impositions dressé par le même conseil le 27 novembre suivant, La Cabanasse et La Perche figurent encore comme deux communautés distinctes, et il en fut de même dans tous les états et documents administratifs jusqu'à l'institution des préfectures.

Le 1^{er} fructidor an VIII « le conseil municipal de la
 « commune de La Cabanasse et La Perche réunis (*sic*)
 « sous la présidence du citoyen Nodello, maire de la
 « commune, » promet d'être fidèle à la nouvelle constitution. Mais le 10 prairial an XI le sous-préfet, du 3^e arrondissement écrit au préfet : « Il n'est pas possible de
 « vous faire parvenir l'état des sommes allouées à la
 « commune de La Perche, parce que ce hameau ne
 « forme une commune que sous le rapport des contribu-
 « tions et qu'il est sous la dépendance de La Cabanasse,

« n'y ayant point de maire ni d'adjoint. Je l'ai trouvé
 « ainsi établi lorsque j'ai commencé l'exercice de mes
 « fonctions administratives, et l'ai laissé depuis dans le
 « même état jusqu'à ce *qu'il soit prononcé sur la réunion*
 « des petites communes à de plus grandes. Izos. »

Une circulaire du ministre de l'intérieur, en date du 22 prairial an VIII, avait en effet prescrit aux préfets de présenter un tableau de réunion des petites communes à d'autres plus considérables, en observant, dans tous les cas, que « ces réunions ne peuvent s'opérer qu'en vertu d'une loi, » et le préfet des Pyrénées-Orientales avait préparé un tableau où il proposait, entre autres, la réunion des communes de La Perche et de La Cabanasse en une seule qui devait porter le nom de La Cabanasse. Mais ce tableau ne fut transmis au ministre que le 17 nivôse an IX, et il résulte d'une lettre préfectorale du 19 fructidor suivant, comme aussi de la lettre du sous-préfet en l'an XI, que rien n'avait été encore statué sur cette question, ce qui n'empêchait pas le maire de La Cabanasse de la considérer comme tranchée, dès l'an VIII, et de s'intituler « maire des communes de La Cabanasse et La Perche réunies. » Cependant ce même fonctionnaire, appelé à donner un état statistique qu'il signa le 1^{er} nivôse an XIII, dut éprouver quelques scrupules, car il certifie qu'à cette époque « la commune de La Cabanasse ne contient aucunes dépendances ou hameaux. »

Le sous-préfet lui-même savait bien qu'aucune réunion régulière et légale n'avait été opérée, car il écrivait le 12 septembre 1806 au préfet :

« Par votre lettre du 29 août dernier, vous me de-
 « mandez de vous informer de la cause qui a donné lieu

« à ce que le hameau de La Perche figurât comme commune dans le répartition des contributions directes.

« Le hameau de La Perche, qui ne fait qu'une municipalité avec La Cabanasse, a cependant toujours figuré comme *commune* dans le répartition des contributions, parce que ce répartition a toujours été basé sur l'état du montant des revenus des communes que me transmit votre prédécesseur (M. Charvet) lors des premières opérations du conseil d'arrondissement, et, dans cet état, le revenu de La Perche est déterminé *séparément* comme celui des autres communes. C'est ce qui a vraisemblablement donné lieu à cette erreur. Du reste, toutes les fonctions municipales relativement à ce hameau, sont exercées par le maire de la commune de La Cabanasse qui fut nommé aussi maire de La Perche par votre prédécesseur. Izos. »

Cet arrêté préfectoral existe en effet et ne nomme qu'un seul maire pour La Cabanasse et La Perche, en l'an VIII; mais l'on a vu que la réunion de ces deux communes, bien que proposée en l'an IX, n'était pas encore prononcée en l'an XI, ni même en 1806, puisque le sous-préfet en aurait certainement parlé dans sa lettre de cette année si cette réunion eût été en réalité légalement opérée.

Ce qui résulte, sans contestation possible, des faits qui précèdent, c'est que la réunion des deux anciennes communes de La Perche et de La Cabanasse n'a jamais été faite « en vertu de la loi, » ainsi que le rappelait la circulaire ministérielle de l'an VIII. Dans tous les cas, si la réunion a été opérée régulièrement, elle a dû réserver à la section de La Perche la propriété et l'usage

exclusifs des biens et droits qui lui appartenient, que la loi a consacrés et que la justice doit lui maintenir.

De nouvelles recherches faites depuis l'impression de cette notice, nous ont fourni d'autres documents qui ne font que confirmer l'entière exactitude des faits déjà indiqués. Nous n'en citerons que deux.

Le 1^{er} mars 1347 il fut fait une quittance d'une dette contractée par Raymond Colomer, de Salses, envers « Guillaume Vaquer » donat de l'hôpital de La Perxa. » *Guillemus Vaquerii donatus hospitalis vocati de la Perxa.*

En ce qui concerne la seigneurie du Vilar d'Ovansa, nous devons ajouter qu'en 1575, la succession de Jean d'Oms passa d'abord à son gendre Antoine d'Oms, châtelain de Collioure, époux de Jeanne, fille aînée du seigneur de Corbera. Antoine d'Oms donna des ordres le 26 février 1575, pour la prise de possession de l'héritage de son épouse qui comprenait « les » châteaux et lieux de Corbera, de Billerac et du Vilar. » Ce fut seulement après le décès de Jeanne d'Oms, que sa sœur Marie, veuve de François de Llupia, prit possession de ces mêmes seigneuries.

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE

SUR JOSEPH JAUME,

Par **M. Justin Bauby**, Juge, Membre résidant.

C'est un honneur et un devoir pour chaque pays de connaître ses hommes illustres et de leur rendre un juste tribut de respect, d'hommages et d'admiration. Le Roussillon n'a pas peut-être encore suffisamment étudié et loué tous ses grands citoyens ! Une plume habile, a écrit il y a déjà plus de trente ans, une biographie intéressante et fidèle ⁽¹⁾ de celui dont la belle figure, le savoir immense, le caractère ferme et droit, la probité naïve et patriarcale, la piété inébranlable, savante et pratique m'ont attiré et ravi. Mais la génération nouvelle ne connaît pas ce concitoyen, dont elle devrait être fière. Il est cependant une de nos gloires, sinon les plus brillantes, du moins les plus pures et les moins contestables. Pourquoi donc n'essayerais-je pas de le faire sortir de l'obscurité, où la Providence a si longtemps caché sa vertu, pour le montrer tel qu'il est notre modèle et notre maître ? Sa vie et ses œuvres sont en effet de véritables enseignements.

C'est dans ce but que j'ai voulu contempler et étudier Joseph Jaume. — Je l'ai abordé avec respect, mais il n'a

(1) *Publicateur*, année 1835. — Notice sur Joseph Jaume par M. F. Campagne. — Nos 32, 33 et 34, pages 126, 129 et 134.

cessé de m'attirer par un charme secret et irrésistible, dès que j'ai voulu l'approcher de plus près. Et lorsqu'il m'a été donné de pénétrer pour ainsi dire dans l'intimité de son âme, lorsque j'ai pu lire et méditer les notes manuscrites qu'il a laissées aux siens, sur lui-même et sur sa famille, comme le testament de sa foi et de son cœur, pénétré de vénération et d'amour, je n'ai pu résister au désir de faire partager aux autres les sentiments qu'il a su m'inspirer.

Quel était-il donc cet homme? Je vais essayer de le dire, en racontant simplement sa vie.

Joseph-Jean-Michel Jaume, naquit le 2 juillet 1731, à Perpignan, du légitime mariage de Michel Jaume, notaire et de Catherine Boxader. Sa famille appartenait à cette bourgeoisie bonne et honnête, qui conservait encore au milieu d'un siècle de doute et d'impiété, les saines doctrines et la pratique des vertus chrétiennes. Elle avait donné à l'Église plusieurs prêtres recommandables par leur science et leur piété. Deux de ces prêtres, Jean Jaume chanoine de la collégiale de la Réal et prévôt du chapitre, et Antoine Jaume qui fut l'un des quatre curés de l'église de Saint-Jean-Baptiste et plus tard chanoine à la Réal, tous les deux frères du père de Joseph Jaume, moururent en odeur de sainteté. — Michel Jaume lui-même était un de ces hommes antiques, profondément attaché à ses devoirs, d'une probité et d'une pureté de mœurs exemplaires. Comme ses frères, ses pères et ses proches, il aimait la religion par dessus tout et il ne négligea rien pour élever et affermir ses enfants dans ses principes. A son lit de mort et pendant son agonie on l'entendit répéter plusieurs fois ces mots : *La religion*

se perd ! Ce fait est caractéristique, il peint à lui seul tout l'homme. Les fortes générations d'autrefois voyaient plus souvent peut-être que les nôtres le beau spectacle de ces morts consolantes et glorieuses.

Catherine Boxader était une femme d'une grande piété. Elle avait été élevée par les soins de son aïeul maternel Michel Sorbès, qui professait pour saint Joseph une grande dévotion, et l'avait priée instamment de donner le prénom de Joseph au premier enfant mâle qui naîtrait de son mariage. Elle fut fidèle à cette pieuse recommandation et plaça son fils aîné sous le patronage de ce grand patriarche. L'influence des noms n'est pas chose vaine. La protection d'un grand saint est un puissant secours. Joseph Jaume fut toute sa vie pénétré d'un grand respect pour son saint patron, dont le nom lui était cher et dont l'intercession fut pour lui très efficace en diverses circonstances de sa vie.

Issu de tels parents Joseph Jaume eut encore le bonheur de recevoir une éducation profondément chrétienne. Le chanoine Jean Jaume son oncle et son parrain lui donna les premières leçons ; il fut ensuite confié aux soins de divers précepteurs ecclésiastiques que son père garda dans sa demeure. — Enfin il entra au Collège des Jésuites de Perpignan, dont il suivit avec succès les diverses classes, depuis celle de cinquième jusqu'à celle de rhétorique, se faisant toujours remarquer par sa sagesse et sa piété. — Il sut apprécier le bienfait d'une pareille éducation et conserva toujours un pieux sentiment de reconnaissance envers son père qui la lui avait procurée. Il disait de lui dans les notes manuscrites, qu'il a laissées à sa famille : « Je lui dois en mon particulier tout

« ce qu'il y a de bon en moi, soit pour la religion, soit
 « pour les mœurs, soit pour l'instruction dans les lettres
 « humaines et dans la science à laquelle je me destinais :
 « il n'épargna rien pour m'en procurer et faciliter les
 « progrès. Si j'y ai mal répondu c'est ma faute, et j'en
 « demande pardon à Dieu, qui lui a sans doute tenu
 « compte de ses bonnes intentions ⁽¹⁾. »

Cette reconnaissance Joseph Jaume l'étendait aussi à ses maîtres, dont il connaissait le mérite, le dévouement et la solide vertu. Ce n'est pas sans une grande émotion qu'on lit dans ces mêmes notes manuscrites, à la suite d'une liste de 37 noms, indiquant avec quelques détails biographiques, ses divers condisciples des hautes classes, les lignes qui suivent : « La moitié de ces condisciples
 « étaient morts avant la Révolution française commencée
 « en 1789. Parmi ceux de l'autre moitié qui l'ont vue,
 « pas un seul n'a donné dans son sens ; tous au con-
 « traire sont demeurés fidèles à la sainte religion catho-
 « lique, apostolique et romaine, à la foi, à la loi et au
 « roi, et ont mieux aimé d'être livrés aux persécutions,
 « à la déportation, à la perte de leurs états et emplois
 « honnêtes et de leurs biens, que de se livrer à aucune
 « des factions révolutionnaires. Tel a été l'heureux fruit
 « de la bonne éducation et des principes qu'ils avaient
 « reçus dès leur enfance et dans les écoles publiques,
 « surtout dans celle des Jésuites. Grâces immortelles en
 « soient rendues au bon et seul Dieu tout puissant et
 « miséricordieux ⁽²⁾. »

La santé du jeune Joseph Jaume donna plusieurs fois

(1) Mémoires, page 20.

(2) Mémoires, page 264.

de grandes inquiétudes à sa famille, il eut de graves maladies et fut plus d'une fois en danger de mort. Cependant sa santé se raffermir et il put en quittant les leçons du Collège des Jésuites, aller étudier la philosophie à l'Université de Perpignan.

Cette Université dont la création était due à Pierre III roi d'Aragon qui l'avait établie en 1340, a joni d'un certain éclat et a produit et possédé des hommes remarquables. La charte de son institution datée de Saragosse le 12 des calendes d'avril 1340, atteste qu'elle comptait déjà à cette époque plusieurs professeurs merveilleusement instruits de toutes les sciences. Elle possédait dix-neuf professeurs, cinq de Théologie, cinq de Droit, trois de Médecine, un d'Anatomie, quatre de Philosophie, Logique et Physique et un de Mathématiques. Elle rendait dans tout le pays d'immenses services. Elle a disparu lors de la tourmente révolutionnaire, sans qu'aucune autre institution d'enseignement supérieur l'ait remplacée; de telle sorte que la ville de Perpignan est aujourd'hui la seule en France, qui ayant joni autrefois des lumières d'une Université savante, soit entièrement déshéritée; aussi sa brillante jeunesse est oisive et sans goût pour l'étude, malgré son exubérance de vie, malgré les précieuses qualités qui distinguent son intelligence; elle néglige trop et délaisse presque la littérature, les sciences et les arts! Ne nous sera-t-il pas donné d'entrevoir pour elle des jours meilleurs? — Nous avons conçu l'espoir qu'un jour nos édiles tourneront de ce côté leurs regards vigilants et que nous verrons surgir dans cette vieille cité, des Facultés libres de Droit et de Médecine, et peut-être même une nouvelle Université.

Après deux années d'études consacrées à la philosophie, Joseph Jaume s'inscrivit aux cours de l'École de Droit. Parmi les professeurs de cette Faculté, brillait alors François Fossa, professeur de droit canonique, à qui le jeune étudiant fut spécialement recommandé, et qui voulut bien l'admettre à des leçons particulières réservées à son frère Antoine Fossa. Il les prépara l'un et l'autre avec un soin remarquable à soutenir leurs thèses publiques, de sorte qu'ils furent reçus en même temps bacheliers en Droit le 5 mai 1752 et puis docteurs le 19 février 1754. Ce dernier acte public donna lieu à des discussions solennelles, qui durèrent trois jours, les 12, 13 et 14 février, dans l'église des Petits Pères Augustins, en présence d'une brillante assemblée. Le jeune bachelier Joseph Jaume ne s'y était présenté qu'après de profondes études. Il avait composé dans ce but deux volumes de commentaires l'un in-folio de 380 pages et l'autre in-4° de 894 pages.

Des travaux si sérieux, sous la direction d'un homme tel que François Fossa, entrepris et continués avec intelligence, perspicacité, patience et esprit de suite devaient préparer le jeune docteur d'une manière efficace et le rendre digne d'occuper tous les emplois. Il en occupa plusieurs en effet et se montra partout remarquable soit dans sa chaire de professeur de Droit, soit parmi les membres du barreau, soit dans les rangs de la magistrature. C'était, a dit son premier biographe « un « esprit capable d'allier à la fois plusieurs genres de « connaissances, également propre à l'étude des belles- « lettres et à la science des lois. Personne ne réunit à « un plus haut degré que lui la solidité du jugement, la

« facilité de la parole, la clarté dans l'exposition, la lucidité dans les pensées et la force du raisonnement ⁽¹⁾. »

Le mérite de Joseph Jaume attira de bonne heure l'attention des familles les plus recommandables du pays, qui auraient désiré se l'attacher par les liens du mariage. Des avances lui furent faites de divers côtés et le 9 mai 1757 il épousa Marie-Anne Bosch, petite-fille de Joseph Bosch notaire, qui avait été frappé de la netteté et de la solidité de ses réponses, lors de son baccalauréat en Droit et qui, dès cette époque, avait conçu et préparé ce projet d'union.

Dès l'année 1752, à peine âgé de 20 ans, le jeune bachelier ès-Droit avait obtenu la survivance de l'office de notaire dont son père était pourvu, avec dispenses d'âge et le chancelier de France avait écrit à l'intendant de la province, en lui en donnant avis : « D'après les bons témoignages que vous m'avez rendus de M. Jaume fils, je n'ai pu lui refuser la grâce qu'il demande; il est vrai qu'il est fort jeune; mais les qualités que vous vantez en lui suppléeront au défaut de son âge; et il faut espérer que son père vivra assez pour le diriger et lui faire suivre ses traces ⁽²⁾. » Cette carrière qui s'ouvrait sitôt et si facilement devant lui n'était pas celle qu'il devait parcourir. Il arrive si souvent que nos premiers pas sont indécis, lorsque ignorant la route où nous devons marcher, nous interrogeons l'avenir. Dans la vie de l'homme c'est une heure grave et solennelle que celle

(1) Publicateur de 1835, n° 32, page 126.

(2) Cette pièce officielle remarquable par sa forme et son urbanité, nous a paru digne d'attention, car elle contient tout à la fois l'éloge du père et celui du fils.

où il cherche sa vocation. Ici des répulsions sans fondement, là des aspirations vagues ou chimériques, partout des difficultés sans nombre. Mais la Providence divine veille et conduit nos pas, au milieu des aspérités de la vie. Heureux qui sait écouter la voix de Dieu et lui demeurer fidèle ! — Cette grande épreuve de la jeunesse paraît avoir été adoucie pour Joseph Jaume. Il se destina de bonne heure au barreau et commença son stage sous la direction de M^e Antoine Coma, professeur de Droit, qui était tout à la fois le plus ancien des professeurs de l'Université et le plus estimé de tous les avocats ; il le continua ensuite, sous la direction de M^e Joseph Tastu, qui était aussi professeur de Droit. Quant à sa survivance de l'office de notaire il la céda à Sauveur Jaume, son frère, en 1768.

Le professeur Antoine Coma mourut le 17 mai 1757, laissant vacante une chaire de Droit civil. Le recteur de l'Université s'empressa de la confier pendant la vacance au jeune docteur Joseph Jaume, qui n'était âgé que de 26 ans, avec le titre de vice-professeur. Un concours allait s'ouvrir, suivant l'antique usage, pour la collation de cette chaire. Cédant aux instances qui lui furent faites, le vice-professeur se prépara pour s'y présenter, malgré les difficultés du moment. Il venait en effet de se marier le 9 de ce même mois de mai et le 19 l'Évêque de Perpignan l'avait choisi pour son avocat et conseil ordinaire, et l'avait nommé en même temps juge banneret des villages de l'abbaye d'Espira-de-l'Agly, qui était unie à l'évêché. Néanmoins, il se remit avec ardeur à l'étude du Droit et le jour fixé il se trouva prêt pour le combat. Le concours s'ouvrit le jour de la saint Luc, 18 octobre 1757, dans la grande

salle de l'Hôtel-de-Ville, en présence des consuls, du recteur de l'Université, des professeurs de Droit et des docteurs en Droit ; il dura jusqu'au 23 octobre. Des intrigues avaient été ourdies pour détourner les suffrages du jeune Jaume et les porter sur un autre candidat ; mais elles ne purent aboutir à écarter le vrai mérite. Il fut élu à la pluralité de huit suffrages contre sept et au nombre de ces huit suffrages, le jeune professeur put compter avec orgueil, ceux de tous les professeurs et du recteur de l'Université. Il arriva même, ce que l'on ne voit que trop ici-bas, que ceux qui avaient agi personnellement auprès des juges du concours pour priver Joseph Jaume de la chaire qu'il méritait si bien, vinrent féliciter le jeune vainqueur. Il ignorait encore en ce moment toutes ces machinations et ne pouvait y croire lorsqu'il en fut instruit, tant son âme était simple et droite. « Cependant
 « ajoute-t-il, dans ses notes, ceux-là même qui s'étaient
 « si ouvertement montrés contre moi, ne tardèrent pas
 « à me rendre leur bienveillance et à me témoigner leur
 « confiance. M. le président de Copons lui-même me
 « prit pour son avocat et conseil ⁽¹⁾. »

Mis en possession de sa chaire à la satisfaction générale Jaume commença son enseignement du Droit civil et le continua sans interruption pendant trente années. Le Droit civil de la province du Roussillon avait pour fondement les coutumes locales, les constitutions des rois d'Espagne confirmées par Louis XIV, le Droit canonique et le Droit romain. Suivant l'usage généralement adopté, le professeur composait divers ouvrages ou traités de

(1) Page 54.

Droit, qu'il dictait aux étudiants et expliquait ensuite. Jaume écrivit dans ce but non-seulement une explication en deux volumes des Institutes de Justinien, qui servait à remplir deux années de classe ; mais encore cinq autres traités sur les matières les plus difficiles du Droit : le Droit d'accroissement, la loi Falcidia et le sénatus-consulte Trébellien, les successions *ab intestat* d'après le Droit de Novelles, les substitutions directes et les donations.

Quel était le caractère propre et le mérite de cet enseignement ? Il est aujourd'hui bien difficile de le dire. Possédait-il cette exposition brillante, fruit d'une élocution abondante et facile, qui malgré l'aridité de la matière sait attirer les esprits et les charmer ? Ou bien son enseignement plus sobre, asservi à une méthode toujours sûre et rigoureuse, avait-il une autorité doctrinale d'autant plus grande qu'il avait pour fondement une science plus solide ? Les documents et les témoignages de l'époque nous manquent pour élucider ce point important. Néanmoins, après une lecture attentive de quelques-uns de ses ouvrages, qui m'ont été gracieusement communiqués, il m'a semblé que le second de ces deux mérites est celui qui caractérisait son enseignement, et que sans atteindre les hauteurs où s'est élevée depuis l'école historique et philosophique moderne, il brillait surtout par la raison, la clarté et la sûreté de la doctrine et par une soumission entière aux dogmes de l'Église catholique. Ce dernier trait a bien son importance, lorsqu'on parle du dix-huitième siècle. Ce qui est certain, c'est que Jaume et Fossa étaient les gloires de la Faculté de Droit de Perpignan, de même qu'ils étaient les étoiles de son

barreau, et que leurs leçons étaient toujours les plus suivies et les plus aimées.

En 1787, le professeur en Droit français ⁽¹⁾ mourut, Joseph Jaume fut nommé à sa place par ordonnance du roi. Dans cette nouvelle chaire, la matière de son enseignement n'était plus la même, elle avait surtout pour objet les édits et ordonnances des rois de France qui avaient modifié et codifié certaines matières importantes, tant du Droit civil que du Droit criminel, et qui étaient devenues obligatoires dans toutes les provinces. Il écrivit, dicta et expliqua en cette nouvelle qualité un traité des cas prévôtaux et présidiaux, un traité de la reconnaissance et vérification des écritures privées et de la preuve contre et outre le contenu aux actes publics et privés, un traité des successions légitimes régulières et irrégulières, une explication de l'ordonnance de 1667 sur les matières civiles et enfin un traité sur les secondes noces.

Dans tous ces ouvrages on retrouve la même raison, la même science puisée aux meilleures sources, la même clarté et la même sûreté de doctrine. Deux de ces livres l'explication de l'ordonnance et surtout le traité de la vérification des écritures et de la preuve seraient encore aujourd'hui consultés avec fruit.

Quant au dernier de ces traités, il est utile de mettre en relief une circonstance importante. Jaume en commença l'explication dès la saint Luc de l'année 1791 (18 octobre), c'est-à-dire la trente-cinquième année de

(1) M. Joseph Balanda-Sicart, qui avait occupé cette chaire depuis l'année 1756, jusqu'au 12 décembre 1787, jour de sa mort.

son professorat. Profondément affligé des événements politiques et religieux de cette époque, il avait offert sa démission des fonctions de professeur le 2 juillet 1791. L'Université dont il était le doyen, depuis la mort de l'ossa, survenue dans le mois d'août 1789, avait refusé de l'accepter et avait pris une délibération pour le prier dans les termes les plus flatteurs de la retirer. Le professeur démissionnaire persistant dans sa résolution, avait consenti seulement à continuer ses fonctions jusqu'à ce qu'il serait remplacé. C'est dans cette situation qu'il entreprit l'explication du traité des secondes noces. Depuis la fin de l'année 1790, on annonçait une loi destinée à permettre et autoriser le divorce. Le principe de cette loi blessait profondément les idées morales et religieuses du savant professeur; il voulut dès lors commencer son traité des secondes noces, par la matière du divorce, en parlant du mariage contracté par l'un des époux divorcés, l'autre étant vivant. C'était hardi pour l'époque, car il ne pouvait que faire entendre le cri de sa conscience indignée, et soutenir que le divorce est défendu et illicite, tant au point de vue des lois civiles, qu'au point de vue des lois divines. Sans doute cet enseignement n'eut pas d'écho, ce cri fut impuissant à arrêter la loi du 20 novembre 1792, qui introduisit et autorisa le divorce en France; mais du moins il fut un acte de courage et une bonne action, dans ces temps de trouble, où tous les principes de droit, de morale et de justice étaient méconnus et renversés.

Lorsqu'il envoya sa démission, Joseph Jaume dont la conscience était très délicate et très éclairée, et dont la volonté pour éviter le mal et faire le bien était inébran-

lable, s'était proposé un but digne d'éloges. Les lois rendues par l'Assemblée Nationale le 22 mars et le 15 avril 1791 avaient prescrit à tous les fonctionnaires publics un serment à peu près semblable à celui que la Constitution civile du clergé du 12 juillet 1790 imposait aux Évêques et aux ministres du culte catholique. Craignant que ce serment ne fut contraire à la religion qu'il aimait, on ne la blessât en quelque manière, le savant professeur se décida à se démettre de ses fonctions et à quitter cette chaire qu'il avait occupée si longtemps avec tant d'éclat et de succès. Il alléguait donc ses longs services, son âge et ses infirmités, pour conquérir la paix et la liberté de sa conscience ; et il fut heureux lorsque sans retirer sa démission, il put continuer ses fonctions, qui du reste depuis deux ans étaient entièrement gratuites, les professeurs n'étant plus payés de leur traitement. Quand plus tard, le 11 février 1792, il fut sommé de prêter ce serment qu'il redoutait, il put répondre en envoyant une copie de sa démission et en ajoutant que n'étant plus fonctionnaire public, il n'était pas assujéti au serment prescrit par la loi ⁽¹⁾.

Ce fut donc par deux bonnes actions que Joseph Jaume termina son long professorat, sa démission qui n'était

(1) « Des cinq professeurs en Droit, portent les notes manuscrites
« p. 158, M. Fossa, professeur de Droit Canonique était mort depuis le
« mois d'août 1789 et n'avait pas été remplacé ; je suis persuadé que s'il
« avait vécu jusqu'à cette époque de février 1792, il se serait refusé à ce
« serment et aurait préféré se démettre de sa place de professeur, ou être
« déporté, plutôt que de le prêter. Quant à moi, qui étais alors professeur
« en Droit depuis le mois de mai 1757 et le plus ancien des professeurs
« de cette Université, on a déjà vu que je préférerais ma démission à la
« prestation de ce serment. Mais les trois autres professeurs en Droit
« prêtèrent volontiers ce serment. »

autre chose qu'un refus de serment illicite et sa protestation contre le divorce.

Pendant ce long enseignement il fut appelé à prononcer deux discours dans des circonstances mémorables.

Les professeurs des quatre facultés de l'Université avaient coutume de prononcer chaque année, en présence du recteur, des professeurs et des docteurs conviés à cette fête dans la grande salle de l'Université, et en présence aussi des étudiants et du public un discours d'apparat pour l'ouverture des classes. Nos Académies ont conservé la bonne tradition de ces belles fêtes universitaires, qui plaisent tant à la jeunesse. Le tour de Joseph Jaume arriva dès la seconde année de son professorat et le 19 octobre 1759, il prononça la harangue qu'il nous a conservée, sur les honneurs dus aux gens de lettres et qu'il intitula : *Litteratis debitus honor*. On y lit dans la langue de Cicéron et dans un style toujours pur, clair et orné, un magnifique éloge de Louis XIV et de son siècle et le développement de cette pensée que les lettres et les arts sont utiles et nécessaires.

Cette même Université de Perpignan, si digne de regrets à plusieurs titres, avait coutume aussi de payer annuellement au Roi une dette de reconnaissance. Les édifices qu'elle occupait étaient sur le point de tomber en ruine dès l'année 1740. Le comte de Mailly, lieutenant-général et commandant du Roussillon, et le maréchal de Noailles, capitaine-général et gouverneur de la province, avaient agi de concert et obtenu du Roi des secours pour les réédifier. Ils furent rendus à leur destination en 1758. L'Université prit alors une délibération pour décider que chaque année, le 15 février, son Recteur prononcerait

un discours à la louange du Roi bien-aimé, en séance publique, dans la grande salle de l'Université, en présence de Mgr l'Évêque, et des chapitres de sa cathédrale et de sa collégiale, du gouverneur et du commandant de la province, de son état-major et des consuls de la ville, tous revêtus de leurs insignes et qu'avant ce discours il serait célébré dans la même salle, par Mgr l'Évêque ou l'un de ses vicaires-généraux, une messe à laquelle tous ces corps réunis assisteraient. Le Roi agréant cette délibération ordonna, par sa déclaration de 1759, qu'après cette messe et ce discours, il serait remis de sa part au Recteur, par le Professeur-Doyen de l'Université, une médaille d'or du poids d'environ huit louis (faisant 192 fr.) représentant d'un côté son image et de l'autre une inscription ou figure de ce rétablissement. Ces dispositions et ce cérémonial furent réellement exécutés pendant plus de trente ans, depuis le 15 février 1760 jusqu'à pareil jour de l'année 1789. François Fossa fut le premier qui prononça cet éloge du roi Louis XV. Pendant les sept années qui suivirent, aucun des professeurs de l'Université ne fut élevé aux honneurs du rectorat, le choix tomba chaque année sur un simple docteur. Les professeurs s'en plaignirent et obtinrent du Roi qu'au moins tous les trois ans, à commencer dès l'année 1769, le Recteur serait choisi parmi les professeurs de l'Université. Ce fut Joseph Jaume qui fut élu cette année là, alors qu'il s'y attendait le moins, car il venait de perdre son père quelques jours auparavant et il était à peine âgé de 38 ans. Ce fut donc en cette qualité de Recteur qu'il prononça son éloge du Roi le 15 février 1770. Cet éloge était difficile, car si le règne de Louis le bien-aimé avait

eu des années de gloire, il se terminait alors au milieu d'une impiété et d'un débordement de mœurs épouvantables. Jaume célébra surtout la bonté du Roi, la gloire de ses armes et la félicité de son peuple, félicité que semblait devoir consacrer et affermir la prochaine alliance du Dauphin de France avec la jeune Archiduchesse d'Autriche. La louange qui peut nous paraître outrée dans ce discours, était cependant très naturelle à cette époque et dans la situation où l'orateur était placé. Forcé de se taire prudemment sur les fautes et les vices, Jaume sut du moins dans sa péroraison montrer délicatement les besoins de la nation, tout en formulant les souhaits qu'il formait pour elle. C'est ainsi qu'il disait, dans un langage des plus élevés : « Esprit qui veilles auprès des trônes, ange tutélaire des grandeurs ; toi qui suivant les ordres de l'Éternel, fais luire sur les empires les rayons de la sagesse et de la prospérité, ou répands sur eux les ténèbres de l'ignorance et du malheur, ouvre pour nous les trésors des bienfaits célestes ; fais que les destinées de la France répondent aux soins paternels de Louis, et que ses sujets soient aussi heureux qu'il est sensible à leur bonheur ; détruis ces principes d'intérêt personnel qui s'opposent au bien général, et cette indifférence funeste qui éteint le patriotisme et le noble enthousiasme de la gloire ; anéantis cette vanité futile qui se fonde sur des distinctions vaines et un luxe ruineux, et ranime cet orgueil sublime qui produit les grandes actions et les grandes vertus ; rends à cette nation qui fut dans tous les temps loyale et généreuse, toute l'estime qu'elle doit avoir pour elle-même, et fais connaître toutes les ressources qui surpassent ses abus et ses malheurs... »

Si les leçons du savant professeur étaient précieusement recueillies par des auditeurs assidus et jetaient de l'éclat sur l'Ecole de Droit de Perpignan, en même temps et au même titre que celles de Fossa, la science, l'habileté et l'éloquence de l'avocat, portaient son nom dans toute la province et même dans les villes de France les plus renommées par l'illustration de leur barreau. Une nombreuse et brillante clientèle sollicitait ses conseils et lui confiait la défense de ses intérêts. C'est ainsi qu'il devint l'avocat ordinaire non-seulement de Monseigneur l'Évêque, mais encore des gouverneurs de la province, des intendants, des premiers présidents, des procureurs généraux, des avocats généraux et de presque tous les présidents et conseillers du conseil souverain de Roussillon, des maisons de Perpignan les plus distinguées, telles que celles du marquis d'Aguilar, du comte de Ros et du baron de Cabrens, de toutes les maisons des d'Oms, de celles de Cagarriga, de Copons, de Réart, de Boisambert, de Campredon, du marquis de Montferré, du maréchal de Noailles, et, après la mort de Fossa, du prince de Montbarry, ancien ministre de la guerre et du département du Roussillon... Cette énumération seule prouve quelle était la confiance qu'inspiraient l'intelligence, la droiture et la science consommée du jurisconsulte. Il a laissé les témoignages les plus certains de cette science dans un recueil en trois volumes in-folio, de mémoires imprimés qu'il écrivit dans les procès les plus importants dont il fut chargé. On trouve dans ce recueil les questions les plus diverses traitées avec le plus grand soin, le plus grand intérêt et une merveilleuse clarté et exposées surtout avec cette

bonne foi d'une conscience délicate, qui ne s'oubliait jamais ⁽¹⁾.

Quel était le caractère propre et distinctif de l'éloquence de Joseph Jaume? D'après M. Campagne, nous l'avons déjà dit, personne ne réunit à un plus haut degré que lui la solidité du jugement, la facilité de la parole, la clarté dans l'exposition, la lucidité dans les pensées, et la force du raisonnement ⁽²⁾. Nous souscrivons volontiers à cette appréciation et pour la compléter en quelque sorte, nous croyons devoir rappeler un fait bien propre à mettre en lumière les brillantes qualités du juriconsulte et de l'orateur. A cette époque les plaidoyers étaient généralement écrits. On ne laissait presque rien à l'improvisation. Il faut citer cependant dans la carrière de notre avocat une affaire importante qu'il dut pour ainsi dire improviser et qu'il plaida avec un succès éclatant. Il s'agissait d'une question, dont l'intérêt est aujourd'hui purement historique. C'était un appel comme d'abus d'une sentence rendue par l'officialité du diocèse de Perpignan, et rejetant la demande formée par un religieux grand Augustin, qui réclamait l'annulation de ses vœux soit pour défaut de consentement de sa mère, soit parce

(1) Tous ces mémoires sont signés. — Ceux de Fossa son brillant émule ne le furent pas toujours. Nous lisons dans une lettre adressée le 22 septembre 1784 à Joseph Jaume par M. Noguer, alors avocat général et plus tard procureur général au conseil souverain, au sujet d'un mémoire que Fossa venait de faire imprimer dans un procès contre ce magistrat, qui avait Jaume pour avocat : « Au reste je vous dirai qu'il est si content de son ouvrage, qu'il l'a signé contre son usage, qui est de ne rien faire paraître sous son nom depuis quelque temps. » — M. le procureur général Noguer fut un homme de mérite, il a écrit un bon *Traité de la Dot*, demeuré manuscrit.

(2) Publicateur de 1835, n° 32, p. 126.

que les registres du convent n'étaient pas tenus d'une manière suffisamment régulière pour prouver pareux-mêmes que les vœux solennels avaient été prononcés après l'expiration de l'année de noviciat. Cette cause avait pris de grandes proportions, car dans toute la province les registres des couvents étaient irrégulièrement tenus, ou n'étaient pas même tenus du tout et dans plusieurs de ces couvents d'hommes et de femmes, on attendait avec une impatiente curiosité la solution que donnerait le conseil souverain à l'appel comme d'abus formé par le Père Despax. Les plaidoiries commencées le 11 décembre 1767, durèrent jusqu'au 15 inclusivement. L'avocat de l'appelant plaida pendant deux jours, c'était Me Gaffard. Celui de la communauté des grands Augustins intimée était Me Cambon. Joseph Jaume avait assisté avec intérêt aux deux premières audiences, pendant lesquelles la plaidoirie de l'appelant avait fait une telle impression sur l'esprit des juges, que le conseiller doyen M. de Salelles lui prenant le bras pour descendre le grand escalier du palais, après l'audience du 13, lui dit : « je ne conçois pas comment la communauté des Augustins a pu trouver un avocat pour la défendre dans cet appel comme d'abus. » Jaume se contenta de lui répondre : « Me Gaffard a très bien plaidé, mais il faut attendre la réponse de son contre-tenant, pour pouvoir bien se décider. » Immédiatement après cette même audience, l'avocat de la communauté des Augustins tomba malade et son médecin lui déclara qu'il serait dans l'impossibilité de plaider le lendemain. Que faire dans cette extrémité ? Vers les six heures du soir, il se décida à envoyer son plaidoyer écrit à Joseph Jaume, avec les pièces du procès, en le

priant d'aller prendre sa place à l'audience, d'y lire son plaidoyer et d'y ajouter ce qu'il jugerait convenable. Surpris par cette invitation Jaume demeura pendant un quart d'heure dans une cruelle indécision. Il ne pouvait ignorer l'impression produite par la plaidoirie de l'appelant, dont les arguments ne l'avaient pas cependant complètement satisfait; mais le délai était court, comment trouver le temps de fouiller ses livres et de préparer sa défense? D'un autre côté l'affaire était d'une importance capitale pour la religion, il était urgent d'éviter les scandales qui menaçaient de se produire, si l'arrêt était favorable au Père Despax. Après cette courte et naturelle hésitation, Jaume prit une résolution soudaine et se décida à plaider le lendemain. Sa science était solide, son érudition très étendue, les difficultés des matières ecclésiastiques lui étaient aussi familières que celles du droit civil, sa détermination n'était donc pas téméraire. Avant l'aube, dès les trois heures du matin il se mit à l'étude. Laissant de côté sans la lire la plaidoirie de M^e Cambon, il consulta avec soin tous ses auteurs, releva les principaux arguments de son adversaire et dressa rapidement sur une simple page un plan de sa défense. A neuf heures il était à l'audience, prêt à prendre la parole devant la cour étonnée, à côté de son contradicteur qui parut vivement contrarié de voir se lever ce nouvel adversaire. Sa plaidoirie fut des plus brillantes ⁽¹⁾. Corroborée par d'heu-

(1) Sans entrer dans le détail de cette plaidoirie, sans vouloir même en présenter l'analyse, qu'il me soit permis d'en rapporter deux extraits, parmi ceux que le défenseur nous a conservés, parce qu'ils témoignent d'une véritable éloquence.

« Je sais, dit-il, après quelques paroles d'introduction, que l'autorité spirituelle a le droit de prononcer la nullité des vœux; que la puissance

reuses citations des auteurs les plus recommandables, elle eut un plein succès. L'avocat général conclut à ce que F. Despax fut débouté de son appel comme d'abus et la

temporelle a le droit de les déclarer abusifs, lorsqu'ils n'ont pas été formés suivant les lois canoniques et civiles. Celle-là dégage des liens de la conscience et des obligations spirituelles ; celle-ci ne fait que restituer les effets civils. Mais il reste encore une justice divine qui peut n'être pas satisfaite, même après que les deux puissances ont prononcé ; puisqu'il n'appartient qu'à elle de pénétrer dans le cœur de ceux qui réclament contre leurs vœux, d'y découvrir la vérité dépouillée des nuages qui ont pu la cacher aux yeux des hommes.

« Que ceux qui forment de pareilles réclamations tremblent donc : ils peuvent bien en trompant les hommes, surprendre des jugements qui les dégagent de leurs vœux ; mais qu'ils ne se flattent pas d'en être relevés devant Dieu. »

Dans le cours de sa plaidoirie, il disait avec beaucoup de force et d'autorité : « Je sais, Messieurs, et vous le savez peut-être aussi bien que moi, qu'il y a certains religieux profès, même parmi ceux qui m'écoutent, et certaines religieuses, qui désirent et attendent avec impatience que F. Despax soit dégagé de ses vœux et rendu au siècle par votre arrêt, pour pouvoir suivre son exemple, quitter leur couvent et leur religion et revenir au monde. Mais je suis dans une ferme confiance, que votre arrêt chassera de leur esprit et de leur cœur ces mauvaises intentions que l'ennemi de Dieu y a placées.

« Eh quoi ! parce que le curé de ma paroisse aura oublié ou négligé d'écrire sur son registre l'acte de célébration de mon baptême, ou qu'il l'aura écrit sans observer les formes prescrites, dira-t-on que je ne suis point baptisé, et me fera-t-on rebaptiser, si je persiste à vouloir être chrétien ? Je suis marié ; et parce que le curé n'aura pas écrit ou aura mal écrit dans ce registre l'acte de célébration de ce mariage, dira-t-on que je ne suis point marié et que je puis me remarier et prendre toute autre femme que celle que j'ai, et qui m'a déjà donné des enfants ? — Non, sans doute ; ce serait violer toutes les lois de Dieu et de l'Eglise. Ce n'est point l'écriture sur le registre qui fait le baptême et le mariage : c'est le consentement des parties, les paroles sacramentelles et la bénédiction du ministre de Jésus-Christ. C'est là ce qui fait l'essence des sacrements et celle des vœux solennels de religion. C'est avec Dieu que l'on contracte ; c'est lui qui scelle ces sortes d'engagements par le ministère de ceux qui ont reçu son Saint-Esprit et sa mission ; et l'homme ne peut les détruire ni les violer : *quod Deus conjunxit, homo non separet.* »

Cour, après un quart d'heure de délibération, rendit un arrêt conforme aux conclusions de l'avocat général. Cet arrêt en date du 15 décembre 1767 fut rapporté avec éloge dans une feuille de causes célèbres, et fut bien vu dans toute la France ⁽¹⁾.

Ce succès éclatant nous a paru digne d'être mis en lumière, et confirme pleinement l'appréciation faite par M. Campagne.

Les autres affaires importantes, dont notre jurisconsulte eut à s'occuper, revivent en quelque sorte dans les trois volumes de ses mémoires. Les questions que ces procès soulèvent offrent en général peu d'intérêt de nos jours. Ce sont des difficultés ardues en matière de substitution et de fideicommiss se présentant sous diverses formes ; des points délicats en matière de droit féodal, par exemple : si les justices relevaient en fief du Roi, si les femmes succédaient aux fiefs, si le terme de *château* compre-

(1) Notes manuscrites p. 74 où nous lisons en outre : De suite après la prononciation de cet arrêt dans la salle des audiences du Palais, ledit jour 15 décembre 1767, à l'heure de midi, les juges, les avocats et tous les auditeurs s'étant retirés, M. Jean Balanda, l'un des archidiacres de l'église cathédrale, conseiller-clerc en cette cour, et l'un des juges qui avaient assisté à cette audience, et voté pour cet arrêt, me suivit par derrière jusqu'à ce que je fusse rendu chez moi, vint me voir dans ma chambre et me dit d'un air satisfait et joyeux : « Vous venez de rendre un bon service à la religion et au public en plaidant cette affaire que nous venons de juger, et sur laquelle certains esprits même parmi les juges, étaient prévenus en faveur de F. Despax ; mais vous les avez dissuadés et gagnés par votre plaidoirie pour le triomphe de la religion et la gloire de Dieu : je vous en félicite ; peut-être que si vous n'aviez pas pris la place de M. Cambon pour plaider cette affaire importante, elle n'aurait pas eu un si heureux succès, et nous aurions malheureusement vu quantité de religieux et peut-être même de religieuses, réclamer contre leurs vœux, s'en faire dégager, quitter leurs convents et se rendre à la liberté mondaine. »

naît les justices et autres, qu'il est inutile de rappeler ; — enfin, des différents de diverses natures sur les matières ecclésiastiques de l'époque. On lit cependant ces mémoires avec un certain attrait, car ils sont remarquables tant par le fond que par la forme ; de plus ils mettent en relief certains détails obscurs ou peu connus de notre histoire locale ; ainsi, l'origine du couvent de Saint-Dominique de Perpignan, son histoire et celle des hommes illustres qu'il a produits ; — l'origine et les droits respectifs des chapitres d'Elne et de Saint-Jean-Baptiste de Perpignan, etc. — On trouve aussi dans ces mémoires quelques questions de droit d'un intérêt actuel, traitées avec une grande clarté et une grande sûreté de doctrine.

Nous devons citer encore parmi les ouvrages de notre jurisconsulte, bien que nous n'ayons pas eu la faveur de les consulter personnellement, un recueil d'arrêts du conseil souverain de Roussillon, en dix volumes in-folio, écrits en entier de sa main, et d'autres recueils en six ou sept volumes in-folio, de matières civiles, ecclésiastiques, bénéficiales et canoniques. Quel éloquent témoignage cet immense travail ne dépose-t-il pas en faveur d'une vie toujours si parfaitement remplie ! Il est plus facile aujourd'hui, avec nos lois codifiées, nos recueils et nos répertoires méthodiques, d'être jurisconsulte ; mais aussi combien la science est plus superficielle !

Parmi les clients les plus notables de notre avocat, nous ne pouvons nous empêcher de citer une noble et sainte figure, Mgr de Gouy d'Avrincourt, Évêque d'Elne et de Perpignan. Cet illustre prélat qui gouverna le diocèse pendant plus de quarante ans avec une grande sagesse et qui mourut saintement à Espira-de-l'Agly, le

1^{er} mars 1783, avait de bonne heure donné son entière confiance à Joseph Jaume. Le 19 mai 1757, jour de la Saint-Yves, il le choisit pour son avocat et conseil ordinaire, alors qu'il était à peine âgé de 26 ans. A cette époque et pendant longtemps encore, la société, quoique travaillée sourdement par l'impiété, avait conservé les saines traditions catholiques. Chaque corporation, chaque classe d'hommes fortement organisée, avait pour patron un saint dont la fête était célébrée avec un certain éclat ; c'était un acte de foi solennel. Les avocats étaient placés depuis des siècles sous le patronage de saint Yves, et ils en célébraient la fête avec pompe, se rendant en corps, revêtus des insignes de leurs grades, à la grand-messe qu'ils faisaient chanter dans l'église de Notre-Dame de La Réal, avec accompagnement de musique. Ce fut à l'issue de cette pieuse cérémonie, où il s'était trouvé revêtu de ses ornements doctoraux, que Joseph Jaume fut favorisé du choix de ce saint Evêque. C'était d'un bon augure pour le jeune docteur. Le jour de la fête, la dignité, la science et la sagesse du client, et enfin la jeunesse elle-même de l'avocat, tout semblait concourir pour lui présager une brillante carrière ! Du reste, ce choix fut encore heureux en ce qu'il obligea le jurisconsulte à des études spéciales, celles des matières ecclésiastiques, bénéficiales et canoniques, qu'il parvint à posséder parfaitement et sur lesquelles il a écrit plusieurs volumes.

L'évêque de Perpignan avait conservé le droit de tenir lui-même son officialité, toutes les fois qu'il le jugerait nécessaire ; mais il ne voulut jamais le faire sans prendre avec lui son conseil pour assesseur. C'était Jaume qui rédigeait ensuite les sentences et autres décisions

épiscopales. Son zèle, sa prudence, sa charité et ses connaissances approfondies lui permirent de mener à bonne fin la solution de diverses questions délicates concernant les religieux et religieux des monastères, abbayes et couvents. L'une de ces sentences concernant les vœux religieux d'un fils de famille violenté par ses parents, fut justement remarquée et louée, et elle fit jurisprudence.

Ce n'étaient pas seulement l'Évêque et les familles les plus distinguées du pays, qui donnaient à Joseph Jaume leur confiance et avaient recours à ses lumières, mais encore les magistrats les plus élevés du conseil souverain: M. de Bon, premier président, à qui il donnait sur la coutume de Paris, des consultations que les avocats les plus éclairés de la capitale approuvaient et suivaient très exactement. M. de la Porte, intendant de la province, M. de Malartie, autre premier président, qui le faisait supplier de plaider des procès importants intéressant sa famille. M. de Vilar, procureur-général, qui non-seulement le chargeait de la direction de ses affaires à Perpignan; mais encore l'emmenait avec lui à Paris pour y conduire et faire réussir une affaire d'une grande importance, pour laquelle la partie adverse s'était pourvue en cassation devant le conseil du Roi.

Dans une circonstance mémorable, M. de Vilar avait soumis ses doutes à notre jurisconsulte et avait été heureux de suivre ses conseils. C'était en 1762, lors du procès comme d'abus fait à la société des Jésuites, qui amena leur expulsion de presque toute la France. Je n'ai pas l'intention d'écrire l'histoire de cette expulsion illégale, et des intrigues passionnées qui l'avaient préparée

et facilitée en haut lieu, ainsi que dans les conciliabules impies des philosophes de l'époque ; mais une circonstance toute particulière doit être notée pour ce qui concerne notre pays. Bien que le Conseil souverain de Roussillon ait été le second des Parlements et Cours souveraines de France qui déclarèrent abusif l'institut des Jésuites, néanmoins la majorité de ce Conseil leur était très certainement favorable. Il y avait seulement contre eux une minorité de cinq voix, qui sut préparer, épier et saisir le moment. La charge de procureur général était alors vacante par le décès de M. Regnes, qui n'avait pas été remplacé. L'instruction d'un procès à Mahon, dans l'île de Minorque, qui appartenait à la France, avait nécessité la nomination d'un commissaire, on fit habilement désigner le conseiller Noguer, qui était parfaitement connu comme favorable à la société de Jésus. Le premier avocat-général de Cappel, fils du conseiller doyen, favorable aussi aux Jésuites, dut accompagner à Mahon le conseiller commissaire ; il ne restait donc plus au Parquet que M. de Vilar, second avocat général et les deux substituts. Pendant ce temps trois conseillers ⁽¹⁾, dont les sympathies pour les jésuites n'étaient ignorées de personne, tombèrent malades et se trouvèrent dans l'impossibilité de se rendre à l'audience. On jugea le moment opportun, on s'empessa de communiquer au Parquet la dénonciation de l'institut des jésuites faite au conseil souverain par l'un des conseillers, dans un mémoire long et diffus, et on demanda les conclusions du procureur général. En cette matière ces conclusions

(1) MM. de Cappel, doyen, de Serres et de Collarès.

étaient rigoureusement nécessaires, leur absence aurait entaché de nullité l'arrêt rendu.

M. de Vilar hésitait. Plus enclin à conclure en faveur des jésuites que contre eux, il n'avait pas d'opinion bien arrêtée. Ce fut dans cette perplexité qu'il consulta Joseph Jaume. Celui-ci plein de sagesse, connaissant très bien la situation, et croyant avec juste raison que le plus important était de gagner du temps, afin que les magistrats malades et absents pussent être appelés à siéger, persuada à l'Avocat général qu'il devait se borner à requérir, qu'avant de juger au fond, les statuts des jésuites lui fussent remis en communication afin de pouvoir les étudier et donner ses conclusions en pleine connaissance de cause. Cet avis fut suivi. Mais la majorité des magistrats présents, qui avait hâte de juger, s'abstint de statuer sur ces réquisitions et sans ordonner la communication demandée, feignant de considérer les réquisitions du Parquet à fin d'un préparatoire, comme des conclusions sur le fond de l'affaire, rendit un arrêt définitif, où il fut dit : « Vu les conclusions du procureur général du Roi, » (sans exprimer ce qu'elles contenaient). La Cour déclara y avoir abus, etc. »

Cet arrêt fut donc rendu sans conclusions du procureur général sur l'abus prétendu et était par suite entaché de nullité ; d'ailleurs il n'avait été obtenu qu'à la majorité de 5 voix contre 4. Il fut néanmoins mis à exécution immédiatement et les jésuites furent chassés de Perpignan et de la province. Mais l'avocat général se réjouit toujours de n'y avoir pris aucune part et remercia Joseph Jaume du conseil qu'il lui avait donné.

Étudié à tous les points de vue, en fait et en droit, cet,

arrêt fut plutôt en faveur des jésuites que contre eux. Il peut donc être rapproché des décisions rendues par les autres Conseils souverains de France, qui leur furent favorables. Mais malheureusement la province de Roussillon, ne put pas, comme la Flandre et l'Alsace, continuer à jouir des services que les Pères jésuites rendaient au pays pour l'éducation de la jeunesse, car ils étaient partout. Ils possédaient leur collège ou externat, le collège de Pi ou pensionnat pour les basses classes; ils dirigeaient le grand séminaire établi au Faubourg Notre-Dame et occupaient plusieurs chaires de théologie et de philosophie à l'Université. Les autres provinces démembrées comme le Roussillon de la monarchie espagnole et réunies à la France purent conserver longtemps encore ces bons religieux. L'astuce, la fraude et l'illégalité ont pu seules faire peser sur le Conseil souverain de Roussillon la responsabilité d'un arrêt qui était l'œuvre d'une minorité infime. Il ne serait donc pas inexact de prétendre que les parlements seuls ont déclaré abusif les statuts des jésuites et que les autres cours souveraines ont mieux compris la pureté et la sainteté de leurs règles. Quoiqu'il en soit, Joseph Jaume, qui nous a conservé tous les détails de cette affaire ⁽¹⁾ fut heureux d'y intervenir de manière à entacher l'arrêt d'une illégalité et d'une flétrissure irrémédiables.

Il est rare que les hommes observés avec soin ne laissent voir quelque côté défectueux. Ici au contraire plus nous étudions attentivement notre jurisconsulte plus nous sommes forcés d'applaudir. Combien dont le

(1) Notes manuscrites sur sa famille p. 191 et 192, où il renvoie en outre à son Recueil d'arrêts, T. 7, fol. 148 et 167 et T. 8, fol. 444 et s. et 217 et suivants.

talent est obscurci et rabaissé soit par l'orgueil, soit par la jalousie, soit par un amour immodéré d'acquérir! Jaume toujours simple et modeste, n'avait que des amis au barreau; toujours prêt à rendre service à ses confrères, il était envers ses clients d'une extrême modération. Ce désintéressement, qui était devenu chez lui une habitude; finit par éloigner de son cabinet les autres hommes d'affaires. La Révolution donna naissance à de nouveaux besoins et les avocats furent naturellement portés à demander à leurs clients des honoraires plus considérables. Tandis qu'avant cette époque, les avocats les plus occupés de Perpignan n'avaient jamais gagné 3000 livres par an, on pouvait en citer en 1805 et 1806 qui gagnaient au moins 6000 francs. Jaume protestait de toutes ses forces contre cette tendance, malgré les pertes nombreuses que la Révolution lui avait fait subir ⁽¹⁾. On trouve dans ses notes

(1) Il sera peut-être intéressant de connaître le détail des divers traitements que recevait Joseph Jaume pour ses diverses fonctions. Le voici d'après la note qu'il en a laissée lui-même dans ses mémoires, p. 203.

• Revenus ou émoluments dont je jouissais avant cette Révolution et dont j'ai été dépouillé depuis 1790, par l'effet de cette Révolution :

1 ^o Mes gages de professeur en Droit français à l'université de Perpignan où j'étais le plus ancien et le doyen des professeurs depuis 1789.....	600
2 ^o Mes gages et gratification de substitut du procureur général au conseil souverain de Roussillon, outre le franc-salé.....	1100
3 ^o Mes émoluments de secrétaire du Roi en la chancellerie près ledit conseil souverain.....	600
4 ^o Mes gages de procureur du Roi au siège de la maréchaussée.....	300
5 ^o Mes émoluments de procureur du Roi au siège de la capitainerie générale de la province de Roussillon, au moins.....	150
6 ^o Conductions que je recevais de plusieurs particuliers et de quelques communautés laïques et ecclésiastiques.....	470

Total 3220 liv.

manuscrites, racontée avec une admirable simplicité, cette situation pénible que lui faisaient la conduite de ses confrères et les besoins nouveaux. Je ne puis résister au désir d'en citer un passage. Il y a là un parfum de résignation et de vertu qu'on ne saurait imiter.

« Tous ces avocats et avoués ne font plus cas de moi
 « et me regardent comme mort. Je ne sais comment ni
 « pourquoi ils ne viennent plus me consulter depuis environ
 « deux ans, tandis qu'avant ils y venaient toujours; je ne
 « sais comment ni pourquoi je leur ai déplu et je leur
 « déplais. Serait-ce parce que quand ils venaient me con-
 « sulter, et qu'après avoir donné mon avis, ils me de-
 « mandaient à quoi taxerons-nous nos honoraires pour
 « cette consultation? et que je leur répondais : à si peu
 « que nous pourrons. Ils voulaient prendre cinq ou six
 « francs par heure pour chacun des avocats consultés, et
 « cela me paraissait trop fort surtout à l'égard des parties
 « pauvres et malheureuses. Serait-ce parce que devant
 « venir et s'assembler chez moi comme étant le plus an-
 « cien des avocats, ils trouvaient ma demeure trop éloi-
 « gnée de la leur, et qu'ils préféraient se rendre chez un
 « ancien plus voisin et plus à portée de leur propre ha-
 « bitation, lequel pensait d'ailleurs comme eux pour la
 « taxe des honoraires plus forts? Quelle autre raison pour-
 « raient-ils avoir? Les aurais-je offensés? Si cela est, je leur
 « en demande pardon de tout mon cœur. Mais pourquoi
 « m'ont-ils abandonné? *Ommes amiri mei derreïtque-*
 « *runt me* ⁽¹⁾. »

(1) Mémoires manuscrits, p. 242 — Il ajoute un peu plus bas : « Je puis dire, comme disait pendant les 3 ou 4 dernières années de sa vie, feu M^r Antoine Coma, avocat et professeur en droit, qui mourut le 17

Cet habile et savant avocat, que l'on traitait ainsi dans les dernières années de sa vie, avait été apprécié comme il méritait de l'être par les jurisconsultes les plus remarquables de la France entière : « les avocats des premiers barreaux du royaume, nous dit M. Campagne, tels que ceux de Paris et de Toulouse, etc., avaient établi avec M. Jaume de fréquentes relations et maintes fois lorsqu'ils eurent à décider des questions graves ils eurent recours à ses lumières, dont en diverses circonstances, ils avaient été à même de connaître et d'apprécier l'étendue ⁽¹⁾. » En 1782 il était allé avec son collègue Fossa passer quelques mois à Toulouse, les membres du barreau, les professeurs de la Faculté de Droit et les notabilités du Parlement leur prodiguèrent leurs hommages les plus empressés. Les avocats les plus éminents les prièrent de prendre part à diverses consultations dans des affaires très importantes et très délicates. Les magistrats leur donnèrent en pleine audience un témoignage éclatant de leur haute estime. Le premier Président les fit asseoir dans le Parquet du Parlement, à côté de l'avocat général, toutes les fois qu'ils assistèrent à l'audience. Enfin,

mai 1757 et auquel je succédai dans sa place de professeur : « on ne me consulte plus ; on ne me donne plus rien à faire ; je m'occupe chaque jour à l'étude et à la prière. » J'ai perdu depuis 1790 tous les emplois et offices honnêtes qui me donnaient 3,220 livres de revenu fixe, et aujourd'hui depuis deux ans mon état et ma profession d'avocat ne me portent plus rien : je dois vivre avec ma famille du peu de revenu que me portent les biens qui me restent ; revenus dont les impositions me prennent au moins le quart..... et nous sommes encore menacés de les voir augmenter. Je ne sais comment nous pourrions nous procurer le nécessaire pour vivre. Disons comme disait Job, réduit à une extrême misère : *Deus dedit, Deus abstulit* ; et comme disait Abraham à son cher fils Isaac : *Deus providebit* »

(1) *Publicateur*, 1835, n° 33, p. 129.

pendant le séjour de six mois que Jaume fit à Paris en compagnie du procureur général de Vilar, il fut l'objet de pareilles distinctions. Gerbier, Ferey, Dupotier, Target, Tronchet, Desèze, avocats célèbres, qui avaient souvent discuté avec lui par écrit et s'étaient presque toujours soumis à ses opinions lui témoignèrent toutes sortes d'égards et de prévenances. Le Garde des Sceaux lui-même, le chancelier de Maupeou l'invitait à sa table et avait la délicatesse de lui donner pour convives, des savants, des amis et des compatriotes. Enfin les offres les plus brillantes lui furent faites; il aurait obtenu la charge qu'il aurait désiré dans la haute magistrature, qui, disait le maréchal duc de Noailles, *s'honorerait de le posséder*.

L'ambition de Joseph Jaume était plus modeste. Toujours il redouta les fonctions de la magistrature et surtout celles du juge. Il fut cependant magistrat mais dans les régions les plus humbles, lui qui aurait pu illustrer par sa science, sa parole et ses vertus les plus hautes dignités parlementaires. Essayons de l'étudier encore dans cette nouvelle phase de sa vie.

Le 19 mai 1757, l'Evêque de Perpignan, au moment même où il le choisissait pour son avocat, le nomma juge de l'abbaye d'Espira de l'Agly. Il ne conserva ces fonctions que pendant dix mois à peine. Chaque dimanche et les jours de fête il était comme assailli par les habitants des villages dépendant de sa juridiction, qui venaient lui porter leurs plaintes sur de petits délits, sur des querelles et des contestations élevées entre eux. Jaume était peut-être alors trop jeune et trop attaché à ses études pour descendre à ces petits détails, c'était donc

avec peine qu'il s'assujettissait aux fonctions de cette charge; deux circonstances plus pénibles que les autres, dans l'une desquelles il s'agissait d'instruire au grand criminel, laissèrent une vive et douloureuse impression dans son âme et le décidèrent à se démettre de ses fonctions. La première est sans intérêt, voici comment il raconte lui-même la seconde : « Un fils révolté contre son père lui tira un coup de fusil chargé à balle pour le tuer; heureusement il le manqua, mais craignant d'être puni en justice de cette mauvaise action, il se réfugia en Espagne. Son père aussi alarmé vint me communiquer ce fait, et me pria comme juge de le dissimuler, en me disant que ce serait pour lui, une peine aussi grande que celle de la mort, s'il voyait ce fils poursuivi et condamné en justice à la peine du parricide qu'il avait tenté, et il se mit à pleurer devant moi. Je fus sensible à sa peine et j'admirai la bonhomie et l'excès de son amour paternel pour un fils si coupable; je tâchai de le consoler et de le tranquilliser. M. Regues, procureur général, ayant été instruit de ce fait, m'envoya chercher et me dit qu'il était bien surpris qu'on laissât ce crime impuni, et qu'on n'eût pas même commencé de procédure contre le coupable et m'en fit une espèce de reproche. Je lui répondis : vous savez, M. mieux que moi, que ce n'est pas le juge qui doit intenter de pareilles procédures, que c'est au procureur fiscal à la requérir comme partie publique, sans quoi le juge ne peut rien; il peut se faire que le procureur fiscal ignore ce fait ou ait des raisons pour ne pas agir. Je sais d'ailleurs que le père du coupable serait plus puni que celui-ci, si l'on prononçait un jugement de condamnation à mort; ce serait lui qui en mourrait d'af-

fiction et non le coupable son fils, qui s'étant expatrié, a mis sa vie à couvert, et ne pourrait être condamné que par contumace et par conséquent inutilement, si ce n'est pour l'exemple, en rendant publique sa condamnation, qui se tournerait et s'effectuerait contre le père, victime innocente. M. Regnes touché de ces raisons n'insista plus, et l'affaire en demeura là. Mais dès lors je fis ma démission au greffe de cette judicature, que je ne gardai qu'environ dix mois, et je ne voulus plus être juge d'aucune manière ⁽¹⁾. »

Je n'ai pas à apprécier la conduite du juge d'Espira en cette circonstance, puisque le procureur général la trouva conforme aux prescriptions de la loi. Elle fait bien évidemment l'éloge de son cœur; mais le juge a souvent de pénibles devoirs à remplir, il doit quelquefois imposer silence à ses affections les plus chères pour n'écouter que la voix de la conscience.

Je mentionne uniquement pour mémoire les fonctions de procureur du roi au siège de la maréchaussée et celles de procureur du roi au siège de la capitainerie générale de la province, dont Jaume fut investi. Ces juridictions spéciales et privilégiées ne s'étendaient que sur les gardes de la maréchaussée et sur ceux de la capitainerie.

Une autre juridiction spéciale et temporaire fut créée en Roussillon, en vertu d'une décision du conseil d'Etat du Roi, pour juger certaines affaires urgentes, en matière de finances et de monnaies. L'intendant de la province, M. de Laporte fut chargé de constituer ce tribunal qui devait être composé sous sa présidence, de deux ju-

(1) Mémoires manuscrits, p. 54 et 55.

ges, d'un juge-rapporteur et d'un procureur du Roi. Les deux juges furent MM. Fossa et Gaffard, le procureur du roi M. Terrats et le juge rapporteur chargé plus spécialement de préparer les décisions fut Joseph Jaume, qui jouissait à un plus haut degré de l'estime et de la confiance de l'Intendant. Ces diverses fonctions dans lesquelles se déployaient l'activité et les nombreuses connaissances du jurisconsulte, attestent combien il était apprécié dans le pays.

Le conseil souverain, qui écoutait toujours sa parole avec le plus vif intérêt et avait en ses lumières la plus grande confiance, désirait se l'attacher par des liens plus intimes que ceux du barreau. Une place de substitut du procureur général étant devenue vacante par le décès de M. Jaubert, le procureur général M. de Vilar le sollicita pour qu'il voulut bien l'accepter. Ces fonctions étaient à la nomination du procureur général, tandis que celles de conseiller et d'avocat général ne pouvaient être conférées que par le Roi. Jaume refusa tout d'abord. Il se souvenait de ses fonctions de juge de l'abbaye d'Espira et craignit d'exposer sa conscience, en prenant une part quelconque aux rigoureux devoirs de la magistrature.

Cependant, sur de nouvelles instances qui lui furent faites, au nom de tous les membres du conseil souverain, par M. Desprès, conseiller en la cour, il n'osa plus refuser et permit qu'on lui imposât cette honorable charge. Cette conduite n'a pas besoin de commentaires. Modestie, déférence et soumission dans un homme doué d'une grande aptitude et d'une science déjà très connue! Les fonctions que l'on a redoutées, loin de les rechercher, sont le plus souvent celles que l'on remplit le mieux,

car on ne les occupe que par un dessein bien manifeste de la Providence divine. Dans sa nouvelle position, Jaume déploya son activité ordinaire et ses connaissances peu communes. Ses conclusions savantes furent toujours remarquées et préparèrent avec une grande lucidité les arrêts de la Cour. « On le voyait, dit M. Cam-
 « pagne, analyser et discuter avec une admirable saga-
 « cité les raisons des plaideurs, en présenter aux magis-
 « trats le tableau le plus lumineux, et par le jugement
 « anticipé qu'il en portait, établir dans les esprits la con-
 « viction dont il était pénétré. Il n'était pas rare de le
 « voir avec la supériorité de son talent et de sa dialecti-
 « que pressante donner aux armes des combattants une
 « force qu'ils ignoraient eux-mêmes et leur en four-
 « nir de nouvelles, qu'ils avaient méconnues ⁽¹⁾. » Il
 donna des conclusions écrites dans un grand nombre
 d'affaires importantes et notamment dans la longue pro-
 cédure qui aboutit à la suppression et sécularisation
 de l'antique monastère bénédictin de Saint Martin du
 Canigou, triste résultat que ne purent empêcher ni
 la résistance de deux Evêques, ni les réclamations des
 communautés séculières de Prades, Villefranche, Cor-
 neilla, Serdinya, Estohér, Oreilla, Eus et Marquixanes,
 ni les arrêts du conseil souverain lui-même.

Lorsqu'il fallut procéder à cette sécularisation, en force
 des lettres patentes du Roi, en date du 5 août 1785, qui
 annulaient les arrêts du conseil souverain, Joseph Jaume
 fut chargé en sa qualité de substitut du procureur général
 de se transporter dans le monastère avec M. Jean

(1) Publieur 1835, n° 32, p. 126 et suiv.

Cappot conseiller, pour recueillir les archives, en dresser inventaire et les déposer aux archives du domaine du Roi ⁽¹⁾. L'Evêque diocésain avait de son côté envoyé aussi des commissaires ecclésiastiques. Les mémoires manuscrits de notre jurisconsulte nous rendent compte de cette pénible mission, qui fut exécutée le 2 septembre 1783.

« Ces commissaires (ecclésiastiques) demeurèrent plusieurs jours dans ce monastère, occupés à la vérification de tous les objets et à la dresse des procès-verbaux, en présence des moines qui s'y trouvèrent tous et de nombre de personnes qui y étaient venus pour y prendre congé de ce saint lieu, qui depuis huit cents ans avait fait l'édification de cette province. La tristesse était peinte sur tous les visages : les commissaires et les moines eux-mêmes qui avaient demandé cette suppression et leur sécularisation, avaient peine à retenir leurs soupirs et leurs larmes : et moi, qui rédigeai tous ces procès-verbaux, comme substitut du procureur général, j'en demeurai consterné ⁽²⁾. »

La charge de substitut du procureur général au conseil souverain avait quelque analogie avec celle de nos juges suppléants actuels des tribunaux de 1^{re} instance, non pas en ce sens qu'elle fût entièrement gratuite, puisque le substitut du procureur général avait un traitement de mille livres et une gratification de cent livres ; mais en ce sens que dans les affaires dont ils n'avaient pas à

(1) En vertu d'un arrêt postérieur, elles furent déposées en l'étude de M^e Serra, notaire à Perpignan.

(2) Mémoires manuscrits, p. 134 et 135.

connaître comme magistrat, le substitut conservait toute sa liberté d'action comme avocat et pouvait à ce titre se présenter et plaider devant la Cour. Les choses s'étaient passées ainsi depuis longtemps, la tradition était constante et personne n'avait conçu l'idée d'y rien changer. Un jour cependant en avril 1782, après une brillante et solide plaidoirie dans l'intérêt de la femme et de la belle-sœur d'un avocat général M. Noguer, contre une dame, dont le premier président de Malartie habitait la maison, Jaume fut mandé par le chef du conseil souverain, qui lui dit : « je suis chargé par la Cour de vous dire, qu'elle « a été fort surprise de vous voir et entendre plaider devant elle comme avocat et surtout pour un de ses « avocats généraux et sa femme, tandis qu'étant substitut « de M. le procureur général vous ne pouvez vous y présenter et y parler qu'en cette qualité. C'est pourquoi « il vous est défendu d'y venir dorénavant y plaider « comme avocat de qui que ce soit. » C'était pour Jaume un coup rude et sensible, d'autant qu'il était immérité; néanmoins élevé dans le plus grand respect pour la magistrature et plein de déférence par une décision qu'il croyait émaner réellement de la Cour il répondit : « M. le « président je suis très aise de la défense que vous me « faites de la part de la Cour; je m'y sou mets et je ne « m'en écarterai pas : il est vrai que je suis substitut de « M. le procureur général depuis 1779; mais je croyais « pouvoir, comme l'avait toujours fait M^e Jaubert qui « l'était avant moi, plaider comme avocat, dans des affaires dont je n'étais pas chargé comme substitut, « et surtout lorsque j'en étais chargé par quelqu'un des « membres de la Cour, ou que c'était pour quelqu'un

« d'eux. Je n'y étais que pour la peine du travail, car je
« le faisais *gratis*. »

Mais Jaume ne tarda pas à apprendre de divers membres du conseil souverain, que la Cour n'avait fait aucune défense à cet égard et qu'il n'en avait pas même été parlé ; il obéit néanmoins à cette injonction. Quelque temps après M. de Malartie devenu veuf s'étant remarié, sa seconde femme eut une affaire grave à consulter et à poursuivre en justice. Jaume fut invité à dîner chez le premier président ; Mme de Malartie voulut l'entretenir à part et lui dit que son mari l'avait engagée de s'adresser à lui pour prendre son avis et suivre ses conseils ; mais le magistrat fut obligé et peut-être bien aise de répondre que sa charge de substitut du procureur général l'empêchait de s'ingérer comme avocat dans les affaires qui intéressaient les membres du conseil souverain, et que M. de Malartie lui-même en sa qualité de premier président, lui avait fait des défenses à cet égard au nom de la Cour. Force fut d'insister et de supplier ; mais en vain. Les politesses, les prévenances, les distinctions furent inutiles. Le premier président dut intervenir, joindre ses prières à celles de sa femme et enfin ordonner à l'avocat de se charger de l'affaire. Depuis ce jour il ne fut plus question de contester aux substituts du procureur général, le droit que la tradition leur avait conservé, de plaider et consulter en qualité d'avocats.

Ce même premier président avait su apprécier depuis longtemps le mérite et la science de notre jurisconsulte et dès l'année 1780 il avait voulu l'attacher définitivement à la Cour en qualité de conseiller. Il avait en effet demandé au Roi la création de deux nouvelles charges de

conseiller, pour renforcer disait-il, la compagnie, où il n'y avait que trop peu de savants jurisconsultes. Il avait en vue pour cela les deux lumières du barreau perpignanais, Fossa et Jaume, qui étaient en même temps les deux professeurs les plus savants et les plus distingués de la Faculté de Droit. Il les fit donc solliciter l'un et l'autre d'accepter les deux charges qui allaient être créées. Jaume refusa constamment, « tant à cause de ma
 « petite fortune, disait-il et pour le bien de ma famille,
 « qu'à cause de l'éloignement que j'avais toujours eu
 « pour être juge, surtout dans un tribunal souverain. Ma
 « conscience me faisait craindre d'errer dans mes opi-
 « nions par prévention pour quelque-une des parties, par
 « méprise, par trop peu d'attention ou autrement...
 « M. Fossa pensa et se décida comme moi ⁽¹⁾. » Quel bel éloge que ce refus ! On demeure vraiment confondu et saisi d'admiration en présence d'une si grande modestie, alliée à une science et à une droiture si remarquables ! Mais qui donc pourrait accepter sans crainte le fardeau des fonctions judiciaires, si Jaume et Fossa n'étaient pas dignes de le porter ? Et combien nos consciences ne devraient pas trembler, puisque les leurs tremblaient, puisque les leurs hésitaient et craignaient ? Heureusement il n'y avait là qu'un excès de modestie et des scrupules respectables ! Le juge qui ayant acquis une science suffisante possède la volonté ferme du bien, la probité, l'intégrité et la modération, s'il sait surtout mettre sa confiance en Dieu et lui demander ses lumières, peut sans crainte occuper son siège et rendre la justice. Sans ce puissant se-

(1) Mémoires manuscrits, p. 150.

cours de la grâce que Dieu donne à ceux qu'il envoie, nul n'oserait juger son semblable !

En avril 1782, les sollicitations auprès de Jaume recommencèrent mais toujours vainement ; plus tard encore le conseiller Noguer étant mort, de nouvelles tentatives furent faites pour décider notre modeste et éminent jurisconsulte. Le conseiller Gispert son ami lui écrivait le 26 juillet 1782. « On se doit à sa patrie et à ses amis, je crois que vous me tenez pour être un de ceux, qui vous est le plus attaché. » Il lui écrivait encore le 16 août mais sans plus de succès. Le 22 août le premier président de Malartic lui adressait de Montricoux les lignes suivantes : « Trente prétendants m'ont écrit, parmi lesquels je ne vous ai pas trouvé ; il y a quinze jours que j'ai rendu compte à M. le Garde des Sceaux de leurs mémoires. Envoyez donc le vôtre, il pourra arriver à temps, car M. le Garde des Sceaux est prévenu de vos talents et de votre mérite. » Toutes ces sollicitations, toutes ces prévenances furent inutiles. Jaume persista dans son refus. Qu'ils sont rares les hommes d'un caractère si inébranlable, et d'une modestie si persistante ! Et qu'il est bien vrai qu'à toute époque et dans tous les temps le vrai mérite s'efface, tandis que l'habileté, l'ignorance et la présomption ne craignent pas de se montrer et de se faire valoir ! Trente prétendants avaient écrit de tous les points de la province ; qu'étaient-ils à côté de Jaume, qui non seulement se taisait, mais encore savait résister et demeurer insensible à toutes les prières et à l'aiguillon si redoutable de l'ambition ? Longtemps après et dans les dernières années de sa vie, il se félicitait encore de son noble refus. « La robe rouge dont on vou-

« lait me décorer par cette dignité, dit-il, m'aurait plus
« affligé que réjoui ⁽¹⁾.

Enfin lorsqu'au souffle de la Révolution le conseil souverain eut disparu ainsi que toutes les autres cours de justice et que l'on eut décrété la création d'un tribunal civil composé de cinq juges, pour chacun des trois arrondissements de l'ancienne province, les électeurs de Perpignan dirigés par le Directoire du département, pensèrent à notre illustre avocat pour présider ce nouveau tribunal. Ce Directoire était alors composé d'hommes très honorables, qui ne voulaient que le bien public. Dom Joseph d'Oms de Tord marquis d'Oms, M. Matheu-Bou et M. François Ferriol avocat. Les électeurs lui envoyèrent donc une députation pour le prier d'agréer l'élection qu'on était dans l'intention de faire en sa faveur, pour remplir la place de président ou premier juge, comme l'on disait à cette époque. Jaume ne se laissa pas plus tenter cette fois que dans les temps antérieurs, il répondit qu'il n'avait jamais voulu consentir à être juge, qu'il avait constamment refusé les places de conseiller au conseil souverain qui lui avaient été offertes et que par conséquent il ne pouvait pas accepter celle qui lui était proposée en ce moment. Quelque flatté qu'il put être du choix dont il était l'objet il craignait alors non seulement la responsabilité des décisions judiciaires, mais encore et surtout la nécessité de prêter le serment civique et constitutionnel, dont la perspective l'avait amené à se démettre d'avance de sa chaire de professeur de Droit.

Tel fut le magistrat aux mœurs antiques, qui ne vou-

(1) Mémoires manuscrits, p. 154.

Int jamais prendre place que parmi les gens du roi, par l'effet d'une excessive délicatesse de conscience ! Dans le rôle modeste et effacé qu'il accepta, il eut l'occasion de rendre de grands services et de préparer des décisions d'une remarquable sagesse. Cette magistrature qu'il redoutait pour lui-même il l'environnait d'estime, de respect et de déférence. Il était jaloux de son honneur comme du sien propre, et ne pouvait se défendre d'un cri d'indignation s'il le voyait attaqué ou compromis. Pendant son séjour à Paris avec le procureur général de Vilar, ils allèrent ensemble à la grand'chambre du Parlement un jour que le prince Henri, frère du roi de Prusse, s'y était rendu pour y entendre plaider. Quel ne fut pas l'étonnement des magistrats roussillonnais de voir tous les hauts sièges de la Cour occupés par des dames que la curiosité avait attirées, tandis que les présidents et conseillers, en robe du Palais, se tenaient aux bas sièges, au dessous d'elles ! Ils en furent tous les deux humiliés et Jaume écrivit dans ses notes : « Cela me parut indécemment (1) ! » Cet ensemble si précieux de qualités si rares nous fait regretter vivement qu'il n'ait pas consenti à s'asseoir sur les hauts sièges du Conseil souverain. Orné de tous les talents et de toutes les vertus des meilleurs magistrats, il aurait honoré cette noble compagnie en lui apportant un éclat nouveau et une puissance nouvelle.

Nous avons envisagé successivement les actes et la vie de Joseph Jaume en tant que professeur de Droit, avocat et magistrat. Si nous voulions étudier en lui rapi-

(1) Mémoires manuscrits, p. 195.

dement le père de famille et le chrétien, nous le trouverions encore admirable.

Quel grand amour, quel profond respect ne conservait-il pas toujours pour ses parents ? Il a recueilli dans ses mémoires avec un soin pieux tout ce qui concerne ses ancêtres, fier de trouver en eux des mœurs simples, des principes solides de piété et la bonne odeur des vertus chrétiennes, plutôt que les richesses, le faste et l'élégance. Ses notes manuscrites contiennent des détails pleins d'intérêt sur divers membres de sa famille. Ici c'est le chanoine Jean Jaume son oncle et son parrain, qui mourut en odeur de sainteté, là un autre chanoine, son oncle aussi, Antoine Jaume « qui n'avait, tout « comme Jean Jaume son frère, qu'une seule soutane « noire, d'une étoffe croisée et très commune, pour toutes les saisons, tant l'été que l'hiver, » et qui mourut aussi en odeur de sainteté « suivant l'opinion publique « ajoute-t-il, confirmée par certaines particularités que « j'en ai ouï raconter dès mon enfance et que j'omets par « délicatesse ⁽¹⁾. » Jacques Garrigo, curé de Pézilla, remarquable par sa grande charité envers les pauvres ⁽²⁾, Basilisse Garrigo, qui fut trois fois prieure du couvent de Sainte-Catherine, puis chassée de son couvent : « elle « fut toujours et est encore en 1806 un exemple de « vertu qui honore sa famille et lui attire les bénédictions du ciel ⁽³⁾. » Josèphe Moliner épouse de Raymond

(1) Mémoires, p. 15.

(2) Mémoires, p. 22 : Il était si charitable envers les pauvres qu'on avait fait sur lui et qu'on chantait publiquement une chanson catalane, qui commençait ainsi : Lo rector de Pèzilla, quand ha dinat, no te mes pa.

(3) Mémoires, p. 24.

Ariès, pieuse ainsi que son mari et vivant tous les deux dans la crainte du Seigneur. « Cette bonne femme « était depuis un grand nombre d'années avant sa mort « dans l'usage d'aller le vendredi de chaque semaine à « l'hôpital, prêter ses secours aux pauvres malades, les « soigner elle-même, leur laver les mains et les pieds... « Elle était du tiers ordre de Saint François d'Assise... « Elle mourut après son mari, et distribua tous les biens « que l'un et l'autre avaient acquis en œuvres pieuses ⁽¹⁾. » Voici encore la vieille grand'mère Marie Angélique Franc, dont le petit-fils vante les goûts simples et modestes, « qui ne cessait de donner de bonnes leçons à ses fils tout prêtres ou mariés qu'ils étaient, » et leur répétait des aphorismes ou proverbes catalans exprimant toute sa pensée contre la somptuosité ou l'élégance dans les meubles et dans les habits. « Que n'aurait-elle pas « dit, portent les notes manuscrites, si elle avait vu « ceux (les meubles) que j'ai ajoutés à la maison, surtout « depuis mon mariage, quoiqu'ils ne paraissent pas être « grand'chose et quoique les plus précieux que j'ai, ou « que j'ai eus m'aient été donnés?... Je n'ai senti que « trop tard combien elle avait raison et j'en fais bien « mon *meá culpá*. Il n'y a qu'un article sur lequel je « n'ai pas de regret, c'est celui de mes livres, dont j'ai « formé ma bibliothèque. S'ils me coûtent cher, ils ont « du moins servi à nourrir mon esprit et à servir le « public. Ma bibliothèque est choisie ; je n'y connais pas « de livre qui soit essentiellement mauvais, surtout pour

(1) Mémoires, p. 25.

« ce qui touche la sainte religion, et il y en a de très
« bons et d'excellents ⁽¹⁾. »

Ces quelques notes, fidèle expression de sa pensée intime nous dépeignent l'homme antique, conservant pieusement les souvenirs si chers de la famille, simple dans ses goûts, constamment attaché à ses devoirs, les remplissant avec une scrupuleuse exactitude et sachant puiser ses plus douces jouissances au sein de sa famille et dans la compagnie de ses livres. Ce n'est pas cependant qu'il vécut entièrement éloigné du monde. Son commerce était au contraire des plus agréables. Il possédait ce don aimable de la causerie piquante et vive, si répandu autrefois, si rare aujourd'hui. « Un excellent
« naturel, dit M. Campagne, les mœurs les plus douces,
« une conversation facile qu'il assaisonnait de bons
« mots et de traits piquants, du goût pour les arts, ren-
« daient son commerce aussi agréable qu'utile ⁽²⁾. » Aussi comptait-il beaucoup d'amis dans tous les rangs de la société et principalement dans le clergé et la magistrature, au barreau et à l'Université. Parmi tous ces amis on peut citer comme les plus remarquables dom Brial, Fossa et le chanoine Laboissière.

Un tel homme, dont le cœur se dévoile si simple et si bon, devait être pour ses enfants un modèle et un guide. Lorsque son fils se disposait à accomplir le grand acte de sa première communion, il écrivit pour lui des instructions pleines d'un amour et d'une piété admirables.

(1) Mémoires manuscrits, p. 27.

(2) Publicateur 1835, n° 23, p. 126 et suiv.

Ces instructions ne sont pas perdues ⁽¹⁾ et l'on ne peut les lire sans éprouver une grande émotion et sans verser de douces larmes. Il eut neuf enfants de son mariage avec Marie-Anne Bosch. Trois seulement lui survécurent les six autres moururent en bas-âge. « Ils sont tous
« morts innocents dans leur tendre enfance, et jouissent
« dans le ciel de la gloire éternelle. Prions ces saints
« innocents d'intercéder pour nous auprès de Dieu, de
« nous obtenir une bonne et sainte mort, pour nous réunir à eux dans le ciel et louer Dieu éternellement ⁽²⁾. »

Les trois enfants qui survécurent à leur père furent élevés dans les principes les plus solides de la morale et de la religion. Il leur légua avec un modeste héritage une vie précieuse et sans tache, et longtemps encore il leur parla dans ses notes écrites pour eux et respectueusement conservées. Il leur disait notamment : « Je ne
« leur souhaite pas des richesses, mais seulement le pur
« nécessaire à leur honnête subsistance. Je les invite à
« graver dans leur esprit et dans leur cœur, et à ne jamais oublier cette belle prière que le sage Salomon,
« fils de David, faisait à Dieu et qui est écrite dans son
« livre des Proverbes, ch. 20, ver. 8. *Mendicitatem et*
« *divitias ne dederis mihi ; tribue tantum victui meo necessaria, ne forte satiatas illiciar ad negandum et dicam : quis est Dominus ? Ant egestate compulsus furer,*
« *et parjurem nomen Dei mei.* Seigneur ne me donnez
« ni la pauvreté ni les richesses ; et donnez-moi seule-

(1) Elles sont conservées pieusement, ainsi que plusieurs autres ouvrages de Joseph Jaume, par M. Vicens avoué à Prades, son arrière petit-fils et son unique descendant.

(2) Mémoires manuscrits, p. 267.

« ment ce qui me sera nécessaire pour vivre ; de peur
 « qu'étant rassasié je ne vienne à vous renoncer et à
 « dire : qui est le Seigneur ? ou qu'étant pressé par la
 « pauvreté, je ne vienne à dérober et à parjurer le nom
 « de mon Dieu ⁽¹⁾. »

Ce bon père qui croyait utile d'enseigner encore après sa mort à ses enfants le détachement des richesses, dont il leur avait donné l'exemple, fut aussi un excellent époux. Il écrivait le 26 novembre 1806 la dernière de ses notes manuscrites, qui porte : « Je n'avais jamais
 « eu vue pour le mariage que celle que j'épousai de bon
 « cœur le 9 mai 1757, avec laquelle je vis encore étroitement uni par ce lien sacré, depuis près de cinquante
 « ans, qui s'accompliront le 9 mai prochain (1807) jour
 « auquel nous ratifierons et renouvellerons ce lien devant notre sainte mère l'Eglise catholique, apostolique
 « et romaine, s'il plait à Dieu de nous laisser vivre tous
 « les deux jusqu'alors et de nous donner la faculté et la
 « force de faire dignement cet acte de piété et de religion, avec le respect et l'amour que nous lui devons ⁽²⁾. » Ce désir si légitime de deux bons époux se réalisa par la ratification solennelle qu'ils firent de leur mariage le 9 mai 1807. Et ils vécurent encore ensemble pendant plus de deux ans, jusqu'à la mort de Joseph Jaume qui rendit le premier son âme à Dieu.

Sa vie consacrée à l'étude et à l'accomplissement des nombreux devoirs de ses diverses charges ne fut pas vide de bonnes œuvres, car sa foi était éclairée et son

(1) Mémoires manuscrits p. 216. Suivent quatre autres grandes pages d'excellents conseils.

(2) Mémoires manuscrits, p. 284.

cœur droit. En 1752 à peine âgé de 21 ans il succéda à son père dans les fonctions de directeur de l'hôpital des Orphelins de N.-D. de Miséricorde et se montra assidu tous les dimanches aux réunions du bureau d'administration. En 1766, il fut aussi nommé directeur de l'hôpital des malades. Il fut dès lors l'avocat ordinaire et gratuit de ces deux établissements charitables. Après la Révolution on eut encore recours à lui pour ces mêmes fonctions. Enfin le 24 mai 1806 le préfet du département nomma un Comité consultatif de la commission administrative des hospices, composé de 3 avocats. Le premier de ces avocats fut encore Joseph Jaume. — Je me borne à énoncer ces faits, sans essayer d'en faire l'éloge. Dieu seul a bien connu et récompensé le mérite d'un dévouement inaltérable et vraiment chrétien à ces œuvres de la charité, continué pendant près de 60 années.

Lorsque les malheurs du temps eurent mis un terme à ses nombreuses occupations d'autrefois, cet homme pieux et bon consacra ses loisirs à la composition de divers ouvrages religieux pour prier Dieu chaque jour en famille. Il écrivit ainsi un grand nombre de neuvaines, octaves et septenaires; des Noël, hymnes et proses en vers français, catalans et patois; plusieurs Goigs ou éloges de saints en vers catalans; une collection de Psaumes en vers français avec cantiques et prières, un parnasse chrétien, un abrégé de la vie de N. S. Jésus-Christ, une vie des Saints pour tous les jours de l'année, un martyrologe Romain, etc... Toutes ces compositions forment plusieurs volumes. « Je voudrais bien, disent les notes manuscrites en parlant de ces livres, qu'ils servissent à quel-

« que chose pour l'édification des bons chrétiens et sur-
 « tout de ceux de ma famille et pour le salut de mon
 « âme, afin que dès l'instant de ma mort Dieu la juge
 « digne d'être admise et associée à celle des bienheureux
 « dans la gloire éternelle, pour y jouir de sa présence et
 « l'y bénir et louer sans fin ⁽¹⁾. »

M. Campagne, qui plus heureux que nous a pu sans doute parcourir ces bons écrits, en parle en ces termes :
 « Ces divers opuscules où respirent les sentiments d'une
 « piété non moins solide qu'éclairée et qui portent,
 « comme tout ce qui est sorti de sa plume, le caractère
 « du bon goût et d'un esprit réfléchi sont aussi propres
 « à réunir le suffrage du chrétien instruit que celui du lit-
 « térateur habile et délicat ⁽²⁾. »

C'est ainsi que cet homme savant et sage savait se créer des occupations calmes, douces et utiles pour son âme au milieu des temps agités de Révolution et de guerre. Il gémissait et priait. Ses travaux et ses prières ne furent certainement pas inutiles devant Dieu.

Nous l'avons vu se démettre de ses fonctions de professeur de Droit, qui lui étaient si chères, en prévision du serment qu'on aurait plus tard exigé de lui et que sa conscience ne lui permettait pas de prêter, il est facile de comprendre après cela quelle dût être sa désolation lorsqu'il vit déportés ou dans l'exil les Evêques et les prêtres fidèles, et qu'il considéra les vrais catholiques qui l'entouraient privés de tous les secours spirituels, même au lit de mort. Son âme s'émut, il prit l'initiative et écrivit

(1) Mémoires manuscrits, p. 230.

(2) Publicateur 1835, n° 34 p. 134.

en janvier 1791 à Mgr Desponchès Evêque de Perpignan qui était à Paris, demandant la permission de s'adresser lui et toute sa famille, à tout prêtre fidèle pour l'administration des sacrements de pénitence et d'Eucharistie surtout *in articulo mortis*. Le vénérable Evêque, qui avait encore quelque espérance et se confiait à la providence divine, ne pensa pas que le moment fut encore venu de prendre de telles mesures et crut devoir attendre jusqu'au moment, où le schisme qui s'annonçait serait entièrement déclaré. Cependant les âmes étaient de plus en plus abandonnées; en 1797 il ne restait plus à Perpignan que quatre prêtres fidèles : MM. Sanyes, Valls, Estève et Budeau. Joseph Jaume s'adressa alors à l'un des vicaires généraux du diocèse M. Anglès déporté en Espagne, qui lui envoya une permission générale pour tout le diocèse. C'est ainsi qu'un simple fidèle, plein de zèle pour le salut des âmes sut obtenir ce que les ecclésiastiques eux-mêmes n'avaient pas obtenu.

En 1806 Joseph Jaume âgé de 75 ans, malade et atteint depuis trois ans d'une extrême faiblesse, ne pouvait plus se rendre à l'église craignant de s'y trouver mal et d'y occasionner quelque trouble; mais il se rendait chaque jour de fête à la messe que le chanoine Laboissière son ami, disait chez son frère dans une maison de la place d'Armes et il y recevait chaque fois la sainte communion avec de grands sentiments de piété. Pendant trois fois il y tomba en défaillance, sa faiblesse augmenta ensuite, il était accablé pendant la nuit de convulsions continuelles, son état devint très grave; il supportait néanmoins ses souffrances avec une grande résignation, et dans ses moments

de calme, il se délassait en composant des vers.

Il se releva de cette maladie et vécut encore quelques années entouré du respect et de la considération des personnes les plus recommandables de la ville et de tout le pays.

Enfin, le 14 décembre 1809 il rendit son âme à Dieu après une longue vie, toujours calme et laborieuse, ornée de bonnes œuvres et remplie du doux parfum des vertus chrétiennes. Le secret de cette vie, qui se distingue par une inaltérable paix de l'âme, même au milieu des jours les plus tristes et les plus agités de la Révolution, paraît avoir été uniquement dans sa science religieuse, dans sa solide et profonde piété. J'en suis demeuré convaincu en lisant son testament de mort, comme il l'a intitulé lui-même, méditations pieuses, et recueil de pensées sur la mort écrites en 1792, puisées en général dans la sainte-Ecriture et qui s'élèvent quelquefois jusqu'à la hauteur d'un cantique. Celui qui nourrissait son âme de ces fortes pensées, marchait en toute sûreté, avec simplicité et droiture dans la carrière où Dieu l'avait appelé. C'est ainsi qu'il fut tout à la fois un professeur émérite, un savant jurisconsulte, sage dans le conseil, éloquent à la barre, aimé et respecté de tous, et enfin un magistrat aux mœurs antiques, digne de remplir avec éclat, les plus hautes fonctions, bien qu'il les redoutât au dernier point et qu'il les ait toujours repoussées avec une énergique modestie. Il fut donc un grand citoyen ! La postérité roussillonnaise conservera son nom avec ceux de Fossa et de Dom Brial, qui furent ses amis, et les entourera, les uns et les autres, de ce culte de respect et de vénération qui fait la gloire du pays lui-même.

OUVRAGES DE M. JOSEPH JAUME.



I. — Ouvrages de Droit.

1. *Explication des quatre livres des Institutions civiles de l'empereur Justinien*, en 2 vol. in-4°, contenant ensemble environ 600 pages.
2. *Tractatus Academico-forensis, de Jure accrescendi*, 1 volume in-4°, de 206 pages.
3. *Tractatus Academico-forensis, ad legem falcidiam et senatus-consultum Trebellianum*, 1 volume in-4° de 180 pages.
4. *Petit traité de successionibus quæ ab intestato deferuntur ex jure Novellarum*, 1 volume in-4°, de 42 pages.
5. *Autre petit traité de substitutionibus directis*, 1 vol. in-4°, de 42 pages.
6. *Tractatus Academico-forensis de Donationibus*, 1 vol. in-4°, de 220 pages.
7. *Petit Traité ou exposition abrégée des Renonciations aux bénéfices et privilèges de Droit, qui peuvent ou ne peuvent pas être faites dans les contrats*, 1 volume in-4°, de 114 pages.
8. *Traité des cas prévôtaux ou présidiaux, suivant l'ordonnance criminelle de 1670 et la déclaration du roi, du 5 février 1731*, 1 vol. in-4°, de 108 pages.
9. *Traité de la reconnaissance et vérification des écritures privées, et de la preuve contre et outre le contenu aux actes publics et privés*, 1 vol. in-4°, de 196 pages.
10. *Traité des successions légitimes, régulières et irrégulières, suivant les lois et ordonnances du royaume et le droit municipal du Roussillon, conférés avec le droit romain*, 1 vol. in-4°, de 234 pages.
11. *Traité des secondes nocces, suivant les lois civiles et les lois de l'Église et suivant l'édit des secondes nocces, fait par le roi*

de France François II, au mois de juillet 1560, qui rendit communes à tout le royaume les peines que les lois romaines avaient établies contre les secondes noces contractées même après l'an, 1 vol. in-4^e de 260 pages.

12. *Recueil de Mémoires imprimés*, 3 vol. in-folio, contenant le 1^{er} 630 pages, le 2^{me} 532 et le 3^{me} 556 pages.
13. *Recueil manuscrit d'arrêts du Conseil souverain de Roussillon*, 10 vol. in-folio, de 580 pages chacun.
14. *Recueil manuscrit de matières civiles*, 2 vol. in-folio, contenant le 1^{er} 1220 pages et le 2^{me} 748 pages.
15. *Recueil manuscrit de matières ecclésiastiques et bénéficiales*, 2 vol. in-folio, contenant le 1^{er} 952 pages et le 2^{me} 650 pages.
16. *Recueil manuscrit de matières ecclésiastiques et canoniques*, 2 vol. in-folio, de 780 pages chacun.
17. *Farrago diversorum*, c'est-à-dire, mélange de plusieurs matières civiles, ecclésiastiques, canoniques, bénéficiales et autres, 4 gros vol. in-folio, le 1^{er} de 1116 pages, le 2^e de 1006 pages, le 3^e de 916 pages, et le 4^e de 1048.
18. *Explication de l'ordonnance du mois d'avril 1667 sur les matières civiles*, 1 vol. in-folio, de 372 pages.
19. *Recueil de différents traités de paix, et conventions ou accords intéressants pour la province de Roussillon*, 1 vol. in-folio, de 198 pages.
20. *Droits et privilèges de la province de Roussillon et de la principauté de Catalogne, avec la liste des comtes de Roussillon et de Gerdagne*, 96 pages in-folio.
21. *Stile de lettres de chancellerie pour la chancellerie établie près la cour du conseil souverain de Roussillon, depuis l'édit de création de ce conseil souverain donné par Louis XIV, à Saint-Jean-de-Luz, après la paix des Pyrénées, au mois de juin 1660, joints des faits historiques de ladite chancellerie et le tarif des droits de sceau*, 1. vol. gros in-4^e.
22. *Règles pour connaître la valeur des vieilles espèces de monnaie qui ont cours dans la province de Roussillon, suivies d'une ordonnance des consuls de Perpignan du 3 juin 1772, et de nouvelles découvertes sur les différentes espèces de monnaies qui avaient eu cours en Roussillon et en Catalogne, et sur*

les différents poids et mesures de ce pays et même du Languedoc et autres provinces de France, 1 vol. in-4°, de 278 pages.

II. — Ouvrages religieux.

1. *Le Très Saint Rosaire de la Sainte Vierge Marie*, petit vol. in-12.
2. *Les quatre dimanches de l'Avent et les trois jours des Quatre-Temps d'hiver.*
3. *Prières des Quatre-Temps de l'année.*
4. *Prières diverses pour le cours de l'année et surtout pour les dimanches.*
5. *Plusieurs écrits au nombre de 36, ayant pour objet des Octaves, des Neuvaines, des Septenaires, etc.*
6. *Noëls, Hymnes et Proses en vers français, catalans et patois*, écrits en 1 vol. in-12 et en 1 vol. in-4°.
7. *Goigs ou éloges de plusieurs saints et autres Hymnes et Proses*, écrits en 1 vol. in-12 et en 1 vol. in-4°.
8. *Calendrier des fêtes annuelles et solennelles, et les Vies des Saints, pour tous les jours de l'année*, 1 gros vol. in-4° de 920 pages.
9. *Martyrologe romain des Fêtes et Saints y rapportés et d'autres Saints rapportés dans l'histoire ecclésiastique de M. de Fleuri ; précédé d'une liste chronologique des papes, suivi d'un catalogue des saints rois, reines, empereurs, impératrices, princes et princesses de tous les pays catholiques, de la filiation des ancêtres de Louis XVI roi de France et de Navarre, en remontant jusqu'à saint Arnoul, tige de la seconde et de la troisième race des rois de France ; d'une chronologie de tous les rois de France, depuis et y comprise la 1^{re} race ; et enfin de différents rapports et ressemblances de la vie et de la mort de saint Louis roi de France, et de sainte Élisabeth ou Isabelle sa sœur et du reste de sa famille, avec la vie et la mort de Louis XVI roi de France, de la princesse Élisabeth sa sœur, et du reste de sa famille, etc...*
1 vol. petit in-folio de 400 pages.
10. *Építome ou abrégé de la vie de Jésus-Christ, extrait des quatre*

Evangelies, avec une explication de sa passion et son dernier avènement, 1 vol. petit in-folio de 260 pages.

11. *Parnasse chrétien*, en 1 vol. in-4° de 140 pages.

12. *Collection de psaumes en vers français*, 1 vol. petit in-12 de 88 pages.

NOTA. — M. Jaume a laissé aussi des mémoires en 1 volume manuscrit in-4° de 284 pages, qu'il a intitulé : « Faits historiques de la famille Jaume et Franc de laquelle je suis né ; et « faits particuliers de ma vie depuis ma naissance, qui fut le 2 « juillet 1731, jusqu'à l'an 1808, » avec cette épigraphe : *Sit nomen Domini benedictum, ex hoc, nunc, et usque in sæculum. Amen.*

ESSAI

SUR L'ÉTUDE DES LANGUES VIVANTES

DÉSIGNÉES PAR LES PROGRAMMES UNIVERSITAIRES,

Par **M. J. GALAUD**, Professeur de Langues Vivantes,
Membre résident.

Lu à la section des lettres, dans la séance du 28 octobre 1868.

*Linguarum studium plus habet in
concensu quam in fronte promittit.*
(Quintilien.)

Tel peuple. telle langue.
(J.-G.)

The serf of his own past is not a
man.
(Lowell).

MESSIEURS,

Quels que puissent être à vos yeux les mérites et l'importance de la question que je vais essayer de traiter devant vous, il ne m'en coûte point d'avouer qu'elle doit se recommander à notre attention par d'autres motifs que celui de la nouveauté.

Ce n'est pas d'aujourd'hui en effet que l'on a reconnu l'utilité de l'étude des langues.

Pour les anciens, la langue vivante cultivée, c'était le grec, et Cicéron en recommandait l'étude à son fils. Quintilien en avait fait la base même de son enseignement et il a pu dire dans ce beau langage que l'humanité a désappris, mais que nous ne cesserons jamais d'admirer : *Linguarum studium plus habet in concensu quam in fronte promittit.*

Depuis lors, et dans toutes les époques, nombre d'esprits élevés, d'une autorité et d'un savoir reconnus ont signalé la lacune fâcheuse que laisse dans l'instruction publique, en France, le rôle trop effacé que l'on accorde à cette partie de l'enseignement. On a maintes fois proclamé l'importance d'une étude qui peut seule nous faire pénétrer dans les secrets du monde moderne, de même que les langues anciennes nous ouvrent les portes de l'antiquité.

Mais, de cet aven d'utilité à la faveur qui semblerait devoir en être la conséquence, il y a malheureusement loin.

Qui d'entre nous n'a entendu dire, qui n'a dit lui-même : « dès que j'aurai le temps, je veux apprendre « telle langue. »

Et combien peu néanmoins ont voulu consacrer leurs loisirs, d'une manière un peu sérieuse, à ce que nous pourrions appeler le meilleur instrument de perfectionnement intellectuel et moral ?

Il en a été de cette étude comme de ces bons propos journaliers de réforme, toujours remis au lendemain, toujours à l'état de désir, jamais à l'état d'exécution.

Cette contradiction, (cette faiblesse peut-être) de la nature humaine est de tous les temps et s'applique à tout. Cependant, vouloir c'est pouvoir et désirer ne sert de rien.

En ce qui concerne l'étude des langues modernes, ce manque de logique presque absolu, manifeste partout en France, s'explique jusqu'à un certain point. Tantôt, faute d'avoir bien compris l'importance du sujet, le désir a été trop vague pour se transformer en volonté ; tantôt on

s'en est exagéré les difficultés et l'on a reculé devant l'effort. On peut ajouter que les ennemis de l'enseignement des langues vivantes, s'il en est, ont été bien servis par le peu de résultat des entreprises qui ont été tentées jusqu'à ces derniers temps. Nous verrons les causes de cet insuccès.

Je me propose de montrer, dans un exposé succinct mais sérieux de la question, d'abord la grandeur du but, enfin la possibilité de l'atteindre.

Mais avant d'aborder l'objet principal que nous avons en vue, il m'a paru convenable de jeter un coup d'œil rapide sur les matières mêmes qui doivent lui servir de base et d'établir les rapports ou les différences qui unissent ou séparent les langues que nous voulons étudier, afin d'en saisir avant tout quelques traits distinctifs.

Après avoir montré l'utilité de l'étude des langues vivantes, (si nous ne pouvons conseiller l'enseignement simultané dans tous nos lycées de l'allemand, de l'anglais, de l'italien et de l'espagnol,) nous serons forcés de faire un choix entre ces quatre langues et ce choix sera d'autant plus facile, d'autant plus sûr, que nous nous serons plus pénétrés de leur importance relative.

Je diviserai donc cet essai en trois parties :

1^o *Considérations générales et caractères distinctifs des langues modernes enseignées dans l'Université.*

2^o *Utilité de leur étude. Leur importance relative.*

3^o *Moyens d'en généraliser la connaissance. Difficultés pratiques et solution du problème.*

Toute question d'instruction publique est, nous le savons bien, une question vitale pour l'avenir d'un pays et de la société ; aussi ai-je besoin de toute votre indul-

gence pour ne pas me croire trop au-dessous d'un sujet qui intéresse tout le monde et auquel personne ne devrait ou plutôt ne veut rester complètement étranger.

J'ignore s'il se rencontrera beaucoup d'idées neuves sur ma route : ce qui serait nouveau pour moi pourrait ne pas l'être pour vous ; mais je m'efforcerai d'être clair avant tout, afin que l'importance même du sujet supplée autant que possible à l'insuffisance de l'œuvre.

PREMIÈRE PARTIE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES ET CARACTÈRES PARTICULIERS

Argument. — I. Qu'est-ce que la vie dans une langue. II. Chauvinisme et patriotisme. III. De la beauté. IV. Harmonie. V. **Étrangeté des sons** de la langue anglaise. VI. D'où vient cette étrangeté. VII. Degrés d'harmonie dans les langues. VIII. De la grâce, qualité prédominante du français. IX De la clarté. X. Clarté du style. Style analytique et style synthétique. — Conclusion.

I.

Parmi les caractères distinctifs des langues vivantes que nous nous proposons de comparer, il en est un qui nous frappe tout d'abord, qui s'impose pour ainsi dire à notre examen et dont le simple dénoncé paraît souverainement trivial à force d'être vrai. C'est la propriété, je dirais presque la faculté de vivre.

Qui dit vie dit mouvement, expansion, développement, décrépitude dans le présent ou dans l'avenir, pertes et profits balancés. Tantôt c'est une désinence, tantôt un son particulier, tantôt un mot, quelquefois même une forme qui s'altère, puis vieillit et enfin se détache, pour faire place à des mots, à des accents nouveaux, à des formes

nouvelles, comme les générations successives de l'humanité ou les transformations des peuples.

Par un mouvement continu, incessant, imperceptible dans sa lenteur, immense dans sa variété et dans ses résultats, il se produit, avec le temps, une transformation telle, qu'entre deux époques, un regard superficiel pourrait voir deux langages dans la même langue.

Sans doute, de même que l'homme après un certain âge ne change point impunément ses habitudes, « il arrive un moment où la langue est ce que l'on appelle fixée et il est difficile d'y rien changer alors sans la corrompre. » Mais nous ne sommes pas plus les arbitres des variations du langage que nous ne sommes les maîtres de la circulation du sang. Et il est bien heureux que l'arbitraire de nos volontés n'y puisse rien qu'en apparence; car ce travail intime, naturel, organique pour ainsi dire, qui fait que les langues modernes sont toujours à l'état de formation, est précisément la condition première de leur vie.

Une langue qui ne change pas est une langue morte. Elle pourra conserver toutes ses formes à l'état inerte, comme le latin et le grec ancien, ou perdre progressivement ses mots et ses tournures par désuétude ou par oubli, comme les idiomes particuliers des provinces et des peuples qui ont cessé de former une nationalité. Mais s'il n'y a point d'acquisitions nouvelles, dès que la propriété d'assimilation, la faculté créatrice, l'état de formation en un mot a cessé d'agir, la langue a vécu. Comme un corps tout à l'heure animé dans lequel s'arrête la circulation, fut-elle parlée dans quelque coin de l'univers, elle a cessé de vivre. Il y a plus, et c'est là une preuve de

ce qui précède, une langue peut être vivante à un endroit et morte dans un autre.

Comparez par exemple, le catalan de ce côté-ci des Pyrénées au catalan des provinces espagnoles où circule encore un reste de vie; l'allemand de la Lorraine et de l'Alsace, à l'allemand de l'autre côté du Rhin; que dis-je? Lisez un journal français de Québec, et à moins qu'un émigré de date récente n'ait tenu la plume, vous y verrez encore, non le français d'aujourd'hui mais le français du ^{xvii}e siècle avec quelques échappées du ^{xviii}e, moins la vigueur, l'originalité et le génie. Quelques hommes de talent, à imagination vive, ardente, brûlant du feu sacré, pourront bien, comme l'ont fait Jasmin pour le gascon, Mistral et les Félibres pour le provençal, galvaniser un instant ces idiomes. Mais ce ne sera point le souffle de la vie : pour que la résurrection fût réelle et complète, il lui faudrait non-seulement un peuple, mais encore une nationalité. C'est là qu'est le secret de la vie pour un idiome quelconque.

II.

On a dit : « le style, c'est l'homme; » proposition qui serait plus vraie peut-être si les termes en étaient renversés. Nous pouvons dire aussi : Tel peuple, telle langue.

Et voilà peut-être la cause première des difficultés qu'a rencontrées en France l'enseignement dont je me propose de montrer l'utilité à divers points de vue.

Il se heurte à chaque instant contre un chauvinisme irréfléchi dont les vanteries outrecuidantes voudraient se

faire confondre avec le patriotisme, au moment même où, en cela comme en toute chose, il rend à la patrie les plus mauvais services. On ne s'aperçoit point que si, en temps de paix, la connaissance des langues modernes est un heureux intermédiaire, un instrument d'amour entre les nations, c'est aussi, en cas de guerre, une arme puissante dont il est dangereux et peu patriotique de priver son pays.

Vanter une langue, l'apprécier à sa juste valeur, c'est louer dans une certaine mesure le peuple qui la parle, car chaque langue a son cachet particulier, sa beauté propre, et le chauvinisme ombrageux et jaloux de sa nature, prend, d'instinct, pour un reproche à son adresse, tous les éloges mérités que l'on accorde ou qu'il se trouve forcé d'accorder à autrui. On dirait d'une coquette devant laquelle il est dangereux ou peu délicat de parler en bien d'une autre femme.

Erreur fâcheuse sur laquelle nous aurons occasion de revenir sans doute, car c'est un sujet plein d'enseignements. Erreur fâcheuse, mais profonde et bien difficile à combattre, car elle naît de la vanité contre laquelle les raisonnements sont inutiles et impuissants, la vanité n'ayant jamais rien à voir, rien à démêler avec la raison.

Bien autre est le patriotisme véritable. Né du sentiment noble et pur de l'amour de son pays, amour qu'il sent inébranlable, indestructible, il puise dans la sécurité même de son être la force qui le fait vivre de sa propre vie, sans alliage étranger. Il est, et cela lui suffit ; car il ne saurait ne pas être. Aussi ne craint-il point la vérité. Il sait que la jalousie aveugle n'est point une perfection et les rivalités mesquines ne trouvent aucune

place dans son cœur. Le généreux esprit d'équité qui l'anime combat tout à la fois et l'orgueil inquiet et les faiblesses de l'égoïsme. Il a conscience de sa valeur à tel point que la valeur des autres ne lui porte point ombrage et son mérite réel ne saurait être augmenté, ni diminué par les défauts ou par les qualités d'autrui.

Ces qualités et ces défauts, il peut donc les considérer sans crainte et surtout sans honte, les apprécier et les juger sans rien enlever à son amour de la patrie. Il peut ne point méconnaître la beauté d'une langue étrangère sans aimer moins pour cela sa langue maternelle. Que dis-je ? Il l'en aimera davantage, la connaissant mieux et pouvant mieux l'apprécier par des comparaisons raisonnées, approfondies qui la lui auront montrée dans tous ses détails mis en évidence par le contraste ou les rapports.

Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie, a dit un poète.—Ce beau vers est parfaitement applicable aux langues, et n'y eût-il que cet avantage, c'en serait assez déjà pour en recommander l'étude à nos enfants, à nos concitoyens.

Toute langue est belle sans doute, mais elle l'est d'autant plus qu'on la connaît mieux. Le patriotisme, le vrai, n'a donc rien à craindre, car la langue que l'on connaîtra le mieux, ce sera toujours la langue de son pays, la langue de son intelligence, la langue de son cœur. A chacun la sienne, chaque nation pouvant dire avec orgueil : « A moi la plus belle ! »

Et surtout, Messieurs, n'en soyons nullement jaloux, pas plus que nous ne le sommes de la mère du voisin, fût-elle d'ailleurs la plus accomplie, quand nous avons la plus aimée.

III.

Chaque nation, dis-je, peut s'écrier : « A moi la plus belle ! »

Je m'explique : ceci, en effet, pourrait paraître paradoxal et néanmoins rien n'est plus vrai. C'est que les lois de l'esthétique ne sont guère applicables à la beauté d'une langue. Celle-ci ne doit pas être considérée, comme dans une femme par la pureté de la forme, ou dans une statue par la délicatesse du modelé. Elle consiste plutôt, comme ce que l'on appelle la beauté virile, dans un ensemble de qualités et de rapports qui, pour être appréciés et sentis, demandent à être longuement étudiés.

Pour rendre cette idée sensible, qu'on me permette une comparaison éloignée en apparence, mais très juste au fond. Mirabeau, inconnu, était, dit-on, souverainement laid ; Mirabeau à la tribune était souverainement beau.

Eh ! qui n'a pas rencontré dans sa vie des figures que l'expression et l'habitude rendaient belles en dehors de toutes les règles de l'esthétique ordinaire ? Pour ma part, je me rappelle avoir vu dans une maison où j'entrerais pour la première fois, un domestique dont ce que j'appelais la laideur, sans être repoussante, car il y avait plutôt du comique en elle, me frappa désagréablement et m'inspira une sorte de répulsion, mêlée de rire et de pitié. Mais ce domestique était si bon, si prévenant, si digne même dans son attitude respectueuse où rien de rampant ne se mêlait !... Dans des visites journalières et prolongées, je m'habituai peu à peu à sa figure, dont on

eût dit que les lignes allaient s'adouçissant. Six mois après, me rappelant les impressions du premier jour, je cherchai à m'en rendre compte, par suite d'une vieille habitude qui s'applique aux petites comme aux grandes choses. Cela ne me fut possible que par le raisonnement, par des abstractions, des comparaisons, qui n'étaient pas toujours au désavantage de notre domestique. Sa laideur, comme cela arrive toutes les fois qu'il n'y a point de difformité, sa laideur n'était qu'apparente et de convention. En réalité son visage et ses allures étaient si en rapport avec son caractère et son caractère était si bon, que mes premières impressions se trouvaient complètement en défaut. Bientôt il se maria, et sa femme le déclarait le plus beau des hommes. Cela se comprend : elle l'aimait.

Il en est de même d'une langue. Tant qu'on ne la connaît pas, on en rit, on en médit ; les sons paraissent discordants, les formes et les tournures ridicules ; elle vous semble irrégulière, étrange : elle n'est qu'étrangère. Faites sa connaissance, fréquentez-la, je veux dire fréquentez les bons auteurs qui la représentent et vous ne sauriez tarder à vous reprocher vos médisances, car vous serez forcé d'admirer. Si la langue ne vous paraissait pas belle, ce n'était pas sa faute, c'est que vous ne la voyiez pas comme elle est.

Voyez l'anglais, par exemple. Il n'en est pas de plus généralement décriée sous le rapport de la beauté, par ceux qui n'en ont pas fait une étude sérieuse. Et cependant aucune peut-être ne possède à un plus haut point les qualités réelles et positives que l'on doit rechercher dans la langue d'une nation. Elle est, comme son

peuple d'un abord un peu difficile, mais dès que vous avez franchi le seuil, surtout si vous le faites avec décision et vite, vous êtes chez vous, elle ne vous refuse rien, elle n'a pas de secrets pour ses amis sincères et attentifs. Dès qu'on la connaît, on la trouve belle, et il en est à peu près de même de toutes celles que l'on a étudiées, de celles que l'on connaît.

IV

On lui contestera peut-être l'harmonie. Mais il faudrait s'entendre sur ce mot et sur sa valeur.

C'est le côté pour ainsi dire matériel, tout extérieur, par lequel une langue frappe agréablement ou désagréablement notre ouïe indépendamment de l'action intellectuelle. Car dès que l'intelligence vient en aide au jugement que vous en portez, l'harmonie change tout à coup de caractère, et il arrive parfois que les sons les plus rudes deviennent, selon l'idée exprimée, les plus harmonieux.

Il y a par conséquent deux sortes d'harmonies : l'harmonie des mots considérés comme sons et l'harmonie de l'expression relative à la pensée, ou harmonie imitative.

Quant à la première, elle peut souvent donner une idée très fausse d'une langue, suivant les personnes qui la parlent. Ainsi, toutes les langues sont presque également harmonieuses dans la bouche d'une jolie femme parlant bien. Dans la bouche des hommes, il en va tout autrement.

Je ne sache pas en effet de langue purement harmonieuse, dans le sens absolu du mot et en dehors de l'expression, si ce n'est la langue des oiseaux qui proba-

blement n'en est pas une. En dehors de celle-là, il n'y a d'harmonieux que ce que l'on comprend. Bien plus, il faut encore à l'intelligence ajouter l'habitude. Tous les sons humains auxquels on n'est point habitué ont quelque chose de rude, par suite d'une étrangeté le plus souvent échoquante au premier abord, mais qui disparaît graduellement et donne peu à peu naissance à l'admiration quelquefois, à l'amour de l'homme toujours, et de la langue parlée par l'homme. Cette étrangeté, qui est précisément un des caractères distinctifs de l'anglais, lui devient surtout préjudiciable, sous le rapport de l'harmonie, tant qu'on ne s'y est pas familiarisé par un long usage.

Ici permettez-moi de faire place à quelques observations qui ne seront peut être pas hors de propos et qui m'ont semblé d'une grande utilité pratique.

V.

Qui d'entre nous, Messieurs, en entendant un anglais parler notre langue, n'a été frappé de ce ton tout particulier qui étrangle, pour ainsi dire, nos syllabes et ne donne à aucune voyelle le son qui lui convient? Dans la bouche d'un anglais, les mots revêtent une originalité propre qui nous révèle immédiatement la nationalité de celui qui les prononce. Fût-il même resté vingt ans dans notre pays, eût-il étudié et appris notre langue avec tout le soin et les aptitudes imaginables — à moins toutefois qu'il ne l'ait parlée dans son enfance, alors que la souplesse des organes permet de les plier à tout, sans nécessité de s'en rendre compte, — il parlera anglais en français : il reste anglais.

Ce trait distinctif de la prononciation dénonçant les nationalités apparaît, il est vrai, chez les individus de tout peuple, de toute race; à tel point qu'avec de l'habitude nous reconnaissons, à certaines nuances, jusqu'aux provincialismes, et nous savons en outre par expérience qu'il n'y a pas deux départements un peu éloignés où l'on parle le français avec le même accent. Mais la différence est plus fortement accusée, bien tranchée, et toute particulière à l'égard des Anglais. Ici elle est frappante parce qu'elle est plus étendue, plus générale et les exceptions à tel point rares que, dans mes nombreuses pérégrinations, je n'en ai pour ma part rencontré qu'une seule.

Il va sans dire que la réciproque est également vraie. Les Anglais ont une prononciation à tel point originale, que peu de gens, faute d'une application et d'une attention soutenues, semblent capables de la sentir et de se l'approprier autant qu'il le faut pour parler d'une manière intelligible.

De tous les peuples, les Hollandais et les Russes paraissent les plus admirablement doués; mais il est bon d'ajouter que ce n'est pas seulement pour l'anglais: les naturels de ces pays apprenant également bien les autres langues ⁽¹⁾. Les Allemands, malgré des similitudes de langage et certaines communautés d'origine, éprouvent déjà plus de difficulté. Cela provient peut-être des ressemblances même: l'effort ne paraissant plus nécessaire, il y a moins de travail, et le résultat qui, en cela comme

(1) Ces peuples ne sont pas les seuls. Il y a certaines provinces de France où le même fait existe. Cette faculté d'assimilation a sa raison d'être. Nous l'examinerons un jour.

en tout, se mesure à la peine, laisse par conséquent beaucoup plus à désirer.

Du reste la prononciation anglaise d'un allemand n'est point choquante, comme le serait celle d'un français parlant mal et, en outre, elle n'a rien qui défigure les mots et les rende inintelligibles.

En France au contraire, si l'on excepte les Bretons et les Catalans, il est rare de trouver une prononciation anglaise même passable. Notre inaptitude à parler une langue grammaticalement si facile est proverbiale, et cela tient à bien peu de chose.

En cela comme en tout, il faut bien le dire, le point capital est de chercher, de reconnaître la cause, et la difficulté devenant alors une simple question de raisonnement, d'effort et d'habitude, peut être aisément surmontée. Cette cause, je vais essayer de la dire de manière à me faire comprendre de tous, même de ceux qui se sont tenus le plus éloignés de ces sortes d'études, pourvu néanmoins qu'ils aient entendu parler une fois dans leur vie quelqu'un de nos voisins d'outre-Manche. L'historique des recherches auxquelles je me suis livré à ce sujet, facilitera je pense l'intelligence des principes très simples d'ailleurs et très élémentaires que j'ai cru pouvoir établir.

Durant mon long séjour en Angleterre, voyant avec un étonnement mêlé d'un certain dépit combien peu de nos compatriotes parvenaient à parler une langue si belle et si facile, dont ils médisaient quelquefois, sans pouvoir alléguer d'autres motifs que celui de leur inaptitude à l'apprendre, je me suis demandé s'il n'y aurait

pas en cela quelque défaut inaperçu qu'il nous serait possible de corriger.

D'un autre côté, en enseignant notre propre langue dans des établissements anglais, j'avais pu m'assurer que la difficulté qu'éprouvaient mes élèves à bien prononcer le français était due aux mêmes causes qui nous arrêtaient nous mêmes dans notre étude.

Je m'entourai de traités de prononciation dans les deux langues et, à bout de recherches infructueuses, voyant que personne n'avait découvert le point important, aidé de mes observations journalières sur mes élèves, je cherchai en moi. Ceci du reste est et sera toujours la seule bonne manière de trouver ; car en vain cherchions-nous ailleurs ce qui n'est point en nous.

Marchant pas à pas dans la recherche de l'inconnu, j'arrivai à cette première remarque, à savoir : que mes élèves anglais de tout âge produisaient aisément tous les sons simples de notre langue, prononçaient sans peine chacune de nos voyelles prise séparément. La difficulté, une difficulté désespérante, ne survenait qu'au moment où il fallait les *joindre* à une consonne, principalement aux dentales et aux liquides : *d, t, r, l*.

Le noëud de la difficulté était trouvé. C'est là que devaient porter mes investigations. En vain toutes les grammaires et tous les traités de prononciation me présentaient-ils ces consonnes comme identiques, en vain même y avait-il une identité apparente et trompeuse pour l'oreille, je conclus résolument à priori à une différence essentielle. Une fois sur la voie, je ne tardai pas à découvrir en quoi consistait cette différence et à reconnaître expérimentalement l'exactitude de ma conclusion

première, la justesse de mes observations. Elles sont courtes, faciles à saisir et à contrôler.

VI (1).

Considérons tout d'abord l'organe de la parole comme un instrument dans lequel les sons émis par la voix changent sensiblement de nuance suivant la position des parties constituantes qui peuvent faire varier à l'infini la qualité de l'émission, son étendue et sa portée.

Pour être complet, il faudrait peut-être étudier anatomiquement la position, le rôle et la forme de chacune des parties de la bouche au moment où se produisent les sons. Mais cela n'est point indispensable pour l'objet spécial que nous avons aujourd'hui en vue. Il nous suffira d'observer la position de la langue.

En français, pour l'articulation des dentales, elle se trouve placée sur les dents supérieures; en anglais, *au dessus* de la gencive et en outre, le bout largement développé, pressant le palais jusqu'à la racine des incisives, et interceptant l'air qui doit donner naissance à la voyelle suivante: Celle-ci est alors forcément altérée.

Pour l'articulation du *l*, en français, la langue se trouve placée légèrement sur l'extrémité de la gencive supérieure qu'elle ne fait qu'effleurer; en anglais, elle appuie forte-

(1) Je réservais les observations qui vont suivre pour un *Traité de la langue anglaise*, dont la première partie est en préparation. Mais, outre que le moment ne me semble pas venu de le publier, je n'ai pas cru nécessaire de conserver plus longtemps en moi ce qui doit être la propriété de tout le monde, puisque tout le monde peut en faire son profit. Donnons gratuitement ce que nous avons reçu gratuitement, dussent les personnes qui auront reçu ainsi, ne point nous savoir gré de l'offrande.

ment plus au dessus, à peu de chose près comme lorsque nous voulons mouiller les deux *ll*.

Enfin, pour l'articulation *r* la langue prend une position plus difficile à saisir encore et je crains que l'on ne puisse me bien comprendre à moins d'avoir non-seulement parlé le catalan, mais étudié sa prononciation et s'en être rendu compte.

De toutes les lettres, c'est peut-être la plus difficile, par cela même qu'elle donne lieu à un plus grand nombre de nuances qui, délicates pour des degrés consécutifs, sont radicalement tranchées aux points extrêmes. Il y a pour ainsi dire toute une gamme de *r*, et cette consonne que les grammairiens nous présentent comme identique dans les divers langages, n'est jamais prononcée de la même manière par deux peuples différents.

Outre qu'il y a toujours et *partout*, (quand je dis partout, je n'entends point parler des langues orientales) ⁽¹⁾, le *r* doux et le *r* dur ou aspiré, nous n'avons pas moins de cinq prononciations différentes de cette lettre, en France seulement : le *r* légèrement grasseyé de Paris, plus fortement grasseyé à Lyon est distinct de celui de Marseille, et tous les trois diffèrent du *r* gascon à vibrations continues qui se distingue très-peu du *r* dur catalan. Mais le *r* doux de cette dernière province lui est tout particulier. L'analyse de ces nombreuses prononciations nous conduirait trop loin et ne servirait qu'indirectement à notre sujet particulier. Il nous faut contenter pour le moment de la dernière : celle du *r* doux catalan.

(1) J'ai connu des Arméniens qui n'avaient pas la moindre idée du *r*, soit doux, soit dur.

Pour celle-ci, (comme dans le mot *mare*, par exemple) la langue est, au début, recourbée en haut, sans toucher aucunement aux parois de la bouche. Voilà un point de ressemblance avec le *r* anglais. Mais l'articulation se complète, en catalan, par un mouvement rapide, subit de haut en bas, pendant lequel il y a un contact léger, imperceptible avec les deux côtés de la bouche et elle se termine par un point d'arrêt sur les dents inférieures, accompagné de contraction du muscle. Voilà donc trois mouvements principaux, bien distincts, pour former une articulation simple en apparence. Dans l'anglais, il n'y a que le premier de ces trois mouvements; après cela la langue semble fixée, en l'air, tant que n'arrive pas une autre articulation. A tel point que certains grammairiens anglais hésitent à ranger le *r* parmi les consonnes et en font ce qu'ils appellent une semi-voyelle.

Il y aurait ainsi bien des observations à faire sur toutes les lettres, car il n'en est pas une qui se prononce par les mêmes procédés qu'en français. Ainsi le *b* et le *p* par exemple, se prononcent avec les bords intérieurs des lèvres, tandis que nous les prononçons, nous, avec les bords supérieurs, sans compter la différence de pression dans tous les cas. Le *j* a presque le son du *ch* français; le *th* a une prononciation toute particulière, etc., etc.

Mais ceci n'est pas un traité de prononciation et je ne voudrais pas dépasser l'objet dont je m'occupe spécialement ici, le moment n'étant point venu encore de donner en détail toutes les raisons qui font de l'anglais une langue éminemment rationnelle à tous les points de vue.

Ajoutons néanmoins une observation dernière qui se déduit des faits précédemment exposés. Elle consiste dans la tendance à tenir presque toujours la langue recourbée et les dents rapprochées, c'est-à-dire la bouche presque toujours fermée, de telle sorte que les sons doivent se produire tous intérieurement et plus profondément dans l'organe. Les lèvres jouent néanmoins un grand rôle, les mâchoires, presque point dans la parole : il est facile de s'apercevoir que cela résulte de la prononciation particulière des dentales et des liquides, telle que nous l'avons présentée.

C'est tant pis pour la voyelle qui précède ou qui suit ces consonnes : il faut qu'elle sorte écrasée pour ainsi dire et défigurée quelquefois, avec le son que lui permettra la position de l'organe bucal au moment où la consonne se prépare ou s'articule. La consonne en effet ne se *dérangera* pas pour le son proprement dit : elle est maîtresse ; la voyelle est son esclave et ne fait juste que ce qu'elle peut.

Mais c'est celle-ci seulement qui indique si la consonne a été bien ou mal prononcée ; c'est chez elle qu'apparaît la différence de prononciation dans les procédés des deux nations, différence peu sensible pour la consonne elle-même. Cela explique le silence des grammairiens à ce sujet. Ils expliquaient la diversité de son par la voyelle qui en est l'effet, au lieu de la chercher dans l'articulation qui est la cause véritable.

Voilà d'où vient le son particulier des mots anglais en général ; par exemple, du *t* prononcé *ch* devant *ion*, parce qu'il serait difficile sinon impossible de le prononcer autrement... etc., etc.

Et pour preuve, Messieurs, que vous ayiez ou non appris l'anglais, essayez de lire quelques lignes de français en appliquant les remarques que nous venons de faire et vous entendrez sortir de votre bouche, en faisant la part de l'habitude, la prononciation britannique, cette prononciation que tout à l'heure peut-être vous qualifiez du mot impossible. Et si vous vous étonnez d'une chose c'est qu'il ait fallu si longtemps pour découvrir la cause des difficultés premières et le procédé si simple par lequel elles peuvent être aisément surmontées. Eh ! Messieurs, permettez-moi de le dire (car je n'y attache pas personnellement plus d'importance que cela n'en mérite), il en est toujours ainsi des découvertes, dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral ; il en est toujours ainsi de la vérité. Quoi de plus simple que l'œuf de Colomb ? — Mais il fallait trouver ⁽¹⁾.

Tout ceci ne fera pas sans doute que l'on trouve l'anglais généralement harmonieux ; car, je l'ai dit plus haut, pour saisir l'harmonie qui peut exister dans une langue, il faut à l'intelligence des mots ajouter l'habitude des sons et même quand on les comprend assez, il est facile de distinguer dans les langues une diversité appréciable d'harmonie.

(1) Il va sans dire que ce procédé ne peut point rendre raison de la valeur des caractères. Qu'un *a* représente un *é*, qu'un *i* représente le son *ai*, un *u* le son *iou*, etc., ou qu'une même lettre se prononce de différentes manières, qu'elle soit longue ou brève suivant les cas, régulièrement ou exceptionnellement, cela rentre dans un autre ordre d'idées et dépend de conventions spéciales qu'indiquent la plupart des grammaires et des dictionnaires. Je n'ai prétendu expliquer que le son lui-même, comment qu'il soit représenté d'ailleurs.

VII

Abstraction faite des préférences qui résultent de l'habitude et de l'observation, il y a ce me semble gradation de l'italien à l'espagnol, de l'espagnol au français, du français à l'anglais, de l'anglais à l'allemand ; avec cette particularité toutefois, que l'allemand chanté gagne au-delà de toute proportion et peut se placer immédiatement après l'italien, quoique avec un genre d'harmonie tout différent, et que le français tient toujours le milieu : celui-ci sert pour ainsi dire de transition entre les langues du Midi et les langues du Nord. L'espagnol chanté, semble perdre au contraire et va se placer à côté de l'anglais avec ses tons éclatants et criards.

Cela se comprend : l'espagnol, dans ses qualités comme dans ses défauts a pour caractère principal l'exagération, tandis que le chant, c'est-à-dire la musique, exige dans les modulations un certain tempérament auquel l'espagnol ne saurait se plier.

Dans la construction des mots, dans le choix de ses voyelles il a une grande ressemblance avec l'italien, mais celui-ci adoucit ou fortifie à volonté ses tons, sans cesse modulés suivant les besoins de l'harmonie. La langue italienne est souple, la langue espagnole résistante et outrée. Celle-là est et reste harmonieuse, celle-ci n'est que sonore.

Aussi l'espagnol n'a-t-il pas de musique. Trop forte pour un Rossini, cette langue est trop douce pour un Meyerbeer. C'est là tout ce qu'elle a de commun avec l'anglais. Mais celui-ci pour d'autres raisons : Il touche

à l'allemand, comme l'espagnol à l'italien pour la construction, (je dirais mieux) la structure des mots, avec cette différence caractéristique et fondamentale que celles-ci peuvent être appelées langues à voyelles, les autres langues à consonnes.

C'est surtout la consonne qui domine dans les premières. Elles sont plus articulées, plus fortes, plus énergiques, plus propres à rendre les bruits de la nature, la lutte des passions. C'est le Nord aux prises avec les rigueurs d'un ciel plus inclément qu'il force à s'humaniser, pour ainsi dire, en le subjuguant. Tandis que dans les langues du Midi au contraire, c'est l'exubérance de la vie plus facile, l'existence molle et paisible, sous un soleil plus bienfaisant qui vous réchauffe de ses rayons et vous invite au repos. Ici l'homme parle et l'on entend un son doux et modulé, c'est un chant ; là d'un autre côté la parole produit une articulation, ce n'est pas un chant, c'est un acte. Mais c'est l'homme toujours, l'homme sympathique à l'homme, et de cette réunion de consonnes, qui sont des bruits plutôt que des sons, naîtra une harmonie particulière, touchante par son ampleur et sa force, comme celle des langues méridionales l'est par sa douceur. De là Mozart et sa nombreuse phalange.

Ajoutez, par le sentiment humain qui est partout, ajoutez les suaves accords des langues du Midi à la riche majesté des accents du Nord, et vous aurez l'homme complet, l'âme humaine tout entière avec ses rêves et ses passions, ses extases et ses labeurs, dans le calme et la lutte, en face de l'univers qui, tantôt son ennemi, tantôt son auxiliaire, l'excite et l'apaise tour à tour.

Cette espèce de synthèse musicale est dit-on le rêve de certains esprits éminents et je ne m'étonne point que l'idée en soit née en Allemagne, le pays qui le plus après l'Italie a le sentiment du beau musical. Mais, du génie qui crée et voit dans son imagination au talent qui exécute, il y a loin et il est fort douteux que l'Allemagne puisse jamais réaliser son rêve. Quelle que soit la propriété de transformation de l'allemand, en passant du langage parlé au langage chanté, sa construction me paraît un obstacle insurmontable. Les consonnes fortes et gutturales aiusi que les voyelles longues y tiennent trop de place. Les sons graves dominant trop.

L'anglais est plus riche d'accents et plus varié, mais moins souple dans ses intonations: il se plie moins aisément à la musique. Avec un plus grand nombre de nuances dans les voyelles, il a moins de sonorité dans le chant. C'est que la voyelle est, comme nous l'avons dit, presque toujours sacrifiée et ne semble avoir été introduite la plupart du temps que pour donner à la consonne le moyen de se produire franchement, dans toute son étendue. De là des sons stridents dont l'oreille n'est pas toujours satisfaite. Mais en revanche dans le langage parlé l'anglais reprend sa place et l'harmonie imitative n'a peut-être pas de meilleur interprète. Nulle langue ne peint aussi bien.

Si je ne craignais d'être accusé de partialité envers mon pays je dirais que sous ce rapport le français seul lui est supérieur. Je crois cependant que ni le raisonnement ni l'expérience ne démentiraient cette opinion, que les étrangers nous contestent souvent et que j'ai eu occasion néanmoins de prouver en maintes circonstances,

tant en Angleterre qu'en Allemagne. Sans m'étendre outre mesure à ce sujet, il aura suffi, je pense, de contraster comme je viens de le faire, les langues du Nord et les langues du midi et de faire remarquer en même temps dans notre langue l'heureux mélange de voyelles et de consonnes, mélange si bien accompli qu'il est impossible de dire quel est l'élément qui domine. On peut nous reprocher sans doute le trop grand nombre de syllabes muettes et on ne manque pas de le faire ; mais comme compensation les sons graves et les sons aigus se trouvent dans une admirable proportion, plus encore que dans l'italien, et, sans abandonner les consonnes fortes, nous les avons toutes adoucies. Aussi le français a-t-il une harmonie propre dans laquelle rien ne s'exagère et rien n'est tranché.

VIII.

Cette qualité qui, dans certains cas, deviendrait un défaut ne provient pas tant de la langue elle-même que d'une autre propriété éminemment française et que rien ne remplacerait : aussi lui sacrifierions-nous au besoin une foule d'autres avantages et cela, d'instinct, par nature. Je veux parler de la grâce, la véritable qualité distinctive de la langue française, comme l'harmonie est la qualité distinctive de la langue italienne.

Je n'entends point parler de la grâce du style : Celle-ci vient uniquement de la pensée et de l'écrivain, et tous les pays peuvent la revendiquer à juste titre. Il s'agit uniquement de la grâce inhérente au langage lui-même. Cette qualité très-difficile à définir, qui n'est point l'harmonie, car d'autres langues sont plus harmonieuses que

la nôtre, sans être aussi gracieuses, ni la délicatesse quoiqu'elle soit bien nécessaire à la grâce, ni l'aisance et la facilité qui, elles aussi, relèvent principalement du style; mais c'est un peu de tout cela, uni à la faculté de varier ses formes, ses nuances de ton avec une souplesse exquise, moins pour se plaire à soi-même que pour ne point heurter le sentiment d'autrui. Dans la grâce il y a du cœur.

Un auteur allemand, croyant nous faire un grand reproche a dit : « La langue française n'est douce et harmonieuse que par politesse, par savoir vivre, uniquement pour ne point blesser l'oreille par des sons durs et sans liaison ; » et il ajoute : « Son harmonie résulte des convenances, non de la nature. » Si nous retranchons de ce jugement, le dernier mot qui veut être méchant et n'est que faux, il me semble que nous aurons le secret de la grâce dans notre langue. On ne peut dire ce qu'elle est et on l'aperçoit néanmoins ; on la sent et on l'admire sans pouvoir s'en rendre compte d'une manière bien définie. Elle se devine plus qu'elle ne se voit et vous attire par des charmes secrets, élégamment recouverts d'un voile léger et transparent que vous essayeriez en vain de soulever, car elle se dérobe à ceux qui la recherchent de trop près. Pleine de respect pour les autres, on dirait qu'elle veut elle-même être respectée et c'est précisément pour cela qu'elle est aimable toujours et aimée de ceux dont le sentiment délicat est fait pour la comprendre. Il se peut qu'elle naisse du désir ou du besoin de plaire, mais ce besoin ne provient pas de l'égoïsme ou de la coquetterie, car l'affectation est son écueil et le naturel un de ses premiers apanages.

Elle est donc bien un produit de la nature et de la bonne nature, quoi qu'en puisse dire l'auteur cité plus haut. C'est bien la politesse, le savoir vivre qui l'accompagne toujours, s'il ne lui a pas donné naissance; mais c'est par une perception délicate, un sentiment exquis des convenances, et cela, pour le plaisir d'autrui, qu'elle fait choix de mots harmonieux où tout se lie et se coordonne, où rien ne s'exagère, où tout est à la fois plein de mouvement et de vie, également éloignée de la rudesse des langues du nord et de l'afféterie de l'italien, comme de la grandeza redondante de l'espagnol.

Aussi, comme je le disais tout à l'heure, est-ce là la qualité dominante du français, le caractère qui, plus que tout autre, lui vaut l'estime universelle, C'est là ce qui la rend si propre à la conversation, c'est-à-dire aux véritables rapports d'homme à homme; ce qui me ferait dire que la langue française est la plus humaine, si je ne craignais de rendre ma pensée obscure en la généralisant trop et en l'habillant ainsi à l'allemande. Elle s'accommoderait en effet très peu des procédés allemands, car elle y perdrait cette partie du naturel, plein d'aisance et de facilité apparente, qu'elle doit au genre de clarté qui lui est propre.

IX

Or la clarté a toujours été considérée comme un des apanages de notre langue maternelle, le seul peut-être que personne ne se soit avisé de nous contester encore sérieusement, et notre orgueil national s'en réserverait volontiers le monopole, habitué qu'il est à



entendre parler, bien à tort sans doute, de l'obscurité des langues étrangères.

Certes, voilà bien un genre de supériorité dont nous pourrions être justement fiers, s'il existait réellement, car le français posséderait ainsi exclusivement la qualité par excellence. A Dieu ne plaise que je veuille la lui disputer ici. Vos consciences, vos cœurs, les écrivains dont la France s'honore, l'expression même de ma pensée, je l'espère, tout s'élèverait contre moi. Loin de moi donc la pensée de vouloir porter atteinte à la réputation universelle et méritée que s'est attirée sur ce point capital le « beau parler de France. » Mais il me sera permis sans doute, néanmoins, de revendiquer pour les autres langages, la part qui leur revient et d'essayer de détruire, s'il se peut, le préjugé qui voudrait en faire des langues obscures.

Tous les autres caractères réunis d'une langue bien faite ne sauraient équivaloir à la clarté que rien ne peut suppléer : à moins toutefois que l'on ne tienne pour l'expression d'une vérité générale ce paradoxe frondeur et satirique de quelque Diogène qui, saisissant l'hypocrisie sur le fait, la lui a rejetée un beau jour à la face en disant : « La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. »

Cela peut être vrai de la parole de certains hommes, dans lesquels il y a quelque chose de fauve qui les pousse instinctivement à se dérober, pour mieux échapper au regard et pour mieux se poster aussi, quand il s'agit pour eux de profiter de leurs intrigues. Mais cela ne saurait être vrai d'une langue, qui est la parole d'un peuple, d'une nation, de l'être collectif, l'humanité.

Le style est la parole d'un homme, une langue est la parole de l'homme : Toute la différence est là et elle est grande. Voilà aussi la cause première de la confusion qui nous fait parfois attribuer inconsidérément à une langue de prétendues imperfections qui sont le résultat immédiat des défauts de celui qui la parle ou l'écrit.

Aussi, quand nous y regardons de près, avons-nous de la peine à comprendre ce que l'on entend en général par une langue claire, par opposition à une autre qui le serait moins : car toutes le sont ou toutes du moins ont la faculté de l'être. Cela est dans leur essence, dans la nature même de leur être. On pourrait dire de la clarté ce que nous avons dit de la beauté en commençant, à savoir : que la plus claire est toujours celle que l'on comprend mieux, celle que l'on a le mieux étudiée, le plus approfondie, le plus aimée. Beauté et clarté en effet, sans être synonymes, ont tant de points communs que vous ne sauriez les séparer l'une de l'autre sans les anéantir toutes les deux, sans en détruire complètement jusqu'à l'idée.

Non point qu'il n'y ait des pensées qui, brillantes surtout par leur finesse, aiment à s'envelopper discrètement d'expressions gazées, à s'abriter pour ainsi dire derrière une ombre transparente qui nous excite et les fait deviner plutôt que les voir. L'obscurité seulement apparente ajoute, dans ce cas, un charme de plus à ce que la pensée peut avoir de délicat et de fin, un attrait irrésistible et nouveau qui vous attire vers l'image placée dans le demi jour, nous force à la découvrir, à l'admirer, et nous fait pénétrer plus avant dans l'idéal, en nous montrant des lointains parfois inconnus que la langue, œuvre finie, ne

saurait représenter, mais que notre âme, l'infini du moi, contemple, saisit et s'approprie.

C'est que le vague a aussi son genre de clarté qui, par instants, nous dévoile le beau, à la condition de n'être vague que de nom et de venir à propos, c'est-à-dire de répondre à ce que nous pourrions appeler la partie contemplative de l'imagination. Il ressemble à la nuit majestueuse et douce qui nous montre à demi les images de la nature, imparfaitement dans le voisinage, avec toutes leurs splendeurs dans les lointains infinis des cieux. Et malgré ses ténèbres, nous ne saurions nous empêcher de reconnaître les beautés de la nuit ; nous ne pouvons retenir notre admiration à l'aspect de tant de merveilles dévoilées par les ombres du soir. Mais c'est grâce aux flambeaux sans nombre qui rayonnent dans l'espace, grâce aux reflets étendus d'une lumière dont le foyer échappe à nos regards, mais qui nous environne et nous fait dire : le soleil est là toujours.

Le soleil, la clarté : pour l'univers comme pour la langue, c'est la condition première, la condition indispensable de l'existence, de la vie, comme elle est la condition du beau.

Il n'y a donc pas, à proprement parler, il ne saurait y avoir de langue obscure.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
a dit le poète du bon sens.

Qu'un auteur soit ou ne soit pas clair, cela se conçoit ; c'est affaire de cerveau. Mais la langue !... si elle n'est pas claire, c'est uniquement la faute de celui qui l'écrit, quelquefois aussi et le plus souvent, la faute de celui qui la lit. L'entend on l'interprète.

sensation doucement pénibles qui accompagnent l'attente. Essayez de traduire cela en un seul mot. Il y a ainsi, je le répète, bien des termes que l'on ne peut comprendre que par la pensée, exprimée dans le seul idiome d'où ils sont tirés. Il faut les sentir dans leur propre langue et, la tournure de l'esprit national étant différente, surtout entre le nord et le midi, l'expression de la pensée est rarement identique.

Ainsi, comparons les deux langues dont les caractères sont le plus opposés sous ce rapport : Le français déguise la profondeur, il semble la fuir, elle lui répugne presque; l'allemand, au contraire, la creuse en quelque sorte sans remplir toujours le vide. Le premier satisfait l'esprit tout d'un coup, le second laisse l'intelligence comme en méditation devant l'indéfini à pénétrer. Cela tient au caractère des deux peuples autant qu'à la nature même des langues. L'allemand affectionne les termes abstraits, à signification étendue; le français, dans la pensée la plus large, s'efforce d'employer des termes précis et bien déterminés. Une pensée exprimée en allemand semble s'élargir indéfiniment : elle se conçoit; exprimée en français, elle s'élucide en se définissant, dût-elle pour cela se restreindre : elle se comprend, l'esprit s'y repose jusqu'à ce qu'entrevoiant un horizon plus étendu, elle prenne une nouvelle forme, toujours également déterminée et procédant de la première.

Disons-nous qu'il y a plus de clarté dans un cas que dans l'autre ? Nous aurions tort certainement. La seule différence consiste dans une vue d'ensemble pour l'allemand, une vue successive et de détail dans le français. Dans l'un c'est la synthèse, dans l'autre l'analyse. Le

procédé est différent, la lumière est la même; seulement, nous pouvons avoir mille fois raison de préférer la clarté uniforme, régulière, facile, qui provient de l'analyse, à celle qui jaillit tout à coup, à un moment donné, du foyer pour ainsi dire intermittent de la synthèse.

Analyse et synthèse, en deux mots, voilà les traits distinctifs du français et de l'allemand, les deux langues qui possèdent au degré le plus élevé l'un de ces deux caractères philosophiques du langage. Cette différence caractéristique n'apparaît pas seulement dans la diversité de lumière que ces langues sont capables de répandre dans les idées par les mots, elle apparaît encore dans le style par la structure de la phrase.

Le français aime les coupures, l'allemand préfère la période large et majestueuse; celui-là, pour conserver toute sa netteté, avance pas à pas, dans une suite continue, énonçant en détail, avec régularité et symétrie, chacun des éléments de sa pensée, sur lesquels se répand une clarté uniforme, sans intermittence; celui-ci au contraire accumule sans crainte et réunit dans sa période tous les côtés divers de l'idée, toutes les circonstances, tous les incidents, il les déroule, les étend, les élargit dans une apparente confusion qui ne manque point de majesté, il tient ainsi les yeux du lecteur fixés et attentifs, en suspens sur le tableau qui se forme, puis ne jette qu'à la fin le principal trait, le rayon de lumière qui doit éclairer à la fois l'ensemble et les parties.

XI.

Ce n'est pas sans but que j'ai comparé de préférence les deux extrêmes, les deux langues qui, avec la même

quantité de clarté absolue, différent néanmoins le plus considérablement quant à la qualité et à la manière de la distribuer. Cela m'épargnera des redites inutiles en me permettant de ne point m'étendre outre mesure dans l'examen particulier de l'anglais, de l'espagnol et de l'italien.

Le français et l'allemand forment en effet comme deux familles distinctes autour desquelles viennent se ranger les autres langues européennes, celles dont nous nous occupons aujourd'hui comme celles dont l'étude n'entre point dans notre cadre, telles que le suédois, le norvégien, le danois, le hollandais et le flamand qui appartiennent à la famille germanique. Celles qui appartiennent à la race latine, l'italien, l'espagnol et le portugais sauf des nuances délicates qui tiennent à l'humeur et au goût spécial, au caractère particulier des peuples, participent aux qualités du français. Elles sont comme lui, principalement analytiques et, à ce titre, possèdent à un degré très-élevé le genre de clarté que nous sommes, nous, habitués à admirer. L'anglais, qui est, au fond, c'est-à-dire dans ses parties essentielles, d'origine germanique, se rattache par cela même à l'allemand.

Mais l'anglais est une langue mixte. A lire superficiellement tel de ses auteurs, Gibbon par exemple, vous croiriez avoir devant les yeux un descendant direct des latins; et voilà pourquoi elle se trouve à la fois plus synthétique que le français, plus analytique que l'allemand. C'est en outre une langue éminemment positive, comme son peuple, et, grâce à sa double origine, elle peut aisément s'attribuer, s'approprier, faire parfaitement siennes toutes les qualités qui dérivent des deux sources.

Il serait oisieux, je pense, de faire observer que dans tout ce que nous avons dit, nous n'avons nullement entendu présenter tel ou tel caractère comme appartenant exclusivement à une langue quelconque. On comprend que toutes doivent posséder les qualités essentielles, bien qu'à des degrés divers. Il ne peut avoir été question que des prédominances.

Avec cette réserve, je puis résumer en deux mots ce qui regarde les traits particuliers du style tels que nous les avons déjà entrevus dans les langues que nous étudions et dire que l'allemand a plus d'ampleur, l'espagnol plus d'emphase, l'italien plus de moelleux, l'anglais plus d'exactitude, le français plus de grâce et de limpidité.

Il me resterait encore, Messieurs, à vous entretenir de la richesse et de l'analogie du langage. Là encore nous trouverions, à un autre point de vue, l'analyse et la synthèse qui nous fourniraient peut-être quelques remarques intéressantes; mais il faut savoir se borner. D'ailleurs ces deux derniers points trouveront, pour le but que je me suis proposé, une place plus naturelle et relativement plus logique dans le chapitre destiné au choix d'une langue, quand nous nous occuperons de la *facilité*.

Pour le moment, je crois en avoir dit assez pour pouvoir aborder utilement la question de l'utilité de l'étude des langues vivantes, c'est-à-dire la seconde partie de mon sujet.



RAPPORT

SUR UNE MACHINE A AMMONIAQUE,

Par **M. Menetrier**, Agent-Voyer Chef, Membre résidant.

M. Frot, dans une note insérée dans les mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-lettres et Arts d'Orléans de l'année 1869, sur une machine à ammoniacque, cherche à montrer qu'elle est plus avantageuse que les machines à vapeur d'eau. Son travail est divisé en quatre parties; la première toute théorique, combat les idées émises par les physiciens; la seconde est destinée à rapporter les expériences faites avec le gaz ammoniacal, sur sa dissolution, ses effets sur les métaux, les dangers que peut présenter son usage dans les machines; la 3^e partie s'occupe de l'emploi des dissolutions gazeuses d'ammoniacque dans une machine locomobile; enfin, la 4^e partie donne les dépenses comparatives de combustibles des machines marchant avec le gaz d'ammoniac et avec la vapeur ordinaire. Nous allons examiner successivement chacune de ces parties.

La physique n'admet pas le transport de la chaleur d'un corps froid à un corps chaud. C'est ce principe que M. Frot veut détruire, voici comment il s'exprime :
« Supposons, dit-il, que deux machines d'égale force, l'une à vapeur d'eau, l'autre à vapeur d'alcool, toutes deux réversibles, c'est-à-dire qu'elles peuvent marcher

« à contre-sens en puisant dans le condenseur, au moyen
 « du vide, de la chaleur qu'elles renvoient dans la chau-
 « dière ; accouplons-les de telle sorte que l'une soit la
 « puissance, l'autre la résistance. Dans l'une des machi-
 « nes, nous dépenserons N calories pour produire K
 « kilogramètres, dans l'autre, nous dépenserons K kilo-
 « gramètres précédemment obtenus et nous reproduirons
 « N calories. »

En rendant communs et le foyer et le condenseur, on
 a, ajoute-t-il, un travail nul, mais si on admet que dans
 l'une des machines, celle à alcool, par exemple, le
 coefficient économique ait une valeur plus « considérable
 « que dans l'autre, il arrivera de deux choses l'une ; ou
 « ce sera la machine à vapeur d'eau qui sera le moteur,
 « et alors il y aura un transport incessant de chaleur
 « au condenseur, ou bien elle sera menée par l'autre ;
 « et il y aura un courant contraire de chaleur allant du
 « condenseur au foyer, c'est-à-dire d'un corps froid à
 « un corps chaud, sans qu'il y ait production de travail. »

La raison de cet effet proviendrait de ce que l'action
 est toute différente quand on étudie la théorie de la cha-
 leur dans les conditions de rayonnement ou de trans-
 mission. « Les deux corps, continue l'auteur, de tempé-
 « rature inégale, foyer ou condenseur, ne peuvent
 « échanger leurs températures, ils ne se touchent pas ;
 « ni par voie de rayonnement, des corps opaques les
 « séparent complètement. Des N calories qui sont enle-
 « vées à la chaudière par la vapeur, on n'en retrouve
 « qu'un certain nombre N' au condenseur et la diffé-
 « rence n seule représente intégralement l'équivalent du
 « travail créé, lequel est complètement indépendant de

« la quantité N qui se trouve entièrement perdue sans compensation. »

« Si les machines ont les mêmes coefficient économiques le travail total sera nul à chaque instant, les K kilogrammètres produits dans la machine à alcool où n calories ont disparu, seront dépensées dans la machine à eau, où reparaîtront les n calories correspondantes et le résultat final sera un travail nul et un transport de n calories de la chaudière à alcool à la chaudière à eau, c'est-à-dire d'un corps chaud à un corps froid, car il nous est facile d'admettre que, dans ces deux machines d'égale puissance, la chaudière à alcool a une température plus basse que la chaudière à eau. »

Le transport de la chaleur d'un corps froid à un corps chaud ne résulterait donc pas seulement de l'inégalité des coefficients économiques, on le retrouverait également dans l'hypothèse contraire.

Pour confirmer sa manière de voir dans un autre ordre d'idée, M. Frot, cite les deux exemples suivants d'un transport de calorique qui n'entraînerait ni perte, ni production de travail : 1° « Le volant des machines fixes représente un approvisionnement de travail dont l'équivalent est évalué par la moitié de sa force vive, travail que l'on peut à un moment donné retrouver, soit sur l'arbre moteur, soit dans les frottements, sans qu'on puisse supposer qu'il s'en perd en route et qui, d'après la nouvelle théorie de la physique, n'est que de la chaleur transportée intégralement du volant à d'autres points. »

2° « Si on imprime à un boulet une vitesse V qui représente une quantité donnée de calories, ce boulet

continuerait à se mouvoir indéfiniment dans l'espace avec la même vitesse, s'il n'était soumis à des influences perturbatrices, si à une distance quelconque, aussi grande qu'on voudra, il n'était subitement réduit au repos absolu par un obstacle, il transmettrait à cet obstacle tout le travail dépensé pour le mettre en mouvement, lequel est représenté par $\frac{Mv^2}{2}$ et ce ne serait autre chose que la chaleur initiale transportée gratuitement d'un corps à un autre (1). »

On ne saisit pas bien le rapport qu'il y a entre ces principes et celui qu'il s'agit de démontrer, que la chaleur se transmettrait d'un corps froid à un corps chaud contrairement aux expériences dont chaque jour nous sommes témoins; en effet, la mécanique rend facilement compte de ces deux exemples. Dans le premier cas il y a transmission d'une force recueillie et produite par le moteur pour vaincre les résistances irrégulières du travail, ou, si l'on veut, d'après les nouvelles découvertes de la physique, d'un excès de chaleur dans le volant pour ainsi dire à l'état latent, pour en user au besoin. Il n'y a pas à douter que si le volant était subitement arrêté il se produirait par le choc une chaleur proportionnelle au carré de la moitié de sa vitesse multiplié par sa masse. Le second cas n'est que l'application de la loi d'inertie; un corps ne peut de lui-même, ni se mettre en mouvement, ni s'arrêter, si une vitesse quelconque lui a été imprimée, ce n'est que les lois du frot-

(1) Dans cette discussion, les exposés et les démonstrations de l'auteur sont presque données littéralement, parce que cette question est tellement abstraite qu'une analyse n'aurait pas permis de s'en rendre un compte suffisant.

tement et de la pesanteur ou les obstacles qu'on lui oppose qui peuvent le réduire au repos. La chaleur qui serait produite par le choc se dissipe dans l'espace, s'il y a choc, il n'y a pas transmission de chaleur d'un corps froid dans un corps chaud, c'est le contraire, parce que le corps en mouvement a reçu de la chaleur par la force qui l'a mis en mouvement et qui se manifeste par un arrêt subit.

Quand deux machines ont le même condenseur et les mêmes foyers, il est permis de croire que les températures sont les mêmes dans les chaudières avec des pressions en rapport avec les forces élastiques des gaz et de la vapeur, sous l'action de la chaleur formant la vapeur et les gaz en partant de la température du condenseur. Ainsi en admettant une température de 20 degrés dans le condenseur et 100 degrés dans les chaudières, la tension sera pour la vapeur de 760^{mes}, tandis que pour l'alcool elle s'élèverait à 1697^{mes}, près de deux fois et demie plus forte. La plus grande pression dans la chaudière à alcool produira dans le condenseur un excès de chaleur qui sera bien communiqué à la chaudière à vapeur, mais celle-ci sera impuissante à restituer d'elle même cette chaleur.

On voit que ces exemples ne sont pas confirmatifs de la proposition à justifier, sans qu'il soit utile de rapporter la démonstration de la constance des coefficients économiques des machines à gaz et à vapeur d'eau donnée par les physiciens, qui regardent la possibilité de transporter de la chaleur d'un corps plus froid à un autre qui l'est moins par un mécanisme fonctionnant de lui-même, comme aussi impossible à réaliser que le mouvement perpétuel.

Il n'est donc pas démontré, tout au moins c'est notre conviction, que la chaleur passe librement d'un corps froid dans un corps chaud. Est-ce à dire qu'il n'est pas possible d'obtenir le même travail et avec plus d'économie en employant des machines à gaz qu'avec des machines à vapeur d'eau, nous ne voulons nullement tirer une pareille conclusion ; si la partie théorique des machines ammoniacques n'est pas démontrée, telle qu'elle est exposée, les résultats économiques de la dépense ne sont pas compromis pour cela.

M. Frot a été conduit à des recherches intéressantes de l'action de l'ammoniaque sur les métaux ; il a trouvé qu'il détruit rapidement le cuivre, mais qu'il n'attaque pas la fonte ; que la limaille de fer reste brillante en l'immergeant dans une dissolution ammoniacale, contrairement à ce qui se passe en la mettant dans l'eau pure ou dans l'eau salée ; que la conservation paraît être proportionnelle à la quantité d'ammoniaque liquide que l'eau contient : d'où il suit que le cuivre doit être complètement exclu des machines à ammoniaque.

Ses expériences sur la chaleur latente de dissolution des gaz d'ammoniac dans l'eau ont été faites ainsi qu'il suit : de l'ammoniaque liquide du commerce marquant 22° au pèse-alkali est introduit dans un ballon en verre qu'il place sur un fourneau sous l'action de la chaleur ; le gaz se dégage mélangé d'un peu de vapeur d'eau et vient circuler dans un serpentin entouré de glace concassée dont les interstices sont remplis d'eau. La vapeur se condense et l'eau qui en provient se réunit dans une sorte d'ampoule disposée à la partie inférieure du serpentin et munie d'un robinet pour permettre de la

retirer de temps en temps. Le gaz ammoniac, ramené à zéro et purgé de la vapeur qui l'accompagnait, se rend dans un flacon qu'on a rempli au préalable à moitié d'eau distillée. Ce flacon est placé dans le calorimètre en l'entourant de glace cassée en menus morceaux ; à la partie inférieure du calorimètre, une tubulure garnie d'un robinet permet de recueillir à chaque instant l'eau provenant de la fusion de la glace. Le tout doit d'ailleurs être placé dans un grand réservoir rempli de glace, afin de soustraire autant que possible l'opération à l'influence du réchauffement extérieur. On voit qu'il suffit de peser le vase où se fait la dissolution avant et après l'opération pour avoir exactement la quantité de gaz dissous, la quantité de glace fondue dans le calorimètre donne, d'autre part, la chaleur dégagée pendant l'opération ; l'appareil était disposé de manière à fonctionner à vide pendant trois heures pour dégager les influences extérieures par la quantité de glace fondue pendant ce laps de temps. On chauffait ensuite pendant trois heures.

Les expériences, non conduites avec une exactitude aussi précise que celles que l'on obtient dans les cabinets de physique, a donné des nombres compris entre 92 et 126 calories, d'où il suit que la chaleur latente de dissolution du gaz ammoniac dans l'eau n'est que le cinquième de la chaleur latente de vaporisation (606,5) de l'eau.

De ces études M. Frot conclut :

1° Que l'emploi du gaz d'ammoniac doit nécessairement présenter une très grande économie, à cause de la faible quantité de chaleur latente de dissolution.

2° Que la mise en pression et en marche d'une machine à ammoniacque est très rapide et n'exige que moitié du temps nécessaire avec la vapeur d'eau, temps qui varie d'après les dispositions des chaudières.

3° Que grâce à l'inocuité parfaite de l'ammoniacque sur le fer, la durée des chaudières se trouve prolongée indéfiniment avec les machines à ammoniacque, tandis qu'avec les autres, elle est limitée à 6 ou 8 ans.

4° Que le gaz ammoniac se dissout dans l'eau avec une très grande facilité, que 500 litres ont été dissous par minute en prenant l'eau au sortir du cylindre dans une machine qui a servi à des expériences.

5° Que les pertes de gaz ne sont pas à craindre, puisque l'ammoniac saponifie les huiles et les graisses et lubrifie les surfaces frottantes dans les cylindres.

6° Que les chances d'accident sont moins à craindre par le fait d'une alimentation continue, et parce que le gaz d'ammoniac en cas de rupture, s'échappe à une température de 50° environ, c'est-à-dire moitié de celle des vapeurs d'eau. Dès lors, son effet sur les poumons serait moins pernicieux.

7° Que les machines à ammoniacque, par des dispositions presque identiques à celles des machines à vapeur d'eau, peuvent au besoin marcher de la même manière que ces dernières, quitte à dépenser plus de combustible.

8° Qu'un litre liquide de gaz ammoniacal donne naissance à 200 litres environ de gaz et de vapeur mélangés, ce qui constitue une véritable supériorité sur les machines à air chauffé, puisque pour ces dernières l'utilisation ne dépasse pas 20 p. 100 ; que d'ailleurs

elles sont sujettes à gripper et à être promptement détruites à cause de la haute température à laquelle l'air doit être élevé.

9° Diminution de l'encombrement des chaudières et du combustible, par suite, augmentation considérable du fret pour les machines marines.

10° Enfin, impossibilité de production de dépôt salin dans les chaudières.

Une machine à ammoniac se compose principalement, d'un foyer, d'une chaudière, de pistons, de tubes de condensation et d'un dissoluteur renfermant un système de tubes et deux serpentins pour refroidir l'eau de dissolution qui est prise au sommet de la chaudière où elle est le moins saturée. Le gaz opère de la même manière que la vapeur dans les machines ordinaires, après avoir agi sur les pistons, il est projeté au moyen de tubes entourés d'eau froide dans le dissoluteur, et des jets d'eau à sa sortie complètent le refroidissement ; la pompe d'alimentation reprend l'eau refroidie et saturée ; il y a ainsi des courants de gaz et d'eau de la chaudière au dissoluteur en passant sur les pistons et un autre courant de celui-ci à la chaudière.

Une locomobile, ainsi composée, a figuré à l'exposition universelle, la dissolution était à 19 degrés au pèse-liqueur dans la chaudière et à 26 à 29 degrés dans le dissoluteur. Après une demi heure de chauffe, la pression à la température de 110° environ était de six atmosphères.

La dissolution devant servir indéfiniment, il faut avoir un procédé particulier pour faire le vide et faciliter la marche de la machine. Si le vide est insuffisant, il aug-

mente la quantité d'eau injectée ; s'il est trop fort, il la diminue. Le règlement s'obtient au moyen de robinets d'injection. Pour faire le vide au lieu d'utiliser les soupapes de sûreté comme dans les machines ordinaires, on met le moteur en mouvement ; l'air contenu dans la chaudière, les tuyaux, les cylindres et le condenseur arrive dans le dissoluteur, y forme une pression augmentée au moyen du gaz provenant du haut de la chaudière, soulève une des soupapes placées au-dessus de la conduite d'eau et il s'échappe dans une bûche contenant de l'eau, le gaz se dissout et l'air pénètre dans l'atmosphère en passant sous une seconde soupape. Il suffit de quelques coups de piston pour purger l'air enfermé dans les organes de la machine. Le vide ne dépasse guère une hauteur barométrique de 35 centes. à cause de la faible température de l'ébullition de l'ammoniaque (50°).

Pour les grandes machines une pompe à air est indispensable pour obtenir le vide, elle puise l'air à la partie supérieure du dissoluteur et au dessus de la prise d'eau d'alimentation et l'envoie à la bûche.

Le gaz qui s'échappe par les soupapes de sûreté, les pompes, les robinets, et en général de toutes les parties de la machine, est dirigé dans le condenseur au moyen de tubes.

La machine expérimentée au Champ-de-Mars en 1867, n'a consommé que 1^k50 de charbon par heure et par cheval-vapeur, tandis que la consommation s'élevait à 4^k50 avec les machines à vapeur d'eau. Suivant d'autres expériences rapportées par M. Frot, le rapport serait de $\frac{1^{\text{e}} 51}{4^{\text{e}} 05} = 0.373$ d'où résulterait pour les nouvelles machines une économie de 63 pour cent.

Quant à la dépense de transformation d'une machine à vapeur en machine à ammoniac, dès qu'il s'agirait de plus de 25 chevaux, elle ne serait pas au dessus de 150 fr. par cheval ; et, les frais ordinaires d'une machine à vapeur d'eau étant de 400 fr. par cheval et par an, il reste une économie de 250 fr. qui permettrait de payer en huit mois l'installation. Mais de cette économie, il faut déduire la valeur de l'ammoniac qui reviendrait à environ 0 fr. 25 c. le litre. Avec un générateur contenant 500 litres de dissolution on pourrait obtenir 50 chevaux, ce qui donne pour chacun, au plus 20 litres eu égard aux pertes, ou une dépense de 5 fr. et en renouvelant la dissolution tous les six mois, 10 fr. par an ; somme bien faible comparée à 250 fr. Il faut remarquer que l'auteur néglige les frais qu'occasionnerait l'entretien de la machine transformée, par conséquent, que le bénéfice indiqué serait nécessairement réduit d'autant.

Nous allons essayer d'examiner brièvement si les résultats énoncés sont confirmés théoriquement et pratiquement. Une machine à vapeur d'eau à condensation a pour coefficient économique une valeur déduite de la formule connue.

$$C = 406 + t \times 0,505 - v.$$

Dans laquelle il faut substituer successivement les valeurs de la température t dans la chaudière et dans le condenseur (t est la température de l'eau de vaporisation). On a pour six atmosphères, t égal à 160°; soit 40 degrés la température du condenseur, on obtient avec ces quantités deux valeurs C et C' dont la différence donne le nombre de calories utilisées et, en le divisant par le nombre de calories dépensées dans la chaudière

ou par C, on obtient la fraction qui représente le coefficient cherché. Dans le cas qui nous occupe, on a :

$$C = 606 + 0,305 \times 160 = 1^o$$

$$C' = 606 + 0,305 \times 40 = 1^o$$

d'où on tire, $\frac{C-C'}{C} = \frac{37}{655} = \frac{1}{18}$ pour coefficient économique de la machine ordinaire à comparer avec celle à ammoniacale travaillant à la même pression.

Nous devons remarquer que les expériences calorimétriques de M. Frot, nous montrent ou plutôt confirment l'affinité de l'ammoniacale pour l'eau en donnant le nombre de calories pour dissoudre le gaz, mais non celui dépensé pour utiliser le mélange d'eau et de gaz. Les 92 ou 126 calories de combinaison du gaz ne doivent donc pas entrer dans la comparaison des coefficients économiques des machines. Or, l'ammoniacale est liquéfié à 75° au dessous de zéro et pour le faire passer de l'état liquide à l'état gazeux, il faut dépenser 515 calories ; ce sont ces nombres qui doivent être substitués dans la formule ci-dessus. D'après M. Frot, le gaz ammoniac à la température de 89 degrés au dessus de zéro, donne une pression de six atmosphères, d'où il suit que du point de liquéfaction à cette pression, on compte 164°. Pour la vapeur d'eau, on a la même pression à 160°, différence 4 degrés qui s'explique facilement par des erreurs d'observations ou l'impureté du gaz. Si nous calculons que pour chaque degré d'augmentation de température du gaz, le coefficient soit proportionnel au nombre de calories par la vaporisation de l'eau ou de l'ammoniacale, c'est-à-dire, que si nous posons le rapport $\frac{606}{515} = \frac{0,505}{x}$

nous aurons pour coefficient du gaz 0,26. Supposons encore la température du condenseur à 40°, nous aurons :

$$C = 515 + 0,26 \times 164 - 1^{\circ}$$

$$C' = 515 + 0,26 \times 40 - 1^{\circ}$$

et $\frac{C-C'}{C} = \frac{32}{558} = \frac{1}{17}$, nombre sensiblement égal à celui

trouvé pour les machines ordinaires. En ayant égard au $\frac{1}{6}$ d'eau mélangée au gaz et en calculant le coefficient économique avec la température de 110°, on trouve $\frac{1}{16}$, différence qui provient de l'excès de température. On voit bien que le coefficient 0,26, ne présente qu'une valeur probable, que rien ne vient détruire la constance du coefficient économique. Mais, la condensation du gaz n'est pas faite à une température relative aussi basse que celle de la vapeur, il en résulte que le coefficient économique deviendrait plus faible pour les machines à ammoniaque; d'un autre côté, le nombre de calories à partir de la température de l'eau et de l'ammoniaque mis en action, est plus grand pour utiliser l'eau que le gaz; ce qui produit une compensation. Nous ne pourrions à ce sujet que faire des hypothèses que l'expérience ne confirmerait peut-être pas; c'est pourquoi, nous nous abstenons de poursuivre cet examen à ce point de vue. Cependant nous devons faire observer qu'à la température de 110 degrés, l'eau seule, donnerait une pression de un atmosphère et demi, c'est-à-dire le $\frac{1}{2}$ de la pression totale. D'où il suit que le gaz ne produit que quatre atmosphères et demi, tandis qu'en l'employant seul on obtient à 89° six atmosphères. La pression totale du gaz et de la vapeur est donc inférieure à celle qui résulterait en les faisant agir isolément; ce

qui est du reste d'accord avec l'observation, en effet, la force élastique des vapeurs mélangées n'est égale à la somme des tensions des vapeurs isolées, qu'autant que les liquides, tels que l'eau et l'huile, se mélangent difficilement. Dans les autres cas, en général, on constate que la force est inférieure et même moindre que celle du plus volatil des liquides : ainsi, un mélange de 10 parties d'alcool dans 100 parties d'eau à 61°, donne une pression barométrique de 203^{mes}, inférieure à 365^{mes} que produirait l'alcool seul et à *fortiori* de 155 donnée par l'eau isolée, ajoutée à cette dernière.

Les résultats énoncés pour les machines à ammoniac ne sont donc pas confirmés et s'il y a certains avantages dans ces nouvelles machines, ils sont peut-être plus que compensés par les sujétions qu'elles imposent et le mécanisme plus compliqué qu'elles exigent pour refroidir l'eau, le recueillement du gaz et les difficultés de maintenir l'eau également saturée. Quant à la consommation du charbon, pour la juger, il est indispensable qu'elle se fasse sur des machines également perfectionnées et en mesurant au dynamomètre la puissance des pistons lorsqu'ils travaillent à la même pression dans les chaudières. Aujourd'hui, la perfection apportée dans la confection des machines permet de ne consommer que 1^k 33 à 1^k 50 de charbon par cheval-vapeur et par heure, consommation aussi réduite que celles à l'ammoniac, d'après M. Frot. Si réellement l'usage du gaz ammoniac donnait des avantages aussi marqués que ceux qui sont indiqués ci-devant, il faudrait s'étonner qu'il ne se soit pas plus répandu. Ces avantages sont même exclusifs, si les machines à ammoniac sont moins encombrantes

que celles actuelles, et laissent plus d'espace pour le fret du commerce maritime; il est certain que les chaudières seraient insuffisantes, si, pour une cause quelconque, la perte du gaz se produisait. Quoiqu'il en soit il faut encourager et honorer les recherches que des hommes instruits font pour faire progresser l'industrie, l'étude de M. Frot est des plus intéressantes et mérite toute l'attention des hommes spéciaux.

Perpignan, le 12 janvier 1871.

RAPPORT SUR L'ENQUÊTE AGRICOLE,

Par **M. Sauveur MORER,**

Professeur au Collège de Perpignan, Membre résidant.



MESSIEURS,

Depuis bien longtemps, l'agriculture est l'objet, en France, des plus sérieuses études de la part du Gouvernement et des hommes soucieux de la grandeur de leur pays.

On se demande quelles sont les causes de son infériorité quand on la compare à l'industrie, et quel avenir nous prépare une pareille situation.

Pour mieux déterminer les vraies causes de cette infériorité, le Gouvernement a fait appel à tous ceux qui pourraient l'aider de leurs conseils, l'éclairer de leurs lumières, soutenir ses sympathies de leurs sympathies.

Le Corps Législatif s'est ému à son tour, et, après les solennelles discussions auxquelles ont donné lieu des débats restés célèbres, il a voulu se livrer lui-même à une enquête approfondie, sérieuse, sur les problèmes qui ont été soulevés dans son sein.

Les sociétés agricoles, composées d'hommes qui ont longtemps réfléchi à tout ce qui intéresse l'agriculture, ont été naturellement les premières consultées.

Dans notre dernière séance générale, M. Vilallongue Sylvestre, notre président, a nommé une commission chargée de répondre aux questions posées par l'enquête. Ces questions embrassent deux ordres de problèmes : les uns matériels, les autres moraux. Les premiers se rapportent nécessairement aux divers produits du sol, au moyen de les multiplier et d'en faciliter l'échange ; les problèmes moraux doivent aborder l'enseignement, l'assistance mutuelle, l'épargne.

Telles sont, Messieurs, les vues générales autour desquelles viennent se grouper les questions de l'enquête.

En me chargeant de présenter un ensemble des mémoires qui ont été rédigés, la commission ne m'a pas demandé des connaissances spéciales, mais un peu de patience et de discernement pour fondre dans un tout les opinions émises et faire ressortir les idées principales qui découlent de ses discussions et de ses travaux.

Permettez-moi d'abord quelques mots sur la composition de la commission.

L'agriculture proprement dite y est représentée par deux hommes habitués à partager vos suffrages.

M. Durand Laurent, qui, pendant un demi-siècle, a tenu haut et ferme le drapeau de l'agriculture, et qui a su par une pratique sage et prudente, faire progresser tout ce qu'il a entrepris et M. Labau, l'habile et savant professeur, le propagateur zélé des nouvelles doctrines.

dont le dévouement aux intérêts agricoles est au-dessus de tout éloge.

Les opinions de MM. Durand et Labar se rencontrent souvent, et si parfois elles semblent se combattre, c'est qu'ils envisagent les questions au point de vue des idées qu'ils ont apprises toute leur vie à aimer et à mettre en pratique.

Il est si difficile de dépouiller le vieil homme ! Mais ils finissent cependant par se donner la main en concluant l'un et l'autre à la liberté réciproque et complète des échanges.

Qui mieux que M. Sian pouvait parler d'arboriculture et de sériciculture. Il a de la passion pour les arbres, les fruits et les fleurs, et pour ces utiles lépidoptères dont les précieux travaux commencent à entrer pour un beau chiffre dans les produits de notre pays.

M. Siau a eu l'instinct de l'artiste et du poète. Quoi de plus doux et de plus agréable, en effet, que de passer sa vie au milieu des parterres parfumés, de cueillir et goûter les fruits de nos vergers, de suivre, à travers leurs brillantes métamorphoses, ces délicats bombyx qui travaillent avec tant d'entrain à « ourdir cette trame qui « pare » non-seulement « les dieux et les rois » mais qui enveloppe sous ses plis miroitants et gracieux la plus belle moitié du genre humain.

M. Jules Desprès, le lauréat de la prime d'honneur du dernier concours, était le représentant naturel de la sylviculture ; aussi a-t-il traité cette partie avec une connaissance parfaite du sujet. C'est avec plaisir que nous l'avons suivi au milieu de ses défricheurs, organisant ce colonage *partiaire* connu et pratiqué de temps immémorial dans toutes les parties montagneuses de nos contrées.

Une pareille organisation ne présente-t-elle pas d'une manière rudimentaire ces associations, pratiquées ailleurs et qui pourraient peut-être s'acclimater dans notre pays, du propriétaire et du travailleur du sol ? Les relations y gagneraient incontestablement, les travaux se feraient d'une manière plus sérieuse, et l'avenir se présenterait sans doute plus riant.

M. Lloubes Numa, l'actif et infatigable chercheur, a donné des renseignements exacts sur l'étendue de nos vignobles, les exportations par Port-Vendres pour l'Amérique, et quelques aperçus sur la loi du vinage et la circulation des produits agricoles ;

Le spirituel M. Mercadier a fourni des notes précieuses sur les alcools et la bière ; M. Morer enfin est venu jeter presque à chacune de vos discussions, son cri habituel « *delenda ignorantia* » car il ne voit toujours dans l'infériorité d'un pays que les funestes effets de l'ignorance.

En suivant presque pas à pas le questionnaire, il résulte tout d'abord de l'analyse des discussions et des travaux de la commission, que l'augmentation considérable des salaires et de la main d'œuvre conserve encore un heureux équilibre avec la cherté des denrées et la multiplicité des produits. Le sol est plus rémunérateur, et le résultat de cet état de choses est un accroissement de l'aisance générale.

Les rapports du personnel agricole avec le propriétaire sont moins faciles que par le passé. Y aurait-il donc une trop grande disproportion entre les conditions intellectuelles et morales du propriétaire et du travailleur ?

L'emploi des instruments aratoires perfectionnés a comblé jusqu'ici le vide qui se fait dans l'armée des tra-

vailleurs du sol. Ce vide tend cependant à s'accroître encore. Est-ce par le peu d'avantages qu'offre la position de l'ouvrier des champs ? Un salaire moindre que celui de l'artisan ; de rares et d'insuffisants secours en cas de maladie, car les sociétés de secours mutuels et l'assistance publique sont loin d'être organisées ; aucune distraction sérieuse, surtout morale, par l'absence d'instruction et de moyens d'alimenter l'intelligence et de satisfaire le cœur ; pas d'écoles du dimanche, presque pas de bibliothèque pour reposer un moment son esprit et l'arracher aux distractions coûteuses des lieux publics ; rien enfin qui lui fasse aimer les rudes travaux auxquels il se livre chaque jour, et qui l'attache agréablement aux lieux de sa naissance.

Voilà le lot de l'ouvrier du sol.

Et l'on est étonné que les villes s'encombrent d'enfants de la campagne ! Mais il ne saurait en être autrement, à moins que l'homme préférât la maladie à la santé, la faim à l'abondance, le sommeil à la vie, l'indifférence à l'amour de l'utile et du beau.

On ne s'explique pas que le questionnaire ait oublié deux questions de la plus haute importance : la caisse d'épargne et la caisse des retraites pour la vieillesse, qui influent d'une manière décisive sur l'avenir.

Qu'à l'ouvrier des villes l'ouvrier des champs puisse montrer un livret de la caisse d'épargne et un autre de la caisse des retraites pour la vieillesse, et celui-là se sentira inférieur. Il ne vantera plus avec tant de complaisance ses théâtres, ses faciles plaisirs, ses parties de table, toutes choses qui épuisent ses ressources et le

laissent sans défense contre les accidents du jour et les chances de l'avenir.

Mais ces idées d'épargne et de retraite ne peuvent naître et se vulgariser que par l'École, qui sera le berceau de la régénération morale future, si l'on est convaincu qu'en développant l'intelligence et la raison de tous, on arrivera à donner à la société les assises les plus durables et les plus sûres.

Sans ces préservatifs, en effet, qui sont les plus précieuses des garanties, l'état moral des ouvriers du sol n'aura pas de solides fondements, et le malaise des relations, le relâchement dans l'accomplissement du devoir augmenteront de plus en plus.

Pardonnez-moi, Messieurs, cette digression; Je l'ai crue nécessaire pour bien préciser que si l'état moral des ouvriers du sol ne s'améliore pas, c'est que toutes les forces intelligentes et sérieuses de la commune ne se donnent pas assez la main pour travailler à relever les cœurs, et pour montrer, par l'exemple et la création d'institutions utiles, que l'accomplissement du devoir procure pour le présent et pour l'avenir les satisfactions les plus pures et les plus légitimes.

Je reviens à l'enquête.

Les engrais ne sont pas assez recherchés, les procédés de culture s'améliorent, les animaux de boucherie enchérissent toujours, ce qui doit forcément amener, partout où faire se pourra, la substitution des races ovines à viande aux races à laine. L'extension des fourrages facilitera sans doute l'engraissement sur une plus large échelle, et le développement de l'instruction, en permettant de recueillir plus souvent et de comparer ce qui se

fait ailleurs, fournira les plus sûrs moyens d'arriver à de bons résultats.

Le prix des laines ne préoccupera plus le propriétaire, puisqu'elles formeront une partie accessoire du rendement des troupeaux. La race ovine, ainsi transformée, se multipliera rapidement, et ceux qui, les premiers, auront tenté l'expérience, se féliciteront sans doute les premiers d'avoir abandonné les anciens errements pour donner l'exemple d'une fructueuse initiative, commandée par de nouveaux besoins et d'autres circonstances.

Pourquoi penser alors à hérissier encore nos frontières de droits protecteurs ? Les fraternelles idées qui dominent aujourd'hui dans les conseils des nations s'opposent autant que nos intérêts bien entendus au rétablissement de toute entrave.

Il nous serait d'ailleurs impossible de protéger nos toisons, car l'Algérie, cette France africaine, nous enverra bientôt des quantités considérables de laines aussi belles et aussi riches que celles d'Amérique et d'Australie. Proscrirons-nous notre sœur ? Ecarterons-nous tout ce qui vient de l'étranger ?

Tel ne peut être votre avis, Messieurs, car alors comment nous plaindre si l'on usait de représailles ?

Les alcools et les bières ne présentent pas, dans notre pays, une sérieuse importance.

Mais la vigne grandit enfin, et il nous sera donné, quoique venant les derniers dans la voie du progrès, de voir le pampre couvrir fructueusement nos plaines et nos coteaux.

Depuis longtemps déjà nos jardins étalent leurs primeurs aux regards étonnés de l'étranger qui nous les

paye au poids de l'or, et nos fruits, si savoureux et si beaux, s'offrent, après avoir couvert les tables luxueuses, aux modestes ménages de nos campagnes et de nos ateliers.

Mais aux vins, aux primeurs, aux fruits, il faut des débouchés, et nous devons toujours travailler à nous les faire ouvrir larges et nombreux.

Pour arriver à ce résultat, offrons à tous les peuples une main amie ; que *La liberté dans l'échange soit complètement réciproque*, et, délivrée des douanes, restes honteux des siècles où la force parquait à l'étroit les enfants d'une même race, montrons au monde que la liberté n'a jamais nui à ceux qui l'ont voulue pour tous complète, entière ; mais sage, prudente, pour marcher sûrement à la conquête de l'avenir.

La sériciculture lutte avec énergie contre l'épidémie qui la décime, et travaille, par un sage système de sélection rationnelle, à reconstituer une race robuste forte et exempte de maladies.

Vous connaissez tous, Messieurs, les travaux et les efforts de notre Président pour atteindre ce résultat.

Les éducations se multiplient ; les petits ménages se livrent avec ardeur à cette lucrative industrie, et se procurent ainsi des ressources en dehors de leurs occupations habituelles.

Les petites éducations remplaçant les vastes magnaneries, rappellent involontairement la petite culture en regard de la grande.

Cette division ne mettra-t-elle pas un terme à l'épidémie qui sévit contre la race bombyx ?

Nos montagnes se reboisent peu à peu : nous serions

heureux que le reboisement se pratiquât aussi sur les parties les plus dénudées.

Qu'il me soit permis de rappeler que la société agricole avait pris l'engagement de se livrer à des essais qui auraient puissamment contribué, s'ils avaient réussi, à cette immense restauration. Il serait nécessaire que nous nous missions bientôt à l'œuvre. On ne prêche jamais mieux que par l'exemple. Dans le reboisement de nos montagnes sont les sources des pluies bienfaisantes qui décupleraient la richesse de notre sol, en mettant un terme aux dévorantes sécheresses qui le désolent.

Je ne puis passer sous silence les belles plantations de micocouliers ou bois de Perpignan, qui ont permis de développer une industrie toute roussillonnaise, celle des manches de fouet, que nous devons surtout à MM. Massot. Il y a vingt ans que l'on pensait à peine à utiliser le micocoulier pour l'industrie, aujourd'hui trois cents ouvriers sont occupés à transformer le bois de Perpignan en manches de fouet légers et flexibles et en cannes aussi élégantes qu'originales. Honneur à MM. Massot d'une pareille initiative.

Nos divers produits agricoles, que l'état de nos voies de communication n'empêche pas de réunir sur de grands centres commerciaux, vont au loin emportés par les chemins de fer, traversent l'Océan sur les navires rapides, et font connaître au monde entier ce que fait éclore notre beau soleil et que fécondent nos sucurs. Ils franchiraient encore en plus grande quantité les limites de notre département si les tarifs des chemins de fer, la législation rurale, les règlements intérieurs, les traités de commerce facilitaient les opérations commerciales et

de transport, et surtout si les institutions de crédit venaient en aide aux intelligences développées par un enseignement plus sérieux, et leur permettaient d'améliorer le sol.

Quelle serait encore l'augmentation des produits si les institutions de crédit agricole étaient à la portée des petits propriétaires ruraux et des fermiers, et si la législation venait encourager tous les essais, soutenir toutes les tentatives, féconder tous les résultats ! Aussi demanderons-nous surtout que la législation soit à la fois encourageante et protectrice, que les règlements n'opposent aucune entrave à la libre expansion de toutes les initiatives, que les institutions de crédit agricole se multiplient et se vulgarisent pour donner la main à tous ceux qui veulent marcher dans la voie des sages et fructueuses améliorations.

Mais ce qui doit puissamment aider aux transactions, ce sont les traités de commerce. C'est par l'échange des produits, souvent précurseur de l'échange des idées, que les nations apprennent à se connaître, à s'apprécier, à s'aimer. Les traités de commerce ne doivent pas être considérés au point de vue purement matériel, le côté moral doit constamment dominer dans l'examen de leurs clauses multiples et de leurs modifications essentielles. Les traités de commerce sont les chaînons qui réunissent les nations à une même idée, le souffle bienfaisant qui les pousse vers les mêmes rivages, le centre d'où rayonnent les aspirations généreuses qui les font tendre vers un but commun : *l'alliance intime de toutes les parties disjointes de l'humanité.*

De là naît cette réciprocité dans la liberté des transac-

tions commerciales, que tous les peuples doivent chercher à conquérir par tous les moyens sympathiques aux cœurs généreux et aux intelligences élevées.

Hélas ! il faut quelque temps encore, quelques siècles peut-être, avant que les peuples se pressent fraternellement la main, que les susceptibilités nationales s'apaisent, que les douloureux et sanglants souvenirs disparaissent. Mais enfin, les étapes déjà parcourues vers cet embrassement général doivent faire espérer que ce but noble et élevé sera un jour atteint, à la condition cependant de travailler de toutes nos forces, de toute notre activité, de tout notre dévouement à rapprocher le moment heureux et solennel de cette communion universelle.

En demandant que les barrières douanières tombent, n'oublions pas les barrières intérieures. Que les traités de commerce qui nous laisseront entrer en Angleterre, par exemple, ne voient pas leur action libérale érudée par des droits d'octroi presque prohibitifs, qui ne permettraient pas à nos produits de franchir l'enceinte des villes.

Mais surtout que les octrois disparaissent en France, ou du moins que les droits deviennent illusoires si la suppression radicale n'en est pas encore possible.

En résumé, la commission propose d'appeler la sérieuse attention du Gouvernement :

1. Sur la révision de la législation rurale, sur les délais et les droits de procédure, sur les droits de succession, de licitation, de vente, afin de diminuer peu à peu les droits de toute sorte qui frappent les transactions et les transmissions.

Le personnel agricole n'a pas sensiblement diminué dans certaines parties du département; dans d'autres, il y a pénurie à certaines époques.

S'il y a insuffisance d'ouvriers agricoles, quelles en sont les causes ?

Il est assez difficile de bien préciser les causes de l'insuffisance d'ouvriers agricoles: extension de certaines cultures, émigration, abâtardissement de la population.

4. Dans quelle proportion s'est effectué, dans la dernière période décennale, le mouvement d'émigration des populations rurales, tant à l'intérieur que vers l'étranger ?

Si dans certaines localités l'émigration se prononce d'une manière sensible, c'est que la ville présente un travail plus lucratif, des distractions plus nombreuses.

L'émigration vers l'étranger s'accuse aussi assez fortement dans certaines localités; on peut la porter en général de 2 à 3 p. ‰.

Quels ont été les effets de cette double émigration, et quels moyens pratiques proposerait-on pour la modérer ?

L'augmentation des salaires; mais surtout de faire arriver à la campagne, par le retour de certains émigrants, des idées qui y étaient jusque là étrangères, et qui tendent plus à la désorganisation qu'à l'ordre et à la conservation.

Les moyens pour la modérer seraient l'interdiction de la mendicité, la création de sociétés de secours mutuels, l'organisation de l'assistance publique, le ralentissement des travaux des villes, la satisfaction des aspirations morales et intellectuelles des campagnes par une organisation mieux entendue de l'enseignement cantonal.

5. Quelle a été l'influence exercée sur le personnel agricole, sur le taux des salaires et de la main-d'œuvre

par l'emploi des machines dans l'agriculture ? L'emploi de ces machines s'est-il déjà étendu dans la contrée et a-t-il une tendance à se vulgariser ?

L'emploi des machines est lent à se vulgariser. Celui des instruments aratoires ne rencontre pas les mêmes difficultés. Leur influence n'a donc pas été sensible sur le taux des salaires et de la main d'œuvre.

6. La somme de travail obtenue des ouvriers agricoles est-elle plus ou moins grande que par le passé ?

La somme de travail obtenue est moins grande que par le passé, et le travail est moins bien fait.

7. Les conditions d'existence de cette partie de la population se sont-elles améliorées ?

Les conditions d'existence au point de vue matériel se sont améliorées, mais avec les progrès accomplis se sont accrus les besoins, et l'épargne n'est pas le résultat de cette situation. Les conditions d'existence au point de vue moral ne sont pas en rapport avec les précédentes, malgré le développement de l'instruction.

S'est-il produit des modifications favorables dans la manière dont elle est nourrie, vêtue et logée ?

Elle est mieux nourrie, mieux logée, mieux vêtue, mais en général moins bien linée.

L'instruction primaire est-elle dirigée dans un sens favorable à l'agriculture ? Quelle est son influence sur le choix des professions ?

Quoique l'instruction primaire soit dirigée dans un sens favorable à l'agriculture (*un professeur savant et zélé fait un cours d'agriculture à l'Ecole Normale et au Collège*), son action n'est pas encore bien sensible. Si dans chaque grand centre de population s'élevait un établissement d'instruction sérieuse, on pour-

rait y faire un cours d'agriculture et avoir un champ d'expérimentation. Au milieu des campagnes et répandus sur toute l'étendue de l'empire, cet établissement aurait une influence qui se ferait immédiatement sentir partout.

On ne peut affirmer d'une manière certaine que l'influence de l'instruction primaire ait été sensiblement favorable à l'agriculture. Son influence sur le choix des professions a été plus marquée : aussitôt qu'un enfant sait lire, écrire et compter, on pense à lui donner un état. Cette tendance s'arrêterait si l'instruction primaire était généralement et fortement organisée.

Les sociétés de secours mutuels sont-elles suffisamment répandues dans les campagnes ?

Les sociétés de secours mutuels ne sont pas suffisamment répandues. L'ignorance empêche d'en comprendre les bienfaits, et les personnes influentes ne pensent pas assez à leur organisation.

L'assistance publique y est-elle convenablement organisée ?

L'assistance publique organisée est inconnue dans nos campagnes. Elle s'exerce d'une manière toute individuelle et devient capricieuse et exigeante, ce qui la fait peu désirer.

8. S'est-il opéré des changements dans l'état moral des ouvriers de la campagne ?

Leurs relations avec ceux qui les emploient sont-elles moins faciles qu'autrefois ? Quels sont les causes et les effets des changements survenus sous ce rapport ?

Oui, mais pas souvent d'une manière heureuse. Leurs relations avec ceux qui les emploient sont moins faciles qu'autrefois. De vagues aspirations vers un bien-être meilleur, des idées plus ou moins absurdes qui se font jour dans nos campagnes, la dégénérescence des mœurs de la classe moyenne et élevée, qui jette la démoralisation dans les classes pauvres, créent et entretiennent des animosités qui souhaitent l'instant des représailles.

9. Y aurait-il avantage à établir la faculté du livret pour les ouvriers agricoles ?

Ce n'est pas possible.

§ 3. Engrais. — Amendements.

10. La production du fumier est-elle suffisante? Y a-t-il besoin d'y suppléer par l'achat d'engrais naturels ou artificiels ?

La production du fumier est insuffisante. On doit y suppléer par les engrais artificiels. Cependant les engrais naturels ne sont pas assez généralement utilisés.

11. Quelles sont les dépenses nécessitées par le chaulage, le marnage et les autres amendements? Quelles difficultés éprouve-t-on à se procurer les matières les plus propres à améliorer la qualité du sol ?

Le chaulage et le marnage ne sont pas pratiqués, cela provient de la cherté de la chaux et de la rareté des gisements de marnes.

§ 4. Procédés de culture.

12. Quels ont été, depuis un certain nombre d'années, les progrès accomplis dans la culture du sol, et dans quelle mesure les divers procédés agricoles se sont-ils perfectionnés ?

Les prairies artificielles ne se sont pas multipliées : d'heureuses modifications se sont introduites dans l'outillage agricole, surtout concernant la charrue, la herse et le rouleau. Les labours profonds sont pratiqués, ils commencent même à l'être dans les parties de nos montagnes qui en sont susceptibles.

Ces causes réunies ont permis d'affermir les terres de 30 à 50 p. 0/0 plus cher qu'il y a vingt ans.

Dans certaines parties du département, on défriche largement à la pioche, et, par une espèce d'association entre le propriétaire

et le défricheur, on est parvenu à transformer des terrains couverts de bruyères desséchées en des bois productifs et utiles à la tonnellerie, au charbonnage, etc. etc.

§ 5. Animaux.

13. Quelle a été l'influence sur les frais d'achat, d'élevage et d'engraissement et sur le prix de vente des animaux de diverses espèces, du régime économique établi en 1860, par comparaison avec la période décennale précédente ?

Les frais d'achats, d'élevage et d'engraissement se sont considérablement élevés, trop élevés. Le prix s'est augmenté pour le bœuf et les moutons de 30 p. 0/0.

Il est difficile d'attribuer ces changements à la loi économique de 1860 ou à l'aisance relative plus grande de nos campagnes.

14. Existe-t-il un trop grand écart entre le prix du bétail sur pied et le prix de vente au détail ? A quelle raison doit-on attribuer cet écart, s'il existe ?

La liberté de la boucherie nivelle tout.

15. Quel parti les cultivateurs tirent-ils des produits provenant des animaux, tels que le lait, le beurre, fromage, etc. ?

Ces diverses industries n'ont pas d'importance dans le département.

Quelles ressources trouvent-ils dans l'élevage de la volaille ?

De très faibles.

§ 6. Laines.

16. Quelles variations a subies le prix des laines dans les trois dernières périodes décennales, à quelles causes doivent être attribuées ces variations ?

De 1840 à 1860, la variation des prix a été de peu d'import-

tance ; mais de 1860 à 1866, les prix ont constamment baissé , et depuis 1866 la baisse a été désastreuse, elle est descendue jusqu'à 50 p. 0/0. Ces variations sont dues à la concurrence des laines étrangères.

17. Quelle influence ces variations ont-elles exercé sur les troupeaux de la race ovine en France ? La quantité de moutons a-t-elle augmenté ou diminué dans cette triple période décennale ?

Dans notre département, la population ovine a diminué de 50 p. 0/0.

18. La substitution de races étrangères aux races indigènes et les croisements de races ont-ils donné des résultats qui compensent la diminution du prix des laines ?

Les expériences ont été tentées sur une si petite échelle qu'elles n'ont exercé aucune influence ; on ne peut citer que quelques rares croisements avec les south-towns et les barbarins.

19. Quels sont les moyens pratiques proposés par la culture pour la mettre à même de soutenir la concurrence des laines étrangères et de conserver ses troupeaux de moutons ?

Compenser la moins value des laines par une plus grande quantité de viande produite plus rapidement, par l'amélioration des races par la sélection et le croisement partout où il sera possible de s'y livrer.

Quel a été le prix par tête de mouton de boucherie à l'âge d'un, de deux et de trois ans, pendant les trois périodes décennales ?

Pendant les trois dernières périodes décennales, ces prix ont augmenté de 20 p. 0/0, et même de 30 p. 0/0 dans ces derniers temps.

§ 7. Céréales.

20. Quel est le rendement, par hectare et depuis vingt ans, de chaque espèce de céréales ?

Blés 15 hectolitres — Seigle, 14 hect. — Orge, 30 hect. — avoine 24 hect.

Dans quelle proportion la production a-t-elle augmenté ou diminué ? La qualité s'est-elle améliorée ? A quelles causes doit-on attribuer ces variations ?

La production a un peu diminué et tend à diminuer chaque jour par suite de l'extension de la viticulture et l'introduction des blés étrangers.

21. La formation de réserves de grains dans la grande et la petite culture est-elle aussi importante que par le passé ?

Ces réserves n'existent pas.

§ 10. Sucres. — Alcools. — Bière.

24. Quelle est l'importance de la fabrication des sucres indigènes dans la contrée ?

Nulle.

La production des alcools y joue-t-elle un rôle considérable ?

La production des alcools (de vin) est assez bornée, elle ne s'exerce chez le riche viticulteur que pour le vinage. — Quelques rares usines fonctionnent dans les grands centres viticoles, mais l'industrie de l'alcool est à peu près nulle dans le département.

Quelles sont les observations que vous avez à présenter sur les tarifs concernant l'industrie de la brasserie, et sur le mode de perception de l'impôt qui frappe cette fabrication ?

L'industrie de la brasserie a fort peu d'importance dans le département. Le droit sur les bières (boisson de luxe dans le pays) est de 2 fr. 40 c. en principal par hectolitre, et, chose étonnante, moindre que le droit de détail sur les vins (boisson de première nécessité). Ce tarif n'a pas donné lieu à de plaintes légitimes.

§ 11. Vignes, Vins et Eaux-de-Vie.

25. La culture de la vigne a-t-elle reçu de l'extension depuis trente ans ?

Elle s'est accrue d'un tiers en étendue et du double en produit par suite des plantations faites dans des fonds de grande fertilité.

Quelles modifications a-t-elle subies, et quelles sont les causes de ces modifications ?

Elle est mieux entendue, et elle tend à devenir dans la plaine la principale culture. La qualité donnant un bénéfice moindre a été sacrifiée à la quantité. Cependant les crûs recherchés conservent leur supériorité, car dans les terrains qui les produisent, ce n'est pas le plant qui a changé, c'est la culture qui est mieux soignée.

Quelle influence a exercé la dernière loi sur le vinage ?

La dernière loi sur le vinage a été désastreuse pour nos contrées et le trésor, le riche propriétaire seul a pu lutter contre la suppression du privilège nécessaire que lui a enlevé la loi de 1866; mais le petit propriétaire a éprouvé une perte énorme, parce qu'il ne peut pas jouir de la tolérance. L'abaissement des droits peut seul atténuer ses mauvais effets.

26. Quels sont les prix de vente des vins et des eaux-de-vie et quels changements ont-ils subi depuis vingt ans ?

Première qualité, moyenne, 25 fr. l'hectol., au lieu de 20 fr.

Deuxième id. id. 18 " " " 12

Le placement des vins et des eaux-de-vie des diverses qualités est-il plus ou moins facile que par le passé ?

Plus facile, grâce au meilleur mode de transport et d'expédition, et au plus grand nombre de débouchés.

§ 12. Arbres et Fruits.

28. Quelle est l'importance de l'exportation des fruits ? Quel accroissement a-t-elle reçu depuis vingt ans par périodes décennales ?

L'exportation des fruits a une importance considérable : pour 3.250.000 kilogrammes, d'une valeur de 3.150.000 francs.

PÉRIODES	QUANTITÉ	VALEUR	ACCROISSEMENT EN QUANTITÉ	ACCROISSEMENT EN VALEUR
1849	3.000.000	950.000		
1859	4.500.000	1.800.000	33 % s. 1849	47 % s. 1849
1869	6.325.000	3.150.000	29 % s. 1859	13 % s. 1859

§ 13. Sériciculture.

29. Quelles sont les conditions actuelles de la culture des mûriers et de l'éducation des vers à soie ?

Quelle différence y a-t-il entre l'ancien état de choses et la situation actuelle ?

Des plantations nombreuses ont été faites depuis trois ans, surtout dans les contrées montagneuses; elles sont insuffisantes, en égard au développement que prend notre industrie séricole, qui doit être limitée à la quantité de mûriers cultivés. L'administration devrait favoriser les plantations sur les routes et encourager celles des particuliers.

L'élevage des vers à soie est prospère, des améliorations dans la situation sanitaire des vers ont été reconnues.

52 communes se livrent à cette industrie. Le rendement moyen est de 30 kilogrammes de cocons par 25 grammes de graine. Les cocons ont été vendus à 8 francs le kilogr., pour la filature. Le tiers de la récolte a été consacré à la reproduction.

Par suite de l'invasion de la maladie en 1847, et qui devint très intense en 1848, l'élevage fut abandonné en 1849; une partie des mûriers furent arrachés.

En 1859 les éducations ont été reprises; les améliorations sont successives.

Avant l'épidémie, le rendement moyen était de 20 à 25 kilogr. par 25 grammes de graine. — A cette époque, les magnaneries posaient chacune de 10 à 40 onces de graine, dont les produits se vendaient pour la filature, au prix de 3 et 4 fr. le kilogr.

Aujourd'hui, la généralité de nos éducations sont pratiquées avec 5, 12 et 25 grammes, dans le but d'en vendre les cocons pour le grainage, aux prix de 10, 12 et 15 fr. le kilogramme.

Le rendement moyen par 25 grammes de graine est de 30 kilogrammes de cocons.

§ 14. Silviculture.

30. Dans quelle proportion s'est augmentée l'importation des bois étrangers dans la dernière période décennale? Ces importations ont-elles pesé sur le prix des bois en France, ou bien sont-elles nécessitées par l'insuffisance de nos propres produits, et les prix se sont-ils soutenus ou élevés?

L'importation des bois étrangers a subi un mouvement à peu près trois fois plus considérable dans la dernière période décennale que dans le passé.

Par la facilité des transports et l'adoption des pièces en fonte et en fer pour les constructions, l'équilibre n'a pas sensiblement varié.

31. Est-il à craindre qu'en présence de besoins tou-

jours croissants, notamment à raison de la consommation si considérable de traverses de chemins de fer, les approvisionnements ne puissent faire défaut dans un avenir plus ou moins éloigné ?

Quels seraient les moyens de parer à cet inconvénient ?

Une tendance générale s'est manifestée depuis quelque temps dans le sens des plantations en tous genres. Si ces dispositions continuent, il est à supposer que les productions forestières pourront satisfaire à toutes les exigences.

Une exception doit être faite pour les bois de marine de l'État, auquel incombe seul le soin de suffire à ce service.

32. Les existences des bois de service tendent-elles à s'augmenter ou à s'amoindrir ?

Les exigences des bois de service tendent à s'augmenter.

Ne serait-il pas utile, même nécessaire, que les forêts de l'État, partout où le sol le permet, fussent converties en haute futaie pour ne pas se trouver un jour dans la dépendance de l'étranger pour des bois d'œuvre ?

Il est indispensable que l'État convertisse ses forêts en haute futaie pour ne pas se trouver un jour dans la dépendance de l'étranger pour des bois d'œuvre.

33. Quelle influence ont exercé sur les produits forestiers :

1° La substitution du fer au bois pour la charpente ?

La substitution du fer au bois de charpente n'a pas amené d'effets sensibles sur les produits forestiers ; mais le bois feuillard employé dans la tonnellerie a éprouvé quelque dépréciation.

2° La substitution de la houille au bois, tant pour l'usage domestique que pour les besoins de l'industrie, notamment des hauts-fourneaux ?

La substitution de la houille au bois, tant pour l'usage domestique que pour les besoins de l'industrie, notamment des hauts fourneaux, a eu pour résultat l'avilissement des charbons de bois.

34. Le régime économique inauguré par les traités de commerce est-il cause de la dépréciation partielle du sol forestier si elle existe ?

Le régime économique inauguré par les traités de commerce, en réduisant en France la fabrication du fer, a été cause de la dépréciation du sol forestier.

35. Les traités de commerce ont-ils porté atteinte à la valeur des bois, à celle de leurs produits résineux et de leurs écorces ?

En dehors des considérations précédentes, les traités de commerce n'ont pas porté d'atteinte sensible à la valeur des bois et de leurs écorces.

II. — Circulation des produits agricoles. Débouchés.

36. Quelles facilités et quels obstacles rencontrent l'écoulement et le placement des produits agricoles de la contrée, leur circulation, leur transport ?

L'inachèvement ou le mauvais état des voies de communication, le taux exagéré des droits d'octroi qui pèsent sur les seuls produits agricoles, ceux des chemins de fer qui sont énormes et inégaux pour les mêmes parcours, et surtout la non réciprocité pour la liberté de commerce, et aussi les tarifs exagérés du Midi qui frappent les produits du département plus que ceux des autres contrées.

37. Quelle est la direction donnée aux produits agricoles, et quelles variations cette direction a-t-elle éprouvée depuis trente ans, par périodes décennales ?

Les principaux centres de la France, l'Angleterre, le Brésil, l'Allemagne. Depuis quelques années nos vins ne se présentent plus sur les marchés des États-Unis par suite des droits prohibitifs qui pèsent sur les produits français depuis la guerre du Mexique.

38. La facilité et la rapidité plus grandes des communications ont-elles donné de l'extension aux expéditions à des distances éloignées?

Sans doute; mais ces expéditions sont relativement bornées à cause des traités de commerce, qui n'établissent pas d'une manière complète la réciprocité dans la liberté.

Quels sont les produits qui ont plus particulièrement pris part à ce mouvement ?

Le vin, les fruits, les produits maraîchers, les bois dits de Perpignan (*micoucouliers*) travaillés.

39. Quelles sont les améliorations qui pourraient être apportées dans les voies de transport et dans les tarifs qui leur sont appliqués, au point de vue de l'agriculture ?

L'égalité des prix de transport par série des marchandises par tonne et par kilomètre, sur toutes les lignes de chemins de fer avec réduction progressive de 100 en 100 kilomètres.

III. — Capitaux. Moyens de crédit.

40. Les propriétaires de biens ruraux ou ceux qui les exploitent possèdent-ils des capitaux suffisants pour les besoins de la culture, le perfectionnement des procédés et l'amélioration des terres ?

En général non.

Ils s'en procurent par le système d'emprunts ordinaires, ce qui les rend très onéreux. Les facilités ou les obstacles qu'ils ren-

contentent sont en rapport avec la richesse ou la pauvreté du milieu où ils se trouvent.

S'il n'en est pas ainsi, comment peuvent-ils se procurer ces capitaux ? Quelles facilités ou quels obstacles rencontrent-ils à cet égard ?

Le propriétaire n'a pas compris en général, dans notre département, du moins jusqu'à ces derniers temps, que le meilleur placement était celui de l'amélioration du sol. Les idées de crédit ne sont pas assez comprises. Il faudrait que le gouvernement vint en aide à l'agriculture en lui facilitant sans les difficultés actuelles, l'accès des emprunts au crédit foncier. La petite propriété est toujours sacrifiée. Si le crédit foncier était facilement accessible aux petits propriétaires, le progrès en agriculture serait immense.

IV. — Législation, Règlements.

41. Quels ont été les effets produits par le nouveau système économique qui régit notre commerce d'importation et d'exportation des grains depuis la loi du 15 juin 1861 ?

Ses effets ont été en général bienfaisants pour le consommateur, mais non pas pour le propriétaire de laines et de céréales. Il ne faut pas se dissimuler que l'on ne change pas facilement de vêtement agricole, surtout dans un pays où la propriété est très divisée, et où jusqu'ici l'exploitation a été en général dirigée par la partie la moins éclairée de la population.

43. Quelle influence le développement et la prospérité de l'industrie exercent-ils sur l'agriculture ?

Cette influence ne s'est pas fait sentir autant dans le département qu'ailleurs, l'horticulture, les bois dits de Perpignan, le vin, font d'heureuses exceptions.

V. — Traités de commerce.

44. Quelle action ont pu exercer les divers traités de commerce au point de vue du placement, des prix de vente et des débouchés extérieurs des divers produits agricoles ?

Nos vins se sont vus sacrifiés pour faciliter l'entrée d'autres produits et sous la loi de 1869, les vins étrangers venaient même supplanter notre meilleur produit jusque sur nos marchés français.

45. Quelle influence ces mêmes traités ont-ils pu avoir sur les prix de vente et de location des terres qui sont à portée de profiter des nouveaux débouchés extérieurs qu'ils ont créés ?

Les terres ont augmenté de valeur, le prix de fermage s'est élevé.

46. Quel a été l'effet de ces traités sur l'importation étrangère et par suite sur le prix de revient des matières premières servant à l'agriculture, notamment les fers et par suite les machines agricoles et les instruments aratoires, les engrais ou autres substances servant à l'amendement des terres, les étoffes et les vêtements, etc ?

Certaines matières n'ont pas baissé, cependant les prix des fers ont favorisé l'extension des instruments aratoires; les engrais se multiplient, les étoffes et les vêtements sont moins chers.

VI. — Questions générales.

47. Quels sont, dans la législation civile et générale, et dans les traités existants, les points auxquels il paraîtrait y avoir lieu d'apporter des modifications dans l'intérêt de l'agriculture ?

Il conviendrait de simplifier toutes les procédures; de diminuer les frais de droits de succession, qui ne devraient être payés

que sur l'actif de la succession, d'introduire un jury auprès du juge de paix pour toutes les questions qui en seraient susceptibles, conclure des traités favorables à nos vins.

48. Quels sont, dans la législation fiscale et les tarifs de douane, les points auxquels il y aurait lieu d'apporter des modifications dans l'intérêt de l'agriculture ?

Chercher à la rendre moins vexatoire, et abaisser les tarifs de douanes jusqu'à ce qu'ils disparaissent.

49. Quelles sont les autres causes qui ont pu influencer dans un sens favorable ou nuisible sur la prospérité agricole ?

Les institutions de crédit qui manquent complètement pour l'agriculture. Le crédit foncier devrait se mettre à la portée de la plus petite propriété par l'abaissement de son taux d'intérêt et d'amortissement, et par la suppression de difficultés qui empêchent le petit propriétaire de l'aborder.

Relever l'enseignement dans les campagnes. Vulgariser la caisse d'épargne, et faire entrer dans les masses les idées de retraite et d'avenir pour les appeler à l'ordre et à l'économie.



HISTOIRE NATURELLE
DU DÉPARTEMENT DES PYRÉNÉES-ORIENTALES
ENTOMOLOGIE.

Par **M. P. Pellet**, membre résident.

**Description d'un nouvel Insecte de la Famille des *Lamellicornes*
ou *Scarabéides* : Genre *Trichius* de Fabricius.**

TRICHIUS NOUÏ, mhi.

Longueur : 14 millimètres ; largeur : 7 millimètres.

L'épistome très allongé et deux fois plus étroit que la tête, donne à cet insecte un faux air de bruche. Tête noire, rugueuse ; front couvert de poils jaunes, fins et serrés ; languette d'une belle couleur orange ; palpes labiaux noirs, extrémité rougeâtre, premier article des antennes noir, deuxième et troisième noirs à leur naissance, rougeâtres à leur extrémité, les autres rouges et ceux formant la massue noirs : une forte excavation placée entre l'œil et la naissance de l'épistome permet le jeu des antennes ; les yeux sont très saillants. Corselet arrondi, ponctué, un peu plus étroit que les élytres ; couvert d'un velours jaune serré sur les bords extérieurs, presque nul au centre ; il est traversé par une raie profonde en face de l'écusson et qui va en diminuant jusqu'à auprès du front, où elle disparaît totalement. Elytres

presque carrés, légèrement arrondis aux quatre angles; complètement noirs, sauf trois taches et un point de couleur jaune sur chacune; la première tache, placée un peu au dessous de l'épaule, n'arrive pas jusqu'à la suture des élytres; elle est brusquement interrompue par une autre tache linéaire qui suit la suture; cette tache est donc perpendiculaire à la première, qui est deux fois plus large qu'elle; la troisième qui suit le point est parallèle à la première et deux fois plus petite. Dessous du corps noir et velu, sauf l'abdomen qui l'est à peine. Pattes noires, cuisses velues sauf les deux des pattes de derrière; jambes antérieures bidentées; torses très longs.

Cette espèce tient le milieu entre le *Fasciatus*, de Linné dont elle se rapproche par la bande basilaire entière et le *Zonatus* de Germar; mais, ses élytres presque toutes noires, et la disposition des taches l'en séparent absolument.

Cette nouvelle et belle espèce a été trouvée par mon ami Michel Nou, de Vernet-les-Bains, à qui je la dédie, dans cette riche et intéressante région sub-alpine du Canigou qui doit renfermer bien des nouveautés. Le peu d'heures qu'il est permis d'y séjourner oblige les naturalistes à des recherches toujours superficielles; et c'est pourquoi, malgré son intrépidité et son habileté bien connues, Michel Nou n'a pu, jusqu'ici, prendre qu'un exemplaire de ce bel insecte. Il en est de même de la *Gymindis Canigonnensis*, trouvée une seule fois par Guinemer et que j'ai décrite, vu sa rareté, dans mon travail sur les insectes du département, et faisant suite à celui du docteur Louis Companyo, père.

Espérons qu'à la patience de notre ami viendra se joindre un de ces hasards heureux sur lesquels il faut toujours compter dans nos découvertes entomologiques et autres. C'est ce hasard qui m'a amené à découvrir dans la vallée de Vernet-les-Bains, sur le tronc nouvellement abattu d'un cyprès, un insecte de la famille des longicornes et que je crois nouveau; c'est le *Callidium Verneti*, *mihi*; longueur, 18 millimètres; largeur, 7 millimètres. Dessus du corps, tête, corselet et antennes noirs; toute la tête, le premier article des antennes et le corselet recouverts de poils fauves très longs. Antennes de mâle presque aussi longues que le corps; celles de la femelle atteignent les deux tiers seulement. Tête et corselet fortement ponctués; corselet ayant cinq parties saillantes sur le milieu; il a la forme du corselet d'un *Ditamus*, c'est-à-dire en cœur; il se rapproche beaucoup de celui du *Callidium undatum* de Linné; il est plus large en avant. Ecusson nain, légèrement ponctué, avec des poils jaunes, courts. Elytres fortement ponctuées, chargées de poils fauves, la moitié moins longs que ceux de la tête; couleur de chocolat clair dont la teinte s'éclaircit en allant vers l'extrémité; parées chacune de deux bandes noires très peu ondulées; l'une au centre, l'autre apicale, d'un tiers plus large que la première; arrivant toutes les deux jusqu'aux bords externes et absorbant la suture; ayant chacune deux lignes faiblement élevées, parallèles, partant à égale distance entre l'épaule et l'écusson et arrivant jusqu'à la moitié de la seconde bande noire; celles de la femelle beaucoup plus larges que celles du mâle. Dessous du corps noir, ponctué et recouvert

de longs poils fauves ainsi que les pattes qui sont noires avec les tarses et les crochets roussâtres.

Je n'éprouve pas le besoin de séparer cet insecte du genre *Callidium* ; le *Callidium Dilatatum* de Paykul s'en éloigne bien plus. J'ai pris trois exemplaires du *Callidium Verneti* ; deux mâles et une femelle ; quoique capturé les 27 et 28 mai 1870, je dois supposer que l'époque de son apparition devait être déjà fort avancée, puisque, sur les trois exemplaires que j'ai pris, un était mort ; et que, malgré toutes mes recherches, je n'ai pu en prendre d'autres. Ceci me prouverait que, si c'était une espèce africaine, le *Sympiezocera Laurasii*, de Lucas, par exemple, auquel il paraîtrait se rapporter, son apparition en France, à une époque aussi précoce, surtout pour les longicornes, dans une localité aussi froide, me paraîtrait fort extraordinaire.

Dans tous les cas, c'est une trouvaille hors ligne pour la Faune française ; et, pour Vernet-les-bains, une nouvelle richesse locale à joindre à tant d'autres qui font de cette station thermale une des localités les plus précieuses pour les naturalistes.

Je travaille au catalogue détaillé de la Faune entomologique de cette contrée, ce sera le meilleur moyen de prouver ce que j'avance.

Vernet-les-bains, 30 mars 1871.



HARANGUES D'AJAN ET D'ULYSSE

QUI SE DISPUTENT

LES ARMES D'ACHILLE.

Ces morceaux sont extraits du XIII^e Livre des Métamorphoses d'Ovide
et traduits en vers français :

Le 1^{er} par **M. Louis Fabre**, ancien professeur :

Le 2^e par **M. Jacques Argiot**, homme de lettres.

Note de M. Fabre.

Il y a environ vingt ans, tandis que j'expliquais à mes élèves ces deux harangues, l'idée me vint de les traduire en vers français, et je fis part de mon projet à mon savant et regrettable ami, M. Jacques Argiot. La traduction du discours d'Ajane terminée, je la montrai à M. Argiot, qui, de son côté, me montra la traduction du discours d'Ulysse, qu'il avait faite tandis que je m'occupais de celui d'Ajane. Nous nous communiquâmes ainsi l'un et l'autre travail, et je mis ensuite le mien de côté, sans penser qu'il dût jamais être publié. Cependant, quelques jours avant sa mort, mon ami me remit le sien, en me priant d'en demander l'insertion au prochain bulletin de notre société. Je me suis fait naturellement un devoir d'accomplir une volonté que je regarde comme sacrée. J'ai même cherché ma traduction, afin de les présenter toutes les deux. Comme le discours d'Ulysse est une réponse à celui d'Ajane, j'ai cru qu'en les réunissant, je donnerais plus d'intérêt au travail de M. Argiot.

DISPUTE POUR LES ARMES D'ACHILLE.

Après la mort d'Achille une grande contestation s'éleva au sujet de ses armes entre Ajax et Ulysse. Agamemnon, ne voulant pas et n'osant pas prendre sur lui de décider auquel des deux héros elles appartiendraient renvoya l'affaire au conseil des princes grecs, juges naturels des exploits des concurrents. Chacun d'eux y plaide sa cause : Ajax parle le premier.

HARANGUE D'AJAX.

Traduite par **M. Louis Fabre**, Secrétaire de la Société.

Tous les chefs sont assis. La foule des soldats
Les entoure, debout, attentive aux débats.
Tout-à-coup un guerrier dans le cercle s'avance :
C'est Ajax, possesseur d'un bouclier immense.
En lui de la colère éclate le transport.
Tour-à-tour vers Sigée et la flotte et le port,
Il tend ses bras nerveux, roule un regard farouche.
Il parle et son courroux s'exhale de sa bouche.

C'est devant les vaisseaux, juste ciel ! que je dois
Sur ces armes, dit-il, prouver quels sont mes droits !
C'est entre Ulysse et moi que la Grèce balance,
Mais le lâche fuyait quand moi seul je m'élance.
J'attaque les Troyens, et chasse des vaisseaux
La flamme dont Hector les poursuit sur les eaux.
Mieux vaudrait donc lutter par des discours frivoles
Que le fer à la main ! Mais à l'art des paroles
Ajax est étranger, comme Ulysse aux combats.
J'affronte l'ennemi ; j'y conduis mes soldats.
Lui, c'est un orateur : ses armes sont sa langue.

Grecs, n'attendez donc pas qu'une vaine harangue
 Vienne en termes pompeux dévoiler mes hauts faits.
 Au grand jour, sous vos yeux, toujours je les ai faits.
 Qu'il raconte les siens, qu'il en dise le nombre;
 Personne ne les vit, il les cacha dans l'ombre.
 Je demande beaucoup, oui; mais un tel rival
 Déshonore ce prix. Il serait sans égal;
 Mais Ulysse y prétend, ce n'est qu'un prix vulgaire.
 Le sien est déjà sûr et doit le satisfaire;
 Même, après mon triomphe, il gardera l'honneur
 De m'avoir disputé le prix de la valeur.

Si quelqu'un de mon bras contestait la puissance,
 Je pourrais alléguer les droits de ma naissance.
 Sous Alcide irrité, mon père Télamon
 Sur ces bords triompha du roi Laomédon,
 S'empara de Pergame; et, sous ce même Alcide,
 Argonaute parvint aux ports de la Colchide.
 Mon aïeul Éacus, des morts silencieux
 Interroge la vie en ces terribles lieux
 Où Sisyphe d'un roc roule la lourde masse.
 Fils du grand Jupiter, dans sa divine race,
 Éacus m'établit au troisième degré.
 Et cependant, ô Grecs! soumis à votre gré,
 Je renonce à mon rang, si je n'ai l'avantage
 D'avoir avec Achille un si noble partage.
 Frère de ce héros, je dois en hériter.
 Comment Achille et moi pouvons-nous mériter
 Que le fils de Sisyphe, autant que lui perfide,
 Vienne mêler son nom au grand nom d'Eacide?

A moi qui, de moi-même, accourus le premier,
 On irait préférer celui que le dernier
 On traina dans vos rangs; qui, fuyant ce rivage,
 Feignit d'un insensé les mœurs et le langage.

Quand moins fourbe que lui, mais plus ingénieux,
 Le fils de Nauplius découvrit à vos yeux
 De ce vil déserteur toute l'ignominie!
 Des armes de mon frère ornez donc ce génie
 Qui s'employait si bien pour n'en jamais porter,
 Et dépouillez Ajax qui court les mériter!

Plut au ciel pour l'honneur de la Grèce assemblée
 Que la raison du traître eût été bien troublée,
 Ou du moins qu'on l'eût cru ! On ne gémirait pas
 Des crimes que depuis il sema sous nos pas.
 Noble fils de Péan, dans un île déserte,
 Tu n'accuserais pas tous les Grecs de ta perte,
 Toi dont les cris perdus dans des antres affreux
 Touchent le roc sensible aux pleurs d'un malheureux :
 Toi qui maudis surtout l'impitoyable Ulysse,
 Attends, s'il est des Dieux, tu dois voir son supplice !
 Et cependant ce prince, infortuné guerrier,
 Des traits du grand Alcide inutile héritier,
 Lui, qu'un serment commun attachait à nos armes,
 Épuisé par sa plaie, abreuvé de ses larmes,
 Se nourrissant d'oiseaux, vêtu de leurs débris,
 Perd sur eux tous ces traits destinés à Paris.
 Il vit du moins, il est loin du fils de Laërte !

Palmède voudrait dans une île déserte
 Se voir seul, sans secours, il vivrait, ou du moins
 Sa mort ne serait pas l'œuvre de faux témoins.
 Pour punir ce guerrier d'avoir trahi sa ruse,
 D'avoir trahi les Grecs, Ulysse ici l'accuse :
 Exhumant à vos yeux, par un crime inoui,
 Le même or que, la veille, il avait enfoui.
 Ainsi l'exil, la mort, qu'avec art il emploie,
 Éclaircissent vos rangs et font triompher Troie.
 C'est ainsi qu'il combat, qu'il se fait redouter.

Que sa voix sur Nestor parvienne à l'emporter.
 Elle ne fera pas que ce ne soit un crime
 D'avoir abandonné ce vieillard magnanime.
 Sous son cheval blessé, ses efforts impuissants.
 D'Ulysse réclamaient les soins compatissants :
 Mais Ulysse fuyait ! Et quand ma voix l'accuse,
 Son ami sait trop bien si ma voix vous abuse.
 Au milieu du combat, Diomède vingt fois
 Rappela ce poltron qui fut sourd à sa voix ;
 Vingt fois, mais vainement, il le traita de lâche.

Mais aux regards des Dieux nul forfait ne se cache.
 Qui délaisse un vieillard, un jour est délaissé.
 Ulysse (sur lui-même, il avait prononcé),
 Implorait nos secours... Moi, je l'entends, j'arrive....
 Il était étendu, pâle, la voix plaintive ;
 Tout son corps frémissait par la peur de mourir.
 Mon bouclier le couvre au moment de périr ;
 Il vécut !... Ce n'est point un exploit qui m'honore !
 A lutter contre moi si tu prétends encore,
 Infâme ! suis mes pas, rappelle les Troyens.
 Ta pâleur, ta blessure et ta lâcheté, viens !
 Et sous mon bouclier ose bien me combattre.
 Cette blessure, enfin, qui venait de l'abattre,
 Dès que je l'ai sauvé, sur le champ disparaît.
 Et loin de la mêlée il s'enfuit comme un trait.

Hector vient, il combat ; Jupiter le protège :
 Ulysse n'est pas seul que la frayeur assiège.
 Devant le fier Hector les plus braves ont fui ;
 C'est moi seul qui l'attends, je me présente à lui.
 Je saisis un rocher et cette lourde masse
 L'atteignant dans sa course, à vos yeux le terrasse,
 Il ose défier le plus brave de nous :
 Le sort devait nommer, et, d'accord avec vous,

C'est moi qu'il désigna. Sans lui faire un outrage,
Hector dans ce combat n'obtint pas l'avantage.

Portant sur nos vaisseaux et la flamme et le fer,
Arrivent les Troyens, conduits par Jupiter:
Où donc est maintenant cette voix éloquente?
Moi, qui leur opposant ma poitrine puissante,
Conservai votre flotte et l'espoir du retour.
J'ose vous demander ces armes en retour.
Et, s'il faut l'avouer, c'est bien plutôt leur gloire
Que la mienne que doit proclamer ma victoire.
A moi, pour leur honneur, on doit avoir recours;
Moi, je n'ai pas besoin d'invoquer leur secours.

Vous savez mes exploits : qu'Ulysse leur compare
Et Rhésus et Dolon, Pallas, dont il s'empare
En enlevant, la nuit, un prince phrygien.
Il ne fit rien le jour ; sans Diomède, rien.
Si des armes d'Achille à ce prix on hérite,
Qu'on en fasse deux parts, et suivant le mérite,
Admettez Diomède à l'honneur de choisir.
Des armes pour Ulysse ! Il prétend s'en couvrir !
Lui, qui loin d'en user pour frapper sa victime,
Toujours d'un ennemi triompha par un crime.
Ce casque d'or, qui jette un éclat radioux,
Trahirait, dans la nuit, ses complots odieux,
Son poids accablerait cette tête débile,
Et ce bras faiblirait sous la lance d'Achille.
Quoi ! cette œuvre d'un Dieu, ce vaste bouclier,
Où fut représenté l'univers tout entier,
Couvrirait cette main instruite à la rapine !
Lâche ! Si tu revêts cette armure divine,
Elle va t'écraser. Dans leur aveuglement,
Si les Grecs t'accordaient ce sublime ornement,
Les Phrygiens, bien loin d'éprouver plus d'alarmes,

S'élanceraient sur toi pour l'enlever ces armes.
 Tu comptes, je le sais, sur ton agilité
 (Ce beau talent jamais ne te fut contesté).
 Imprudent ! ton fardeau retarderait ta fuite !
 Bien conservé d'ailleurs par ta lâche conduite,
 Ton bouclier encor couvre son possesseur.
 Le mien, criblé de coups, réclame un successeur.

Pourquoi plus de discours ! qu'à l'épreuve on nous mette !
 Nous voulons tous les deux ces armes ? Qu'on les jette
 Dans les rangs ennemis ! On les décernera
 A celui de nous deux qui les rapportera.

HARANGUE D'ULYSSE.

Traduit par Jacques Argiot, homme de lettres.

Ajax s'était assis ; un murmure propice
 Au loin de rang en rang circulait ; mais Ulysse
 Est debout à son tour. Son modeste regard
 Vers la terre baissé, sur les chefs avec art,
 Se lève lentement. On écoute en silence ;
 Beau de grâce éloquente, Ulysse ainsi commence :

Si vos vœux et les miens eussent touché le ciel,
 La Grèce n'eut point vu ce débat solennel.
 De ces armes paré, noble fils de Pélée,
 Nous te verrions encor vaincre dans la mêlée.
 Mais hélas ! A nos vœux les Dieux ont été sourds
 (Là, comme si les pleurs arrêtaient ses discours,
 Il essuya ses yeux d'une main hypocrite).
 Puisqu'il nous est ravi, qui mieux que moi mérite
 Ces armes, du héros, attributs glorieux,
 Que moi qui vous conquis son bras victorieux ?

Rude en ses mœurs, Ajax est rude en son langage,
 Que pour lui du succès il ne soit point le gage ;
 C'est là mon seul désir, et, si ma faible voix
 Fit réussir vos vœux et respecter vos droits,
 Pour défendre les miens quand cette voix s'exprime,
 Veuillez de ses succès ne pas me faire un crime.
 Que chacun de ses dons se pare, rien de mieux ;
 Quant à tous ces grands mots, titres, naissance, aïeux,
 Ils sont l'œuvre du sort plus que l'œuvre de l'homme,
 Mais enfin, puisque Ajax avec orgueil se nomme
 Le sang de Jupiter, n'en suis-je pas le sang ?
 Nos degrés sont égaux, égal est notre rang.
 Laërte, Arcésius, Jupiter de ma race
 Voilà les grands noms ! Là, rien ne demande grâce.
 Point de ces meurtriers que l'exil doit punir.
 Que dis-je ? Un double tronc aux dieux semble m'unir ;
 Par son aïeul ma mère à Mercure remonte.
 De ce lustre nouveau qu'on ne tienne aucun compte ;
 Si Télamon d'un frère osa percer le sein,
 Je ne m'en prévaus point. Votre arrêt souverain
 Sur nos mérites seuls doit régler sa justice.
 Mais aussi, si le sort, dans un jour de caprice,
 Fit naître d'un seul lit Pélée et Télamon,
 Qu'Ajax n'y gagne rien ; que notre ambition
 Sur nos services seuls en ce grand jour s'appuie
 Ou, si des droits du sang la règle ici suivie
 Décerne cette armure au légal héritier,
 Ajax n'y peut prétendre... Ose-t-il le nier ?
 Pélée en Thessalie achève sa vieillesse ;
 A Scyros de Pyrrhus on forme la jeunesse.
 Faudra-t-il envoyer les armes du héros
 Aux champs de Thessalie, aux rives de Scyros ?
 D'Achille Ajax se dit le frère ; il exagère ;
 Mais encore Teucer en est-il moins le frère ?

Il ne demande rien pourtant. Teucer se tait ;
 Obtiendrait-il le prix, s'il nous le disputait ?
 Ainsi donc, Grecs, témoins d'une lutte si belle
 Dans nos services seuls renfermez la querelle.
 Si je voulais des miens vous retracer le cours,
 Trop longtemps je devrais prolonger ce discours.
 Je l'essaierai pourtant. Remontant notre histoire,
 Je dirai ce qu'a pu retenir ma mémoire.

Achille vient au jour ; et sa mère Thétis
 Sait qu'une prompte mort est promise à son fils :
 Un menteur vêtement, innocent stratagème
 A trompé tous les yeux et ceux d'Ajâx lui-même.
 Comme une fille Achille à Scyros élevé
 A l'amour de Thétis peut être conservé.
 Moi, j'arrive à Scyros ; marchand par circonstance,
 Je présente à la Cour des bigoux, une lance,
 De précieux tissus, un casque, un bouclier,
 Dont l'aspect devait seul trahir un cœur guerrier.
 Achille a tressailli sous sa fausse tunique ;
 A peine saisit-il et le casque et la pique,
 Fils des Dieux, ai-je dit, le céleste courroux
 A condamné Pergame à périr sous vos coups.
 Dites, ferez-vous grâce à la superbe Troie ;
 Trahirez-vous les Dieux ? Et, sans lâcher ma proie,
 Je rends le noble Achille à ses nobles destins.
 A moi donc les exploits de ses vaillantes mains !
 De Télèphe c'est moi qui châtie l'audace,
 Et, touché de ses pleurs, réparerai sa disgrâce.
 Si Thèbe a succombé, si fume encor Lesbos,
 Murs chéris d'Apollon, si Chryse et Ténédos
 Et Scyros et Sylla nous ouvrirent leurs portes ;
 Lynesse aux hautes tours, aux murailles si fortes,
 De tes vastes débris si tu couvres les champs,
 C'est à moi que sont dus ces succès éclatants.

Abrégeons ce récit. Aux dépens de ma gloire,
 La Grèce demandait une grande victoire;
 Dans nos rangs tous les jours Hector portait la mort;
 Je vous amène Achille, et sous lui tombe Hector,
 Ou plutôt c'est par moi qu'il mordit la poussière.
 Eh bien, Grecs! en retour de l'armure première
 Qui d'Achille ignoré révéla la valeur,
 Saint dépôt, confié jadis à son grand cœur.
 Aujourd'hui qu'il n'est plus, souffrez que je réclame
 Ces armes dont naguère il effrayait Pergame.
 Ulysse, je le sens, ne les dépare pas.

Je poursuis : Partageant l'affront de Ménélas,
 La Grèce veut punir un ravisseur perfide.
 Déjà mille vaisseaux couvrent les ports d'Aulide.
 Nous appelons le vent; mais le vent obstiné,
 Ou dort, ou lance aux cieux l'Océan mutiné.
 Le Ciel veut qu'à Diane, Atride sacrifie
 Sa fille, doux trésor, l'aimable Iphigénie.
 A cet ordre odieux, Atride révolté,
 Gémît, pleure et des Dieux maudit la cruauté;
 Car, dans le sein du roi battait un cœur de père.
 Mes soins ont par degrés consolé sa misère :
 Je fis parler le Ciel, la patrie et l'honneur.
 Ici je l'avouerai, non sans quelque pudeur,
 (Pour vous Agamemnon, pardonnez ma franchise,)
 Dans cette ingrate cause à mon zèle commise,
 Longtemps le cri du sang couvrit leur grande voix.
 Atride n'est plus père; enfin le Roi des Rois
 A la gloire, à la Grèce immolera sa fille;
 Mais cette fille absente, orgueil de sa famille,
 D'une mère est l'idole : il la lui faut ravir;
 A ce meurtre pieux la faire consentir :
 Qui pourrait s'en flatter? A tromper sa tendresse
 Il faut qu'un homme habile applique son adresse.

Qu'Ajax s'en fut chargé, nos mâts impatients
 Accuseraient encore le silence des vents.
 Plus sage, Agamemnon, vous en chargez Ulysse,
 Et Clytemnestre accuse encor mon artifice.

Nous arrivons; Pergame alors dans sa splendeur
 A reçu dans ses murs un député sans peur :
 Ulysse. On le voulait, notre cause était juste;
 J'osai franchir le seuil de ce Sénat auguste.
 Je l'ai vu. Mille chefs, par la guerre illustrés,
 De cette enceinte encore assiégeaient les degrés.
 Occupé de nous seuls, insensible à la crainte,
 J'expose avec chaleur notre commune plainte;
 Je redemande Hélène et j'accuse Pâris.
 d'Anténor, de Priam, j'ai gagné les esprits;
 A nos justes désirs tous deux semblent propices;
 Mais l'infâme Pâris, ses frères, ses complices,
 Ont juré que ces vœux ne s'accompliront pas.
 Déjà leurs bras levés... Généreux Ménélas,
 Vous en fûtes témoin; car, dans cette journée,
 A vos périls déjà s'unit ma destinée.

Ici je pourrais bien rappeler à la fois
 Et mes sages conseils et mes brillants exploits,
 Quand un siège trop long lassait notre espérance,
 Mais ce serait aussi lasser votre indulgence.

Après de vains combats, fuyant le champ de Mars,
 Où s'apprétaient pour lui de périlleux hasards,
 L'ennemi s'enferma dans ses hautes murailles.
 Durant neuf mois entiers le clairon des batailles
 Restait muet. Ajax; que faisiez-vous alors?
 Ce courage brutal et ces muscles si forts,
 Que nous en revient-il? Moi, toujours à la peine,
 J'essayais d'attirer l'ennemi dans la plaine,
 J'épiais ses convois, j'ordonnais des travaux,
 D'un fossé protecteur j'entourais nos vaisseaux.



Quand tous désespéraient, moi seul actif et ferme,
 D'un siège aux longs ennuis je vous montrais le terme;
 Je consolais l'armée, et mes habiles soins
 Ont, en dépit des mers, prévenu ses besoins.
 Messager empressé, partout où l'on m'envoie,
 Avec succès pour vous mon zèle se déploie.
 Voilà ce que j'ai fait. — Du grand Agamemnon
 Un songe menaçant abuse la raison :
 Ilion est sauvé! Jupiter le protège.
 Atride fait cesser les vains apprêts du siège :
 Il veut, il peut partir. La voix de Jupiter
 Le justifie assez; mais cet Ajax si fier
 Le peut-il? A grands cris qu'il demande Pergame,
 Des mains du matelot qu'il arrache la rame,
 Et, puisqu'enfin Ajax n'est propre qu'aux combats,
 Qu'il s'arme! qu'il combatte! A nos pâles soldats
 Qu'à force de valeur il rende le courage!
 Certes pour un guerrier, si vain dans son langage,
 L'effort était vulgaire. Eh bien! Ajax a fui.
 Je l'ai vu de mes yeux, et j'en rougis pour lui;
 Ajax, le grand Ajax fuit perdu dans la foule;
 Au vent sa lâche voile à sa voix se déroule.
 Mais moi : « Que faites-vous, crierai-je, mes amis?
 Quel funeste vertige égare vos esprits?
 Quoi! vous aurez vieilli sous les murs de Pergame!
 Pergame va tomber; de son impure flamme
 Pâris, Pâris enfin va recevoir le prix,
 Et vous abandonnez et Pergame et Pâris!
 Après dix ans d'exil, de travaux, de souffrance,
 Nous aurons donc la honte, ô Ciel! pour récompense! »
 A ma douleur ainsi ma voix donnait l'essor.
 Ces reproches amers, d'autres plus vifs encor,
 Des vaisseaux prêts à fuir ont ramené l'armée.
 Atride dans sa tente, au vulgaire fermée,

A rassemblé les chefs, pâles, tremblants d'effroi ;
Ajax y vient ; là-même il est muet. Eh quoi !
Pas un mot ! Vous n'osez conseiller le courage !
Et pourtant à nos rois s'il faut verser l'outrage,
Il se trouve en Thersite ! (Ah ! je l'en sus punir !)
Je parle haut : ma voix les a tous fait rougir ;
Ma voix ranime en eux la confiance éteinte.
Plus de départ ; non, non. C'en est fait, plus de crainte.
C'est aux ennemis seuls à trembler désormais.
Ainsi, depuis ce jour, ô Grecs, tous les hauts faits
Qui d'Ajax repentant ont signalé l'audace ;
Ces hauts faits sont à moi de qui la main se lasse,
Quand il fuit lâchement, à le traîner ici.
Aussi, dites, a-t-il parmi nous un ami ?
Qui le vante ou le cherche ? Au lieu qu'à Diomède
Souvent, vous le savez, ma valeur fut en aide.
Diomède m'estime ; il compte sur ma foi ;
S'il veut dans les dangers un compagnon, c'est moi ;
Entre tous c'est moi seul dont cette préférence
A naguère honoré le bras et la prudence.
Élu de Diomède ! Ajax, n'est-ce donc rien
Que ce nom glorieux ! A mes yeux il vaut bien
L'aveugle loi du sort dont votre orgueil se pare.
Je pars donc, fier du choix qui pour moi se déclare.
Double danger : la nuit, un ennemi nombreux,
N'ont point fait reculer mon zèle généreux.
Un Phrygien, Dolon, eut le même courage ;
Mais mon bras l'a saisi, sur son obscur message,
Des desseins de Pergame et de tous ses apprêts,
Je le force à parler. Il livre ses secrets,
Et soudain à mes pieds je terrasse le traître.
Je sais tout. Rentrerais-je ? Oh ! j'en étais bien maître ;
Je pouvais, sans péril, rejoignant mes amis,
Recevoir les honneurs que je m'étais promis.

Mais ce premier succès remplit mal mon attente.
 Du farouche Rhésus j'apercevais la tente;
 J'y cours, j'entre en vainqueur, et bientôt ce Rhésus
 Meurt avec ses amis sous mes coups imprévus,
 Et ses armes, son char, ses coursiers, ses cavales
 Prêtent à mon retour leurs pompes triomphales.
 Pour sa nuit, s'il vivait, noble Achille, un Dolon
 De ses divins coursiers espérerait le don.
 Peut-on me refuser tes armes, noble Achille?
 Et dira-t-on qu'Ajax plus qu'Ulysse est utile,
 Qu'il sert mieux la patrie et les mérite mieux?
 Dirai-je les exploits de mon bras furieux,
 Lorsque de Sarpédon j'enfonçai la phalange,
 Et couvris les sillons d'une sanglante fange?
 Dirai-je Noémon, Iphitide, Halius,
 Alcandre, Prytanis, Alastor, Chromius,
 Grands guerriers dont mon glaive a moissonné la vie?
 Eunomus que du sort persécute l'envie,
 Vaillant Cheridamas, impétueux Thoon,
 Chærops, et vous, guerriers de moins illustre nom,
 Qu'au devant de mes pas votre malheur envoie,
 Dirai-je de quels coups sous les remparts de Troie
 Vous tombâtes alors mortellement atteints?
 Souvent même ces lieux de mon sang furent teints.
 Oui, Grecs, pour proclamer ses glorieux services
 Ulysse peut montrer de nobles cicatrices,
 Mais ne l'en croyez pas; n'en croyez que vos yeux.
 Regardez; le voilà, Grecs, ce sein généreux,
 (Et sa main aussitôt à leurs regards l'expose,)
 Ce sein, qui s'oubliait pour la commune cause,
 Porte de ma valeur les éclatants témoins;
 Mais Ajax, lui, pour vous il se prodigue moins;
 De son précieux sang il fut toujours avare;
 Son sein est vierge encor des flèches du barbare.

Mais, dit-il, les Troyens, par Jupiter conduits,
 Menaient vos vaisseaux. Les Grecs s'étaient enfuis ;
 Ajax seul en ce jour fut ce qu'il devait être :
 Il le fut ; devant lui j'aime à le reconnaître.
 On ne me vit jamais, basement envieux,
 Rabaisser d'un rival les succès glorieux ;
 Mais encore qu'Ajax mesure son langage :
 D'autres dans cette gloire ont des droits en partage.
 Et l'orgueilleux Ajax veut seul la part de tous,
 Peut-être aurait-il dû se souvenir de vous,
 Rendre au moins quelque honneur, Grecs, à votre assistance,
 De Patrocle surtout rappeler la vaillance,
 Qui, lorsque avec Ajax nos vaisseaux assaillis,
 Allaient tous s'embraser aux feux des ennemis,
 Accourant plein d'ardeur sous les armes d'Achille,
 Refoula les Troyens des vaisseaux vers la ville.

Écoutez donc Ajax : Ajax vous dit encor
 Qu'il osa seul répondre aux fiers défis d'Hector.
 Atrides, Mérion, Diomède, moi-même ;
 Pas un seul mot pour nous, lui s'offre le neuvième.
 C'est au stupide sort qu'il doit le premier rang,
 Et d'Hector il se dit l'unique concurrent ?
 Mais au moins contre lui que votre ardeur se montre ;
 Répondez, grand guerrier ; dites, cette rencontre,
 Quel en fut le succès ? Vous menacez en vain ;
 Hector vous lasse ; il rentre et tout son corps est sain ;
 Hector ne fut pas même effleuré par vos armes.

Je dois donc l'invoquer ce jour d'amères larmes
 Qui vit tomber, frappé d'un sacrilège dard,
 Cet Achille, des Grecs le plus ferme rempart !
 Regrets, larmes, dangers, de mon cœur magnanime
 Rien ne put arrêter l'emportement sublime.
 J'accours, et de ces bras, oui, de ces bras pieux,
 De ces bras que naguère un rival envieux

N'a pas craint d'outrager par d'amères paroles,
 Je chargeai, sans fléchir, mes robustes épaules,
 Et de la noble armure et de l'illustre mort ;
 Et je vins vous les rendre. Eh bien ! suis-je assez fort ?
 Si je dois la porter encor, le bras d'Ulysse
 Allez, saura suffire à ce rude service ;
 Son cœur, son cœur surtout, de ce prix honoré.
 N'en sera pas, ô Grecs, vainement décoré.
 Quoi ! chef-d'œuvre de l'art, cette savante armure
 D'un stupide soldat deviendrait la parure !
 Pour une mère en pleurs l'industriel Vulcain
 Se plut à l'enrichir des travaux de sa main.
 Pourquoi ? Pour que d'Ajax l'épaisse intelligence
 Pût y trouver un jour le prix de l'ignorance !
 Car ces jeux merveilleux du burin immortel,
 La terre, ses cités et la voûte du ciel,
 Et le vaste Océan et les tristes hyades,
 Le glaive d'Orion, les brillantes pléiades,
 L'Ourse au-dessus des mers perpétuant son cours,
 Sont de trop hauts secrets pour ses esprits trop lourds.
 A cette noble armure Ajax ose prétendre !
 Obtiendra-t-il de vous ce qu'il ne peut comprendre ?
 De la guerre, dit-il, j'évite les hasards ;
 Lorsque vous combattiez déjà sur ces remparts.
 Ma tardive arrivée indigna sa grande âme.
 Le simple ! il ne voit pas qu'en m'appelant infâme,
 Au magnanime Achille il lance ces affronts.
 Mais quel fut donc enfin mon crime, Ajax ? Voyons.
 Ma feinte ? Je feignis, oui ; mais avec Achille.
 Mes retards ? Ma défense ici sera facile :
 Avant Achille au camp Ulysse fut rendu.
 Une épouse fidèle, oui, m'avait retenu ;
 Tendre mère, Thétis, retenait son Achille.
 Une épouse ! une mère ! Ah ! leur tendresse habile

A su nous dérober quelques instants bien courts !
 Mais depuis lors nos bras vous ont servis toujours.
 Bien loin que de ce tort, Grecs, je me justifie,
 Coupable avec Achille, ah ! je m'en glorifie.
 Vous, loin de me flétrir, sachez-moi quelque gré ;
 Ce fut par moi qu'Achille ici vous fut livré.

Dites : quand on cessa d'accuser mon absence,
 Est-ce Ajax que nommait votre reconnaissance ?

Mais d'un instinct brutal quand il subit la loi,
 Que ses grossiers propos s'acharnent contre moi,
 Faut-il s'en étonner ? Eh ! nobles chefs, sa rage,
 A vous-mêmes ici n'épargne point l'outrage.
 Pour son crime à la mort Palamède est trainé ;
 Ulysse l'accusait ; vous l'avez condamné.
 Si je fus criminel, n'êtes-vous pas coupables ?
 Ah ! d'un crime trop vrai, signes irrécusables,
 Mes trésors enfouis parlèrent à vos yeux.

Vous le vîtes alors ce larcin odieux.
 Étonné, confondu, l'avidé Palamède,
 Contre la vérité, qui le presse et l'obsède,
 Se consume sans fruit dans un dernier effort.
 Non ce n'est point sur nous que retombe sa mort.
 Seul au trépas son crime a dévoué sa tête.

Qu'on ne me parle pas non plus de Philoctète.
 Aux rives de Lemnos s'il vit abandonné,
 Défendez-vous, ô Grecs, vous l'avez ordonné.
 Ce que j'ai fait, ici je l'avouerai sans peine :
 Les travaux de la guerre, une course lointaine,
 Devaient de sa blessure irriter les douleurs.
 Ami de Philoctète, ému de ses malheurs :
 « Infortuné, lui dis-je, arrêtez-vous dans l'île,
 « Essayez du repos l'influence tranquille :
 « Par la fatigue, ami, votre douleur s'aigrit. »
 Philoctète me crut, et Philoctète vit.

L'avis que je donnai fut un avis sincère ;
 Cet avis au mourant fut aussi salutaire,
 Et le succès répond de sa sincérité.

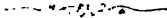
Puisqu'aujourd'hui Calchas, par vos soins consulté,
 A détruire Pergame appelle Philoctète ;
 S'il faut qu'à l'amener l'un de nous deux s'apprête,
 Ne songez point à moi, Grecs, Ajax saura mieux
 Comment on peut fléchir ce héros furieux.
 Oui, oui, d'Ajax l'adresse et la douce éloquence
 Sauront mieux endormir sa haine et sa souffrance.
 Vraiment le Simois remontera son cours,
 A Pergame la Grèce offrira ses secours,
 La cime de l'Ida perdra son frais ombrage,
 Avant que votre esprit, votre grossier langage,
 A la patrie, Ajax, vaillent quelque succès,
 S'il arrivait qu'un jour ses droits, ses intérêts
 N'eussent plus dans Ulysse un défenseur fidèle.

Philoctète, écoutez : Votre haine mortelle
 Pour les Grecs, pour moi-même et pour Agamemnon
 N'a pu trouver oncor d'assez infâme nom.
 Eh bien ! aux Dieux d'enfer, ou dévouez ma tête,
 Souhaitez dans vos maux qu'aux mains de Philoctète
 Un Dieu réparateur livre Ulysse vivant,
 Que vos lèvres un jour s'abreuvent de mon sang ;
 Préparez de vos mains le plus cruel supplice
 Qui puisse vous venger des cruautés d'Ulysse.
 Quels que soient cette haine et cet ardent courroux,
 Si la Grèce l'ordonne, Ulysse ira vers vous ;
 Ulysse apaisera votre douleur profonde,
 Et si des immortels la faveur le seconde,
 Vos flèches, que de Troie appellent les destins,
 Soumises à ma voix, tomberont de vos mains.
 Grecs ! cet oracle est sûr. Acceptez-le d'avance ;
 Oui, je saurai répondre à votre confiance.

Comme je sus pour vous enlever Hélénius,
 Dépositaire saint de secrets inconnus,
 De promesses du Ciel qui protégeaient Pergame.
 Comme de ses destins je découvris la trame ;
 Comme à travers les rangs des bataillons troyens,
 Trompant l'œil attentif de ses nombreux gardiens,
 Je parvins jusqu'au fond du sacré sanctuaire
 Et ravi de Pallas l'image tutélaire.
 Ainsi donc c'est Ajax qui se compare à moi.
 Des destins, il le sait, l'inexorable loi,
 De Pergame à jamais nous interdit l'entrée,
 Si nous ne possédions l'image révérée.
 Où donc était alors Ajax, ce grand héros ?
 Le vit-on se répandre en superbes propos ?
 D'où vient donc son effroi ? Pourquoi faut-il qu'Ulysse
 Se livrant à la nuit vers Ilion se glisse ;
 Qu'il échappe aux regards des gardes vigilants ;
 Que sans peur, au milieu des glaives menaçants,
 Il gravisse les murs, la haute citadelle,
 Qu'il s'introduise au temple où siège l'immortelle,
 L'enlève, et revenant entouré d'ennemis,
 Dépose sa conquête aux mains des Grecs ravis.
 Si j'eusse alors d'Ajax imité la prudence,
 En vain s'agiterait son bouclier immense.
 Dans cette nuit, de Troie Ulysse fut vainqueur ;
 Car c'était l'être, ô Grecs, que d'être possesseur
 Du céleste présent qui la fit invincible.
 Allez, je vous entends, rival trop irascible ;
 Vous murmurez ! Vos yeux, par la haine troublés,
 Désignent Diomède aux juges assemblés.
 Diomède a tout fait, si l'on doit vous en croire ;
 Sans doute Diomède aura sa part de gloire,
 Car seul à ce haut fait il vint s'associer ;
 Mais vous, étiez-vous seul quand votre bouclier

Protégea noblement notre flotte alarmée ?
 Avec moi vint un homme, avec vous fut l'armée.
 Diomède sait bien que dans ces grands débats
 On ne doit pas le prix à la vigueur des bras ;
 Que devant la raison le courage s'abaisse ;
 Car, sans ce haut respect qu'inspire la sagesse,
 Diomède lui-même et le fils d'Andrémon,
 Le noble Idoménée et le fier Mérion,
 Le puissant Ménélas et l'ardent Eurypile
 Brigueraient à l'envi l'héritage d'Achille,
 Car eux aussi sont forts, ces illustres héros !
 Aux jeux sanglants de Mars ils sont tous vos égaux :
 Mais aussi du génie ils connaissent l'empire :
 Qu'Ulysse se présente et chacun se retire.
 Vous portez à la guerre un bras plein de vigueur ;
 Moi, la raison qui sait en modérer l'ardeur.
 A votre corps de fer, ce qui manque, c'est l'âme ;
 Moi, je me voue aux soins que l'avenir réclame.
 Vous combattez, Ajax ; moi, plus chef que soldat,
 J'indique à notre chef le moment du combat.
 Vous servez par le corps, moi par l'intelligence.
 Autant du nautonnier la mûre expérience
 L'emporte sur l'effort de l'ignorant rameur ;
 Autant sur le soldat à la brute valeur,
 L'emporte un général au prévoyant génie ;
 Autant par la prudence à la valeur unie
 Sur vous, Ajax, l'emporte Ulysse aux yeux de tous.
 Certes, ma main aussi frappe de rudes coups ;
 Mais l'esprit qu'elle sert est plus puissant encore.
 C'est ce puissant esprit dont surtout je m'honore.
 Toute force est en lui ; seul il fait ma valeur.
 Vous, par ce noble prix, chefs, sachez rendre honneur
 Au gardien vigilant des droits de la patrie ;
 Si pour vous dans les soins je consume ma vie,

Ah ! d'un titre éclatant couronnez mes bienfaits.
De nos rudes travaux enfin le terme est près ;
Des destins j'ai forcé la puissance invisible.
De Pergame en rendant la ruine possible,
C'est moi qui renversai ses remparts odieux.
Par cet espoir prochain qui sourit à nos vœux,
Par ces murs d'Ilion dont la chute s'apprête,
Par ces Dieux d'Ilion devenus ma conquête,
Par les nouveaux efforts réservés à ma main,
S'il faut que d'Ilion le rebelle destin
De ma sagesse encore exerce la puissance,
Vous rappelant, ô Grecs, mon zèle et ma constance,
Qui peuvent vous servir en des périls nouveaux,
Accordez cette armure à mes nobles travaux.
Ou, sinon, qu'à Pallas votre arrêt la réserve !
Il dit, et de la main, il désigne Minerve.



FABLES

Par **M. J. Mercadier**, membre résident.

L'Hirondelle et le Moineau.

Au bord d'un toit une Hirondelle,
 Dans les premiers jours du printemps,
 Bâtissait son nid. Bien du temps
 Il lui fallut malgré son zèle :
 Pour construire solidement,
 Il faut se hâter lentement.
 Un Moineau dans le voisinage
 Établit aussi son ménage ;
 Ce fut l'affaire d'un moment :
 En besogne un moineau va vite.
 Il s'installa donc en son gîte,
 Tant bien que mal approprié
 Sur le versant d'une gouttière,
 Et de là narguait sans pitié
 Notre diligente ouvrière :
 — Avez-vous perdu la raison ?
 Disait-il. Courte est la saison
 Et vous vous donnez tant de peine !
 Allant, venant, à perdre haleine,
 Oubliant même de manger !
 Cependant, pauvre vagabonde,
 Rasant les monts, effleurant l'onde,

Il vous faudra bientôt songer
 A vous envoler vers un monde
 Où l'on ne va pas sans danger;
 Car si le zéphyr vous entraîne,
 L'aiglon vous emportera.
 Reposez-vous : votre œuvre est vaine;
 L'automne vous délogera.

— Voisin, répondit l'Hirondelle,
 On ne compte pas le labeur
 Quand la tendresse maternelle
 Commande et stimule l'ardeur.
 Je veux pour ma progéniture
 Bâtir une retraite sûre :
 J'y mets tout mon soin, tout mon cœur !
 Elle travailla sans relâche.
 Dès qu'elle eut accompli sa tâche,
 Elle pondit, couva, puis vit
 Cinq petits éclore en son nid.
 Le Moineau narguait de plus belle.
 Soudain un orage éclata.
 Hélas ! le torrent emporta
 Ses petits. Ceux de l'Hirondelle
 Restèrent blottis sous son aile.

Chartes et constitutions,
 Nids de moineaux qu'un tyran bâcle,
 Disparaissent dans la débâcle
 Des moindres révolutions.
 Le génie et le temps, l'amour, le soin, le zèle :
 Voilà les éléments de toute œuvre immortelle.

Conseil tenu par les Oiseaux nocturnes.

Dans un recoin obscur d'un antique manoir,
 Tout noir,
 Le Grand-Duc, le Hibou, la Chouette, l'Orfraie,
 Avec maint autre oiseau qu'effraie
 Le soleil,
 Tenaient un jour conseil.
 Les feux phosphorescents de leur prunelle fauve
 Dans l'ombre projetaient de sinistres lueurs,
 Comme autour d'un cercueil, dans une sombre alcôve,
 De funèbres flambeaux. Sur trois compétiteurs,
 La taciturne assemblée,
 Nomma d'emblée
 Le Chat-Huant
 Président.
 Par un pompeux discours il ouvrit la séance,
 Car il visait à l'éloquence.
 Après ce début,
 De la réunion il exposa le but :
 C'était de rechercher un moyen efficace
 Pour allonger les nuits et raccourcir les jours,
 A moins qu'on ne put à toujours.
 Éclipser du soleil la rayonnante face
 Ou de l'astre fatal interrompre le cours ;
 — Fils de la nuit, dit-il, l'ombre est notre domaine :
 Où s'étendent ses flots notre empire s'étend ;
 Mais pour que notre race y règne en souveraine,
 Nous devons en bannir tout principe éclatant.
 De cet illustre aréopage
 Tels sont les vœux ;
 Et maintenant je veux
 Laisser la parole au plus sage. —
 Soudain se leva le Grand-Duc,

Intirme, rechigné, caduc,
 Qui tint à peu près ce langage :
 — Ce soleil abhorré, ce néfaste flambeau,
 Qu'on ose trouver beau,
 N'est qu'un point dans l'espace :
 Un nuage qui passe
 L'efface.

Dame Chouette au firmament
 La voilerait entièrement.
 Donc, qu'un de nous déploie au ciel son envergure,
 En le suivant sur l'horizon,
 Et cet astre maudit fera triste figure :
 De son feu nous aurons raison.
 J'ai dit. — Sa motion
 Par chacun fut applaudie,
 Et bien que l'entreprise à tous parut hardie,
 Monseigneur le Hibou
 Promit d'en venir à bout.
 Et quittant la séance,
 Il s'élance
 Dans les champs de l'infini.
 Mais par la lumière ébloui,
 Aux crénaux des donjons, au faite des tourelles,
 Il va cogner sa tête, heurter, briser ses ailes.
 Partout nouvel encombre et nouvel accident
 Arrêtent l'imprudent.
 Enfin, meurtri, confus, pantelant il s'apprête
 A regagner son gîte. Il battait en retraite,
 Quand un Vautour sur lui du haut des airs plongea
 Et l'égorgea..

Cette leçon s'adresse
 A maints hiboux d'une autre espèce,
 Qui voudraient dans l'obscurité
 Enfouir la science avec la liberté.

Le Naturaliste, le Pâtre et le Pivert.

A l'écorce d'un chêne,
Un pivert accroché,
S'y tenait non sans peine
Perché.

Frappant avec son bec le tronc plus dur qu'un marbre,
Il faisait le tour de l'arbre

Chaque fois
Qu'il avait cogné le bois :

— Tu voudrais perforer ce géant séculaire
Et dans ta course circulaire
Tu vas voir, insensé!
Si tu l'as transpercé !

Tu prodigues en vain et ta peine et ta force :
En te donnant beaucoup de mal,
Tu n'entameras pas l'écorce :

Qu'on vante maintenant l'instinct de l'animal ! —

Ainsi parlait un pâtre, observateur vulgaire :
Les pâtres n'observent guère.
Un savant l'entendit

Et répondit :

— Vous prenez en pitié l'oiseau, moi, je l'admire :
S'il heurte l'arbre, c'est, non pour le perforer,
Mais aux fins de désemparer

Le ver qui sous l'écorce, en rongéant, se retire,
Et qui, saisi d'effroi quand il entend frapper,
Sort de sa retraite et va se faire happer.

Ainsi quand le pivert pique, contourne, inspecte,
Il n'a qu'un but : gober l'insecte.

Les critiques des sots, en mainte occasion,
Tournent à leur confusion.

La Glousse et le Renard.

Autour d'un poulailler rôdait un vieux renard,
 Sentant de loin le traquenard.
 Pénétrer dans la volière
 Lui paraissait imprudent :
 — Mieux vaudrait retourner à jeun dans ma tanière,
 Disait-il, et cependant.
 La faim faisait grincer sa dent.
 Grattant l'oreille avec sa patte,
 Le glouton résolut d'agir en diplomate.
 De sa plus douce voix,
 Il dit à la glousse : — Je vois
 Que sous votre aile protectrice
 Se glisse
 Maint poussin
 Non sorti de votre sein.
 Chassez tous les intrus : votre progéniture
 S'en trouvera bien mieux, je vous en avertis,
 Et d'ailleurs la nature
 Veut qu'une mère soit toute pour ses petits.
 Choyer les enfants des autres
 Au détriment des nôtres
 Est injuste assurément :
 Chassez-les donc promptement. —
 La glousse répondit : — Je les ai fait éclore,
 Tous me doivent le jour,
 Et je dois à mon tour,
 Lorsque chacun m'implore,
 Leur prodiguer mes soins et mon amour.
 Je ne fais pas entr'eux de différence :
 Tous, ils sont mes enfants,
 Et n'ayant pas de préférence,

Également je les défends.
 Pendant ce dialogue,
 Un dogue
 De sa niche sortit,
 Et le renard partit.

Marâtres dures et cruelles,
 Sur la glousse prenez des leçons maternelles.

L'Ortie et la Sensitive.

L'ortie à la sensitive
 Disait ironiquement :
 — Vous êtes par trop craintive :
 Votre vie est un tourment.
 Qu'appréhendez-vous, voisine ?
 Qu'une main vous contamine ?
 Outrer ainsi la pudeur
 Est le fait des mijaurées,
 Qui toujours exagérées,
 Font douter de leur candeur.
 Mettez-y moins de manières
 Et vous vivrez en repos,
 En mettant fin aux propos
 Des jalouses cancannières.
 Je vous le dis sans façon,
 Profitez de ma leçon
 Et passez-m'en la rudesse. —
 — Vous osez tout affronter,
 Reprit l'autre avec tristesse :
 Je ne puis vous imiter :
 Vous blessez et tout me blesse.

Si le vice ne craint rien,
 La vertu, croyez-le bien,
 De sa nature est timide :
 La prudence est son égide. —

Le Lion Amoureux.

La chèvre un jour
 Disait à la brebis : — L'amour,
 Souverain de l'âme nature,
 Attendrit l'âme la plus dure
 Et le cœur même du lion,
 Amolli par son aiguillon,
 Est accessible à la tendresse.
 J'ai vu ce terrible animal,
 Sous le charme de son ivresse,
 S'ébattre sans songer à mal
 Au milieu des troupeaux. Une ère
 De paix s'ouvre aujourd'hui pour nous.
 Avec moi réjouissez-vous,
 Ma chère :
 Le lion en devenant père
 Ne peut qu'abdiquer son courroux. —
 La brebis répondit : — Laissez moins de créance
 A vos illusions :
 Le lion à d'autres lions
 Donnera bientôt l'existence :
 Les lionceaux devenus grands,
 Nous aurons, au lieu d'un, trois ou quatre tyrans.

Quand je vois un peuple en liesse
 Fêter l'hymen d'un roi,

Je suis accablé de tristesse
Et d'effroi.

L'Éclipse.

Tout présageait d'effroyables désastres :
Dans son orbe embrasé le soleil, roi des astres,
Ainsi qu'un moribond s'éteignait par degrés :
Le globe flamboyant n'est plus qu'un bloc de grès.
 Une ombre dissolvante,
 Comme une onde mouvante,
Sur son disque blafard s'étendait, voile affreux,
 Et rongea le géant des cieux.
Les ténèbres alors envahirent le monde :
 Le soleil s'effaça
 Et l'univers passa
 Dans une nuit profonde.
Un frisson glacial agita le chaos :
La nature frémit, l'ombre roula ses flots.
 Soudain les rôdeurs nocturnes,
 Les chouettes, les hiboux,
 Montrèrent hors de leurs trous
 Leurs faces taciturnes.
 Et courant dans les sillons
 Ou volant sous le feuillage,
 Firent des oisillons
 Un horrible carnage.
Le sol était jonché de leurs débris épars.
La terreur et l'effroi régnaient de toutes parts.
Tout-à-coup un rayon, une frange éclatante,
Une gerbe de feu, des flots incandescents,
 Émergent en tous sens.

L'ombre s'évanouit. La sphère étincelante,
 Dans son orbe éternel,
 Inonda de lumière et la terre et le ciel.
 Le jour dans tous les cœurs ranima le courage.

La peur,
 Spectre trompeur,
 Se dissipa comme un nuage,
 Comme une légère vapeur.
 L'épervier, le vautour, l'aigle, ainsi qu'une bombe,
 Fondirent aussitôt sur les oiseaux méchants,
 Et firent dans les champs
 Mainte et mainte hécatombe.

Partisans de l'obscurité,
 Hiboux et réactionnaires,
 Sachez que du soleil et de la liberté
 Les éclipses sont passagères.

La Pie et la Tourterelle.

Au temps des fleurs et des beaux jours,
 Dame pie à la tourterelle
 Au fond d'un bois tint ce discours :
 — Je vous trouve, ma toute belle,
 Bien triste !... La saison nouvelle
 Vous porte-t-elle pas de nouvelles amours ?
 S'il en est autrement votre mélancolie
 S'explique et je vous plains. Pourtant, jeune et jolie,
 Vous pourriez, comme moi, sans trop vous mettre en frais,
 Sentir renaître en vous, dans ce séjour si frais,
 Ces doux embrasements, vapeur enchanteresse,
 Dont s'enivrent les cœurs affolés de tendresse.

Pour raviver l'amour,
 Il faut ~~changer~~ d'idole :
 Sinon il s'attiedit et bientôt il s'envole
 Sans retour :
 L'inconstance
 Est son essence.
 Un seul printemps,
 Voilà le temps
 Qu'à sa durée assigne la nature,
 Et c'est assez, je vous assure.
 Voulez-vous être heureuse ? Il vous faut, comme nous,
 Tous les printemps changer d'époux. ---
 — Merci de vos conseils, reprit la tourterelle :
 Au mien, jusqu'à la mort, je veux rester fidèle.
 Je l'aime, il me chérit : que puis-je souhaiter ?
 Si le ciel daigne m'écouter,
 Il ne changera rien à notre destinée :
 Il nous l'a faite fortunée.
 Vous, les lilas passés, vous fermez votre cœur :
 Dans le nôtre l'amour des hivers est vainqueur.
 Vous désertez le nid quand l'amant se retire :
 Le nôtre, doux refuge, ensemble nous attire.
 Ce confident discret de nos tendres soupirs
 Abritera toujours nos pieux souvenirs :
 C'est là que je veux vivre et si le sort m'enlève
 Celui que j'aime tant,
 Je demande qu'à l'instant
 Mon destin aussi s'achève !...

Qu'un seul et digne amour remplisse notre cœur :
 La constance fait le bonheur.

L'Homme et le Chat.

Dans un logis vivait, sans tourmenter les rats,
 Le roi des angoras.
 Contre le fils de son maître
 Un jour il se rebiffa
 Et le griffa :
 Le marmot voulait lui mettre
 Une corde au cou.
 L'enfant pleura beaucoup
 Et le père,
 Emporté par la colère,
 Frappa l'égratigneur et l'étendit du coup ;
 Puis le lança par la fenêtre.
 Il le crut mort et sentit naître
 Un regret dans son cœur.
 Mais de la nuit la fraîcheur
 Rendit au chat la vie. Au logis sans rancune
 Il revint. On lui fit un accueil cordial.
 La joie était commune :
 L'enfant oublia son mal
 Et le père
 Sa colère.
 Toute tempête est passagère.
 Corrosive vapeur,
 L'ire ne peut longtemps séjourner dans le cœur,
 Tant elle est meurtrière !
 En de néfastes jours on fusilla pourtant,
 Deux fois à bout portant,
 Un pauvre enfant, (1)

(1) Martin Bidauré.

Qui défendait la loi, l'honneur, la République !...

Ah ! c'est qu'en politique

La passion

Étouffe la raison !...

Les deux Charlatans.

Devant un nombreux auditoire,
 Deux charlatans un jour de foire
 Expectorait leur boniment
 Et se vantaient d'arracher prestement,
 Sans endommager la mâchoire,
 Les dents et les chicots.
 On eut dit deux échos,
 Répercutant les mêmes hyperboles,
 Les mêmes fariboles :
 Ils dédaignaient le gain
 Et n'aimaient que la gloire.
 L'amour du genre humain,
 Un feuillet dans l'histoire,
 Étaient, assuraient-ils, le mobile certain,
 Qui les poussait dans leur rude carrière.
 Ils abominaient l'or — cette vile matière —
 Et d'ailleurs ils en avaient plus
 Que Crésus.
 Si dans leurs courses périlleuses
 Ils glanaient des écus, des dollars, des ducats,
 C'était comme certificats
 De leurs cures merveilleuses.
 Or chaque bateleur
 Traitait l'autre de hâbleur,
 D'ignorant et d'empirique,
 Soutenant que son spécifique,

Approuvé par la Faculté
 Et dans Paris même vanté,
 Était la panacée unique
 Contre tous les maux
 Qui peuvent tourmenter l'homme et les animaux.
 Du public cependant, malgré leur éloquence,
 Ils ne parvenaient pas à gagner la créance :
 Les charlatans
 Ont fait leur temps
 Et changeant de tactique,
 Nos madrés baladins prirent un air tragique :
 Criant, hurlant, bavant, de colère bouffis,
 Ils se portèrent maints défis,
 A grand renfort de musique.
 Les charlatans s'étaient d'un athlète munis.
 Ils vont les déchaîner comme deux boule-dogues :
 Le combat prouvera la vertu de leurs drogues.
 Chacun veut, s'il échoue, être vif écorché.
 Le public ailéché,
 Veut être témoin de la lutte.
 L'arène est préparée : on entre, on se culbute,
 Et la foule comme un torrent
 Envahit l'amphithéâtre
 Où les hercules vont combattre.
 On avait fait payer les places en entrant.
 Les athlètes sont en présence.
 Mille et mille bravos
 Accueillent les héros ;
 Puis il se fit un grand silence.
 Les charlatans se tenaient loin.
 Dans un coin.
 L'assemblée immobile, anxieuse, haletante,
 Du combat attend le signal.

Chaque gladiateur observe son rival

Dans une attitude expectante.

L'un vers l'autre s'avance et s'arrêtant soudain,

Ils se tendent la main :

— Hé quoi ! s'écria l'un, sans grief et sans haine

Nous allons nous rompre les os !

A quel propos ?

Tous deux nous trainons une chaîne

Qui nous laisse sans repos !

Ne sommes-nous pas frères ?

Dans notre adversité, nos malheurs nos misères,

Devraient nous rendre amis et non pas adversaires.

Pourquoi nous battons-nous ?

Pour enrichir nos maîtres,

Traîtres

Avides et jaloux,

Qui s'en iront ensemble boire

Quand pour prix de notre victoire

Nous n'aurons que du mal!.. Donc, frère, embrassons-nous

Et contre nos tyrans tournons notre courroux. —

Les histrions avec prudence

Furtivement quittèrent la séance :

Il était temps !

En semblable occurrence,

Peuples et vous, soldats, songez aux charlatans.

Le Philosophe, le Pêcheur et l'Araignée.

Sur la berge d'une rivière

Une araignée un jour filait.

De la diligente ouvrière

Un philosophe contemplait

Le travail merveilleux, féérique dentelle,
 Où plus d'un moucheron embarrassait son aile.
 La fileuse aussitôt en faisait son régal.
 Aux petits seulement le piège était fatal :

Les taons et les mouches de taille
 Le traversaient en se jouant,
 Comme un boulet trouant
 Une mince muraille.

— Des lois, dit le penseur,
 Cette toile est l'emblème :
 Dans mainte République même
 Les grands les transgressent sans peur :
 Seul le faible en craint la rigueur!... —

Et tandis qu'aux tyrans il lançait l'anathème,
 Un pêcheur près de lui vint jeter son filet.
 Ici le spectacle offre un changement complet :

A travers la maille filait
 Le fretin qui se rendait libre ;
 Mais les poissons de haut calibre
 Passaient de la nasse au panier,
 Jusqu'au dernier.

— Hélas ! disait le philosophe,
 Tout despote est cruel, je vous en avertis :
 L'un, comme l'araignée, immole les petits ;
 L'autre des fronts hautains médite un abatis :
 On doit toujours près d'eux craindre une catastrophe. —



LISTE DES MEMBRES
COMPOSANT
LA SOCIÉTÉ AGRICOLE, SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DES PYRÉNÉES-ORIENTALES.

Membres Honoraires.

1836. M. GUIZOT, C. ✱, membre de l'Académie Française.
1826. M. MATHIEU, O. ✱, membre de l'Institut.

Membres résidents.

1854. M. ABLARD (André), inspecteur des Écoles primaires.
1853. M. ALART (Bernard), archiviste de la Préfecture.
1868. M. ALBAR (Joseph), propriétaire.
1833. M. ALZINE (Jean-Baptiste), propriétaire (F).
1868. M. AMOUROUX (Adolphe), notaire.
1867. M. ARAGON (Osmin), propriétaire.
1867. M. ARAGON (Édouard), propriétaire.
1857. M. ASTORS (François), propriétaire.
1853. M. AUDUSSON (Olivier), propriétaire.
1853. M. AUGÉ (Nicolas), ✱, capitaine d'artillerie en retraite.
1846. M. AZÉMAR (Joseph), propriétaire.
1836. M. BACH (Étienne), O. ✱, colonel d'artillerie en retraite.
1865. M. BALANDA (Joseph de), propriétaire.
1857. M. BARBERET (Charles), ✱, inspecteur d'Académie
honoraire.
1867. M. BARDOU (Joseph), lithographe.

Les fondateurs de la Société sont désignés par la lettre F, qui est
à la suite de leur nom.

1867. M. BARDOU (Pierre), imprimeur.
 1866. M. BAUBY (Justin), juge.
 1855. M. BÉDOS (Stéphane), avocat.
 1833. M. BÉGUIN (Louis), ✱, directeur de l'École Normale (F).
 1853. M. BERTRAND-BALANDA, propriétaire.
 1856. M. BOIX (Émile), pharmacien de 1^{re} classe.
 1858. M. BONAFOS (Emmanuel), docteur-médecin.
 1857. M. BONNEFOY (Louis de), propriétaire,
 1867. M. BONNET (Joseph de), propriétaire.
 1855. M. BOUCABEILLE (l'abbé Isidore), chanoine honoraire.
 1868. M. BRIEUDES (Théodose), avocat.
 1868. M. BRUGVÈRE (Ernest de), avoué.
 1869. M. BATLLE (Justin), propriétaire.
 1867. M. ÇAGARRIGA (Raymond de), ✱.
 1855. M. CALVET, agronome.
 1867. M. CAMP (Aimé), ✱, inspecteur d'Académie.
 1867. M. CANAVY (Alphonse), professeur de dessin.
 1867. M. CARGOLÈS (Vincent), propriétaire.
 1860. M. CAZES (Prosper), propriétaire.
 1866. M. CHEFDEBIEN (Fernand de), propriétaire.
 1835. M. COMPANYO (Louis), ✱, docteur-médecin.
 1870. M. COMPANYO (Louis), fils, ✱, docteur-médecin.
 1866. M. CORNET (Joseph), propriétaire.
 1847. M. CUILLE (Germain), ✱, directeur de la Ferme-École.
 1870. M. COSTE (Philippe), professeur au Collège.
 1840. M. COSTA (Léon de), homme de lettres.
 1853. M. DEDINS (Sauveur), propriétaire.
 1866. M. DALBIEZ (Joseph) entrepreneur.
 1866. M. DAUDERNY (Baptiste), propriétaire.
 1855. M. DELHOSTE (l'abbé Julien), chanoine honoraire.
 1848. M. DESPRÈS (Antoine), propriétaire.
 1860. M. DESPRÈS (Jules), propriétaire.
 1867. M. DEVILLE (Pierre), vérificateur des poids et mesures.

1865. M. DROGARD (César), architecte.
 1854. M. DURAND (Justin), banquier.
 1866. M. DURAND (Laurent), propriétaire.
 1869. M. DONNEZAN (Charles), docteur-médecin.

 1866. M. ESCANYÉ (Frédéric), avocat.
 1868. M. ESCARRA (Jacques), propriétaire.
 1841. M. EYCHENNE (Jean), propriétaire.

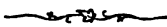
 1849. M. FABRE (Louis), professeur en retraite.
 1866. M. FABRE DE LLARO (Léon), notaire.
 1866. M. FAURE (Louis), propriétaire.
 1861. M. FERRER (Léon), pharmacien de 1^{re} classe.
 1866. M. FINES (Jacques), docteur-médecin.
 1868. M. FLORIMONT (Albert), avocat.

 1867. M. GALAUD (Jacques), professeur.
 1853. M. GARRETTE (Pierre), propriétaire.
 1859. M. GRANIER DE CASSAGNAC (l'abbé Louis), principal du Collège.
 1848. M. GOUËLL (Pierre), docteur-médecin.

 1867. M. JANER (Augustin), propriétaire.
 1868. M. JAUBERT DE PASSA (Henri), licencié en Droit.
 1854. M. JAUME (Aimé), propriétaire.
 1868. M. JAUME (James), propriétaire.
 1854. M. JOUY-D'ARNAUD (Eugène), ~~notaire~~, propriétaire.

 1850. M. LABAU (Joseph), propriétaire.
 1860. M. LACOMBE-SAINT-MICHEL (Romain), propriétaire.
 1854. M. LACROIX (Ferdinand de), avocat.
 1867. M. LAFABRÈGUE (Paul), avocat.
 1867. M. LAFFITTE (Paul), propriétaire.
 1853. M. LAMER (Jules de), secrétaire-général.

1868. M. LATROBE (Charles), imprimeur-libraire.
 1844. M. LAZERME (Charles), propriétaire.
 1853. M. LLOBET (Joseph de) propriétaire.
 1867. M. LLOBET (Michel de), propriétaire.
 1866. M. LLOUBES (Numa), propriétaire.
 1869. M. LAFARGUE (Albert), professeur d'histoire.
1868. M. MALBES (Alexandre), ✱, ingénieur des Ponts-et-Chaussées.
 1835. M. MASSOT (Paul), docteur-médecin.
 1868. M. MASSOT (Justin), docteur-médecin.
 1867. M. MAS (Ernest), professeur.
 1868. M. MÉNÉTRIER (Louis), agent-voyer chef.
 1862. M. MERCADIER (Jean), contrôleur des Contributions indirectes.
 1867. M. MOLINIER (Adolphe) propriétaire.
 1864. M. MORER (Sauveur), professeur au Collège.
 1853. M. MUXART (Auguste), avocat.
1867. M. NÉREL (Simon), propriétaire.
 1868. M. NOÉ (Michel), avocat.
1867. M. PARÈS (Jules), ✱, avocat.
 1869. M. PASSAMA (Joseph), O. ✱, capitaine de frégate en retraite.
 1866. M. PELLET (Pierre), naturaliste.
 1858. M. PHILIP (Bonaventure), chanoine titulaire.
 1868. M. PUIGGARI (Antoine), O. ✱, colonel du génie.
 1869. M. PÉLISSIER (François), maître-adjoint à l'École Normale.
1867. M. QUÈS (Jean), professeur de physique.
1857. M. REYNÈS-ANDRÉSSON, négociant.
 1868. M. RIVALS (Louis), avoué.

1853. M. ROBIN (Louis), propriétaire.
1867. M. ROMEU (François de), propriétaire.
1858. M. ROUFFIA (Joseph), instituteur.
1867. M. ROUFFIANDIS (Isidore) professeur.
1867. M. ROUZAUD (Vincent), vétérinaire.
1859. M. SAIGNES (Justin), lithographe.
1868. M. SAINT-MARTORY (Honoré), libraire.
1854. M. SAUVY (Joseph), père, négociant.
1867. M. SAUVY (Joseph), fils, négociant.
1867. M. SÈBE (Alexis), propriétaire.
1867. M. SELVA (Charles de), propriétaire.
1853. M. SIAU (Antoine), propriétaire.
1854. M. TALAYRACH (Joseph), avocat.
1855. M. TARRÈS (Gustave), docteur-médecin.
1867. M. TASTU (Antoine), ✱, ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées.
1867. M. TERRATS D'AGUILLON (Jacques), propriétaire.
1866. M. TOURNAL (Joseph), avoué.
1841. M. VILALLONGUE (Sylvestre), négociant.
1866. M. VILALLONGUE (Camille), juge.
- 

Membres résidants n'habitant pas Perpignan.

- 1868. M. ACÉZAT (Omer), propriétaire à Prades.
 - 1867. M. BAILLO (Charles), propriétaire à Thuir.
 - 1867. M. BARRÈRA (Michel), propriétaire à Bages.
 - 1868. M. BOÇA (Asprer de), propriétaire à Prades.
 - 1856. M. CARBONNEIL (Joseph), propriétaire à Cases-de-Pène.
 - 1857. M. CONTE (Joseph), propriétaire à Estagel.
 - 1867. M. DURAND (Jacques), propriétaire à Saint-Nazaire.
 - 1856. M. DUVERNEY (Adolphe), propriétaire à Espira-de-l'Agly.
 - 1867. M. FARINES (Achille), négociant à Rivesaltes.
 - 1867. M. FERRIOL (Antoine), notaire à Millas.
 - 1867. M. FOXONET (Jean), docteur-médecin à Pia.
 - 1868. M. GAUZE (Joseph), notaire à Rivesaltes.
 - 1868. M. GAUZE (Charles), propriétaire à Rivesaltes.
 - 1846. M. GINESTOUS (marquis de), propriétaire à Latour-de-France.
 - 1847. M. CIRVÈS (Sauveur), propriétaire à Vinça.
 - 1868. M. GONSALVO (Ange de) propriétaire à Vinça.
 - 1867. M. JACOMET (Louis), juge à Prades.
 - 1867. M. LAZERME (Auguste), propriétaire à Vinça.
 - 1856. M. MALÈGUE (Vincent), propriétaire à Pézilla-de-la-Rivière.
 - 1868. M. JULIA (Joseph), propriétaire à Arles-sur-Tech.
 - 1868. M. MARQUIÉ (Jules), notaire à Rivesaltes.
 - 1868. M. MODAT (Jean), ancien élève de la Saussaye, à Thuir.
 - 1868. M. MAS (Auguste), avocat à Prades.
 - 1867. M. MARIA (François), propriétaire à Thuir.
 - 1869. M. MONTEILLA (Bonaventure de), propriétaire à Sainte-Léocadie.
 - 1865. M. NICOLAS (Émile), négociant à Rivesaltes.
-

1843. M. PAGÈS (Sébastien), propriétaire à Palau-del-Vidre.
1867. M. PAMS-BOHER (Raymond), propriétaire à Vinça.
1867. M. PENCHINAT (Charles), docteur-médecin à Port-Vendres.
1868. M. PECH (François), propriétaire à Latour-de-France.
1868. M. PHILIP (Antoine), propriétaire à Elne.
1868. M. REIG (Bonaventure), propriétaire à Port-Vendres.
1867. M. RONDONY (Bonaventure), négociant à Prats-de-Mollo.
1868. M. JACOMY (Rémy), propriétaire à Prades.
1865. M. SALVO (François), notaire à Vinça.
1868. M. SOUBIRANE (Joseph), notaire à Saint-Laurent-de-Cerdans.
1868. M. TALAYRACH (Gaspard), propriétaire à Baixas.
1861. M. TRUILLÈS (Joseph), notaire à Ille.
1865. M. VILAR-SOUBIRANE (Jacques), propriétaire au Boulou.
1867. M. VILAR (Edmond), propriétaire à Thuir.
1867. M. FARRAN (Michel-Isidore), docteur-médecin à Thuir.

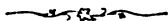


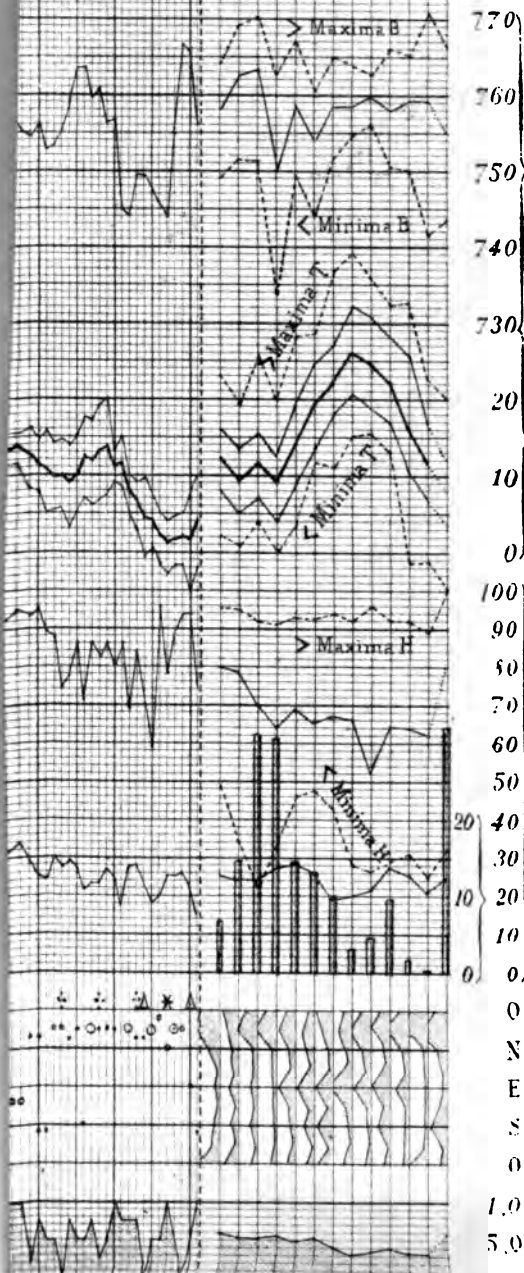
TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Composition du bureau pour l'année.....	5
Résumé des travaux de la section d'Agriculture, pendant la fin de l'année 1868 et l'année 1869, par M. Morer, secrétaire de la section.....	7
Résumé des travaux de la section des Sciences depuis mai 1869 jusqu'en mars 1870, par M. Danjan, secrétaire de la section...	13
Résumé des travaux de la section des Lettres et Arts libéraux, du mois de juin 1868 au mois de mars 1870, par M. Fabre, secrétaire-général de la Société.....	18
Compte-rendu du concours régional agricole de Montpellier du 2 au 10 mai 1868, par M. Labau, directeur de la section agricole de la Société des Pyrénées-Orientales....	26
Culture de la vigne par M. Labau.....	36
De l'abolition et de la conservation des octrois en France, par M. Lloubes Numa, membre résidant.....	57
Notes sur le mouvement de la population dans le département des Pyrénées-Orientales, pendant la période de 1861-1865, par M. Antoine Tastu, ingénieur en chef des ponts et chaussées, membre résidant.....	78
Rapport sur une Épizootie, qui attaque les oiseaux de basse-cour par M. Rouzaud, médecin-vétérinaire, membre résidant.....	96
Météorologie et maladies régnantes observées à Perpignan, pendant l'année 1869, par M. le docteur J. Fines, membre résidant....	101
Notice sur la voie romaine dans le Roussillon, indiquée dans les itinéraires d'Antonin et de Peutinger, par M. Ménétrier, agent-voyer chef, membre résidant.....	215
Tumulus de Saint-Nazaire.....	271
Le munt de la terre d'Alénça.....	274

	Pages
Notice sur Jacques-le-Conquérant, par M. Théodose Brièudes, avocat, membre résidant.....	276
L'hôpital et la commune de La Perche, par M. B. Alart, archiviste du département, membre résidant.....	285
Étude biographique sur Joseph Jaume, par M. Justin Bauby, juge, membre résidant.....	337
Essai sur l'étude des langues vivantes, par M. J. Gaud, professeur de langues vivantes, membre résidant.....	393
Rapport sur une machine à ammoniac, par M. Ménétrier, agent-voyer chef, membre résidant.....	428
Rapport sur l'enquête agricole, par M. Morer, professeur au Collège de Perpignan, membre résidant.....	443
Description d'un nouvel insecte de la famille des Lamellicornes ou Scarabéides, par M. P. Pellet, membre résidant.....	472
Harangues d'Ajax et d'Ulysse, traduites en vers français du XIII ^e livre des Métamorphoses d'Ovide.	
La 1 ^{re} par M. Louis Fabre, secrétaire-général de la Société....	476
La 2 ^e par M. Jacques Argiot, membre résidant.....	482
Fables, par M. J. Mercadier, membre résidant.....	497
Liste des membres de la Société.....	513

FIN DE LA TABLE.

Decembre --- Moyennes mensuelles.
 10 20 30 D J F M A M J J A S O N D



No

L'h

E

E

Ra

Ra

De

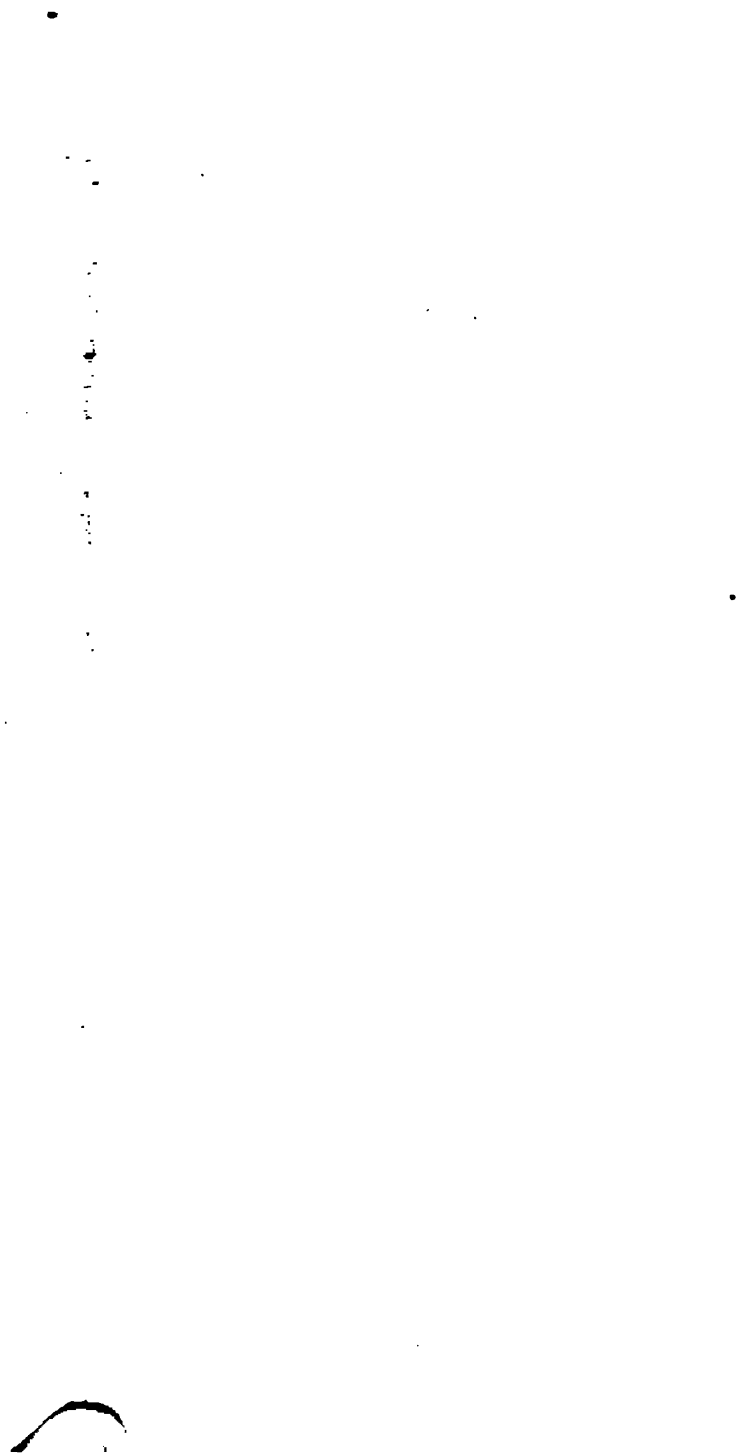
Ha

La

La

Fa

Li



SOCIÉTÉ DES PYRÉNÉES-ORIENTALES.

XIX.

La Société n'entend approuver ni improuver les opinions émises dans les travaux qu'elle publie : elles appartiennent à leurs auteurs qui en sont seuls garants.



Les lettres, mémoires, etc., etc., etc., doivent être adressés (*franc de port*) à M. LOUIS FABRE, Secrétaire de la Société, rue Traversière-de-l'Ange, 4, et les objets d'histoire naturelle à M. COMPANYO, Conservateur du Cabinet, rue Queya, à Perpignan.





SOCIÉTÉ AGRICOLE,

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE
DES PYRÉNÉES-ORIENTALES.



DIX-NEUVIÈME VOLUME.

Faisons tous nos efforts pour qu'on puisse
dire un jour : Il y eut à Perpignan une société
d'hommes à intentions généreuses, dont les
travaux furent utiles à leur pays.

(JAUBERT DE RÉART. 1^{er} Bulletin, p. 4.)



PERPIGNAN.
IMPRIMERIE DE CHARLES LATROBE,
1, Rue des Trois-Rois, 1.

1872.

SOCIÉTÉ
AGRICOLE, SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE
DES PYRÉNÉES-ORIENTALES.

Composition du Bureau pour l'année 1872.

Président : M. VILALLONGUE (SYLVESTRE), négociant.

Vice-Président : M. COMPANYO (LOUIS), docteur-médecin,
chevalier de l'Ordre national de la Légion-d'Honneur et de
François-Joseph d'Autriche.

Secrétaire-général : M. FABRE (LOUIS), ancien professeur au
Collège de Perpignan, officier d'Académie.

Trésorier : M. SIAU (ANTOINE), ancien négociant.

Archiviste : M. FABRE DE LLARO (LÉON), notaire.

Depuis le 24 décembre 1866, la Société est, suivant ses
différentes qualifications, divisée en trois Sections, ayant chacune
un Directeur et un Secrétaire particuliers.

Section de l'Agriculture.

Directeur : M. LABAU (JOSEPH), sous-directeur de la Ferme-
École, professeur d'agriculture à l'École-Normale.

Secrétaire : M. MORER (SAUVEUR), professeur au Collège.

Section des Sciences & Arts mécaniques.

Directeur : M. FERRER (LÉON), pharmacien de première classe, secrétaire du Conseil central d'hygiène publique et de Salubrité, inspecteur des pharmacies.

Secrétaire : M. ROUFFIANDIS (ISIDORE), licencié - ès - sciences, professeur à l'École - Normale.

Section des Lettres & Arts libéraux.

Directeur : M. ESCANYÉ (FRÉDÉRIC), avocat, membre du Conseil général.

Secrétaire : M. DEVILLE (PIERRE), vérificateur des poids - et - mesures.



BIOGRAPHIE

DE M. LOUIS COMPANYO,

DOCTEUR-MÉDECIN ET SAVANT NATURALISTE,

Né à Céret le 16 décembre 1781, mort à Perpignan
le 10 septembre 1871.

Par M. Louis Fabre, Secrétaire général de la Société.

Le 2 octobre 1855, la mort enleva l'illustre François Arago, notre compatriote, qui, aux plus glorieuses distinctions ne dédaigna pas de joindre le modeste titre de président honoraire que lui offrit la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales, fondée à Perpignan le 21 décembre 1833.

On se rappelle encore la pénible émotion causée par cette perte à tous les membres de la Société qu'il avait prise sous ses auspices, à la France entière, aux savants de toutes les parties du monde.

Depuis lors la Société des Pyrénées-Orientales s'est vu annuellement enlever quelque membre à qui elle a payé le juste tribut de ses regrets; mais aucune perte ne lui a été plus sensible, ne lui a laissé un plus grand vide que le décès tout récent de M. Louis Companyo, docteur en médecine et savant naturaliste.

Les éminentes qualités de ce vénérable vieillard, dont la belle existence mérita et obtint l'admiration de tous ceux qui eurent le bonheur de le connaître, avaient attiré

à ses honneurs funèbres notre population presque tout entière. Un brillant discours prononcé sur sa tombe par son collègue, M. le docteur Paul Massot, a été reproduit par un des journaux de la localité. Chacune des autres feuilles a publié son article nécrologique, où sont dignement appréciés la vie, le savoir et les travaux de Monsieur Companyo. Mais les écrits des journaux sont trop souvent éphémères; et le souvenir de celui que nous regrettons mérite à tous égards d'être consigné dans les annales de la Société qu'il honora et dirigea si longtemps sous différents titres.

Cette considération nous a engagé à réunir les notes que nous avons pu recueillir sur ses services militaires, sur ceux qu'il rendit à toutes les personnes qui plus tard réclamèrent ses soins, sur ses recherches, sur ses ouvrages scientifiques, et à essayer d'écrire sa biographie. Si elle est jugée digne de figurer dans notre plus prochain Bulletin, à défaut d'autre mérite, elle aura celui de présenter, en abrégé, tout ce qui recommande M. Louis Companyo à la vénération et à la reconnaissance de ses concitoyens.

Toutes les fois que nous l'avons vu chez lui et qu'il nous a entretenu de ses études favorites, il n'a jamais manqué de nous parler de son père, qui exerça aussi la médecine, et qu'il avait toujours pris pour modèle. Aussi, commencerons-nous notre récit par quelques mots sur celui que notre regrettable collègue vénérât par dessus tout.

C'était Louis Companyo, docteur en médecine, médecin consultant du roi, par lettres patentes, membre correspondant de l'Académie de Médecine de Paris, médecin-

intendant des Eaux d'Arles en Roussillon (aujourd'hui Amélie-les-Bains), auteur de plusieurs travaux scientifiques remarquables, parmi lesquels on peut citer un Mémoire très étendu sur les Eaux d'Arles, leurs propriétés, leurs applications à la thérapeutique, et la Relation d'une épidémie de fièvre typhoïde qui désola la contrée.

Son fils, Jean-Baudile-Louis Companyo-Lanquine, fut orphelin de très bonne heure. Cette position malheureuse, qui d'ordinaire est nuisible à l'éducation et à l'instruction des enfants, qu'elle prive des regards et des soins paternels, ne fit qu'exciter l'émulation du jeune Companyo. Il se fit désormais remarquer par son ardeur pour le travail. Ses études classiques terminées, impatient de suivre la carrière de son père, il commença ses études médicales à Montpellier. A cette époque de guerres continuelles, il était rare qu'un jeune homme pût se dispenser d'y prendre part. Appelé sous les drapeaux, Companyo se présenta à un concours, et en mars 1807, fut nommé chirurgien sous-aide-major à l'armée d'Espagne, attaché en cette qualité à l'ambulance du quartier-général du prince Murat, commandant en chef l'armée qui envahit ce pays. Il s'y fit bientôt remarquer par son zèle infatigable et par son intrépidité, plus méritoire peut-être chez un officier de santé que celle des combattants. Le soldat, en effet, qui brave la mort est excité pendant la bataille par les cris de ses chefs, le bruit du canon, l'exemple de ses camarades, la crainte de paraître manquer de bravoure, par l'espoir de la victoire et des avantages qu'elle procure. Rien de tout cela n'anime le chirurgien : courbé sur le corps d'un

blessé ou d'un mourant, il brave lui aussi la mort, mais sans chercher à la donner, sans même apercevoir ce qui se passe autour de lui, et, comme le soldat, il reçoit souvent le coup mortel. Eh bien ! personne, mieux que le jeune Companyo, ne montrait alors un sang-froid et un héroïsme à la hauteur de sa mission. Aussi, sans même le soupçonner, il s'attira l'attention de ses chefs, et au mois d'octobre de la même année, il passa à l'ambulance légère de la grande armée d'Espagne, et fut mis, avec le grade de chirurgien aide-major, sous les ordres du baron Larrey, chirurgien en chef de l'armée. Il conserva depuis avec cet officier supérieur les meilleures relations. Ce fut avec le même grade que Companyo fit toutes les campagnes d'Espagne et de Portugal, qu'il assista à presque toutes les batailles, et même au siège de Saragosse, si célèbre par l'acharnement de l'attaque et de la défense.

Personne n'ignore que Napoléon fut forcé de retirer de ce pays une partie de ses troupes pour aller combattre dans le Nord un ennemi non moins redoutable. L'armée d'Espagne, ainsi affaiblie, fut enfin contrainte de plier devant des forces supérieures. Ce fut en ces circonstances que Companyo se trouva attaché à l'ambulance du quartier-général du comte Dejean. La conformité de goûts et d'études les lia bientôt, et fit comprendre et apprécier au jeune chirurgien la passion du général pour l'entomologie. Ils battaient en retraite devant une division ennemie ; marchant côte-à-côte, ils entendaient déjà siffler les balles espagnoles. Soudain un coup de feu part du creux d'un rocher qui longeait la route. Au même instant le général glisse de son cheval et se couche à

plat ventre auprès d'un buisson. L'aide-major s'élance le croyant, sinon mort, du moins grièvement blessé. Erreur : le comte Dejean se relève tout rayonnant de joie, et montre au chirurgien, surpris d'un pareil sang-froid dans un moment aussi critique, un superbe carabe, couleur de feu, en lui disant : « Je le crois nouveau. » C'était le *Carabus rutilans*, espèce excessivement rare, mais qu'on trouve dans plusieurs localités de l'Espagne et de notre département.

Cependant nos deux amis échappèrent comme par miracle à la poursuite des Espagnols. Companyo n'oublia jamais cette aventure, qu'il se plaisait à raconter. Vingt ans plus tard, il s'estima heureux de recueillir auprès de lui le comte Dejean, interné dans les Pyrénées-Orientales, après avoir échappé à la peine de mort, prononcée contre lui dans un procès politique. Les deux naturalistes étaient toujours ensemble, ils faisaient de fréquentes excursions dans toutes les parties du Roussillon, ce qui changea le séjour forcé du général dans notre département en une charmante étude d'entomologie.

Companyo était rentré en France avec un congé de convalescence pour une affection typhoïde très grave, contractée dans l'exercice de ses fonctions, et il fut attaché à l'hôpital militaire de Prades comme chef de service, en qualité de chirurgien aide-major.

Sa santé, ébranlée par de longues fatigues durant les campagnes d'Espagne et de Portugal, ne lui permettant plus de continuer le service militaire; il fut forcé de donner sa démission. Mais toujours plus avide d'augmenter ses connaissances et de recevoir un titre plus

relevé, il partit de nouveau pour Montpellier, se remit à l'étude avec encore plus d'ardeur qu'auparavant, et fut reçu docteur en médecine par la Faculté de cette ville le 17 juin 1812. Sa thèse, intitulée : *Essai sur les Hémorragies utérines qui surviennent vers les derniers jours de la grossesse, avant et après l'accouchement*, est un travail remarquable, qui donne déjà une haute idée de l'intelligence, de l'instruction et des aptitudes de l'auteur, et fait présager quelle sera sa carrière.

Il s'établit alors à Perpignan, où il exerça la profession de médecin jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant cinquante-neuf ans. Il signala cette longue carrière médicale de plus d'un demi-siècle par un dévouement qui ne se démentit jamais. Affable, prévenant, plein de bonté, de douceur et de soins pour ses malades, riches ou pauvres, il allégeait leurs souffrances autant par ses remèdes que par le tact dont il faisait preuve en s'entretenant avec eux ; et quand sa haute expérience lui apprenait que ses prescriptions devenaient désormais inutiles, il savait saisir le moment favorable pour les amener à prendre leurs dernières dispositions et à remplir leurs suprêmes devoirs, sans leur ôter jamais l'espérance d'une prochaine guérison : précautions que les personnes qui entourent un moribond négligent trop souvent. Il vécut d'ailleurs en une continuelle et parfaite intelligence avec ses confrères.

Ses occupations de médecin-praticien ne l'empêchèrent pas de se livrer successivement avec ardeur et distinction à l'étude de toutes les branches de l'histoire naturelle, sur lesquelles il a laissé de nombreux et remarquables travaux que nous énumérerons plus tard.

De 1822 à 1830, rien de saillant dans la vie de Companyo, sinon son zèle à remplir tous les devoirs de sa profession, à s'occuper sans cesse de sa jeune famille, de son intérieur, et à consacrer ses loisirs à l'étude de sa science favorite, sans perdre ni un instant ni une occasion. C'est pendant cette période de huit années qu'il réunit, en quadrupèdes, oiseaux, insectes, papillons, coquilles et minéraux, cette magnifique collection que les savants de l'Europe venaient visiter chez lui, qu'il donna plus tard à la ville de Perpignan, et qui, jointe à la remarquable collection offerte par M. Eugène Boluix, capitaine de frégate, actuellement en retraite, forma le noyau du Cabinet d'Histoire naturelle de cette ville, créé par la municipalité en 1837, et dont Companyo fut nommé directeur-conservateur le 21 novembre 1840, par arrêté de M. le Maire⁽¹⁾.

Déjà le 24 février 1830 il avait été nommé par M. le Préfet membre de la Commission chargée de recueillir les éléments de la statistique du département, et après la Révolution qui éclata cette année, il fut élu, par les suffrages de ses concitoyens, membre du Conseil municipal de la ville, et successivement fut, le 17 novembre suivant, appelé par le nouveau Préfet à faire partie du Bureau d'administration du Collège; nommé, le 7 octobre 1831, membre de l'Intendance sanitaire du département, instituée par M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce; le 12 mai 1832, membre du Conseil de salubrité du chef-lieu du département; en mars 1848, médecin

(1) Voir pour le détail des dons offerts par MM. Boluix et Companyo le IV^e Bulletin de la Société Philomathique de Perpignan. Compte-rendu des travaux de la Société pendant l'année 1837, page 10.

des prisons, et le 10 avril de la même année directeur-conservateur de la Pépinière départementale. Dans cette dernière fonction, il se fit remarquer pour ses appropriations de terrain pour des essais de culture de végétaux et de plantes tropicales, essais dont la plupart avaient réussi sous sa direction, et doté le Roussillon et la France de plusieurs arbustes et plantes d'agrément et d'utilité qui embaumaient l'air, charmaient les yeux et excitaient l'admiration de tous les étrangers.

Ces deux postes lui furent enlevés par l'administration qui précéda, accompagna et suivit le coup-d'État du 2 décembre, et cela malgré les droits acquis par une longue carrière de travail incessant, de zèle, de dévouement et d'abnégation. Il se retira sans murmure; mais avait-il quelque moment de loisir, il allait, comme auparavant, parcourir la Pépinière, pour observer les progrès de ses chères plantes, pour juger si celui qu'on lui avait donné pour successeur les traitait convenablement, et cette promenade lui procurait encore quelques moments agréables. Il fut aussi privé de cette consolation. Retenu auprès d'un malade en danger, il passa quelques jours sans voir la Pépinière. Il y courut dès qu'il fut libre : quel spectacle désolant s'offrit alors à ses regards ! L'enclos entouré de roseaux qui longe d'un côté l'allée des cyprès, cet enclos renfermant les arbustes les plus rares et les plus précieux, envoyés à grands frais du Jardin des Plantes de Paris, cet enclos était entièrement dévasté. En un jour, toutes ces plantes avaient été déracinées, enlevées, transportées sans précaution, sans discernement dans les préaux des Écoles chrétiennes, où les Frères les ont vues, dit-on, s'étioler et périr. Companyo, vive-

ment ému, interroge le gardien de la Pépinière. Il apprend qu'à la suite d'un léger malentendu, ce square a été sacrifié par l'autorité supérieure. Le nuage se dissipa le lendemain. Mais le mal était fait, il n'est pas encore réparé; peut-être ne le sera-t-il jamais. Companyo racontait toujours avec une nouvelle émotion ce qu'il appelait un grand malheur. « J'avais refusé, ajoutait-il, de souscrire au coup-d'État, j'avais donc mérité d'être destitué; mais ces pauvres plantes, comment étaient-elles coupables? »

Il fallait une compensation à l'infatigable activité de Companyo; aussi, dès ce moment, il s'attacha tous les jours davantage à la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales, dont il fut tour-à-tour secrétaire, archiviste, vice-président, président et enfin président honoraire, lorsque son grand âge ne lui permit plus d'en diriger les travaux. Ce titre honorifique n'avait été accordé à aucun autre membre depuis la mort de l'illustre François Arago. Ce fut seulement lorsque Companyo demanda avec instances d'être remplacé au fauteuil de la présidence, que la Société, appréciant tous les services qu'il avait déjà rendus à la science, songea à le maintenir à sa tête, en lui offrant la succession du grand astronome. Cet honneur vint émouvoir le modeste vieillard dans son humble retraite. Il voulut l'éluder (la Société possède dans ses archives la lettre qu'il lui écrivit à ce sujet) ne se croyant pas digne de succéder à François Arago. Sur l'insistance de ses collègues, il se décida enfin à accepter, et leur adressa, pour les remercier de cet insigne honneur, une de ces lettres où se trouve dépeint le noble caractère du vieillard.

Companyo a été d'ailleurs toute sa vie en relation intime avec la plupart des illustrations scientifiques, en correspondance suivie avec le célèbre Cuvier, avec Blainville, Audouin, Chevrolat, Montagne, Roussel, Michaud, Jourdan, Terrever (de Lyon), baron Kindelan, comte de Génisson, Schimper, Andress, Dufour (des Landes), etc , etc.

On est étonné, en parcourant la liste de ses diverses publications, autant de leur variété que de leur nombre. Voici les titres de ses travaux les plus importants :

I. — Mémoire descriptif et Ostéologie d'une Baleine échouée le 27 novembre 1828, sur les côtes de la Méditerranée, près Saint-Cyprien, Baleine-Rorqual, *Balena musculus* (Linné), avec planches représentant les diverses parties du squelette de l'animal, qui fut monté par Companyo lui-même, que nous avons admiré à Perpignan, et qu'on peut encore voir dans les galeries du Musée Saint-Pierre de Lyon. Ce travail important, qui a jeté un nouveau jour sur l'anatomie encore peu connue des Cétacés, a été publié en 1830.

II. — Rapport sur un Serpent de 11 pieds de longueur et 18 pouces de circonférence, tué dans le département des Pyrénées-Orientales (1836, II^e Bulletin de la Société Philomathique de Perpignan).

III. — Rapport sur un tableau contenant la collection des Mollusques terrestres et fluviatiles, offert à la même Société par M. Aleron, naturaliste distingué (III^e Bullet., 1^{re} partie, 1837).

IV. — Compte-rendu des travaux de la Société pendant la même année.

V. — Catalogue des Oiseaux, soit sédentaires, soit de passage, trouvés dans notre département (Classification de Temminck) 375 espèces.

VI. — Notice sur les insectes qui ravagent, dans quelques cantons, les vignobles du département des Pyrénées-Orientales, avec cartes indiquant les cantons les plus ravagés par la pyrale (en catalan *couque*) et l'altice (*bubot*). Conseils aux vigneron pour la destruction de la pyrale. A la suite de ce rapport, qui fut envoyé à M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce, le Gouvernement s'émeut du mal qui sévit et menace de ruiner les pays de vignobles. Audouin est envoyé dans le département pour y étudier les mœurs de l'insecte destructeur. Companyo accompagne ce savant dans toutes ses courses, dans ses recherches, et lui communique toutes les observations qu'il a faites lui-même. De retour à Paris, Audouin, en rendant compte de sa mission, instruit le Ministre du concours dévoué, intelligent et efficace qu'il a trouvé en Companyo. Le Ministre l'en remercie par une lettre du 22 septembre 1840, très flatteuse, et par le don d'un grand ouvrage qui venait d'être publié à ce sujet. (Voir le IV^e Bulletin de la Société, 1839.)

VII. — Catalogue raisonné de divers objets offerts à la Société des Pyrénées-Orientales pour le Cabinet d'Histoire naturelle. (Séance publique tenue extraordinairement dans la grande salle du Musée, à l'occasion de l'arrivée de François Arago, président honoraire de la Société. — 26 septembre 1840. V^e Bulletin, 1841.)

VIII. — Catalogue descriptif des Mammifères qui ont été observés et qui vivent dans le département des Pyrénées-Orientales. (V^e Bulletin. Supplément, 1841.)

IX. — Rapport sur l'industrie sétifère du département des Pyrénées-Orientales en 1842 et 1843. La Société vote l'impression de ce compte-rendu. Le maréchal Soult, ministre de la guerre, en fait demander vingt exemplaires pour les Magnaneries de l'État, en Algérie. (VI^e Bulletin. 1^{re} partie, 1843.)

X. — Companyo prononce, en qualité de président de la Société, le discours d'ouverture de la séance publique de cette année.

XI. — Itinéraire des quatre vallées du département des Pyrénées-Orientales, suivi du Catalogue des quarante premières familles de plantes observées dans cette contrée.

XII. — Observations sur la présence de trois oiseaux nouveaux pour la Faune du département :

Vultur auricularis (Daudin);

Vultur Colbii (Daudin);

Porhpyrio hyacinthinus (Temmink).

XIII. — Description d'une nouvelle espèce de Mulette trouvée dans les eaux douces du département (*Unio Aleroni*, Companyo), en collaboration avec M. Paul Massot, avec planches.

XIV. — Companyo prononce encore, en qualité de président de la Société, le discours d'ouverture de la séance publique du 28 septembre 1843, où furent distribuées des primes et des médailles.

XV. — Notice sur l'Histoire naturelle de l'île Sainte-Lucie (Aude).

XVI. — Rapport sur l'éducation des vers-à-soie Trivoltini, et sur le mûrier multicaule.

XVII. — Rapport sur les plantations de mûriers et d'oliviers dans les Pyrénées-Orientales.

XVIII. — Mémoire au sujet de la greffe du chêne-liège sur le chêne-vert, travail qui a fait décerner par M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce une médaille d'or de la valeur de 300 francs à l'auteur de la découverte, M. Torrent, cultivateur à Oms (arrondissement de Céret).

XIX. — Mémoire sur deux nouvelles plantes de la famille des Génistées, genre *Sarothamnus*, découvertes par Companyo même dans les Pyrénées-Orientales : (*Sarothamnus Carlierus* et *S. Jaubertus*, Companyo), avec deux planches, (VII^e Bulletin, 1848.)

XX. — Considérations sur des ossements fossiles trouvés dans le bassin du Roussillon : Mastodonte et Hippopotame, et sur deux têtes humaines, l'une trouvée dans les cavernes calcaires des Corbières, l'autre, tête éburne de dimensions colossales, trouvée dans le cimetière d'Oms. (VIII^e Bulletin, 1851.)

XXI. — Considérations sur le gutta-percha et sur les services qu'il peut rendre à l'industrie.

XXII. — Catalogue des insectes coléoptères (Carabiques) observés dans les Pyrénées-Orientales, avec indication des localités.

XXIII. — Notice sur la priorité de la découverte de la *Subularia aquatica* dans les eaux du plateau de Carlite. Jusqu'à ce moment cette plante était classée dans la Flore de Norwège. Ce sont les docteurs Reboud et Guinand qui l'ont découverte.

XXIV. — Note sur la présence de l'*Eider*, *Anas mollissima* (Linné), dans le Roussillon. (IX^e Bulletin, 1854.)

XXV. — Suite du Catalogue des insectes coléoptères observés dans le département des Pyrénées-Orientales, avec indication des localités. Cette partie renferme les Hydrocanthares et les Lamellicornes. (X^e Bullet., 1856.)

XXVI. — Observations sur les insectes nuisibles aux oliviers dans le département des Pyrénées-Orientales. Cette étude a amené l'auteur à la découverte de l'insecte parasite du *Phlæotribus oleæ* (Latreille), qui fait tant de mal aux jeunes pousses de l'olivier. Cette notice est accompagnée d'une planche représentant cet insecte parfait et le parasite qui le détruit, nommé *Locusta arachnoidea* (Companyo).

Ces insectes y sont représentés avec un grossissement de 500 diamètres. (XI^e Bulletin, 1858.)

XXVII. — Notice sur des Cétacés échoués sur les côtes de la Méditerranée, entre Saint-Laurent-de-la-Salanque et Leucate en février 1864, *Delphinus globiceps*. Description de l'animal, anatomie et ostéologie, avec 4 planches. Le squelette de ce cétacé a été monté par Companyo pour le Musée de Perpignan. (XV^e Bullet., 1867.)

XXVIII. — Discours d'ouverture de la séance publique du 6 septembre 1868, où la Société a distribué des primes et des médailles. (XVII^e Bulletin, 1868.)

XXIX. — En dehors de ces publications insérées dans les Bulletins de la Société des Pyrénées-Orientales, Companyo a publié plusieurs travaux scientifiques, dont la réunion formerait plusieurs volumes. Les plus remarquables, sont : 1^o Un mémoire descriptif d'une Baleine, museau pointu, *Balæna rostrata*, échouée sur la pantière de Collioure, mesurant 5 mètres 60 centimètres. Le squelette en a été monté par Companyo, et chacun peut le voir dans une

des salles du Musée de Perpignan. 2° Un travail important sur le reboisement des terrains en pente.

A ces simples mémoires ne devaient pas se borner les travaux de Companyo. Une vie, comme la sienne, n'eût pas été complète s'il n'avait publié le résumé de ses observations d'un demi siècle, comme couronnement de ses études. Pour clore sa carrière scientifique, il voulut, à l'âge de quatre-vingts ans, entreprendre la publication de l'histoire naturelle complète du département. Ce travail a été mené à bonne fin, et les forces du vieillard n'ont pas trahi son zèle. L'*Histoire Naturelle du département des Pyrénées-Orientales*, travail remarquable qui met en évidence toutes les qualités et aptitudes de l'auteur, commencé en 1861, et composé de trois forts volumes in-8°, comprenant tous les règnes de la nature, a été terminé en 1864. Cette publication, dont le Conseil général du département, ainsi que tous les amis de l'instruction, avaient apprécié l'importance et l'utilité, a été faite sous les auspices de la Préfecture et de la Municipalité, aux frais de la ville et du département.

A ce travail, qui aurait épuisé les forces de tout autre vieillard, est venu succéder un travail non moins important, qui prouve de plus en plus l'ardeur intelligente de ce pionnier de la science. C'est un catalogue raisonné de tous les objets qui remplissent les sept salles du Musée de Perpignan, avec trois cartes représentant les trois cours d'eau de notre département, et indiquant les vallées et les terrains qui les constituent. C'est un travail très original, où tout est représenté, et qui permet de voir d'un simple coup-d'œil la constitution géologique et minéralogique de nos montagnes et de nos vallées, ainsi

que les nombreuses sources minérales et thermales qu'elles renferment. La mort est venue surprendre le vieillard avant la publication de cette dernière œuvre. Espérons que les notes qu'il a laissées permettront de la faire paraître dans l'intérêt du développement des sciences naturelles.

Une vie de travail et de dévouement comme celle que nous venons d'esquisser, devait avoir sa récompense. Elle a été, à la vérité bien tardive, parce que Companyo, qui, jusqu'à ses derniers jours, conserva sa taille aussi droite et aussi élevée que son âme, dont les convictions furent toujours inébranlables, ne s'inclina jamais que devant Dieu.... Jamais, ni au milieu des camps, ni pendant sa vie privée, il ne consentit à s'humilier, à faire acte de la moindre bassesse pour s'attirer la faveur des puissants de la terre. Aussi a-t-il toujours vécu dans sa sphère modeste, mais heureux d'avoir su toujours conserver sa dignité.

Un exemplaire de son grand ouvrage ayant été adressé au Ministre de l'Instruction publique, fut sans doute apprécié comme il méritait de l'être, car par arrêté du 4 octobre 1864, M. le Ministre décerna à Companyo le titre d'Officier de l'Instruction publique. Deux ans après, le Conseil municipal de Perpignan, sous la présidence de M. Tournal, Adjoint au Maire, décida à l'unanimité (19 novembre 1866) d'appeler l'attention de M. le Préfet sur l'auteur de l'histoire naturelle du département. Le but de cette assemblée était d'attirer sur lui une nouvelle distinction honorifique. Ce ne fut toutefois que le 14 août 1867 qu'un décret ministériel vint conférer le grade de Chevalier de la Légion-d'Honneur au docte vieillard.

M. le préfet Lapaine se proposait de remettre lui-même les insignes de cette dernière distinction à notre président honoraire en présence de tous les membres de la Société, lorsque le département se vit enlever par une mort soudaine son premier magistrat, si digne d'être regretté.

M. le baron Tharreau, qui lui succéda, nommé, sur sa demande, membre résidant de la Société, et instruit des intentions de M. Lapaine, s'empressa de les réaliser, et proposa à M. le Président une réunion générale. Elle fut générale en effet, car presque tous les membres se rendirent à l'invitation. Jamais depuis la fondation de la Société aucune séance n'avait été plus brillante. Pourquoi fallut-il qu'une subite indisposition empêchât d'y assister celui qui en était l'objet ! M. le Préfet n'en proclama pas moins M. Companyo chevalier de la Légion d'Honneur. Il promit même d'aller lui remettre sa décoration, dès qu'une amélioration se serait produite dans son état. Les marques de satisfaction que donna l'assemblée entière, convinquirent M. le baron Tharreau de la haute estime dont jouissait auprès de ses concitoyens le Président honoraire de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales.

M. Léon Ferrer, directeur de la Section des Sciences, prenant la parole après M. le Préfet, donna une analyse rapide des nombreux travaux publiés par M. Companyo, et rappela tous les services qu'il avait déjà rendus à la science.

Cependant la réputation du mérite et des œuvres de Companyo avait franchi les frontières de la France. Un grand nombre de savants étrangers qui, passant à Perpignan, avaient admiré notre Musée et s'étaient entretenus

avec celui qui l'avait créé, de retour dans leur patrie, sollicitèrent spontanément pour lui les faveurs des princes étrangers. Sur les témoignages de ces hommes d'élite, l'empereur d'Autriche François-Joseph voulut à son tour honorer et récompenser le mérite de notre savant compatriote, et, par un décret du 20 mai 1870, il le nomma Chevalier de l'Ordre impérial de François-Joseph, dont il lui adressa le diplôme. A la même époque, la Société impériale Zoologique et Botanique de Vienne lui envoya le diplôme de membre de cette Société savante. Ces deux dernières distinctions auraient sans doute été suivies de bien d'autres sans les désastres de la dernière guerre. Du reste Companyo faisait déjà partie de presque toutes les Sociétés d'histoire naturelle de France, et principalement de celles du Midi.

La Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales, qui lui avait décerné une médaille d'or après le concours régional de 1862, attendait l'occasion de lui donner une nouvelle preuve de son estime. Ne pouvant attacher une décoration de plus sur la poitrine du vieillard, elle a voulu lui témoigner toute sa sympathie en lui offrant, à titre de souvenir et de reconnaissance, une chaînette d'or, réunissant, suspendues, en petit module, la palme d'officier de l'Instruction publique et la croix de la Légion-d'Honneur, qui, si tardivement (nous avons déjà dit pourquoi), était venue récompenser le profond mérite du savant naturaliste roussillonnais.

Les derniers jours de sa vie ont été un adieu suprême à la nature et à la science. Se sentant affaiblir, il voulut essayer de quelques promenades en voiture, et accom-

pagné de sa fille dévouée, il visitait tour-à-tour son petit jardin (où il soignait encore avec sollicitude quelques plantes précieuses), et les sites des environs de notre ville qui lui avaient fourni, chacun, d'abondantes moissons d'insectes, de papillons, de plantes et de mollusques. Au retour de ces promenades, il continuait à mettre en ordre des collections destinées à ses nombreux correspondants étrangers. On aurait dit qu'il voulait utiliser jusqu'à la dernière minute de son existence, mais sa faiblesse augmentait : il ne se le dissimulait pas.

Le printemps de 1871 n'avait pas eu la puissance de l'aider, comme les années précédentes, à triompher des suites d'une bronchite aiguë, qui venait l'atteindre chaque hiver depuis quelque temps. C'est que l'année 1870 avait, hélas ! apporté à son âme une de ces douleurs qui n'ont pas de remède... Il avait perdu sa petite-fille, délicieuse enfant de vingt-et-un ans, qui était le charme de sa vie, le dernier rayon de soleil qui la colorait encore. A ce malheur si grand vint s'ajouter la pensée des événements désastreux qui semaient l'épouvante et le deuil sur le sol de notre pauvre France. Il avait reçu le contre-coup de nos revers et de nos humiliations !... Vers la fin du mois d'août, ses forces le trahirent tout-à-fait : il devint triste, mais son intelligence ne l'abandonna pas un seul instant. Il s'éteignit le 10 septembre 1871, dans les bras de ses enfants désolés, calme, sans agonie, sans murmure et sans crainte de la mort... C'est que sa longue carrière avait été une suite non interrompue des actions les plus dignes et des plus nobles sentiments.... C'est qu'il avait suivi l'exemple de ses pères, et que, sans ostentation, il était resté fidèle aux vrais principes religieux qu'il avait

reçus d'eux.... C'est enfin que ses convictions s'étaient de plus en plus fortifiées par la méditation du grand livre de la nature? La contemplation de l'immensité de l'univers, la vue de ces myriades de globes, qui, soumis à des lois immuables, gravitent dans l'espace sans bornes, lui avaient d'abord donné une idée sublime de la puissance du Créateur. Plus tard, les trois règnes de la nature, qu'il avait étudiés, depuis les hautes montagnes, qui renferment des trésors dans leur sein, jusqu'au plus petit grain de sable; depuis ce colosse monstrueux, habitant des mers glaciales, qu'il a analysé et reconstruit par un long et pénible travail, jusqu'aux insectes imperceptibles, qui marchent sur la terre ou voltigent dans les airs; depuis les géants des forêts, jusqu'au moindre brin d'herbe, tout lui avait appris la sagesse et la providence de l'Éternel, et lui faisait répéter sans cesse : *Deus est magnus in magnis et maximus in minimis*. Aussi avait-il une foi sans bornes en la bonté divine, et quand sa dernière heure fut venue, il était dès longtemps préparé pour l'éternité. Comme le laboureur, qui a bien rempli sa journée, se livre sans inquiétude aux douceurs du sommeil, Companyo s'endormit paisiblement pour se réveiller devant le Souverain Juge de tous les hommes, du riche comme de l'indigent, de l'humble comme du superbe, des sujets comme des rois. Les marques sympathiques de la population tout entière, qui l'a accompagné jusqu'à sa dernière demeure terrestre, ont témoigné de la haute estime et de l'affection qu'il avait inspirées à tous ceux qui vécurent auprès de lui.

Les bustes et les portraits des hommes éminents qui font la gloire du Roussillon, sont un des ornements du Musée de Perpignan, Companyo n'est-il pas digne d'obtenir une place parmi ces mortels privilégiés, à l'entrée de ces magnifiques galeries, qui pendant plus de cinquante ans ont été l'objet de son travail incessant, de ses constantes préoccupations ?

La Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales possède, dans la salle de ses séances, une photographie (grande dimension) de son Président honoraire. Son buste fut essayé, il y a quelques années, par notre compatriote Farail, devenu depuis un sculpteur distingué. Ne serait-il pas à désirer que le département et la ville fissent reproduire sur le marbre, par cet artiste, les traits de Companyo pour lui donner la place qu'il a si bien méritée ? Les habitants du Roussillon et les nombreux étrangers qui visitent journellement notre Musée d'Histoire naturelle, y contempleraient avec intérêt la tête vénérée du noble vieillard que nous regrettons, et son fils, qui depuis déjà longtemps, marche sur ses traces, y trouverait un encouragement pour continuer son œuvre, pour nous consoler et nous dédommager de la perte que nous avons faite.

Après avoir rappelé, au commencement de cette Biographie, le discours prononcé sur la tombe de M. Companyo par un de ses collègues, M. Paul Massot, docteur-médecin, nous avons jugé à propos de le rapporter ici. Ce sera une nouvelle preuve de l'estime dont jouissait dans les Pyrénées-Orientales le Président honoraire de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire de Perpignan.

MESSIEURS,

Vous venez d'accompagner à sa dernière demeure le docteur Companyo.

Lorsque la mort l'a enlevé à sa famille et à ses amis, il allait atteindre sa quatre-vingt-dixième année, et cette longue carrière, il l'avait noblement et sérieusement remplie, comme médecin, comme homme de science et comme citoyen.

C'est à ce triple point de vue que nous lui devons et le respect et toutes nos sympathies.

Aussi en esquissant rapidement sa vie et ses travaux, je ferai tous mes efforts pour être l'interprète fidèle des sentiments de tous ses confrères et de ses compagnons d'étude de la Société scientifique des Pyrénées-Orientales, dont il a été longtemps un des membres les plus distingués, et qui le jugea digne du titre de président honoraire, titre qui n'avait encore été donné qu'à un de nos compatriotes, illustre parmi les illustres, FRANÇOIS ARAGO.

Né à Céret le 16 décembre 1781, orphelin très jeune encore, Companyo fit ses premières études médicales à Montpellier.

A peine âgé de vingt ans, sous-aide à l'armée d'Espagne, aide-major plus tard dans les ambulances du quartier-général, il assista à toutes les grandes batailles qui se livrèrent dans ce malheureux pays.

Il s'y fit remarquer par son courage et son dévouement sur les champs de bataille, et surtout pendant le siège de Sarragosse, siège à jamais célèbre par la défense de ses habitants, et qui est devenu un exemple à suivre dans tous les pays envahis par l'étranger.

Après la campagne du Portugal il rentra en France avec les débris de l'armée impériale.

Terminant bientôt avec honneur ses études, il vint exercer la médecine dans le Roussillon.

Tout le monde a pu apprécier son dévouement, son zèle, son habileté à secourir toutes les infortunes, et même dans un âge très avancé, jamais on ne l'a vu hésiter un instant à prodiguer ses soins aux malheureux.

Pendant près d'un demi siècle je l'ai vu à l'œuvre, et je puis le dire sans crainte d'être démenti : pas un de ses clients, pas un de ses confrères, ne lui a refusé le tribut de son affection et de son estime.

C'est qu'il avait toujours mis en pratique la fraternité, la confraternité.

Nous pouvons dire de lui :

Transiit benefaciendo.

L'exercice de la médecine ne l'absorbait pas assez pour l'empêcher de se livrer à ses études de prédilec-

Ses voyages avaient développé en lui la passion de l'histoire naturelle.

Il savait dérober à ses occupations professionnelles quelques instants, et il les donnait à l'étude d'une science si attrayante.

Des travaux remarquables par le travail d'observation et par la nouveauté des aperçus, attirèrent sur le département et sur Compagno l'attention de plusieurs sociétés savantes, qui lui décernèrent des médailles.

La Société scientifique des Pyrénées-Orientales récompensa de la même manière son modeste collaborateur.

Nommé conservateur du Jardin des Plantes, aujourd'hui malheureusement supprimé, et de la Pépinière départementale, il contribua pendant le peu de temps qu'il en eut la direction, à la prospérité de ces deux établissements.

La Municipalité, en le désignant pour être conservateur du Muséum, ne pouvait lui confier un emploi plus en rapport avec ses goûts et ses aptitudes.

Le Muséum de Perpignan avait pu avoir autrefois une certaine valeur scientifique à cause de ses herbiers et de ses collections minéralogiques et géologiques ; mais il avait été détruit, dispersé, il n'existait en réalité qu'à l'état rudimentaire.

Compagno eut l'heureuse et féconde pensée de faire un appel chaleureux aux enfants du Roussillon : à son fils, aux officiers de marine, dont quelques-uns m'écourent en ce moment, il leur disait : « Apportez-moi des « pays lointains que vous allez parcourir tous les objets « que vous croirez précieux ; ils seront tous précieux « pour le Muséum. »

Et de jour en jour leurs dons patriotiques vinrent accumuler autour de l'heureux vieillard les richesses scientifiques des deux mondes : c'est ainsi que par ses dons personnels, par ses soins, son intelligence et son initiative infatigable il est devenu le véritable créateur d'un Muséum que ne dédaignerait pas une ville d'une plus grande importance.

Tous ces travaux journaliers ne l'empêchaient point de mettre en ordre les résultats des études de toute sa vie.

Il entreprit, et il eut le bonheur de pouvoir terminer la publication d'un grand ouvrage sur l'histoire naturelle du département des Pyrénées-Orientales, comprenant la description, la géologie, la paléontologie des vallées qui le parcourent, ainsi que la numération raisonnée du règne animal et du règne végétal.

La nomination d'Officier de l'Instruction publique et d'administrateur du Collège de Perpignan, vinrent lui prouver à la fois et l'estime de ses concitoyens et l'importance que le Ministre attachait à ses travaux.

La décoration de François-Joseph d'Autriche lui prouva aussi que son nom était connu au-delà des frontières de la France, et si la croix de la Légion-d'Honneur est venue bien tard orner sa poitrine, c'est parce que ses sentiments politiques étaient trop connus pour qu'on n'hésitât pas à reconnaître son mérite scientifique par une récompense dont on n'était que trop prodigue envers le seul dévouement. La nature et la multiplicité de ses travaux l'avaient cependant tenu presque toujours éloigné de nos luttes politiques ; mais tous ses amis connaissaient la droiture et la fermeté de ses convictions démocratiques.

Tranquille et souriant, ce noble vieillard s'est endormi pour toujours dans les bras de ses enfants désolés, en leur donnant les marques les plus affectueuses de son amour.

Que sa famille et ses amis le sachent bien, leur tristesse et leur deuil sont bien compris et bien partagés.

S'il leur laisse l'exemple d'une vie irréprochable, la cité a perdu aujourd'hui un homme de bien et la patrie un bon citoyen.



ÉNUMÉRATION
DES
MOLLUSQUES TERRESTRES & FLUVIATILES VIVANTS
DU DÉPARTEMENT DES PYRÉNÉES-ORIENTALES

Par le Docteur **Paul Massot**, membre résidant.

Le département des Pyrénées-Orientales est borné au sud par les montagnes, qui depuis le cap Cerbère jusques au Perthus portent le nom d'Albères; à partir du Perthus, la chaîne pyrénéenne s'élève vers le Canigou, s'allonge du sud à l'ouest, et va se joindre aux Corbières, montagnes secondaires, qui s'étendent vers le nord et l'est, de Mosset à Sournia, de Caudiès à Tautavel, de Vingrau à Salses, et enfin à l'est, de Salses au cap Cerbère, la mer Méditerranée complète le vaste cercle dans lequel le Roussillon est enfermé. Remarquons ici, que les dunes qui le séparent de la mer sont cotoyées par des étangs plus ou moins considérables et par de nombreux marécages.

Trois rivières, le Tech, la Tet et l'Agly, parcourent le département de l'ouest à l'est. Ces rivières, ordinairement alimentées par des ruisseaux d'arrosage et par les eaux vives d'une infinité de ravins, donnent leur nom aux trois grandes vallées qui le divisent.

Cette position géographique exceptionnelle permet d'affirmer, d'une manière relative et peut-être même d'une manière absolue que, malgré le peu d'étendue de

sa surface, le département des Pyrénées-Orientales offre en histoire naturelle des richesses plus nombreuses et plus variées que ne peuvent en offrir les autres départements de la France.

En le considérant sous le rapport malacologique seulement, je dirai que si la recherche des mollusques terrestres et fluviatiles vivant dans l'eau, dans certaines conditions d'humidité, à des altitudes diverses et déterminées, est souvent fatigante, difficile et sans résultat, il arrive souvent aussi que des crues d'eau torrentielles entraînent de toutes les régions du département un grand nombre de ces animaux, qui par leur habitat et leur petitesse échapperaient aux investigations les mieux faites et les plus minutieuses, et qu'en les réunissant dans des alluvions faciles à explorer, le malacologiste a le bonheur de recueillir sur des espaces très circonscrits de nombreux exemplaires d'espèces variées et quelquefois très rares.

Des naturalistes distingués, Farines, Aleron, Compagny, G. Michaud, dont je m'honore d'avoir été l'élève et l'ami, ont constaté, après de longues et laborieuses explorations, que le département possédait un certain nombre de mollusques déjà connus et communs à toute la France, et s'ils ont essayé vainement d'y introduire certaines espèces, dans l'espoir de les y acclimater, ils ont eu du moins le bonheur d'enrichir sa Faune malacologique par la découverte d'espèces nouvelles et bien caractérisées.

Désireux de marcher sur leurs traces, j'ai utilisé les voyages que l'exercice de ma profession me faisaient entreprendre pour explorer certaines localités et collec-

tionner toutes les espèces que je pouvais recueillir. Utilisant aussi dans le même but quelques rares moments de loisir, j'ai été ainsi insensiblement amené à remarquer que les mollusques de la France offraient entre eux dans les espèces parfaitement identiques certaines différences, mais que ces différences s'imposaient d'une manière bien plus sensible quand je les comparais à tous les mollusques du département des Pyrénées-Orientales.

Les observations du docteur Baudon, confirmèrent et dirigèrent les miennes, et j'ai pensé qu'il était peut-être intéressant de signaler ce qui n'avait pas encore été observé.

En effet, nous possédons des variétés très remarquables. Parmi les limnées, les variétés sont d'autant plus curieuses que les modifications doivent avoir été produites sous des influences thermales ou d'altitude. Les pupas, les pomatias sont presque tous striés, sur quelques-uns les stries sont tellement accentuées, et même si en relief, qu'ils sont pour ainsi dire cotelés. Certaines espèces présentent un développement et un relèvement épidermique très curieux, facile à constater. Je l'ai observé à l'état rudimentaire sur l'*Amnicola similis*, et il est si complet sur un *Vertigo anti-vertigo*, que malgré mon peu de tendance à créer des espèces nouvelles, je n'ai pas résisté au plaisir de lui donner le nom de mon excellent confrère et ami le docteur Baudon. Monsieur de Saint-Simon, à qui j'avais remis des pomatias désignés avec doute comme des *Pomatias patulus*, les a décrits, à cause des côtes marquées et espacées dont ils sont ornés, sous le nom de *Pomatias Bourguignati*. Ces faits, ces observations constatés, j'ai voulu en recher-

cher les causes, et c'est avec une hésitation bien pardonnable que je vais exposer mon opinion.

Il est je crois d'observation que les mollusques deviennent de plus en plus rares, à mesure que l'on s'éloigne des roches calcaires. Les terrains mélangés de schistes et de calcaires en possèdent peu; les granites et les schistes n'en possèdent pas du tout, si ce n'est quelques rares exemplaires d'espèces communes, que l'on trouve autour des habitations pour la construction desquelles on a dû employer, toujours avec une grande parcimonie, à cause des frais de transport, des matériaux calcaires. Si on considère en même temps que le nombre, la vigueur et la taille des individus coïncident avec la richesse calcaire des localités qu'ils habitent, on doit fatalement arriver à cette conclusion : que la richesse ou la pauvreté de l'alimentation calcaire est la cause, ou du moins une des causes, des différences observées sur les mollusques de la même espèce appartenant à des localités différentes.

Ai-je besoin d'ajouter que le bassin des Pyrénées-Orientales, étant presque entièrement composé de roches calcaires, permet à l'animal de nos mollusques d'acquérir le plus grand développement possible, et de donner à son test toute la beauté qu'une alimentation incomplète et restreinte ne lui permettrait pas d'atteindre.

Connaissant toute l'insuffisance de travaux que je réservais pour moi seul, j'ai cependant cédé aux instances de quelques amis trop bienveillants. Ils ont pensé qu'il serait utile d'attirer l'attention des naturalistes sur notre département, et j'ai consenti à publier l'énumération des genres et des espèces terrestres et fluviatiles qui jusques à aujourd'hui composent la Faune des Pyrénées-Orientales,

bien convaincu que de nouvelles études amèneront de nouvelles découvertes.

Je n'ai et ne peux avoir aucune prétention à la science. Je suivrai modestement les conseils que de Candolle adressait à ses élèves dans son introduction à l'*Étude de la Botanique*. « Un simple catalogue, par ordre alphabétique, « sans phrases, sans descriptions, avec l'indication précise des localités, est ce qui vaut le mieux; il est « très utile pour la recherche des synonymes, et pour « faire trouver les descriptions éparses dans un grand « nombre d'ouvrages. »

C'est donc un simple catalogue par ordre alphabétique que j'ai voulu publier, rien de plus; cependant, comme quelques espèces sont nouvelles, peu connues et propres à notre département, je me trouverai quelquefois dans l'obligation d'en donner une description, d'indiquer les différences qui les distinguent des espèces avec lesquelles on pourrait les confondre, et de désigner les auteurs qui en ont publié la description.

L'anatomie éclaire chaque jour davantage la science malacologique, mais tout le monde déplore que l'étude des mollusques soit embarrassée par une synonymie aussi confuse que nombreuse. Tous mes efforts tendront à faire disparaître ce qu'elle présente d'obscur et de vague, et faire cesser ainsi l'incertitude qu'occasionne trop souvent le même nom attribué à des genres et à des espèces différentes par des auteurs de nationalités diverses, ignorant mutuellement leurs travaux, et plus souvent encore les noms différents donnés à des espèces identiques.

Ce ne sera pas sans regret que je serai forcé de faire disparaître des noms généralement acceptés et consacrés



par l'usage; mais il est nécessaire de se conformer à la loi de priorité, qui établit un droit parfaitement équitable, parce que les noms doivent reposer sur une base juste et légitime.

Je conserverai les noms spécifiques que des auteurs ont créé pour des espèces dont les noms génériques ont été changés, et comme Linné a le premier introduit l'usage de désigner chaque animal par une appellation générique, suivie d'une appellation spécifique, je ne pourrai en accepter aucune d'antérieure aux ouvrages de l'illustre naturaliste suédois.

Je ne négligerai volontairement aucune des espèces décrites, même celles que je considère comme de simples variétés, ne voulant pas me mettre au-dessus d'hommes bien plus compétents que moi. J'indiquerai pour chacune d'elles le nom que lui a attribué l'auteur qui le premier en a donné la caractéristique, et je réunirai sur chaque espèce, autant que faire se pourra, les dénominations si diverses qui les ont successivement désignées.

Ce travail de patience permettra aux jeunes naturalistes qui voudront bien le consulter, de déterminer, de classer facilement les mollusques sous leur véritable nom; il leur évitera de fastidieuses recherches dans des Traités généraux, rares et coûteux, dans des opuscules difficiles à se procurer, introuvables souvent, et quelquefois épuisés. Trop heureux si mon travail leur fait apprécier l'importance de la Faune malacologique du département des Pyrénées-Orientales et leur inspire le désir de l'enrichir par leurs travaux et leurs découvertes.

ÉNUMÉRATION
DES
MOLLUSQUES TERRESTRES & FLUVIATILES VIVANTS
DU DÉPARTEMENT DES PYRÉNÉES-ORIENTALES

1^{re} CLASSE.

Gasteropoda. — CUVIER, 1798.

ORDO 1^{er}.

Pulmonata, CUVIER, 1817. — *Inoperculata*,
*Limacidae*¹.

1^{re} FAMILLE. — ARIONIDÆ.

1^{er} GENRE. — Arion, FÉRUSAC, 1819.

1. Arion ater.

Limax ater. LINNÉ, *Systema naturæ*. 1758.

— — DRAPARNAUD, *Hist. Moll. de France*, 1805.

Arion ater. MICHAUD, *Complément à Draparnaud*, 1831.

— — MABILE, *Limaciens de Paris*, 1870.

Habite les montagnes élevées. Environs de Mont-Louis.

¹ Les Limaciens européens comprennent aujourd'hui quatre familles, les Arionidæ, les Limacidæ, les Testacellidæ et les Parmacellidæ.

Les genres Arion et Limax étaient autrefois confondus et réunis dans une seule famille; aujourd'hui, des études sérieuses et approfondies ont permis d'en créer deux: celles des Arionidæ et des Limacidæ.

Les Arions, animaux subcylindriques. Orifice respiratoire du côté droit très près de la partie antérieure du manteau; orifice reproducteur placé

2. *Arion hortensis*.

Limacella concava. BRARD, *Hist. moll. de Paris*, 1815.

Arion hortensis. FÉRUSAC, *Hist. des mollusques*, 1819.

— — MICHAUD, *Compl. Drap.* 1831.

— — MABILE, *Hist. moll. du bassin de Paris*, 1870.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.*, 1865.

Habite les champs humides et les jardins. Très commun.

3. *Arion rufus*.

Limax rufus. LINNÉ, *Système de la nature*. 1758.

— *succineus*. MULLER, *Verm. terr. et fluv. hist.*, 1774.

— *rufus*. DRAPARNAUD, *Tableau moll. de France*, 1801.

Arion empiricorum. FÉRUSAC, *Hist. des mollus.* 1819.

— *rufus*. MICHAUD, *Compl. Drap.* 1831.

— *empiricorum*. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-O.* 1865.

— *rufus*. BOURGUIGNAT, *Malacologie algérienne*, 1864.

— — MABILE, *Annales de malacologie*, 1870.

Habite communément les fossés, les jardins, les prairies et les bois des parties inférieures des montagnes.

immédiatement au-dessous. Queue arrondie, tronquée, pourvue d'une glande caudale (mucipare), le plan locomoteur débordé le corps, très peu atténué postérieurement. Coquille interne, ovale, concave, quelquefois représentée par des granules calcaires irréguliers.

Les *Limacidae*, animaux subcylindriques, dépourvus de glande caudale mucipare, à plan locomoteur peu distinct du corps, ne le débordant pas et très atténué postérieurement. Coquille interne dans l'épaisseur du manteau.

« La découverte d'une espèce nouvelle à peine atténuée postérieurement, sans glande mucipare, et que Bourguignat a nommée *Letourneuxia*, deviendra probablement plus tard une nouvelle famille intermédiaire entre les deux premières familles. (MABILE. *Des Limaciens européens*, mars 1868.) »

4. *Arion subfuscus*¹.

Limax subfuscus. DRAPARNAUD, *Tableau des moll.*, 1801.

Arion subfuscus. MICHAUD, *Compl. à Draparnaud*, 1831.

Habite la forêt de Sorède, vers la tour de la Massane.

2^e GENRE. — *Geomalacus*, ALLMANN, 1846.

Animal limaciforme, orifice respiratoire près du bord antérieur droit du manteau, pourvu d'une glande muqueuse à l'extrémité caudale. Le manteau situé très en avant. Coquille unguiforme.

Ce genre n'a pas encore été trouvé dans le département.

2^e FAMILLE. — *LIMACIDÆ*².

1^{er} GENRE. — *Milax*, GRAY, 1855.

1. *Milax gagates*.

Limax gagates. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. de France*, 1801.

Milax — GRAY, *Annales philosophiques*, 1855.

Limax — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.*, 1863.

Milax — MABILE, *Annales de malacologie*, 1870.

Habite les lieux humides et abrités.

¹ Non *limax subfuscus*, Pfeiffer.

² Le genre *Milax* comprend les Limaces dont le bouclier granuleux est divisé en deux par une petite ligne, indice de la coquille ou limacelle, qui offre un nucleus supérieur et bombé; le dos est caréné depuis le manteau jusques à la partie postérieure, qui est dépourvue d'un pore muqueux. La coquille est dans l'épaisseur du manteau.

L'animal du *Krynckillus* n'a point de glande caudale. Le manteau, adhérent à la partie postérieure seulement, est très développé et libre en avant; il est mobile jusques à l'orifice pulmonaire situé très en arrière. La coquille plate, lamelleuse, elliptique, est sans nucleus spiral.

L'animal du *Limax* est limaciforme, à pied pointu et caréné en arrière. Manteau en bouclier sur la partie antérieure du dos, granuleux ou marqué de stries concentriques. Orifice respiratoire sur le côté droit, près du bord postérieur du manteau; orifice reproducteur près du tentacule oculifère droit. Carène terminale.

Coquille interne oblongue, aplatie, ou faiblement concave en-dessus. Bords membraneux; nucleus postérieur.

2. *Milax marginatus*.

Limax marginata. MULLER, *Verm. terr. et fluv. hist.* 1774.

— — DRAPARNAUD, *Hist. des moll. Fr.* 1805.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Milax marginatus, BOURGUIGNAT, *Mal. Gr.-Chartr.* 1866.

— — MABILE, *Annales de malacologie.* 1870.

Habite de préférence les vieux murs et lieux humides où sont déposés les décombres.

2^e GENRE. — *Krynckillus*. KALENIEZENKO. 1851.

***Krynckillus brunneus*.**

Limax brunneus. DRAPARNAUD, *Hist. moll. de Fr.* 1805.

— — MICHAUD, *Compl. de Drap.* 1831.

Krynckillus brunneus. MABILE, *Archives malacol.* 1868.

Habite les lieux humides et ombragés.

3^e GENRE. — *Limax*. LINNÆUS. 1758.

1. *Limax agrestis*.

Limax agrestis. LINNÉ, *Système de la nature.* 1758.

— reticulatus. MULLER, *Verm. terr. et fluv. hist.* 1774.

— agrestis. DRAPARNAUD, *Hist. moll. de France.* 1805.

Limacella obliqua. BRARD, *Hist. des moll. de Paris.* 1815.

Limax agrestis. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

— — MABILE, *Annales malacologiques.* 1870.

Habite les jardins et les endroits humides.

2. *Limax cinereus*¹.

Limax cinereus. MULLER, *Verm. terr. et fluv. hist.* 1774.

— — DRAPARNAUD, *Hist. moll. France.* 1805.

¹ Cette limace, désignée par Companyo sous le nom de *Maximus*, est ainsi désignée par un certain nombre d'auteurs.

Les judicieuses observations de J. Mabile firent cesser toutes mes hésitations. En effet, ce naturaliste éminent pense que le *Limax cinereus*

Limacella parma. BRARD, *Hist. moll. de Paris.* 1815.

Limax antiquorum. FÉRUSAC, *Hist. des mollusques.* 1819.

— **maximus.** MOQUIN-TANDON, *Moll. de France.* 1855.

— **cinereus.** MABILE, *Annales de malacologie.* 1870.

Habite les régions humides, ombragées et élevées, à Saint-Martin-de-Canigou, vallée de Vernet, sous les matières en décomposition.

3. **Limax Companyoi.**

Limax Companyoi. BOURGUIGNAT, *Moll. nouv. litig. peu connus.* 1863.

Habite Collioure et Port-Vendres, ainsi que Notre-Dame de Consolation.

Bourguignat, infatigable conchyologiste, a donné la figure et la description de cette limace, dans le 2^e fascicule des Mollusques nouveaux, litigieux ou peu connus. Elle diffère du *Limax variegatus* par le bouclier, rostré en arrière, tandis que celui du *Variegatus* est arrondi.

4. **Limax sylvaticus.**

Limax sylvaticus. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France.* 1805.

— **rusticus.** MILLET, *Moll. de Maine-et-Loire.* 1813.

— **sylvaticus.** COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

— — MABILE, *Limaciens français.* 1870.

Habite les châtaigneraies de Saint-Laurent-de-Cerdans, et en général les montagnes peu élevées et humides.

de Muller et le *L. cinereo niger* de Wolf, 1803, ont été réunis par Férussac, en 1819, sous la dénomination de *Limax antiquorum*, et plus tard par Moquin-Tandon, en 1855, sous le nom de *Limax maximus*. Il appuie son opinion sur ce que le *Limax maximus*, spécial au Nord de l'Europe et à l'Allemagne, est très voisin du *Cinereus*, espèce répandue sur presque toute l'étendue de la France.

La lecture de l'ouvrage sur les mollusques terrestres et fluviatiles du Piémont par le savant J. Stabile, n'a fait que confirmer ma conviction.

Quelques auteurs regardent cette espèce comme une variété de l'*Agrastis*. D'autres l'ont confondue avec le *Limax arborum* de Bouchard-Chantereaux.

5. *Limax variegatus*.

Limax variegatus. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France*. 1805.

Limacella unguiculus. BRARD, *Hist. moll. de Paris*. 1815.

Limax variegatus. MABILE, *Annales de malacologie*. 1870.

Habite les caves, les puits, les endroits humides.

3^e FAMILLE. — *TESTACELLIDÆ*.

GENRE *Testacella*, DRAPARNAUD. 1801.

1. *Testacella bisulcata*.

Testacellus bisulcatus. RISSO, *Histoire nat. de l'Europe méridionale*. 1826.

Testacella bisulcata. DUPUY, *Hist. moll. de France*. 1847.

— Gallo-provincialis. GRATELOUP, *Limac*. 1855.

Habite les environs de Perpignan.

C'est à tort que Moquin-Tandon a considéré cette testacelle comme une variété de l'*Haliotide*.

2. *Testacella Bourguignati*.

Testacella Bourguignati. MASSOT, *Ann. de malac.* 1870.

Habite La Preste, sur les bords du ravin qui fait face à la porte de la maison du capitaine Cabot, un peu au-dessus des Thermes.

Dans une de mes excursions à La Preste, il y a dix ans environ, j'avais trouvé une coquille de testacelle, qui me parut intéressante, et je l'avais mise dans ma collection sans la décrire et sans la nommer. En 1869, ayant recueilli une testacelle vivante sur la localité désignée, comparant la coquille de cette testacelle avec celle que j'avais dans ma collection, je reconnus qu'elles étaient

identiques, et j'en donnai la description et la figure dans les *Annales de Malacologie*, année 1870. Je crois devoir la transcrire dans cette énumération.

Animal de grande taille, de forme spatulaire; épaté, très développé à la partie postérieure, allant en se rétrécissant à la partie antérieure, et muni à son extrémité caudale, d'une coquille relativement fort petite; dos et flancs d'un beau vert-foncé uniforme; bord du pied d'un jaune-canari très accentué; dessous du pied également de même nuance, mais passant à une teinte un peu moins foncée vers la partie médiane; rides dorsales prononcées, s'anostomosant d'une façon régulière les unes aux autres; sillons dorsaux au nombre de deux (comme, du reste, chez toutes les testacelles), presque noirs, s'écartant d'une manière régulière, et formant une ellipse très allongée, qui s'efface entièrement vers le quart antérieur, à environ 15 millimètres des tentacules; tête petite; tentacules supérieurs oculés, d'un gris-noirâtre, d'une longueur de 10 millimètres; tentacules inférieurs exigus, ne dépassant pas 3 millimètres.

En marche, cet animal atteint 75 à 80 millim. de longueur, tandis que lorsqu'il est contracté il a à peine 35 millimètres. Dans l'alcool, il perd ses riches et brillantes couleurs, le vert devient d'un noir-grisâtre, et la belle teinte jaune du pied se change en une nuance jaunacée-sale.

Coquille auriforme, relativement fort petite par rapport à la taille de l'animal, de forme oblongue-allongée; test peu épais, strié, d'une couleur cornée en-dessus et présentant une convexité peu accentuée; sommet lisse, exigü, obtus, recourbé, non proéminent, plus distant du bord columellaire et le dépassant d'une façon assez sensible; 1 tour $\frac{1}{2}$, le dernier formant presque la totalité de la coquille; ouverture énorme, intérieurement blanchâtre; bord externe, droit et aigu; bord collumellaire assez faible, arqué, plan, proéminent à sa partie supérieure, et un peu tronqué à sa partie inférieure.

Long. 7 $\frac{1}{2}$, larg. 4 $\frac{1}{2}$ millim.

Cette espère que nous nous faisons un plaisir de dédier à notre ami Bourguignat, qui a bien voulu, pour faciliter notre travail, mettre à notre disposition sa riche collection, est une des plus grandes et des plus belles testacelles françaises. La *Bourguignati* ne peut être assimilée à aucune des espèces connues : si par l'animal elle se rapproche de la *Companyoi*, elle s'en écarte essentiellement par sa coquille; d'un autre côté, si par la coquille elle offre quelques traits de ressemblance avec la *Bisulcata*, la *Bourguignati* diffère complètement de cette testacelle par la taille et la coloration de l'animal.

La *Bourguignati* diffère, en effet, de la *Companyoi* : 1^o *au point de vue de l'animal*, par son corps plus petit, moins allongé, de forme spatulaire, non rugueux vers la partie dorsale, par sa coloration d'un beau vert-foncé uniforme, et non, comme chez la *Companyoi*, d'un vert jaspé de points noirs irréguliers, qui deviennent plus nombreux en s'éloignant de la partie dorsale et qui finissent, en se réunissant, pour former sur les côtés des lignes longitudinales noires interrompues; par ses tentacules supérieurs d'un gris-noirâtre et non verdâtre, etc. 2^o *au point de vue de la coquille*, par sa testacelle de forme toute différente, infiniment plus petite, et atteignant à peine la taille des *Haliotidea* et *Bisulcata*.

La *Bourguignati* se distingue également de la *Bisulcata* : 1^o *au point de vue de l'animal*, par son corps de plus grande taille, de forme spatulaire; surtout par sa coloration dorsale d'un beau vert et par son pied d'un jaune-canari très foncé, tandis que celui de la *Bisulcata* est bien plus petit, non spatuliforme, d'un gris-noirâtre ou roussâtre, marbré quelquefois de taches plus foncées, ou d'un blanc-jaunâtre ponctué d'un brun-rougeâtre, avec un pied jaunacé-sale. 2^o *au point de vue de la coquille*, par sa testacelle un peu plus forte, plus allongée et moins large; par son sommet plus recourbé; par son bord columellaire ne présentant pas, à la jonction avec le bord externe, une déflexion en forme de gouttière, aussi accentuée; par son bord columellaire plus arqué, *plan* et non infléchi en dehors; par son ouverture plus oblongue-

allongée, un peu dans le genre de la *Test. Pecchiolii*, et plus rétrécie à sa partie inférieure.

3. *Testacella Companyoi*.

Testacella Companyoi. DUPUY, *Hist. moll. France*. 1847.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Py.-O.* 1863.

— — MASSOT, *Ann. de malacol.* 1870.

Habite dans les parties humides de la fontaine du jardin des Moines, ainsi qu'au bord d'un ravin du bois aux Moines, à Saint-Martin-du-Canigou, et dans les endroits humides de la métairie Pallarès, sur la montagne de Glorianes, près Rigarda, en Conflent.

Nérée-Boubée, en 1833; Aleron, en 1842, et Moquin-Tandon, en 1855, ont considéré cette testacelle comme une variété de l'*Haliotidea*, et je ne sais pourquoi Grateloup, dans sa dist-géolo des limaciens, lui a attribué le nom de *Testacella Canigonensis*.

La coquille de cet animal est, après la *Maugei*, la plus grande des testacelles françaises; elle a 17 millim. de long, 8 millim. de largeur et 2 millim. d'épaisseur. On peut consulter la description qu'en a donnée l'abbé Dupuy.

4. *Testacella haliotidea*.

Testacella haliotidea. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. Fr.* 1801.

— — COMPANYO, *Hist. nat. P.-O.* 1863.

Habite les environs de Perpignan.

Cette testacelle est la plus anciennement connue, parce qu'elle est la plus répandue. Nommée par Roissi *Testacella Europea*; par Oken, *Testacella Gallie*; par Lafon-du-Cugula, *Helix subterranea*, elle a probablement de nombreuses variétés.

Je croyais avoir découvert une testacelle nouvelle et je l'avais nommée *Flavidula*, parce qu'elle était complètement jaune; mon maître et ami G. Michaud, que je consultai, me dit, que c'était une variété de l'*Haliotidea*, et qu'il se souvenait d'en avoir trouvé une semblable près du fort de Bellegarde (Albères).

5. *Testacella Pelleti* (nobis).

Anim. maximo, antice dilatato, postice attenuato, corpore luteo, dorso magis quam lateribus nigro-viridulis reticulatis.

Testa auriformi oblonga, mediocriter convexa; apice recurvo prominente; apertura maxima intus albida.

Animal de grande taille, plus développé à sa partie antérieure qu'à sa partie postérieure, ayant à son extrémité caudale une coquille relativement petite; couleur générale jaune; le dos et les flancs tachetés de points irréguliers d'un vert-noirâtre; ces points deviennent et plus nombreux et plus serrés vers le centre du dos, entre les deux sillons que présentent ordinairement les testacelles; ces sillons sont à peine indiqués; ils commencent à la coquille, s'écartent régulièrement en prenant la figure d'une ellipse, s'effacent peu à peu et disparaissent entièrement à 25 millim. environ des tentacules; le dessous du pied est jaune, mais cette couleur prend une nuance très foncée en ce rapprochant de ses bords, ce qui donne à l'animal des teintes vives et accentuées; les tentacules supérieurs sont oculés; la tête moyenne; l'animal au repos a 30 à 35 millimètres de longueur, il atteint 80 millimètres lorsqu'il est en marche.

La coquille est petite : longueur 9 millim., larg. 5 millim. de diamètre. Elle est oblongue, auriforme, aplatie, sillonnée de côtes saillantes déterminées par les périodes d'accroissement; le sommet est recourbé, proéminent et détaché.

Habite Vernet-les-Bains. Je me donne le plaisir de dédier cette espèce remarquable à mon ami Petri Pellet, entomologiste distingué, qui l'a recueillie dans son jardin, à Vernet, dans le courant de l'année 1870 à 1871.

Cette espèce ne peut être confondue ni avec la *Bourguignati*, ni avec la *Companyoi*. En effet, si elle se rapproche de la *Companyoi* par la couleur, elle en diffère par sa coquille, qui est beaucoup plus petite, et par le sablé des pointes d'un vert-noirâtre,

qui chez la première deviennent plus nombreux en s'éloignant du dos, tandis que chez la *Pelleti* ces points deviennent plus nombreux, plus serrés au centre de l'ellipse formée par les deux sillons dorsaux, qui sont à peine marqués; enfin, l'animal de la *Pelleti*, atténué postérieurement, est plus développé à la partie antérieure, et nous savons que la *Bourguignati*, atténuée antérieurement, est au contraire spatuliforme et développée en arrière.

6. *Testacella Servaini*.

Testacella Servaini. MASSOT, *Ann. de malacologie*. 1870.

Habite La Preste, aux abords du pont qui conduit à l'établissement thermal.

Animal d'assez petite taille, dilaté à sa partie médiane, allant en se rétrécissant à ses extrémités antérieure et postérieure, pourvu d'une coquille fort petite. Dos et flancs d'une couleur grise-cendrée, surchargée de nuances d'un vert-jaunacé très pâle; bord du pied jaunâtre; dessous du pied jaune-clair, passant, vers sa partie médiane, en un ton de nuance infiniment plus claire; rides dorsales très peu accentuées; sillons dorsaux s'écartant d'une façon régulière et formant une ellipse fort allongée, s'effaçant à quelques millimètres avant d'arriver à la tête; tentacules supérieurs et inférieurs transparents.

Coquille auriforme oblongue, de très petite taille, fragile, d'une teinte cornée, pâle en-dessus, finement sillonnée de striations concentriques et presque aplatie; sommet lisse, excessivement exigü, recourbé, non proéminent et confondu avec le bord columellaire; un tour et demi, dont le dernier est tellement grand qu'il forme à lui seul la coquille; ouverture ovale, intérieurement blanchâtre et à peine concave; bord externe aigu, droit et fragile; bord columellaire arqué, non aplati, mais réfléchi en dehors, très robuste à sa partie supérieure et allant en s'amincissant vers la base, qui se termine en s'effilant sans troncature.

Long. $4 \frac{1}{2}$, larg. 3 millimètres.

La coloration de l'animal et surtout l'exiguité de sa testacelle, entièrement aplatie en-dessus, la distinguent de toutes les autres espèces françaises et étrangères. Nous la dédions à M. Servain, docteur en médecine, directeur des *Annales de Malacologie*.

4^e FAMILLE. — *PARMACELLIDÆ*.

GENRE *Parmacella*. CUVIER, *Règne animal*. 1807.

Étymologie : parma, petit bouclier.

Coquille oblongue arrondie, presque plate, à sommet sub-spiral.

Ce genre n'a pas encore été découvert dans le département.

5^e FAMILLE. — *HELICIDÆ*.

1^{er} GENRE. — *Vitrina*. DRAPARNAUD. 1801.

1. *Vitrina annularis*.

Helix imputa. STUDER, *Faun. hel.* Sans description. 1789.

Hyalina annularis. VENETS in STUDER, *Kurzes verzeichniss*, 1820.

Helicolimax annularis. FÉRUSAC, *Tabl. syst. moll.* 1822.

Vitrina annularis. GRAY, *Annales philosophiques*. 1825.

Habite le mas de l'Ollastre, sur le bord de la rivière de la Verdoube, entre Estagel et Tautavel, vallée de l'Agly.

2. *Vitrina diaphana*.

Helix virescens. STUDER, *Faun. hel.* Sans descript. 1789.

Vitrina diaphana. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France*. 1805.

Helicolimax vitrea. FÉRUSAC, *Tabl. syst. moll.* 1822.

Vitrina diaphana. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Habite sous les feuilles et les pierres des terrains frais. Ville-

franche-de-Conflent, vallée de la Tet; Notre-Dame-de-Consolation, près Collioure.

Plusieurs auteurs prétendent que cette vitrine ne peut avoir été trouvée dans la chaîne des Pyrénées.

3. *Vitrina Draparnaldi*.

Vitrina Draparnaldi. CUVIER, *Règne animal*. 1807.

Elle est très commune dans un bois de peupliers, à un kilomètre environ avant d'arriver à Amélie-les-Bains, à gauche de la route nationale, en face du village de Palalda, vallée du Tech.

Cette vitrine mérite d'être séparée de la *V. major*, à cause de sa forme aplatie.

4. *Vitrina elongata*.

Vitrina elongata. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France*. 1805.

— semilimax. MOQUIN-TANDON, *Moll. France*. 1855.

— elongata. COMPANYO. *Hist. nat. Pyr.-Or*. 1863.

Habite dans la mousse des châtaigneraies de la vallée de Saint-Laurent-de-Gerdans, à Serralongue, La Manère et dans la vallée de Valmanya.

La *Vitrina Pyrenaica* n'a pas encore été trouvée dans le département. D'après quelques naturalistes, elle serait une modification de l'*Elongata*.

5. *Vitrina major*.

Vitrina pellucida. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. France*. 1801.

Helicolimax major. FÉRUSAC père, *Essai méthodique de conchyliologie*. 1807.

Vitrina major. K. PFEIFFER, *Deutsch. moll.* 1821.

— pellucida. MICHAUD, *Compl. Drap.* 1831.

Le nom spécifique de *Pellucida*, donné par Draparnaud, a dû céder le pas à celui de Férussac, parce que Mullér avait déjà donné cette appellation à une autre vitrine.

Habite Perpignan et ses environs.

6. *Vitrina nivalis*.

Vitrina nivalis. CHARPENTIER, *Cat. moll. terr. et fluv. de Suisse*. 1837.

— — DUMONT et MORTILLET, *Moll. Savoye*. 1852.

— Charpentieri. STABILE, *Coq. nouv. ou peu conn.* 1859.

Habite les endroits humides près des ruisseaux des régions élevées. Très rare.

Cette espèce pourrait bien n'être qu'une belle variété de la *Vitrina major*.

7. *Vitrina pellucida*.

Helix pellucida. MULLER, *Verm. terr. fluv. hist.* 1774.

(non *Pellucida* Drap., qui est la *V. major*).

— limaçoides. ALTEN, *Syst. Abhandl.* 1812.

Vitrina pellucida. GOETNER, *Conchy. Weller*. 1813.

— — BOURGUIGNAT, *Mal. Gr.-Chartr.* 1864.

Habite les glacis de la citadelle de Mont-Louis (rare); Château-Roussillon, près Perpignan, vallée de la Tet; au-dessous de l'ermitage de Cases-de-Pène sous les pierres au pied du rocher, vallée de l'Agly; environs de Port-Vendres et Consolation, vallées déversant dans la vallée du Tech.

C'est la seule des vitrines que l'on puisse recueillir à presque toutes les altitudes.

8. *Vitrina subglobosa*.

Vitrina subglobosa. MICHAUD, *Suppl. Drap.* 1831.

— subglobosa. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Habite le bois des Fanges, les ravins de Saint-Laurent-de-Cerdans.

Regardée par quelques auteurs comme une variété de la *Pellucida* Muller. Cette vitrine, par sa forme bien accusée, mérite d'être conservée comme espèce.

2^e GENRE. — *Succinea*.1. *Succinea debilis*.**Succinea debilis. MORELET.**Habite les marais de Salses, avec la *S. putris* et la *S. Pfeifferi*.Elle est très voisine de la *S. Pfeifferi*, dont elle se distingue par sa coquille plus large, plus allongée, par sa spire non tordue et très courte, par son ouverture plus grande, plus oblique et plus large vers sa base. Elle m'a été signalée par le docteur Penchinat.2. *Succinea oblonga*.**Succinea elongata. STUDER. Sans description. 1789.**— oblonga. DRAPARNAUD, *Tabl. et hist. des moll. de France*. 1801—1805.**Helix elongata. FÉRUSAC père, Essai méth. conch. 1807.****Succinea elongata. COMPANYO, Hist. nat. Pyr.-Or. 1863.**

Habite les prairies sur les bords de la mer, sur les arbustes et les joncs.

3. *Succinea Pfeifferi*.**Succinea Pfeifferi. ROSSMASSLER, Iconographie moll. 1835.**— mediolanensis. VILLA, *Cat. moll. Lombar.* 1844.— Mortilleti. STABILE, *Moll. terr. viv. du Piémont.* 1864.**A. Varietas minor.** Abondante à Pia, ruisseau dit de la Basse.**B. Varietas alba.** Salses.

Cette succinea est très abondante dans tous les terrains bas et humides, terres cultivées ou non dans les environs de la mer, et que l'on désigne sous le nom de Salanque. Elle est attachée aux plantes qui naissent dans les mares, les flaques d'eau, et sur les broussailles qui longent les eaux croupissantes, résultant soit des eaux vives, soit des fossés d'écoulement ou de dégorgeement. Marais de Salses.

4. *Succinea putris*.

Helix putris. LINNÉ, *Système de la nature*. 1758.

Succinea amphibia. DRAPARNAUD, *Hist. moll. Fran.* 1805.

— *putris*. BLAINVILLE, *Dic. de scienc. natur.* 1827.

A. *Varietas major*. Ma collection.

B. *Varietas intermedia*. BAUDON, *Moll. de l'Oise*. Ma collection.

Le type de la *Succinea putris*, ainsi que ces deux variétés, sont communs, surtout dans les marais de Salses, sur les plantes dont les racines plongent dans l'eau.

3^e GENRE. — *Helix*.

1. *Helix acrompsia*, Bourguignat.

Habite le fort Saint-Elme, près Collioure.

Il m'a été impossible de retrouver le nom du naturaliste qui m'a envoyé cette espèce, que je considère comme une variété de l'*Helix variabilis*.

2. *Helix acuta*.

Helix acuta. MULLER, *Vermium terr. et fluv. hist.* 1774.

Bulimus acutus. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France*. 1805.

Helix bulimoides. MOQUIN-TANDON, *Moll. France*. 1835.

Cochinella meridionalis. RISSO, *Hist. nat. Eur. mérid.* 1826.

Variété allongée et blanchâtre. Ma collection.

Cochinella turricula. RISSO, *Hist. nat. Europe mérid.* 1826.

Variété courte, petite et nettement fasciée. Ma collect.

Habite les prairies, les champs, les luzernières du littoral. Elle se rencontre encore assez abondante au pied des Albères jusques à Amélie-les-Bains, dans la vallée du Tech. Je l'ai trouvée au mas de l'Ollastre, sur les bords de la Verdoube, rivière qui se jette dans l'Agly.

L'*Helix acuta* est très voisine de l'*H. barbara*. Elle s'en éloigne

cependant par sa forme allongée, par ses tours de spire plus saillants, plus nombreux et le dernier beaucoup moins grand. L'*H. barbara* devient très rare à mesure que l'on s'élève au-dessus du niveau de la mer, tandis que les exemplaires de l'*H. acuta* deviennent et plus fermes et plus beaux, lorsqu'on les trouve à des altitudes que l'*Helix barbara* n'atteint jamais.

3. *Helix apalolena*.

Helix lactea. MULLER, *Vermium terr. et fluv. histor.* 1774.

— — MICHAUD, *Comp. Drap. Fig. bonne*¹. 1831.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

— *apalolena*. BOURGUIGNAT, *Moll. nouv. litg. ou peu connus.* 1867.

— *punctata*. DUPUY. *Variété globuleuse.*

A. *Varietas umbilicata*. Ma collection.

B. *Varietas*. Bouche à gauche. Ma collect.

Habite le littoral de la Méditerranée depuis les plaines de Canet, Château-Roussillon, Perpignan, jusques aux limites du département de l'Aude.

Bourguignat a créé cette nouvelle espèce parce qu'il a remarqué qu'elle est spéciale aux contrées septentrionales et littorales du centre hispanique, et l'*H. punctata* aux parties occidentales du sud hispanique. Quant à l'*H. lactea* elle serait répandue dans toutes les régions du centre dont elle serait une forme caractéristique. Si l'*H. apalolena* se distingue de la *Lactea* par son test fragile, translucide et à peine strié, de la *Punctata* par son test et par sa forme plus déprimée, moins globuleuse, elle présente des différences très sensibles et très importantes dans l'appareil reproducteur.

¹ Michaud avait seulement remarqué que dans le Roussillon la *Lactea* était plus petite et plus colorée.

4. *Helix aperta*.

Helix aperta. BONN, *Test. musæi Cæsarei Vindobonensis*.
1779.

— naticoides. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. et hist. moll.*
de France. 1801 et 1805.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or*. 1863.

Companyo a recueilli cette helix dans les champs et les vignes, dans les haies et les broussailles des parties basses des Albères. Je n'ai jamais pu la trouver dans les localités désignées. Ne serait-ce pas une espèce qu'on a voulu y acclimater, sans succès aucun?

5. *Helix apicina*.

Helix apicina. LAMARCK, *Syst. animaux sans. vert.* 1822.

— — MICHAUD, *Compl. Drap.* 1831.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1863.

Cette helix a été recueillie par Aleron vers Saint-Antoine-de-Galamus, au-dessus de Saint-Paul, le long de la vallée de l'Agly, en descendant jusques à Rivesaltes; Espira, dans les champs et les luzernes. Je l'ai trouvée dans les prairies du littoral de l'étang de Salses jusques au Département de l'Aude où elle est plus commune et très abondante.

6. *Helix arbustorum*.

Helix arbustorum. LINNÉ, *Système de la nature*. 1758.

— — DRAPARNAUD, *Hist. moll. Fran.* 1805.

Arianta arbustorum. LEACK, *Brit. moll. test.* 1831.

Helix arbustorum. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or*. 1863.

— *Canigonensis*, BOUBÉE.

L'H. *Canigonensis* est une variété petite de l'*arbustorum*; elle se trouve à Vernet-les-Bains.

L'H. arbustorum coquille d'un brun jaunâtre plus ou moins foncé, plus ou moins clair, fortement striée, souvent d'une couleur verdâtre, avec une bande noire marquée. Habite les montagnes moyennes.

7. *Helix aspersa*.

Helix aspersa. MULLER, *Vermium terr. et fluv. hist.* 1774.

— — DRAPARNAUD, *Hist. moll. de France*. 1805.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1863.

A. Variétés sénestres. Ma collection.

B. Variété scalaires. *Idem*.

C. Monstruosité. *Idem*.

Habite tout le département.

Cette espèce se fait remarquer par ses variétés de couleur blonde, fasciée, ombrée, etc., par sa taille, quelquefois très grande, quelquefois très petite.

8. *Helix barbara*.

Helix barbara. LINNÉ, *Système de la nature*. 1758.

Bulimus ventricosus. DRAPARNAUD, *Tabl. des moll.* 1801.

Cochinella ventrosa. RISSO, *Moll. des Alpes marit.* 1826.

Habite les prés et les luzernes le long du littoral de la Salanque, elle se trouve rarement au-dessus des montagnes moyennes.

Il est fâcheux que la loi d'antériorité enlève à cette espèce le nom vulgarisé que lui avait donné Draparnaud.

9. *Helix cantiana*.

Helix cantiana. MONTAGU, *Test. Brit.* 1803.

— *carthusiana*. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France*. 1805.

Theba carthusiana. RISSO, *Hist. nat. Eur. méridi.* 1826.

Helix cantiana. DROUET, *Moll. terr. et fluv. viv. France continentale*. 1855.

— *carthusiana*. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Habite dans les jardins, les broussailles, les champs de la plaine du département surtout aux environs de Perpignan.

La *Carthusiana* Muller a été décrite par Draparnaud sous le nom de *Carthusianella*.

10. *Helix carthusiana*.

Helix carthusiana. MULLER, *Verm. terr. fluv. hist.* 1774.

— *carthusianella*. DRAPARNAUD, *Hist. moll. Fran.* 1805.

— — ROSSMASSLER, *Icon. suff. moll.* 1837.

Habite les environs de Perpignan et une grande partie du département.

Non *Carthusiana* Drap. qui est l'*H. cantiana*.

11. *Helix cemeenea*.

Theba cemeenea. RISSO, *Hist. nat. Europe mérid.* 1826.

Helix Gallo-provincialis. DUPUY, *Hist. moll. Fran.* 1848.

— *cemeenea*. BOURGUIGNAT, *Étude synonymique sur les mollusques des Alpes maritimes par Risso.* 1861.

D'après Bourguignat l'*Helix gallo provincialis* décrite en 1848 par Dupuy doit prendre le nom d'*Helix cemeenea* imposé par Risso en 1826.

C'est par erreur que Mortillet et Stabile ont rangé cette espèce parmi les synonymies de l'*Helix carthusiana* Draparnaud.

12. *Helix cespitum*.

Helix cespitum. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. France.* 1801.

Helicella (varians; échantill. à teinte blanche, Risso) 1826.

— (fasciata; variété à teinte jaunâtre, Risso). 1826.

Helix introducta. ZIEGLER. 1855.

— *cespitum*. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Très commune à Prats-de-Molló, dans les environs de Céret et dans diverses localités à la même altitude.

Le capitaine Michel en avait trouvé un exemplaire sénestre.

13. *Helix Companyoi*.

Helix Companyoi. ALERON, *Bull. Soc. phil. Perp.* 1845.

— — DUPUY, *Hist. moll. de France.* 1847.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Suivant beaucoup d'auteurs, variété de l'*H. serpentina*.

Habite la dernière anse de Banyuls-sur-Mer, sur les bords d'un ravin des Albères qui se déverse à la mer au cap Cerbère. Elle se cache dans les fentes des rochers, dans les broussailles, et au pied des arbustes.

Companyo avait pris ce mollusque en assez grande quantité dans la localité ci-dessus indiquée, et l'avait noté comme une variété de l'*Helix serpentina*. Aleron crut pouvoir en faire une espèce nouvelle qu'il dédia à son ami. Un autre naturaliste M. Canta, dont il est impossible de contester la sincérité, annonça qu'il l'avait recueilli dans une localité voisine, et lui conserva le nom donné par Aleron.

Depuis lors j'ai plusieurs fois exploré cette localité sans avoir pu découvrir cette helix. Le docteur Penchinat, botaniste et naturaliste distingué, qui habite les environs de Banyuls, et qui souvent a eu occasion de visiter et de faire visiter ces montagnes, a toujours été aussi malheureux que moi. Cette helix habite l'Espagne. En 1818 la contrebande avec l'Espagne était très active, et les habitants de Banyuls, hardis contrebandiers, ont bien pu en importer dans les ravins où ils déposaient leurs ballots quelques exemplaires, qui, après s'y être multipliés faiblement, n'ont pu s'y acclimater et ont disparu totalement.

Helix cinctella.

Helix cinctella. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

L'*Helix cinctella* n'a pas encore été rencontrée dans le département.

Pendant les diverses stations que j'ai faites à La Preste, j'ai souvent cherché cette espèce dans les localités indiquées par

Companyo. Je n'ai trouvé que l'*Helix limbata*. Je demeure convaincu, et plusieurs naturalistes pensent comme moi, que Companyo a confondu l'*Helix cinctella* avec l'*Helix limbata*.

14. *Helix conoidea*.

Helix conoidea. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France*. 1803.

— — DROUET, *Énum. moll. terr. fl. viv.* 1855.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1865.

Habite sur les plantes sèches où vertes le long des terrains qui longent nos prés de la mer. Principalement dans les expositions méridionales de la vallée de Banyuls.

15. *Helix conspurcata*.

Helix conspurcata. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. Fran.* 1801.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Habite tout le département, très commune autour de Perpignan surtout dans le cimetière de la porte Saint-Martin.

On en trouve de très belles variétés à Latour-de-France, Tautavel et Cases-de-Pène.

16. *Helix cornea*.

Helix cornea, DRAPARNAUD, *Hist. moll. de France*. 1803.

Helicigona cornea. RISSO, *Hist. moll. Eur. mérid.* 1826.

Helix cornea. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1865.

Habite la montagne d'Arles-sur-Tech. Dans les bois des Albères, régions inférieures. Elle affectionne les endroits frais, le long des ruisseaux, vallée du Tech et dans la vallée de la Tet, Serdinya, Estover, Villefranche-de-Conflent.

17. *Helix costata*.

Helix costata. MULLER, *Vermium terr. fluv. hist.* 1774.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1865.

Habite toutes les montagnes des Pyrénées, sous les pierres, dans les lieux humides, jamais dans la plaine.

Elle a été longtemps confondue avec l'*Helix pulchella* bien que Müller en eut fait une espèce différente à cause des stries relevées qui la distinguent de la *Pulchella* avec laquelle elle habite ordinairement.

18. *Helix Desmoulinsii*.

Helix Desmoulinsii. FARINES, *Bull. Soc. phil. Perp.* 1835.

— Moulinsii. POTIEZ et MICHAUD, *Gal. moll. Douai.* 1838.

— Desmoulinsii. VILLA, *Syst. conchyliol.* 1841.

— cornea varietas. PFEIFFER, *Mon. helv. moll. viv.* 1848.

— Desmoulinsii. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

— Desmoulinsii. BOURGUIGNAT, *Moll. de San-Julia de Loria.* 1863.

Habite Notre-Dame-du-Casteil près de Sorède, Banyuls-sur-Mer, La Preste, Collioure, montagne des Albères, vallée du Tech, Saint-Martin-de-Canigou, sur les bords de la rivière qui se déverse dans la Tet.

On voit par ces divers habitats, que cette helix ne se trouve qu'à une altitude d'environ 600 mètres au moins au-dessus du niveau de la mer.

Rossmassler, Pfeiffer, et plus tard Moquin-Tandon ont regardé l'*Helix Desmoulinsii* comme une variété de l'*H. cornea*, mais il suffit de l'examiner avec un peu d'attention pour être convaincu qu'elle en est distincte, par son dernier tour sub-caréné, par son test plus mince, par son bord columellaire arqué, jamais gibbeux, et surtout par son peristome continu. Elle présente souvent des zonules fauves et brunes.

19. *Helix ericetorum*.

Helix ericetorum. MULLER, *Verm. terr. fluv. hist.* 1774.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

— ammonis. STABILE, *Moll. litig. du Piémont.* 1864.

Helix ericetorum. BOURGUIG., *Mal. d'Aix-les-Bains.* 1864.

Habite les Albères, Céret, Amélie-les-Bains, vallée du Tech ; Villefranche, vallée du Tech ; Saint-Paul, Caudiès, vallée de l'Agly.

L'*Helix ericetorum* présente un grand nombre de variétés. Sa taille diffère suivant les altitudes, elle est plus petite dans les régions élevées ; son test est orné de zones plus ou moins élégantes.

20. *Helix explanata*.

Helix explanata. MULLER, *Verm. terr. fluv. hist.* 1774.

— *albella*. DRAPARNAUD, *Hist. moll. de France*. 1805.

Helicella albella. RISSO, *Hist. nat. Eur. mérid.* 1826.

Helix explanata. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Habite Céret, les environs de Torreilles près le Bordigol, les environs de Salses. Très rare.

21. *Helix Gigaxii*.

Helix Gigaxii. CHARPENTIER, *Catal. terr. fluv. moll. de la Suisse*. 1857.

Je ne crois pas me tromper en disant que cette espèce diffère peu de l'*H. striata* Draparnaud, et qu'elle devrait n'être citée que comme une variété ; seulement son ouverture est un peu plus circulaire, et le bourrelet interne très épais. Ces formes se relient entre elles très bien.

22. *Helix hispida*.

Helix hispida. LINNÉ, *Système de la nature*. 1758.

— — DRAPARNAUD, *Hist. moll. de France*. 1805.

Bradybæna hispida. BECK, *Ind. moll.* 1857.

Helix hispida. STABILE, *Moll. du Piémont*. 1864.

Helix prevostiana, Variété fasciée.

Habite sous les pierres et les feuilles mortes dans les endroits

frais et humides. La Manère, Saint-Martin-de-Canigou, Prats-de-Molló, La Preste, Saint-Laurent-de-Cerdans.

23. *Helix hortensis*.

Helix hortensis. MULLER, *Verm. terr. fluv. hist.* 1774.

— — DRAPARNAUD, *Tabl. moll. France.* 1801.

— hybrida. POIRET, *Prod. des coq. terr. et fluv.* 1801.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Variété jaune.

Variété à teinte rose.

Variété à bandes noires ou transparentes.

Assez commune dans les altitudes moyennes.

Ne vivant pas dans des régions aussi élevées que l'*Helix nemoralis*, elle y est moins commune. Companyo prétend qu'on ne trouve pas ces deux espèces dans les mêmes localités; je crois qu'il est trop affirmatif, car Aleron m'a affirmé les avoir trouvées accomplies.

24. *Helix intersecta*.

Helix intersecta. POIRET, *Coq. terr. et fluv.* 1801.

— — BRAND, *Hist. moll. de Paris.* 1816.

— — LAMARCK, *Syst. anim. sans vertèbr.* 1822.

— — MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

Cette espèce décrite par Poiret n'est-elle pas une variété assez rare de la *Variabilis*? Toutefois elle est remarquable par la vivacité de ses fascies interrompues.

Habite Salses notamment, ainsi que les environs de Perpignan.

Helix lactea.

Helix lactea. MULLER.

— — MICHAUD.

— — COMPANYO.

Voir *Helix apalolena*.

25. Helix laticida.

Helix laticida. LINNÉ, *Système de la nature*. 1774.

— — DRAPARNAUD, *Tabl. et hist. moll. France*.
1801 et 1805.

Carocolla laticida. LAMARCK, *Syst. anim. sans vert.* 1822.

Helicigona laticida. RISSO, *Moll. Alpes maritimes*. 1826.

Helicella mamillata. RISSO. Jeunes échantillons de l'*Helix*
laticida. 1826.

Helix laticida. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1865.
Varietas alba.

Varietas Lecoqii. PUTON. Blonde, fauve, maculée de brun,
rougeâtre.

Monstruosité. Mon Catalogue. La bouche offre, bien qu'elle soit
intacte, un prolongement d'environ un centimètre, comme un
morceau du tube d'une serpule.

Habite tout le département, excepté dans les basses régions.
La variété *Albinos* n'est abondante qu'à La Preste, mais si on
devait faire des variétés des différentes fascies et macules elles
pourraient être très nombreuses. Le diamètre de notre espèce
est plus grand que celui des espèces de toute la France; je crois
cependant avoir remarqué qu'il varie dans le département suivant
la richesse calcaire de la région qu'elle habite.

26. Helix lenticula.

Helicigona lenticula. FÉRUSAC, *Tabl. syst. moll.* 1821.

Helicella ferruginea. RISSO, *Hist. nat. Eur. contin.* 1826.

Helix lenticula. MICHAUD. *Compl. Drap.* 1851.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1865.

Habitat. Très commune dans les fossés des fortifications de
Collioure, se trouve à Cosperons d'après le docteur Penchinat,
dans les ruines de Château-Roussillon d'après Companyo, très
rare dans les environs de Salses où je l'ai recueillie.

Helix lauta. Voir *Sub-maritima*.

27. Helix limbata.

Helix limbata. DRAPARNAUD, *Hist. moll. de France*. 1805.

— — MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1863.

Habite Arles-sur-Tech, Serralongue, le pied des Albères, Sorède, le Boulou, Caudiès, les lieux humides.

Companyo ne signale pas cette espèce à La Preste, et cependant elle y est très abondante; ce qui nous confirme la confusion que cet auteur a faite sur l'*H. cinctella*. Variétés blanches, blanches à bandes brunes ou blondes, fauves à bandes blanches et transparentes.

28. Helix lineata.

Helix lineata. OLIVI, *Zoologie adriatique*. 1799.

— *maritima*. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France*. 1805.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1863.

Très commune sur tout le littoral depuis Perpignan jusques à la mer.

29. Helix Massoti.

Helix Massoti. BOURGUIGNAT, *Moll. nouv. litig. ou peu connus*, 2^e fascicule, page 31, fig. 5 à 8. 1863.

Très rare dans les environs de Perpignan, assez commune et vivant avec l'*H. micropleuros* dans les prairies qui se trouvent entre la route d'Amélie-les-Bains à Arles, et la rive droite du Tech.

Malgré tout mon désir, je n'ai pu bien reconnaître les caractères attribués à cette nouvelle espèce par Bourguignat. Ce naturaliste prétend que dans le département on a toujours confondu l'*H. Massoti* avec la *Pygmaea* dont elle diffère par l'accroissement plus lent et plus régulier, par sa coquille d'un tiers plus petite,

plus aplatie, plus finement striée, par son dernier tour descendant faiblement vers l'ouverture, et non droit, par son ouverture plus échancrée, plus ronde, aussi haute que large, tandis que dans *H. pygmaea* elle est plus haute que large; enfin par sa suture très profonde, et ses tours, qui, vers la suture, sont comme canaliculés. D'après Bourguignat, l'*Helix pygmaea* n'existerait pas dans les Pyrénées-Orientales.

30. *Helix melanostoma*.

Helix melanostoma. DRAPARNAUD, *Hist. moll. de Fr.* 1805.

— — — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1865.

Habitat. D'après Companyo cette espèce se trouve dans les haies, les vignes, les plantations d'oliviers et les roches calcaires des environs de Maury et de Saint-Paul-de-Fenouillet dans les Corbières.

Dans mes nombreuses excursions dans ces localités j'ai été assez malheureux pour ne l'avoir jamais trouvée.

31. *Helix micropleuros*.

Helix pygmaea. DRAPARNAUD, *Hist. moll. de France.* 1805.

— micropleuros. PAGET, *Desc. of. a. new. hel. from. Montpellier.* 1854.

— pygmaea. MOQUIN-TANDON, *Moll. de France.* 1855.

— — — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1865.

— micropleuros. BOURGUIGNAT, *Moll. nouv. litig. peu connus.* 1865.

— pygmaea STABILE, *Moll. vivants du Piémont.* 1864.

Habite les environs d'Amélie-les-Bains, dans les mêmes localités que la *Massoli* ou *pygmaea*.

32. *Helix minutula*.

Testa minutissima, sub-pellucida, cornea, umbilicata minutissimè striata, spira convexa, anfractibus 4, convexis regulariter

crescentibus ad suturam profundam, apertura parum rotundata, peristomate recto simplici acuto, marginibus rematis.

Coquille très petite, faiblement transparente, d'une teinte corallée, pourvue d'un ombilic évasé. Exposée au foyer d'une loupe on peut à peine deviner des stries que le microscope fait apparaître. Spire proéminente offrant quatre tours bombés, saillants, d'une croissance régulière, séparés par une suture profonde, ce qui lui donne une forme globuleuse et conique; ouverture arrondie, moins haute que large; péristome aigu, simple, droit; bords marginaux écartés.

Hauteur, 1 millimètre. Diamètre, 1 millimètre $\frac{1}{4}$.

Habite Saint-Martin-du-Canigou, au-dessus de Vernet-les-Bains, sous les pierres et surtout sous les tas de feuilles mortes agglomérées par le remou du vent.

Cette nouvelle helix vient augmenter le groupe des *II. pygmaea*, avec lesquelles elle ne peut être confondue à cause de sa petitesse, de l'extrême finesse de ses stries, et surtout de sa forme conique et globuleuse, car toutes les espèces de ce groupe sont plus ou moins déprimées.

33. *Helix neglecta*.

Helix neglecta. DRAPARNAUD, *Hist. moll. de France*. 1805.

— — MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Assez commune dans tout le département.

34. *Helix nemoralis*.

Helix nemoralis. LINNÉ, *Système de la nature*. 1758.

— — DRAPARNAUD, *Hist. moll. France*. 1805.

— — GRAS, *Desc. moll. de l'Isère*. 1840.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Variétés *Transalpina*, *Cisalpina*, *Apermina*. STABILE, *Mollusques vivants du Piémont*. 1864.

Variétés unicolores, jaunes, rougeâtres, grises.

Variétés avec une, deux, trois, quatre et cinq bandes.

Variétés avec des bandes noires et blanches alternées, et couvrant tout le test.

Variétés scalaires.

Variété bouche à gauche.

Divers auteurs ont déjà établi des noms pour certaines variétés, il ne serait pas difficile d'en créer un plus grand nombre.

J'ai observé que les couleurs du test deviennent plus ou moins brillantes suivant que les régions de son habitat sont plus ou moins élevées.

Habite tout le département sans distinction d'altitude.

35. *Helix obvoluta*.

Helix obvoluta. MULLER, *Verm. terr. et fluv. hist.* 1774.

— *holosericea*. GMELIN, *Systema naturæ*. 1788.

— *obvoluta*. DRAPARNAUD, *Hist. moll. de France*. 1805.

— *angygira*. ZIEGLER, *Hypsométrie der. Schweiz*. 1825.

— *obvoluta*. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1863.

Habite au pied des roches calcaires, sous les pierres humides, à Villefranche, Castell, le Vernet et La Preste.

Elle n'est pas commune même dans les localités où on la trouve. Du reste elle n'existe qu'à de certaines élévations.

36. *Helix Olivieri*.

Helix carthusiana, variété *B.* DRAPARNAUD, *Hist. moll. de France*. 1805.

Helicella Olivieri. FÉRUSAC, *Tabl. syst. des moll.* 1821.

Helix rufilabris. JEFFREYS, *Syst. test. in trans. linn.* 1830.

— *Olivieri*. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

— *rufilabris*. MOQUIN-TANDON, *Moll. de France*. 1855.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1863.

Habite tout le département.

Beaucoup d'auteurs n'acceptent pas cette espèce, et la regardent comme une variété minima de la *Carthusina* Muller, *Carthusianella* Draparnaud. Michaud, après avoir étudié la variété B de l'*H. carthusianella* décrite par Draparnaud, se fondant sur les différences qu'il signale dans son complément en a fait une espèce, et il a eu raison.

37. *Helix pisana*.

Helix pisana. MULLER, *Verm. terr. et fluv. hist.* 1774.

-- *rhodostoma*. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France* 1805.

Theba pisana; *Theba lucostoma*. RISSO, *Histoire nat. de l'Europe continentale*. 1826.

Helix pisana. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1863.

Variété à bandes noires, larges.

Variété bouche à gauche.

Variété scalaire.

Habite les trois vallées du département. Très commune.

La teinte rose ou rosée qui distingue un grand nombre d'exemplaires de cette belle espèce disparaît quelquefois totalement, ou du moins s'affaiblit beaucoup; il serait difficile d'en signaler toutes les variétés: Blanches, rosées, jaspées de noir, bandes pennées et linéaires, bandes noires très larges couvrant tout le test; cette variété est fortement striée et comme squammeuse.

38. *Helix plebeia*.

Helix plebeium. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France* 1805.

— *plebeia*. MICHAUD, *Compl. à Draparnaud*, 1831.

— — BOURNE, *Moll. de la Grande-Chartr.* 1853.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1863.

Habite sous les pierres et les feuilles sèches; Saint-Paul-de-Fenouillet. Assez rare.

39 *Helix pomatia*.

Helix pomatia. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Companyo a essayé d'introduire cette helix dans le département. M. Kindelan, colonel du 40^e de ligne lui en fournit les moyens. Aleron, et plus tard M. Calmètes déposèrent cette helix dans des champs et des vignes, elle s'y multiplia, dit-on, mais il est aujourd'hui impossible d'en trouver un seul exemplaire. A-t-elle été détruite par les paysans qui la recherchèrent comme comestible, ou bien n'a-t-elle pu s'y acclimater à cause de la sécheresse ou de l'ardeur du soleil ?

40. *Helix pulchella*.

Helix pulchella. MULLER, *Verm. terr. et fluv. hist.*, 1774.

— — — DRAPARNAUD, *Hist. moll. de France*, 1803.

— — — MOQUIN-TANDON, *Moll. de France*, 1855.

— — — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Habite les trois vallées du département, au pied des arbres, sous les pierres des terrains humides et frais.

Très rare dans la plaine.

41. *Helix pygmæa*.

Helix pygmæa. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. de France*, 1801.

— — — MOQUIN-TANDON, *Moll. de France*, 1855.

— — — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Bourguignat affirme que l'*H. pygmæa* n'existe pas dans le département, qu'elle a été toujours confondue avec son *Helix Massoli*.

42. *Helix pyramidata*.

Helix pyramidata. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France*, 1803.

Theba pyramidata. RISSO, *Hist. nat. France contin.* 1826.

Helix pyramidata. MICHAUD, *Compl. à Draparnaud*, 1831.

— — — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Habitait les fossés de la ville et de la citadelle de Perpignan. Très rare. Plus commune dans les champs qui avoisinent les bords de la mer, abondante, d'après Companyo, sur les cotéaux qui longent la plage de Banyuls-sur-Mer.

Elle n'existe plus dans les fossés de la citadelle et de la ville de Perpignan.

43. *Helix Pyrenaica*.

- Helix Pyrenaica*. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France*. 1805.
 — — — MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.
 — — — MOQUIN-TANDON, *Moll. de France*. 1855.
 — — — COMPANYYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1863.
 — — — BOURGUIGNAT, *mollusques de San-Julia de Loria*. 1863.

Habite la vallée du Tech, Arles, Prats-de-Mollo, La Preste, Villefranche, Vernet-les-Bains, Castell, Saint-Martin-du-Carignon. Elle n'a pas été encore trouvée dans la vallée de l'Agly.

44. *Helix Quimperiana*

- Helix Quimperiana*. FÉRUSAC, *Hist. des mollus.* 1819.
 — Kermorvani. MOQUIN-TANDON, *Hist. moll.* 1855.
Quimperiana. COMPANYYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1863.

Déposée au pied des arbres et dans les parties basses sous Château-Roussillon par les soins du colonel Kindelan, conchyologiste distingué, elle n'a pu s'y acclimater que d'une manière passagère, malgré les tentatives répétées de Companyo.

45. *Helix Rangiana*.

- Helix Rangiana*. DESHAYES, *in FER. et in LAM.* 1838.
 — — — DROUET, *Enum. moll. Fr. contin.* 1855.
 — — — COMPANYYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1863.

Habitat. Rang a le premier trouvé cette espèce dans le ravin qui descend de l'ermitage de Notre-Dame-de-Consolation.

M. Belieu, propriétaire à Port-Vendres, la rechercha et la découvrit avec assez de difficulté. Plus tard, Michaud et Company en trouvèrent quelques rares exemplaires. Boubée ne pût la recueillir et s'imagina qu'on lui avait donné des indications fausses. Je fus assez heureux, à l'aide de quelques habitants de Collioure, pour en ramasser plusieurs milliers, après avoir, pour ainsi dire, détruit et bouleversé un grand nombre de murs de soutènement, dans lesquels l'*Helix rangiana* se cache pour éviter la chaleur. Mon confrère, le docteur Penchinat, restreint l'habitat de cette espèce entre le cap Cerbère, Banyuls-sur-Mer, Port-Vendres, Collioure et le torrent appelé Ravaner, qu'elle ne dépasse pas. Elle ne sort que la nuit, évitant les fortes chaleurs, s'enfonçant profondément dans la terre, et ne paraissant qu'après les fortes pluies et dans les endroits ordinairement humides. J'en ai trouvé un seul exemplaire à Vernet-les-Bains; sa taille est moindre, son test est brun, tandis que le test de la *Rangiana* des Albères est d'un fauve très clair, cendré.

46. *Helix rotundata*.

- Helix rotundata*. MULLER, *Verm. terr. et fluv. hist.* 1774.
 — — DRAPARNAUD, *Hist. moll. France.* 1805.
 — — DAVID in A. DUBOIS, *Gr.-Chartreuse.* 1845.
 — — MOQUIN-TANDON, *Moll. de France.* 1855.
 — — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Habite les lieux humides et frais sous les feuilles mortes et les pierres.

J'en ai trouvé de magnifiques échantillons dans une des cours du château de Salses.

47. *Helix rupestris*.

- Helix rupestris*. STUDER, *Faun. helvi.* Sans descrip. 1789.
 — — DRAP., *Hist. et tab. moll.*, 1801 et 1805.
 — — MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

Helix saxatilis. HARTMANN, *Syst. gasteropod.* 1841.

— **spirula.** VILLA, *Disposit. syst. conchyol.* 1841.

— **rupicola.** STABILE, *Moll. de Lugano.* 1859.

— **rupestris.** COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Habite sur les roches calcaires dans tout le département; elle brave sans se cacher les plus fortes chaleurs ainsi que le *Pupa Farinesi*.

Cette espèce offre un grand nombre de variétés de taille différente, plus ou moins striées, ombiliquées, coniques ou déprimées.

48. **Helix splendida.**

Helix splendida. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. France.* 1801.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Habite sur les buissons épineux qui garnissent les terrains non cultivés des Corbières, à Cases-de-Pène, Salses, vallée de l'Agly; à Coustouges, au bas des Albères, vallée du Tech; Corbère, vallée de la Tet.

Penchinat l'a trouvée au Cap-Bearn près du phare et à Conso-lation. J'en ai recueilli de très nombreuses variétés, bouche rose, fasciées, à bandes jaspées, ponctuées, sablées.

La variété à cinq bandes a été dédiée à Penchinat, *Varietas Penchinati*.

A Coustouges, variété à bandes noires très larges.

J'ai remarqué que la teinte rosée qui la distingue souvent, s'efface peu à peu et quelquefois disparaît totalement.

49. **Helix squammatina.**

Helix squammatina. MARCÉL DE SERRES.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Habite Saint-Laurent-de-Cerdans, la Preste, le Vernet.

Dupuy, Moquin-Tandon, Drouet considèrent l'*H. squammatina* comme une variété de l'*Helix cornea*. Leur opinion ne me paraît

pas soutenable, car la couleur lie de vin, le relèvement très marqué des stries formant des squammes régulièrement superposées, la distinguent de l'*Helix cornea*, elle ne vit pas avec elle, et ne se trouve que dans les régions plus élevées.

50. *Helix striata*.

Helix striata. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. de France*. 1801.

— fasciolata. POIRET, *Prod. des coq. terr. et fluv.* 1801.

— caperata. L. PFEIFFER, *Monogr. des helix viv.* 1848.

— profuga. AD. SCHMIDT. 1854.

— striata. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

— profuga. STABILE, *Moll. vivants du Piémont.* 1864.

Habite les environs de Perpignan, sur les bords de la rivière la Verdoube près de Tantavel, la vallée du Réart, les ravins et les terrains non cultivés près de Calce.

51. *Helix strigella*.

Helix strigella. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. France*. 1801.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Habite les régions moyennes du département. Penchinat l'a trouvée aux Albères, Companyo à la Preste; dans les buissons, les haies; elle est assez rare. Je l'ai aussi recueillie à La Preste, à Tantavel, et à Saint-Laurent-le-Cerdans. Companyo, Aleron et moi avons recueilli dans les bois taillis de la pépinière de Perpignan la variété d'un brun rougeâtre avec une bande blanche sur le dernier tour, ainsi que la variété brune qui est très rare.

L'opinion de Companyo, disant qu'elle a été amenée dans cette localité par les inondations, est plus que probable, attendu que depuis quelques années elle y est devenue introuvable.

52. *Helix submaritima*.

Helix submaritima. DESMOULINS, *Suppl. aux moll. de la Gironde*. Bull. de la Soc. linn. de Bord., p. 16. 1829.

- Helix lauta.** LOOVE, *Prim. faun. mader.* 1831.
 — **submaritima.** ROSSMASSLER, *Iconographie.* 1839.
 — — — — — **COMPANYO, Hist. nat. Pyr.-Or.** 1863.
 — **lauta.** LALLEMAND et G. SERVAIR, *Moll. terr. fluv.*
des environs de Faulgonne (Aisne). 1869.

Habite les environs de Perpignan, les prairies, les routes qui se dirigent vers la mer. Companyo (1861) pourait la désigner comme se trouvant à Vernet, Saint-Antoine-de-Gadimus et dans la vallée d'Estouher.

Cette espèce est moins commune que la *Variabilis* avec laquelle elle vit, et avec laquelle elle a été souvent confondue.

J'ai cru devoir conserver à cette espèce le nom qui lui a été attribué par Desmoulins; la loi d'antériorité ne permet pas de lui donner celui de *Lauta*. Je m'appuie sur la synonymie établie par Bourguignat, *Malacologie terrestre et fluviatile de la Bretagne*, page 155.

Les naturalistes qui en ont fait l'*Helix lauta* Loove, 1831, ne connaissent pas le supplément que Desmoulins a inséré en 1829 au bulletin de la Société Linnéenne de Bordeaux.

- 53. Helix sylvatica.**
Helix sylvatica. DRAPARNAUD, *Tabl. et hist. moll. France.*
 1801 et 1803.

Helicogena olivacea. RISSO, *Moll. des Alpes marit.* 1826.

Helix sylvatica. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

- — — — — **GRAS, Desc. des moll. de l'Isère.** 1840.
 — **vindobonensis.** DUPUY, *Hist. moll. de France.* 1847.
 — **sylvatica.** BOUANE, *Desc. Grande-Chartreuse.* 1853.
 — **alpicola.** MOQUIN-TANDON, *Moll. de France.* 1853.
 — — — — — **COMPANYO, Hist. nat. Pyr.-Orient.** 1865.

Habite les bois des Albères, où elle est commune, dit Aleron.

la montagne de Céret dans les bois du *Puits de la neige*, et à Saint-Laurent-de-Cerdans.

Je crois cette espèce très rare.

54. *Helix terrestris*.

Helix terrestris. LINNÉ, *Système de la nature*. 1758.

— *crenata*. MULLER, *Verm. terr. et fluv. histor.* 1774.

— *terrestris*. PENNANT, *Brit. zool.* 1777.

— *elegans*. DRAPARNAUD, *Tabl. et hist. des moll. de France*. 1801—1805.

Helicella solarium. RISSO, *Moll. des Alpes marit.* 1826.

Helix elegans. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Habite les prairies, les luzernières, les champs, les routes qui conduisent à la mer. J'ai recueilli cette espèce au mas de l'Ollastre près Tautavel, et à Opoul.

55. *Helix Terverii*.

Helix Terverii. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

Habite avec l'*H. variabilis* et la *Maritima* les environs de Perpignan. Très rare.

56. *Helix trochoides*.

Helix trochoides. POIRET, *Prod. coq. terr. fluv. Aisne*. 1801.

— *conica*. DRAPARNAUD, *Hist. nat. moll. France*. 1805.

— *trochoides*. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Habite avec l'*Helix terrestris* et dans les mêmes localités.

Je l'ai trouvée au mas de l'Ollastre. On pourrait facilement se permettre d'établir plusieurs variétés, la disposition des bandes étant très variée.

57. *Helix trochilus*.

Helix trochilus. POIRET, *Prod. coq. terr. fluv.* 1801.

— *scitula*. JAN.

— *trochilus*. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Habite avec l'*Helix trochoides* et l'*Helix terrestris*.

Cette espèce est bien certainement une variété surbaissée de l'*H. terrestris*.

58. *Helix variabilis*.

Helix variabilis. DRAPARNAUD, *Tabl. des moll.* 1801.

— — MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Habite tout le département, excepté sur les hautes montagnes. Le nom de *Variabilis* indique combien cette espèce peut offrir de variétés, suivant la couleur, le nombre de bandes, de fascies et de flamules.

Cette espèce a fourni plusieurs variétés dont on a fait dès espèces. L'*Helix lineata* Olivi et l'*H. sub maritima* Desmoulins, *Maritima* Draparnaud, l'*H. acrompsia* Bourguignat.

59. *Helix vermiculata*.

Helix vermiculata. MULLER, *Verm. terr. fluv. hist.* 1774.

— — DRAPARNAUD, *Hist. moll. France.* 1805.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Variété ombiliquée.

Variété scalaire à différents degrés.

Variété sénestre.

Habite toute la plaine; très commune dans les vignes et dans les haies qui les entourent. A mesure que l'on s'élève dans les régions où la vigne est peu cultivée, elle devient de plus en plus rare, et même introuvable.

Je l'ai recueillie à Vernet-les-Bains.

Cette espèce offre un très grand nombre de variétés, non-seulement par sa couleur unie, blanche, blanchâtre, ou jaunâtre, mais encore par la disposition de bandes plus ou moins nombreuses, noires, jaspées, interrompues ou fauves.

60. *Helix Xatarti*.

Helix Xatarti. FARINES, *Bull. Soc. phil. Perpignan*. 1835.

— *Canigonensis*. BOUBÉE, *Bull. d'his. naturelle*. 1835.

— *Xatarti*. COMPANYO, *Hist. nat. Byr.-Orient*. 1865.

Habite toute la chaîne Pyrénéenne du département à une altitude considérable, de 1200 à 2000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Au-dessus de Prats-de-Mollo et de La Preste, au lieu dit *coll de las molas*, sur le chemin de Notre-Dame de Nuria par Campredon, sur le pendant de *font Eletere*. Dans la vallée d'Ort, et de Carença, près de la *cullade de las tres Creus*. Companyo l'a trouvée à la *font de la conque* avant d'arriver à Gady, à la jasse de la Llapoudère, sur le plateau de Cambres d'Aze, à la vallée d'Eyne, à la vallée de Eló, près de la fontaine du Sègre.

Je crois devoir accorder à cette espèce une place dans ce catalogue, bien que bon nombre d'auteurs la regardent comme une des plus belles variétés de l'*Arbustorum*.

Comparé à l'animal de l'*Arbustorum*, celui de l'*H. Xatarti* est d'une couleur plus claire, et ses points oculaires moins noirs. Le test, d'une couleur jaune vert-noirâtre foncé, est marqué d'une bande noire clair-semée de taches jaunes. Le péristome peu réfléchi est d'une blancheur très pure, l'ombilic est moyen. La coquille est remarquable par les replis très saillants de l'épiderme, plus marqués en dessous qu'en dessus; la spire est presque aplatie, sa taille est constamment la même, tandis que celle de l'*Arbustorum* est très inégale. D'après mon savant confrère et ami Companyo, « cette coquille dans le jeune âge est « transparente et fragile, sans bande ni taches, profondément « striée, son ombilic en partie recouvert par la columelle se « développe et se découvre à mesure qu'il avance en âge. » Ce naturaliste observateur remarque que la coquille adulte est très striée et comme cotée par des replis très saillants, mais il donne une fausse appréciation de ce fait, lorsqu'il dit que ces stries sont probablement des restes d'anciens péristomes.

d'après moi, elles sont dues à ces remarquables relèvements épidermiques que je signale comme étant un caractère propre à un grand nombre de mollusques des Pyrénées-Orientales.

4^e GENRE. — *Zonites*. MONTFORT. 1810.

1. *Zonites Algirus*.

Helix algira. LINNÉ, *Système de la nature*. 1758.

— — DRAPARNAUD, *Tabl. et hist. moll. de France*.
1801 et 1805.

Zonites algirea. MONTFORT, *Syst. de conchyologie*. 1810.

— *algirus*. MOQUIN-TANDON, *Moll. de France*. 1855.

Helix algira. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Habite encore peut-être sur les bords du ruisseau de las Canals, au-dessus du pont qui traverse la route nationale de France en Espagne, en face du mas d'el Conte. Déposée par Companyo dans diverses localités, dans les fossés de la citadelle et au-dessous de Château-Roussillon, elle n'a pu s'y acclimater, j'en ai trouvé un seul exemplaire près la gare du chemin de fer, il y a déjà longtemps; je crois que cette espèce ne tardera pas à disparaître entièrement, si elle n'a pas déjà disparu.

2. *Zonites candidissimus*.

Helix candissima. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France*. 1805.

Helicogena candidissima. RISSO, *Hist. nat. Eur.mér.* 1826.

Zonites candidissimus. MOQUIN-TANDON, *Moll. Fran.* 1848.

Helix candissima. COMPANYO. *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Habite à Garrius près de l'étang de Salses où elle est très rare.

D'après Companyo, Aleron l'aurait trouvée près de Laroque, route de Sorède, et lui-même à la montagne de Cérêt dans les gorges exposées au midi. Ces deux localités me paraissent très douteuses.

3. *Zonites cellarius*.

Helix cellaria. MULLER, *Vermium terr. et fluv. hist.* 1774.

Zonites cellarius. GRAY in TURTON, *Shells. Brit.* 1840.

Helix Dumonti. MORTILLET. *Varietas plana*.

Espèce rare.

Habite sous les pierres, les bois pourris et les débris de végétaux.

Je n'ai trouvé que la variété aplatie, je n'ai pas encore rencontré le type de Muller.

4. *Zonites cristallinus*.

Helix cristallina. MULLER, *Verm. terr. fluv. hist.* 1774.

— — DRAPARNAUD, *Hist. moll. France.* 1805.

Zonites cristallinus. LEACK, *Brit. moll. test.* 1831.

— — MOQUIN-TANDON, *Moll. France.* 1855.

Helix cristallina. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

A *varietas minor*.

Habite tout le département.

Commune dans les alluvions.

5. *Zonites Farinesianus*.

Zonites Farinesianus. BOURGUIGNAT, 11^e et 12^e Décade, *Mollusques nouveaux litigieux ou peu connus.* 1870.

Habite les environs de Collioure et de Port-Vendres, ainsi que d'autres localités du département.

Le *Zonites farinesianus* se distingue du *Z. lucidus* avec lequel il pourrait être confondu, par sa coquille plus convexe, par son dernier tour à peine plus grand que l'avant-dernier, par son ouverture plus petite, plus oblique et allongée. Le dessous de la coquille parait concave à cause de son ombilic large et creusé comme un entonnoir.

6. Zonitus fulvus.

Helix fulva. MULLER, *Vermium terr. et fluv. hist.* 1774.

— — DRAPARNAUD, *Hist. nat. moll. France.* 1805.

Zonites trochiformis. MONTFORT, *Syst. conchyol.* 1810.

Zonites fulvus. MOQUIN-TANDON, *Moll. de France.* 1855.

— — BOURGUIGNAT, *Malac. des 4 cantons.* 1862.

Très rare, dans les environs de la métairie Gaffard, route de Villelongue-de-la-Salanque.

Assez commun près d'Amélie les-Bains, sous les pierres et dans les lieux humides.

7. Zonites glaber.

Helix glabra. STUDER in FÉRUSAC, *Tabl. syst. moll.* 1821.

— — CHARPENTIER, *Cat. moll. ter. fl. Suisse.* 1837.

Zonites glaber. MOQUIN-TANDON, *Moll. de France.* 1855.

— — BOURGUIGNAT, *Mal. Gr.-Chartreuse.* 1864.

Habite sous les débris des plantes, dans les endroits humides, dans tout le département.

Cette espèce est très variable quant à la taille.

8. Zonites lucidus.

Helix lucida. DRAPARNAUD, *Hist. moll. de France.* 1805.

Helicella Draparnaldi. BECK, *Index moll.* 1837.

Zonites lucidus. BOURGUIGNAT, *Catal. coq. d'Orient, in Voyage à la Mer Morte.* 1853.

Helix lucida. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Habite les environs de Céret et d'Arles (Companyo).

On le trouve dans les alluvions des trois rivières du département. Très rare à Perpignan.

9. Zonites nitens.

Helix nitens. GMELIN, *Système de la nature.* 1789.

— — MICHAUD, *Comp. à Drap.* 1831.

Zonites nitens. BOURGUIGNAT, *Catal. coq. d'Orient*. 1853.

Helix nitens. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1863.

Habite la vallée de l'Agly et se trouve dans les alluvions de cette rivière.

10. *Zonites nitidulus*.

Helix nitidula. DRAPARNAUD, *Hist. moll. de France*. 1805.

Zonites nitidulus. GRAY in TURTON, *Schells. Brit.* 1840.

Helix nitidula. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1863.

Zonites nitidulus. BOURGUIGNAT, *Mal. Gr.-Chart.* 1864.

Habite La Preste. J'ai été assez malheureux pour ne pas le rencontrer dans les localités désignées par Companyo, notamment à la Font dels Comps.

Il est facile de le recueillir après les fortes crues d'eau, dans les alluvions du Tech.

11. *Zonites nitidus*.

Helix nitida. MULLER, *Verm. terr. et fluv. historia*. 1774.

Zonites nitidus. MOQUIN-TANDON, *Moll. de France*. 1855.

Helix nitida. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1863.

Habite les lieux humides et ombragés, dans les environs de Perpignan, de Vernet-les-Bains et de la Preste.

12. *Zonites olivetorum*.

Helix olivetorum. HERMANN, *ex Schrötter*. 1784.

— — — — — GMELIN, *Système de la nature*. 1788.

— incerta. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. de France*. 1801.

— olivetorum. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

— Leopoldina. CHARPENTIER, *Cat. moll. Suisse*. 1840.

Zonites olivetorum. MOQUIN-TANDON, *Moll. France*. 1855.

Hyalina Leopoldina. ALBERS in MALAK-BLATTER. 1857.

Helix olivetorum. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Habite sous les pierres dans les lieux frais, parmi les buissons, et entre les racines, s'enfonçant sous le gazon et dans la terre.

Dans aucune de mes excursions je n'ai pu recueillir cette espèce que Companyo a trouvée dans la vallée de Rigarda et de Gloria-nes, dans les ravins du bois des Fanges et de Saint-Martin-de-Fosse.

5^e GENRE. — *Bulimus*, BRUGUIÈRE.

1. *Bulimus decollatus*.

Helix decollata. LINNÉ, *Système de la nature*. 1758.

Bulimus decollatus. BRUGUIÈRE, *Enc. mét. vers. test.* 1789.

— — DRAPARNAUD, *Hist. moll. Fran.* 1805.

Rumina decollata. RISSO, *Hist. nat. Eur. mérid.* 1826.

Orbitina truncatella. RISSO, *Hist. nat. Eur. mérid.* 1826.

A varietas alba.

Habite tout le département.

2. *Bulimus detritus*.

Helix detrita. MULLER, *Verm. terr. et fluv. historia*. 1774.

Bulimus radiatus. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France*. 1805.

Bulimulus radiatus. RISSO, *Hist. nat. Eur. contin.* 1826.

Bulimus detritus. DESHAYES in LAM., *an. sans vert.* 1838.

— radiatus. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Varietas fulva.

Habite Vernet-les-Bains; en amont et en aval de Villefranche-de-Conflent.

Très rare à Saint-Paul-de-Fenouillet où j'ai trouvé la variété brune.

3. *Bulimus montanus*.

Bulimus sylvestris. STUDER, *Faun. helv.* Sans descript. 1789.

— montanus. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France*. 1805.

— — A. GRAS, *Descr. moll. de l'Isère*. 1840.

— — BOURGUIGNAT, *Mal. Gr.-Chartr.* 1864.

Habite les bois en montant à Cady, la forêt de Salvanère ; rare aux environs de La Preste.

Cette espèce n'est pas commune ; après les pluies on la trouve sur les arbres à épiderme lisse et sur les bois morts.

4. *Bulimus obscurus*.

Helix obscura. MULLER, *Verm. terr. et fluv. historia*. 1774.

Bulimus obscurus. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France*. 1805.

Jaminia edentula. RISSO, *Hist. nat. Europe mérid.*. 1826.

Bulimus obscurus. MOQUIN-TANDON, *Hist. moll. Fr.* 1835.

— — — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Habite les montagnes inférieures et la plaine du département, dans les plantes qui entourent le pied des arbres sous les amas de pierre. Je l'ai trouvé dans les vignes arides du haut Vernet, près Perpignan.

5. *Bulimus quadridens*.

Helix quadridens. MULLER, *Verm. terr. et fluv. hist.* 1774.

Bulimus quadridens. BRUGUIÈRE, *Vers. testacés*. Enc. 1792.

Pupa quadridens. DRAPARNAUD, *Tab. et hist. nat. moll. de France*. 1801 et 1805.

Jaminia heterostropha. RISSO, *Hist. nat. Eur. mérid.* 1826.

Pupa quadridens. MOQUIN-TANDON, *Hist. des moll.* 1855.

— — — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Bulimus quadridens. BOURGUIGNAT, *Mal. Gr.-Char.* 1864.

Habite tout le département.

Cette espèce, comme le *Bulimus tridens*, a des formes très variables, surtout quant à la longueur.

6. *Bulimus tridens*.

Helix tridens. MULLER, *Verm. terr. et fluv. histor.* 1774.

Bulimus tridens. BRUGUIÈRE, *Vers. testacés*. Encycl. 1792.

Pupa tridens. DRAPARNAUD, *Tab. et hist. nat. moll. terr. et fluv. de France*. 1801 et 1805.

Bulimus variedentatus. HARTMANN in STURM. 1823.

Jaminia tridens. RISSO, *Hist. nat. de l'Eur. mérid.* 1826.

Pupa tridens. MOQUIN-TANDON, *Hist. moll. France*. 1855.

— — DROUET, *Enum. moll. terr. et fluv. France. continentale*. 1855.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

A *varietas bidentata*.

Habite tout le département sous les pierres, et dans toutes les conditions atmosphériques.

Il existe un grand nombre de variétés de taille et de grosseur. Quelquefois le *Bul. tridens* est excessivement court.

6^e GENRE. — *Ferussacia*.

1. *Ferussacia Bugesi*.

Ferussacia Bugesi. BOURGUIGNAT, *Moll. nouv. litig. ou peu connus*. Janvier 1866.

— — PALADILHE, *Misc. malac.* Févr. 1866.

Comme toutes les *Ferussacias* on la trouve sous les feuilles mortes et les pierres dans les endroits humides et frais, sous les mousses.

2. *Ferussacia cylindrica*.

Testa cylindrico elongata; parum pellucida; pallide cornea; apice obtuso; anfractibus 6, regulariter crescentibus, supremis parvulis, antepenultimo maximo.

Apertura oblonga bi-lamellata, peristomate albidulo margine externo et columellari recto, paululum reflexo; marginibus callo tenui junctis.

Coquille allongée cylindrique, à peine transparente, cornée, sommet obtus. Six tours de spire s'accroissant régulièrement, la suture qui les sépare est entourée d'une seconde ligne, les

premiers petits, l'avant-dernier grand; ouverture oblongue ornée de deux plis lamelliformes; péristome blanchâtre, bords externe et columellaire presque rectilignes; bords marginaux réunis par une légère callosité.

Longueur, 5 millimètres; diamètre, 2 millimètres.

Habite le mas d'Amont, près Coustouges.

La *F. subcylindrica* avec laquelle je l'avais d'abord confondue en diffère par sa taille, par son test brillant jaunâtre, par sa forme obèse; enfin, par son ouverture dont le bord marginal externe converge vers le bord marginal columellaire.

3. *Ferussacia folliculus*.

Helix folliculus. GMELIN, *Syst. nat. Cærol. Linnei*. 1789.

Physa scaturiginum. DRAP., *Tabl. hist. et moll.* 1801—05.

Achatina folliculus, MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1851.

Bulimus folliculus. MOQUIN-TANDON, *Moll. France*. 1855.

Ferussacia folliculus. BOURGUIGNAT, *Aménités mal.* 1856.

Zua folliculus. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1865.

Habite les régions les plus basses du département; le Vernet près de Pia, Cases-de-Pène, sur le bord des chemins, au pied des murs de soutènement; elle se cache dans la terre entre les racines de plantes qu'elle paraît affectionner. Pour les trouver il faut arracher ces plantes.

Cette espèce n'est pas commune dans le département mais en se rapprochant des frontières de l'Aude elle devient plus facile à rencontrer.

4. *Ferussacia gronoviana*.

Ferussacia gronoviana. RISSO, *Hist. nat. Eur. mérid.* 1826.

— — BOURGUIGNAT, *Ét. syn. Riss.* 1861.

Cette ferussacia toujours confondue avec la *F. folliculus*, habite les mêmes localités, mais elle doit en être séparée parce qu'elle est plus grande, plus obèse, plus ventrue du côté gauche que du côté droit.

5. *Ferussacia Moitessieri*.

Ferussacia Moitessieri. BOURGUIGNAT, *Moll. nouv. litig.*
ou peu connus. 1866.

— — PALADILHE, *Miscell. mal.* 1866.

6. *Ferussacia Paladilhi*.

Ferussacia Paladilhi. BOURGUIGNAT, *Moll. nouv. litig. peu*
connus. 1866.

— — PALADILHE, *Miscell. malacot.* 1866.

7. *Ferussacia subcylindrica*.

Helix subcylindrica. LINNÆUS, *Systema naturæ*. 1758.

— *lubrica*. MULLER, *Verm. terr. et fluv. hist.* 1774.

Bulinus lubricus. BRUGUIÈRE, *Vers. testacés. Encyc.* 1789.

Achatina lubrica. RISSO, *Hist. nat. Europe mérid.* 1826.

Zua lubrica. LEACH in MENKE, *Synopsis moll.* 1851.

Columna lubrica. CRISTOFORI et JAN, *Cat. hist. nat.* 1839.

Achatina subcylindrica. DESHAYES in LAMARCK. 1839.

Bulinus subcylindricus. DUPUY, *Hist. moll. France*. 1849.

— *lubricus*. MOQUIN-TANDON, *Hist. moll. Fr.* 1855.

Ferussacia subcylindrica. BOURGUIGNAT, *Amén. mal.* 1856.

Zua lubrica. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1865.

Habite tout le département dans les lieux humides et frais,
sous les débris des feuilles et des plantes, sous les pierres.

8. *Ferussacia Vescoi*.

Ferussacia Vescoi. BOURGUIGNAT, *Ferussacies de l'Algérie,*
Aménités malacologiques.

— — BOURGUIGNAT, *Mal. chât. d'If.* 1860.

— — PALADILHE, *Miscell. malacol.* 1866.

Nota. J'avais recueilli dans mes excursions un très grand nombre
de mollusques, qui, par leur petitesse et le poli de leur test pou-

vaient appartenir aux genres *Ferussacia* et *Cæcianella* ; sachant bien que la coquille devient opaque et d'un blanc calcaire après la mort de l'animal, je voulus les examiner et les étudier avec le plus grand soin. Dépouvé de termes de comparaison suffisants, je cherchai dans les descriptions et les figures publiées par M. Bourguignat les moyens de m'éclairer et d'utiliser mes recherches. C'est donc avec leur aide que j'ai réussi à classer plusieurs espèces de ces deux genres. Je crois même avoir rencontré une forme identique à la figure de la *F. hohenwarti* de Rossmassler. Cependant dans la crainte d'attribuer involontairement à des exemplaires incomplets ou plus ou moins âgés, des noms et des caractères contestables, j'avais d'abord résolu de signaler seulement l'existence de ces différentes espèces dans le département comme probable.

Plus tard, réfléchissant qu'excepté la *F. hohenwarti* spéciale à la *Carniole*, toutes les autres habitent les régions méridionales, j'ai cru pouvoir revenir sur ma détermination première, et les classer comme faisant partie de la faune malacologique du département des Pyrénées-Orientales, toujours prêt cependant à reconnaître les erreurs que j'aurais pu commettre.

5^e GENRE. — *Cæcianella*.

Peu de mollusques ont reçu des conchyologistes des noms plus nombreux et plus variés.

Il suffira de les énumérer.

Helix.	LINNÉ.	1758.
Buccinum....	MULLER., ...	1774.
Bulimus.	DRAPARNAUD.	1801.
Achatina.	LAMARCK.	1801.
Cæcilioides...	FÉRUSSAC.	1807.
Helix.	FÉRUSSAC.	1819.
Acicula.	RISSE.	1826.

Cionella.....	JEFFREYS.....	1830.
Achatina.....	MICHAUD.....	1831.
Columna....	CRISTOFOEI et JAN..	1832.
Styloides.....		
Polyphemus..	VILLA.....	1841.
Cæcianella...	BOURGUIGNAT.....	1854.
Sira.....	ADOLPHE SCHMIDT..	1855.
Glandina.....	CHARPENTIER.....	1857.

On suppose que ce mollusque est aveugle parce que le bouton oculaire est presque nul, et qu'à la place du globe oculaire il existe une petite dépression. Ferussac et Nilsson ont observé l'animal sans découvrir aucun indice du point oculaire.

Baudon, dans son catalogue des mollusques de l'Oise, 1862, déclare avoir trouvé une seule fois un individu vivant de la *Cæcianella acicula* sous une pierre derrière un mur humide.

« L'animal, dit-il, est blanchâtre, à demi transparent, un peu rosé à sa terminaison, à cause de la présence des viscères ; il n'y a pas apparence d'organe visuel au sommet des tentacules. Cependant, j'ai observé que l'animal était sensible à la lumière ; il est probable que l'impression de l'air lui est désagréable, et qu'il cherche à l'éviter étant toujours habitué à rester caché assez profondément. » Quoiqu'il en soit, l'absence ou la singulière conformation des organes visuels chez ce mollusque ont présenté des caractères assez tranchés pour en faire un genre.

1. *Cæcianella acicula*.

Buccinum acicula. MULLER, *Verm. terr. et fluv. hist.* 1774.

Bulimus acicula. BRUGUIÈRE, *Vers. test.* Encyclop. 1789.

— — DRAPARNAUD, *Tabl. moll. France.* 1801

Achatina acicula. LAMARCK, *Hist. anim. sans vert.* 1822.

Cionella acicula. JEFFREYS, *Syst. test. in trans. linn.* 1830.

Achatina aciculoides. VILLA, *Cat. moll. Lombardie.* 1844.

— *acicula*. DE BETTA, *Mal. della valle di non.* 1852.

Bulimus acicula. MOQUIN-TANDON, *Moll. de France*. 1855.
Cæcilianella acicula. BOURGUIGNAT, *Ann. malacol.* 1856.
Achatina acicula. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1863.

2. *Cæcilianella eburnea*.

Acicula eburnea. RISSO. 1826.

Cæcilianella eburnea. BOURGUIGNAT, *Étude syn. de RISSO, Alpes maritimes*. 1861.

— — — PALADILHE, *Miscell. malacol.* 1866.

3. *Cæcilianella uniplicata*.

Cæcilianella uniplicata. BOURGUIGNAT, *M. Aix-l-B.* 1864.

— — — PALADILHE, *Miscell. malac.* 1866.

On trouve toutes ces espèces dans les lieux humides ou dans les alluvions.

8^e GENRE. — *Moitessieria*. BOURGUIGNAT. 1863.

Paludina vitrea. MASSOT, *in litteris*. 1842.

— — — MOQUIN-TANDON, *Moll. de Toulouse*. 1843.

— — — simoniana. DE SAINT-SIMON, *Misc. malac.* 1848.

Bythinia simoniana. DUPUY, *Catal. test. Gallie*. 1849.

Acicula simoniana. PFEIFFER, *neue Cyclost. in ZEILSCHUR. fur. malak.* 1850.

Hydrobia simoniana. DUPUY, *Hist. moll. de France*. 1851.

Pupula simoniana. CHARPENTIER, *mss. in SCHED., teste L. PFEIFFER*. 1852.

Aeme simoniana. MOQUIN-TANDON, *Moll. de France*. 1857.

Hydrobia simoniana. MICH., J. DE COUCHY. 18 oct. 1862.

Moitessieria. BOURGUIGNAT, *Monogr. du Genre*. 1863.

Aeme simonia. DUBREUIL, *Cat. moll. de l'Hérault*. 1863.

En 18... M. Ambiel de Montpellier, avec lequel j'avais été mis en relation par les soins de mon maître et ami le capitaine Michaud, avait eu la complaisance de m'envoyer deux exemplaires du *Cyclostoma vitreum* fort rare. Dans le courant de l'année

1842, explorant les Corbières, chaîne de montagnes calcaires peu élevées qui séparent notre département du département de l'Aude, je visitai une petite source saline dite *fouradada*. Cette fontaine est située à deux kilomètres environ au nord de Tautavel, sur le bord d'une route qui conduit dans l'Aude.

La chute d'un léger filet d'eau avait formé un petit bassin d'environ cinquante centimètres de diamètre et de quinze à vingt centimètres de profondeur ; le trop plein s'échappait en traversant la route, et tombait dans un ravin qui, après un parcours de deux kilomètres, se déverse dans la Verdoube, petite rivière jamais à sec qui se jette dans la rivière de l'Agly au-dessous d'Estagel. Voulant recueillir et examiner à mon aise un assez grand nombre de paludines, que je supposais être la *viridis*, je ramassai toute la mousse qui tapissait le fond et les parois du bassin. Arrivé chez moi, la mousse desséchée et seconée, je reconnus à l'aide d'une loupe quelques exemplaires du *Cyclostoma vitreum*, et mes recherches furent assez heureuses pour en recueillir un millier. Ayant eu l'occasion plus tard d'écrire à Michaud, je lui fis part de ma trouvaille, en lui disant que je n'hésitais pas à débaptiser le *Cyclostoma vitreum* pour en faire la *Paludina vitrea*, puisque j'avais trouvé cette espèce attachée soit sur la mousse, soit sur les cailloux au fond de la fontaine ; c'est sous cette dénomination qu'elle fut classée dans ma collection. Ce vénérable naturaliste me répondit : « Puisque vous avez trouvé « en abondance le *Cyclostoma vitreum* dans une fontaine, c'est « donc une paludine ; lorsque je le découvris, il était dans les « alluvions et rien ne prouvait qu'il fut plutôt fluviatile que ter- « restre ; cette question est désormais jugée. »

Simple amateur, j'ignorais le travail de Moquin-Tandon sur les mollusques de Toulouse (1843), qui indiquait sans distinction de caractères une *Paludina vitrea*.

En 1848, Saint-Simon signala une *Paludina simoniana* ; plus tard, en 1849, Dupuy adopta une *Bythinia simoniana*, et lui donna, en 1850, le nom générique d'*Hydrobia*.

Une note de Michaud, insérée dans le journal de conchylogie, octobre 1862, signalait la découverte que j'avais faite dans la fontaine de Fouradada. Cette simple note me procura l'honneur et le plaisir de lier des relations avec plusieurs naturalistes devenus plus tard mes amis. Voulant remplacer les exemplaires que j'avais très libéralement distribués, je visitai de nouveau la bienheureuse fontaine. La route avait été rehaussée, la fontaine était déplacée, le filet d'eau passait sous les remblais de la route, et dans le nouveau bassin de la fontaine je ne pus y trouver une paludine. En 1870, me trouvant au mas de l'Ollastre, sur les bords de la Verdoube, au-dessous du point où se jette le ravin de Fouradada, je ramassai des alluvions qu'une crue d'eau avait réunis sur différents points, et j'eus le plaisir d'y retrouver plusieurs de ces paludines dont Bourguignat a fait le genre *Moitessieria*.

Je me propose de renouveler mes recherches soit dans la fontaine, soit dans le ravin qui reçoit les eaux de Fouradada.

Moitessieria Massoti.

Moitessieria Massoti. BOURG., *Monogr. du Genre*. 1863.

Habite la fontaine dite Fouradada près de Tautavel (source saline).

Elle se trouve aussi dans les alluvions de la Verdoube. (rivière).

9^e GENRE. — Pupa.

1. Pupa affinis.

Pupa clausiloides. PFEIFFER. Sans description.

— affinis. ROSSMASSLER, *Iconogr. moll. Suisse*. 1839.

— clausiloides. BOURÉE, *Bull. d'hist. naturelle*. 1848.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or*. 1863.

Monstruosité avec une bouche supplémentaire. La Preste.

Habite la Preste, principalement sur les roches calcaires, au-

dessus l'établissement thermal. Commun. Très rare dans la vallée de Vernet-les-Bains, où je n'en ai trouvé qu'un exemplaire.

2. Pupa avenacea.

Bulimus avenaceus. BRUGUIÈRE, *Vers. test. Encycl.* 1792.

Pupa avena. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. de France.* 1801.

— **hordeum.** STUDER, var. *Kurses verzeichniss.* 1820.

— **avenacea.** MOQUIN-TANDON, *Moll. de Toulouse.* 1843.

— **avenacea.** COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Habite Salses, la route d'Estagel après Cases-de-Pène.

3. Pupa boileausiana.

Pupa boileausiana. CHARPENTIER in KUSTER. 1852.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Pupa boileausiana, varietas minor.

Habite Villefranche-de-Conflent.

La varietas minor habite Caudiès.

4. Pupa Brauni.

Pupa Brauni. ROSSMASSLER, *Icon. moll. Suisse.* 1835—39.

— — DROUET, *Moll. terr. fl. viv. Fr. cont.* 1855.

Habite le mas d'Amont, près Coustouges. Rare. Les Corbières, de Salses à Vingrau, très rare.

5. Pupa cylindrica.

Pupa Dufourii. FÉRUSSAC, *Hist. moll.* Sans descrip. 1822.

— **cylindrica.** MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1829.

— **Dufourii.** COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Habite Villefranche-de-Conflent, Amélie-les-Bains, La Preste, Saint-Laurent-de-Cerdans.

Ferussac, en 1822, donna le nom de *Dufourri* à cette forme, sans la décrire et sans en déterminer les caractères. En 1829 Michaud en donna la description et le nomma *Cylindrica*. Il m'a paru équitable de laisser à Michaud l'honneur de la paternité.

6. *Pupa cylindrica*, *varietas Polyodon*.

Habite Saint-Laurent-de-Cerdans, La Preste.

Cette nouvelle forme cylindrique a été désignée sous le nom de *Pupa cylindrica varietas polyodon*.

C'est à regret que j'adopte ce nom, il pourrait faire confondre cette bonne espèce avec le *Pupa polyodon*.

Pour éviter cette confusion possible, ne pourrait-on pas laisser à Michaud le *Pupa* qu'il a décrit, et donner à la variété le nom de *Dufourii*?

7. *Pupa eudolicha*.

Pupa eudolicha. BOURGUIGNAT, *Moll. nouv. litig. ou peu connus*. Déc., 3^e décade, p. 74, pl. VIII. 1863.

Habite La Preste avec le *Pupa affinis*.

Je m'incline devant l'autorité de M. Bourguignat, mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer que le *Pupa eudolicha* est tellement rare, que sur plusieurs milliers d'exemplaires d'*Affinis* passés à la loupe, je n'ai pu en trouver que trois exemplaires. Cette espèce ne devrait-elle pas plutôt être considérée comme une *Varietas edentula* de l'*Affinis*?

8. *Pupa doliolum*.

Bolimus doliolum. BRUGUIÈRE, *Vers. test. Encycpl.* 1792.

Pupa doliolum. DRAPARNAUD, *Tabl. et hist. des moll. de France*. 1801 et 1805.

— — — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Habite dans les bois, sous les pierres et les broussailles de la vallée de Conat, de Corsavy et Velumanya.

9. *Pupa Farinesi*.

Pupa Farinesi. DESMOULINS, *Soc. linn. Bordeaux*. 1855.

Torquilla Farinesi. BECK, *Index moll.* 1857.

Pupa Farines. MICHAUD et POTIEZ, *Mal. Douai*. 1845.

Stomodonta Farinesi. MERMET, *Moll. Basses-Pyr.* 1845.

Pupa Farinesi. MOQUIN-TANDON, *Moll. de France.* 1855.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

— — BOURGUIGNAT, *M. San-Julia Loria.* 1863.

Varietas allongée étroite.

Varietas major striée.

Habite toutes les régions du département. Espèce très commune résistant sans se cacher aux plus fortes chaleurs.

10. Pupa frumentum.

Pupa frumentum. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. France.* 1801.

— triticum. ZIEGLER, *Iconogr. in* ROSSMASSLER. 1858.

— frumentum. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Habite, d'après Companyo, les parties basses de Cases-de-Pène, Estagel, Villefranche.

Je n'ai jamais pu trouver cette espèce dans les localités désignées par ce naturaliste, je les ai cependant explorées bien souvent.

11. Pupa granum.

Pupa granum. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. de France.* 1801.

— — DROUET, *Moll. terr. fl. viv. Fr. cont.* 1855.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Habite les environs de Perpignan. Très commun dans tout le département.

12. Pupa megacheilos.

Pupa megacheilos. CRISTOFORI et JAN, *Cat. hist. nat.* 1852.

— — ROSSMASS., *Icon. moll. Suisse.* 1855.

— bigoriensis. CHARPENTIER.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Habite La Preste, Saint-Laurent-de-Cerdans, les Corbières. Très commun.

13. Pupa multidentata.

Turbo multidentatus. OLIVI, *Zool. adriatica*. 1792.

Pupa variabilis. DRAPARNAUD, *Hist. moll. de France*. 1805.

Helix mutabilis. FÉRUSAC, *Essai méth. de conchyol.* 1807.

Pupa multidentata. MOQUIN-TANDON, *Hist. moll. Fr.* 1855.

— *variabilis*. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Habite Villefranche-de-Conflent, les Corbières, surtout à Caudeàs, Saint-Paul et Maury.

14. Pupa muscorum.

Turbo muscorum. LINNÉ, *Systema naturæ*. 1758.

Pupa marginata. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France*. 1805.

— *bi-dentata*. PFEIFEER, *Syst. ador moll.* 1821.

— *muscorum*. PFEIFFER, *Deutsch. moll.* 1821.

— *bi-granata*. ROSSMASSLER, *icon. moll. Suisse*. 1839.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Habite Amélie-les-Bains, La Preste, l'Ollastre, près de Tautavel.

15. pupa partioti.

Pupa partioti. MOQUIN-TANDON, *Hist. moll. France*. 1855.

Habite les Corbières. De Salses à Vingrau, très rare.

16. Pupa polyodon.

Pupa polyodon. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France*. 1805.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Habite la vallée de la Tet, Villefranche ; la vallée du Tech, La Preste et Prats-de-Molló ; la vallée de l'Agly, l'Ollastre près de Tautavel.

17. Pupa pyrenearia.

Pupa pyrenearia. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

— *saxicola*. MOQUIN-TANDON, *Hist. moll. France*. 1855.

— *pyrenearia*. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Habite, d'après Companyo, La Preste où il est rare, commun à la tour de Mir au-dessus de Prats-de-Molló, et à La Manère, près la frontière espagnole.

Boubée a décrit comme espèce une variété allongée du *Pyreneuria* sous le nom de *Clausilioides*. Elle a été souvent confondue avec le *Pupa affinis*.

Le jour n'est pas encore fait sur ce pupa.

18. *Pupa ringicula*.

Pupa ringicula. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

Habite nos trois vallées; Caudiès, Vingrau, Villefranche, Cous-toges, Saint-Laurent-de-Cerdaus.

Il diffère du *Pupa ringens*.

19. *Pupa secale*.

Pupa secale. DRAPARNAUD, *Hist. moll. de France*. 1805.

— — ROSSMASSLER, *Iconogr. moll. Suisse*. 1835.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient* 1863.

Varietas cylindricoides, MOQUIN-TANDON. Les Corbières.

Varietas serratina. Les Corbières.

Varietas minor. Les Corbières.

Accident ou monstruosité : deux bouches.

Habite Villefranche-de-Conflent, Saint-Paul, Caudiès, Maury, Tautavel, les Corbières, les basses montagnes de la vallée du Réart, Thuir, Castelnau, Corbère.

20. *Pupa similis*.

Turbo quinquedentatus. BORN, *Testacea musæi Cæsarei Vindobonensis*. 1778.

Bulimus similis. BRUGUIÈRE, *Vers. test. Encyclop.* 1792.

Pupa cinerea. DRAPARNAUD, *Tabl. et hist. moll. France*. 1801 et 1805.

Clausilia cinerea. RISSO, *Hist. nat. Europe mérid.* 1826.

Pupa cinerea. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

— *similis*. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

— *quinquedentata*. STABILE, *Moll. viv. Piémont.* 1864.

Varietas alba. Tautavel.

Monstruosité allongée.

Habite tout le département. Très robuste, ne craignant ni la chaleur ni le froid, il est cependant plus commun dans la vallée de l'Agly.

La plupart des naturalistes donnent à ce pupa le nom spécifique de Bruguière. Cependant, la loi d'antériorité devrait lui appliquer celui de Born. Ne vaudrait-il pas mieux dans ce conflit lui laisser celui de Draparnaud ?

21. *Pupa umbilicata*.

Pupa umbilicata. DRAPARNAUD, *Tabl. et hist. moll. de France.* 1801 et 1805.

Bulimus unidentatus. VALLOT, *Moll. de la Côte-d'Or.* 1801.

Pupa umbilicata. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Habite tout le département.

Je possède dans ma collection plusieurs espèces que je n'ai pu déterminer, et qui se rapprochent des *P. muscorum* et *granum*.

10^e GENRE. — *Vertigo*.

1. *Vertigo antivertigo*.

Pupa antivertigo. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. France.* 1801.

Vertigo septemdentata. FÉRUSAC, *Tabl. syst. moll.* 1822.

— *antivertigo*. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

— — MOQUIN-TAND., *Hist. moll. Fr.* 1855.

Pupa antivertigo. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1865.

Habite Perpignan. Rare. Chalet du Bac, à S-Laurent-de-Cerdans.

2. *Vertigo Baudoni* (nobis).

Vertigo Baudoni. MASSOT, *in litteris*. 1870.

Habite le mas de l'Ollastre près de Tautavel. Très rare dans les prairies qui bordent la rivière appelée Verdoble.

Cette espèce nouvelle et inédite que je dédie à mon confrère et ami le docteur Baudon, diffère du type *Vertigo antivertigo*, qui est allongé et lisse, par sa forme globuleuse, et surtout par des côtes saillantes ou relèvements et expansions épidermiques espacés et distribués d'une manière régulière. Le *Vertigo Baudoni* est au *Vertigo antivertigo* ce qu'est l'*Helix micropleuros* à l'*Helix pygmaea*.

Hauteur, 2 millimètres; diamètre, 1 millimètre,

3. *Vertigo columella*.

Pupa columella. BENZ.

— *inornata*. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1851.

Habite Amélie-les-Bains.

4. *Vertigo edentula*.

Pupa edentula. DRAPARNAUD, *Hist. moll. de France*. 1805.

Vertigo edentula. STUDER, *Kurzes verzeich. conch.* 1820.

— *nitida*. FÉRUSAC, *Tabl. syst. moll. France*. 1822.

— *edentula*. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1851.

Habite sous le détrit des feuilles mortes près l'hermitage de Saint-Martin-du-Canigon, vallée de Vernet-les-Bains.

5. *Vertigo muscorum*.

Pupa muscorum. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. France*. 1801.

— *minutissima*. HARTMANN, *in neue Alpin*. 1821.

Vertigo cylindrica. FÉRUSAC, *Tabl. syst. moll. Fr.* 1822.

— *muscorum*. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1851.

Habite les Albères, Amélie-les-Bains, La Preste, Saint-Martin-du-Canigon.

6. *Vertigo pusilla*.

Vertigo pusilla: MULLER, *Verm. terr. et fluv. hist.* 1774.

Helix vertigo. GMELIN, *Syst. nat. Cæsarei Linnaei*. 1788.

Pupa vertigo. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. de France*. 1801.

Vertigo pusilla: MICHAUD, *Comp. à Drap.* 1831.

Pupa pusilla. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Habite Perpignan et ses environs.

7. *Vertigo pygmæa*.

Pupa pygmæa. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. France*. 1801.

Vertigo pygmæa. FÉRUSAC père. *Essai méth. conch.* 1807.

— — FÉRUSAC père. 1807.

— — MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

— — ROSSMASSLER, *Icon. moll. Suisse*. 1839.

Habite Amélie-les-Bains.

8. *Vertigo triplicata*.

Pupa triplicata. STUDER, *Kurzes verzeichnender schweiz conch.* 1820.

— tridentalis. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

— — MOQUIN-TANDON, *Hist. moll. Fr.* 1855.

Habite Amélie-les-Bains, Saint-Martin-du-Canigou.

9. *Vertigo Venetzi*.

Vertigo Venetzi. CHARPENTIER in FÉRUSAC, *T. sy.* 1822.

— plicata. A. MULLER, *Arch. fur. natur.* 1828.

— nana. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

— Venetzi. CHARPENTIER, *Catal. moll. Suisse*. 1837.

— hamata. HELD, in *Isis*. 1837.

— venetzi. STABILE, *Moll. terr. viv. Piémont.* 1864.

Habite Perpignan et Amélie-les-Bains.

11^e GENRE. — *Balia*.

Étymologie. Βαλιος *moucheté*.

Balia perversa.

Turbo perversus. LINNÉ, *Systema naturæ*. 1758.

Pupa fragilis. DRAPARNAUD, *Hist. moll. de France*. 1805.

Balea fragilis. PRIDEAUX in GRAY, *Zool. journ.* 1824.

Clausilia perversa. CHARPENTIER, *Cat. moll. Suisse*. 1837.

Balia perversa. BOURGUIGNAT, *Amén. malacologiq.* 1857.

Balea fragilis. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Balia perversa, varietas viridula, avec ou sans tubercule.

Sous le pont de Saint-Laurent-de-Cerdans.

Habite La Preste, Prats-de-Molló, Arles. Très rare dans les Corbières.

12^e GENRE. — *Clausilia*.

1. *Clausilia bidens*.

Turbo bidens. LINNÉ, *Systema naturæ*. 1758.

Bulimus papillaris. BRUGUIÈRE, *Vers test.* Encyclop. 1792.

Pupa papillaris. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. France*. 1801.

Clausilia papillaris. DRAPARNAUD, *Hist. moll. Fr.* 1805.

Habite Port-Vendres.

La *Clausilia bidens* de Draparnaud est la *Clausilia laminata*.

2. *Clausilia laminata*.

Turbo laminatus. LINNÉ, *Systema naturæ*. 1758.

Helix bidens. MÜLLER, *Vermium historia*. 1774.

Bulimus bidens. BRUGUIÈRE, *Vers testacés*. 1792.

Clausilia bidens. DRAPARNAUD, *Tabl. hist. France*. 1801.

Turbo laminatus. MONTAGU, *Test. Brit.* 1803.

Clausilia laminata. TURTON, *Britisch moll.* 1851.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

La *Clausilia fimbriata* Ziegler, décrite et figurée par Dupuy sous le nom de *Phaletata* est une variété moins lisse.

Habite Prats-de-Molló, l'Ollastre près Tautavel. Rare.

3. *Clausilia nigricans*.

Turbo nigricans. PULTENEY, *Cat. Brids. dorsetshire.* 1879.

Pupa rugosa, var. B. DRAPARNAUD, *Tabl. hist. Fr.* 1801.

Clausidia obtusa. C. PFEIFFER, *Deutsch. moll.* 1821.

— *nigricans*. JEFFREYS, *Syn. test. in* TRAUS, Linn. Soc. 1828.

Habite avec la *Clausilia rugosa*, dont elle est une variété, d'une teinte plus foncée, et moins striée que le type.

4. *Clausilia parvula*.

Helix parvula. STUDER, *Faun. helvet.* Sans descrip. 1789.

Pupa rugosa, var. Y. DRAPARNAUD, *Tabl. hist. moll.* 1801.

Clausilia parvula. STUDER, *Syst. verzeichniss.* 1820.

— *minima*. C. PFEIFFER, *Deutsch. moll.* 1821.

— *parvula*. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

— — BOURGUIGNAT, *Mul. d'Aix-les-Ba.* 1864.

Habite Tautavel, Amélie-les-Bains, La Preste, Villefranche-de-Confient.

5. *Clausilia rugosa*.

Pupa rugosa. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. de France.* 1801.

Clausilia rugosa. ROSSMASSLER, *Icon. moll. Suisse.* 1859.

— — GRATELOUP, *Tabl. moll. vivants.* 1855.

— — MOQUIN-TANDON, *Hist. moll. Fr.* 1855.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1865.

Habite les trois vallées du département.

6. *Clausilia solida*.

Pupa solida. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. de France*. 1801.

Turbo labiatus. MONTAGU, *Test. Brit.* 1803.

Clausilia solida. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1865.

Companyo l'a recueillie à Cases-de-Pène, à Arles et dans quelques vallons des Albères.

7. *Clausilia ventricosa*.

Pupa ventricosa. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. France*. 1801.

Clausilia ventricosa. DRAPARNAUD, *Hist. moll. Fr.* 1803.

Helix ventriculosa. FÉRUSAC, *Essai méth. moll.* 1807.

Clausilia ventricosa. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1865.

Habite Prats-de-Molló, La Preste.

6^e FAMILLE. --- *AURICULIDÆ*. Risso. 1826.

GENRE *Carychium*.1. *Charychium bidentatum*.

Carychium bidentatum. MONTAGU, *Test. Brit.* 1803.

Saraphia bidentata. RISSO, *Hist. nat. Alpes. marit.* 1826.

Alexia reflexilabris. D'ORBIGNI, in CHENU. 1849.

— *bidentata*. GRAY in *Manuel conch. Woodward*. 1870.

Habite les environs de Salses.

J'ai trouvé dans les mêmes lieux un exemplaire d'un individu plus fort, plus long d'un millimètre et qui présente quatre tubercules ou dents inégales. Longueur 7 millimètres, diamètre 3.

Serait-ce une espèce nouvelle ?

2. *Carychium myosotis*. S. G. ALEXIA.

Auricula myosotis. DRAPARNAUD, *Tabl. et hist. moll. de France*. 1801 et 1803.

Carychium myosotis. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1851.

Habite les prairies qui bordent l'étang de Salses.

Cette espèce nommée, décrite et dessinée par Draparnaud, conservée par Michaud, a été et est encore regardée par des naturalistes distingués comme une espèce marine ou du moins sous-marine. Je l'ai trouvée vivante, et en très grande abondance sur les plantes qui croissent entre l'étang de Salses et la route nationale; ne l'ayant jamais trouvée dans l'eau, j'adopte entièrement l'opinion consciencieuse de Draparnaud et de Michaud. Si j'avais conservé quelque doute, la lettre de Moquin-Tandon à M. Petit de la Saussaye, *Jour. conch.* 1851, aurait levé toutes mes hésitations, car il déclare que l'animal du *Carychium myosotis* est un animal terrestre.

3. *Carychium tridentatum*.

Saraphia tridentata. RISSO, *Hist. nat. de Nice*. 1826.

Carychium nanum. ANTON, *Verzeich. der conch.* 1839.

— minimum, v. nanum. KUSTER, *Syst. conc.* 1844.

— elongatum. VILLA, *Cat. moll. Lombard.* 1844.

— — L. PFEIFFER, *Monogr. auric.* 1856.

— tridentatum. BOURGUIGNAT, *Ann. mal.* 1857.

— minimum. COMPANYO, *Hist. nat. P.-O.* 1863.

Habite sous les mousses, et sous les pierres des lieux humides.

Les réflexions que M. Bourguignat a insérées dans l'*Étude des mollusques des Alpes maritimes* de Risso, m'ont engagé à donner à cette espèce le nom de *Tridentatum*, incertain cependant encore si le *C. minimum* n'existe pas aussi.

—

7^e FAMILLE. — *ACICULIDÆ*.

N'a pas encore été trouvée dans le département.

8^e FAMILLE. — *CYCLOSTOMIDÆ*. HIEGMANN. 1832.

OPERCULATA. *Operculés terrestres*.

1^{er} GENRE. — *Cyclostoma*.

Cyclostoma elegans.

Nerita elegans. MULLER, *Vermium historia*. 1774.

Cyclostoma elegans. DRAPARNAUD. *Tabl. moll. Fr.* 1801.

— — COMPANYO, *Hist. nat. P.-Or.* 1863.

Varietas elongata.

Varietas violacea. Très rare.

Habite tout le département, plus commun dans la plaine que dans la montagne.

2^e GENRE. — *Pomatias*.

1. *Pomatias apricus*.

Cyclostoma apricum. MOUSSON, *Bemerk. nat. thermen von Aix*. 1847.

— *obscurum, varietas apricum*. PARTIOT, *Mon. des cyclost.* 1848.

Pomatias carthusianum. DUPUY, *Hist. moll. France*. 1851.

— *apricum*. DROUET, *Énu. moll. France cont.* 1855.

— *apricus*. BOURGUIGNAT, *Mal. Air-les-Bains*. 1864.

Habite les Corbières, Saint-Paul, Caudiès, Tautavel.

Diffère de l'*Obscurus* par sa taille plus petite.

2. *Pomatias Bourguignati*.

Cyclostoma patulus. DRAPARNAUD, *Hist. moll. Fr.* 1805.

Pomatias Bourguignati. A. DE SAINT-SIMON, *Descrip. esp. nouv. pomatias*. 1869.

Habite le mas de l'Ollastre, près Tautavel.

Cette espèce se distingue du *Patulus* par ses tours plus détachés, plus bombés, par ses stries saillantes, par son péristome plus large, bi-labié et renversé.

3. *Pomatias crassilabris*.

Cyclostoma obscurum. DRAPARNAUD, *var. Hist. moll.* 1803.

Pomatias crassilabrum, DUPUY, *Hist. viv. France.* 1851.

Cyclostoma obscurum. MOQUIN-TANDON, *var. Moll. F.* 1855.

Pomatias crassilabris. STABILE, *Coq. viv. Piémont.* 1864.

Habite Coustouges, mas d'Amont ; Saint-Laurent-de-Cerdans.

Variété du *Pom. obscurus*.

4. *Pomatias Nouleti*.

Pomatias Nouleti. DUPUY, *Hist. moll. de France.* 1851.

Cyclostoma Nouleti. MOQUIN-TANDON, *Moll. France.* 1855.

— Nouleti, COMPANYO, *Hist. nat. P.-Or.* 1863.

Habite Villefranche, vallée de la Tet ; Saint-Laurent, vallée du Tech et les Corbières, surtout de Caudiès à La Pradelle, vallée de l'Agly.

5. *Pomatias obscurus*.

Cyclostoma obscurum. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. F.* 1801.

Turbo conicum. VALLOT, *Liste moll. Côte-d'Or.* 1801.

Pomatias Studeri, varietas. HARTMANN, *in neve Alpina, Syst. gasterop.* 1821.

— *obscurum*. CRISTOFORI et JAN, *Cat. ver.* 1852.

— *obscurus*. L. PFEIFFER, *Mon. des helix.* 1847.

Habite les trois vallées du département, ainsi que les vallées latérales sans descendre au-dessous d'Arles, Prades et Estagel.

Les plus beaux exemplaires que j'ai recueillis ont été trouvés dans la vallée de Saint-Laurent-de-Cerdans, à Coustouges et près de la Mouga, frontière espagnole.

6. *Pomatias patulus*.

Cyclostoma patulum. DRAPARNAUD, *Hist. moll. Fr.* 1805.

— *patula*. LAMARCK, *Hist. ani. sans vert.* 1822.

— *turriculatum, var.* MENKE, *Syn. moll.* 1830.

Pomatias patulum. JAN, *Catal. test. in coll. CRISTOFORI et JAN.* 1832.

Pomatias patulus. L. PFEIFFER, *Monogr. des helix.* 1847.

Cyclostoma patulum. COMPANYO, *Hist. nat. P.-Or.* 1863.

Habite les Corbières, Maury, Saint-Paul, Tantavel.

7. **Pomatias septemspiralis.**

Helix septemspiralis. RAZOUMOWSKY, *Hist. n. Jorat.* 1789.

Cyclostoma patulum. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. Fr.* 1801.

— **maculatum.** DRAPARNAUD, *Hist. moll.* 1805.

— **maculata.** DESHAYES in LAMARCK, *Hist. anim. sans vertèbres.* 1858.

— **septemspirale.** MOQUIN-TANDON, *Hist. moll. de France.* 1855.

Pomatias septemspirale. DROUET, *Enum. moll. France continentale.* 1855.

— **septemspiralis.** CROSSE in *Journ. conch.* 1864.

Habite Tantavel, sur les Corbières.

Cette *Pomatias* est la *Maculatus* des auteurs modernes.

8. **Pomatias striolatus.**

Cyclostoma turriculatum. PHILIPPI, *Moll. Siciliæ.* 1836.

Pomatias striolatum. PORRO in *Rev. et Magas. zool.* 1840.

— **striolatus.** L. PFEIFFER, *Pneumogæ. etc.* 1852.

Je l'ai trouvé à Saint-Paul. Très rare.

3^e GENRE. — *Truncatella.*

Truncatella truncata.

Cyclostoma truncatulum. DRAPARNAUD, *Hist. moll.* 1805.

Truncatella truncata. RISSO, *Hist. nat. Eau. cont.* 1826.

Habite sous les rochers humides, le long des bords de l'étang de Salses dans les ruelles, au pied du cap de Salses.

Est-ce un genre ou une espèce? La question est fort délicate et le fera et sera.

Je ne l'ai jamais trouvée dans l'eau. Les *Truncatelles* habitent les mêmes localités que le *Carychium myosolis*, elles vivent sous les pierres qui avoisinent de très près l'eau de l'étang. Loove prétend qu'elles peuvent vivre pendant plusieurs semaines après qu'elles ont été sorties de l'eau.

ORDO II.

Pulmobranchia. — CUVIER, 1817.9^e FAMILLE. — LIMNÆIDÆ.1^{er} GENRE. — *Limnæa*.1. *Limnæa auricularia*.

Helix auricularia. LINNÆUS, *Systema nature*. 1758.
Buccinum auricula. MÜLLER, *Vermium historia*. 1774.
Bulimus auricularius. BRUGUIÈRE, *Vers testacés*. 1792.
Limnæus auricularius. DRAPARNAUD, *Tabl. moll.* 1801.
Radix auriculata. DENYS DE MONTFORT, *Syst. conch.* 1810.
Limnæa auricularia. LAMARCK, *Anim. sans vert. hist.* 1822.

Habite Salses, la rivière de la Basse à Perpignan.

Cette espèce est peu développée.

2. *Limnæa corrugata*.

Limnæa corrugata. GRATELOUP, *Tabl. méth. moll. viv.*

Habite Vingà.

L'érosion très remarquable que j'ai observée sur les différents tours de spire et surtout sur le sommet, ne peut être considérée comme un simple accident de corrosion dû à l'action des eaux.

3. *Limnæa intermedia*.

Limnæa intermedia. LAMARCK, *Hist. ani. sans vert.* 1822.

— — — — — DUPUY, *Hist. moll. France*. 1831.

Habite Salses.

4. *Limnæa limosa*.

Helix limosa. LINNÉ. *Systema naturæ*. 1758.

Limnæus ovatus. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France*. 1805.

Limnæa ovata. LAMARCK, *Animaux sans vertèbres*. 1822.

— *limosa*. MOQUIN-TANDON, *Moll. de France*. 1855.

— *ovata*. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1863.

Varietas minor. Perpignan.

Varietas minutissima. Fontaine fouradada.

Varietas tenuis. Salses.

Varietas ventricosa. Perpignan; fontaine artésienne de Bages.

Varietas membranacea? Amélie-les-Bains, eaux chaudes.

Varietas albinos. Salses.

Habite tout le département.

Plus connue sous le nom de *Limnæa ovata*.

5. *Limnæa marginata*.

Limnæa marginata. MICHAUD, *Compl. à Drap*. 1831.

Habite une fontaine sur le bord de la route d'Amélie, un peu au-dessous de Reynès. Salses.

6. *Limnæa palustris*.

Buccinum palustre. MULLER, *Vermium historia*. 1774.

Helix corvus. GMELIN, *Syst. naturæ. Cæsar. limnæi*. 1788.

Bulimus palustris. BRUGUIÈRE, *Vers testacés*. 1789.

Helix crassa. RAZOUMOWSKY, *Hist. nat. de Jorat*. 1789.

Limnæus palustris. DRAPARNAUD, *Hist. nat. moll*. 1805.

Lymnæa palustris. FLEMMING, *Brit. ann*. 1828.

Varietas minor.

Varietas albinos.

Monstruosité, columelle festonnée. Perpignan.

Variété raccourcie. Le dernier tour formant les $\frac{2}{3}$ de la coquille.

Varietas gibba.

Habite Salses, et certains fossés des environs de Perpignan.

7. *Limnæa peregra*.

Buccinum peregrum. MULLER, *Vermium historia*. 1774.

Helix peregra. Gmelin, *Syst. naturæ, Cæsar. linn.* 1788.

Bulimus pereger. BRUGUIÈRE, *Vers testacés*. 1789.

Limnæus pereger. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France*. 1805.

Limnæa peregra. LAMARCK, *Anim. sans vertèbres*. 1822.

— — DUPUY, *Moll. de la France*. 1851.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1865.

Varietas minima. Puits artésien, mas Saovy, près Ville-neuve-de-la-Raho.

Habite Perpignan et au-dessus de Corneilla-de-Conflent.

8. *Limnæa thermalis*.

Limnæa thermalis. BOUBÉE, *Bull. d'hist. naturelle*. 1833.

Habite le mas de l'Ollastre près Tautavel. Eaux froides.

La *Limnæa thermalis* est une espèce qui forme la transition entre la *Limosa* et la *Peregra*. Elle n'habite pas exclusivement les eaux chaudes. M. Drouet l'avait déjà recueillie dans une fontaine aux environs de Mouy (Oise).

9. *Limnæa truncatula*.

Buccinum truncatulum. MULLER, *Vermium historia*. 1774.

Bulimus truncatus. BRUGUIÈRE, *Vers testacés*. 1788.

Limnæus minutus. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. Fran.* 1801.

Bulimus obscurus. POIRET, *Coq. terr. fl. de l'Aisne*. 1801.

Limnæus truncatulus. JEFFREYS, *Syst. test. in trans. linn.* 1822.

***Limnæa truncatula*. MOQUIN-TANDON, *Hist. moll.* 1855.**

— ***minuta*. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.**

Varietas minor.

Varietas minutissima.

Varietas de forme particulière. La Preste.

Habite tout le département.

Cette espèce est très commune dans les collections, sous le nom de *Limnæa minuta* que lui a donné Draparnaud.

2^e GENRE. — *Physa*.

1. *Physa acuta*.

***Physa acuta*. DRAPARNAUD, *Hist. moll. de France.* 1805.**

— ***fluviatilis*. FÉRUSSAG, *Hist. des mollusques.* 1819.**

— ***acuta*. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.**

Varietas albinos. Salses.

Habite Salses, le puits artésien de Bages, les eaux chaudes sulfureuses d'Amélie-les-Bains.

2. *Physa contorta*.

***Physa contorta*. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1851.**

— — **COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.**

Michaud a trouvé cette espèce entre Collioure et Port-Vendres, dans un des ruisseaux qui coulent des montagnes.

M. Canta, amateur consciencieux, possédait cette espèce dans sa collection, mais il n'avait pu me préciser la localité où il l'avait recueillie. Le docteur Penchinat de Port-Vendres, ne l'a jamais trouvée. J'ai, moi aussi, exploré les lieux désignés par Michaud, mais vainement. Je dois dire que je l'ai vue et examinée chez Canta.

3. *Physa cornea*.

***Physa cornea*. MASSOT, *Bull. Soc. de Perpignan.* 1845.**

— — **COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.**

Coquille sénestre, très allongée et conique vers son sommet qui est aigu; le test, quoique lisse, présente quelques stries longitudinales légères, il est terne et corné, à peine transparent. Elle présente cinq tours de spire dont le dernier est plus grand que les autres; ouverture ovale oblongue, très retrécie supérieurement; sa longueur n'égale pas à beaucoup près la moitié de la hauteur de la coquille; péristome simple. Hauteur huit millimètres, diamètre trois millimètres.

Cette espèce ne pourrait être confondue qu'avec la *Physa hypnorum*, qui en diffère par sa couleur brillante, par le nombre de tours de spire et surtout par sa taille qui est plus grande, et enfin par sa grosseur.

Habite les ruisseaux qui coulent vers la poudrière près de Perpignan. C'est là que je l'ai trouvée en 1845. Depuis je l'ai recueillie dans des ruisseaux alimentés par des eaux vives, près de Sainte-Marie-la-Mer.

Drouet, dans son énumération des mollusques terrestres et fluviatiles de la France continentale, la regarde comme une variété de la *Physa acuta*. Moquin-Tandon ne veut pas l'admettre comme espèce, et croit qu'elle est une variété de la *Physa hypnorum*, malgré l'autorité de ces deux naturalistes je maintiens la *Physa cornea* comme une espèce nouvelle et inédite.

4. *Physa fontinalis*.

Bulla fontinalis. LINNÉ, *Systema naturæ*. 1758.

Helix pellucida. RAZOUMOWSKY, *Hist. nat. de Jorat*. 1789.

Physa fontinalis. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. France*. 1801.

Habite Salses, les bords du Tech, environs de Cérét.

5. *Physa gibbosa et minutissima*.

Coquille sénestre, polie, brillante, mince; ouverture arrondie; péristome aigu et fragile. Sommet mamelonné, 5 tours détachés les uns des autres par des sutures profondes, les premiers à crois-

sance régulière et d'apparence cylindrique, malgré une forte convexité, les deux autres beaucoup plus grands dans tous les sens et bombés, ce qui donne à cette espèce un caractère de gibbosité très prononcé, confirmé par les différents diamètres de la coquille; en effet :

Longueur totale..... 2 millimètres $\frac{1}{2}$.
 Diamètre des premiers tours..... 1 millimètre.
 Diamètre des deux derniers..... 1 millimètre $\frac{1}{2}$.

Habite la Preste. Rare. Je n'ai pu en recueillir que deux exemplaires, et l'un des deux est loin d'être complet.

6. *Physa hypnorum*.

Bulla hypnorum. LINNÉ, *Systema naturæ*. 1758.

Planorbis turritus. MULLER, *Vermium historia*. 1774.

Bulimus hypnorum. BRUGUIÈRE, *Vers test.* Encycl. 1789.

Physa hypnorum. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France*. 1805.

Habite les environs de Thuir, les ruisseaux de la Salanque. C'est dans les fossés de la citadelle de Perpignan que j'ai trouvé les plus beaux exemplaires.

7. *Physa Taslei*.

Physa Taslei. BOURGUIGNAT, *Mal. de la Bretagne*. 1860.

Variété entre la *Physa acuta* et la *Physa fontinalis*.

Habite Villeneuve-de-la-Raho, puits artésien du mas Sauvy.

3^e GENRE. — *Ancylus*.

1. *Ancylus capuloides*.

Ancylus capuloides. JAN in SCHED. PORRO, *Malac. de la province de Côte*. 1858.

— *fluviatilis*, *varietas capuloidea*. GASSIES, *Soc. lin. de Bordeaux*. 1852.

Ancylus Janii. BOURGUIGNAT, *Journal de conchyol.* 1853.

— capuloides. DROUET, *Én. moll. Fr. cont.* 1855.

— — STABILE, *Moll. de Lugano.* 1859.

Habite Amélie-les-Bains.

2. **Ancylus costatus.**

Ancylus costatus. FÉRUSSAC, *Dict. d'hist. nat.* 1822.

— — VILLA, *Syst. conch.* 1841.

— — REQUIEN, *Cat. coq. de Corse.* 1848.

— simplex, var. BOURGUIGNAT, *Journ. conch.* 1853.

— costatus. BAUDON, *Cat. moll. de l'Oise.* 1855.

— simplex, var. costatus. BOURGUIGNAT, *Mal. terr. et fluv. de la Bretagne.* 1860.

Habite les environs de Collioure, dans les petits ruisseaux.

3. **Ancylus Fabrei.**

Ancylus Fabrei. DUPUY, *Cat. Gallix test.* 1849—1851.

— — MORTILLET, *Cat. coq. terr. fluv. France, Suisse, All., îles Britanniques.* 1853.

— simplex, var. BOURGUIGNAT, *Journ. conch.* 1853.

— fluviatilis, var. Fabrei. DROUET, *Moll. F. c.* 1855.

— Fabrei. GRATELOUP, *Moll. Fr. cont. et ins.* 1855.

Habite Salses et ses environs.

4. **Ancylus gibbosus.**

Ancylus lacustris. RISSO (non *lacustris* des auteurs), *Catal. moll. de Nice.* 1826.

— spina rosæ (non *spina rosæ*, DRAP.). SCHMIDT, *Teste villa, Syst. conch.* 1841.

— deperditus. DUPUY, *Hist. nat. moll. France.* 1851.

— recurvus. PARREYS in litt. teste Dupuy. 1851.

- Ancylus fluviatilis*. MORTILLET, *Cat. coq. de Nice*. 1851.
 — *gibbosus*. BAUDON, *Cat. moll. de l'Oise*. 1853.
 — — BOURGUIGNAT, *Cat. des ancyles*, Jour. de conchyologie. 1853.
 — *deperditus*. MORTILLET, *Cat. coq. ter. fl. France, Allemagne, Suisse, îles Brit.* 1853.
 — *gibbosus*. STROBEL, *Moll. viv. Gior. malac.* 1853.
 — — BAUDON, *Descrip. moll. de l'Oise*. 1855.
 — — H. ADAM, *Genera of recen. moll.* 1855.
 — — GRATELOUP et RAULIN, *Mollusques de la France*. 1855.
 — *fluviatilis*, var. *deperditus*. MOQUIN-TANDON, *Moll. de France*. 1855.
 — *deperditus*. NIHELY, *Cat. conc. Venet.* 1857.
 — *gibbosus*. BOURGUIGNAT, *Malac. Bretagne*. 1860.
 Habite la fontaine Fouradada, près de Tautavel.

5. *Ancylus lacustris*.

- Patella lacustris*. LINNÉ, *Systema naturæ*. 1758.
Ancylus lacustris. MULLER, *Vermium historia*. 1774.
 — — DRAPARNAUD, *Tab. moll. France*. 1801.
 — — MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.
Velletia lacustris. GRAY, *Manual of*. 1840.
Crepidula oblonga. FLEMMING, *Conch. Enc. Edimb.* 1840.
Ancylus lacustris. STABILE, *Fauna elvetica*. 1845.
 — — GASSIES, *Moll. de l'Agenais*. 1849.
 — — DUPUY, *Moll. de France*. 1851.
 — *oblongus*. PARREYS, *Teste Dupuy*. 1851.
 — *lacustris*. BAUDON, *Moll. de l'Oise*. 1852.
 — *oblongus*. LOOVE, *Conch. of Nottingham*. 1853.
 — *lacustris*. BOURGUIGNAT, *Jour. conch.* 1853-1855.

Ancylus lacustris. MOQUIN-TANDON, *Hist. moll. Fr.* 1855.

Acroloxus lacustris. ADAMS, *The gen. of rec. moll.* 1855.

Ancylus lacustris. BOURGUIGNAT, *Mal. de Bretagne.* 1860.

Habite les eaux tranquilles et marécageuses, fortement attaché sur les feuilles et débris des plantes qui flottent à la surface. Rare à Perpignan, il est très commun à la grande fontaine de Salses. Il a été trouvé à l'état fossile en Angleterre et en France. Michaud l'a trouvé dans les environs d'Hauterive (Drôme).

6. **Ancylus Moquinianus.**

Ancylus Moquinianus. BOURGUIGNAT, *Journ. conch.* 1855.

— — STROBEL, in *Gior. di malac.* 1855.

— — GRATELOUP et RAULIN, *Cat. terr. et fluv. de France.* 1855.

Acroloxus Moquinianus. ADAMS, *The Gen. of rec. moll.* 1855.

Ancylus lacustris, varietas Moquinianus. MOQUIN-TANDON.
Hist. moll. France. 1855.

— **Moquinianus.** DROUET, *Moll. France. cont.* 1855.

Habite Salses et ses environs.

7. **Ancylus radiolatus.**

Ancylus radiolatus. MOUSSON, *Coq. t. fl. de Schlœfli.* 1859.

— **Janinensis.** MOUSSON, *Lac de Janina (Schl.)* 1859.

Habite Mont-Louis, Saillagouse.

8. **Ancylus riparius.**

Ancylus riparius. DESMAREST, *Note sur Ancy.* Soc. philo.
Paris. 1814.

— **fluvialis, varietas radiatus.** CHARPENTIER. 1852.

— **riparius.** BOURGUIGNAT, *Journal de conch.* 1855.

— — DROUET, *Moll. ter. fl. France cont.* 1855.

Ancylus fluviatilis, varietas riparius. MOQUIN-TANDON,
Moll. de France. 1855.

— **riparius.** ADAMS, *The Geneva of rec. moll.* 1855.

Habite La Preste et à Palalda le ruisseau qui se jette dans le Tech, rive gauche.

Se trouve à l'état fossile à Canouville près Vincennes.

9. **Ancylus simplex.**

Lepas simplex. BUC'HOZ ALDROV. *Lotharingiæ.* 1771.

Ancylus fluviatilis. MULLER, *Vermium historia.* 1774.

Patella cornea. POIRET, *Coq. terr. et fluv. de Paris.* 1801.

— **fluviatilis.** MONTAGU, *Test. Brit.* 1803.

Ancylus fluviatilis. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France.* 1805.

— **pileolus.** BECK, *Ind. moll.* 1837.

— **thermalis.** BOUBÉE, in litt. Beck. *ind. moll.* 1837.

Crepidula lacustris. FLEMMING, *Conch. Enc. Edimb.* 1840.

Ancylus simplex. BOURGUIGNAT, *Journ. de conch.* 1855.

— **fluviatilis, var. simplex.** MOQUIN-TANDON, *Hist. moll. de France.* 1855.

— — — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Habite dans tout le département et à toutes les altitudes.

Il est à regretter que la loi d'antériorité ait enlevé à cet ancyle le nom généralement adopté de *fluviatilis*.

10. **Ancylus tiberianus.**

Ancylus tiberianus. BOURGUIGNAT, *Spicilèges mal.* 1862.

Habite la fontaine de Salses.

L'*Ancylus tiberianus* a été trouvé en Sicile. Bourguignat l'a recueilli dans les marais pontins. C'est bien à tort que Dupuy lui a donné le nom de *Deperditus*, car en 1814 Demarest avait déjà ainsi nommé un ancyle fossile.

NOTA. L'*Ancylus spina rosæ* de Draparnaud, *Histoire des mollusques de France*, doit être retranché du genre.

Je ne puis m'empêcher de raconter ici une excursion que je fis à Canet, près la mer, avec le capitaine Gaspard Michaud, aujourd'hui mon vieil ami. Nous explorions des terrains marécageux. Draparnaud, me disait-il, a commis une erreur en créant l'*Ancylus spina rosæ*. Presque en même temps que lui je crus avoir trouvé en grande quantité cette espèce douteuse. Surpris d'abord, il se remit bientôt de son émotion et il nous fut facile de constater que l'épine était placée tantôt à droite, tantôt à gauche, et ramassant un exemplaire complet du genre *Cypriis*, nous fûmes bientôt certains que le prétendu *Spina rosæ* n'était qu'une valve de ce crustacé.

1^{er} GENRE. — *Planorbis*.

1. *Planorbis albus*.

Planorbis albus. MULLER, *Vermium historia*. 1774.

- hispidus. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. Fr.* 1801.
- villosus. POIRET, *Prodrome coq. de l'Aisne et des environs de Paris*¹. 1801.
- hispidus. VALLOT, *Liste moll. Côte-d'Or*. 1801.
- albus. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1865.

Habite Perpignan, Salses, l'Aiguille de la Mar à Bages.

2. *Planorbis carinatus*.

Helix planorbis. LINNÉ, *Systema naturæ*. 1758.

Planorbis carinatus. MULLER, *Vermium historia*. 1774.

¹ Le *Prodrome* (très rare) sur les coquilles de l'Aisne et des environs de Paris par Poiret parut en avril 1801, quelques semaines avant le tableau des mollusques de France par Draparnaud, imprimé en juillet. La liste des mollusques de la Côte-d'Or, dont il n'existe qu'un seul exemplaire, fut livré au public le mois d'août suivant par Vallot.

- Planorbis carinatus.** DRAPARNAUD, *Tabl. moll. Fr.* 1801.
 — **acutus.** POIRET, *Prod. coq. de l'Aisne.* 1801.
 — **submarginatus.** CRISTOFORI et JAN, *Cat. v.* 1832.
 — **carinatus.** DROUET, *Énu. moll. Fr. cont.* 1855.
 — **carenatus.** COMPANYO, *Hist. nat. P.-Or.* 1863.

Habite les eaux stagnantes des fossés qui entourent Perpignan, les mares de la Salanque, Salses. Très rare.

3. **Planorbis complanatus**¹.

Helix complanata. LINNÉ, *Systema naturæ.* 1758.

Planorbis STUDER in COXE, *Trav. Schw.* 1789.

- **marginatus.** DRAPARNAUD, *Hist. moll. Fr.* 1805.
 — **umbilicatus.** FÉRUSAC, *Ess. méth. conch.* 1807.

Habite Salses, les fossés et les mares du littoral.

4. **Planorbis compressus.**

Planorbis compressus. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

Habite Salses.

Quelques naturalistes n'adoptent pas cette espèce, parce qu'ils l'ont confondue avec le *Planorbis vortex*, et en ont fait une variété. Je crois qu'il en est cependant assez distinct, et je conserve à mon premier maître, à mon vieil ami, la paternité de cette espèce qu'il a décrite et publiée.

5. **Planorbis contortus.**

Helix contorta. LINNÉ, *Systema naturæ.* 1758.

Planorbis contortus. MULLER, *Vermium historia.* 1774.

- — DRAPARNAUD, *Tabl. moll. Fr.* 1801.
 — — COMPANYO, *Hist. nat. P.-Or.* 1865.

Habite Salses, Canet, le Cagarell, la Salanque.

¹ Non *Complanartus* Drap., qui est le *Planorbis fontanus*.

6. Planorbis corneus.**Helix cornea.** LINNÉ, *Systema naturæ*. 1758.**Planorbis purpurea.** MULLER, *Vermium historia*. 1774.— corneus. DRAPARNAUD, *Hist. moll. Fran.* 1805.— — COMPANYO, *Hist. nat. P.-Or.* 1863.

Habite, d'après Companyo, le confluent de l'Agly et de la Desix, eaux vives et dormantes, moulin d'Ansignan.

7. Planorbis cristatus.**Nautilus cristatus.** LINNÉ, *Systema naturæ*. 1758.**Planorbis cristatus.** DRAPARNAUD, *Hist. moll. Fran.* 1805.— — DROUET, *Enum. moll. Fr. cont.* 1855.

Habite les environs de Perpignan.

8. Planorbis fontanus.**Helix fontana.** LIGHTFOOT in *Philosop. transact.* 1786.**Planorbis complanatus.** DRAPARNAUD, *Hist. moll.* 1805.— fontanus. FLEMMING in *Édimbourg Encyc.* 1814.— complanatus. COMPANYO, *Hist. nat. P.-O.* 1863.

Habite Perpignan et Salses.

9. Planorbis nautilus.**Turbo nautilus.** LINNÉ, *Systema naturæ*. 1758.**Planorbis imbricatus.** MULLER, *Vermium historia*. 1774.— imbricatus. DRAPARNAUD, *Hist. moll. F.* 1805.

— nautilus. DESHAYES in LAMARCK. 1858.

— nautilus. COMPANYO, *Hist. nat. P.-Or.* 1863.

Habite les eaux vives, la poudrière près de Perpignan, dans les fossés vaseux et dans des mares situées au-dessous du local dit mas de la Miséricorde, environs de Perpignan.

10. Planorbis nitidus.**Planorbis nitidus.** MULLER, *Vermium historia*. 1774.

Planorbis nitidus. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France.* 1805.

— — DROUET, *Énum. moll. Fr. cont.* 1855.

— — BOURGUIGNAT, *Malac. Bretagne.* 1860.

Habite Perpignan.

11. **Planorbis rotundatus.**

Planorbis rotundatus. POIRET, *Prod. coq. de l'Aisne.* 1801.

— vortex, var. B. DRAPARNAUD, *Hist. moll.* 1805.

— leucostoma. MILLET, *Moll. Maine-et-Loire.* 1813.

— rotundatus. BOURGUIGNAT, *Mal. Bretagne.* 1860.

— — COMPANYO, *Hist. nat. P.-Or.* 1865.

Habite les eaux vives du littoral, mares au pied des Albères, l'anse de Paulilles, entre Port-Vendres et Banyuls.

12. **Planorbis spirorbis.**

Helix spirorbis. LINNÉ, *Systema naturæ.* 1758.

Planorbis spirorbis. MULLER, *Vermium historia.* 1774.

— — DRAPARNAUD, *Hist. moll. Fr.* 1805.

— — COMPANYO, *Hist. nat. P.-Or.* 1865.

Varietas minutissima. Salses.

Habite les ruisseaux de Thuir, Canohès, Toulouges.

13. **Planorbis vortex.**

Helix vortex. LINNÉ, *Systema naturæ.* 1758.

Planorbis vortex. MULLER, *Vermium historia.* 1774.

— — DRAPARNAUD, *Hist. moll. France.* 1805.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1865.

Habite les eaux vives dans les prairies d'Alénia, les fossés de la citadelle de Perpignan, Salses, et les fossés sur le bord des routes.

M. le capitaine Michel, naturaliste distingué, ami de Michaud et de Companyo, a trouvé dans les fossés de la citadelle un *Planorbis vortex* scalaire dont les tours de spire allaient en sens inverse.

ORDO III.

*Pectinibranchia.*9^e FAMILLE. — *PALUDINIDÆ.*

Le genre Paludine, établi par Draparnaud en 1805, a depuis été divisé et subdivisé.

En 1821. Gray créa le genre *Bythinia*.

Hartmann le genre *Hydrobia*.

En 1828. Flemming subdivisa les Bythinies en formant le genre *Assiminea*.

En 1841. Pfeiffer les subdivisa encore en établissant le genre *Paludinella*.

Gould, le genre *Amnicola*.

En D'Orbigni désigna sous le nom de *Palustrina* les paludinelles vivant dans les eaux saumâtres.

En 1868. Le genre *Belgrandia* fut créé par Bourguignat, pour les espèces très petites, caractérisées par des gonflements extérieurs, correspondant à des creux internes.

1^{er} GENRE. — *Paludina*.

N'a pas encore été trouvé dans le département.

2^e GENRE. — *Bythinia*.***Bythinia Bourguignati*.**

Bythinia Bourguignati. PALADILHE, *Miscell. malac.* 1869.

Habite les environs de Perpignan, dans les fossés du jardin Picas, au lieu dit jardins de Saint-Jacques.

3^e GENRE. — *Hydrobia*.1. *Hydrobia diaphana*.

Paludina diaphana. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

Hydrobia diaphana. DUPUY, *Hist. moll. France*. 1851.

— — PALADILHE, *Miscell. malac.* 1869.

Habite la fontaine Fouradada.

2. *Hydrobia thermalis*.

Turbo thermalis. LINNÉ, *Systema naturæ*. 1758.

— *muricatus*. BEUDANT.

Bulinus anatinus. POIRET, *Prodr. coq. de l'Aisne*. 1801.

Paludina muricata. LAMARCK, *Anim. sans vertèbres*. 1822.

4^e GENRE. — *Amnicola*.

1. *Amnicola Emiliana*.

*Amnicola confusa*¹. MOITESSIER, *Hist. nat. Hérault*. 1868.

— *Emiliana*. PALADILHE, *Miscell. malacolog.* 1869.

Habite les environs de Salses. Longtemps confondue avec l'*Amnicola similis*.

2. *Amnicola similis*.

Cyclostoma simile. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France*. 1805.

Bythinia meridionalis. RISSO, *Hist. nat. Eur. mérid.* 1826.

Paludina similis. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

Bythinia similis. STEIN SCHNECK, *Berlin*. 1850.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1863.

— — BOURGUIGNAT, *Moll. de l'Algérie*. 1864.

Habite Salses.

J'ai recueilli cette espèce dans des eaux très limpides qui coulent dans des rigoles, près l'étang de Salses, sur le point où la route nationale passe sous le chemin de fer du Midi. Sa couleur bleuâtre m'engagea à lui donner le nom de *Paludina cerulea*, et de distinguer deux variétés.

¹ Non *Amnicola confusa* de Fraunfeld, qui est l'*Amn. similis*.

Varietas major.

Varietas minima, et surtout de signaler une tendance bien prononcée à une expansion épidermique, si remarquable sur les mollusques du département.

3. *Amnicola subproducta*.

Amnicola spiralis. PALADILHE, *Nouv. miscell. malac.* 1869.

— *subproducta*. PALADILHE, *Étude monograph. des palud. de France.* 1870.

Habite Salses.

Cette espèce se distingue de l'*Amnicola anatina* (*assimineae*) par sa spire et sa forme générale plus élancée; ses tours aplatis au milieu. Elle diffère de l'*Ass. emiliana* par son ouverture presque ronde et son mode d'accroissement, de l'*Ass. lanceolata* par l'aplatissement médian de ses tours et ses sutures presque canaliculées.

3^e GENRE. — *Assimineae*. LEACH, 1816; FLEMMING, 1828.

Assimineae anatina.

Cyclostoma anatinum. DRAPARNAUD, *Hist. des moll.* 1805.

Paludina anatina. KUSTER, *Syst. conch.* 1852.

Amnicola anatina. FRAUENFELD, *Vel de Gatt. amn.* 1863.

Assimineae Gallica. PALADILHE, *Miscell. malacologiques*, page 37, pl. 2, fig. 1, 6. 1867.

Amnicola anatina. PALADILHE, *Étude malacologique sur les paludines françaises.* 1870.

Habite Salses.

La loi d'antériorité nous engage à donner le nom spécifique d'*Anatina* à cette Assiminée; M. Paladilhe nous en fait un devoir, quand il dit : « L'Assiminée que nous venons de décrire, est « cette espèce que l'on trouve dans presque toutes les collections « sous le nom de *Cyclostoma anatinum* Draparnaud. »

6^e GENRE. — *Paludinella*.1. *Paludinella abbreviata*.

Paludina abbreviata. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.
Hydrobia abbreviata. DUPUY, *Hist. moll. de France.* 1851.
Bythinia abbreviata. COMPANYO, *Hist. nat. P.-Or.* 1863.
Paludinella abbreviata. FRAUENFELD, *Verzeich. der namen palud.* 1864.

— — PALADILHE, *Ét. mal. pal.* fr. 1870.

Habite Arles-sur-Tech, Saint-Laurent-de-Cerdans, fontaine de la Cabane et au mas Cremadeils.

2. *Paludinella Astieri*.

Hydrobia Astieri. DUPUY, *Hist. moll. de France.* 1851.
Paludinella Astieri. FRAUENFELD, *Verz. nam. pal.* 1864.
 — — PALADILHE, *Ét. mal. pal. franç.* 1870.

Habite la fontaine saline Fouradada, près Tautavel.

3. *Paludinella brevis*.

Cyclostoma breve. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. France.* 1801.
Paludina brevis. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.
Bythinia brevis. GRAY, *Genre Bythinia.* 1821.
Hydrobia brevis. DUPUY, *Hist. des moll. de France.* 1851.
Paludinella brevis. FRAUENFELD, *Verz. namen pal.* 1864.
 — — PALADILHE, *Étude mal. pal.* fr. 1870.

Habite le mas de l'Ollastre, près de Tautavel.

4. *Paludinella bulimoidea*.

Paludina bulimoidea. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.
Hydrobia bulimoidea. DUPUY, *Hist. moll. France.* 1851.
Paludinella bulimoidea. FRAUENFELD, *Verzeich der namen palud.* 1864.

Hydrobia bulimoidea. PALADILHE, *Miscell. malac.* 1867.

Paludinella bulimoidea. PALADILHE, *Étude sur les palud. françaises.* 1870.

Habite les eaux saumâtres de Salses.

5. *Paludinella Companyoi*.

Paludinella Companyoi. BOURGUIGNAT, *in litteris.* 1869.

— — PALADILHE, *Étude sur les palud. françaises.* 1870.

Habite Salses.

Voisine de la *Pal. Regnieri*, elle en diffère par sa forme plus ovoïde, sa spire moins cylindrique, plus conoïde, par son sommet plus petit et plus obtus.

6. *Paludinella Ferussina*.

Paludina Ferussina. DESMOULINS, *Bull. Société linnéenne de la Gironde.* 1835.

Bythinia Ferussina. DUPUY, *Moll. de la France.* 1851.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Paludinella Ferussina. FRAUENFELD, *Neb. gatl. pal.* 1863.

— — PALADILHE, *Étude malacol. sur les paludines françaises.* 1870.

Habite Salses, dans les ruisseaux voisins de l'étang.

7. *Paludinella tentaculata*.

Helix tentaculata. LINNÉ, *Système de la nature.* 1758.

Nerita jaculator. MULLER, *Vermium historia.* 1774.

Cyclostoma impurum. DRAPARNAUD, *Tabl. des moll.* 1801.

Paludina impura. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

Bithynia tentaculata. GRAY, *Brit. shells.* 1840.

Paludina tentaculata. DUPUY, *Hist. moll. de France.* 1851.

Bithynia tentaculata. COMPANYO, *Hist. nat. P.-Or.* 1863.

Paludinella tentaculata. FRAUENFELD, *Verz. num. pal.* 1864.

— — PALADILHE, *Ét. mal. palud.* 1870.

Habite Perpignan, Salses. Très commune et de grosseur très variable.

8. *Paludinella viridis.*

Bulimus viridis. POIRET, *Prod. des coq. de l'Aisne.* 1801.

Cyclostoma viridis. DRAPARNAUD, *Tabl. des moll.* 1801.

Turbo griseus. VALLOT, *Liste coq. de la Côte-d'Or.* 1801.

Bythinia viridis. GRAY, *Genre bythinia.* 1821.

Hydrobia viridis. DUPUY, *Hist. des moll. de France.* 1851.

Bithinia viridis. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Paludinella viridis. FRAUENFELD, *Verz. der nam. pal.* 1864.

— — PALADILHE, *Ét. mal. pal. franç.* 1870.

Habite Saint-Paul, Saint-Antoine-de-Galamus, le pont de la Fou, fontaine Fouradada.

Quelques naturalistes confondent notre *Viridis* avec l'*Abbreviata*. Ce que je puis affirmer, c'est que l'*Abbreviata* de Saint-Laurent, la Cabane et Cremadeils est bien plus allongée que celle de Saint-Paul et Fouradada.

7^e GENRE. — *Paludestrina.*

1. *Paludestrina acuta.*

Cyclostoma acutum. DRAPARNAUD, *Tabl. des moll.* 1801.

Bythinia acuta. GRAY, *Genre bythinia.* 1821.

Paludina acuta. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

Hydrobia acuta. DUPUY, *Hist. des moll. de France.* 1851.

Bithinia acuta. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Orient.* 1863.

Paludestrina acuta. PALADILHE, *Étude mal. palud.* 1870.

Varietas allongée. Salses.

Varietas raccourcie. Salses.

Habite Saint-Paul. Elle est très commune à Salses.

2. Paludestrina procerula.

Paludestrina procerula. PALADILHE, *Miscell. malac.* 1869.

— — PALADILHE, *Ét. mal. palud.* 1870.

Habite Salses.

Elle se distingue de la *Paludestrina acuta* par sa taille plus forte et par l'absence presque complète de perforation ombilicale.

8° GENRE. — *Belgrandia*.**1. *Belgrandia gibba*.**

Cyclostoma gibbum. DRAPARNAUD, *Hist. des moll.* 1805.

Bythinia gibba. GRAY, *Genre bythinia.* 1821.

Paludina gibba. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

Hydrobia gibba. DUPUY, *Hist. moll. de France.* 1851.

Belgrandia gibba. BOURGUIGNAT, *Genre belgrandia.* 1868.

Habite la fontaine appartenant à M. Saint-Michel, près le château de Salses.

2. *Belgrandia gibberula*.

Belgrandia gibberula. PALADILHE, *Miscell. palud.* 1869.

— — PALADILHE, *Ét. mal. palud.* 1870.

Habite Salses, vieille fontaine à l'est du château.

Très petite, striée légèrement. N'étant point assez familiarisé avec l'étude des mollusques, j'avais classé cette espèce comme une variété gibbeuse de la *B. marginata*.

3. *Belgrandia marginata*.

Paludina marginata. MICHAUD, *Compl. à Drap.* 1831.

Hydrobia marginata. DUPUY, *Hist. moll. de France.* 1851.

Paludinella marginata. FRAUENFELD, *Neb. de gatt. p.* 1865.

Belgrandia marginata. PALADILHE, *Ét. mal. palud.* 1870.

Habite Salses.

9^e GENRE. — *Valvata*.1. *Valvata cristata*.

Valvata cristata. MULLER, *Vermium historia*. 1774.

— planorbis. DRAPARNAUD, *Tabl. et hist. des moll. de France*. 1801 et 1805.

— cristata. DROUET, *Énum. moll. France cont.* 1855.

Habite Salses. Rare à Perpignan.

2. *Valvata piscinalis*.

Nerita piscinalis. MULLER, *Vermium historia*. 1774.

Cyclostoma obtusum. DRAPARNAUD, *Hist. des moll.* 1805.

Valvata piscinalis. FÉRUSAC père, *Essai syst. conch.* 1807.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1865.

Habite Salses et Perpignan. Commune.

3. *Valvata spirorbis*.

Valvata spirorbis. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France*. 1805.

— — DROUET, *Énu. moll. France cont.* 1855.

— — PALADILHE, *Nouv. miscell. malac.* 1866.

Habite Perpignan et ses environs.

10^e FAMILLE. — *NERITIDÆ*.GENRE *Neritina*. — LAMARCK.1. *Neritina Bourguignati*.

Neritina Bourguignati. RECLUZ in *Revue zoologique*. 1845.

— — DROUET, *Én. mol. Fran. cont.* 1855

Habite Salses. Voisine de l'*Inquinata* du Portugal.

2. *Neritina fluviatilis*.

Nerita fluviatilis. LINNÉ, *Systema naturæ*. 1758.

— — MULLER, *Vermium historia*. 1774.

Nerita fluviatilis. Gmelin, *Systema naturæ*. 1789.

— — Draparnaud, *Hist. moll. France*. 1805.

Neritina fluviatilis. Lamarck, *Hist. anim. sans vert*. 1822.

— — Michaud, *Compl. à Drap.* 1831.

— — Companyo, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Habite Salses, la fontaine Estramer. Très commune. Companyo l'a trouvée dans les eaux vives des bords de l'Agly, à Saint-Paul-de-Fenouillet.

2^e CLASSE.

ORDO UNIQUE. — LAMELLIBRANCHIA.

1^{re} FAMILLE. — CYCLACIDÆ.

1^{er} GENRE. — *Sphærium*.

1. *Sphærium corneum*.

Tellina cornea. Linné, *Systema naturæ*. 1758.

— rivalis. Muller, *Vermium historia*. 1774.

Sphærium corneum. Scopoli, *Introd. ad hist. nat.* 1777.

Cyclas cornea. Draparnaud, *Hist. moll. France*. 1805.

— — Michaud, *Compl. à Drap.* 1831.

— — Companyo, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1863.

Sphærium corneum. Paladilhe, *Miscell. malacol.* 1866.

Habite dans la Basse (rivière) et les ruissaux vaseux des environs de Perpignan.

2. *Sphærium lacustris*.

Tellina lacustris. Muller, *Vermium historia*. 1774.

Cyclas calyculata. Draparnaud, *Hist. moll. Fran.* 1805.

— lacustris. Moquin-Tandon, *Moll. de France*. 1855.

— — Companyo, *Hist. nat. Pyr.-Orient*. 1863.

Habite les fossés fangeux des environs de Perpignan.

3. *Sphærium ovale*.

Cyclas lacustris. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France*. 1805.

— *ovalis*. FÉRUSAC, *Essai méth., Catal. coq. Lot-et-Garonne*. 1807.

Sphærium ovale. BOURGUIGNAT, *Monogr. des sphær.* 1864.

Habite les environs de Perpignan.

2^e GENRE. — *Pisidium*.1. *Pisidium amnicum*.

Tellina amnicola. MULLER, *Vermium historia*. 1774.

Cyclas palustris. DRAPARNAUD, *Tabl. moll. France*. 1801.

Cardium amnicum. MONTAGU, *Test. Brit.* 1803.

Pisidium amnicum. JENYNS, *Monographie cycl. in Trans. Cambridge*. 1832.

— — — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Habite la vase des ruisseaux à Thuir, Toulouges (Companyo).
Très rare dans les environs de Perpignan.

Bourguignat pense que Draparnaud, dans son ouvrage des mollusques de la France, a réuni, sous le nom de *Cyclas fontinalis*, toutes les petites espèces qui ont été depuis mieux étudiées.

2. *Pisidium casertanum*.

Cardium casertanum. POLI, *Test. utriusq. Siciliae*. 1791.

Cyclas fontinalis. NILSSON, *Moll. ter. et fl. Sueciae*. 1822.

Pera pulchella. LEACH, *Brit. moll. syn.* 1852.

Pisidium casertanum. BOURGUIGNAT, *Amén. malac.* 1853.

— — — BAUDON, *Essai monogr. des pisid. françaises*. 1857.

Cyclas Mouchousii. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Habite les étangs de la Jasse de Cadi¹, près le Canigou.

¹ La Jasse de Cadi, dans la vallée de ce nom, est appelée ainsi parce

Companyo n'avait pu me communiquer son espèce *Cy. Mouchousii*, il l'avait égarée après l'avoir décrite comme inédite. Ayant eu le plaisir de me la procurer je lui reconnus les caractères du *P. casertanum*.

Variétés du *Pisidium casertanum*.

Varietas pulchellum. JENYNS, *Monogr. des cyclas*. 1832.

Varietas minima. Perpignan.

Varietas verdâtre et scalaire. Étangs de Cadi.

3. *Pisidium henslowianum*.

Tellina henslowana. SHEPPART, *Soc. linn. Londres*. 1825.

Cyclas appendiculata. LEACH in TURTON. 1831.

Pisidium henslowianum. JENYNS, *Mon. des cyclades*. 1833.

— *henslowianum*. MOQUIN-TANDON, *Moll. F.* 1855.

— — BAUDON, *Essai monog. des pisid. françaises*. 1857.

Varietas inappendiculata.

Habite les environs de Perpignan, dans les fossés des fortifications.

4. *Pisidium nitidum*.

Cyclas pusilla. TURTON, 1831.

Pisidium nitidum. JENYNS, *Monogr. des cyclades*. 1832.

— *incertum*. NORMAND, *Monographie des cyclades du département du Nord*. 1854.

— *nitidum*. BAUDON, *Monog. pis. françaises*. 1857.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1865.

Le *Pisidium nitidum* Cassies, *Mollusques de l'Agenais*, 1849, doit être rapporté au *Pis. casertanum*.

que l'on donne le nom de *Jasse* à un abri dans lequel les bergers viennent se réfugier pendant la nuit et autour duquel les troupeaux se groupent. On appelle étangs ou clots de Cadi les mares ou flaques d'eau qui se trouvent dans cette même vallée.

5. *Pisidium obtusale*.

Cyclas obtusalis. LAMARCK, *Hist. anim. sans vert.* 1818.

Pisidium obtusale. PFEIFFER, *Deutsch. moll.* 1821.

Pera gibba. LEACH, *Brit. moll. test.* 1832.

Pisidium obtusale. BAUDON, *Monog. pis. françaises.* 1857.

6. *Pisidium pusillum*.

Tellina pusilla. GMELIN, *Systema naturæ.* 1789.

Cyclas fontinalis. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France.* 1805.

Pisidium fontinale. PFEIFFER, *Deutsch. moll.* 1821.

Euglesa henslowiana. LEACH, *Brit. moll. test.* 1832.

Pisidium pusillum. JENYNS, *Monogr. des cyclades.* 1852.

— — BAUDON, *Monog. pis. françaises.* 1857.

— — COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1865.

7. *Pisidium roseum*.

Pisidium roseum. SCHOLTZ.

— tetragonum. NORMAND, *Cyclades du département du Nord.* 1851.

— roseum. BAUDON, *Catal. moll. de l'Oise.* 1862.

Habite les étangs de Cadi, près le Canigou.

2^e FAMILLE. — *UNIONIDÆ*.1^{er} GENRE. — *Anodonta*.1. *Anodonta cygnæa*.

Mytilus cygnæus. LINNÉ, *Systema naturæ.* 1758.

— cellensis. GMELIN, *Systema naturæ.* 1789.

Anodonta cygnæa. DRAPARNAUD, *Hist. moll. France.* 1805.

Habite plusieurs localités du département. Très rare dans la rivière de la Tet, les coquilles y sont plus grandes, plus allongées

que celles qui se trouvent communément aux *Graus* d'Argelès-sur-Mer, à l'embouchure du Tech. J'en ai recueilli un exemplaire vivant, dans les environs de Salses, dans un champ composé d'alluvions, très éloigné de l'étang, et à un mètre de profondeur.

2. *Anodonta piscinalis*.

Mytilus radiata. MULLER, *Vermium historia*. 1774.

Anodonta anatina. DRAPARNAUD¹, *Hist. moll. Fr.* 1805.

— *piscinalis*. NILSSON, *Moll. ter. fl. Suède*. 1822.

— *anatina*. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Habite Argelès-sur-Mer, embouchure du Tech (les Graus) la Basse (rivière), Perpignan.

3. *Anodonta ventricosa*.

Anodonta ventricosa. DUPUY, *Hist. moll. France*. 1855.

Habite les Graus d'Argelès-sur-Mer, où notre confrère, le docteur Penchinat, l'a trouvée en abondance.

L'*Anod. ventricosa* de Dupuy diffère trop de l'*An. cygnea*, pour ne pas la considérer comme une espèce distincte, et non comme une variété, ainsi que le fait Drouet; on ne peut non plus la confondre avec l'*Anod. ventricosa* de Pétilier, qui est une variété de l'*Anod. piscinalis*.

2^e GENRE. — *Unio*.

1. *Unio Aleroni*.

Unio Aleroni. COMPANYO et MASSOT, *B. Soc. Pyr.-Or.* 1845.

— — — — — BOURGUIGNAT, *Moll. nouv. lit. ou peu conn.*,
5^e Décade, fig. 15, pl. 15. 1865.

Habite les ruisseaux de Thuir, Banyuls-des-Aspres, la Basse, à Perpignan, la vieille Basse, près Toulouges.

¹ Non *Anatina* Lamarek.

Lorsque nous avons dédié à notre ami Aleron cette mulette, la figure que nous avons donnée n'était pas bonne, et la description se ressentait de notre inexpérience. Aussi je n'hésite pas à emprunter à Bourguignat et ses réflexions sur cette mulette et la description qu'il en a faite.

« Cette espèce hispanique est une mulette complètement méconnue. Dupuy, dans son Histoire des mollusques, l'a regardée comme voisine de son *Unio roussi*, qu'il a à son tour considérée comme une variété de l'*Unio requieni* de Michaud.

« Moquin-Tandon (1855) de son côté, tout en la rangeant parmi les variétés de la *Requieni*, avoue cependant que cette coquille est plus petite, d'une couleur pâle, d'une forme oblongue, presque droite inférieurement, et légèrement dilatée à sa partie postérieure.

« Drouet, dans sa monographie, *Unios... France*, Bulletin de la Société de l'Aube, 1857, l'éloigne de la variété *Roussi*, tout en la considérant toutefois comme une autre variété plus petite, plus comprimée et à test plus fragile de l'*Unio requieni*. Enfin Companyo, en présence de ces assertions, ébranlé dans ses convictions, et n'osant pas conserver une opinion personnelle, classe à regret son espèce, parmi les variétés de l'*Unio requieni*.

« L'*Unio Aleroni*, bien qu'elle ait été décrite comme une espèce française du Roussillon, est une espèce essentiellement hispanique, abondante dans toute la Catalogne, notamment aux environs de Barcelone, et dans les cours d'eau près de Valence.

DESCRIPTION. « Coquille de taille médiocre, oblongue, allongée, assez comprimée, fragile, légère, à valves un peu transparentes, et recouvertes par un épiderme d'un fauve corné, présentant vers la partie postérieure une teinte verdâtre plus ou moins prononcée, suivant les échantillons; partie antérieure courte, bien arrondie; partie postérieure allongée, de forme oblongue, paraissant toutefois un tant soit peu rostrée.

« Bords (cardinal et palléal) presque parallèles; nacre inté-

« riure d'un blanc bleuâtre, rarement rosacé, sommets peu
 « proéminents, très aigus, très rapprochés de la partie antérieure,
 « et offrant de fortes rugosités ondulées. Dent cardinale lamelli-
 « forme, très comprimée, subtrigonale. Lamelle latérale allongée,
 « élevée et bien développée. Ligament exigü, d'une teinte marron. »

Hauteur..... 28 millimètres.

Longueur..... 56 id.

Épaisseur.. 14 id.

(BOURGUIGNAT, *Mollusques nouveaux litigieux ou peu connus*,
 5^e fasc., 1865, p. 151, pl. XIII.)

2. *Unio Moquinianus*.

Unio Moquinianus. COMPANYO, *Hist. nat. Pyr.-Or.* 1863.

Habite Banyuls-dels-Aspres, les ruisseaux de Thuir, la vieille Basse près Toulouges, la Basse à Perpignan.

Malgré tout mon respect pour l'opinion de mon confrère et ami Companyo, je ne puis admettre cette espèce comme habitant^t le département.

J'ai souvent exploré l'Agulla de la Mar, et la vieille Basse, localités désignées comme habitat de l'*Unio moquinianus*; j'y ai toujours trouvé l'*Unio Aleroni*, jamais *L. Moquinianus*. Je suis donc convaincu que Companyo est tombé dans l'erreur qu'il redoutait pour les autres, lorsqu'il prévoyait qu'il était facile de confondre ces deux espèces, l'une avec l'autre.

3. *Unio pictorum*.

Mya pictorum. LINNÉ, *Systema nature*. 1758.

Mytilus pictorum. GEOFFROY, 1767.

Unio pictorum. PHILIPPS, *Nov. test. gene*. 1779.

— — MULLER, *Vermium historia*. 1774.

— — DRAPARNAUD, *Hist. moll. de France*. 1805.

Habite presque tous les cours d'eau de la plaine.

4. *Unio Requieni*.

Unio Requieni. *Compl. à Drap.* 1831.

Habite les eaux douces des fonds vaseux creusés par le Tech, non loin de Banyuls-dels-Aspres.

5. *Unio rhomboideus*.

Mya rhomboidea. SCHOETER, *Fluss. conch.* 1779.

Unio littoralis. CUVIER, 1798.

— — DRAPARNAUD, *Hist. moll. de France*. 1805.

— *rhomboideus*. MOQUIN-TANDON, *Moll. France*. 1855.

Cette espèce, plus connue sous le nom de *Littoralis*, habite tous les grands ruisseaux d'arrosage de la plaine. La variété *Tétragona* de Michaud est rare. J'ai recueilli dans le ruisseau du mas Gaffard un exemplaire, monstrueux par l'épaisseur des valves. La partie nacrée a 2 centimètres $\frac{1}{2}$.

6. *Unio Pianensis*.

Unio Pianensis. FARINES, *Bull. Soc. phil. Perpig.* 1835.

Habite, comme l'*Unio rhomboideus*, les grands ruisseaux d'arrosage. Rare dans le ruisseau des quatre Cazals et de Malloles, moins rare dans le ruisseau du Vernet et de Pia, où elle a été trouvée pour la première fois; elle est très abondante dans le vieux lit de la Basse, en amont de Perpignan. Si dans les différents ruisseaux l'exemplaire rosé est une exception, dans le lit de la vieille Basse l'exemplaire nacré est l'exception, car sur cent *Unio pianensis*, à peine en trouve-t-on cinq du type *Rhomboideus*. Je ferai remarquer seulement que toutes les *Unio* de cette localité ont une forme plus petite, subelliptique et à peine sinuée.

Il est équitable de conserver comme une espèce distincte l'*Unio pianensis*, décrite et publiée par notre ami Farines; elle en est digne bien certainement, par la belle couleur rosée qui orne le nacre des valves, et la teinte cornée de l'animal;

les auteurs les plus autorisés ont considéré cette muette comme une variété remarquable seulement. Je regrette de ne pas devoir accepter leur opinion.

7. *Unio Turtoni*.

Unio Turtoni. PAYRAUDEAU, *Moll. de la Corse*. 1826.

Moquin-Tandon range cette muette comme une des variétés de la *Requeni*.

Le docteur Penchinat a trouvé en abondance, dans les eaux douces de l'embouchure du Tech, une muette qu'il a cru être la *Turtoni*; quelque temps après avoir classé l'*Unio* du Tech sous la dénomination de *Turtoni*, j'eus occasion de recueillir dans le ruisseau dit des Jardiniers, en aval de la promenade des Platanes à Perpignan, trois exemplaires d'une muette qui ne me présentaient aucune des formes des espèces trouvées dans le département, si ce n'est avec l'*Unio aleroni*. Je les inscris dans ma collection sous le nom de *Unio aleroni varietas gigantea*. J'eus plus tard l'occasion d'envoyer un de ces trois exemplaires à mon excellent confrère et ami le docteur Baudou, qui, en me remerciant de cet envoi, m'écrivait : « J'ai reconnu « et trouvé dans cette *Unio aleroni varietas gigantea*, les caractères de l'*Unio turtoni* de Payraudeau. » C'est donc en m'appuyant sur l'autorité du savant Docteur, que j'ai donné à cette *Unio* le nom de *Turtoni*.



DIFFÉRENCE DE TEMPÉRATURE

OBSERVÉE A LA VILLE ET A LA CAMPAGNE, A PERPIGNAN,

Par le Docteur **Fines**, membre résidant.

Les études météorologiques vont reprendre probablement la marche et le développement que l'association scientifique de France s'était efforcée de leur imprimer dès l'année 1864. Il m'a paru utile, en ce moment, d'appeler l'attention des observateurs sur la nécessité de bien choisir l'emplacement que doivent occuper les instruments. J'ai voulu rendre cette vérité plus frappante en relevant les différences des observations thermométriques faites à Perpignan sur trois points peu éloignés les uns des autres, mais dont l'exposition est très différente. Ces trois points sont : l'*École normale*, un *Jardin de la ville* et la *Gare du chemin de fer*.

M. Béguin, directeur de l'École normale, recommença en 1850, dans un local nouveau, les observations qu'il avait déjà faites de 1836 à 1841 dans une tour élevée de 9^m 45 au-dessus du sol et placée à 51^m 25 des bords de la rive droite de la Basse.

Lorsque la seconde série fut entreprise, en 1850, M. Béguin installa les instruments destinés aux observa-

tions météorologiques dans un petit pavillon construit sur la toiture de l'École normale actuelle. Ce pavillon mesure intérieurement 2^m55 de côté et a une hauteur de 2 mètres; c'est un carré parfait dont les diagonales sont orientées du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest. La porte d'entrée se trouve sur la face qui regarde le Sud-Est et reste toujours ouverte. Sur les trois autres faces se trouvent trois petites fenêtres de 60 sur 72 centimètres de côté; elles sont munies de jalousies pour empêcher l'accès du soleil.

Les thermomètres sont fixés sur une planchette mobile autour de deux pivots plantés sur l'un des montants de la fenêtre qui regarde le Nord-Ouest. Ils sont abrités du côté du couchant par deux planches éloignées l'une de l'autre de vingt centimètres. Au-dessus et à une distance de 75 centimètres s'avance un abri en zinc qui protège les instruments contre la pluie et le soleil.

Un thermométrographe de Six, gradué sur planchette de cuivre argenté et deux thermomètres, l'un à maxima de Negretti et l'autre à minima de Rutherford, tous deux gradués sur tige sont fixés sur la planchette. Le thermométrographe est en observation depuis 1865, les autres ont été remplacés suivant les besoins. Nous avons vérifié leur zéro et leur graduation une fois par an et les observations n'ont été inscrites qu'après correction.

Des causes multiples, en dehors de leur position sur les toits, agissent plus ou moins directement sur les thermomètres. C'est surtout : une cheminée dont l'ouverture supérieure se trouve à 50 centimètres et à demi-hauteur de l'angle Nord du pavillon; le mur d'une maison voisine qui dépasse le pavillon de 2^m environ et n'en est

éloigné que de 3^m30; la toiture elle-même qui, plus ou moins échauffée par le soleil, devient aussi une cause d'erreur.

Presque en face de l'endroit où M. Béguin avait d'abord placé ses instruments, je possède sur la rive gauche de la Basse un jardin où j'ai installé, en mai 1870, des thermomètres à maxima et à minima et un psychromètre. Ils sont tous gradués sur tige et construits par Baudin. Je les ai placés à 1^m50 au-dessus du sol et à un mètre en avant d'un mur élevé et tournés vers le Nord. Le jardin a une contenance de 165 mètres carrés, il est fermé au Nord et au Sud par les murs des maisons voisines, à l'Ouest par un mur de clôture haut de 3 mètres et à l'Est par une simple palissade en roseaux.

Ici l'obstacle le plus important est constitué par les maisons voisines et surtout par le mur élevé qui domine les instruments d'une hauteur de trois étages.

Je fais moi-même la lecture des thermomètres le matin à 9 heures ou je la fais faire en cas d'absence.

En 1866, je plaçai à la gare dans une boîte de trop petite dimension et protégée par des jalousies contre le soleil et la pluie, des thermomètres que j'ai observés jusqu'en décembre 1871. Frappé des inconvénients du mauvais abri que j'avais adopté, j'installai au mois de septembre 1869 de nouveaux thermomètres sous un nouvel abri, ce sont ceux qui servent seuls, en ce moment, aux observations que je continue à la gare.

Ce dernier abri est constitué par deux plans en bois, parallèles, éloignés l'un de l'autre de dix centimètres et

inclinés au Sud de 30°. Le plan supérieur a un mètre carré, l'inférieur n'a que quatre-vingt centimètres; ils sont maintenus l'un et l'autre par deux poteaux solidement fixés dans le sol. Les faces qui regardent le ciel sont peintes en gris, et celles qui regardent la terre sont peintes en noir. Les instruments se trouvent au niveau de l'arête inférieure de l'abri et à une distance de 1^m50 du sol, qui est gazonné. Une double cloison, dont les parois sont éloignées l'une de l'autre de dix centimètres, est vissée sur la face extérieure des poteaux et empêche le soleil levant et le soleil couchant d'arriver jusqu'aux thermomètres que je dois encore protéger, pendant l'été, au moyen d'un écran mobile planté en avant. Enfin pour soustraire ces instruments aux mains curieuses ou malveillantes, la Compagnie des chemins de fer du Midi a bien voulu fermer avec une clôture en bois, peinte en vert, le jardin dont elle me donne la jouissance, et je les ai placés dans une petite boîte de soixante sur trente centimètres de côté, dont les deux faces sont fermées par un treillage en fil de fer mince et à larges mailles.

Les observations ont été faites sous les deux abris, tous les jours et à 9 heures du matin, par M. Martin, ancien capitaine d'artillerie, actuellement commissaire de surveillance administrative à la gare de Perpignan.

Cette double lecture nous permettra d'étudier l'influence des abris et l'erreur d'observation qu'ils entraînent.

Dans mon jardin et à la gare les thermomètres observés sont pour chaque poste 2 maxima, un Negretti et un Walferdin à bulle d'air, et 2 minima de Rutherford, tous

construits par M. Baudin et gradués sur tige. Je crois devoir recommander aux observateurs cette précaution de doubler les instruments; il est vrai qu'on peut en briser deux fois plus, mais non-seulement on a la chance de ne pas interrompre les observations s'il survient un accident à l'un d'eux, mais on peut ainsi faire des observations exactes. En effet, il arrive que les instruments les mieux construits fournissent à un moment donné de fausses indications; celles-ci sont alors tellement exagérées que l'erreur devient évidente et que l'on peut inscrire avec toute assurance celles qui sont fournies par l'instrument qui a bien marché.

Les thermomètres sont placés à 1^m50 au-dessus du sol, qui dépasse le niveau de la mer de 33 mètres dans mon jardin et de 38 mètres à la Gare. Ceux de l'École normale se trouvent à 12 mètres au-dessus du sol, élevé lui-même de 33 mètres.

Le tableau suivant reproduit les différences de température observées entre les diverses stations; nous ne prendrons, toutefois, comme termes constants de comparaison que les observations faites à l'École normale et à la Gare sous le nouvel abri. Nous pourrons ainsi comparer entr'elles les moyennes des températures extrêmes, celles des maxima et celles des minima observées aux différentes saisons et pendant toute l'année.

DIFFÉRENCES MOYENNES
DES TEMPÉRATURES EXTRÊMES OBSERVÉES A PERPIGNAN,
SUR TROIS POINTS DIFFÉRENTS.

TEMPÉRATURES EXTRÊMES OBSERVÉES.	PÉRIODES des OBSERVATIONS	Température observée à l'école Normale.	DIFFÉRENCES observées entre l'école normale et		
			GARE		JARDIN.
			Ancien abri.	Nouvel abri.	
Moyennes des maxima.	Hiver.....	11°33	+ 0°54	+ 0°35	— 1°30
	Printemps.	20°64	— 0°31	— 0°09	— 1°01
	Été	29°36	— 0°01	— 0°14	— 1°60
	Automne..	21°19	+ 0°54	+ 0°46	— 1°47
	Année ...	20°63	+ 0°19	+ 0°14	— 1°35
Moyennes des minima.	Hiver.....	3°61	— 0°98	— 1°30	— 0°63
	Printemps.	10°60	— 1°50	— 1°65	— 0°69
	Été	18°02	— 1°47	— 1°34	— 0°30
	Automne..	11°31	— 0°99	— 1°16	— 0°39
	Année ...	10°88	— 1°23	— 1°36	— 0°50
Moyennes des maxima et minima.	Hiver.....	7°46	— 0°26	— 0°47	— 0°97
	Printemps.	15°60	— 0°83	— 0°85	— 0°83
	Été	23°74	— 0°79	— 0°79	— 0°77
	Automne..	16°26	— 0°25	— 0°36	— 0°96
	Année ...	15°76	— 0°53	— 0°61	— 0°88

La *température moyenne annuelle*, d'après la demi-somme des températures extrêmes observées à Perpignan sous le nouvel abri de la Gare et à l'École normale, est plus élevée de 0°61 à l'École normale. Elle est plus élevée de 0°88 sur ce point que dans mon jardin ; la différence sous les deux abris n'est que de 0°08.

Les *maxima de température* observés aux diverses

stations et aux différentes époques de l'année sont plus bas que ceux de l'École normale, excepté les maxima de la Gare, pendant l'hiver et l'automne. Nous trouvons en effet que pendant ces deux saisons les thermomètres de la Gare accusent un excès de chaleur. La déclinaison du soleil en est la seule cause. Les thermomètres de la Gare sont influencés de la même manière aux diverses saisons. Ceux de l'École normale, au contraire, sont beaucoup plus directement échauffés pendant le printemps et l'été que pendant l'automne et l'hiver ; aussi nous trouvons que les maxima de la Gare présentent un excès de 0°46 et 0°35 pendant ces deux dernières saisons, et un excès moyen de 0°14 pour toute l'année.

La moyenne des maxima observés sous l'ancien abri de la Gare est plus élevée que celle du nouveau de 0°05 seulement ; cette différence est insignifiante, et nous aurions cru devoir la trouver beaucoup plus importante.

Les thermomètres à maxima placés dans mon jardin, qui reçoit les rayons du soleil pendant moins de temps, sont toujours beaucoup plus bas et donnent une moyenne inférieure de 1°35, comparés à ceux de l'École normale.

La *moyenne des minima* de la Gare est inférieure de 1°56 à celle de l'École normale. Les plus grandes différences s'observent au printemps (1°65) et en été (1°34) ; et les plus petites en hiver (1°30) et en automne (1°16). C'est donc au moment où le ciel est le plus pur et l'air le plus calme que l'on voit les plus grands écarts de température entre la ville et la campagne. Nous avons alors des différences qui vont jusqu'à 4°4. Cela tient à ce que les thermomètres de la ville sont plongés durant la nuit dans une atmosphère plus ou moins vaporeuse,

échauffée par le rayonnement des murs qui rendent très lentement la chaleur du soleil qu'ils ont reçue pendant le jour, et sont de plus échauffés par la combustion du gaz, le chauffage des cheminées, la respiration et la vie de milliers d'hommes et d'animaux, etc. Ces différences nous permettent d'expliquer les pernicioeux effets de la lune rousse sur la végétation, et nous montrent pourquoi certaines récoltes souffrent lorsque cependant les thermomètres de l'intérieur de la ville ne marquent qu'un faible degré de froid.

Les plus grands écarts que nous ayons constatés se sont produits après les chutes de neige que nous avons eu en 1869, 1870 et 1871. Depuis que nous sommes entrés dans la *période de froid quarantenaire*, nous avons vu chaque année ce phénomène, auquel nous n'étions pas habitués à Perpignan.

Une quantité de neige assez abondante est tombée trois fois dans trois années consécutives, et a occasionné des froids très rigoureux qui ont compromis ou tué le plus grand nombre de nos orangers et des arbres que nous croyons parfaitement acclimatés. C'est alors que nous avons eu des différences de 5 et 6 degrés entre l'École normale et la Gare : le 27 janvier 1870, la première station donnait un minimum de -4° , et le lendemain -6° , tandis que nous lisions -10° et -11° à la seconde. Pareil fait s'est reproduit encore le 9 décembre 1871 : le minimum de l'École normale n'était que de $-4^{\circ}5$, tandis que celui de la gare descendait à $-9^{\circ}5$.

Ces fortes différences s'expliquent facilement par l'échauffement continu de la ville, qui représente un véritable foyer de chaleur ; à son pourtour, l'air plus

froid qui arrive de l'extérieur condense les vapeurs qui embrument l'atmosphère, lui voilent le ciel, et diminuent ainsi le rayonnement nocturne, qui se fait en rase campagne avec d'autant plus d'activité que le pouvoir rayonnant de la surface de la neige y contribue puissamment.

La construction différente des deux abris placés à la Gare, ne permet pas au *rayonnement direct* des thermomètres de se faire avec une égale liberté sous chacun d'eux. L'ancien abri préservait les instruments du rayonnement direct dans tous les sens, puisqu'ils étaient contenus dans une boîte fermée par des jalousies. Le nouvel abri, au contraire, permet le rayonnement direct dans tous les sens, excepté vers le zénith. La différence des températures observées sous chacun d'eux nous donne le refroidissement occasionné par le rayonnement direct dans tous les sens, excepté au zénith. Cette différence n'a été, pour les deux dernières années, que de 0°15 à la gare de Perpignan.

Il nous reste encore à étudier les écarts des températures extrêmes observés sur les divers points; nous les avons reproduits dans le tableau suivant :

ÉCARTS DES TEMPÉRATURES EXTRÊMES

OBSERVÉS A PERPIGNAN.

PÉRIODES OBSERVÉES.	ÉCOLE NORMALE.	GARE		JARDIN.
		Ancien abri.	Nouvel abri.	
Hiver.....	7°72	9°24	9°37	7°43
Printemps.....	10°04	11°23	11°60	9°76
Été.....	11°34	12°80	12°54	9°76
Automne.....	9°88	11°41	11°50	7°63
Année.....	9°75	11°17	11°25	8°57

Avant de passer à l'étude du tableau précédent, il nous paraît utile d'expliquer ce que l'on doit entendre par écarts de température.

..L'*écart des températures extrêmes* est la différence qu'il y a entre les maxima et les minima de chaque jour, de chaque mois, de chaque saison ou de chaque année. Ainsi, nous avons déjà trouvé que la moyenne des maxima observés à l'École normale, pendant l'hiver, était de $11^{\circ}33$, la moyenne des minima au même lieu étant de $3^{\circ}61$, l'écart des températures extrêmes se trouve être de $7^{\circ}72$ ainsi que je l'ai marqué ci-dessus.

Ce nombre de $7^{\circ}72$ représente l'*écart moyen*, c'est la différence entre les moyennes des températures extrêmes et non pas la *différence absolue* qu'on observe entre le jour le plus chaud et le jour le plus froid d'un mois. Cet écart absolu serait beaucoup plus fort et atteindrait de 20 à 21 degrés, mais ses effets sur les divers organismes sont lents et progressifs et par conséquent peu dangereux.

Les écarts diurnes des températures extrêmes sont les plus importants, à cause de l'action immédiate qu'ils exercent sur les êtres organisés. Nous sommes beaucoup plus impressionnés, en effet, par le passage brusque d'une journée chaude à une nuit froide qui la suit, que par la chaleur qu'il peut avoir fait huit ou quinze jours avant une journée très froide. La variation brusque, instantanée ou très rapide de la température, éprouve plus ou moins fortement les corps organisés et devient dangereuse pour eux, à cause des modifications qu'elle apporte dans les solides, les liquides et les gaz qu'ils renferment. Ces influences amènent, malgré les réactions vitales, un changement et une perturbation dans l'affinité

moléculaire des corps organisés à laquelle ils ne résistent pas toujours.

Le dernier tableau nous montre que les écarts divers de température sont d'autant plus forts, que les thermomètres sont mieux et plus librement exposés. La différence entre les maxima et les minima observés dans mon jardin ne s'élève qu'à 8°57; celle de l'École normale est de 9°75 et celle de la Gare, sous le nouvel abri, atteint 11°25.

L'exposition des instruments dans la direction des vents dominants est aussi une des causes des différences de température que nous observons.

L'École normale est située vers le Sud-Est de la ville, tandis que la Gare se trouve à l'Ouest et à une distance de 800 mètres de la partie des remparts la plus rapprochée. Comme les vents dominants viennent du Nord-Ouest, la première station reçoit l'air qui se chauffe en traversant une longue zone de la ville avant d'arriver jusqu'à elle, et ses thermomètres donnent une température trop élevée surtout en hiver. La Gare, au contraire, est située assez loin et à l'Ouest de Perpignan; l'air arrive en pleine liberté sur les instruments qui y sont exposés, excepté quand il souffle de l'Est-Sud-Est, principalement en été, pendant le jour. Alors la couche d'air qui vient sur les thermomètres doit traverser la ville, mais il ne s'échauffe pas parce qu'il y arrive après s'être déjà échauffé en passant sur l'étendue de terre de douze kilomètres qui nous sépare des bords de la mer.

La différence de niveau des thermomètres de l'École normale et de la Gare est de 12 mètres environ. Le décroissement nocturne de la température dans les couches inférieures de l'atmosphère doit faire baisser la

colonne thermométrique de la Gare. M. Ch. Martins a trouvé que l'hiver, pendant les nuits sereines, le décroissement de la température dans le voisinage du sol, c'est-à-dire entre 0^m03 et 2 mètres, est très rapide, en moyenne de 0^m66 par mètre, et il atteint quelquefois 1^m41 par mètre. La limite de cet accroissement est habituellement supérieure à 50 mètres, et l'élévation de la température à Montpellier et par un ciel serein a été de 1° pour 9 mètres en moyenne et de 1° pour 46 mètres par un ciel couvert (1).

Une cause d'erreur aussi importante ne doit pas être négligée lorsqu'on installe des thermomètres, et les séries météorologiques ne seront comparables que si les stations sont semblablement disposées et les instruments placés à la même hauteur au-dessus du sol.

La demi-somme des températures extrêmes a été de 13°76 à l'École normale et 13°15 à la Gare, pendant les années 1870 et 1871; la moyenne des six dernières années (1866 à 1871) est de 16°08 pour la première station et de 15°45 pour la seconde. C'est une différence de 0°02 entre les moyennes des deux périodes. La dernière, qui est la plus longue, est probablement celle qui se rapproche le plus de la vérité, et nous pouvons dire que les thermomètres de l'École normale marquent en moyenne 0°63 de plus que ceux de la Gare.

Huit observations trihoraires équidistantes ont été faites chaque jour à l'École normale de Perpignan pendant trois ans (1866 à 1868); si nous prenons leur moyenne comme l'expression de la température vraie pendant les vingt-

(1) Ch. Martins. — Sur l'accroissement de la température avec la hauteur dans les couches inférieures de l'atmosphère. Montpellier, 1861, p. 25.

quatre heures, nous trouverons que la demi-somme des températures extrêmes est trop élevée de 0°41.

C'est donc en tout une valeur de 1°04 que nous devons retrancher de la température moyenne, d'après les maxima et minima diurnes de l'École normale, si nous voulons connaître la température moyenne vraie de la campagne à Perpignan. Celle-ci, calculée d'après les moyennes des vingt dernières années, ne serait que de 14°11.

De l'étude que nous venons de faire il résulte :

1° Que la température moyenne annuelle, d'après la demi-somme des températures extrêmes observées à Perpignan, est de 0°61 plus élevée à l'École normale, placée dans la ville, qu'à la Gare du chemin de fer, qui se trouve à 800 mètres en dehors de la partie la plus rapprochée des remparts ;

2° Que les maxima de température observés à la Gare dépassent ceux de la ville de 0°46 pendant l'automne et de 0°35 pendant l'hiver ; au printemps, ils sont plus bas de 0°09 et en été de 0°14 ;

3° Que les minima de température de la Gare sont en moyenne de 1°56 plus bas que ceux de la ville. La différence arrive assez souvent à 4°, surtout pendant les nuits calmes et sereines du printemps, et peut atteindre, dans des circonstances exceptionnelles, jusqu'à 6 degrés ;

4° Que la moyenne annuelle des écarts des températures extrêmes diffère de 1°50 entre la Gare et l'École normale et de 2°68 entre la Gare et un jardin de la ville situé près des bords de la Basse ;

5° Que la température de la campagne à Perpignan, toutes corrections faites, et calculée d'après la moyenne des vingt dernières années, ne dépasse pas 14°11.

DES FROIDS DE DÉCEMBRE 1871 A PERPIGNAN,

Par le Docteur **Fines**, membre résidant.

Le mois de décembre 1871 a été froid, humide et assez calme. La température moyenne de ce mois, déduite des maxima et des minima observés pendant vingt années à l'École normale (1850 à 1869), est de 8°57, tandis que celle du mois de décembre 1871 n'est que de 4°67. Le froid qui, pendant la première quinzaine, a sévi sur une partie de la France est arrivé jusqu'à nous, et nous l'avons ressenti principalement du 8 au 15. La température moyenne de cette première quinzaine n'est que de 0°97, tandis que celle de la seconde est de 5°69.

Le 8 décembre, le temps avait été calme, frais et humide jusqu'à dix heures et demie du matin; en ce moment, la neige commença à tomber à moitié fondue, et depuis onze heures trois quarts jusqu'à deux heures du soir elle tomba épaisse et à gros flocons; alors elle devint petite et rare et elle cessa de tomber à deux heures et quart.

La couche de neige tombée en trois heures et trois quarts avait une hauteur de 9 centimètres, et, fondue naturellement dans l'entonnoir du pluviomètre de la gare, elle nous a donné une quantité d'eau équivalente à une hauteur de 10^{mm}3. Après avoir fait fondre soigneusement

la neige restée dans l'entonnoir du pluviomètre placé sur la terrasse de la maison que j'habite, j'ai trouvé une hauteur d'eau de 13^{mm}9; la fonte naturelle dans le récipient de l'École normale n'avait donné que 6^{mm}9. La moyenne de ces deux dernières hauteurs est de 10^{mm}4, exactement celle que nous avons eue à la gare, où le pluviomètre se trouve exposé à bien moins d'influences perturbatrices.

Les deux journées les plus froides du mois suivirent cette chute de neige : les moyennes du 9 et du 10 sont —2°8 et —1°9. Dans la nuit du 9 au 10 il y eut, en rase campagne, —9°4; en ville, dans un jardin où je fais des observations régulières, —5°1; et à l'École normale, —4°5. Un thermomètre à minima placé sous la neige ne descendit pas, pendant la nuit, au-dessous de —2°3. Le lendemain le froid fut plus intense : à la gare j'eus —10°, dans mon jardin —7°, et à l'École normale on marqua aussi —7°. Du 11 au 15 décembre, le froid, bien qu'assez vif, fut moins rigoureux et le thermomètre, qui le 15 descendait encore à —6°8 à la gare, ne descendait pas le 16 au-dessous de +0°8. La période de froid venait de passer.

La moyenne des minima observés en rase campagne pendant sept jours consécutifs, du 9 au 15, a été de —6°41.

Cette température rigoureuse, à laquelle trois hivers successifs d'un froid exceptionnel ne nous avaient pas habitués, a agi énergiquement sur notre organisme et a éprouvé surtout les vieillards. Les plantes, généralement protégées par la couche de neige tombée le 8 décembre, ont été préservées, et les arbres seuls, qui n'étaient pas abrités contre le froid, ont pu souffrir.

Sous l'influence du froid humide, les maladies des organes respiratoires sont devenues graves, surtout pour les vieillards. Les bronchites, les pleurésies et les pneumonies ont été très nombreuses; ces dernières ont occasionné pendant le mois de décembre treize décès, et l'âge moyen des décédés est de 63 ans.

La mortalité générale a été assez forte. Dans la ville seulement, non compris les hôpitaux, la moyenne mensuelle, qui pour les trente dernières années est de 50, a été de 67 pour le mois de décembre 1871. Ce nombre se répartit de la manière suivante pour les différents âges :

0 à 1 an,	1 à 5,	5 à 10,	10 à 20,	20 à 30,	30 à 40,	40 à 50,	50 à 60,	60 à 70,	70 à 80,	80 à 90
8,	3,	3,	3,	2,	2,	3,	9,	14,	13,	7.

On voit combien la mortalité a été plus forte aux âges extrêmes de la vie; de 0 à 1 an et de 50 à 90 ans, nous trouvons 51 décès, tandis que, de 1 à 50 ans, nous n'en trouvons que 16.

Nous avons dit que les plantes, protégées par la couche de neige, avaient peu souffert; les arbres, au contraire, restés exposés au rayonnement nocturne, qu'augmentait encore le rayonnement de la neige, se sont ressentis du froid rigoureux auquel ils ont été soumis.

D'après les observations faites par M. Labau, sous-directeur de la Ferme-École de Germainville, qui n'est éloignée de Perpignan que de dix kilomètres, quelques vignes paraissent avoir beaucoup souffert; celles qui sont situées dans les bas-fonds ont particulièrement payé leur tribut aux derniers froids; presque tous les boutons inférieurs des sarments ont été atteints plus ou moins

gravement, mais ce ne sera guère que vers la fin du mois de mars, que nous pourrons juger exactement la gravité des dommages que les derniers froids peuvent avoir occasionnés aux viticulteurs.

Pour bien me rendre compte des effets produits par le froid, j'ai visité quelques-uns des jardins où sont plantés, en pleine terre, quelques espèces acclimatées dans notre pays.

Certaines espèces ont bien résisté : *Agave americana*, *Pittosporum sincuse*, *Nerium oleander* (les jeunes sujets ont eu leurs feuilles roussies, les plus âgés n'ont pas du tout souffert), *Cryptomeria japonica*, *Eriobotrya japonica*, *Erythrina cristagalli*, *Stillingia sebifera*, *Bambusa mitis*, *Bambusa nigra*, etc.

D'autres ont eu leurs feuilles roussies : *Nerium oleander* (les plus jeunes), Orangers, *Laurus camphora*, *Phorrmium tenax*, *Melianthus major*, *Arundinaria falcata*, *Bambusa gracilis*, etc. On peut admettre que les feuilles des parties les plus élevées ont été roussies par le vent plutôt que par le froid. Les feuilles les plus basses, en effet, n'ont pas été touchées, et, cependant, le froid est toujours plus intense à mesure qu'on se rapproche du sol dans les couches inférieures de l'atmosphère. La partie supérieure des arbres est plus exposée au vent, et c'est de lui que nous paraissent dépendre les effets observés.

Les *Opuntia inermis*, incomparablement plus rustiques que les *Opuntia ficus indica*, ont été bien touchés dans les endroits exposés au vent du Nord, et leurs dernières pousses ont été atteintes. Les *Opuntia ficus indica*, même protégés par des murs ou des reliefs de terrain, ont plus ou moins souffert.

Quelques arbres ont perdu leurs pousses les plus jeunes; *Acacia dealbata*, *Eucalyptus globulus*, *Limoniers*, *Cédratiers*, *Pompelmoussiers*, etc.

L'*Acacia dealbata* est plus rustique que l'*Eucalyptus*, et ce dernier l'est plus que les *Limoniers*. Les deux premiers ont plus souffert chez M. Jaume, parce que le sol de son jardin est humide et qu'ils ne sont pas du tout protégés contre le froid. Malgré cela des jeunes *Acacia dealbata* et des *Eucalyptus globulus*, qui atteignent une hauteur de douze à quinze mètres, ont résisté à un abaissement de température qui, pendant huit jours consécutifs, a été en moyenne de —5°66 à la campagne, aux environs de Perpignan.

Chez M. Garrette, les orangers n'avaient pas perdu toutes leurs feuilles malgré la rigueur des deux derniers hivers; ils ont été complètement dépouillés cette année; de plus, les fruits, qui pendant ces mêmes années s'étaient conservés sur leurs branches, ont été gelés cette année, et cependant le temps a été beaucoup plus calme et le froid n'a guère été ni plus long ni plus intense qu'au mois de janvier 1870⁽¹⁾.

M. Naudin est convaincu que tous ces arbres, palissés sur des murs plus hauts qu'eux, résisteraient probablement à tous les froids de notre pays, à moins qu'ils ne fussent plantés dans un sol bas et humide.

Ces remarques sont bien plus importantes, parce que l'un de ces arbres, l'*Eucalyptus globulus*, réussit peu dans le midi de la France, même à Montpellier, et ne se développe sans dommages que dans les environs de

(1) Voir les Nouvelles météorologiques, juin 1870, page 144; *Comparaison des hivers 1867-1868 et 1869-1870, à Perpignan*.

Nice. Les succès obtenus en médecine par l'usage des feuilles de cet arbre le rendent d'autant plus précieux que son bois est aussi excellent pour les constructions; ce double motif devrait donc pousser à le propager le plus possible.

Très peu d'arbres sont morts jusqu'au ras du sol. Nous avons vu néanmoins, chez M. Jaume, un bananier et un *Acacia dealbata* entièrement morts; un *Livistona sinensis* est aussi tout-à-fait perdu.

Le bananier, plante essentiellement tropicale, ne peut guère s'acclimater ici. Dans l'angle d'un mur bien exposé au midi, il peut, sans beaucoup souffrir, traverser les hivers doux, et nous l'avions vu chez M. Jaume résister jusqu'à présent. D'autres plantes tropicales seraient dans le même cas, mais la culture en est trop modifiable par les soins de l'horticulteur pour fournir des données utiles à la climatologie. Leur succès prouverait mieux l'habileté et la prévoyance du jardinier que la douceur du climat.

Nous croyons devoir attribuer la perte de l'*Acacia* et du *Livistona* au défaut d'abri et à l'humidité du sol.

Les *Chamærops excelsa* résistent à des froids de seize et dix-sept degrés et ne peuvent avoir souffert ici. Les *Chamærops humilis*, bien moins rustiques, ont été rôtis chez M. A. Jaume parce qu'ils avaient les pieds dans l'eau. Les feuilles du magnifique *Phœnia dactylifera* de M. Garrette ont été brûlées ainsi que celles d'un jeune *Jubæa spectabilis*. Quatre palmiers-dattiers et un *Jubæa*, tous très jeunes, plantés à la gare en rase campagne sur un sol très sec et sans abri, ont bien résisté.

Quelques tiges d'*Acacia dealbata*, hautes de quatre à cinq mètres, furent courbées par la neige et maintenues

appliquées contre le sol, dans l'eau, sous une couche de glace; elles vont fleurir et n'ont pas du tout souffert, tandis que les pousses semblables qui sont restées droites, exposées au froid, ont eu toutes leurs feuilles roussies.

Bien que le froid très intense eut peu duré chaque jour, certains arbres ont évidemment souffert, peut-être parce que les deux derniers hivers les avaient déjà cruellement éprouvés. Le mal peut ne pas être très grand cette année, mais il faut attendre encore pour apprécier exactement les effets qu'il a produits.

Nous avons écrit la note précédente le 9 février 1872. Le 18 mars nous avons parcouru de nouveau les jardins avec M. Ch. Naudin, membre de la section de botanique de l'Académie des Sciences de Paris; je les ai revus le 12 juillet.

Nous avons constaté que chez M. Robin, dont la propriété se trouve dans un fonds plus bas de quatre mètres que le remblai du chemin de fer, les *Viburnum tinus*, les *Viburnum anafuski*, les *Eriobotrya japonica*, les *Podocarpus nerii folia*, les *Laurus nobilis* et les *Nerium oleander*, âgés de quelques années, n'avaient pas du tout souffert des rigueurs du froid.

Les Myrtes à petites feuilles, les jeunes Lauriers francs, les *Viburnum suspensum* ont eu leurs jeunes branches gelées, parce qu'ils sont plantés dans un terrain bas et trop humide, par conséquent plus froid. Dans le voisinage, sur des points élevés, ils n'ont pas souffert.

Les Iris?... d'Alger, ont eu leurs feuilles roussies, mais ils ont bien résisté et fleurissent ; les *Evonymus fimbriata* ont eu leurs jeunes pousses mortes.

Les *Acacia dealbata* et les orangers avaient été emportés par les froids des dernières années ; les *Cassia corymbosa*, qui avaient résisté en pot et en pleine terre, sont morts cette année.

Chez M. Jaume et chez M. Garrette nous avons constaté l'exactitude des observations que nous avons faites et que nous avons consignées ci-dessus. Nous devons bien noter cependant que les *Eucalyptus globulus* de M. A. Jaume, sur lesquels nous fondions de si belles espérances, sont morts jusqu'au ras du sol ; quelques pousses s'élèvent à peine de leur pied. M. Jaume est décidé à les arracher pour les replanter, sachant bien que, dans quatre à cinq ans, ces arbres d'une rapide venue auront atteint une hauteur de dix à douze mètres et résisteront très probablement aux froids de nos hivers, pourvu que le sol qui doit les alimenter ne soit pas trop humide et qu'ils soient un peu abrités contre le vent.

A Rivesaltes, distant de Perpignan de neuf kilomètres et placé dans les mêmes conditions de température, M. Passama possède six *eucalyptus*, âgés de sept ans, qui n'ont eu que quelques feuilles roussies et sont très beaux en ce moment. Nous pouvons donc et nous devons encourager l'acclimation de cet arbre qui peut nous être d'une grande utilité.

Nous craignons que le magnifique Palmier-dattier de M. Garrette, qui avait déjà beaucoup souffert des hivers précédents, ne soit tout-à-fait perdu. Cet arbre avait résisté aux hivers des quarante dernières années, non-seulement

parce que ceux-ci avaient été moins rigoureux que les trois derniers que nous venons de passer, mais encore parce qu'ayant dépassé l'abri que lui faisait le pavillon voisin, toute la partie supérieure, la plus impressionnable, se trouve exposée au vent du Nord-Ouest, par conséquent au refroidissement que produit une évaporation très active. Cet arbre, déjà bien malade, périra donc un jour ou l'autre, lors même que les froids seraient moins rigoureux que ceux auxquels il a résisté; car les anciens abris qui le protégeaient autrefois ne sont pas maintenant assez élevés pour le garantir du vent et du froid.



HISTOIRE NATURELLE
DU DÉPARTEMENT DES PYRÉNÉES-ORIENTALES.

ENTOMOLOGIE.

Par M. P. Pellet, membre résidant.

COCCINELLIDES.

Les Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon renferment la monographie des Coccinelles par M. E. Mulsant, professeur d'histoire naturelle de la ville de Lyon. L'auteur a compris dans sa monographie les Coccinelles exotiques.

Je vais extraire de son beau travail la description des espèces qui se trouvent dans le département des Pyrénées-Orientales, afin que, paraissant dans nos annales, et vu l'absence presque complète d'ouvrages d'histoire naturelle traitant des coléoptères du département, ceux qui voudront passer agréablement leur temps à étudier l'entomologie puissent consulter ce travail avec fruit.

Nous sommes redevables à M. Mulsant d'un grand nombre de travaux sur l'entomologie. Ce sont des ouvrages justement appréciés, et leur mérite n'est dépassé que par la bonté, l'affabilité de leur auteur.

Les Coccinelles méritaient l'attention d'un pareil savant ; ce sont, dans l'ordre des coléoptères, les insectes qui rendent les plus grands services aux agriculteurs.

A l'état de larve, la Coccinelle vit aux dépens des pucerons, terrible famille dont le *Phylloxera vastatrix* fait partie.

L'insecte parfait se cache, à l'époque des premiers froids, sous l'écorce des arbres ; il y passe l'hiver. Au premier printemps, il dépose ses œufs au milieu des feuilles déjà envahies par les pucerons. Les larves éclosent au milieu d'eux, et le nombre qu'elles en détruisent est incalculable. C'est sans doute à cause de son utilité bien reconnue que les cultivateurs l'ont surnommé *La Bête à Dieu*.

J'ai observé des larves de Coccinelles avec beaucoup d'attention et à plusieurs reprises, afin de pouvoir affirmer, ce que je fais en ce moment, qu'elles se nourrissent de pucerons, au lieu de les traire comme le fait la Fourmi.

La Fourmi, que notre grand fabuliste M. de Lafontaine nous a dépeint sous des aspects par trop séduisants, tend aujourd'hui à devenir notre bête noire.

Dans les champs, elle remplit de nos blés ses vastes magasins ; dans les jardins, elle attaque nos fruits avant leur complète maturité. Chaque arbre renferme une fourmilière sous ses racines. Dès que les premières feuilles des péchers se montrent, l'on aperçoit ensuite sur leur tronc un va-et-vient continu de Fourmis. Elles commencent par traire de tous petits pucerons, noirs, luisants, *sans ailes*.

Je ne puis encore l'affirmer, mais je ne suis pas loin

de croire que ces pucerons proviennent de ceux qu'à l'arrière-saison les Fourmis ont placés dans leurs magasins, à l'abri du froid.

En entourant le pied d'un arbre avec un linge imbibé d'huile et en continuant de l'imbiber tous les deux ou trois jours, l'on empêche les fourmis d'y monter ; l'on ne remarque les pucerons que lorsqu'ils ont des ailes, et le mal qu'ils font sur l'arbre n'est pas grand.

J'ai fait cette expérience pour être bien sûr que, délivrés des Fourmis, les pucerons ne sont plus redoutables, mais je ne donne pas ce moyen comme bon ; il est pire que le mal. Les Fourmis ne peuvent traire les pucerons, cela est vrai ; mais, l'huile interceptant l'air autour de l'écorce, l'année suivante la peau se fend, se boursouffle et la gomme étouffe l'arbre.

Quand les pucerons attaquent les branches des péchers et les font se recoquiller, c'est qu'à force de les traire, les Fourmis les affament. La Fourmi est donc un des insectes les plus nuisibles aux arbres fruitiers.

Revenons à nos petites poules, les *Gallinètes*.

Qui ne s'est amusé à faire grimper le long de son doigt, tourné vers le ciel, la petite Bête-à-Dieu, en lui disant :

*Gallinete, Gallinete, mostra me lo cami d'el cel,
Que te donaré pa y mel.*

Chose étrange, l'enfant, qui martyrise avec tant de plaisir le hanneton, la mouche, la cigale, respecte d'instinct la Coccinelle.

Les Coccinellides comprennent la section des Trimères, du comte Dejean, celle des Sécuripalpes, de M. Mulsant. Elles offrent, presque toutes, la forme ovale plus ou

moins allongée. Le prothorax s'adapte aux élytres sans laisser de vide; les tarses sont de trois articles. Elles se divisent en deux groupes : 1° les Gymnosomides; 2° les Trichosomides.

PREMIER GROUPE.

Les Gymnosomides comprennent trois familles : 1° les Coccinelliens; 2° les Chilocoriens; 3° les Hypérasiens.

La première famille forme deux divisions.

La première division, qui renferme tous les Coccinelliens d'Europe, se divise en cinq branches, la dernière composée seulement d'exotiques, ainsi que toute la seconde division.

Les quatre branches dont nous avons à nous occuper sont : 1° les Hippodamiaires; 2° les Coccinellaires; 3° les Halyzières; 4° les Micraspières.

PREMIÈRE BRANCHE.

Les Hippodamiaires renferment quatre genres, dont un seul, le genre *Hippodamia*, Mulsant, renferme des espèces européennes; ce sont :

- 1° L'*Hippodamia tredecim punctata*, Linné;
- 2° — *septem maculata*, Linné.

Quoique n'ayant pas encore été trouvée dans le midi de la France, l'*Hippodamia tredecim punctata* peut habiter les hautes montagnes du département, puisqu'elle est répandue non seulement en Europe, mais encore dans les États-Unis d'Amérique; c'est pour ce motif que j'en donne la description.

Hippodamia tredecim punctata, LINNÉ.

Oblongue. Prothorax noir, avec le bord antérieur, et plus largement les latéraux d'un jaune fauve : ceux-ci marqués d'un point noir dans leur milieu. Élytres d'un fauve jaune, parées *ordinairement* chacune de six taches ponctiformes noires et d'une scutellaire non prolongée jusqu'au niveau de la juxta-suturale antérieure. Jambes et les deux premiers articles des tarses d'un fauve jaune.

Longueur, 5 mil. — Largeur, 3 mil.

Patrie : L'Europe et les États-Unis d'Amérique.

Je l'ai prise en nombre au sommet de la falaise de Trouville-sur-mer (Calvados), sur les tamarix. La ponctuation varie beaucoup ; il en est de même chez presque toutes les *Coccinellides*.

DEUXIÈME BRANCHE.

Les Coccinellaires se divisent en deux rameaux :
1^o les Adoniates ; 2^o les Coccinellates.

Premier rameau.

Les Adoniates se répartissent dans les genres suivants :
1^o les Anisosticta ; 2^o les Adonia ; 3^o les Ilysia (genre exotique) ; 4^o les Adalia ; 5^o les Nésis (genre exotique) ; 6^o les Bukea.

GENRE ANISOSTICTA, CHEVROLAT.

1. Anisosticta novemdecim punctata, LINNÉ.

Oblongue ; peu convexe ; flave ou d'un flave rosé, en dessus ; parée sur le prothorax de six taches ponctiformes noires, et de dix-neuf sur les élytres, savoir : une scutellaire et neuf sur chaque étui. Pieds d'un flave testacé.

Longueur, 2 mil. à 3 mil. — Largeur, 1 mil. à 2 mil.

Patrie : La plupart des parties de l'Europe, dans les lieux marécageux.

J'ai pris cet insecte sur tout le littoral du département, principalement sur les tamarix.

Observations. Quelquefois des points des élytres manquent, ou bien ils sont liés à leurs voisins.

2. *Anisosticta strigata*, THUNBERG.

Quoique cet insecte soit originaire de la Laponie et de la Hongrie, j'en donne la description parce qu'il a été trouvé par mon ami le docteur Grenier, dans les environs d'Aix (Bouches-du-Rhône). Si cet insecte se rencontre jamais dans notre département, ce sera, bien sûr, soit à l'étang de Cagaréill, soit au Grand d'Argelès-sur-Mer.

Ovale-oblongue. Prothorax noir, paré de deux grosses taches trilobées, laissant les bords antérieurs et latéraux de la ligne médiane, flaves. Élytres flaves, ornés d'une bordure suturale et chacune d'une bande longitudinale et d'une ou deux taches noires : la bordure à peine prolongée au-delà de la moitié, comme formée d'une tache scutellaire parallèle, suivie de chaque côté de deux taches ponctiformes : la bande, naissant sur le calus, inégalement plus large jusqu'aux trois cinquièmes, liée à une ou deux taches ponctiformes plus postérieures : La dernière, parfois isolée, située près de l'angle sutural : l'autre tache ponctiforme, située aux trois quarts, près de la suture.

État normal. Tache ponctiforme des élytres voisine de l'angle sutural, liée à la bande longitudinale.

L'*Anisosticta Dohrniana*, Mulsant, est une variété de la *Strigata*, dont la tache ponctiforme, voisine de l'angle sutural, est isolée de la tache ponctiforme qui termine la bande longitudinale.

Longueur, 3 mil. — Largeur, 2 mil.

GENRE ADONIA, MULSANT.

1. *Adonia mutabilis*, SCRIBA.

Ovale-oblongue. Prothorax noir, paré en devant et sur les côtés d'une bordure, d'un trait postérieurement raccourci sur la ligne

médiane, et d'un point de chaque côté de celle-ci, blanc. Élytres d'un rouge fauve, marquées d'une tache flave à côté de l'écusson, ordinairement d'une tache scutellaire ovale, et le plus souvent chacune de six points noirs. Pieds noirs : jambes de devant, partie des intermédiaires et tarses, fauves.

Longueur, 3 mil. à 5 mil. — Largeur, 2 mil. à 2 mil. $\frac{1}{2}$.

Patrie : La plupart des parties de l'Europe. Cette espèce varie beaucoup.

Elle se trouve sur les hauteurs, dans les lieux secs et arides ; je l'ai prise abondamment sur les glacis des fortifications.

GENRE ADALIA, MULSANT.

1. *Adalia obliterata*, LINNÉ (*Livida*, DE GEER).

Corps ovale ou ovale-oblong ; d'un flave cendré, en-dessus. Prothorax ordinairement marqué d'une M noire ou noirâtre. Élytres souvent parées de deux bandes longitudinales d'un gris olivâtre, dont l'externe est parfois terminée par une tache noire ; quelquefois même brunes ou noires, avec quelques taches d'un jaune testacé.

Longueur, 3 mil. à 4 mil. — Largeur, 2 mil. à 3 mil.

Cette espèce, que je n'ai pas encore trouvée dans le département, vit sur les sapins, les pins, les hêtres ; il faut donc la chercher sur nos hautes montagnes.

L'*Adalia bothnica*, Paykull, qui a beaucoup d'analogie avec l'*A. obliterata*, est rare en France ; elle diffère de l'*Obliterata* par la forme de la marque noire du prothorax et surtout par la forme moins allongée et plus convexe du corps.

2. *Adalia bipunctata*, LINNÉ.

Ovale ; médiocrement convexe. Prothorax noir, bordé plus ou moins largement de blanc, parfois paré en outre d'une double tache au milieu de la base. Élytres, soit rouges, avec un point

discal ou des dessins noirs, soit noires avec des taches rouges et le rebord rougeâtre. Épimères noires.

Longueur, 5 mil. à 5 $\frac{1}{2}$. — Largeur, 3 $\frac{1}{2}$ à 4 mil.

Patrie : L'Europe, l'Amérique du Nord.

Parmi les variétés bien tranchées de cette espèce, qui sont au nombre de trente environ, je citerai celle dont le dessin des élytres se rapproche le plus de la *Coccinella hieroglyphica*, Linné. Deux bandes noires partent de l'écusson et vont se réunir, en s'écartant de la suture, à deux petits points noirs placés au quart de la longueur des élytres; c'est absolument le dessin d'une paire de bésicles. Vient ensuite une bande noire formant un parallélogramme dont les coins débordent et dont le milieu est formé par deux points rouges séparés par la suture. L'*Adalia bipunctata* est très commune; sa larve vit aux dépens des puceurons qui attaquent les feuilles des poiriers et rendent les jeunes pousses stationnaires.

3. *Adalia undecim notata*, SCHNEIDER.

Ovale; subacuminée postérieurement. Élytres d'un rouge fauve, ornées d'une tache scutellaire dilatée, et chacune ordinairement de cinq points noirs : Le premier sur le calus; le deuxième, réduit à une moitié sur le bord externe; le troisième, le plus gros, en ovale transversal, un peu après le milieu, triangulairement disposés avec les deux postérieurs. Épimères blanches.

Long. 5 mil. $\frac{1}{2}$ à 6 mil. $\frac{1}{2}$. — Larg. 3 mil. $\frac{1}{2}$ à 4 mil. $\frac{1}{2}$.

Patrie : La France, l'Autriche, etc.

Cette espèce vit sur les chardons.

Le genre *Bulæa*, Mulsant, ne se trouve pas en France.

Second rameau. — LES COCCINELLATES.

A ce rameau se rapportent les genres suivants :
1^o Harmonia, Mulsant; 2^o Coccinella, Linné; 3^o Cisseis, Mulsant (exotique).

GENRE HARMONIA, MULSANT.

1. *Harmonia margine punctata*, SCHALLER.

Brièvement ovale, peu convexe. Dessus du corps variant du flave cendré au roussâtre, paré de neuf points noirs sur le prothorax, et de huit au plus sur chaque élytre, un sur le calus, trois en rangée transversale au tiers; trois en rangée transversale aux quatre septièmes; les deux externes des rangées fixés au bord externe et plus constants: Plusieurs des autres souvent effacées. Dessous du corps et pieds d'un fauve testacé. Sternums épimères et postépisternums flaves.

Longueur, 5 mil. $\frac{1}{2}$ à 6 mil. $\frac{1}{2}$. — Largeur, 4 mil. à 5 mil.

Patrie: La plus grande partie de l'Europe, sur les pins et les sapins. J'en ai pris deux exemplaires à la font del Caball mort, au-dessus du village de Casteil (arrond. de Prades).

Cette espèce varie beaucoup; j'en possède deux exemplaires qui n'ont que deux taches sur les élytres.

2. *Harmonia impustulata*, LINNÉ.

Ovale; tantôt flave ou rose, en dessus, avec sept points noirs sur le prothorax, et huit, dont six disposés par paires, sur chaque élytre (l'externe postérieur au moins toujours lié à son voisin); tantôt noire, avec les côtés du prothorax flaves, marqués d'un point noir, et quelques taches flaves sur les élytres, ou avec celles-ci noires. Dessous du corps noir. Épimères du médipectus et pieds de couleur variable.

Long. 3 mil. $\frac{1}{2}$ à 4 mil. $\frac{1}{2}$. — Larg. 2 mil. $\frac{1}{2}$ à 3 mil. $\frac{1}{2}$.

Patrie: Toute l'Europe. Elle se trouve, dès les premiers froids, sous les écorces des platanes. C'est une des espèces les plus communes.

3. *Harmonia Doublicri*, MULSANT.

Ovale, d'un flave rose en dessus, avec sept points noirs sur le prothorax, et neuf sur chaque élytre; les six premiers de ceux

ci, disposés par paires; l'huméral postérieurement et obliquement prolongé au côté interne : Ceux de la troisième paire unis en un demi-cercle, de l'extrémité interne duquel part un prolongement dirigé vers l'écusson; les trois derniers en rangée obliquement transversale. Dessous du corps fauve.

Longueur, 3 mil. à 3 mil. $\frac{1}{2}$. — Largeur, 2 mil. $\frac{1}{2}$.

Patrie : Le midi de la France, l'Italie et l'Espagne. Elle habite les tamarix de tout le littoral de la Méditerranée.

4. *Harmonia duodecim pustulata*, FABRICIUS.

Brièvement ovale. Dessus du corps noir. Prothorax paré, en devant, d'une étroite bordure flave faiblement tridentée et prolongée presque jusqu'aux angles postérieurs. Élytres ornées chacune de six taches flaves : trois marginales, dont la dernière apicale, liée à une bordure extérieure flave; trois internes, suborbiculaires, sur une rangée longitudinale et en quinconce avec les précédentes. Trochanters, tarses, partie au moins des jambes, testacés.

Longueur, 3 mil. $\frac{1}{2}$ à 4 mil. — Largeur, 2 mil. $\frac{1}{2}$ à 3 mil.

Espèce rare; je l'ai prise en battant les chênes, les ormes, mais accidentellement.

GENRE COCCINELLA, LINNÉ.

1. *Coccinella quatuordecim pustulata*, LINNÉ.

Ovale. Prothorax noir, paré en devant et sur les côtés d'une bordure jaune ou flave; l'antérieure tridentée en arrière; les latérales, graduellement retrécies jusqu'aux angles postérieurs. Élytres noires, ornées chacune de sept taches jaunes : les six premières disposées par paires; les deux antérieures liées à la base, séparées jusqu'à cette dernière par le réseau noir; l'interne, semi-circulaire; le réseau noir étendu jusqu'au bord marginal; la septième, subapicale, échancrée ou tronquée à son côté interne.

Long. 3 mil. $\frac{1}{2}$ à 4 mil. $\frac{1}{2}$. — Larg. 2 mil. $\frac{1}{2}$ à 3 mil. $\frac{1}{2}$.

Assez commune sur les arbres et les plantes. Je l'ai prise sur l'aune, sur les bords de la Tet.

2. *Coccinella variabilis*, ILLIGER.

Ovale; variablement colorée en dessus. Élytres chargées, vers l'extrémité, d'une ligne transversale élevée; tantôt d'un roux flave ou cendré, soit sans taches, soit marquées de un à sept points noirs; tantôt ornées de cinq taches subarrondies d'un roux flave, séparées par un réseau noir; tantôt noires avec une lunule humérale d'un rouge jaune. Épimères du médipectus, blanches. Pieds, en grande partie au moins, d'un fauve livide.

Patrie: Presque toute l'Europe, le nord de l'Afrique.

Je l'ai prise sur les ormeaux et sur les aunes.

3. *Coccinella undecim punctata*, LINNÉ.

Ovale. Prothorax noir, paré aux angles de devant d'une tache flave irrégulièrement quadrangulaire; prolongée latéralement en se rétrécissant jusqu'aux trois cinquièmes. Élytres d'un rouge jaune, flaves sur les côtés de l'écusson, marquées d'une tache scutellaire ovulaire ou obcordiforme, et chacune de cinq points noirs: Le premier sur le calus; les autres disposés par paires obliques; plusieurs de ces points sujets à faire défaut. Épimères des médi et postpectus blanches.

Long. 3 mil. $\frac{1}{2}$ à 5 mil. — Larg. 2 mil. $\frac{1}{2}$ à 3 mil. $\frac{1}{2}$.

J'ai trouvé cette espèce sur le chêne vert, sur le chêne blanc, sur l'ormeau et sur les saules, au premier printemps. Elle n'est pas rare sur les bords de la Basse.

4. *Coccinella hieroglyphica*, LINNÉ.

Ovale; convexe. Prothorax noir, paré aux angles de devant d'une tache flave ou jaune obtriangulaire. Élytres d'un roux jaune, ornées d'une tache suturale et ordinairement chacune de

cinq autres, noires; la tache ou bordure suturale prolongée jusqu'au quart; la première tache en forme de trait naissant du calus, prolongée jusqu'aux six septièmes, souvent unie à une tache ponctiforme externe, et à une tache transversale interne, un peu plus postérieure, constituant une tache naissant du calus et postérieurement bifurquée: Les 4^e et 5^e, en rangée transverse, vers les deux tiers, souvent unies; l'interne grosse; l'externe ponctiforme, plusieurs de ces taches parfois nulles; d'autres fois, la branche interne de celle du calus unie à la suturale, et la quatrième unie à la branche précitée. Élytres parfois entièrement noires.

Long. 4 mil. à 4 mil. $\frac{1}{2}$. — Larg. 2 mil. $\frac{1}{2}$ à 3 mil. $\frac{1}{2}$.

Je l'ai prise à Vernet-les-Bains, sur la bruyère et sur d'autres arbustes. Elle est assez rare.

5. *Coccinella quinque punctata*, LINNÉ.

Subhémisphérique. Prothorax noir, paré aux angles de devant d'une tache flave irrégulièrement quadrangulaire, prolongée latéralement jusqu'aux trois quarts. Élytres d'un rouge roux ou d'un roux fauve, flave sur les côtés de l'écusson; ordinairement marquées d'une tache scutellaire et chacune de deux points noirs: l'un, presque à la moitié, sur le disque, plus rapproché de la suture que du bord externe; l'autre, voisin de ce bord, aux deux tiers: l'un de ces points parfois nul. Épinères du médipectus, blanches.

Longueur, 4 mil. à 5 mil $\frac{1}{2}$. — Largeur, 3 à 4 mil.

Je l'ai prise sur différentes plantes, surtout sur les chardons; elle n'est pas commune.

6. *Coccinella septem punctata*, LINNÉ.

Subhémisphérique. Prothorax noir, peu émoussé aux angles; paré à ceux de devant d'une tache quadrangulaire subéquilatérale, blanche. Élytres d'un rouge fauve, flaves sur les côtés de

l'écusson, ornées d'une tache scutellaire, et chacune ordinairement de trois points noirs : Deux, également rapprochés du bord externe; l'antérieur, aux deux septièmes; le postérieur, aux deux tiers; le troisième, aux deux cinquièmes de leur largeur, plus rapproché de la suture que du bord externe. Épimères du médipectus, blanches.

Long. 5 mil. à 7 mil. $\frac{1}{2}$. — Larg. 4 mil. $\frac{1}{2}$ à 6 mil.

Patrie : L'Europe, le nord de l'Afrique, etc.

Cette espèce est la plus commune et la plus grande du genre. C'est à elle que s'applique le doux nom de bête-à-Dieu.

7. *Coccinella magnifica*, REDT. — *Labilis*, MULS.

Subhémisphérique. Prothorax noir, subarrondi aux angles, parés à ceux de devant d'une tache blanche, quadrangulaire, inéquilatérale, prolongée latéralement jusqu'aux deux tiers.

Élytres d'un rouge jaune, flaves sur les côtés de l'écusson, marquées d'une tache scutellaire, et chacune ordinairement de trois points noirs : Deux, inégalement rapprochés du bord externe; l'antérieur, plus extérieur, au tiers; le postérieur, aux deux tiers de leur longueur; le troisième, aux trois septièmes, plus rapproché de la suture que du bord externe. Extrémité du postépisternum, épimères des médi et postpectus blanches.

Patrie : La France, l'Allemagne, etc.

Cette espèce est facile à confondre avec la *Septem punctata* surtout en chasse, car sa taille, sa forme et sa couleur sont presque les mêmes. Elle s'en distingue par le prothorax plus long dans le milieu, plus court sur les côtés, plus subarrondi aux angles antérieurs et postérieurs, les élytres sont plus déprimées; les taches postérieure et subdiscale sont plus grosses; le point externe antérieur est plus rapproché du bord extérieur que le postérieur.

J'ai pris cette espèce, mais ne l'ayant pas reconnue en chasse, je ne puis fixer la localité.

TROISIÈME BRANCHE.

Les Halyziatres se partagent en deux rameaux :
1^o les Myziates, 2^o les Halyziates.

Premier rameau.

Les Myziates renferment neuf genres, dont cinq contiennent des insectes européens; ce sont les genres Anatis, Mulsant; Mysia, Mulsant; Sospita, Mulsant; Myrrha, Mulsant, Calvia, Mulsant.

GENRE ANATIS, MULSANT.

1. Anatis ocellata, LINNÉ.

Brièvement ovale. Prothorax noir, paré de deux taches basales, et d'une bordure de chaque côté, blanches : celles-ci notées d'un point noir. Élytres d'un roux ou rouge fauve bordées de noir; marquées d'une tache scutellaire, et ordinairement chacune de sept à neuf autres, ponctiformes noires, généralement entourées d'un cercle flave.

Long. 8 à 9 mil. — Larg. 5 mil. $\frac{1}{2}$ à 6 mil. $\frac{1}{2}$.

C'est le plus grand de tous les Coccinelliens européens. Je ne l'ai pas trouvé dans le département, mais sa larve vivant sur l'aune, le chêne, le pin et le sapin, l'insecte sera découvert, sans doute, sur nos hautes montagnes.

GENRE MYZIA, MULSANT.

1. Mysia oblonga guttata, LINNÉ.

Ovale. Prothorax largement bordé de blanc sur les côtés, d'un roux fauve vers la moitié médiane et marqué sur celle-ci d'une M noirâtre plus ou moins distincte. Élytres blondes ou d'un roux fauve, parées chacune de trois ou quatre lignes en partie interrompues, d'un blanc flavescent : La première ligne formée de

deux taches (à la base et vers le tiers) et d'une ligne non prolongée jusqu'à l'extrémité : la première souvent réduite à une tache vers le tiers, et parfois d'une autre vers la base ; la troisième naissant après le calus, ordinairement unie postérieurement à l'extrémité de la première, souvent annexée vers la moitié de la longueur des étuis à une tache extérieure presque carrée ; la quatrième sur la gouttière.

Long. 6 à 8 mil $\frac{1}{2}$. — Larg. 4 mil. $\frac{1}{2}$ à 5 mil. $\frac{1}{2}$.

Patrie : Diverses parties de l'Europe.

Elle vit sur les pins ; j'en ai pris un exemplaire à Vernet-les-Bains, sur la montagne qui sépare la vallée de Vernet de celle de Sahorre, en face le village de Fuilla.

GENRE SOSPITA, MULSANT.

1. *Sospita trigrina*, LINNÉ.

Subhémisphérique. Noire, brune ou rousse, en dessus. Prothorax orné de chaque côté d'une bordure réniforme, de deux taches au milieu de la base, et d'une au bord antérieur, blanches.

Élytres parées chacune de dix taches de même couleur : les quatre antérieures en croix ; les six suivantes sur deux rangées transversales ; la dernière, terminale.

Long. 4 mil. $\frac{1}{2}$ à 6 mil. — Larg. 3 mil. $\frac{1}{2}$ à 4 mil $\frac{1}{2}$.

Patrie : La plupart des parties de l'Europe.

Je l'ai prise en battant les aunes sur les bords de la Tet et de la Basse.

GENRE MYRRHA, MULSANT.

1. *Myrrha octodecim guttata*, LINNÉ.

Ovale. Dessus du corps d'un roux ou fauve testacé foncé ou pâle. Prothorax paré latéralement d'une bordure lunulée et à la base de deux gouttes, jaunes ou blanches : une dorsale, au tiers :

trois transversalement placées vers le milieu ; deux, aux quatre cinquièmes ; une subterminale.

Long. 4 à 5 mil. — Larg. 2 mil. $\frac{1}{2}$ à 3 mil. $\frac{1}{2}$.

Patrie : Presque toute l'Europe.

Je l'ai prise sur les pins, sur les genevriers ; elle est commune.

GENRE CALVIA, MULSANT.

1. *Calvia quatuordecim guttata*, LINNÉ.

Brièvement ovale. Dessus du corps d'un roux fauve. Prothorax paré latéralement d'une bordure blanche. Élytres ornées chacune de sept gouttes blanches : une juxta-scutellaire ; trois disposées transversalement un peu après le quart de leur longueur ; deux aux trois cinquièmes ; une près de l'extrémité.

Long. 4 à 5 mil. $\frac{1}{2}$. — Larg. 3 mil. $\frac{1}{2}$ à 4 mil. $\frac{1}{2}$.

Cette espèce est assez commune ; je l'ai prise sur les chênes, les pins et principalement sur les aunes.

2. *Calvia decem guttata*, LINNÉ.

Subhémisphérique. Dessus du corps d'un roux jaune. Élytres ornées chacune de cinq taches blanches ou d'un blanc flave, assez grosses, la plupart subarrondies : Deux près de la base ; deux un peu après le milieu ; une presque carrée et subterminale ; les internes des deux paires un peu plus rapprochés de la suture, que les autres du bord externe.

Long. 5 mil. $\frac{1}{2}$. — Larg. 4 mil. $\frac{1}{2}$.

Patrie : l'Europe.

Je l'ai prise dans le bois de Meudon, près Paris sur des saules ; et sur les bords de la Tet, sur des aunes.

3. *Calvia bis-septem guttata*, SCHALLER.

Subhémisphérique ; d'un roux fauve, en dessus. Prothorax paré latéralement d'une bordure lunulée blanche. Élytres ornées chacune de sept taches subarrondies d'un blanc flave : Deux à la

base (l'externe souvent nulle); deux, obliquement situées (l'interne plus postérieure aux deux cinquièmes); deux autres un peu moins obliquement placées (l'interne plus postérieure aux trois cinquièmes); une, subterminale.

Long. 5 mil. $\frac{1}{2}$ à 6 mil. $\frac{1}{2}$. — Larg. 3 mil. $\frac{1}{2}$ à 4 mil. $\frac{1}{2}$.

Cette espèce est assez rare; je l'ai prise en battant de jeunes chênes, dans les environs de Vernet-les-Bains.

Second rameau.

Les Halyziates renferment quatre genres, ce sont :
1^o les Halyzia, Mulsant; 2^o les Vibidia, Mulsant; 3^o les Thea, Mulsant; 4^o les Propylea, Mulsant.

GENRE HALYZIA, MULSANT.

1. Halyzia sedecim guttata, LINNÉ.

Ovale; médiocrement convexe, et d'un roux jaune tendre, en dessus. Élytres munies d'un rebord large et subtranslucide; parées chacune de huit gouttes blanches: quatre près de la suture; une, apicale; deux, près du bord externe; une, sur le disque.

Long. 5 à 6 mil. — Larg. 4 à 4 mil. $\frac{1}{2}$.

Elle vit sur les sapins, les noisetiers; je l'ai prise à Vernet-les-Bains sur cet arbuste.

GENRE VIBIDIA, MULSANT.

1. Vibidia duodecim guttata, PODA.

Subhémisphérique; d'un roux jaune en dessus. Protorax paré latéralement d'une bordure blanche. Élytres, ornées chacune de six gouttes blanches: deux près de la suture (près de l'écusson et aux trois cinquièmes); deux liées au bord externe (sous l'épaule

et aux trois cinquièmes); une, discale (aux deux cinquièmes); une subterminale.

Long. 3 mil. $\frac{1}{2}$ à 4 mil. — Larg. 2 mil. à 2 mil. $\frac{1}{2}$.

Cette espèce est assez commune; elle se trouve sur les pins, les aunes. J'en ai pris un exemplaire à Vernet-les-Bains qui n'a que 1 mil. de longueur sur 1 mil. $\frac{1}{2}$ de large. Elle est beaucoup plus oblongue que le type; les taches sont proportionnellement plus grandes; la couleur est d'un roux très brillant; elle a, de plus, une petite tache noire entre les deux yeux.

GENRE THEA, Mulsant.

1. *Thea vigintiduo punctata*, LINNÉ.

Brièvement ovale; d'un jaune citron en dessus; ornée de cinq taches ponctiformes noires sur le prothorax, et de onze sur chaque élytre: trois le long du bord externe; une, petite, marginale, près de la seconde des précédentes; trois le long de la suture; quatre, longitudinalement sur le milieu; les trois antérieures de celles-ci en quinconce avec celles des rangées voisines, la postérieure plus éloignée, subterminale.

Long. 3 mil. $\frac{1}{2}$ à 4 mil. $\frac{1}{2}$. — Larg. 2 mil. $\frac{1}{2}$ à 3 mil. $\frac{1}{2}$.

Elle est commune partout; sur les plantes vivaces, dans les haies d'aubépines, sur les arbres.

GENRE PROPYLEA, Mulsant.

1. *Propylea quatuordecim punctata*, LINNÉ.

Brièvement ovale. Prothorax flave au moins en devant, sur les côtés et sur les parties latérales de sa base. Élytres flaves avec sept taches noires presque carrées, ou noires avec des taches jaunes. Épimères des médi et postpectus flaves. Base des cuisses, jambes, tarses et taches sur les côtés du ventre, d'un flave testacé.

Long. 3 mil. $\frac{1}{2}$ à 5 mil. $\frac{1}{2}$. — Larg. 3 mil. à 3 mil. $\frac{1}{2}$.

Patrie : Tout l'ancien continent.

Cette espèce est très commune sur les chênes; moins sur les peupliers.

Le dessin des élytres varie beaucoup, aussi sa synonymie est fort embrouillée.

QUATRIÈME BRANCHE.

Les Micraspires ne renferment que le genre *Micraspis*, Chevrolat.

1. *Micraspis duodecim punctata*, LINNÉ.

Subhémisphérique; flave en dessus. Prothorax orné de six points noirs : quatre en demi-cercle au devant de la base, et un près du milieu de chaque bord externe. Élytres à suture et à points noirs : quatre le long de la suture; un sur le calus; quatre formant près du bord externe une ligne longitudinale noueuse, en quinconce ou obliquement croisée.

Long. 3 mil. $\frac{1}{2}$. — Larg. 2 mil. $\frac{1}{2}$.

Patrie : L'Europe. Elle est très commune sur les bords des étangs, au pied des tamarix.

DEUXIÈME FAMILLE.

Les Chilocoriens forment deux genres : 1^o les *Chilocorus*, Leach; 2^o les *Exochomus*, Redtenbacher.

GENRE CHILOCORUS, LEACH.

1. *Chilocorus renipustulatus*, SCRIBA.

Dessus du corps d'un noir brillant, très convexe et subcomprimé. Tête noire. Élytres parées chacune sur leur disque d'une tache rouge en ovale transversal, occupant le tiers environ de la

largeur, et ordinairement moins distante de la suture que du bord externe. Dessous du corps noir, avec les côtés du premier arceau du ventre et tous les suivants rouges.

Long. 4 à 5 mil. — Larg. 3 mil. à 3 mil. $\frac{1}{2}$.

Ce genre est un de ceux qui se nourrissent de Gallinsectes, dans tous leurs états. Par un beau soleil de février, visitez les pêcheurs, vous trouverez leur tronc couvert de *Chilocorus renipustulatus*. D'après M. Mulsant, cet insecte serait peu commun et vivrait sur les aunes, les saules, etc.

2. *Chilocorus bipustulatus*, LINNÉ.

Dessus du corps noir, brillant, très convexe et subcomprimé. Tête rouge. Élytres parées transversalement, aux deux cinquièmes de la longueur, de trois taches rouges ou rougeâtres, ponctiformes, presque contiguës, et dont l'interne est beaucoup plus rapprochée de la suture que l'externe du bord extérieur. Dessous du corps noir; côtés et cinquième arceau du ventre d'un rouge fauve.

Long. 3 à 4 mil. — Larg. 2 mil. $\frac{1}{2}$ à 3 mil. $\frac{1}{2}$.

Se trouve sur les genévriers et autres végétaux. Elle serait plus commune que la précédente.

GENRE EXOCHOMUS, REDTENBACHER.

1. *Exochomus quadripustulatus*, LINNÉ.

Dessus du corps convexe et luisant, ordinairement noir, parfois brun ou d'un brun rouge, avec deux taches rouges ou orangées: l'une réniforme, embrassant à moitié le calus; l'autre, plus petite, subarrondie, près de la suture un peu après la moitié de la longueur; quelquefois entièrement d'un rouge fauve. Côtés du prothorax et de la base des élytres relevés en rebord.

Long. 4 à 5 mil. — Larg. 3 mil. $\frac{1}{2}$.

Cette espèce est commune sur les chênes. La variété à élytres rouges est plus rare. Le comte Dejean l'avait cataloguée sous le nom de *Chilocorus meridionalis*.

2. *Exochomus auritus*, SCRIBA.

Dessus du corps convexe et d'un noir bronzé, luisant. Côtés du prothorax et pieds d'un jaune orangé. Ventre en partie de la même couleur. Côtés du prothorax et de la base des élytres non relevés au rebord.

Long. 4 à 6 mil. — Larg. 2 mil. $\frac{1}{2}$ à 3 mil.

Patrie : L'Europe. Elle se trouve sur différentes sortes d'arbres. Je l'ai prise sur les pêcheurs, en compagnie du *Quadripustulatus* et du *Chilocorus renipustulatus*. Elle est assez commune.

TROISIÈME FAMILLE.

Elle est réduite, pour les espèces de France, au genre suivant :

GENRE HYPERASPIS, CHEVROLAT.

1. *Hyperaspis Hoffmanseggii*, MULSANT.

En ovale allongé, assez faiblement convexe et d'un noir brillant en dessus. Prothorax paré sur les côtés d'une bordure large et parallèle, d'un rouge jaune. Élytres obliquement tronquées à l'extrémité; ornées d'une tache orangée, subterminale, en ovale, transversal ou plutôt en forme de virgule transversale, liée d'une part au rebord externe et prolongée de l'autre au-delà de la moitié.

Long. 4 mil. $\frac{1}{2}$ à 5 mil. — Larg. 3 mil. $\frac{1}{2}$.

C'est l'*Hyperaspis marginella* du catalogue de Dejean. Cette espèce est assez rare; je l'ai prise sur les dunes de Canet. Elle est tout-à-fait méridionale et se trouve, d'après Mulsant, sur la luzerne (*Medicago officinalis*, Linné).

2. *Hyperaspis reppensis*, HERBST.

Ovale, obtusément arrondie à l'extrémité, médiocrement convexe et d'un noir brillant en dessus. Prothorax paré sur les côtés

d'une bordure large et parallèle, d'un rouge jaune. Élytres ornées d'une tache de même couleur, subterminale, en ovale transversal, de la moitié environ de la largeur, non liée au rebord externe.

Cette espèce est assez commune dans les endroits secs et arides.
Long. 2 mil. $\frac{1}{2}$ à 3 mil. $\frac{1}{2}$. — Larg. 2 mil. à 2 mil. $\frac{1}{2}$.

3. *Hyperaspis campestris*, HERBST.

Brièvement ovale, convexe et d'un noir brillant en dessus. Prothorax paré sur les côtés d'une bordure d'un rouge jaune, large, parallèle et n'aboutissant ordinairement à la base que d'une manière incomplète. Élytres obtusément arrondies à l'extrémité, souvent subangulaires à leur partie postero-externe, ornées presque aux deux tiers d'une tache subdiscale, punctiforme, rouge. Palpes maxillaires noirs.

Long. 3 mil. — Larg. 2 mil.

Cette espèce est très commune sous les plantes vivaces. Je l'ai prise en grand nombre sur les remparts entre la citadelle et le cimetière.

DEUXIÈME GROUPE.

Les Trichosomides comprennent trois familles :
1° les Epilachniens ; 2° les Scymniens ; 3° les Cocciduliens.

PREMIÈRE FAMILLE. — *Epilachniens*.

Cette famille comprend deux genres : 1° les Epilachna, Chevrolat ; 2° les Lasia, Hope.

GENRE EPILACHNA, CHEVROLAT.

1. *Epilachna Argus*, FOURCROY.

Presque gibbeuse ; pubescente et d'un fauve jaune en dessus. Élytres rétrécies à partir du tiers de leur longueur ; marquées

chacune de six points noirs : un sur le calus, un autre lié à l'écusson, les quatre derniers obliquement croisés, les deux premiers internes de ceux-ci disposés en ligne droite avec celui du calus.

Long. 7 à 7 mil. $\frac{1}{2}$. — Larg. 4 mil $\frac{1}{2}$ à 5 mil. $\frac{1}{2}$.

Cette espèce est très commune sur tout le littoral de la Méditerranée; elle vit, ainsi que sa larve, sur la *Momordica elaterium*. D'après Mulsant, elle vit sur la bryone (*Bryonia dioica*), et parfois sur l'ormeau. En juillet 1867 j'en ai pris un exemplaire sur un peuplier, sur les bords de la Tet.

2. *Epilachna chrysomelina*, FABRICIUS.

Subhémisphérique; pubescente et d'un fauve jaunâtre en dessus. Élytres rétrécies à partir des trois septièmes de leur longueur; marquées chacune de six taches ponctiformes noires : une sur le calus; une autre entre celui-ci et l'écusson; les quatre dernières obliquement croisées; les deux plus internes de celles-ci, disposées en ligne droite avec le milieu de l'intervalle de celles de la base.

Long. 7 à 8 mil. — Larg. 5 mil. $\frac{1}{2}$ à 6 mil.

Cette espèce est propre au littoral de la Méditerranée. Je ne l'ai jamais prise dans le département de l'Hérault où j'ai beaucoup chassé. Elle est très commune sur la *Momordica elaterium*, à Collioure, à Port-Vendres surtout dans les environs de l'établissement des bains. J'y ai récolté la larve et la nymphe. La larve ressemble beaucoup plus à celle de l'*Argus* qu'à celle de la *Lasia globosa*. Elle est deux fois plus grande que celle de cette dernière. Lors de son plus grand développement les épines, qui recouvrent son corps, en suivant les segments qui sont au nombre de douze, ont un millimètre de longueur; de chaque épine partent cinq à six petits dards qui lui donnent l'aspect d'un tout petit hérisson. Elle s'enroule, comme lui, au moindre mouvement que l'air imprime à la plante dont elle dévore les feuilles.

Ainsi que le prétend M. Mulsant, les variétés E et F à taches liées (*Coccinella elaterii*, Rossi), sont fort rares en France, du moins dans le département des Pyrénées-Orientales ; car, sur au moins cinq à six cents types, je n'ai pris que quatre variétés.

La nymphe de cette espèce diffère de l'argus en ce que les poils au lieu d'être noirs sont jaune paille ; et au lieu d'être parsemés, ils sont très épais et longs. On la trouve sous les pierres, sous les feuilles sèches tout près de la *Momordica*.

GENRE LASIA, HOPE.

1. *Lasia globosa*, SCHENEID.

Subhémisphérique, subarrondie postérieurement ; gibbeuse et pubescente en dessus. Tête d'un rouge fauve un peu livide. Élytres, soit de cette couleur et marquées de points noirs plus ou moins nombreux, soit noires, avec quelques espaces ou seulement l'extrémité d'un fauve rouge.

Long. 3 mil. $\frac{1}{2}$ à 4 mil. $\frac{1}{2}$. — Larg. 3 à 3 mil. $\frac{1}{2}$.

J'ai pris cette espèce sur la *Brionya dioica*, ainsi que ses variétés à élytres sans taches (la *Coccinella impunctata*, de Géer), et à élytres noires marquées de quatre petites taches d'un fauve rouge (la *Coccinella hæmorrhoidalis*, Fabricius). Ces variétés sont bien plus rares que le type ; j'ai pris trois des premières, et une seulement de l'*hæmorrhoidalis*.

Je ne connais pas la *Lasia meridionalis*, Mulsant.

SECONDE FAMILLE. — *Scymniens*.

Les Scymniens se divisent en deux branches : 1° les Platynaspiaires ; 2° les Scymniaires.

PREMIÈRE BRANCHE.

Les Platynaspiaires ne renferment qu'un seul genre : les Platynaspis.

1. *Platynaspis Villosa*, FOURCROY.

Brièvement ovale, obtuse postérieurement; médiocrement convexe, noire et pubescente en dessus. Élytres parées chacune de deux taches ou points d'un rouge jaune, placés l'un après l'autre sur le milieu de celles-ci : l'antérieur arrondi, plus grand, occupant du quart à la moitié de la longueur; l'autre, un peu oblique, des trois quarts aux cinq sixièmes.

Long. 2 mil. $\frac{1}{2}$ à 3 mil. — Larg. 2 à 2 mil. $\frac{1}{2}$.

Cette espèce se trouve sur les chênes et sous les plantes vivaces dans les endroits secs et arides. Je l'ai prise sur les remparts de la citadelle.

DEUXIÈME BRANCHE.

Les Scymniaires se divisent en deux rameaux : 1^o les Scymniates; 2^o les Rhizobiates.

Premier rameau.

Les Scymniates ne renferment qu'un seul genre :

GENRE SCYMNUM, KUGELANN.

1. *Scymnus nigrinus*, KUGEL.

Brièvement ovale; pubescent; entièrement noir, moins les antennes et les tarses qui sont d'un rouge brun. Élytres obtusément arrondies postérieurement.

Long. 2 à 2 mil. $\frac{1}{2}$. — Larg. 1 mil. $\frac{1}{2}$.

Cette espèce est assez commune sur les chênes; elle y vit aux dépens du Phylloxera du chêne; c'est sans nul doute la présence du Phylloxera qui attire sur cet arbre un aussi grand nombre de Coccinelliens.

2. *Scymnus pygmaeus*, FOURCR.

Brièvement ovale; pubescent. Élytres et abdomen entièrement

noirs. Pieds d'un rouge jaune (mâle); base des cuisses ordinairement obscure ou noire (femelle).

Long. 2 mil. — Larg. 1 mil $\frac{1}{2}$.

Cette espèce est peu rare dans toute la France.

3. *Scymnus marginalis*, Rossi.

Subhémisphérique; pubescent. Élytres noires, parées chacune d'une tache d'un fauve jaune, ordinairement en triangle, étendue sur le côté externe depuis l'angle huméral jusqu'aux deux cinquièmes de la longueur, mais parfois dilatée au point de couvrir toute la partie postérieure. Bouche, antennes, jambes, tarses et extrémité au moins des cuisses, d'un fauve jaune.

Long. 2 mil. — Larg. 1 mil. $\frac{1}{2}$.

Cette espèce est commune sur le chardon à petite fleur. La couleur des élytres varie du rouge au noir. Je l'ai prise aussi sur le chêne.

4. *Scymnus Apetzii*, MULSANT.

Brièvement ovale; pubescent. Élytres noires, ornées, peu après le sommet du calus huméral, d'une tache subarrondie, d'un fauve jaune. Cuisses intermédiaires et postérieures noires, au moins en très grande partie. Jambes et tarses d'un fauve jaune.

Long. 2 mil. à 2 mil. $\frac{1}{2}$. — Larg. 1 mil. $\frac{1}{2}$.

Cette espèce se trouve dans toute la France, sur différentes plantes vivaces.

5. *Scymnus Ahrensii*, KUSTER. (Inédit.)

Ovale; pubescent. Élytres marquées de points cycloïdes, plus gros que ceux du fond et presque striément disposés; noires, parées d'une tache d'un rouge jaune, subtriangulaire, couvrant le côté externe depuis les épaules jusqu'aux deux cinquièmes de la longueur, obtuse vers la suture qu'elle n'atteint pas. Pieds d'un rouge fauve, avec les cuisses postérieures noires au moins en grande partie.

Cette espèce, assez commune en Sicile, en Sardaigne et même en Toscane, a été prise dans le midi de la France. Je ne l'ai pas encore rencontrée dans les Pyrénées-Orientales.

Long. 3 mil. — Larg. 2 mil.

6. *Scymnus frontalis*, FABR.

Ovale ; pubescent. Élytres noires, très rarement immaculées, ordinairement ornées d'une tache rouge ou de deux taches libres longitudinalement réunies. Jambes, tarses et la presque totalité (mâle) ou le tiers apical (femelle) des cuisses d'un fauve jaune. (Mâle) tête entièrement rouge. (Femelle) tête noire, avec le labre rouge ou rougeâtre.

Long. 2 mil. — Larg. 1 mil. $\frac{1}{2}$.

Cette espèce vit sur le chêne et sur l'ormeau principalement.

7. *Scymnus quadrilunulatus*, ILLIG.

Ovale ; médiocrement convexe ; pubescent ; noir en dessus, paré sur chaque élytre de deux taches orangées : l'antérieure oblique, rétrécie dans son milieu ; la postérieure transversale, irrégulière, sublunulée. Bouche et majeure partie au moins des pieds, d'un fauve jaune. Plaques abdominales subterminales.

Long. 1 mil. $\frac{1}{2}$. — Larg. $\frac{1}{2}$ mil.

Cette espèce est commune sur le chêne et sur l'aubépine.

8. *Scymnus biverrucatus*, PANZ.

Ovale, pubescent ; noir. Élytres parées d'une tache ronde d'un fauve jaune, située sur leur milieu, un peu après la moitié de leur longueur. Jambes et tarses d'un fauve livide. Plaques abdominales atteignant les quatre cinquièmes de l'arceau.

Long. 4 mil. — Larg. 2 mil.

Vit sur le hêtre ; assez rare.

9. *Scymnus Redtenbacheri*, MULSANT.

En ovale allongé ; pubescent et noir, en dessus. Élytres parfois

avec une bande d'un brun rougeâtre ou d'un fauve jaune dans leur milieu. Bouche, jambes et tarses d'un fauve jaune.

Long. 1 mil. — Larg. $\frac{1}{2}$ mil.

Cette espèce est assez rare; je l'ai prise en battant sur les saules.

10. *Scymnus fasciatus*, FOUR.

Subhémisphérique; pubescent. Prothorax d'un rouge fauve, au moins sur les côtés; bispinueux postérieurement près de l'écusson. Élytres d'un rouge fauve, souvent parées chacune d'une bordure noire dans leur périphérie, et d'une bande transversale de même couleur dans le milieu, ou n'offrant parfois de celles-ci que des traces peu ou point marquées. Plaques prolongées jusqu'aux trois quarts au moins de l'arceau.

Long. 2 mil. — Larg. 1 mil. $\frac{1}{2}$.

Cette espèce est assez commune; je l'ai prise sur le chêne et sur l'ormeau.

11. *Scymnus arcuatus*, ROSSI.

Ovale; pubescent. Prothorax d'un blanc flave, au moins sur les côtés. Élytres noires ou brunes, parées chacune de deux arcs blanchâtres concentriques, unies par leur partie postérieure à la suture et dirigées ensuite en avant; quelquefois roussâtres avec un point noir vers la moitié de la suture. Antepectus et pieds d'un flave roussâtre. Plaques abdominales arquées, presque liées au bord de l'arceau.

Long. 1 mil. $\frac{1}{2}$. — Larg. 1 mil.

M. Mulsant a pris cette espèce dans un petit bois de chênes. Il la donne comme rare en France; je l'ai pourtant prise en grand nombre mais sur le grenadier seulement, c'est-à-dire dans le Midi. J'en ai pris un exemplaire à Vernet-les-Bains, en battant sur l'épine noire.

12. *Scymnus abietis*, PAYK.

Ovale; assez longuement pubescent et entièrement d'un roux

blond en dessus, sauf les yeux qui sont d'un brun noir. Dessous du corps moins clair, surtout sur la poitrine. Plaques abdominales prolongées jusqu'aux deux tiers ou un peu plus de l'arceau.

Long. 2 mil. — Larg. 1 mil. $\frac{1}{2}$.

Cette espèce vit sur les sapins ; je l'ai prise sur le chêne.

13. *Scymnus capitatus*, FABR.

Brièvement ovale ; pubescent. Tête, cinquième arceau du ventre et pieds d'un rouge jaune ou livide, sauf la base des quatre cuisses postérieures des femelles. Élytres noires, avec l'extrémité parée d'une bordure d'un rouge jaune, parfois peu distincte chez la femelle.

Long. 2 mill. — Larg. 1 mill. $\frac{1}{2}$.

J'ai pris cette espèce sur les bords de la Tet. Je l'ai prise aussi à Vernet-les-Bains, en battant sur les chênes. Mulsant la dit peu commune.

14. *Scymnus analis*, FABR.

Ovale ; pubescent ; noir, subsemicirculairement sur le tiers médiaire et postérieur du prothorax, obliquement des deux tiers aux quatre cinquièmes postérieurs des élytres, sur la poitrine et le premier segment du ventre ; d'un jaune rouge sur le reste. Plaques abdominales en arc obtus, à peine prolongées jusqu'aux trois quarts de l'arceau.

Long. 2 mill. — Larg. 1 mill. $\frac{1}{2}$.

Cette espèce doit se trouver sur les montagnes élevées du département ; je ne l'ai pas encore prise.

15. *Scymnus Binotatus*, CHARLES BRISAUT.

D'une forme ovale assez courte ; assez densément couvert d'une pubescence pas très courte, d'un gris blanchâtre.

Tête transversale, à ponctuation fine, pas trop serrée. Yeux noirs. Palpes et antennes d'un testacé ferrugineux. Corselet transversal plus de deux fois plus large que long, rebordé sur

les côtés, très finement au bord postérieur, légèrement arrondi latéralement, assez fortement rétréci en avant; surface convexe, couverte d'une ponctuation fine et assez serrée. Écusson triangulaire, ferrugineux. Élytres plus de trois fois plus longues que le corselet et plus larges que lui à leur base, élargies sur les côtés, leur plus grande largeur avant le milieu, arrondies ensemble à l'extrémité; épaules avec un calus assez saillant; surface assez convexe, couverte d'une ponctuation fine et assez serrée, mêlée de quelques points plus forts; d'un jaune testacé, avec une grande tache triangulaire ferrugineuse à leur base, partant des épaules et aboutissant environ au quart de la suture; elle se prolonge étroitement le long de cette dernière, souvent jusqu'à l'extrémité; les côtés latéraux sont aussi quelquefois plus ou moins ferrugineux; après le milieu, à quelque distance de la suture, on remarque une petite tache transversale noire. Dessous du corps ferrugineux, avec la poitrine et la base de l'abdomen noirâtres, couvert d'une ponctuation fine et serrée, et revêtu d'une pubescence grisâtre assez courte et assez serrée; plaques abdominales incomplètes, légèrement courbées, atteignant à plus des deux tiers du premier arceau ventral; le point où s'oblitére la plaque abdominale se trouve près du bord extérieur de l'abdomen.

C'est M. Marquet, naturaliste à Toulouse, qui a découvert cette jolie petite espèce, sur des cyprès des environs de Béziers. J'en ai pris plus tard quelques exemplaires dans la même localité et un seul individu à Perpignan, en battant sur les cyprès de la Pépinière.

Cette espèce paraît fort rare, et son habitat est assez extraordinaire pour un insecte entomophage.

16. *Scymnus hæmorroidalis*, HERBST.

Ovale; pubescent; noir, avec les côtés plus ou moins largement et souvent la partie antérieure du prothorax, transversalement le tiers postérieur des élytres, l'anus et les pieds d'un rouge jaune ou

d'un rouge fauve. Plaques abdominales en arc subsinueux au côté externe, à peine prolongées jusqu'aux trois quarts de l'arceau.

Long. 2 mill. — Larg. 1 mill. $\frac{1}{2}$.

Assez commun sur le chêne et l'ormeau.

17. *Scymnus ater*, KUGELANN.

Ovale; médiocrement convexe, noir et pubescent. Antennes, tarsi et quelquefois jambes d'un rouge brun. Élytres rétrécies à partir du tiers, chargées d'un calus huméral saillant. Plaques abdominales en angle postérieurement dirigé, prolongées jusqu'aux deux tiers.

Long. 1 mill. — Larg. $\frac{1}{2}$ mill.

Je n'ai pas pris cette espèce qui paraît fort rare; elle a été trouvée dans les environs de Lyon.

18. *Scymnus discoideus*, SCHNEID. Inédit, ILLIGER.

Ovale; pubescent. Élytres fauves, avec une bordure noire, soit embrassant toute la périphérie de chacune d'elles, soit interrompue, soit réduite à la base et à la suture, soit même nulle; plaques abdominales atteignant ou dépassant à peine les deux tiers de l'arceau.

Long. 1 mill. $\frac{1}{2}$. — Larg. 1 mill.

J'ai pris cette espèce à Vernet-les-Bains, sur les pins de la route de Sahorre.

19. *Scymnus fulvicollis*, MULSANT.

Brièvement ovale; pubescent, noir: labre, menton, prothorax, antepectus et pieds d'un fauve rouge. Élytres postérieurement en ogive; fortement ponctuées. Plaques abdominales atteignant à peine les deux tiers de l'arceau.

Long. 1 mill. — Larg. $\frac{1}{2}$ mill.

Je n'ai jamais pris cette espèce qui paraît vivre sur les charmes. Elle a été prise dans le département de l'Aude.



20. *Scymnus minimus*, PAYK.

Subhémisphérique; pubescent, noir : labre, antennes, palpes, jambes et tarses d'un flave fauve ou d'un fauve livide. Plaques abdominales ogivales, dépassant à peine la moitié de l'arceau.

Long. 1 mill. $\frac{1}{2}$. — Larg. 1 mill.

Cette espèce se trouve dans le nord de la France; elle peut se rencontrer sur nos hautes montagnes.

21. *Scymnus rufipes*, CHARLES BRISOUT.

D'une forme ovale, assez courte et assez large, médiocrement convexe; couvert d'une pubescence grise, courte et assez serrée, mi-redressée. Tête transversale, d'un ferrugineux obscur, couverte d'une ponctuation très fine et écartée. Bouche, palpes et antennes testacés. Corselet transversal, à son bord antérieur un peu plus large que la tête avec les yeux, élargi d'avant en arrière en ligne légèrement courbe, angles postérieurs obtus, bord postérieur en arc, noir avec le bord antérieur d'un brun ferrugineux; couvert d'une ponctuation fine et assez serrée. Élytres moins de trois fois aussi longues que le corselet, un peu plus longues que larges, arrondies sur les côtés et à l'extrémité; épaules avec un calus huméral distinct, couvertes d'une ponctuation assez forte et assez serrée; sur la partie antérieure du disque avec quelques vestiges d'impressions longitudinales en forme de stries, et vers les trois quarts postérieurs de chaque élytre, on remarque sur le disque une transparence rougeâtre. Dessous du corps noir avec le bord du dernier segment abdominal ferrugineux. Plaques abdominales complètes, larges, arrondies postérieurement, prolongées presque jusqu'au bord postérieur du premier arceau ventral, et atteignant par la partie basilaire de leur bord externe le côté latéral de l'abdomen; courtes, d'une ponctuation un peu plus forte, mais moins serrée que celle des bords latéraux du premier arceau ventral. Pattes d'un rouge ferrugineux; cuisses en ellipse un peu allongée.

Voisin du *Capitatus* femelle; s'en distingue par sa taille un peu moindre, sa forme moins large, son aspect moins brillant, sa ponctuation plus serrée et moins forte, son calus huméral moins saillant, ses pattes rouges et ses plaques abdominales plus larges, arrondies au côté externe.

Trouvé à La Nouvelle, près de Narbonne.

22. *Scymnus atricapillus*, CHARLES BRISOUT.

D'une forme ovale, assez large, couvert d'une pubescence blanchâtre, brillante, mi-redressée, courte et peu serrée. Tête subcarrée, noirâtre, à ponctuation extrêmement fine et écartée. Bouche, palpes et antennes testacés. Corselet transversal plus large que la tête au bord antérieur, fortement élargi d'avant en arrière, en ligne à peu près droite; angles postérieurs presque droits, bord postérieur dirigé en arrière en angle très ouvert ou en arc; ferrugineux avec le milieu du disque un peu plus obscur, couvert d'une ponctuation extrêmement fine et peu serrée. Élytres plus larges que le corselet, convexes, plus de trois fois plus larges que le corselet, un peu obtusément arrondies à l'extrémité, ferrugineuses avec la suture plus ou moins noirâtre dans sa partie médiaire; couvertes d'une ponctuation assez forte et un peu écartée; épaules avec un calus distinct. Dessous du corps noirâtre avec le dessous du corselet et l'extrémité de l'abdomen d'un rouge ferrugineux. Plaques abdominales complètes, prolongées un peu au-delà des deux tiers de la longueur de l'arceau, arrondies et atteignant par la partie basilaire de leur bord externe un peu au-delà des hanches postérieures; couvertes d'une ponctuation plus forte que celle du premier segment abdominal, sans ponctuation vers sa partie postérieure. Pattes ferrugineuses; cuisses en ellipse allongée.

De la forme du *Fulvicollis*; s'en distingue par sa couleur, ses élytres plus larges, sa ponctuation moins forte, moins profonde,

NOTE

SUR UNE INSCRIPTION ROMAINE DE CORNELLA DU BERCOL

Par M. Alart, membre résident.

On vient de découvrir, en faisant des réparations dans une chapelle de l'église de Cornella du Bercol, une inscription romaine qu'il faut ajouter aux sept échantillons de l'espèce que possède notre département. On ne saurait trop faire ressortir l'inconcevable pauvreté de monuments de ce genre, découverts jusqu'ici, dans un pays que les Romains ont occupé pendant plus de cinq cents ans. « Dans ce petit nombre, dit M. de Bonnefoy, « deux sont intéressants, l'inscription de Saint-André de « Sorède laissée par les *Decumani Narbonenses*, et celle « de Theza, un des rares monuments relatifs aux percepteurs de l'impôt du quarantième dans la Gaule. La « colonne de Saint-Hippolyte est une colonne milliaire, « sans doute, mais dépourvue malheureusement de marque numérale. Le marbre de *Polybius* (à Angostrina) « est votif, celui de *Rustica* (à Theza) funéraire; les sigles « de la dalle du Puig de Tallafarro (près de la tour de « Madeloch) demeurent un mystère; les plombs votifs « des Bains d'Arles ne sont pas moins hiéroglyphiques. »

La nouvelle inscription de Cornella ne serait peut-être pas la moins intéressante de la collection, mais malheureusement nous n'en avons qu'un très court fragment, « le mot de la fin, » et tout le commencement, qui aurait pu donner le sens de ce qui nous reste, semble détruit pour toujours.

La partie restante de la pierre qui portait l'inscription a la forme d'un cippe, c'est-à-dire d'une colonne carrée assez semblable à nos bornes kilométriques ; c'est une pierre de grès commun et facile à décomposer, comme celle de l'autel d'Angostrina, et le tout a été fortement maltraité par le frottement et par d'autres accidents. Il ne reste qu'une partie des deux dernières lignes de l'inscription : l'écriture, en belle majuscule romaine, est presque entièrement effacée à la fin de chaque ligne, et voici tout ce qu'on peut y lire d'une manière sûre :

LAE I^{II}.....
CANAB.....

La haste du τ de la seconde ligne est formée avec la troisième barre de la lettre N, et la lettre B est suivie de quelques traits qui peuvent appartenir aux lettres R ou E. On distingue d'ailleurs, à la fin de chaque ligne, les traits de deux ou trois lettres qu'il est impossible de déchiffrer et que nous marquons par des points.

Ce reste d'inscription occupe l'extrémité supérieure de la colonne, et le haut de la première lettre (L) a même été enlevé, bien que la lecture n'en soit pas douteuse. Au-dessous de la seconde ligne, il y a de la place pour huit ou dix lignes qui n'ont jamais été gravées, et le tout se termine en bas par un léger rebord sculpté qui marque la base du monument. Nous n'avons donc ici que la partie inférieure d'une colonne dont la partie supérieure a disparu, et malheureusement la séparation de la pierre en deux tronçons date de loin, car celui qui subsiste est légèrement creusé en forme de cuvette, immédiatement au-dessus des premières lettres, et il est probable que,

pendant de longs siècles du moyen-âge, il a dû servir de support à quelque bénitier dans l'église où il vient d'être retrouvé. Ce n'est pas là, d'ailleurs, le seul accident subi par ce modeste monument, car M. le colonel Puiggari présume avec toute raison que la pierre a été sciée à gauche des lettres L et C, de sorte que l'inscription peut être complétée de la manière suivante :

[A]LAE I^{VI}....

..CANTABR[ORVM].

Ce serait donc un monument votif élevé par quelque soldat « de la quatrième aile » de la légion « des Cantabres. » Cette interprétation et la forme des lettres rapporteraient cette inscription au premier siècle de notre ère.

Le lieu de Cornella, dont le nom (*Cornelianum*) indique évidemment un ancien domaine de l'importante et nombreuse famille Cornelia, est mentionné dès le IX^e siècle, et son dernier seigneur, Raymond de Cornella, fit vente de son castel et des droits qu'il avait sur ce village à l'hôpital des pauvres de Perpignan, le 5 des calendes d'août 1205. L'église paroissiale sous l'invocation de Saint-Christophe, est aussi mentionnée dès l'an 1087. Enfin, l'ancienne voie romaine de Ruscino à Iliberri, si elle ne passait pas à Cornella, ne pouvait guère en être écartée que d'un kilomètre tout au plus à l'est.

Nous ne terminerons pas cette note sans exprimer le vœu que ce débris soit recueilli et conservé au musée de la ville de Perpignan, ou plutôt dans le cloître d'Elne dont l'admirable musée, récemment enrichi de trois objets précieux pour l'histoire de l'art dans notre pays, ne possède cependant rien d'aussi ancien que le fragment que nous venons de signaler.

8 avril 1870.

NOTES HISTORIQUES
SUR LA PEINTURE
ET LES PEINTRES ROUSSILLONNAIS

Par M. Alart, membre résident.

La Société des Pyrénées-Orientales donna un jour comme sujet de concours l'*Histoire des Beaux-Arts en Roussillon*, mais cette question resta malheureusement et devait rester sans réponse, et il est facile de s'expliquer ce silence, quand on songe seulement au manque presque complet de publications descriptives ou de documents mis au jour sur ce sujet intéressant. L'histoire de nos monuments religieux ou civils, pour ne prendre que cette branche des beaux-arts, ne pourra être connue et avoir un sens et quelque intérêt, que lorsque l'on aura fait l'histoire des communautés religieuses ou autres qui les ont élevés, et dieu sait ce qui reste encore à faire avant que nous connaissions les annales, on pourrait presque dire l'existence elle-même, de la plupart des communautés, corporations et établissements de diverses sortes, qui ont été les premiers et presque les seuls propagateurs et protecteurs des beaux-arts dans l'ancien pays de Roussillon.

L'histoire de l'architecture et de la sculpture se fera surtout par la description et l'étude des nombreux monuments et débris qui en existent encore, et nous avons la conviction que, pour cette partie, la publication des documents écrits n'apportera quelques secours utiles qu'à partir du ^{xv}^e siècle seulement; car, jusqu'à cette époque, les actes ne désignent guère les architectes et sculpteurs que sous les noms de *maîtres d'œuvre*, *lapicides*, *peyrers* et *fusters*, sans les distinguer des simples artisans ou ouvriers maçons, tailleurs de pierre ou menuisiers ordinaires.

L'histoire de la peinture serait au contraire très difficile à traiter au moyen des spécimens qui en existent encore, car ils sont extrêmement rares pour les siècles reculés, et souvent on n'en saurait même déterminer l'époque et l'origine; ils ne portent presque jamais de date ni de signature, de sorte qu'on aurait une bien triste idée de cette branche de l'art en Roussillon si on devait la juger d'après les quelques débris qui s'en sont conservés. Ces débris, il y a sans doute grand intérêt à les signaler et à ne pas les laisser anéantir; mais, nous le répétons, on n'en pourrait pas faire aujourd'hui l'histoire, et c'est la publication des anciens documents écrits qui pourra seule l'éclairer. Or, nous sommes, sous ce rapport, plus favorisés que pour l'histoire monumentale, car, dès le ^{xiii}^e siècle, nos documents donnent aux peintres le titre de *pictor* ou *pinctor*, qui les distingue parfaitement de tous les autres artistes ou artisans, et nous nous empressons d'ajouter que, pour la peinture, les détails abondent dans nos anciens actes notariés, surtout à partir de l'an 1350. C'est là principalement que

nous avons recueilli des renseignements souvent très étendus sur la série des peintres roussillonnais, ou du moins ayant vécu et travaillé en Roussillon, et sur les procédés de l'art depuis l'an 1260 jusqu'à nos jours⁽¹⁾.

Il est vrai que, pour le ^{xiii}e siècle et pour toute la période des rois de Majorque, nos renseignements ne contiennent guère autre chose que des dates, des noms propres ou des notes biographiques. Mais ces renseignements ne seront pas tout-à-fait dénués d'intérêt, car ils établiront au moins l'existence et la succession non interrompue en Roussillon d'un certain nombre d'artistes peintres, et peut-être serviront-ils un jour à faire reconnaître l'origine d'œuvres déjà signalées ou qui pourront être retrouvées et dont les auteurs sont aujourd'hui inconnus.

Peut-être aussi craindra-t-on que nous ne donnions ici comme artistes peintres, de simples ouvriers ou peintres en bâtiments, qui n'auraient fait alors comme aujourd'hui que de la peinture au mètre, et nous devons une explication à cet égard. Nous n'avons certes pas

(1) Nous avons souvent entendu dire qu'il avait existé dans les archives de la commune de Perpignan un *Livre* dit *des Peintres* contenant les *œuvres de maître* des peintres de la ville. Il existait en effet, à Perpignan, une corporation de peintres dont l'origine remontait peut-être au commencement du ^{xiv}e siècle et qui fut réorganisée le 11 juin 1630. On y était admis, comme dans les autres corporations, par diverses preuves d'aptitude ou de connaissances et surtout par la composition d'un *chef-d'œuvre*, mais ces chefs-d'œuvre ne demeuraient pas au siège de la corporation et il est fort douteux que celle-ci en conservât même un dessin dans ses archives. Aussi n'avons-nous jamais pris au sérieux la prétendue tradition du *Livre des peintres* de Perpignan et, s'il a existé quelque document de ce genre, ce ne pouvait être qu'un recueil de dessins ou d'essais de quelque peintre en renom ou de quelque amateur et, dans tous les cas, il ne saurait remonter bien loin, car les statuts de la corporation des peintres reconstituée en 1630, n'en font aucune mention.

besoin de dire que nous ne prétendons nullement donner comme artistes de talent tous ceux que nous citerons ici et dont les œuvres nous sont d'ailleurs inconnues ; mais on peut tenir pour certain que tous étaient ce que nous appelons des artistes peintres. Tout le monde sait qu'au moyen-âge et longtemps après, puisqu'il en était encore de même en France à la fin du xv^e siècle, la limite qui sépare l'artiste de l'ouvrier n'était pas tracée, et le même homme qui ornait de peintures historiques ou religieuses les châteaux et les églises, se livrait en outre à toute espèce de travaux de décoration, même à ceux d'un travail purement matériel, tels que peintures de portes, plafonds et autres boiseries, écussons, armoiries, armures, boucliers, freins, selles et autres harnachements de chevaux pour fêtes ou tournois, etc. Le métier du peintre avait d'ailleurs à cette époque des rapports fréquents et intimes avec les métiers d'armurier et de sellier, et l'on verra que pendant toute la période du royaume de Majorque, presque tous les peintres de Perpignan avaient dans leur ouvroir un atelier de *peinture*, de *sellerie* et de *freneria*. Tous ces travaux, aujourd'hui séparés, constituaient alors le métier ou les métiers (*ministeria*) d'un seul individu qui les transmettait ordinairement ainsi que son ouvroir à son fils ou à ses parents, comme on le faisait pour les autres métiers. Au xiii^e siècle les peintres de Perpignan semblent avoir été tous fixés dans le quartier du *Puig* où les artisans de divers métiers s'étaient également établis à partir de l'an 1242 ; mais au xiv^e siècle, et dès l'an 1317, on les trouve tous dans la rue de la *Freneria*, paroisse de la Real, où toute la corporation avait encore sa résidence au siècle suivant.

**Des anciennes signatures ou dates artistiques
en Roussillon.**

Les plus anciennes peintures aujourd'hui existantes ou signalées en Roussillon, celles de la petite église de Saint-Martin de Fonollar, sont rapportées au ^{xii}^e siècle par M. de Bonnefoy; mais elles sont sans date ni signature, et il n'est guère possible d'en déterminer l'époque que par les caractères archéologiques de leur composition et par la forme des lettres des inscriptions qui s'y trouvent. Ce n'est pas que, dès cette époque, les artistes architectes, peintres et sculpteurs n'eussent généralement l'habitude de dater et de signer leurs œuvres; mais malheureusement, ces indications se trouvaient souvent dans la partie la moins apparente de leur œuvre, à l'angle d'un chapiteau, sur le rebord d'une moulure, quelquefois sur une pièce détachée de l'ensemble de la composition et la plus exposée à des dégradations, lorsque le monument lui-même n'a pas péri en entier.

Ainsi l'on peut citer comme date de monuments d'architecture ou de sculpture du ^{xi}^e siècle en Roussillon, l'inscription qui accompagne les sculptures du linteau de l'église de Saint-Genis des Fontaines (1020) :

*Anno videsimo quarto reemante Rotherto rege
Wilielmus gratia dei aba ista opera fieri iussit
in onore sancti Genesii cenobii que vocant Fon-
tanus.*

On peut citer aussi comme signature, une colonne des plus hautes fenêtres de la façade de l'église du monastère d'Arles portant l'inscription suivante :

*Amelivs Marrellvs monacvs Clodesindvs pres-
biter qui hoc fecerunt,*

que M. de Bonnefoy rapporte à l'époque de la première consécration de cette église, en 1046, ou bientôt après.

Les beaux travaux d'architecture et de sculpture des monastères de Cuxa et de Serrabona, qui sont probablement de la fin du XI^e siècle, ne portent aucune date inscrite ni aucun nom d'artiste, et il faut présumer que ces indications se trouvaient contenues dans quelque partie de ces monuments aujourd'hui détruite.

Au reste, les artistes du XI^e siècle ne se contentaient pas d'inscrire leur nom sur leurs œuvres, ils y ajoutaient quelquefois leur portrait ou une figure qui était censée en tenir lieu. Il existe dans l'église abbatiale de Tournus (Saône-et-Loire), consacrée le 29 août 1019, un petit monument sculpté représentant, en bas-relief, un personnage revêtu d'une saie, qui semble bénir de la main droite, tandis que de la gauche il s'appuie sur un marteau. Il est accompagné d'une inscription ainsi conçue : *Gerlannus abbate isto monasterium e i l e*. Ces quatre dernières lettres sont encore inexplicables, mais on pense que le personnage représenté n'est autre que *Gerlannus*, maître de l'œuvre, lequel tient son marteau au repos et semble bénir son église, comme pour indiquer qu'elle est parfaite et consacrée ⁽¹⁾. Il existe également dans l'église de Saint-Ouen-de-Rots en Normandie, un petit monument qui représente, sous deux arcades, un prélat mitré bénissant, et un personnage armé d'un marteau. L'on peut soupçonner qu'il s'agit ici d'un artiste et d'un évêque ou abbé consécrateur ⁽²⁾. Les représentations

(1) *Bulletin monumental*, année 1872, page 87.

(2) *Bulletin monumental*, année 1871, page 432.

analogues n'étaient pas tout-à-fait inconnues en Catalogne, et Villanueva a reproduit une intéressante inscription du cloître de Saint-Cucufat en Vallès, qui se construisait au commencement du XI^e siècle, d'après une vente faite par l'abbé en 1013, *ut ex eorum precio*, dit l'acte, *edificarent ipsa claustra quod habebant inchoata*. L'inscription gravée à l'un des angles du cloître est ainsi conçue :

*Hec est Arnalli sculptoris forma Gatelli
qui claustrum tale construxit perpetuale,*

et ces deux vers désignent sans doute le portrait ou l'image du sculpteur Arnald Gatell ou Cadell, constructeur du cloître, existante en effet sur un bas-relief d'un chapiteau voisin qui représente un ouvrier travaillant à un chapiteau ⁽¹⁾.

Pour le XIII^e siècle, nous connaissons en Roussillon les deux inscriptions inexpliquées jusqu'à ce jour, qu'on voit gravées, l'une au cloître d'Elne, auprès de la statue en bas-relief d'un évêque et que nous lisons *R. f. hec opera d. Bia.*; l'autre sur un marbre du prieuré de l'Eule, portant à la gauche de la figure de Ferrer du Soler, chevalier décédé le 16 des kalendes de janvier 1205, son épitaphe, et à sa droite, sur le biseau qui part du cadre et vient s'amortir contre les vêtements, des caractères que nous lisons de la manière suivante : *R. d. Biaia me feci (fecit ?). mazestre*. D'après des considérations qui pourront être développées ailleurs, la première pierre appartenait à la sépulture d'un évêque d'Elne nommé *Raymond* et dont l'existence ne nous est révélée que par

(1) *Viaje literario*, tome XIX, page 27.

un acte du 8 des ides de janvier 1202, et l'inscription qu'elle porte peut se traduire par *R. a fait cette œuvre. de Bianya*. Ce n'est qu'une signature artistique. La seconde peut se traduire par : *R. de Bianya me fit maître*. Raymond de Bianya gravait le latin comme il le savait, et nous considérons même sa seconde signature comme rédigée en langue vulgaire ; quant au texte, il l'insérait comme il le pouvait, en le complétant après coup, selon l'espace plus ou moins grand qui restait à sa disposition. Ainsi, sans admettre en aucune façon que cet artiste eût conçu, avant de le graver, le texte complet de la signature qu'il devait mettre à son œuvre de l'évêque Raymon^d, il commença par mettre d'abord, ainsi que c'était assez l'usage à cette époque, son simple prénom : *Raymond a fait cette œuvre*, et ce ne fut que pour remplir la seconde ligne qu'il mit après coup et en abrégé son nom de famille ou d'origine : *(R.) de Bianya*. De même, pour l'épithaphe de Ferrer du Soler, il ne mit d'abord que sa signature avec nom et prénom *Raymond de Bianya m'a fait*, en y ajoutant ensuite, pour remplir les lignes qui restaient, la qualification de *maître* qui aurait dû précéder le tout. Il ne faut chercher ici ni intervention fantaisiste ni exercice de style, mais l'expression naïve d'additions ou de surcharges faciles à comprendre chez un artiste du XIII^e siècle mieux exercé à manier le ciseau et le marteau qu'à composer de belles phrases.

Les signatures ou mentions d'artistes deviennent beaucoup plus fréquentes à partir du XIII^e siècle. Villanueva cite l'inscription tumulaire de Pierre de Penyafreita, maître d'œuvre de la cathédrale de Lerida, encore existante à l'entrée du cloître :

*Anno Dñi .m. cc. Lxxx. vi. xi. kal. octobris obiit
Petrus de Pennafreita magister operis huius
ecclesie, etc.*

Une inscription gravée sur bois, au-dessus d'une stalle de l'ancien chœur de la cathédrale d'Elne, portait une inscription de l'an 1294, ainsi conçue :

*Anno Domini .m. cc. xc. iiii. iii. idus septembris
Bartholomeus cum duobus filiis de
Perpiniano fecit partem istam chori.*

Les autres œuvres de ce *Barthélemi de Perpignan* nous sont inconnues, mais nous ne croyons pas nous tromper en pensant que c'est le même sculpteur qu'un certain *Berengarius Bartholomei fusterius* que nous trouvons à Perpignan en 1280.

Les dates et les signatures abondent à partir du *xiv^e* siècle et, pour ne pas sortir de la sculpture, bornons-nous à rappeler l'inscription de maître *Jacques Cascall de Berga*, auteur du rétable en marbre blanc de l'autel principal de l'église de Cornella de Conflent :

*[Anno Dñi M] ccc xl v. idibus madii fuit istud
retrotabulum completum per magistrum Iaco-
hum Cascalli de Berga, etc.*

Peintures murales de Saint-Martin de Fonollar.

(*xii^e* siècle.)

M. de Bonnefoy a le premier signalé et décrit les peintures murales qui ornent aux quatre cinquièmes le développement du chevet, de la voûte et des parois latérales de ce qui était autrefois l'abside de l'église de Saint-Martin de Fonollar. Notre éminent archéologue les attribue au *xii^e* siècle et, bien qu'elles aient souffert du

temps et de la main des hommes surtout, il en reste assez pour faire bien comprendre l'ensemble de la composition. Un tiers de la voûte est occupé par la représentation de Dieu le fils, accompagné des quatre évangélistes; à droite et à gauche de ce tableau central, sont assis quatorze personnages couverts d'amples vêtements et les yeux tournés en haut, vers l'image du Sauveur. Sur la paroi verticale, du côté de l'évangile, la mort de la sainte Vierge (?) et celle de saint Joseph (?): la peinture est très altérée. Du côté de l'épître, les rois mages conduits par l'étoile; ailleurs, la sainte Vierge assise dans une auréole en losange, les mains élevées, et dans le bas, l'adoration des bergers⁽¹⁾. Tout porte à considérer comme sûre la date attribuée à ces peintures par M. de Bonnefoy; quant à leur origine, nous devons rappeler qu'au ^{xiii}^e siècle, l'église de Saint-Martin était encore une dépendance de l'abbaye d'Arles qui y avait établi une cellule dès le ^{ix}^e siècle, et il faut bien croire qu'à l'époque où l'on ornait ainsi cette modeste chapelle, l'église de l'abbaye et ses autres dépendances devaient déjà avoir des peintures semblables ou plus importantes.

Peintres qui ont vécu ou travaillé en Roussillon
sous les Rois de Majorque
(1261—1344).

I. — Maître Alexandre.

C'est encore M. de Bonnefoy qui a découvert dans l'église de l'ancienne abbaye de Saint-Genis, dans la chapelle dite de Notre-Dame de Montserrat, le nom de

(1) *XII^e Bulletin de la Société des Pyr.-Or.* 1860, page 41.

cet artiste et un de ses tableaux dont il a donné la description⁽¹⁾.

Nous ne sommes pas en état de décider par des considérations archéologiques la question de date de cette peinture, car les moyens de comparaison nous manquent en Roussillon en fait d'œuvres de peinture du XIII^e siècle; mais nous pensons que le tableau de maître Alexandre doit être rapporté à la première partie du règne de Jacques 1^{er} de Majorque, et notre opinion se fonde non-seulement sur la forme des lettres de l'inscription, mais encore et surtout sur le titre de *maître* suivi du prénom seul de l'artiste.

Pendant le XIII^e siècle le titre de maître est pris en Roussillon par des médecins, tels que *magister Guiltardus* ou *Guinardus fisicus* en 1261 et 1276, et *magister P. de Ortaphano fisicus* en 1284, même par des médecins juifs comme *magister Salomon judeus phisicianus de Narbona* en 1277; par des clercs gradués en droit, comme *magister P. de Villalonga capellanus de Verneto* en 1261; par des grammairiens, tels que *magister P. Jauberti grammaticus* en 1283, et *magister Andreas Vaquerii grammaticus Perpiniani* en 1311; par des artisans, ciriers et autres, tels que *magister Johannes Anglesii candelerius* et *magister Gauterius candelerius*, en 1284; par des individus qu'on peut considérer comme de simples menuisiers et maçons ou tailleurs de pierre, tels que *magister G. fusterius* en 1286, *Poncius de Collo magister de petre et calcis* appelé aussi *Poncius de Collo lapicida* en 1283.

(1) XII^e Bulletin de la Société des Pyr.-Or. 1860, page 58, et VIII^e Bulletin, 1851, page 277.

Quant aux architectes et sculpteurs, si souvent confondus d'ailleurs avec les tailleurs de pierre et les menuisiers, ils prenaient aussi le titre de maître, comme on l'a vu pour *mazestre* R. de Bianya en 1203, et ils continuèrent à le faire dans la suite, ainsi qu'on le voit pour maître Jacques Cascall en 1345.

Les peintres avaient aussi adopté cette qualification et nous trouvons *magister Simon pictor* en 1272 et 1282, et *magister G. Jordani pictor* en 1285. Mais, sur un grand nombre de peintres que nous trouvons à Perpignan à cette époque, ce sont les deux seuls dont le nom soit accompagné de ce titre; tous les autres ne sont appelés que de leurs simples nom et prénom avec la qualification de *pictor*. On ne trouve plus de traces du titre de maître appliqué aux peintres du Roussillon après les deux exemples que nous venons de citer, tous les deux antérieurs à 1290, et il en est de même pour la désignation par le seul prénom, dont on ne voit pas d'exemple après l'an 1300. Il paraît donc certain que le peintre maître Alexandre appartient à la même période ⁽¹⁾.

Une seule chose pourrait affaiblir notre conviction à cet égard, c'est la préparation matérielle de l'enduit sur lequel est appliquée la détrempe du rétable de Saint-Genis, que M. de Bonnefoy déclare absolument conforme aux prescriptions d'une commande de rétable pour l'église

(1) Il y avait alors une famille Alexandre à Perpignan et, entre autres, un *G. Alexandri surgicus* (chirurgien) en 1276, dont les descendants étaient apothicaires vingt ans après. Mais le nom du peintre Alexandre semble être un prénom plutôt qu'un nom de famille. Il est vrai que l'on trouve à la fin du XIII^e siècle, à Perpignan, un peintre *Amfos* (Alphonse) de Bruges, dont le prénom *Amfos* fut pris comme nom de famille par ses descendants.

de Cabestany, faite par-devant notaire le 10 nov. 1403.
 « Boiseries fortement assemblées, toile tendue à la colle
 « forte, double couche de plâtre, tout s'y retrouve ⁽¹⁾, »
 et l'on peut se demander si, dans l'espace d'un siècle et
 demi peut-être, il ne s'est pas produit quelques change-
 ments dans la préparation et les procédés matériels de la
 peinture roussillonnaise ? Cependant la question ne sem-
 ble pas pouvoir embarrasser. Il n'y a qu'à se rappeler
 avec quelle persistance les sujets religieux ou autres se
 sont répétés pendant des siècles avec les mêmes person-
 nages et les mêmes accessoires fidèlement conservés,
 pour être persuadé que les procédés de l'art si fidèle-
 ment transmis, pour ainsi dire de père en fils, en ce qui
 touche la composition artistique, n'ont dû faire non plus
 aucune espèce de progrès en ce qui concerne la pratique
 purement matérielle, de sorte que le rétable peint de
 Saint-Genis a pu être préparé au XIII^e siècle d'après des
 procédés absolument conformes à ceux qui furent em-
 ployés pour celui de Cabestany en 1403.

D'ailleurs, il ne faut pas oublier les conditions d'exis-
 tence auxquelles se trouvaient assujettis au XIII^e siècle
 ceux qui prenaient le titre et exerçaient la profession de
 peintre. Les peintres en Roussillon, comme dans la
 France du Nord, étaient alors et restèrent longtemps des
 décorateurs, dorant, enluminant et vernissant les colon-
 nes, les voûtes et les statues. Une partie d'entre eux
 figurent dans le *Livre des métiers* d'Étienne Boileau con-
 jointement avec « les selliers. » Ils peignaient, en effet,
 les selles et les harnais des chevaux, les panonceaux, les

(1) VIII^e Bulletin de la Société des Pyr.-Or. 1851, page 277.

armures, les bannières et les boucliers aux couleurs et aux armoiries des gens de guerre. Un certain « maître Girart d'Orléans, peintre demourant à Paris » qui, en 1344, peignait des litières ou chaises à porteur, était employé peu après à de grands travaux de peinture, tels que l'histoire de César, des sujets religieux, des chasses, etc. La même communauté de travaux existait en Roussillon, où tous les peintres du XIII^e siècle faisaient indifféremment de la peinture, de la sellerie et de la « frenerie, » et la plupart des peintres du siècle suivant étaient des fils ou petits-fils d'anciens selliers ou « freners » qui, sans doute en leur temps, avaient aussi fait de la peinture. C'est ce que l'on verra par les notices des peintres que nous allons donner en suivant autant que possible l'ordre chronologique ⁽¹⁾.

II. — Bernard Bertoli.

(1265.)

Cet artiste ne nous est connu que par un acte du 2 des nones de mars 1265 par lequel, se disant peintre habitant de Perpignan (*Bernardus Bertolinus pictor, habit. Perpiniani*), il s'engage pour cinq ans, à partir de la fête de Pâques, envers un certain Raymond (un

(1) Outre les noms des *freners* et selliers qui seront cités dans le cours de ces notices, nous croyons devoir donner ici d'autres noms d'habitants de Perpignan, qui ont exercé ces professions sans qu'ils se rattachent par aucun autre souvenir à l'histoire de la peinture. Ce sont : en 1278, P. Ferriol et P. de Garrius, *freners* ; en 1279, un certain *Laurencius celerius cruce signatus* (croisé ?) ; en 1283, R. Domenech, sellier, ainsi que A. de Grasels et son épouse Stéphanie ; en 1286, B. de Ribésaltes, *frenier* ; en 1321, Pierre Sala, sellier ; en 1339, Jean Gabestany et Pierre Causit, *freners* ; enfin Mathieu Colomines, *frenier*, qui fit son testament en 1351.

autre peintre sans doute, dont le nom est effacé, R. Lodrigo? ou R. de Sainte-Croix?), pour peindre des armures, des selles, épées, etc., moyennant un salaire déterminé (*quod ego depingam arma, cellas, ences, etc.*). Comme nous l'avons dit, et on le verra encore bien mieux par de nombreux exemples, les professions de peintre, sellier et *frener*, étaient à cette époque exercées par le même individu.

Bernard Bertoli, en admettant qu'il ne fût pas originaire de Perpignan, y faisait sa résidence en 1265 et il y laissa postérité, puisque l'on y retrouve en 1286 (9 des cal. de juin) un clerc qui s'appelle *Bertolinus Bertolini clericus* et était sans doute son fils, et plus tard le peintre suivant, qui pouvait être son petit-fils.

III. — Jacques Bertoli.

(1321.)

Jacques Bertoli, peintre, n'est connu que par un acte du 5 des nones de juin 1321 où il figure comme associé d'autres peintres de Perpignan (*Jacobus Bertoli pictor habitator Perpiniani*).

IV. — Raymond Lodrigo.

(1276—1277)

Le nom de *Lodrigo* est la forme catalane, encore utilisée vulgairement en Roussillon au xve siècle, pour le prénom de Rodrigue, et le peintre qui le portait et en avait fait un nom de famille, est aussi appelé quelquefois *Rodrigo*. Nous le trouvons mentionné pour la première fois dans un acte du 5 des cal. de décembre 1276 (*ego Lodrigo pintor et Jacobus filius meus*) par lequel il

empruntait, de concert avec son fils Jacques et Berenger Ermengau, peintre, son gendre, une somme de 137 sols 6 deniers barcelonais au juif Jacob de Montpellier. Il est donc évident qu'il devait être alors d'un âge assez avancé et on peut le considérer comme un des plus anciens peintres connus de la ville de Perpignan. Il mourut en effet l'année suivante puisque, le 10 des calendes d'octobre 1277, il fit donation de ses droits sur une maison sise au Puig, à son fils Jacques ⁽¹⁾ et celui-ci dit son père déjà décédé, le 7 des ides de novembre suivant.

V. — Jacques Lodrigo.

(1276—1286.)

Jacques Lodrigo, fils et héritier du précédent, ne se donnait pas encore la qualification de peintre, après le décès de son père, le 7 des ides de novembre 1277, en donnant procuration à un contelier de Béziers, pour recouvrer une somme de 17 sols de Malgone dus à sa famille par Pons de la Balme, habitant de cette ville : *Jacobus Lodrigo, filius et heres condam R. Lodrigo pictoris de Perpiniano*. Cependant il exerçait la profession de peintre, d'après un acte du 13 des cal. de mars 1278 (c'est-à-dire de février 1279), par lequel il affirmait pour quatre ans à une femme nommée Saurina Gros un ouvrage ou boutique qu'il possédait au Puig de Perpignan : *Jaco-*

(1) Ego Rodrigo.... dono tibi Jacobo Rodrigo filio meo omne jus quod habeo in quadam domo mea situata in villa Perpiniani et in Podio eiusdem ville. -- Un acte de 1286 mentionne encore sur la place du Puig des maisons qui avaient appartenu à feu Lodrigo, peintre : *in domibus que fuerunt Lodrigo pictoris qo.*

bus Lodrigo pintor habitator Perpiniani. Il est encore mentionné comme peintre vivant en cette ville à la date du 7 des calendes de septembre 1286.

VI. — Maître Simon.

(1272—1284.)

Maître Simon, peintre biterrois, est cité comme vivant à Perpignan dans deux actes de l'an 1272, dont l'un, du 12 des calendes de décembre, l'appelle simplement *magister Simon pictor*, et l'autre, du 4 des nones de décembre, *magister Simon pictor Biterren*. On peut présumer qu'il s'agit encore de lui dans un contrat passé à Perpignan le 6 des ides d'avril 1284 où il figure comme témoin, sans autre qualification que celle de maître : *magister Simon*.

VII. — Arnald de Barcelone.

(1277—1286.)

Cet artiste est toujours qualifié de peintre habitant de Perpignan, *A. de Barch̃na pictor*, à partir du 12 des calendes de mai 1277. Une personne, qui peut-être appartenait aussi à une famille artistique ⁽¹⁾, lui fit donation d'une maison sise à Perpignan, comme récompense de grands services qu'il lui avait rendus et qu'il lui ren-

(1) *Ra filia qo Martini Burgada habitatoris Perpiniani*. Dans la notule, le nom de *Burgada* est suivi du mot *pintor*, que le notaire avait sans doute écrit par erreur et qu'il a barré de sa propre main. On ne saurait donc sur la foi d'une pareille et unique mention, inscrire Martin Burgada dans la série de nos peintres, bien que les rapports de sa fille Raymonde avec le peintre Arnald de Barcelone portent à penser que ledit Martin n'était pas tout-à-fait étranger à cette profession.

daît encore en 1278 (kal. novemb.). Le peintre Arnald figure ensuite parmi les témoins du testament d'un certain F. de Banyuls, tailleur de pierre (*piquerius*) de Perpignan, le 6 des calendes d'octobre 1283. Il faisait un emprunt de 60 sols au juif Samuel Salomon Natan, le 13 des calendes de février 1285 (janvier 1286), et un acte du 13 des calendes de juin 1286 rappelle qu'un marchand de cette ville nommé Guillaume de Bardol, avait baillé en emphytéose à notre artiste, un ouvrage dont nous ne pouvons plus reconnaître la situation, mais confrontant avec l'ouvrage d'un cordonnier et le manse d'un bâtier : *operatorium quod tu dedisti ad accapitum Ar. de Barchinona*. Cet acte prouve, dans tous les cas, qu'Arnald était encore vivant à cette époque.

VIII. — Berenger Ermengau.

(1276—1277.)

Tout ce que nous savons de Berenger Ermengau, peintre de Perpignan, c'est qu'il avait épousé une fille du peintre Lodrigo, d'après un acte du 5 des calendes de décembre 1276. Peu après, aux ides de janvier 1276 (1277), un marchand ou apprêteur de peaux (*pelerius*) de Perpignan, nommé Bernard de Codalet, reconnaissait que ledit Ermengau (*profiteor tibi Berengario Ermen-galdi pictori habitatori Perpiniani*) lui avait payé de ses propres deniers (*de tuo proprio*) 7 livres 3 sols barcelonnais que P. Cerda, marchand, et Simon Sariera, tous les deux de Barcelone, et ledit peintre avaient reconnu lui devoir.

IX. — Maître Guillaume Jorda.

(Avant 1286.)

Maître Guillaume Jorda, peintre de Perpignan, était décédé en instituant héritier son fils unique nommé Nicolas, auquel il substituait « notre seigneur Jésus-Christ, » si ledit fils décédait en bas-âge, comme il advint. En conséquence, par acte du 2 des ides de septembre 1286, Jean de la Serra, chanoine de Perpignan et Pierre de Ripoll, manumisseurs de dit maître Guillaume Jorda, défunt (*manumissores magistri Gi Iordani pictoris habitatoris Perpiniani q^o*), firent vente à dame Boneta, sœur du chanoine Laurent Pagès, de « certaines « maisons qui furent dudit maître Guillaume » sises dans ladite ville, pour le prix de 300 sols de Malgone, qui ont été donnés « par amour de dieu pour l'âme dudit « testateur. » On peut présumer que les décès de maître Guillaume et de son fils avaient eu lieu dans la même année où fut faite la vente de leurs maisons.

X. — Jacques Torrellà.

(1286 — 1321.)

On trouve déjà *Jacobus Torrelani pictor* cité comme témoin d'un acte du 5 des ides de septembre 1286, et on le voit encore exerçant la même profession dans la ville de Perpignan le 5 des nones de juillet 1321. Il mourut avant l'an 1333, selon une reconnaissance faite le 5 des ides de mars 1333 par Guirauda, épouse d'André Barráu, tailleur, fille de feu Jacques *Torrelani*, peintre de Perpignan, et de Cécile, son épouse, encore vivante. Nous verrons en 1354 un certain Pierre Barráu, peintre

de Perpignan, qui était peut-être fils du tailleur André Barrau et petit-fils du peintre Torrellà. Ces alliances et successions entre peintres et tailleurs furent fréquentes à Perpignan, et Hyacinthe Rigau était fils du tailleur Mathias Rigau qui était lui-même allié à la fille d'un peintre.

XI. — Bernard Frener.

(1286—1277.)

Le mot catalan *frener* désigne un ouvrier en freins ou brides de chevaux, et nous connaissons au moins quatre générations d'une famille de ce nom qui a existé à Perpignan dans l'espace d'un siècle. Trois de ses membres seulement sont désignés comme peintres.

Le chef de la famille semble avoir été un nommé *Jean*, dont la profession n'est sans doute indiquée que par le nom de *Frenerius*, pris comme nom de famille par ses descendants; sa femme s'appelait *Andréua*, et ils étaient tous les deux décédés avant l'an 1286. Les actes de l'époque mentionnent trois de leurs fils, Bernard, Raymond et Jean.

Bernard Frener faisait déjà une vente de selles et de brides pour 237 sols 6 deniers à Guillaume de Clayra, le 16 des calendes d'avril 1265 (*tibi Bernardo Frenerio racione cellarum et frenorum*). Il faisait une autre vente d'articles de même nature au chevalier Raymond de Palauda le 2 des nones d'octobre 1276 (*tibi Bernardo Frener habitatori Perpiniani*). Mais, outre la sellerie et freinerie, il exerçait aussi le métier de peintre, comme on le voit par un acte d'affirme qu'il consentit, d'accord avec son épouse *Guillema*, le 5 des calendes de fév. 1276

(janvier 1277). Par cet acte il louait à Jean d'Alenya, barbier, un ouvroir contigu à sa maison sise dans Perpignan, avec la réserve expresse que le preneur ne fournirait à personne le moyen de lui faire concurrence, c'est-à-dire qu'il ne pourrait sous-louer ledit ouvroir à aucune personne exerçant son métier de freinerie, de sellerie ou de peinture : *Salvo quod non possis dictum operatorium conducere... alicui vel aliquibus de ministerio meo scilicet de frenayria sive de celayria vel de pinctoria sine voluntate mea*. Bernard Frener fit encore une quittance pour le loyer de cet ouvroir le 16 des calendes de décembre 1277. Il laissa deux fils du nom de Jean et Vidal mentionnés en 1286 ⁽¹⁾.

XII. — Raymond Frener.

(1283—1299.)

Raymond Frener, frère du précédent, est qualifié de peintre dès l'an 1283, bien qu'il exerçât également le métier de sellier ainsi que son frère, auquel il avait sans doute succédé pendant la minorité de ses enfants; il était d'ailleurs associé avec deux autres peintres. En effet, le 6 des ides de septembre 1283, Jean S'Oliva et son fils Bérenger d'Oliva, d'Ullastret en Catalogne, s'engageaient à travailler pendant cinq ans de leur métier de sellier (*de minesterio nostro sellarie*) pour le compte de R. de Crou, sellier, de Raymond Frener, peintre et d'Amfos de

(1) On trouve une quittance du 8 des ides de janvier 1278 faite par un sellier de Perpignan à un certain Berenger Frener, de Girona (*Berengario frenerio de Gerunda*); mais le nom de *Frener* semble désigner ici tout simplement la profession de ce Berenger qui ne paraît pas appartenir à la famille Frener de Perpignan.

Bruges, peintre, moyennant un prix fait de 3 sols 9 deniers pour chaque selle de cheval (*sella equi*), 2 sols 6 deniers pour chaque selle de palafroi peinte (*sella palafredi pictandi*), et 3 sols et 3 oboles pour chaque selle à bât et selle nue de palafroi (*pro qualibet sella bastera et pro qualibet sella rasa palafredi*). Le premier septembre 1286, Jean Frener, clerc, âgé de plus de 25 ans, fils de défunts Jean Frener et de dame Andréna, son épouse, de Perpignan, fit donation à son frère Raymond Frener, peintre, de ses droits sur la maison de leur père située au Puig de Saint-Jacques, ladite maison confrontant avec la place dudit Puig, avec deux rues, avec les maisons qui furent de feu Lodrigo, peintre, et avec tenance de Jean et Vidal, leurs neveux, fils de leur frère Bernard Frener. On retrouve encore les mêmes Raymond et Jean Frener, frères, fils de feu Jean Frener, à la date des nones de février 1292 (1293), réclamant diverses sommes du domaine royal qui avait confisqué les biens de Dalmau de Castellnou et de son fils Guillemo, à la suite de l'expédition du roi de France Philippe III en Roussillon. Le premier réclamait une créance de 23 sols de Malgone dus pour des armes ou armoiries (*racione armorum*) qu'il avait faites pour ces deux nobles personnages, le second une dette de 1.008 sols 5 deniers de la même monnaie, pour une paire d'éperons dorés (*calquarium deauratorum*) qu'il leur avait vendue, et pour d'autres articles de son métier de freinerie qu'il leur avait faits (*et racione aliarum operarum ministerii freneyrie quus sibi feci*). Enfin, un dernier acte nous fait connaître les noms de l'épouse du peintre Raymond et de leurs deux fils. C'est une vente faite le 5 des ides de janvier 1299

(1300), par laquelle Raymond Frener, peintre, habitant de Perpignan, cède à Arnald Massot, sacristain de Saint-Jean, une rente annuelle de 60 sols barcelonais qu'il recevait sur quatre maisons contiguës à lui appartenant, situées au Puig de Saint-Jacques, confrontées avec les maisons de Jean Frener, frère du vendeur, de Jacques Lodrigo, peintre, et autres tenanciers, pour le prix de 1.100 sols; cette somme fut payée, au nom de la sacristie de Saint-Jean, par les pareurs de la *rue de la Parayria* nouvellement ouverte près la porte Notre-Dame. La vente est consentie et confirmée par « Jean Frener et Bernard « Frener sellier (*celerius*), frères, fils dudit Raymond et « par Guillema, son épouse. » Comme on le voit, Jean Frener, qualifié de clerc en 1286, exerçait le métier de freinerie avant 1285 et sans doute encore en 1299, quoique son frère Raymond le nomme à cette date sans parler de sa profession. Quant aux deux fils du peintre Raymond, l'un d'eux, Bernard, est déjà qualifié de sellier en 1299, et on le retrouve avec la même profession (*Bernardus Frenerii celerius*) en compagnie de divers peintres de Perpignan le 5 des nones de juillet 1321. Son second fils, Jean, paraît avoir exercé la même profession que son père.

XIII. — Jean Frener.

(1300?)

Tout ce que nous savons de Jean Frener, c'est qu'il était fils de Raymond Frener, peintre, et de Guillema, son épouse, d'après l'acte déjà cité du 5 des ides de janvier 1299 qui n'indique pas sa profession, quoiqu'il soit qualifié de *peintre* après son décès. Il épousa Ric-

sende, qui lui survécut, et dont il eut un fils, Bernard Frener, qui exerça le métier de pareur et mourut avant sa mère. Celui-ci épousa Stéphanie, qui se maria en secondes noces avec G. Raynard, de Baixas et vivait encore en 1371. C'est ce qui résulte d'une donation faite le 4 avril 1357 à ladite Stéphanie, sa belle-fille, par *Ricendis uxor Johannis Frener q^o pictoris de Perpiniano, succedens in bonis que fuerunt Bernardi Frenerii q^o paratoris filii sui, mariti dicte Stephanie.*

XIV. — Pintor d'Elne.

(XIII^e siècle ?)

Comme on l'a vu pour la famille *Frener*, au XIII^e siècle le nom de la profession d'un membre d'une famille devenait souvent un nom de famille pour ses descendants, et il n'est pas douteux que certains noms de famille si fréquents en Roussillon, tels que ceux de *Fabre, Sabater, Calcer, Sartre, Mazeller, Ferrer* et autres, ne proviennent du métier exercé par quelqu'un de leurs ancêtres. C'est ce qui nous porte à croire que le nom de *Pintor*, porté par une famille que l'on trouve à Elne et plus tard à Perpignan, vient aussi de la profession de peintre exercée par quelqu'un de ses membres au XIII^e siècle. Un acte de 1311 mentionne un *Berengarius Pictoris*, d'Elne, père de Sibille, épouse de Pierre Saval, de Perpignan; il est encore cité en 1319, ainsi que son épouse Galarda, fille d'un certain Paschal, de Saint-Cyprien. D'autres actes de 1338 et 1345 mentionnent encore Berenger *Pintor* d'Elne.

On voit aussi en 1343 un Barthélemi Pintor, cordonnier de Perpignan, et c'est peut-être à ce dernier que

se rattachent des peintres de même nom qui vécurent dans cette ville au siècle suivant et dont un, Arnald Pintor, fut père de Jean Pintor, évêque d'Elne sous Louis XI.

XV. — Guillaume de Sancta Cróu.

(1276.)

Ce peintre ne nous est connu que par un acte fort endommagé des ides d'octobre 1276 par lequel un habitant de Perpignan, dont le nom a disparu en partie (*ego ...saul de Gerunda habitator Perpiniani*), pardonnait à Guillaume de Sancta Crou, peintre, fils de Raymond de (Sancta Cróu?), une blessure qu'il était accusé de lui avoir faite (*racione cujusdam vulneris quod dicebatur quod michi feceras*). Il n'est pas douteux que *R. de Sancta Cruce* ou *de Cruce*, père de cet artiste, ne fût le même que Raymond *de Cruce* qui, dès l'an 1265, prenait à gages le peintre Bernard Bertoli pour peindre des armes, selles, épées et autres objets. En effet ledit Raymond se retrouve, toujours qualifié de sellier, dans divers actes de 1276, 1278 et 1285, tantôt sous le nom de *R. de Cruce*, tantôt, et notamment le 8 des ides de janvier 1278, sous celui de *R. de Sancta Cruce selerius*. On trouve également à Perpignan depuis l'an 1278 jusqu'en 1284 un Étienne *de Sancta Cruce* qualifié de gantier et de *pelerius*, marié avec une nommée Raymonda, et c'était peut-être un frère du peintre Guillaume. Ce dernier laissa sans doute des descendants qui ne portent plus que le nom de *Créus* ou *Cróus*, car le nom latin *crux*, *crucis* prenait alors en catalan les formes *Cróu* ou *Crotz* et *Cruz*, et aujourd'hui *Créu*. Il n'y a d'ailleurs rien de plus commun dans la formation des noms des

familles perpignanaises, que la suppression du qualificatif de *saint* dans les noms de famille tirés des lieux d'origine, et l'on trouve aux XIII^e et XIV^e siècles des individus qui s'appellent indifféremment *Sent Geli* ou *Geli* (Gilles), *Sent Genis* ou *Genis*, *Sent Marsal* ou *Marsal*, *Sant Feliu* ou *Feliu*, etc.

XVI. — Jean Cróus.

(1308)

La profession de peintre étant alors, ainsi que les autres, généralement transmise de père en fils, on peut considérer comme fils de Guillaume de Sancta Cróu un peintre cité dans un acte du 6 des ides d'octobre 1308 relatif à une maison située à Perpignan au lieu dit *a la Vinya del Rey*, confrontant avec une tenance de *Johan Creus pintor*. Nous n'avons pas l'original de cet acte, mais seulement une analyse du XVI^e siècle, et il se pourrait que le prénom ne fût pas exact, bien que, d'après les dates, le peintre Jean ait pu être le fils du peintre Guillaume de l'an 1276 et être lui-même le père des deux peintres suivants. Il faut remarquer aussi que les peintres de Perpignan qui, au XIII^e siècle, avaient tous leur habitation au Puig de Saint-Jacques, paraissent, dès l'an 1308, établis dans d'autres quartiers tels que la *Vinya del Rey*, quartier voisin de l'église de la Real; peu après nous les verrons tous domiciliés dans une rue de la même paroisse.

XVII. — Pierre Cróu.

(1321—1333.)

Le nom de Pierre Cróu (*crucis*, croix), peintre, habitant de Perpignan, se trouve dans une reconnaissance faite le 5 des nones de juillet 1321 au juif Viues Abraam

Sescaleta pour une somme à lui empruntée par Bernard Frener et Pierre Sala, selliers, Pierre Cróu, Bernard Cróu, Barthélemi Emfos, Jacques Torrellà et Jacques Bertoli, peintres; tous habitants de la même ville, en présence de Jacques Fanjáus et d'Arnald Boas, peintres. Ils reconnaissent qu'ils ne doivent plus que 34 sols barcelonais sur la somme empruntée et cet acte, bien insignifiant par lui-même, semble contenir un premier indice de l'existence d'une corporation, ou du moins d'une association, entre gens de métiers qui, d'après les faits déjà cités, avaient entre eux les rapports les plus intimes. Il est certain d'ailleurs qu'en 1321, les peintres n'étaient pas assez nombreux à Perpignan pour former à eux seuls une corporation importante, et jusqu'au xvii^e siècle on les voit associés tantôt avec les selliers, tantôt avec les merciers, les sculpteurs et les orfèvres. Quoi qu'il en soit, il est difficile de voir dans l'acte ci-dessus autre chose qu'un emprunt fait en commun par des gens de métiers presque identiques à cette époque, en faveur d'une association que l'on peut considérer comme déjà existante, ou bien en vue de quelque entreprise d'un travail important que nous ne saurions déterminer aujourd'hui.

Pierre Cróu, que l'on peut supposer fils du peintre Jean, se retrouve comme témoin le 8 des ides de novembre 1321 (*testibus Petro Crou pintore*) et le 3 des calendes de septembre 1333 (*Petrus Cruscis pictor*). Son épouse Johana, qui se remaria ensuite avec Guillaume Mates, vivait encore le 13 avril 1362, époque où le juif Vidal Salomon Natan lui fit quittance d'une somme qu'elle lui devait (*vos Johanam uxorem Petri Crucis q^o pintoris, postea uxorem Gⁱ Mates de Perpiniano*).

XVIII. — Bernard Cróus.

(1321—1334.)

Bernard Cróus, qui était peut-être un frère du précédent, figure avec lui dans les mêmes actes de l'an 1321, ainsi que dans deux autres du 3 des nones et des ides de juin 1323 (*Bernardus Crucis*, et ailleurs *Crous pincitor de Perpiniano*). Il était marié avec une nommée *Dulcia*, dont il eut une fille du nom de Michelle, vivante en 1334 et épouse de Guillaume Font, cordonnier. Mais il est probable que dès l'an 1323 le peintre Bernard était déjà remarié et qu'il avait en de Béatrix, sa seconde épouse, une fille de même nom, puisque ce second mariage ne fut célébré qu'en 1325 et sa fille Béatrix se trouve « dix ans après » déjà mariée avec un cordonnier nommé Jean Ferret. Au reste, dans cette seconde union, le peintre Bernard ne fit pas preuve de sentiments purement artistiques, car dans son contrat de mariage, reçu le 4 des calendes de février 1324 (1325), Béatrix, fille de feu Jean Pons, autrement appelé Ordiveyl, de Saint-Laurent de la Salanca, déclare qu'elle a déjà contracté mariage avec ledit Bernard (*siens me matrimonium contraxisse cum Bernardo Crous pintore de Perpiniano*) à qui elle a promis d'apporter certaine dot en argent; mais son mari, dit-elle, ne veut pas célébrer le mariage à l'église tant que ladite dot ne lui aura pas été comptée (*et dictus maritus meus non vult mecum matrimonium in facie ecclesie celebrare donec dos promissa fuerit sibi soluta*), en conséquence elle vend pour le prix de 50 livres une terre située à Juhègues, et c'est après avoir reçu ces espèces sonnantes que l'artiste consent à légitimer son union.

Bernard Cróus (*B. Cruscis pincto*r) fit son testament aux nones de juillet 1334; il déclare vouloir être enseveli au cimetière de Sainte-Marie de la Real, qui était sans doute sa paroisse et celle des autres peintres de cette époque; il fait divers legs à ses deux filles mariées et institue pour héritier universel son fils Jacques qu'il avait eu de sa seconde épouse Béatrix encore vivante alors. Cet enfant mourut sans doute en bas-âge ou ne suivit pas la profession de son père, car nous n'en trouvons plus aucune mention.

XIX. — Amfos de Bruges.

(1283—1309.)

Le nom d'*Amfos*, forme catalane du prénom Alphonse, était devenu, comme la plupart des prénoms, un véritable nom de famille en Roussillon, où il était assez commun au XIII^e siècle et où l'on trouve un *Anfossius de Baricis* déjà décédé en 1262, et en 1285 un *Bernardus Amfos* à Perpignan et à Salses. Cependant le peintre *Amfos* semble originaire de la Belgique, et on le trouve associé avec le peintre Raymond Frener, le 6 des ides de septembre 1285 (*Amfos de Brugiis pictor habitator Perpiniani*). On le voit propriétaire d'une terre sise à Vilanova de Raho dans un acte du 13 des cal. de décembre 1309 (*in tenencia Anfossii pictoris*). Son épouse *Boneta* vivait encore en 1331, avec ses trois fils, dont le cadet, Martin Amfos (*Martinus Amfos argenterius*) était déjà argentier ou orfèvre en 1325, et le plus jeune, du nom de Pierre, se disait clerc et âgé de plus de 25 ans en 1331.

XX. — Barthélemi Amfos.

(1321—1331.)

Barthélemi Amfos, fils aîné du précédent, est qualifié de peintre dès l'an 1321 (5 des nones de juillet et 8 des ides de novembre). Son nom est écrit *Emfossius*, *Amffos* et *Amfos*. On le retrouve dans un acte du 5 des nones de juillet 1331 par lequel, d'accord avec sa mère et ses deux frères, il vendit à un tisserand la maison de son père, située au Puig de Saint-Jacques, pour 15 livres 10 sols.

XXI. — Guillaume Camprodon.

(1317.)

Ce peintre n'est connu que par deux actes du mois de novembre 1317 relatifs à des maisons situées à Perpignan rue de la *Fusteria*, sur lesquelles des rentes étaient perçues pour Guillaume Camprodon *pintor* de la même ville.

D'autres artistes du même nom, et peut-être de la même famille, ont existé à la même époque, entre autres, le sculpteur Arnald Camprodon, l'un des auteurs ou sculpteurs des stalles du chœur de la cathédrale de Majorque, qui, d'après Villanueva⁽¹⁾, furent construites de 1527 à 1559 par *mestre P. Johan fuster, e mestre A. de Camprodon, ymaginayre de les cadires*. Il faut rappeler à ce propos, que le siège épiscopal de Majorque fut occupé entre les dates ci-dessus par deux évêques perpignanais, Guido Terrena et Bérenger Batlle, et il se

(1) *Viage literario*, tome XXI, page 106.

pourrait qu'ils eussent attiré un artiste, leur compatriote, qui pourrait ainsi être le fils ou le frère du peintre Guillaume Camprodon.

XXII. — Barthélemy Camprodon.

(1330—1361.)

Barthélemy Camprodon, peintre de Perpignan, cité comme témoin dans un acte du 4 des nones de juillet 1330, était probablement le fils du précédent et l'on peut supposer qu'il était frère de Jacques Camprodon, cordonnier, puisque leurs maisons étaient contiguës en 1353 dans la rue de la *Selleria*, et qu'en 1350 le peintre Barthélemy se trouvait tuteur « de Marguerite, fille de feu Jacques Camprodon, cordonnier. » On cite aussi en 1337 une de ses propriétés sise au territoire de Perpignan (*Bartholomei Campirotundi pincloris*). Le 8 des ides d'avril 1339 il fit, en qualité de tuteur et administrateur des biens et de la personne de *Barthélemy*, son fils, quittance de la dot de son épouse Francisca, fille de Bqneta et de Pons Catala, *peyrer* de Perpignan, tous les deux défunts. Il figure aussi comme témoin dans un testament fait pendant la grande peste de 1348, le 18 des calendes de juillet, et dans un autre testament fait à Perpignan le 10 décembre 1361. Un autre acte du 26 mai 1376 le dit déjà décédé à cette époque.

Nous n'avons aucun autre renseignement sur Barthélemy, fils mineur du peintre, mentionné en 1339; mais la famille Camprodon continua d'exister à Perpignan, où elle occupa une des premières positions commerciales dans les deux siècles suivants, et plus tard un rôle des plus importants dans la noblesse roussillonnaise.

XXIII. — Bernard Boas.

(1321—1323.)

On connaît à Perpignan dès l'an 1280 un certain Pierre Boas dont on ne donne pas la profession. Le peintre Bernard Boas, mentionné dans l'acte de 1321 déjà cité, reparait aux ides de juin 1323 (*Bernardus Bois pinctor de Perpiniano*), pour le payement de 20 livres que le tailleur Jacques Xatmar lui avait prêtées.

XXIV. — Arnald Boas.

(1335—1337.)

Nous ne savons quel pouvait être le degré de parenté existante entre le précédent et Arnald Boas, *pintor* de Perpignan, cité dans une pièce de procédure des ides de février 1334 où on le dit fils et héritier de feu Guillaume Boas et de sa première épouse Tatzona. Nous le retrouverons dans un acte des ides d'août 1337 par lequel il prit comme élève Guillaume Fagnalo.

XXV. — Jacques Fanjaus.

(1321.)

Ce peintre n'est connu que par un acte du 5 des nones de juillet 1321 où il figure comme témoin : *Jacobus Fanjaus pictor*.

XXVI. — Bernard de Bellver.

(Avant 1334.)

On ne connaît son existence que par le testament du peintre Bernard Cróus, des nones de juillet 1334, dans lequel il fait un legs de 3 sols « à son filleul Bernard de

« Bellver, fils de feu Bernard de Bellver, peintre de
« Perpignan : » *lego Bernardo Pulcri Visus filiolo meo,*
filio Bernardi Pulcri Visus q^o pincloris Perpiniani, etc.

XXVII. — Jacques Canet.

(1329—1334.)

Jacques Canet est cité pour la première fois, en qualité de témoin, aux nones de février 1328, avec le titre de « peintre de Perpignan. » Il prend le même titre, le 6 des nones de mars suivant, en donnant procuration à Pierre de Vilardell, peintre de Gerona, pour réclamer et recouvrer d'un peintre de la même ville nommé Raymond — le reste du nom est effacé dans l'acte original — deux manuscrits sur papier; enfin, on le trouve encore comme témoin à Perpignan le 10 des cal. d'août 1332, avec le titre de *pintor*. N'est-ce pas encore lui qui figure au testament du peintre Bernard Cróus, aux nones de juill. 1334, en compagnie d'un autre peintre, mais avec la qualification de « sellier? » (*testes R^{us} de Perauta pintor, Jacobus Caneti scelerius, omnes de Perpiniano*). La question ne peut laisser une ombre de doute, vu l'affinité des deux métiers à cette époque, à moins que le scribe ne lui ait attribué par erreur la profession de sellier.

XXVIII. — Bernard Dáni.

(1301—1334.)

La famille Dáni exerçait la profession de sellier au XIII^e siècle à Perpignan où l'on trouve, de l'an 1261 à 1286, un Pons Dani *celarius*, appelé aussi *Dauin*, *Dauin* et *David*, et son frère Arnald exerçant aussi la même profession

de 1267 à 1283. Bernard Dáui, *pintor* de Perpignan, est cité dès l'an 1301. Faut-il considérer comme ses fils les deux peintres Bernard et Arnald, frères, qui prenaient toutefois le nom de *Giraud-Dáui*? Bernard Dáui, l'un d'eux, qualifié de *pintor*, avait sa maison dans la rue de la *Celleria* d'après un acte du 4 des ides de mai 1353, et il est probable qu'il vivait encore en 1344 (16 avril), d'après un acte qui le nomme comme frère du peintre Arnald Giraud-Dáui, sans indiquer sa profession.

XXIX. — Arnald Giraud-Dáui.

(1344.)

Le peintre Arnald Giraud-Dáui (*Arnaldus Giraudi Dauini pintor*) n'est connu que par un acte du 16 avril 1344, où il se dit âgé de plus de 23 ans, en faisant quittance du loyer d'une maison à lui appartenant sise à Perpignan et confrontant avec tenance de Bernard Giraud, son frère (*in tenencia Bernardi Giraudi fratris mei*).

XXX. — Raymond de Peralta.

(1333—1347.)

Un acte du 4 des ides de mai 1353 mentionne, dans la rue de la *Celleria* à Perpignan, un *obrador* lo qual es d'en *G^m Peralta pintor*, confrontant avec la maison du peintre Pierre Gras, et plus loin, dans la même rue, une *casa que fou den Jacme de Peralta* confrontant avec celle du peintre Barthélemy Camprodon. On serait donc porté à croire qu'il y avait déjà alors un *Guillaume de Peralta*, peintre, qui serait le fils ou successeur de *Jacques de Peralta* que cet acte semble désigner comme défunt à cette époque :

mais ce document ne nous est parvenu que de seconde main, et l'auteur de la note qui en est restée a pu se tromper pour le prénom en lisant Guillaume au lieu de Raymond. En effet, le peintre Raymond de Peralta figure avec d'autres peintres au testament de Bernard Cròus, des nones de juillet 1334. Ne serait-ce pas ce peintre *Raymond* [] de Gerona, dont il a été question en 1329 à propos de Jacques Canet? Au reste, le testament du clerc Jean Ramon fait le 7 des calendes de novembre 1347—ou 1348?—le désigne encore comme son exécuteur testamentaire (*Raymundum de Peralta pinctorem Perpiniani*), et une vente d'un champ sis à Cabestany, du 16 octobre 1350, le dit déjà décédé à cette époque : *cum tenencia den Peravla q^o pinctoris*.

XXXI. — Pierre Gras.

(1332—1337.)

Comme nous l'avons déjà dit, la profession de peintre avait anciennement beaucoup de rapports avec tout ce qui concernait la sellerie et l'équipement militaire. On en voit un exemple dans un acte du 17 des calendes de juillet 1332, par lequel les consuls de Torrelles achètent de Pierre Gras, peintre de Perpignan, pour le prix de 67 sols 6 deniers, quinze boucliers ou écus en bois (*clipea seu scuta fusti*), que cette commune achète pour se défendre contre les Génois ou d'autres ennemis. Ce peintre est encore nommé dans un acte des nones de septembre suivant, et le 4 des ides de mai 1333 on mentionne sa maison située dans la rue de la *Selleria*, qui était alors le quartier des selliers, *freuers* et autres peintres. Le 5 des ides d'août 1337, Pierre Gras vendit

une maison sise près la porte Sainte-Marie du Pont, en qualité de curateur donné par la cour du bailli de Perpignan à Jean et Guillaume, fils mineurs de sa fille Saurina, épouse de défunt Mathieu Estève, pareur de cette ville. Nous retrouverons plus tard deux autres peintres du nom de Gras, qui étaient sans doute les descendants de Pierre Gras.

XXXII. — Guillaume Fagalo.

(1337.)

Aux ides d'août 1337, Guillaume Fagnalo ou Fagalo, se qualifiant de peintre, fils de feu Guillaume Fagalo, pareur de Perpignan et de Saurina, son épouse, présente à cet acte, se met en apprentissage chez le peintre Arnald Boas, qui s'engage à lui apprendre son métier pendant deux ans (*quod tu doceas me tuum ministerium*), pendant lesquels ledit maître devra le pourvoir de tout ce qui lui sera nécessaire et lui fournir deux habillements complets. L'apprenti peintre se disait âgé de 17 à 25 ans et peut-être abandonna-t-il cette profession ou mourut-il jeune, car nous ne connaissons aucune autre mention de lui, à moins qu'il n'y ait eu quelque erreur de prénom et qu'il ne soit le même personnage que le suivant.

XXXIII. — Pierre Fagalo.

(1338.)

Le 7 décembre 1338 le procureur du roi de Majorque ordonna d'enlever (*amovere*) tous les écussons et armoiries (*signa picta*) peints sur les piliers de la place du Blé de Perpignan, et ce fut le peintre Pierre Fagalo qui fut chargé de cette opération avec l'assistance d'un huis-

XXXIV. — Jacques Rocha.

C'est le seul artiste qui nous soit connu comme auteur de peintures religieuses, pendant toute la durée du royaume de Majorque. Le 17 des calendes de juin 1342 le couvent des Carmes de Perpignan avait déjà payé les dépenses faites pour la chapelle que le donzell Berenger de Saint-Paul avait fait construire dans l'église de ce monastère, pour l'autel et ses ornements, et 12 livres 10 sols pour le rétable (*pro retrolabulo dicte capelle*). Les peintures exécutées par Jacques Rocha se rattachaient peut-être à cette fondation de Berenger de Saint-Paul, mais malheureusement l'acte qui en a conservé le souvenir est en fort mauvais état, et voici tout ce qu'il nous est permis de lire dans le manuscrit :

« Vierge, c'est-à-dire un ange et une image de la Vierge ?
 « et aussi] toute l'histoire du Jugement du Seigneur,
 « c'est-à-dire un *Sedes Magestatis* ⁽¹⁾, avec quatre anges
 « et douze sépulcr[es . . .], le tout fait de ma main, avec
 « mes meilleures et plus convenables couleurs et à mes
 « dépens; et le champ ou surface des sépulcres [de la-
 « dite] histoire, je le peindrai de la meilleure et plus
 « convenable couleur noire, en le parsemant d'étoiles,
 « le tout pour le prix de 9 livres 10 sols barcelonais : »
Ego [Jaco]bus Roca pintor Perpiniani . . . promito . . .
quod ego hinc ad instans festum [. . .] depictus
fuero totam instoriam Anunciacionis B. M. Virginis,
scilicet unum angelum et unam ym [. . .] totam
instoriam judicii domini, videlicet unum Sedem Mages-
tatis et quatuor angelos et duodecim sepulcr[. . .]
meis manibus ac de meis ac de optimis et sufficientibus
coloribus et expensis; et campum seu planiciam sepul[. . .]
instorie depingam de livido colore optimo et sufficienti
signatum de et cum stellis. Cet acte est du 20 nov. 1343
 et, le même jour, Jean Oliver, écrivain de Perpignan,
 frère et héritier de sa sœur Garsende, épouse de Jean
 Pagès, marchand de ladite ville, reconnaissait devoir à
 Jacques Rocha, peintre, 8 livres, en vertu du transfert

(1) On entendait au xiv^e siècle par *Sedes Magestatis* l'image de Dieu le Père « assis » *more judicantis*, et c'est ainsi que l'on désignait aussi la figure de la Royale Majesté assise et rendant la justice, telle qu'elle est représentée sur les sceaux de l'époque. Au reste le mot *magestas* s'appliquait aussi alors à la figure d'un saint quelconque, et l'on voit dans un testament du 10 juillet 1375 (de Jacques Gueroart, serrurier de Perpignan) un legs « de deux anges en bois et bien peints, valant quatre florins d'or ou environ, qui seront placés et resteront en l'autel de Sainte-Marie de l'église de Prunet et devant la majesté de Saint-Étienne » et *ante magestatem Beati Stephani*.

que venait d'en faire frère Arnald Sureyha, religieux du couvent des Carmes, à qui elles étaient dues pour célébration de messes, et ledit religieux les devait audit Rocha « pour certaines histoires qu'il devait lui faire; *ratione quarumdam istoriarum per te eidem fendarum.* »

Nous ajoutons ici les noms de quelques autres peintres ou sculpteurs, contemporains de ceux qui précèdent, mais vivant ou signalés seulement dans les pays voisins.

D'après Villanueva⁽¹⁾ on trouve en 1305 à Barcelone un *magister Pujol qui fecit retrotabulum S^{ce} Eulalie*, mais le titre de « maître » semble se rapporter à un sculpteur; il s'agirait donc ici d'un rétable sculpté.

Selon le même auteur⁽²⁾, on voit « d'après les registres « de la fabrique de la cathédrale de Majorque, que certains tableaux de cette église furent peints de l'an 1327 « à 1339 par *Martin Mayol*⁽³⁾, *G. Scardon*, *Bernard Des Dous* (ou *Dons*) et *Jacques Pelicer*⁽⁴⁾, quoique les textes « portent à croire que c'étaient plutôt des doreurs. Le « rétable de la chapelle du *Corpus Christi* fut peint par « *En Loert* en 1328. »

(1) *Viage literario*, tome XVII, page 141.

(2) *Ibid.*, tome XXI, page 107.

(3) On trouve bien à Perpignan en 1304 un certain *Bernard Mallol* qualifié de peintre (*Bernardi Malleolis pictoris*), mais nous avons quelques raisons de croire que c'est une erreur du copiste de ce document, qui a écrit *pictoris* pour *paratoris* (pareur de draps).

(4) Il y avait un Arnald Pelicer, *frener*, à Perpignan en 1286, et il se pourrait que le peintre Jacques Pellicer, qui travaillait à Majorque en 1327, fût un de ses descendants.

MONUMENTS CELTIQUES DE LA PORTEILLA & DE LAS CLAUSAS

SITUÉS SUR LA MONTAGNE DE MOLITG.

Signalés et décrits, en septembre 1861, par M. Rouffaudis,
licencié en sciences, professeur à l'École-Normale
de Perpignan, membre résident.

Les monuments celtiques du département des Pyrénées-Orientales n'ont été connus que fort tard. C'est en 1832 que M. de Jaubert de Réart donna, pour la première fois, la description et le dessin de deux de ces monuments, situés sur la montagne de Molitg, aux lieux du *col del Triba* et du *pla de l'Arca*. Ne soyons donc pas étonnés du silence que gardent les auteurs classiques d'histoire gauloise, sur les pierres druidiques de l'extrémité orientale de la chaîne des Pyrénées, tandis qu'ils parlent longuement de tous les monuments celtiques de la Bretagne et des Vosges.

A quel genre faut-il rapporter les monuments de la montagne de Molitg? Aux menhirs, aux dolmens ou aux tumuli?

M. de Jaubert de Réart classe parmi les dolmens, les deux qu'il a décrits. Le 3^e monument druidique, connu sous le nom de *Tomba dels gentils de Pinèda*, ainsi que les deux qui font l'objet de cette notice, ne doivent pas

être compris dans cette catégorie. Ce qui caractérise le dolmen, c'est le relief extérieur, formé presque toujours par trois grosses dalles, placées de champ, et une quatrième supérieure, formant la table ou l'autel druidique. Pour les deux premiers, il n'y a aucune incertitude; ce sont des dolmens parfaitement définis; mais pour les autres, leur configuration extérieure, leur position et leur état de conservation ne permettent pas de les classer ainsi.

On doit les rapporter aux tumuli, espèces de cônes de terre surmontant un tombeau. Dans les tumuli de Molitg, la pente et la nature des terrains ont facilité l'action destructive des eaux, le cône de terre a été enlevé, et il est resté la partie massive du tumulus. Je ne passerai pas aujourd'hui en revue certaines affirmations erronées qui ont été écrites sur l'orientation et la conservation des premiers monuments, je me contenterai de décrire deux tumuli qui n'ont pas encore été signalés : le tumulus de la *Porteilla* et celui de *Las Clausas*.

Tumulus de la Porteilla.

Ce tumulus se trouve à 2 kilomètres environ au nord-ouest du village de Molitg, non loin des nombreux zigzags que forme le vieux sentier de Jinclà, après avoir franchi le ravin du Colleil. Cette région, connue sous le nom de *Porteilla* (portes), est inculte et presque sans valeur; ce sont des terres vagues abandonnées pour le parcours des troupeaux; sans aucun doute elles ont été autrefois boisées, car à chaque plateau on remarque des traces d'anciennes charbonnières. Le monument celtique

de la Portella, situé sur la gauche du sentier, presque dans l'angle formé par le chemin de Campome, est entouré de blocs informes de granit qui sont de véritables menhirs naturels. Il a peu d'apparence extérieure; il est formé, comme tous ceux qui existent dans la même localité, de trois pierres longues et étroites, placées de champ.

L'ensemble des trois pierres figure une tombe grossièrement construite. De là, le nom traditionnel de Tumul ou tombe. L'ouverture est dirigée visiblement au midi; les pierres ont une inclinaison sensible du dedans au dehors. Voici quelques-unes des dimensions mesurées: la pierre A (voir la figure), celle de droite pour un observateur placé dans l'intérieur du monument, a 1^m,24 de long, celle de gauche 1^m,02 et celle du chevet 0^m,06. Elles ont toutes une épaisseur comprise entre 0^m,18 et 0^m,30. La pierre supérieure qui est encore bien conservée dans les dolmens du col *del Triba* et du *pla de l'Arca*, manque ici.

Le tumul était sans doute plus long que les dalles existantes. On voit tout autour de grosses pierres en désordre, des restes de pavés, constituant un plateau légèrement incliné, entouré de rochers granitiques dont la plupart imitent des pains de sucre gigantesques, caractère distinctif des menhirs.

Dans le dessin ci-joint, nous donnons la projection horizontale de l'ouverture du tumulus. Quant à l'élévation elle n'a aucune importance, le relief étant peu visible.

Tumulus de Las Clausas.

Ce tumulus, désigné par certains touristes sous le nom de *col del Pi* et confondu avec celui de *Pineda*, décrit dans le *Guide en Roussillon*, est placé à quelque distance de là, dans la direction du nord-ouest. Il est situé dans la partie du territoire qui porte le nom de *Clausas*, à une centaine de pas sur la droite de la bifurcation du sentier de Balasc et de celui de Pineda. Son orientation diffère de celle du tumulus précédent : l'ouverture est au nord et non au midi ; ses pierres sont perpendiculaires. A l'est, le terrain cultivé est de niveau avec la pierre principale ; à l'ouest, il y a des pierres amoncelées, sans aucun ordre apparent, et au midi, des masses granitiques très élevées. Comme on peut le voir dans le dessin ci-joint, les pierres principales ne formaient pas la longueur totale ; d'autres moins grandes continuaient l'ouverture, et il est difficile de préciser la longueur véritable du monument. Du reste, voici les dimensions exactes des dalles qui sont encore dans leur position primitive : dalle A, placée à l'est, 1^m,45, prolongée par la dalle D, de 0^m,53 ; dalle B, à l'ouest, prolongée par la petite dalle E, de 0^m,50 ; dalle C, du chevet, 1^m,16. Comme à la *Portella*, la dalle supérieure manque.

La profondeur moyenne apparente du tumulus est de 0^m,70 et l'épaisseur des pierres varie de 0^m,20 à 0^m,30. Si l'on compare dans leur ensemble les deux derniers monuments celtiques aux deux décrits par M. de Jaubert de Réart, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'ils

sont plutôt des *tumuli* que des *dolmens*. Par leurs dimensions, ils s'éloignent peu d'un tombeau ordinaire. On peut bien objecter que dans d'autres pays, les *tumuli* sont presque tous surmontés par une butte de terre, souvent de plusieurs mètres; mais est-il surprenant que par la suite des âges, dans un pays si accidenté que la montagne de Molitg et dans un terrain si mouvant que les débris graniques, les eaux aient enlevé la partie supérieure du monument? Il nous a été d'ailleurs impossible de reconnaître la forte dalle supérieure parmi les débris environnants. Les pierres éparses peuvent avoir formé un dôme ou une pyramide sur le tumulus; mais leur texture ne permet pas de croire qu'elles aient fait partie d'une forte dalle. Une remarque qui n'est pas sans quelque valeur, c'est que dans les traditions locales, on désigne toujours les monuments celtiques de *Pineda*, de *las Clausas* et de la *Porteilla* sous le nom de *tombas dels Gentils*. Ce nom n'est jamais attribué aux deux classés parmi les dolmens. Les habitants les désignent par la dénomination vague de *llozes*, c'est-à-dire pierres plates.

Nous avons dit, en commençant, que certaines erreurs ont été commises par les premiers observateurs. Par exemple, l'orientation n'est pas unique et dirigée vers l'Orient. Le premier dolmen observé, celui du *pla de l'Arca*, est bien dans ces conditions; mais tous les autres ont une orientation variable. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'ils sont toujours orientés dans l'axe d'un vallon principal, sur un site admirablement découvert, ce qui est en harmonie avec l'esprit des Celtes, adorateurs des forêts.

Les monuments celtiques aujourd'hui connus sur la montagne de Molitg, sont au nombre de cinq :

1° Le dolmen du *col de la Triba* ; la dalle supérieure pèse 20 quintaux métriques ;

2° Le dolmen du *pla de l'Arca* ; la dalle supérieure pèse 60 quintaux métriques ;

3° Le tumulus de *Pineda* ;

4° Le tumulus de *las Clausas* ;

5° Le tumulus de *la Porteilla*.



RÉSUMÉ

DES TRAVAUX DE LA SECTION D'AGRICULTURE

PENDANT LA FIN DE L'ANNÉE 1871.

Par M. Morer, professeur au Collège de Perpignan, Secrétaire.

Quelques mots sur les vers-à-soie, dans la séance du 14 juillet 1870, clôturèrent les séances de la Section agricole, car la Société, justement émue de la guerre qui venait d'éclater contre la Prusse, suspendit ses réunions.

Ce ne fut qu'en octobre de l'année suivante qu'elle reprit ses paisibles travaux, sous la présidence de son directeur, M. Labau.

En présence de l'infériorité intellectuelle de la France, infériorité que la guerre terrible et à jamais néfaste dont nous sommes victimes, venait de constater d'une manière si déplorable, toutes les aspirations furent pour le développement de l'instruction, afin de relever notre patrie bien-aimée de l'état d'abaissement moral dans lequel nous sommes tombés.

La Section d'agriculture surtout, plus en contact avec les travailleurs, jugeant mieux encore les calamités qu'entraîne l'ignorance, ne pouvait rester indifférente à

ce mouvement des esprits; aussi décida-t-elle, dès sa première réunion, qu'il serait demandé au conseil municipal de la ville un carré de terrain d'une certaine étendue pour des essais de culture. Son directeur, M. Labau, s'est offert pour faire des leçons sur le terrain même.

Tous ceux dont les besoins professionnels ou le goût des cultures utiles ou d'agrément invitent à l'étude de la botanique et de l'agriculture, iront écouter le savant directeur de la Section agricole. Ils rapporteront de ses leçons ce qu'il faut savoir pour aider au développement de notre agriculture et mettre à profit notre soleil si chaud, notre ciel si pur, nos eaux si limpides.

La Section d'agriculture acquittera ainsi, par cette initiative, une partie du tribut que nous devons tous nous imposer, et contribuera à relever, par l'étude de la nature, les intelligences et les cœurs trop longtemps engourdis. Ainsi se développeront les idées morales, qui sont la meilleure sauvegarde de la tranquillité publique et les vrais fondements de l'avenir d'un grand peuple.

Après cette question d'intérêt national, dont la solution est pour nous une question de vie et de mort, celle qui devait le plus préoccuper la Section agricole est, sans contredit, l'invasion du *Phylloxera*, si destructive aujourd'hui pour les riches vignobles d'une partie du Dauphiné, de la Provence, du Languedoc et de la Guienne. Cet insecte dévastateur, qui ne laisse pas même repousser l'objet de sa voracité, s'avance menaçant vers notre Roussillon, couvert en grande partie de champs de vignes vastes et productifs, qui font avec ses fruits délicats et savoureux sa richesse et sa prospérité.

Malgré le désir bien vif et bien naturel pour notre Section d'agriculture de prévenir l'ennemi et de l'attaquer avant qu'il ait franchi les limites de notre ciel, la Société n'a pu former jusqu'ici que des vœux, car ses trop faibles ressources l'empêchent de s'adonner, comme elle le désirerait, aux études nécessaires pour reconnaître facilement le *Phylloxera* et se livrer à des essais qui pourraient peut-être combattre son action malveillante et mortelle.

A ce sujet, la Section prend acte avec plaisir de la communication du Président de la Société, qui croit arriver à la destruction du nuisible insecte par un double système de sulfuration : sulfuration aérienne en vase clos et sulfuration souterraine.

M. le Directeur de la Section annonce à son tour qu'il s'occupe sérieusement de cette question, et pense trouver un moyen sûr de détruire le redoutable ennemi de la vigne par le système de l'inoculation.

Les divers renseignements que la Section a recueillis, pendant ce trimestre, sur les vignobles du Roussillon semblent faire pressentir que le froid les a sérieusement atteints. Cependant la grande vitalité de la vigne dans notre pays fait espérer que le mal ne sera pas aussi grand qu'on le craint, et que le Roussillon pourra compter sur une récolte répondant à ses travaux et à ses efforts.

La Société a arrêté, pour l'année 1871, la liste des laboureurs et des éducateurs de vers-à-soie qui lui ont été signalés comme méritant des encouragements.

**Tableau des Laboureurs et des Éducateurs signalés
et des Primes que la Société leur a accordées.**

LABOUREURS.

MM. AUSSEIL (Baptiste), 81 ans, à Saint-André...	25 fr.
MALÉ (Martin), 82 ans, à Velmanya.....	25
DELUNCA (Louis), 81 ans, à Velmanya.....	25
MÉRIC (Raymond), 36 ans, à Thuir.....	25

ÉDUCATEURS.

MM. MIRABEAU, de Perpignan.....	20 fr.
BALADA (Valentin), de Perpignan.....	20
IZARN (Ferdinand), de Latour-de-France.....	25
M^{mes} FRAISSE (Marie), de Perpignan	20
BALEINE (Victoire), de Thuir.....	20
MADELEINE (Marie), de Saint-André.....	20

Quant aux horticulteurs, une commission a été nommée pour désigner ceux qui lui paraîtraient les plus dignes de l'attention de la Société.

La Section a décidé, en ce qui les concerne, que des ouvrages d'horticulture remplaceraient les primes en argent qui leur étaient annuellement distribuées.

Nous devons faire ressortir la pensée qui a inspiré la Section en prenant cette décision. Elle a voulu que les procédés d'horticulture, étrangers à notre pays, s'y introduisissent peu à peu. Le meilleur moyen, pour obtenir un pareil résultat est évidemment la propagation des ouvrages où les nouvelles méthodes sont présentées et expliquées.

L'anné 1871 s'est terminée, pour la Section agricole par une bonne action :

Les départements envahis ont été ravagés par l'ennemi avec une rage, peut-être sans exemple dans les guerres de notre siècle. Après la paix, le gouvernement a fait appel à tous les départements épargnés par l'invasion pour venir en aide à leurs frères malheureux, en leur envoyant des semences de toute espèce.

La Société s'est mise à l'œuvre. Elle s'est adressée à tous ses membres, aux municipalités et aux instituteurs. Elle a été heureuse de recueillir d'abondantes offrandes.

Parmi les instituteurs qui lui ont envoyé des graines de semence, elle s'est plu à reconnaître l'activité et le dévouement qu'a déployés M. Mitjaville, instituteur public à Argelès-sur-Mer. Elle a signalé ce fonctionnaire à M. le Ministre qui lui a envoyé, par l'intermédiaire de la Société, un bel ouvrage d'arboriculture.

La Section a reçu, dans le courant de ce trimestre, cinq nouveaux membres :

MM. GOURSE (Joseph), propriétaire - horticulteur à Arles-sur-Tech, lauréat des dernières expositions de concours régionaux.

GAUTHIER (Médard), propriétaire, négociant en vins.

CALARET (Joseph), propriétaire.

DE GUARDIA-CALMÈTES (Auguste), propriétaire.

CASTEIL (Joseph), propriétaire.

Perpignan, 31 janvier 1872.

ENQUÊTE PARLEMENTAIRE SUR L'AGRICULTURE.

MÉMOIRE DE M. LABAU,

Sous-Directeur de la Ferme-École de Germainville, Directeur de la Section d'Agriculture.

CHARGES DIVERSES DE LA CULTURE.

1. D. Aspres ou terres non irriguées. — Assolement biennal avec jachère pure (système extensif).

R. Impôts, labours, semence, moisson, dépiquaison, sarclage des céréales, frais généraux, transport de fumier et épandage, intérêt du capital d'exploitation à 10 p. %.

Valeur du capital d'exploitation pour un hectare.. 115^f

Produit brut par hectare..... 145

Bénéfice net par hectare..... 30^f

La valeur moyenne de l'hectare est de 900 à 1.000 fr.; les capitaux engagés donnent un intérêt de 3 p. %.

ARROSAGE.

Le capital d'exploitation, représenté par toutes les charges ci-dessus, est de 500 francs.

L'hectare a une valeur moyenne de 5.000 francs.

Le prix de fermage est de 200 fr. l'hectare. L'argent est placé entre 4 fr. et 4 fr. 50 c. p. % net, pour le propriétaire de l'immeuble.

Dans ce centre, le plus riche du département, la propriété est très divisée : les fermes ont une étendue moyenne de 10 hectares; l'eau d'irrigation ne fait jamais défaut en été; la population y est nombreuse, intelligente et laborieuse. La terre est arrivée à un haut degré de fertilité, en période jardinière.

Les deux systèmes de culture que nous venons d'exposer : le premier, essentiellement extensif, représente la culture de nos aspres, terres chaudes, sèches et pauvres; le second, représente les riches cultures du bassin de la Tet, avec application du système extensif le plus riche et le plus actif. Si le cultivateur de cette contrée, réellement généreuse, peut augmenter par son intelligence le capital d'exploitation de 500 francs à 1.000 francs, il pourra lutter avec avantage avec les contrées du Nord qui ont joui de tout temps d'une réputation européenne.

Tous les systèmes intermédiaires sont plus ou moins appliqués dans notre Roussillon.

2. D. Salaire, main-d'œuvre, personnel agricole.

R. Les salaires des domestiques à gages, au mois ou à l'année, ont augmenté de 40 p. %; la main-d'œuvre de 25 p. %, et cela depuis une quinzaine d'années.

Les nombreuses plantations de vignes sont la cause directe de cette augmentation dans le salaire.

3. R. Le personnel agricole n'a pas diminué sensiblement; à certaines époques, il est insuffisant; néanmoins la pénurie est loin d'être extrême.

4. R. Le mouvement d'émigration à l'intérieur comme

à l'extérieur peut être considéré comme à peu près nul, tout au plus de 1 p. %.

5. *R.* L'emploi des machines est très lent à se vulgariser; celui des instruments aratoires perfectionnés ne rencontre pas les mêmes difficultés; leur emploi se généralise dans toutes les exploitations agricoles bien dirigées.

6. *R.* La somme de travail obtenue par les ouvriers est moins grande que par le passé.

7. *R.* Les conditions d'existence de cette partie de la population se sont améliorées; elle est mieux nourrie, logée et vêtue.

L'instruction primaire est dirigée dans un sens favorable à l'agriculture.

Un professeur d'agriculture est chargé de faire, deux fois par semaine, des leçons théoriques et pratiques aux élèves-maitres de l'École-Normale de Perpignan. Ce même professeur est chargé d'un cours d'agriculture au Collège (Division de l'enseignement spécial). Son influence est déjà incontestable dans le choix des professions; l'agriculture est plus largement représentée, quoique l'institution ne date que de quatorze ans.

D. Les Sociétés de secours mutuels sont-elles suffisamment répandues dans nos campagnes?

R. Non.

D. L'assistance publique y est-elle convenablement organisée? — *R.* Non.

8. D. S'est-il opéré des changements dans l'état moral des ouvriers de la campagne?

R. Oui.

Leurs relations sont moins faciles qu'autrefois; les causes sont : une aisance relative plus grande par suite du surcroît du travail, et aussi à un esprit d'indépendance mal compris.

9. D. Y aurait-il avantage à établir la faculté du livret?

R. C'est douteux.

ENGRAIS. — AMENDEMENTS.

10. R. La production du fumier est insuffisante par suite du faible capital d'exploitation; il serait urgent et utile d'y suppléer par une demi-fumure d'engrais naturels ou artificiels pour obtenir des rendements maxima. Tous les deux ans, les terres à l'arrosage reçoivent 20.000 kilogrammes de fumier, elles devaient en recevoir 40.000 à l'hectare. Ce n'est que par l'emploi des engrais artificiels que le cultivateur pourra donner la dose d'aliments indispensables aux plantes et obtenir de bons résultats de son industrie agricole.

11. D. Quelles sont les dépenses nécessitées par le chaulage, le marnage et autres amendements?

R. Les gisements de marne sont très rares dans le pays, la chaux est trop chère pour qu'elle puisse être appliquée comme amendement à nos terres. Les dépenses nécessitées par le chaulage et le marnage ne peuvent pas être établies d'une manière pratique, puisque ces deux opérations n'ont jamais été mises en application.

PROCÉDÉS DE CULTURE.

12. *D.* Quels ont été depuis un certain nombre d'années les progrès accomplis dans la culture du sol, et dans quelle mesure ces divers procédés agricoles se sont-ils perfectionnés?

R. L'extension des prairies artificielles, l'augmentation du nombre d'animaux de vente et de travail, des modifications heureuses introduites dans l'outillage agricole, et surtout dans les trois principaux instruments : la charrue, la herse, le rouleau. Les labours profonds qui commencent à être compris. Toutes ces causes réunies ont permis aux propriétaires de terres de les affermer de 30 à 40 p. % plus cher qu'il y a 20 ans.

ANIMAUX.

13. *D.* Quelle a été l'influence sur les frais d'achat, d'élevage et d'engraissement sur le prix de vente des animaux de diverses espèces, du régime économique établi en 1860 par comparaison avec la période décennale précédente?

R. Deux espèces de bétail, le bœuf et le mouton ont augmenté de 30 p. %. Il est difficile de savoir si cette augmentation doit être attribuée à la loi de 1860, ou bien à l'extension énorme qu'a prise la viticulture dans le Midi de la France ; avec elle l'aisance est devenue relativement générale, et a permis à chaque ménage de consommer une plus grande quantité de viande qu'anciennement.

14. *D.* Existe-t-il un trop grand écart entre le prix du bétail sur pied et le prix de vente au détail?

R. Non. La liberté de la boucherie nivelle tout.

13. D. Quel parti les cultivateurs tirent-ils des produits provenant des animaux, tels que le lait, le beurre, le fromage?

R. Ces diverses industries n'ont pas d'importance.

D. Quelles ressources trouvent-ils dans l'élevage de la volaille?

R. De très petites.

LAINES.

16. D. Quelles variations a subies le prix des laines dans les trois dernières périodes décennales? A quelle cause doivent être attribuées ces variations?

R. Le prix des laines a baissé de 40 à 50 p. %. Cette baisse doit être attribuée à la concurrence des laines étrangères, à celles de l'Amérique méridionale et de l'Australie.

17. D. Quelle influence ces variations ont-elles exercé sur les troupeaux de la race ovine en France? La quantité de moutons a-t-elle augmenté ou diminué dans cette triple période décennale?

R. Dans notre zone, la population ovine a diminué de 50 p. %. La mévente de la laine n'a pas été la seule cause, mais bien le défrichement d'étendues considérables de terres incultes envahies par les plantations de vignes principalement et autres petites cultures.

18. D. La substitution des races étrangères aux races indigènes, a-t-elle donné des résultats qui compensent la diminution des prix?

R. Ces expériences ont été tentées sur une si petite échelle, qu'elles n'ont exercé aucune influence; quelques rares croisements ont été opérés avec la race southdown, la seule qui par sa rusticité puisse s'acclimater et donner de bons sujets par croisement.

19. *D.* Quels sont les moyens pratiques proposés par la culture pour la mettre à même de soutenir la concurrence des laines étrangères et de conserver les troupeaux de moutons?

R. Une seule méthode peut être mise en application, c'est d'améliorer nos troupeaux par la sélection ou par le croisement, de manière que par un accroissement plus rapide ces animaux puissent être livrés à la boucherie à l'âge de quinze à trente mois, au lieu de les attendre quatre ou cinq ans. Tous ces progrès ne peuvent être obtenus qu'avec le perfectionnement de l'agriculture, qui du reste est en bonne voie dans notre département.

D. Quel a été le prix par tête de mouton de boucherie à l'âge d'un an, de deux et de trois ans pendant les trois dernières périodes décennales?

R. Ce prix a augmenté de 20 à 30 p. % dans les derniers temps.

CÉRÉALES.

20. *D.* Quel a été le rendement par hectare et depuis vingt ans de chaque espèce de céréales?

R. Blé, 14 hectol.; avoine, 25; orge, 30; seigle, 15. A la Ferme-École, la moyenne du rendement est pour le blé, de 13 hect. 20; le prix de revient de 16 fr. 65 c.;— pour l'avoine, 25 hect.; prix de revient, 8 fr. 55 c.

D. Dans quelle proportion la production a-t-elle augmenté ou diminué ?

R. La production, comme la quantité, sont restées à peu de chose près les mêmes.

21. D. La formation des réserves de grains dans la grande culture, est-elle aussi importante que par le passé ?

R. Non.

VIGNES, VINS ET EAUX-DE-VIE.

25. D. La culture de la vigne a-t-elle reçu de l'extension depuis trente ans ?

R. Oui; du double à peu près. Il y a aujourd'hui en Roussillon de 50 à 60.000 hectares en vignes.

D. Quelles modifications a-t-elle subies, et quelles sont les causes de ces modifications ?

R. Tous les travaux de la vigne se font aujourd'hui d'une manière plus intelligente. La viticulture est la branche agricole qui donne les meilleurs revenus aux propriétaires, aussi d'accessoire qu'elle était dans notre agriculture est-elle devenue, depuis quinze ou vingt ans, l'industrie principale en même temps que la plus lucrative. La moyenne de rendement à la Ferme-École par hectare, dans la dernière période décennale, est de 21 hectolitres; le prix de revient de 8 fr. 60; le prix de vente, 22 fr. 50.

ENQUÊTE PARLEMENTAIRE SUR L'AGRICULTURE.

MÉMOIRE DE M. MORER,

Professeur au Collège de Perpignan, Secrétaire de la Section
d'Agriculture.

§ 2. — Salaire. — Main-d'œuvre. — Personnel agricole.

7. — *Les conditions d'existence de cette partie de la population (les ouvriers du sol) se sont-elles améliorées?*

Les conditions d'existence de cette partie de la population se sont notablement améliorées; mais les progrès accomplis ne figurent pas toujours dans la balance en faveur de l'actif. S'il y a augmentation de salaire, il y a augmentation de besoins, de sorte que l'amélioration se chiffre rarement en recettes.

Les conditions morales ne sont pas en rapport avec les conditions matérielles, malgré le développement de l'instruction. Cela peut provenir de la direction donnée primitivement à cette instruction, et du manque d'entente et d'unité pour l'application des questions morales qui s'y rattachent.

En général, les autorités locales et autres restent trop étrangères au mouvement intellectuel qui entraîne notre époque. Que l'on se garde de l'ignorance, le plus grand ennemi de l'homme; mais qu'on ne laisse pas aller au hasard l'enseignement.

Pour faire rechercher et aimer l'instruction, il faut avant tout entourer de considération celui qui la dispense. Mais il ne faut pas pour cela se payer de mots. La maison d'école doit devenir, après l'église, le plus bel établissement de la commune; la classe fraîche en été, chauffée en hiver, doit attirer, par le confortable, les élèves le jour, les adultes le soir, tous, quelques heures le dimanche et les jours de fêtes, pour se livrer à quelques lectures substantielles et morales que leur offrira la bibliothèque scolaire. On pourra se promettre alors de voir la famille devenir peu à peu l'auxiliaire le plus utile et le plus intéressé de l'école. Retenu un peu plus au milieu des siens, le chef de famille ne fréquentera pas si assidûment les cabarets et les cafés. Les idées d'économie et d'ordre se répandront insensiblement dans les masses, les conditions d'existence morale s'amélioreront alors, et en réformant la commune, cette petite société, vous transformerez l'Empire, cette grande société française.

S'est-il produit des modifications favorables dans la manière dont elle est nourrie, vêtue, logée?

Elle est mieux nourrie, mieux vêtue, souvent mieux logée.

L'instruction primaire est-elle dirigée dans un sens favorable à l'agriculture?

Oui, en général. Les élèves des écoles normales apportent dans les campagnes les connaissances agricoles qu'ils ont acquises sous la direction d'un professeur éclairé, et répandent insensiblement les bonnes doctrines. Leur influence n'est cependant pas assez prononcée pour se faire aisément écouter de gens routiniers et ignorants.

Si dans chaque chef-lieu de canton s'élevait un établissement d'instruction sérieuse, on pourrait y faire un cours d'agriculture, qui, dans beaucoup de localités, ne tarderait pas à être fréquenté par les adultes et peut-être par les hommes faits. Un champ d'expérimentations viendrait prouver la bonté des doctrines et des procédés indiqués. Au milieu des campagnes, répandus sur toute l'étendue de l'Empire, ces établissements auraient une influence heureuse qui se ferait immédiatement sentir partout.

Quelle est son influence sur le choix des professions ?

L'instruction primaire, telle qu'elle est encore comprise aujourd'hui, influe assez sur le choix d'une profession ; mais nous n'oserions affirmer que ce soit dans un sens favorable à l'agriculture.

Le jeune élève qui a un peu d'instruction et d'intelligence se croit déjà un personnage, et les parents, pour peu qu'ils le puissent, ne trouvant pas à la campagne ce qui est nécessaire pour développer les premiers rudiments chez cet enfant privilégié, l'envoient au chef-lieu du département acquérir une instruction dont il n'aura pas souvent besoin, et qui le détournera de la profession qu'il aurait embrassée.

S'il doit revenir au village, il s'y décide à contre-cœur, et pense toujours à ces plaisirs de la ville qu'il a entrevus et dont il voudrait jouir. C'est ainsi que les enfants du village s'éloignent de leur berceau, et abandonnent les champs pour le comptoir, l'atelier, l'administration ou l'armée.

Il s'est ainsi établi et il se maintient un cercle vicieux. Les enfants de la campagne quittent le foyer paternel

qui ne leur offre pas ce que donnent généralement les villes : plaisirs faciles, loisirs agréables, travaux moins pénibles et considération, et alors l'agriculture n'a pas de considération réelle, parce que ceux qui s'y adonnent sont relativement les ignorants.

Nous concluons encore que les grands centres des campagnes devraient posséder une instruction complète, réelle, pour garder leurs enfants dans leur sein.

Les conditions physiques des parents n'ont-elles pas eu d'influence sur le choix des professions? (Question ajoutée.)

Les conditions physiques des parents ne sont pas étrangères au choix des professions. Le contact trop répété des villes, le retour à la campagne de jeunes gens qui ont été envoyés trop tôt au chef-lieu dont ils n'ont rapporté que le goût des plaisirs, souvent de la débauche, ont eu une influence délétère sur les mœurs des villageois, et nous donnent des générations où se comptent en trop grand nombre encore les rachitiques et les scrofuleux, malgré les améliorations très sensibles de la vie matérielle.

Qu'arrive-t-il alors? Un grand nombre de jeunes gens qui n'ont pas la force de tenir la pioche et de conduire la charrue, ont dû être forcément éloignés du travail des champs pour embrasser une profession moins pénible et souvent plus lucrative, de sorte que la partie la plus virile de la population rurale, celle que les conseils de révision prennent de préférence, se trouve par le fait la portion deshéritée. Les rachitiques et les scrofuleux sont les privilégiés. Exempts de l'impôt du sang et du pénible travail du sol, à eux sont encore réservés les loisirs

agréables et les salaires élevés, tandis que le paysan sage et robuste n'a pour lot que le travail de la terre et un salaire moindre.

Il faut donc à tout prix retenir à la campagne ceux qui y sont nés, et l'on ne pourra y parvenir qu'en entourant de considération le travail des champs, en relevant la dignité de l'agriculteur par une instruction solide donnée au sein même des campagnes. L'instruction est aujourd'hui le plus puissant levier pour relever le sens moral des travailleurs du sol.

Les Sociétés de secours mutuels sont-elles suffisamment répandues dans nos campagnes?

Les Sociétés de secours mutuels ne sont pas suffisamment répandues dans nos campagnes. On n'en comprend pas assez l'utilité. Ce qui s'oppose à leur organisation, c'est encore leur ignorance.

Ce qui précède présente assez le tableau des campagnes. Comment donc espérer qu'il y ait une initiative quelconque vers le bien dans un milieu ignorant et partant indifférent. Le propriétaire lui-même, n'ayant que de très vagues notions des grandes idées de solidarité et d'association, n'engage pas les paysans à se réunir pour s'entraider et se secourir.

Caisse d'épargne (Question ajoutée).

A côté des Sociétés de secours mutuels devrait partout s'élever la Caisse d'épargne, qui ferait bientôt comprendre la bonté de la Caisse des retraites pour la vieillesse.

Caisse des retraites pour la vieillesse (Quest. ajoutée).

Mais que penser d'un département qui ne compte pas dix livrets de la Caisse des retraites pour la vieillesse⁽¹⁾.

C'est cependant aux sociétés de secours mutuels, aux caisses d'épargne et à la caisse des retraites pour la vieillesse que se rattachent les grandes, nobles et morales idées d'association, d'économie et de consolant avenir d'où naissent les vertus qui font l'honnête homme et le digne citoyen.

On conclut aisément que c'est encore à l'ignorance qu'il faut attribuer le manque d'extension des sociétés de secours mutuels, des caisses d'épargne et des idées sur la caisse des retraites. C'est à l'instruction bien comprise et sagement développée qu'est réservée le soin d'aider puissamment à la propagation des institutions qui devraient partout dominer, et qui donneraient à notre société tourmentée la sécurité et le bonheur.

L'assistance publique y est-elle convenablement organisée?

En général, l'assistance publique n'est pas convenablement organisée dans nos campagnes, ou plutôt elle n'y est pas organisée.

A quoi attribuer ce manque de charité, si l'on veut? Le vrai philanthrope est celui qui comprend le mieux ses propres intérêts. En faisant le bien et toujours le bien, il se met à l'abri des entreprises des méchants, parce qu'il a fait autour de lui une société de bons. S'il y a quelques ingrats, il y a mille cœurs reconnaissants : il peut dormir tranquille, sa porte est gardée par ses

(1) Je veux dire livrets pris volontairement.

bienfaits. Instruisons donc pour que l'on comprenne partout que l'intérêt particulier se lie intimement à l'intérêt général, et que lorsque celui-ci est méconnu le premier doit souffrir.

S'est-il opéré des changements dans l'état moral des ouvriers de la campagne?

Oui, ils sont en général travaillés par des idées qui les poussent vers des aspirations inconnues, peu rassurantes pour l'avenir, si on ne les éclaire pas sur leurs vrais intérêts et sur les moyens de réaliser les désirs d'amélioration de toute nature, désirs que l'on ne peut condamner s'ils sont raisonnables et si les moyens de les satisfaire sont avouables et légitimes.

9. — *Y aurait-il avantage à établir la faculté du livret pour les ouvriers agricoles?*

Il est évident qu'il y aurait avantage; mais il est douteux qu'on en fit un long usage.

Pour les travailleurs à la journée, il serait impossible de s'en servir, à cause du changement fréquent de propriétaire; quant au travailleur à gages, on trouverait peu de propriétaires qui consignassent sur le livret toutes les observations qu'ils croiraient devoir faire.

§ 5. — Animaux.

Concours d'animaux (Question ajoutée).

La Société agricole avait formé le vœu d'une meilleure et plus rationnelle organisation des concours d'animaux (race bovine), et de voir des primes en animaux étran-

gers, propres à des essais qui pourraient devenir fructueux, se substituer de temps en temps aux primes en argent.

Ne serait-il pas utile aussi d'organiser des concours pour les autres animaux (races ovine, porcine, etc.) ?

On pourrait alors se livrer sans trop de dépenses à l'éducation de toutes nos races d'animaux utiles (races chevaline, bovine, porcine, etc.); mais d'une manière modeste, et comme il convient pour des animaux élevés dans nos fermes. Un cours spécial pourrait être organisé à cet effet, où la pratique, la meilleure des démonstrations, viendrait appuyer constamment la théorie.

II. — Circulation des produits agricoles.

36. — *Quelles facilités et quels obstacles rencontrent l'écoulement et le placement des produits agricoles de la contrée, leur circulation, leur transport ?*

Le département est traité, sur le Chemin de fer du Midi, avec une partialité qu'on ne s'explique pas.

Il paie, pour n'importe quel produit, plus cher que les autres pays de production.

Ainsi les vins qui nous viennent de Cette paient 7 centimes par tonne et par kilomètre; ceux du département pour Cette, 15 centimes.

Les farines et farineux paient sur toutes les lignes 4 et 5 centimes par tonne et par kilomètre; sur le Midi, 8 centimes.

Des blés partis d'Argelès (Pyrénées-Orientales) pour Bayonne paient 8 centimes par tonne et par kilomètre; les mêmes blés en destination d'Espagne et passant par Bayonne, 4 centimes.

Nos vins voyagent sur toutes les lignes à des prix variant entre 4 et 6 centimes par tonne et par kilomètre. Les vins d'Espagne, de l'Aude et de l'Hérault jouissent du même avantage sur le Midi; le vin du Roussillon n'y peut voyager qu'au prix de 7 à 9 centimes.

Les fourrages paient sur toutes les lignes de 25 à 30 centimes par wagon et par kilomètre; même prix sur le Midi, de Tarbes en Espagne. Les fourrages du Roussillon paient 40 centimes par wagon et par kilomètre.

III. — Capitaux. Moyens de crédit.

40. — *Les propriétaires de biens ruraux ou ceux qui les exploitent possèdent-ils des capitaux suffisants pour les besoins de la culture, le perfectionnement des procédés et l'amélioration des terres?*

S'il n'en est pas ainsi, comment peuvent-ils se procurer ces capitaux? Quelles facilités ou quels obstacles rencontrent-ils à cet égard?

On peut diviser en quatre catégories les propriétaires de biens ruraux et ceux qui les exploitent :

1° Propriétaires exploitants et possédant assez de capitaux pour leur exploitation.

Quelques-uns, comprenant que le meilleur placement de leurs capitaux est l'amélioration du sol, les consacrent aux besoins de la culture, au perfectionnement des procédés; mais leur instruction agricole étant plus routinière que scientifique, l'initiative qu'on doit attendre de leur part ne se fait presque pas sentir. Leur nombre est d'ailleurs très limité, et l'indifférence des autres nuit d'une manière sensible à l'agriculture.

2^o Les propriétaires exploitant par des fermiers.

Ne demandant que le prix d'affermé, sans s'enquérir s'ils pourraient l'élever par des améliorations réelles auxquelles ils intéresseraient leurs fermiers, cette seconde catégorie de propriétaires consacre à autre chose qu'aux besoins de la culture les capitaux dont elle peut disposer.

Un grand nombre de ceux-là peut-être qui désireraient se livrer à des améliorations, se trouvent arrêtés par le manque de capitaux, et, lorsqu'ils ne peuvent s'empêcher d'emprunter, ils s'adressent aux sources ordinaires de crédit, c'est-à-dire aux notaires qui, dans notre département, sont les intermédiaires entre le prêteur et l'emprunteur. L'hypothèque est la conséquence obligée de ce mode d'emprunt, ce qui est assez naturel pour garantir la sûreté du prêt ; mais comme ces emprunts sont faits pour des termes très limités, ils obligent à en contracter de nouveaux, et conduisent ainsi à exagérer d'une manière ruineuse le taux de l'intérêt.

3^o Petits propriétaires exploitant leurs terres.

Les petits propriétaires, à la fois dirigeant et exploitant eux-mêmes en tenant le manche de la charrue, n'ont pas en général assez de capitaux pour leur exploitation. Comme la catégorie précédente, ils recourent aux mêmes prêteurs, et se ruinent par les emprunts successifs qu'ils sont obligés de contracter pour faire face à leurs engagements.

4^o Fermiers.

Les fermiers forment la dernière catégorie des exploitants du sol. A peu d'exceptions près, ils ne possèdent pas les capitaux suffisants pour les besoins de la culture, ils ne peuvent donc pas se livrer au perfectionnement des procédés et à l'amélioration des terres.

Pourquoi d'ailleurs amélioreraient-ils? Sont-ils sûrs de jouir de leurs améliorations? Un concurrent vient offrir une légère augmentation d'affermé, et il est généralement accepté. Aussi au lieu de s'améliorer, les exploitations affermées s'appauvrissent, car les fermiers n'ont qu'un but, retirer tout ce qu'ils peuvent d'un terrain qu'ils quitteront demain, et auquel ils se gardent de confier des germes de prospérité pour l'avenir.

Ainsi donc tous ceux qui sont obligés de recourir à l'emprunt s'adressent aux sources les plus onéreuses. Ils ignorent presque tous quelles sont les institutions de crédit qui pourraient leur venir en aide. Sauraient-ils cependant que le Crédit foncier a eu pour but principal d'aider l'agriculture, ils ne peuvent s'adresser à lui tant sont grandes les difficultés pour contracter un emprunt. On croirait que ces difficultés ont été créées à plaisir pour éloigner la petite propriété de cette source de crédit.

La petite propriété se trouve ainsi par le fait toujours sacrifiée. Le gouvernement a tout intérêt à mettre à la portée de tous une grande institution de crédit national, soit en réorganisant le Crédit foncier, soit en créant une institution nouvelle.

IV. — Législation. Règlements.

43. — *Quelle influence le développement et la prospérité de l'industrie exercent-ils sur l'agriculture?*

Le développement et la prospérité de l'industrie ne peuvent qu'être favorables à l'agriculture, pourvu que l'agriculture soit considérée comme la première et la plus

importante des industries. C'est elle qui, par les octrois, fournit seule à l'amélioration des villes, c'est-à-dire qu'elle donne à pleines mains à l'industrie le soin de se développer et souvent de lui nuire ; car l'industrie demande constamment aux villes des améliorations qui lui permettent de se montrer aussi luxueusement que possible, et c'est aux octrois que s'adressent les villes pour répondre aux désirs de l'industrie.

V. — Traités de commerce.

44. — Quelle action ont pu exercer les divers traités de commerce au point de vue du placement, des prix de vente et des débouchés extérieurs des divers produits agricoles ?

L'action qu'ont pu exercer les divers traités de commerce au point de vue du placement, des prix de vente et des débouchés extérieurs des divers produits agricoles a été très sensible dans notre département.

Nos vins, cette industrie de premier ordre pour nous, se sont vus sacrifiés sur les marchés français par l'entrée en franchise des vins étrangers dosés à un haut degré d'alcoolisation. La loi de 1869 est heureusement venue mettre un terme à cet état de choses.

Quant aux marchés étrangers, nos vins ont été arrêtés par les droits excessifs dont ils sont encore frappés aux frontières.

Pour laisser divers autres produits circuler librement, on a surchargé les vins qui auraient dû être considérés au contraire comme objet de première nécessité, et jouir, à cause de cela, d'une liberté pleine et entière.

Ces droits frappent même nos vins sur les marchés

intérieurs français, chose qui serait inexplicable ; si l'on ne savait que relativement aux octrois, les villes sont forcées d'imposer toujours les produits agricoles.

Nos fruits n'ont pas souffert puisqu'ils sont tous ou presque tous consommés en France.

Les laines ont dû supporter une dépréciation trop sensible par suite de l'admission en franchise des laines étrangères. Cette dépréciation n'a pas pu contribuer à la diminution des troupeaux.

Deux autres causes ont peut-être été plus déterminantes pour cette diminution des troupeaux : l'extension de la vigne qui envahit les terroirs propres à l'engraissement, et l'insouciance de nos agriculteurs qui ne se sont pas aperçus assez à temps et ne s'aperçoivent pas encore assez que les troupeaux à viande compensent largement la perte des troupeaux à laine partout où l'engraissement peut facilement s'opérer.

Les fers, surtout ceux qui provenaient de nos forges à la catalane, sont complètement tombés par suite de l'introduction des fers étrangers, contre lesquels sont maintenant appelés à lutter nos hauts-fourneaux.

Les céréales ne promettent plus au propriétaire une rémunération suffisante, et cependant, malgré l'introduction continue des farines et des blés étrangers, le prix du pain se maintient toujours à un prix relativement trop élevé.

Est-ce à dire que, parce qu'au premier abord les traités de commerce semblent nous avoir été plus défavorables qu'utiles, il faille les dénoncer ou tout au moins demander des modifications dans le sens restrictif de la liberté ? Je ne le pense pas. Au contraire : que la liberté com-

merciale devienne réellement le libre-échange, c'est-à-dire réciproque; que les droits d'octroi disparaissent ou s'abaissent au point de devenir presque illusoires en s'étendant aussi aux produits de l'industrie, ce qui permettra d'obtenir alors les mêmes résultats pour les villes; que les droits sur les alcools soient insignifiants, et alors nos vins pourront lutter avantageusement sur les marchés français et étrangers, et la richesse publique s'accroîtra dans notre département, comme elle s'est accrue chez nos voisins de l'Aude et de l'Hérault.

L'aisance chassera peu à peu l'ignorance. Les troupeaux à viande remplaceront rapidement les troupeaux à laine; les produits de nos hauts-fourneaux surpasseront ceux de nos anciennes forges, et la dépréciation de nos charbons sera largement compensée par le maintien ou l'accroissement des bois de tonnellerie donnant de beaux produits.

On ne s'apercevra pas du prix relativement élevé du pain, car l'équilibre nécessaire se rétablira par la liberté de la boulangerie dont on comprendra plus tard l'utilité.

45. — *Quelle influence ces mêmes traités ont-ils pu avoir sur les prix de vente et de location des terres qui sont à portée de profiter des nouveaux débouchés extérieurs qu'ils ont créés?*

Les terres ont augmenté de valeur d'une manière sensible; les prix de fermage également.

46. — *Quel a été l'effet de ces traités sur l'importation étrangère et par suite sur le prix de revient des matières premières servant à l'agriculture, notamment les fers et par suite les machines agricoles et les instruments ara-*

toires, les engrais ou autres substances servant à l'amendement des terres, les étoffes et les vêtements, etc.?

Les traités de commerce n'ont pas énormément contribué à l'abaissement des prix de certaines matières. Cependant les prix des fers étrangers ont favorisé l'extension des instruments aratoires; les engrais artificiels se multiplient; les étoffes et les vêtements, même les étoffes de laine, deviennent d'un emploi général par une assez grande diminution des prix.

VI. — Questions générales.

47. — *Quelles sont dans la législation civile et générale, et dans les traités existants, les points auxquels il paraîtrait y avoir lieu d'apporter des modifications dans l'intérêt de l'agriculture?*

Il conviendrait de simplifier toutes les procédures, et surtout de diminuer les frais de droits de succession, qui ne devraient être payés que sur l'actif net de la succession; d'introduire un jury auprès du juge de paix pour toutes les questions qui en seraient susceptibles.

48. — *Quels sont dans la législation fiscale et les tarifs de douane les points auxquels il y aurait lieu d'apporter des modifications dans l'intérêt de l'agriculture?*

Le gouvernement devrait faire tous ses efforts pour rendre la législation fiscale moins exigeante, moins tracassière, moins vexatoire.

Quant aux tarifs de douane, il est bon qu'on les abaisse progressivement, jusqu'à ce qu'on les supprime tout-à-fait.

49. — *Quelles sont les autres causes qui ont pu influencer*

dans un sens favorable ou nuisible sur la prospérité agricole?

Le Crédit foncier était appelé à relever l'agriculture de son état d'abaissement où la tiennent les emprunts plus ou moins usuraires qu'elle est obligée de contracter. Mais cette belle institution, sur laquelle on fondait tant d'espérances, a été déviée de son but. La grande propriété peut seule s'adresser à elle; la petite propriété, la plus intéressante, la plus nombreuse, en est éloignée par suite des difficultés sans nombre, des frais extraordinaires qu'entraîne le moindre emprunt.

Toutes les grandes idées sont paralysées en France par cette tendance funeste que nous avons à tout niveler. Un grand propriétaire emprunte 100.000 fr., un inspecteur est chargé de vérifier, de contrôler toutes les données du propriétaire, de visiter les immenses qui doivent être hypothéqués : ce sont là des frais assez considérables à la charge de l'emprunteur; un petit propriétaire veut emprunter 2.000 fr., ce sont à peu près les mêmes frais. Voilà où est l'absurde.

Mais ce qui influe surtout d'une manière nuisible sur la prospérité agricole, c'est toujours le manque d'instruction générale. L'ignorance est la lèpre de tous les temps, mais plus encore de notre siècle. Notre enseignement à tous les degrés est inférieur à celui de nos voisins du Nord et de l'Est : l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, la Suisse, surtout l'Allemagne. Cette infériorité dépend de l'école primaire. Si les écoles élémentaires étaient fortement organisées, leur programme serait mieux étudié, les élèves arriveraient dans les établissements secondaires mieux préparés et en sortiraient plus capables et plus

aptes à recevoir un enseignement supérieur plus sérieux et répondant à la place que la France doit occuper dans le monde, surtout au point de vue intellectuel et moral.

N'est-il pas honteux pour notre pays de voir des cours de ferme et des écuries mieux appropriées, plus propres, mieux disposées que les écoles appelées à recevoir nos enfants. Quand je passe devant le splendide établissement des Haras, je me demande si la race chevaline est supérieure à la race humaine? Je me demande s'il est plus utile d'élever de beaux édifices pour se livrer à une éducation luxueuse, dont on a contesté ailleurs les résultats et que l'on a abandonnée, que d'entourer de soins, d'intérêt et de sympathies les établissements destinés à l'éducation de nos enfants, appelés à devenir des hommes.

Que faut-il pour qu'il en soit autrement? Le vouloir.

Le jour où l'on étudiera sérieusement et sympathiquement cette grave et grande question de l'éducation, tout changera, tout s'élèvera, parce que l'école occupera la première place dans le concret de nos institutions nationales.



ENQUÊTE PARLEMENTAIRE SUR L'AGRICULTURE.

MEMOIRE DE M. JULES DESPREZ,

Membre résidant.

SYLVICULTURE.

30. — *Dans quelle proportion s'est augmentée l'importation des bois étrangers dans la dernière période décennale? Ces importations ont-elles pesé sur le prix des bois en France, ou bien sont-elles nécessitées par l'insuffisance de nos propres produits, et les prix se sont-ils soutenus ou élevés?*

L'importation des bois étrangers a subi un mouvement à peu près trois fois plus considérable dans la dernière période décennale que par le passé. Elle a été rendue nécessaire par les besoins de la consommation, accrue dans une proportion au moins égale.

Les facilités des transports dans le Midi de la France pour les provenances par Marseille des bois de Russie et de Norvège, ou par Lyon des bois de la Suisse et de la Haute-Italie, ainsi que l'usage, encore peu répandu, mais cependant quelquefois adopté de pièces en fonte pour les charpentes, ou de fer pour les constructions, ont rétabli l'équilibre des prix, qui n'ont pas sensiblement varié.

Les importations étrangères, toujours croissantes, sont commandées, plutôt par l'impossibilité d'utiliser les res-

sources indigènes, par défaut de routes et chemins ou de moyens faciles d'extraction, que par l'absence de nos richesses forestières, lesquelles seraient suffisantes à tous les besoins, si l'on pouvait en disposer, en les aménageant.

31. — *Est-il à craindre qu'en présence de besoins toujours croissants, notamment à raison de la consommation si considérable des chemins de fer, les approvisionnements ne puissent faire défaut dans un avenir plus ou moins éloigné ?*

Quels seraient les moyens de parer à cet inconvénient ?

Une tendance générale s'est manifestée depuis quelque temps dans le sens des plantations en tous genres. Les ressources de la chimie appliquée à la conservation et à l'imperméabilité des bois, permettent d'employer comme bois de service et de construction, ainsi que comme bois d'œuvre, c'est-à-dire, bois de travaux ou d'industrie, toutes sortes d'essences jugées autrefois impropres à ces divers usages.

Si ces dispositions actuelles n'éprouvent pas de temps d'arrêt, il est à supposer que les productions forestières pourront satisfaire aux besoins qu'on peut en réclamer. Car si, d'une part, certains services, tels que ceux des chemins de fer, des lignes télégraphiques et autres, exigent une plus grande consommation de bois, d'autre part, l'usage du fer ou de la fonte établit une sorte de compensation.

Une exception doit être faite pour les bois de marine de l'État, auxquels incombe seuls le soin de suffire à ce service.

32. — Les existences des bois de service tendent-elles à s'augmenter ou à s'amoindrir?

Ne serait-il pas utile, même nécessaire, que les forêts de l'État, partout où le sol le permet, fussent converties en haute futaie pour ne pas se trouver un jour dans la dépendance de l'étranger pour des bois d'œuvre?

Il est indispensable que l'État, qui peut, sans compromettre sa situation capitaliser certains revenus, convertisse en haute futaie la plus grande partie de ses forêts. Il pourrait ainsi s'affranchir totalement de la dépendance de l'étranger, dont il a toujours été tributaire à de très onéreuses conditions.

33. — Quelle influence ont exercée sur les produits forestiers :

1° La substitution du fer au bois pour la charpente?

2° La substitution de la houille au bois, tant pour l'usage domestique que pour les besoins de l'industrie, notamment des hauts-fourneaux?

1° La substitution du fer au bois n'a pas produit un effet sensible sur le prix des bois de charpente, mais elle a amené une dépréciation sur le bois feuillard, employé dans la tonnellerie.

2° L'inauguration des hauts-fourneaux, dont le fonctionnement exige, en grande partie, l'emploi de la houille, a causé le chômage de presque toutes les forges dites catalanes, très nombreuses dans le Midi de la France, principalement dans l'Ariège et dans les Pyrénées-Orientales. Elle a eu pour résultat l'avilissement du prix des charbons de bois, seul combustible de ce mode de fabrication du fer.

34. — *Le régime économique inauguré par les traités de commerce est-il cause de la dépréciation partielle du sol forestier, si elle existe ?*

Le régime économique inauguré par les traités de commerce, en facilitant l'importation des fers étrangers, a rendu très précaire la situation des forges en France. Il a accru par conséquent la diminution du prix des charbons de bois. Ce produit forestier subit aujourd'hui une réduction des $\frac{3}{8}$ dans le chiffre auquel son cours était établi antérieurement aux traités de commerce.

35. — *Les traités de commerce ont-ils porté atteinte à la valeur des bois, à celle de leurs produits résineux et de leurs écorces ?*

Les traités de commerce, dans la région qui nous occupe, n'ont pas porté d'atteinte sensible à la valeur des bois ni des écorces. Celles d'yeuse, ou chêne-vert, sont utilisées dans le pays pour les tanneries, qui doivent déjà réclamer de l'Algérie un important tribut.

Le liège n'a pas subi de grandes variations.

Quant aux produits résineux, l'extraction n'en est pas pratiquée dans le pays, et leur consommation est sans importance.

Observations.

Par des circonstances exceptionnelles dues à la situation troublée par la politique, l'Espagne, depuis trois ou quatre ans, a dû faire dans notre département des achats assez considérables de merrains et de bois feuillard pour servir au transport de ses vins, assez abondants dans cette dernière période, et pour les expéditions desquels ses ressources forestières étaient insuffisantes ou inexploitées.

Dans l'année 1869 le chiffre de l'exportation pour nos voisins fournie par le département des Pyrénées-Orientales, s'est élevée à 100.000 merrains et à 120.000 pièces de bois feuillard. Dans l'année 1870, le chiffre n'a été jusqu'aujourd'hui que de 58.000 merrains et de 480.000 pièces de bois feuillard.

L'Amérique, qui exportait à destination de France une quantité considérable de bois de fente et de construction (chêne), a employé en 1869 pour les besoins du commerce de ses produits résineux et de son pétrole, une quantité de bois dont le prix s'est élevé à vingt-cinq millions de francs. Cette consommation, qui ne peut tendre qu'à augmenter, doit faire présager l'arrêt prochain de toute provenance des bois de cette contrée.

L'attention du gouvernement français devrait être fixée sur les moyens à employer pour faire face, par nos propres ressources, à ce déficit important.

La création de routes et chemins, pour atteindre ce but, serait d'autant plus efficace que l'État ne peut en quelque sorte tirer aucun parti de ses propres richesses, et que, faute de moyens d'extraction, des arbres d'une fort belle venue doivent souvent être sacrifiés pour du charbon ou vendus à vil prix, ainsi que l'atteste l'enchère qui a eu lieu en 1869 pour la vente de 180 pins de la forêt de Balatg (Pyrénées-Orientales), vendus ensemble 670 fr., soit 3 fr. 75 c. environ le pied. Un taillis de chênes de la forêt de Velmanya, âgé de 25 ans, d'une étendue à peu près de 6 hectares, a été vendu 300 fr., chiffre qui réduit à 50 fr. le prix de la superficie à l'hectare, soit un revenu de 2 fr. par an, ce qui, déduction faite des frais de la conservation et du prix de l'intérêt du sol, constitue pour l'État une propriété très onéreuse.

PREMIÈRE SATIRE D'HORACE.

TRADUCTION

DE M. LOUIS FABRE,

Secrétaire général de la Société.

Cher Mécène, d'où vient qu'on ne trouve personne
 Satisfait de l'état que le hasard lui donne,
 Ou bien que de lui-même à son choix il a pris;
 Personne qui ne soit d'un autre sort épris?
 « O bienheureux marchand! » dit, courbé sous les armes,
 Le soldat, tout brisé de fatigue et d'alarmes;
 A son tour le marchand, quand l'auster révolté,
 Assiège le navire en tout sens balotté,
 Dit : « Heureux le soldat ! car enfin vers la gloire
 Il s'élance joyeux ; la mort ou la victoire
 Dépendent d'un instant. » Le légiste, en son lit,
 Vante le laboureur, quand un client maudit
 Avant le chant du coq vient frapper à sa porte,
 Et l'homme qui des champs à Rome se transporte,
 Arraché de son toit pour une caution
 Qui le tient engagé, mettrait sa passion
 A mener dans la ville une existence heureuse.
 De tous ces mécontents la race est si nombreuse
 Qu'elle pourrait lasser le bavard Fabius.
 Pour ne point l'arrêter un seul instant de plus.
 Mécène, écoute bien quel but je me propose :

Si quelque Dieu puissant leur disait, je suppose :
 « Je veux, dès aujourd'hui, vous faire à tous plaisir ;
 Toi, jusqu'ici soldat, au gré de ton désir,
 Tu peux être marchand, et toi, juriconsulte,
 De Flore et de Cérès tu vas suivre le culte.
 Eh bien ! levez-vous tous ! échangez donc vos lots !
 Quoi ! vous ne bougez pas ? vous gardez le repos ? »
 Nul ne veut être heureux quand la chose est facile ?
 Pourquoi donc Jupiter de colère et de bile
 Aussitôt tout gonflé, ne leur dit-il : « Non, non,
 N'espérez pas me voir désormais assez bon
 Pour ouvrir mon oreille à de pareils caprices. »
 Mais laissons de côté tous ces vains artifices,
 Pour ne point jusqu'au bout traiter en plaisantant
 Un si grave sujet, ne peut-on cependant
 Dire la vérité même avec un sourire,
 Comme aux petits enfants qu'ils enseignent à lire
 Les Magisters adroits prodiguent des bonbons
 Qui les rendent soumis aux premières leçons ?
 Mais parlons gravement et sans plaisanterie.

Le rude campagnard qui consacre sa vie
 À creuser un sillon dans un terrain ingrat,
 Le tavernier malin, le belliqueux soldat,
 Le hardi matelot, qui court la mer immense,
 Prétendent travailler par simple prévoyance,
 Afin de pouvoir, vieux, dégagés de tout soin,
 Vivre dans le repos à l'abri du besoin,
 Près de sacs entassés dans un coffre bien ample,
 Ainsi fait la fourmi qu'ils prennent pour exemple.
 Ce petit animal, par le travail si grand,
 Entraîne sans répit ce que partout il prend,
 Pour ajouter au tas qu'il augmente sans cesse,
 Prévoyant l'avenir avec zèle et sagesse.

Oui, mais quand le verseau vient attrister les jours,
 Et que l'an révolu recommence son cours,
 La fourmi ne sort plus, et tranquille, en retraite,
 Savoure sagement la moisson qu'elle a faite ;
 Tandis que les frimas, ni l'été, ni l'hiver,
 Ni le feu dévorant, ni l'homicide fer,
 Rien ne peut s'opposer à ton avide rage,
 Tant qu'un autre en richesse a sur toi l'avantage.

Quel plaisir d'entasser de l'argent et de l'or
 Sous terre, en un caveau creusé pour ton trésor,
 Loin de tous les regards, par ta main méfiante.
 Tu crains qu'en y touchant, cette somme attrayante
 Ne se réduise à rien ? Mais, s'il ne te sert pas,
 D'un argent enfoui quel sera donc l'appas ?
 Des cent mille boisseaux que ton aire dépique,
 De prendre plus que moi ton ventre en vain se pique ;
 Et si valet de pied sur ton dos tu portais
 Le lourd fardeau du pain, certes tu n'en aurais
 Pas plus qu'un autre esclave, exempt de toute charge,
 Et quand ton appétit est tout juste aussi large
 Que le vent la nature. Eh ! que t'importe à toi
 De labourer dix mille ou cent arpens ? — Crois-moi,
 Il est doux de puiser dans un amas immense, —
 Pourvu que nous ayons le droit et la licence
 De prendre tout autant dans un coffre d'osier,
 Dois-tu moins le louer que ton vaste grenier ?
 Comme si pour avoir une cruche d'eau claire,
 Ou même une burette au logis nécessaire,
 Tu la faisais remplir dans un fleuve puissant,
 Plutôt que d'un ruisseau de la terre naissant.
 Aussi l'homme imprudent, de l'excès trop avide,
 Est-il avec la rive entraîné par l'Aufide.
 Mais qui sur ses besoins sait régler son désir.

D'une onde sans limon s'abreuve avec plaisir,
Et ne craint point la mort au milieu du naufrage.

Mais des hommes, hélas ! la grande part, peu sage,
Que trompent le mensonge et la cupidité,
Dit : « Je n'ai pas assez, car sur la quantité
Du bien que chacun a, l'on mesure l'estime ; »
De s'abuser ainsi leur ferez-vous un crime ?
Qu'ils soient donc malheureux, puisqu'il leur plait ainsi !
Comme un Athénien, qui, dit-on, tout farci
D'avarice et d'argent, était dans l'habitude
De mépriser les cris, de fuir la multitude.
« Le peuple, disait-il, me siffle, me poursuit ;
Et moi, je m'applaudis, sitôt que loin du bruit
Je contemple mon or bien rangé dans mon coffre. »
Tantale, fou de soif, veut saisir l'eau qui s'offre
Et qui fuit tour à tour. Tu ris ? Change le nom ;
Tantale, c'est toi-même ; il te sert de leçon,
Sur des sacs entassés tu dors, la bouche ouverte,
Comme si tu devais, pour prévenir leur perte
Garder et respecter des objets consacrés
Ou réjouir tes yeux de tableaux encadrés,
Sais-tu bien d'un écu la valeur et l'usage ?
Achètes-en du pain, des herbes de potage,
Un peu de vin, auquel tu devras ajouter
Tous ces soins rigoureux dont ne peut s'exempler
Tout mortel ici-bas sans blesser la nature.
Se consumer de peur, veiller outre mesure,
Et la nuit et le jour, redouter les voleurs,
Incendie et valets, emportant tes valeurs :
Voilà ce qui te plait ! D'une telle fortune
Pauvre, j'évitais la faveur importune.

Mais d'un frisson fiévreux, si ton corps se raidit,
 Si tout autre accident te fait garder le lit,
 Tu dois avoir quelqu'un qui te veille, qui t'aide,
 Appelle un médecin, te prépare un remède,
 Te ranime, et te rende aux tiens, à leur amour?

Non, ta femme sans pleurs verrait ton dernier jour,
 Et tes enfants aussi. Tes voisins, tout l'atteste,
 Valets, filles, garçons; oui, chacun te déteste.
 Faut-il donc s'étonner, lorsqu'à tes chors écus
 Tu ne préfères rien, si tu ne trouves plus
 Chez personne un amour dont tu te rends indigne?
 La nature, envers toi libérale et bénigne,
 T'a donné des parents, des amis : Si tu veux
 En agissant ainsi conserver chacun d'eux,
 Tu t'abuses autant que l'insensé qui tente
 De régler d'un anon la course pétulante.
 Cesse enfin d'amasser ! Plus riche devenu,
 Crains moins la pauvreté. Jouis du revenu
 Que tant tu désirais, et songe à la retraite,
 Ou crains, ô malheureux ! qu'un jour on ne te traite
 (Le récit n'est pas long) ainsi qu'Umidiüs,
 Riche, qui mesurait, à boisseaux ses écus, !
 Mais si ladre, dit-on, qu'un esclave sordide
 Portait auprès du sien, un vêtement splendide.
 Il craignit de mourir de misère et de faim
 Jusqu'à son dernier jour. Une affranchie enfin,
 Tigresse au cœur de fer, terrible Tyndaride,
 Le coupa net en deux d'une hache homicide. —

Que me conseilles-tu ? D'imiter Mœnius,
 De vivre en débauché, comme Nomentanus ? —
 Tu vas ainsi tomber dans un excès contraire :
 Mais quand je te défends de faire maigre chère.

Je ne t'impose pas de vaineux festins,
 Bien loin de Tanais, la fleur des libertins,
 Est de Visellius le trop laid beau-père,
 En toute chose enfin il faut qu'en ce modeste
 Il est certaine borne. En tout sens au-delà
 Ce qu'on appelle bien jamais ne se trouva.

Je reviens à ma thèse : Oui, pas plus que l'avare,
 Personne n'est content; chacun même déclare
 Tous les autres états plus heureux que le sien.
 Qui ne sèche d'envie, en remarquant combien
 La chèvre du voisin en lait est plus féconde ?
 Aux plus pauvres que soi, dont l'univers abonde,
 Qui jamais se compare, et ne travaille afin
 De l'emporter sur l'un, puis sur l'autre, et, sans fin ?
 Un plus riche toujours devant ses pas se dresse,
 Ainsi, lorsque des chars, conduits avec adresse,
 S'élancent dans la lice, on voit chaque cocher,
 Poursuivre son vainqueur, à lui seul s'attacher,
 Et dédaigner tous ceux qu'il a laissés derrière.
 Aussi, bien rarement, dans l'humaine carrière,
 Rencontre-t-on quelqu'un disant : Je fus heureux ;
 Quelqu'un qui, satisfait du succès de ses vœux,
 Comme d'un bon repas sorte de cette vie.
 Mais c'est assez : Craignant qu'il ne vous prenne envie
 De m'accuser d'avoir du chassieux Crispus
 Compilé les papiers, je ne dis rien de plus.

GUILLAUME DE CABESTANY

OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE

Paroles de M. J. MERCADIER, membre résidant;

Musique de M. JOSEPH COLL.

PERSONNAGES :

GUILLAUME DE CABESTANY, troubadour.

LE COMTE RAYMOND, seigneur de Ruscina.

DON BELPAS, parent du comte Raymond.

GUILELMINE, fille du comte Raymond.

INÈS, amie de Guillemine.

PAYSANS ET PAYSANNES CATALANS.

SOLDATS.

GUILLAUME DE CABESTANY.

La scène est au parc du castel Roussillon, dans le treizième siècle.
Au lever du rideau, une troupe de paysans et de paysannes achèvent
de dresser un arc de triomphe.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHŒUR.

Semons des fleurs sur son passage,
Et célébrons en ce beau jour,
L'heureux retour
Du guerrier vaillant et sage :
Il est digne de notre hommage ;
Il est digne de notre amour.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DON BELPAS.

DON BELPAS.

Bourgeois, artisans, paysans et manants, je suis content de
vous... (*à part* : et de moi...) Vous avez bravement dévasté
les jardins des alentours, rossé les fermiers, et emporté, sous
leurs yeux, les plus belles fleurs, pour ériger un arc de

triomphe en l'honneur de votre seigneur et maître, le comte Raymond, dont je vais devenir le gendre; car, j'aime la noble et belle Guillemine, mon adorable cousine, et je puis me flatter d'en être aimé.

Le Comte arrive aujourd'hui de la Palestine, où il s'est couvert de gloire. Dès qu'il paraîtra, vous chanterez cette chanson qu'il aimait tant.

Si vous ne voulez pas être rossés à votre tour, tâchez de chanter avec accord, sinon je battrai la mesure sur votre dos avec ma rapière.

Attention; je vais commencer.

Montagne fortunée,	}	LE CHŒUR.
A la robe de fleur		bis.
Et d'argent couronnée,	}	id.
Que j'aime tes splendeurs!		
Adieu, chère montagne;	}	id.
Adieu, ma Léonor;		
Adieu, douce compagne :	}	id.
Vous reverrai-je encor?		

SCÈNE III.

LES NÈMES, GUILLAUME.

GUILLAUME (du fond de la scène)

Chantez, amis, chantez encore;
Chantez, vos accents sont si doux!
Chantez la chanson que j'adore :
Je veux la chanter avec vous.

DON BELPAS.

La peste soit de l'homme !
C'est Guillaume,
Je croi!...

GUILLAUME (*s'avancant*).

Oui, c'est moi.
 Mais bientôt va paraître
 Votre maître,
 Dont chacun chérit la loi.
 Nous avons visité les lieux où naît l'aurore,
 Les cités du poète-roi,
 Le Thabor, que le soleil dore,
 Et le saint temple où l'on adore
 Celui qui nous porta la foi.

LE CHŒUR.

Ciel!...

GUILLAUME.

Oui, j'ai vu ces grandes merveilles,
 Et pourtant durant mes veilles,
 En pensant à mes amours,
 Amis, je chantais toujours :

En quels lieux trouverai-je
 Une autre Léonor,
 Des fleurs parmi la neige,
 Un ciel d'azur et d'or?

LE CHŒUR.

Pour quelle Léonor
 A-t-il bravé la mort?

GUILLAUME.

Ah! qu'il est doux de revoir sa patrie
 Et le hameau où l'on reçut le jour,
 Quand nous attend une amante chérie,
 Unique objet de notre tendre amour!

Je vous revois, montagne au front sublime,
 Ciel fortuné, que regrettait mon cœur !
 A votre aspect, mon amour se ranime :
 Un doux espoir m'enivre de bonheur !
 Allons, amis, je vous en prie,
 Chers amis, répétons en chœur
 Cette douce mélodie
 Qui fait battre mon cœur !

LE CHŒUR.

Chantons la douce mélodie
 Qui fait battre son cœur.

Adieu, chère montagne,
 Adieu, ma Léonor,
 Adieu douce compagne;
 Vous reverrai-je encor ?

DON BELPAS.

Par la joie que vous ressentez en arrivant, Messer Guillaume, on peut se faire une idée de la peine que vous avez dû éprouver en partant.

GUILLAUME.

Elle n'a pu cependant m'empêcher de suivre le comte Raymond. Tandis que vous, Don Belpas...

DON BELPAS.

Un maudit rhumatisme m'a forcément retenu au château.

GUILLAUME.

Il se déclara la veille même de notre départ !...

DON BELPAS.

Précisément. Ah ! le maudit rhumatisme !...

GUILLAUME.

Compiqué, je crois, d'un amour malheureux, qui vous sollicitait invinciblement; en sorte que, contrairement aux lois de la nature, c'était le fer qui attirait l'aimant.

DON BELPAS.

Ne vous tourmentez pas à cet égard, beau troubadour : vous serez prochainement convaincu que l'attraction est mutuelle.

GUILLAUME.

Je suis plus sceptique que saint Thomas.

DON BELPAS.

Vous serez bientôt édifié... Mais voici le Comte.

LE CHŒUR.

Vive le comte Raymond !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMTE RAYMOND, escorté de soldats armés de lances.

Les soldats restent en ligne au fond de la scène.

RAYMOND (s'arrêtant sous l'arc-de-triomphe)

Salut, noble castel, au donjon séculaire,
Où dorment à jamais tant d'illustres aïeux !
Où vit, présent du ciel, une fille si chère,
Qui guidera mes pas et fermera mes yeux !

LE CHŒUR.

Tendre père !

RAYMOND (s'avancant),

Salut à vous, amis !
Après une longue absence,
Je revois mon pays !
Divine Providence,
Je te bénis !...

En retrouvant ce frais ombrage,
Où je rêvais dans mon jeune âge,
De bonheur je frémis,
De bonheur je tressaille,
Comme en un jour de bataille,
En revoyant tant d'amis !

LE CHŒUR.

Sur son front la gloire brille ;
Elle rayonne, elle scintille,
Comme une étoile qui pétille
Dans les abîmes d'un ciel bleu.

RAYMOND.

Mais je ne vois pas ma fille
En ce lieu !
Où donc est-elle ?

DON BELPAS.

A la chapelle,
Où chaque jour l'appelle
Un vœu.

LE CHŒUR.

Un vœu !

RAYMOND.

Oui, j'en ai reçu l'aveu.

LE CHŒUR.

Écoutons...

GUILLELMINE (dans les coulisses).

Vous m'avez rendu mon père,
Merci, merci, mon Dieu !
Il combattait pour vous sur la terre étrangère,
Et je priais pour lui tous les jours en ce lieu.

LE CHŒUR.

Il combattait pour Dieu sur la terre étrangère;
Elle priait pour lui tous les jours en ce lieu.

RAYMOND.

Sa douce voix fait tressaillir mon être !
Je vais bientôt la voir paraître,
Bientôt la presser sur mon cœur
Et m'en ivrer de son bonheur !...
Ciel fortuné, vertes campagnes,
Que fétilise le soleil ;
Rians vallons, douces montagnes :
Non, je n'ai rien vu de pareil !...

LE CHŒUR.

L'air de la patrie
L'enlève à nos yeux...

(Reprise de Sa douce voix, etc.; après Je n'ai rien vu de pareil, éclairs et tonnerre.)

RAYMOND.

Quelle douce harmonie :
Elle descend des cieux !...

LE CHŒUR.

Un oiseau chante et soupire
Sur l'oranger.
Sa chanson, je vais la dire,
Pour le berger.

RAYMOND.

Que j'aime les doux chants de mon beau pays !... Quand
mes soldats les fredonnaient dans le désert, les sables brûlants
disparaissaient, et le Roussillon, dans un magique mirage,
s'offrait à ma vue dans toute sa splendeur !...

Mes amis, cette fête sera suivie d'une autre, à laquelle je vous invite tous. Allez organiser les danses devant le château. J'ouvrirai le bal avec ma fille.

Restez, Don Belpas, et vous aussi Guillaume.

SCÈNE V.

RAYMOND, GUILLAUME, DON BELPAS.

RAYMOND.

Je brûle de la voir, cette chère enfant !... Il faut être père pour comprendre les ineffables émotions que l'on éprouve en retrouvant, après une longue absence, une fille adorée !... Les dangers qu'on a courus, les périls qu'on a bravés, vous font alors frissonner !... Mais elle est là : tous mes vœux sont comblés.

GUILLAUME.

C'était notre ange gardien : son image nous suivait partout et nous protégeait dans les combats. C'est par elle, Comte, que nous avons échappé à tant de périlleuses rencontres. Je tremblais pour vous et pour elle en vous voyant affronter dédaigneusement le danger.

RAYMOND.

Et vous étiez toujours à mes côtés, frappant d'estoc et de taille les Sarrasins. Ah ! si vous l'eussiez vu, Don Belpas !

DON BELPAS.

Oh ! sans mon rhumatisme !... Mais je vous suivais... en esprit...

GUILLAUME.

Nous avons laissé là-bas beaucoup de monde... et...

RAYMOND (à Don Belpas).

Votre esprit n'y est pas resté ?

DON BELPAS.

Que n'ai-je pu vous suivre !... Il est vrai que ma présence ici n'était pas inutile : les Maures menaçaient le pays. Mais j'étais là, et ils n'ont eu garde d'approcher.

RAYMOND.

Bien leur en a valu... Parlez-moi de Guillelmine. Est-elle toujours belle ?

DON BELPAS.

Si elle est belle !... Écoutez :

C'est une fleur éclore,
Un lis tombé des cieux ;
Sa bouche est une rose ;
Deux astres sont ses yeux.

RAYMOND.

Mais, si j'ai bonne mémoire, ce sont là des vers de Guillaume ?

DON BELPAS.

Les vers sont composés de mots et les mots appartiennent à tout le monde. Je choisis ceux-là parce qu'ils expriment ma pensée. On prend son bien où on le trouve.

RAYMOND.

Quoiqu'il en soit, le portrait est trop flatteur. Qu'en pensez-vous, Guillaume ?

GUILLAUME.

Comme un ange aux cieux
Guillelmine est belle.
Dans ses jolis yeux
Son cœur se révèle.

Son regard divin
Fait tressaillir l'Âme,
L'astre du matin
A bien moins de flamme.
Est-elle une femme ?
Non, un séraphin.

DON BELPAS.

C'est parfaitement cela : Guillaume n'a fait que dire ce que je pense ; on ne parle partout que de la beauté, de la grâce et de l'esprit de ma cousine. Huguet d'Ille, Bérenger de Terrena, Guillaume d'Orfila et tous les seigneurs du pays en perdent la tête... Si je ne les avais tenus à distance !...

RAYMOND.

Je vous remercie de votre sollicitude, Don Belpas.

DON BELPAS.

Ne suis-je pas son... cousin ?... Et, tenez, Comte, j'attendais votre retour avec une impatience !...

RAYMOND.

Ma fille ne peut tarder à sortir de la chapelle. Allons l'attendre au château.

SCÈNE VI.

GUILLELMINE (arrivant du côté de la chapelle).

Ils sont ici !... Mon cœur palpite !
Je vais enfin les voir tous deux !
Quel est ce trouble qui m'agite !
Les larmes inondent mes yeux !
— Je vais revoir mon doux poète,
Le doux poète de mon cœur !
Je tremble, et mon âme inquiète
Frémit d'amour et de terreur !

Les voici ! Je chancelle !
 O doux espoir !
 Amant fidèle,
 Je vais te voir !...
 — Pourrai-je dans mon âme,
 Qu'assiègent les douleurs,
 Éteindre avec mes pleurs
 Ma vive et sainte flamme ?
 — Le ciel le veut...
 Ah ! s'il l'exige,
 Par un prodige
 Dieu seul le peut !
 Les voici !... Je chancelle !
 O doux espoir !
 Amant fidèle,
 Je vais te voir !

Un attrait irrésistible m'entraîne vers Guillaume. Je devrais éviter sa présense. Mais mon père m'attend et je suis impatiente de me jeter dans ses bras... Que Dieu me donne la force de maîtriser mon cœur... (*Elle sort par le fond de la scène.*)

SCÈNE VII.

DON BELPAS, INÈS.

DON BELPAS (*arrivant le premier du côté opposé à la chapelle*).

Guillelmine n'a pas encore paru au château. Guillaume s'est éclipsé. Il y a là un mystère...

INÈS (*arrivant du côté de la chapelle*).

(*Sans voir Don Belpas*) Le Comte attend sa fille. Elle a quitté la chapelle et...

DON BELPAS.

Que faites-vous ici, belle Inès ? Et par quel hasard ?...

INÈS.

J'allais vous adresser la même question, seigneur Don Belpas.

DON BELPAS.

N'y allons pas par quatre chemins. Vous cherchez Guillelmine ou vous courez après Guillaume.

INÈS.

Votre supposition est bien gratuite, je vous assure.

DON BELPAS.

Soit. Vous êtes l'amie et la confidente de ma cousine. Elle n'a pas de secret pour vous. Vous a-t-elle quelquefois parlé de moi ?

INÈS.

Oh ! souvent.

DON BELPAS.

J'en étais sûr. A mon tour, je veux vous faire une révélation qui vous intéresse.

INÈS.

Moi ?

DON BELPAS.

Vous ! On vous aime ; on vous adore.

INÈS.

Vous voulez rire ?

DON BELPAS.

Voulez-vous que je nomme votre adorateur ?

INÈS.

Je serais curieuse...

DON BELPAS.

C'est...

INÈS.

C'est ?

DON BELPAS.

Guillaume.

INÈS.

Guillaume!... Ha! ha! ha! (*Elle éclate de rire.*)

DON BELPAS.

Si ce n'est vous, c'est un autre qu'il aime : les poètes ont toujours un amour dans le cœur, quand ils n'en ont pas plusieurs.

INÈS.

Est-ce de Guillaume que vous tenez le secret que vous venez de me révéler?

DON BELPAS.

Non, car il me fuit. Je crois que je lui fais peur.

INÈS.

Oh! c'est qu'il n'a pas peur, lui!... On ne parle que de son courage et de ses exploits en Palestine.

DON BELPAS.

La belle affaire! Tout le monde est brave en Terre Sainte, car on l'est impunément, attendu que les Anges protègent les chrétiens et leur font un rempart contre les infidèles... Ah! si j'avais pu m'y rendre, moi!...

INÈS.

Vous avez trouvé plus prudent de rester...

DON BELPAS.

C'est fort heureux pour ma cousine et pour vous. Si je n'avais été là pour vous protéger...

INÈS.

C'est pour cela que vous avez refusé de vous battre contre Huguet d'Ille, qui vous avait défié?

DON BELPAS.

La trêve de Dieu le défendait ce jour-là; et, quand on tient au salut de son âme...

INÈS.

Bérenger de Terréna vous avait aussi provoqué, et vous avez essuyé cet affront, bien qu'il eût pris l'engagement de ne pas toucher le cœur, afin que la blessure ne fut pas mortelle.

DON BELPAS.

C'est justement pour cela que j'ai refusé de me battre avec lui.

INÈS.

Comment ?

DON BELPAS.

Parce que je suis tout cœur !

INÈS.

Parce que vous avez eu peur !...

DON BELPAS (dégainant son épée).

Peur, moi !... Impertinente ! Je vais vous le montrer. Allons, alignez-vous !...

INÈS (s'échappe en criant) :

Aï ! aï !!...

SCÈNE VIII.

DON BELPAS (seul).

Lâche !... Elle fuit !... C'est elle qui a peur !... Ah ! si j'étais allé en Palestine, quel salmigondis d'hérétiques !... Il me semble que j'y suis !... (Il frappe à droite et à gauche avec son épée). En prenant ma place, ce maudit Guillaume a frustré ma gloire !... Ah ! s'il était là !... (Il fait le simulacre de le larder).

SCÈNE IX.

DON BELPAS, GUILLAUME.

GUILLAUME (*apparaissant soudainement*).

Me voici !...

DON BELPAS (*ému*).

J'en suis ravi, gentil troubadour. Je vous cherchais pour vous demander un épithalame à l'occasion de mon mariage avec Guillelmine.

GUILLAUME.

De l'ironie, Don Belpas ?

DON BELPAS.

Nullement, illustre poète. Je sollicite de votre obligeance quelques vers bien sentis. Et comme il faut le calme et la solitude pour trouver l'inspiration, je vous laisse et je retourne auprès de mon adorable cousine.

GUILLAUME.

Restez !... Vous demandiez à vous battre : je suis votre homme...

DON BELPAS.

Y pensez-vous ?

GUILLAUME.

Sur cette pelouse verte,
La poitrine découverte,
Et croisant le fer
Qui retentit dans l'air,
Chacun se mesure,
Et d'une main sûre,
Par un coup franc
Cherche le flanc !...

Et le sang coule
A gros bouillon,
Et puis l'un roule
Sur le sillon !...

DON BELPAS.

Ah ! mon sang coule
A gros bouillon !...
Et puis je roule
Sur le sillon !...

GUILLAUME.

En garde !

DON BELPAS.

Dieu m'en garde !...

GUILLAUME.

Craignez-vous le trépas ?

DON BELPAS.

Non pas...

GUILLAUME.

Battons-nous donc et sans réplique !

DON BELPAS.

Souffrez que je m'explique.

GUILLAUME.

Parlez vite, parlez.

DON BELPAS.

Puisque vous le voulez,
Je vous dirai que je me pique
D'être bon catholique :
Or si vous me blessiez,

Vous mêleriez
 Mon sang au sang de l'hérétique,
 Dont votre glaive est teint...
 C'est certain !...

GUILLAUME.

La raison est singulière !
 Il faut nous battre à l'instant !...

DON BELPAS.

Non, calmez votre colère,
 Car Guillelmine m'attend...

GUILLAUME.

Et moi dans la poussière,
 Je t'étendrai sanglant !...

GUILLAUME.

Oui le sang coule
 A gros bouillon.
 Et puis l'un roule
 Sur le sillon !...

DON BELPAS.

Ah ! mon sang coule
 A gros bouillon,
 Et puis je roule
 Sur le sillon !

(Don Belpas s'enfuit et s'écrie du fond de la scène :)

Ce n'est pas la peur qui me fait partir, non : Un Belpas peut s'éloigner, mais fuir, jamais !... non jamais !... *(Il disparaît précipitamment)*.

SCÈNE X.

GUILLAUME.

Voilà le lâche que préfère la perfide !... Elle n'a osé paraître devant moi... Le pouvait-elle sans rougir ?... Mais ne suis-je pas vengé par le choix qu'elle a fait ?... Et pourtant les fureurs de la jalousie s'amoncellent dans mon sein comme les flots

irrités d'une mer houleuse !... Elles déchirent mon cœur !...
 Amour ! Protée insaisissable !... Femme ! énigme désespé-
 rante !... C'est sur ces mouvantes chimères que j'édifiais ma
 félicité, pauvre fou que j'étais ! !...

Aux brises de l'amour, ma lyre frémissante
 Confiait mes soupirs.
 Les échos murmuraient ma tendresse constante
 Sur l'aile des zéphirs !...

Je disais aux ruisseaux, aux vallons, aux montagnes,
 Les secrets de mon cœur,
 Et comme les oiseaux qui peuplent nos campagnes,
 Je chantais le bonheur !...

Interrogeant les fleurs, autrefois dans la plaine
 Je venais le matin ;
 Dans la nuit maintenant je voilerais ma peine
 Et mon triste destin ! !...

O rêves ineffables, pourquoi vous êtes-vous dissipés comme
 la rosée du matin ?... Pourquoi n'ai-je pas trouvé dans les
 combats une mort glorieuse ?..... *(Il cache sa tête dans ses
 mains et va s'appuyer contre un arbre).*

SCÈNE XI.

GUILLAUME, GUILLELMINE.

GUILLELMINE.

(Elle arrive par le fond de la scène, où elle s'arrête, sans voir Guillaume).

La joie et la douleur
 Se heurtent dans mon âme,
 Et je sens dans mon cœur
 Se raviver ma flamme !...

GUILLAUME.

Elle !... Dois-je espérer encor ?
M'apporte-t-elle ou la vie ou la mort ?
(*Il va vers Guillelmine*).

GUILLELMINE.

Quand partout on proclame,
Guillaume, votre valeur,
Quand mon père vous réclame
Vous fuyez triste et rêveur !...

GUILLAUME.

Je fuis, car l'espérance sainte
Tombe de mon cœur embrasé,
Comme une eau pure qui suinte
A travers un vase brisé !...

GUILLELMINE.

Comptez sur ma reconnaissance.

GUILLAUME.

Peut-elle apaiser ma souffrance ?

GUILLELMINE.

Mon père fut par vous sauvé dans les combats !...

GUILLAUME.

Que n'ai-je en le sauvant rencontré le trépas !...

GUILLELMINE.

Pourquoi ce souhait impie ?

GUILLAUME.

Devais-je à mon retour
Vous trouver asservie ?

GUILLELMINE.

Demandez-moi la vie,
Mais ne me parlez plus d'amour !...

GUILLAUME.

Il est donc vrai, votre cœur n'est plus libre ?

GUILLELMINE.

Non !...

GUILLAUME.

Malédiction !

J'ai senti de mon cœur se briser chaque fibre !...

Quand j'allais de ces lieux m'éloigner sans retour,

Accablé sous le poids de ma douleur mortelle,

Pourquoi, cruelle !

Venir réveiller mon amour ?...

Autrefois l'espérance

Apaisait ma douleur ;

Désormais la souffrance

Accroîtra mon malheur !...

GUILLELMINE.

Près de moi l'espérance

Apaisait sa douleur ;

Désormais la souffrance

Accroîtra son malheur !...

GUILLAUME.

Après une ombre vaine,

Je courais, pauvre troubadour !

Car l'orgueilleuse chatelaine

Rougit de son premier amour !

GUILLELMINE.

O blasphème !

O douleur !

Dieu sait si je l'aime !...

Il remplit mon cœur !...



GUILLAUME.

Bonheur suprême !
C'est moi qu'elle aime !
Ah ! le bonheur
Comble mon cœur !...

GUILLELMINE.

Malheur suprême !
C'est lui que j'aime !
Ah ! de terreur
Frémit mon cœur !

Guillaume, je vous en conjure,
Fuyez-moi !
J'ai donné ma foi :
Dieu punit le parjure ! !...

GUILLAUME.

Serment fatal !
Mais dans la poussière
J'étendrai mon rival !...

(Reprise des couplets ci-dessus : Bonheur suprême, etc. et le suivant).

GUILLELMINE.

Silence !... Voici mon père !...

SCÈNE XII.

(Le Comte, entre Inès et Don Belpas, est suivi des paysans.
Il arrive par le fond de la scène).

RAYMOND (s'arrêtant).

Quelle guerre ! quelle guerre ! mes amis... La peste et la
famine avaient déjà décimé nos rangs. Le fanatisme des
Musulmans croissait en raison de notre affaiblissement.....

Tous les fléaux se déchainaient sur nous. Si j'ai le bonheur de vous revoir, c'est à Guillaume que je le dois.

TOUS.

A Guillaume ?

RAYMOND.

A lui-même. J'étais tombé dans une embuscade. Les Sarrasins m'entouraient. Les lances effleuraient déjà ma poitrine, quand Guillaume fondit sur l'ennemi, comme la foudre, et le dispersa. Mais le voici avec Guillelmine.

(S'adressant à eux en s'en approchant.) Savez-vous que j'ai pris l'engagement d'ouvrir le bal avec vous ? Venez donc, car on est impatient de danser.

GUILLAUME.

Daignez m'en dispenser.

RAYMOND.

Vous étiez à la peine, il est juste que vous soyez à l'honneur. Mais d'où vient votre tristesse quand tout le monde est dans la jubilation ?

DON BELPAS.

Plus séduisantes sont les illusions dont se bercent les poètes, plus cruelles sont les déceptions qui les suivent. Il me semble que ma belle cousine est aussi bien mélancolique.

RAYMOND.

Chère enfant !... Elle avait promis de se consacrer à Dieu s'il protégeait mes jours... J'en ai été heureusement prévenu, et voici le bref du Saint-Père, qui la relève de son vœu. *(Il remet un parchemin à Guillelmine.)*

GUILLAUME (à part).

Et moi qui l'accusais !...

DON BELPAS.

Ma cousine n'a donc qu'à choisir celui...

RAYMOND.

Ma fille,
 Espoir de mes vieux jours,
 Tu soutiendras toujours
 L'honneur de ma famille.
 Que ton cœur choisisse l'époux
 Qui doit embellir ta vie.
 Ce choix me sera doux :
 D'avance je le ratifie.

GUILLELMINE.

Mon père, je m'en rapporte à vous.

RAYMOND.

Guillaume, je vous dois la vie. La main de ma fille acquittera ma dette.

DON BELPAS.

Votre choix ne saurait être approuvé par Guillelmine, que j'aime et qui partage ma tendresse.

GUILLELMINE.

Moi ?

DON BELPAS.

Ne vous en défendez pas : cette écharpe *(Il la prend sur son sein)*, où, à côté de mes armoiries, vous avez brodé deux coeurs.....

GUILLELMINE.

Je ne puis comprendre...

DON BELPAS.

N'est-elle pas sortie de vos divines mains ?

INÈS.

Des miennes, Don Belpas. Pardonnez-moi ce stratagème auquel j'avais eu recours pour vous déterminer à suivre le Comte en Palestine, où tout bon gentilhomme devait se rendre, et où vous vous êtes dispensé d'aller.

DON BELPAS.

Eh bien ! je vais entreprendre à moi seul une nouvelle croisade.

RAYMOND.

C'est inutile : tous les hérétiques sont morts.

DON BELPAS.

Tant mieux ! Je tuerai les autres. (*Il sort.*)

RAYMOND (*mettant la main de Guillemine dans celle de Guillaume*).

Voilà la fête que je vous avais annoncée. Tous, vous y prendrez part. Faites des vœux pour le bonheur des époux.

LE CHŒUR.

Le génie et la beauté,
La noblesse et le courage
Sont de la félicité
Dans l'hymen un sûr présage.



L'ARABE ET SON CHEVAL,

Par M. J. Mercadier, membre résident.

LÉGENDE.

Sous les pas d'un coursier, qui dévorait l'espace,
 Un nuage poudreux sillonnait le désert,
 Et sur son flot léger, comme un oiseau qui passe,
 Glissait un cavalier : on eût dit un éclair.
 Son glaive et ses kandjars, plus polis qu'une glace,
 reflétaient le soleil et scintillaient dans l'air :
 C'était Ali-ben-Marsch. Panoplie ambulante,
 Le fusil sur l'épaule, il vole vers sa tente,
 Où l'attire l'amour, où le cœur le conduit.
 Dédaignant le péril, il l'affronte, il le brave,
 Car la nuit approchait, et du désert, la nuit,
 L'ombre même est mortelle. Ali c'est plus qu'un brave :
 Il est père : J'ai dit — pélican et lion. —
 Du courage l'amour double l'expansion.
 — Le lion a franchi le désert. Dans une heure,
 Le pélican prendra l'essor vers sa demeure :
 C'est là que, déversant les trésors de son cœur,
 Etreignant dans ses bras ses enfants et sa femme,
 Il sera, doux héros, reçu comme un vainqueur
 Et se délectera du tribut de leur âme.
 — Le danger est passé : Zelbul, noble coursier,
 Repose-toi. Le vent, secouant ta crinière,
 Te rendra ton ardeur. Le yatagan d'acier

N'agace plus tes flancs, maculés de poussière :
 Repose-toi. Ton frein te gêne, il tombera.
 Ton maître dans sa main t'apporte le doura.
 Voici d'un clair ruisseau l'onde fortifiante,
 Courte sera la halte : éloignée est la tente.
 La lune viendra tard : c'est le dernier quartier.
 Le crépuscule est sombre, ardu l'étroit sentier ;
 Mais ton pied est léger, et ton œil, qui flamboie,
 Aidé de ton instinct, éclairera ta voie...
 — Ali se disposait à partir, quand soudain,
 Assailli par les Turcs, il se défend en vain :
 Il est blessé, meurtri... Zelbul devint leur proie.
 Ils sont conduits au camp, vaincus, mais non soumis :
 Les maîtres imposés restent des ennemis.
 — Quand un hideux serpent, au regard délétère,
 Dans l'ancre ténébreux assiège une panthère,
 La panthère frémit, elle montre les dents
 Et, le poil hérissé, pousse des cris stridents :
 Ainsi faisait Zelbul au sein de cette horde.
 Il bondit, on l'entraîne, on l'attache : une corde
 Enlace son jarret. — Mourant et garrotté,
 Près d'une tente Ali par les Turcs fut jeté.
 Le silence se fit, et la bise mordante
 Étouffa du captif la plainte gémissante.
 — Bientôt dans le sommeil tout le camp fut plongé.
 Mais l'Arabe veillait : sa blessure et sa chaîne,
 Dans son cœur abattu, par l'amour partagé,
 Ravivaient à la fois sa tendresse et sa haine.
 Il pense à son pays qu'il ne doit plus revoir,
 À ses fils, à sa femme adorée, à ses charmes :
 Il entend leurs soupirs, il voit couler leurs larmes :
 Qui les étanchera ? Qui leur rendra l'espoir ?
 — Zelbul hennit. Ali, par un effort suprême,
 Se traîne auprès de lui, marchant sur ses genoux :

Il veut revoir encor son compagnon, qu'il aime,
 Esclave, comme lui, d'un ennemi jaloux :
 — Cher et vaillant coursier, dit-il, un sort funeste
 De ceux que nous aimons nous sépare tous deux ;
 Mais, dans notre infortune, un doux espoir me reste :
 Tu seras libre, toi, tu reviendras vers eux.
 Tu reverras les miens. Ils pleurent sous la tente :
 Tu les consoleras ; tu lècheras leur main,
 Quand ils t'apporteront, manne rafraichissante,
 Le lait de mes chameaux, sur le bord du Jourdain.
 Tu verras ses flots bleus et ses rives fécondes :
 Ton blanc poitrail encor pourra fendre ses ondes.
 Et, pareil au Simoun, à travers les déserts,
 Tu porteras mes fils qui vengeront leur père.
 Qui sait ? Allah peut-être entendra ma prière :
 Ils viendront en vainqueurs, ils briseront mes fers !...
 Va, va, mon pauvre ami, recevoir leur caresse.
 Aime les bien ! Dis-leur qu'Ali captif ne peut
 Que les bénir ! Dis-leur qu'ils chassent leur tristesse.
 Car si je dois mourir loin d'eux, Allah le veut ! ..
 — A son cheval ainsi parlait le sombre esclave,
 Tandis qu'avec ses dents, il rongait son entrave.
 Zelbul est libre, lui ; mais son libérateur
 Reste enchaîné. Peut-il le quitter ? Son malheur,
 Il veut le partager, s'il ne peut l'y soustraire.
 Ses flancs sont agités, son pied frappe la terre :
 Des torrents de vapeur sortent de ses naseaux ;
 Frémissant, vers son maître il se penche, il le flaire :
 L'instinct lui dit qu'il peut mettre un terme à ses maux :
 Et soudain s'arc-boutant --- ceci paraît un rêve
 Il happe sa ceinture avec les dents, l'enlève,
 Et partant comme un trait, il fuit à la faveur
 Des ombres de la nuit, et sauve son sauveur...
 --- Un tigre, que poursuit pour lui ravir sa proie,

Un lion, est moins prompt que Zelbul ; un oiseau,
Moins diligent. Il porte un précieux fardeau.
— Que Dieu, noble coursier, aplanisse ta voie !
Puisses-tu, franchissant et ravins et torrents,
Après avoir ravi ton maître à ses tyrans,
Le porter dans les bras de ses petits enfants !
Rends l'époux à l'épouse et comble-la de joie.
De ton maître et de toi l'on parlera longtemps.
— Mais le jour est venu : le soleil va paraître.
On aperçoit d'Ali la tente : c'est le port !
Zelbul s'y précipite, y dépose son maître,
Et, brisé de fatigue, il tombe : il était mort !!!



RÊVERIE

Par **M. Alfred de L'Hôpital**, d'Alger.

Poésie qui a obtenu une mention très honorable.

Ces temps sont passés.
(V. HUGO.)

Tandis qu'au jour brumeux succède la nuit sombre,
Nuit sans lune, où les monts vont se mêler aux cieux,
Que tout devient étrange en se revêtant d'ombre,
Que l'horizon voilé disparaît à mes yeux ;

Tandis que le vent siffle aux branches des vieux chênes,
Qu'en son rapide essor le vol de l'ouragan
Annonce la neige aux collines prochaines,
Et les semble couvrir d'un vaste manteau blanc ;

Assis tristement seul auprès de ma fenêtre,
Je songe à mes beaux jours, dès longtemps écoulés,
Je songe à toi, ma sœur, qui maintenant peut-être,
Pleures ainsi que moi nos bonheurs envolés.

Bonheurs évanouis qui furent sans mélange !
Temps de paix et de joie, où berçant mon sommeil,
Mon rêve m'apportait les doux accents d'un ange
Qui ne s'envolait pas quand venait le réveil !

Il semble qu'en ces jours de deuil de la nature,
Où le soleil répand des rayons sans chaleur,
Il semble que tout meure et que la créature
Soit maudite à jamais du divin créateur !

Mais non, car le printemps, sur l'univers immense,
Après l'hiver viendra, tout couronné de fleurs,
Et l'on se sentira revivre à l'espérance,
Et la joie avec lui renaitra dans les cœurs.

Nous sommes désolés, ainsi que la nature,
Qui n'a plus ni rayons, ni roses, ni verdure,
Et nous plions, ma sœur, sous le souffle des vents...

Mais ne pourrions-nous pas un jour, aussi bien qu'elle,
Voir se lever sur nous une aurore plus belle :
Ne pourrions-nous avoir un retour de printemps ?



LE DEVOIR

ÉPITRE

A MON JEUNE COUSIN LÉON DE M.

Par M^{me} Ernest Barutel, née Adolphine Bonnet, de Muret.

Poésie qui a obtenu une mention très honorable.

Être homme, c'est marcher noblement dans la vie!

(N. MARTIN.)

Je ne veux pas, enfant, courber ta tête blonde
 Sous ce mot tout empreint d'austérité profonde :
 Le devoir !... et ma voix ne t'appelle aujourd'hui
 Pour éveiller en toi ni l'effroi ni l'ennui.
 Mais connaissant, ami, la trempe de ton âme
 Que toute grandeur vraie émeut, transporte, enflamme,
 Il m'es doux de venir près de ton cœur aimant
 Exalter du devoir le noble sentiment,
 Saluer des vertus l'auréole sans tache,
 Acclamer l'homme fort et condamner le lâche.
 Il m'entendra, ce cœur qui n'a jamais trompé,
 Qui n'a trahi personne et n'a rien usurpé !

Ton front que les printemps n'ont effleuré qu'à peine
 Est fait pour ne subir ni les plis de la haine,
 Ni le joug de la honte au stigmaté infernal,
 Et pourtant je te dis : Oh ! prends bien garde au mal !
 As-tu vu le follet, cet esprit de l'abîme,
 Dans le gouffre, à grands pas, entraîner sa victime ?
 As-tu vu le serpent guetter dans le gazon
 L'oiseau qu'il va brûler de son mortel poison ?
 Tel, et plus dangereux, veille, autour de notre âme,
 Pour la découronner, le tentateur infâme !
 Le connais-tu ?... prends garde ! il parle dans la voix
 Qui raille à ton oreille, enfant, de saintes lois !
 Le connais-tu ?... prends garde ! il sourit sur ces lèvres
 T'offrant des plaisirs fous aux consumantes fièvres.
 Aux jours de dévouement, il viendra t'avertir
 Que l'existence est lourde à qui souffre en martyr.
 Quand tu t'engageras dans les sentiers augustes
 Que Dieu même a tracés et que suivent les justes,
 Il surgira dans l'ombre, et, te prenant la main,
 Te dira qu'il fait noir dans cet étroit chemin,
 Que l'ennui près de vous y marche sur la ronce
 Et que son dard cruel au fond du cœur s'enfonce.
 Il te nommera ceux qui, héros méconnus,
 Ont sillonné ce sol du sang de leurs pieds nus ;
 Puis, détournant les yeux vers des routes lointaines,
 Il te découvrira dans de riantes plaines
 La foule qui redoute et la mort et les pleurs,
 Et qui vole à son but en passant sur des fleurs.
 Son but, c'est ce palais aux pompes fastueuses
 Où, de l'ambition les traces tortueuses
 Conduisent ses élus ; — son but, c'est ce trésor
 Dont l'éclat donne aux yeux le vertige de l'or ; —
 Son but, c'est ce jardin dont les senteurs exquises
 Montent dans l'air ému sur les ailes des brises.

Bouillante de désir, elle hâte le pas,
 Tendant sa main avide... enfant, ne la suis pas !
 Avec les déserteurs ne fais point d'alliance ;
 Écoute, voix de Dieu, parler ta conscience,
 Et, quelque douloureux que te soit son arrêt,
 Tâche qu'à l'accomplir ton cœur soit toujours prêt.
 Ne crois pas toutefois que broyant sa victime,
 L'inflexible devoir, ce despote sublime,
 Soit un amer bourreau torturant notre cœur
 Sans le récompenser alors qu'il est vainqueur.
 Non ! il garde aux vaillants, rois par le sacrifice,
 Des heures de bonheur payant de tout supplice ;
 Et réserve à leurs yeux pleins de sérénité
 Des visions de gloire et d'immortalité.
 Dilatant de leur cœur toutes les nobles fibres,
 Vois comme ils passent fiers : ils se sentent si libres !
 Laissant crier en bas, et se tordre, et gémir
 Les vils instincts qu'en lui tout homme sent frémir,
 Dédaignant les frondeurs, renversant les entraves,
 Ils s'élèvent, ardents, majestueux et graves,
 Bravant la solitude et les vents conjurés,
 Vers l'idéal divin dont ils sont altérés.
 Oh ! quand ton tour viendra d'entrer dans l'existence,
 Quand ton dernier adieu sera dit à l'enfance,
 A travers tous tes jours, de l'aube jusqu'au soir,
 Sans défaillance enfin, sois l'homme du devoir !
 Qu'à toute heure celui dont l'âme resta pure
 Puisse toucher ta main sans y voir de souillure ;
 Et que jamais de Dieu l'infaillible regard,
 Qui plonge au fond du vrai sous le masque et le fard,
 Ne trouve en toi, drapé dans un faux héroïsme,
 Un cœur empoisonné d'orgueil et d'égoïsme.
 Souviens-toi que l'amour est frère du devoir ;
 Que celui qui ne donne est indigne d'avoir ;

Qu'au front le dévouement imprime un sceau suprême
Moins fragile et plus beau qu'un royal diadème.
Si tu deviens de ceux que le triomphe attend
Et que la renommée accompagne en chantant,
Sache que la puissance à plus de force oblige
Et que sur les hauteurs réside le vertige.
Mais si dans la retraite et dans l'obscurité,
Sans entendre ton nom par l'écho répété,
Tu dois vivre ignoré de la foule qui gronde
Sans tracer d'un sillon ton passage en ce monde.
Que le regard de Dieu suffise à tes combats !...
Songe que ta couronne est ailleurs qu'ici-bas.
Quelle que soit enfin ta mission sur terre,
Inconnu, glorieux, apôtre ou solitaire,
Ne dusses-tu jamais t'endormir ni t'asseoir,
Vis et meurs, intrépide, en soldat du devoir !

HYACINTHE RIGAUD

Par **M. Ernest Delamont**, de Prades.

Mémoire qui a remporté une médaille d'argent grand module
au dernier concours d'histoire de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire
des Pyrénées-Orientales.

LISTE DES OUVRAGES CITÉS.

Archives de la Mairie de Perpignan. Livre des Baptêmes de la paroisse Saint-Jean des années 1654 à 1669, p. 147.

Mémoires du duc de Saint-Simon. Paris, 1842, T. II, p. 224 et seq.

Mercur de France de janvier 1702 et de novembre 1744. Article sur Rigaud par Collin de Vermont, peintre du Roi et professeur en son Académie royale de peinture.

Journal de Dangeau. T. IV, p. 157 et seq.

Bibliothèque française du Père Lelong. T. V.

Abrégé de la Vie des plus fameux peintres, par Dezellères d'Argenville. Paris, 4 vol. in-8°, 1762, T. II, p. 315 et T. IV, p. 310 et seq.

Description de la Province de Roussillon, par Carrère. 1787, p. 410.

Annuaire du département des Pyrénées-Orientales pour 1834, p. 234.

Mémoires inédits sur la Vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture, par Dussieux, Montaiglon, etc., etc. Paris, 1854, 2 vol. in-8°, T. II, p. 114 et seq.

Histoire des Peintres de toutes les Écoles, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, par Charles Blanc, 142^e livraison de la publication, 54^e de l'École française.

Revue contemporaine, n^o du 15 mars 1860, p. 119 et seq. (Étude sur Largillière et Rigand, par Arsène Houssaye.)

Abecedario de Mariette. T. IV, p. 258.

Archives de l'Art français, par Chenevière et Montaiglon. T. I, p. 159, T. II, III, etc., Documents. T. IV, p. 25.

Gazette des Beaux-Arts, etc. Paris, 1859, T. I et seq.

Curiosités de l'Archéologie et des Beaux-Arts, p. 468.

Le Trésor de la curiosité, par Charles Blanc. 2 vol. in-8^o, T. I, p. 159, 187, 208.

L'Almanach royal pour 1741, p. 326.

Description des beautés de Gènes (sans nom d'auteur). 1823, p. 114.

Dictionary of Painters, par Pilkington. London, 1798, in-8^o, p. 553, 772.

Catalogue de M. Paignon-Dijouval. Paris, 1810, n^o 3043 et seq.

Notice des tableaux dans le Musée royal (Louvre). Paris, 1847, in-18, p. 40, 244.

Notice des tableaux exposés dans les galeries du Musée impérial du Louvre, par Frédéric Villot. In-12, Paris, 1857, p. 307 et seq.

Musées de France, par Viardot. P. 240.

Musées d'Espagne, par Louis Viardot. P. 92.

Musées d'Allemagne, par Louis Viardot. P. 85, 207, 334.

Musées de Russie, par Louis Viardot. P. 281.

Catalogue des tableaux composant la collection du lieutenant-général vicomte d'Espinoy, p. 358 et seq.

Divers Catalogues de ventes. etc., etc., etc.

HYACINTHE RIGAUD.

On dirait qu'il peint avec une arrogance castillane et qu'il est venu pour cela des Pyrénées, p. 3.

Il a poussé aussi loin que possible la qualité essentielle d'un peintre de portraits, la vérité, p. 8.

(*Histoire des Peintres, etc.*, par CH. BLANC.

Art. RIGAUD.)

Rigaud (Hyacinthe) et non Rigau⁽¹⁾ naquit à Perpignan le 18 juillet 1659 de Mathias Rigaud et de Marie Serre, c'est à tort que Carrère le fait naître le 25 de ce mois, puisqu'il fut baptisé le 20 comme il conste de son acte de baptême ainsi conçu :

« Vui als vint de juliol mil sis cents cinquanta nou jo Joseph Moral domer de St Joan de Perpinya say fe com he balejat segons rito de sancta mare Iglesia a Hyacinto Franco Honorat Matias Pere martir? Andreu Joan fill de M. Matias Rigau y (Rore?) y de Maria conjuges foren padrins mussur Andreu Langlet y la S^{re} Rosa Casals. »

Le père de Rigaud était tailleur, établi dans la paroisse saint Jean de Perpignan; d'Argenville et Carrère lui-

(1) Quoique l'auteur de l'article sur ce peintre, inséré dans l'*Annuaire du département des Pyrénées-Orientales pour 1834*, suivant l'orthographe que donne l'acte de naissance de Rigaud ait écrit Rigau, nous adopterons la première forme : d'abord parce que l'artiste roussillonnais signait Rigaud et en second lieu parce que c'est sous ce nom qu'il s'est illustré.

même sont dans l'erreur en prétendant que Mathias Rigaud était peintre, certains auteurs ajoutent même que l'aïeul de Rigaud était également peintre et que ce fut ce vieillard et son fils qui inspirèrent à Hyacinthe le goût de la peinture; cette dernière assertion n'est guère admissible, car Hyacinthe Rigaud n'avait que huit ans lorsqu'il perdit son père. Quand il eut atteint sa quatorzième année sa mère l'envoya à Montpellier où il étudia quatre ans chez Pezet, puis chez Verdier et travailla aussi chez Ranc Antoine, dit le Vieux, dont les portraits, selon d'Argenville, approchaient de ceux de Van-Dyck; ce serait alors que Rigaud aurait conçu une forte inclination pour la manière du peintre que son maître imitait. Il passa ensuite à Lyon où il ne séjourna que quelque temps et toujours occupé de Van-Dyck il vint à Paris en 1681, comptant sans doute trouver de plus nombreux ouvrages de son grand modèle.

L'auteur de la notice sur Rigaud insérée dans l'*Annuaire des Pyrénées-Orientales* de 1854, raconte tout différemment la jeunesse de notre peintre.

« Guerra-le-Vieux, dit-il, peignait le mur d'une ter-
 « rasse que l'on voit encore dans l'ancien hôtel de M. le
 « comte de Ros. Un enfant, fils d'une pauvre veuve
 « employée dans la maison, considérait assidûment le
 « travail de l'artiste : *anchio son pittore*, se dit-il enfin
 « en lui-même, comme autrefois le Corrège, et profitant
 « d'un moment où il se voit seul, il charbonne un dessin
 « sur la paroi opposée. M. de Ros s'empporte à la vue
 « de ces traits, il veut en punir l'auteur et les lui faire
 « effacer. « Arrêtez, monsieur, dit le peintre, ce dessin
 « est bon, et si bon que je n'en suivrai point d'autre. »

« Le lecteur a déjà nommé cet enfant prodigieux. M. de
 « Ros, qui l'aimait auparavant à cause de la gentillesse
 « et de la vivacité de son esprit, redoubla d'affection
 « pour lui et prit soin de lui faire enseigner avec les
 « lettres l'art pour lequel il semblait né.

« Quelques années plus tard, Rigau apprend que
 « M. le Comte vient de partir subitement pour Paris,
 « il court aussitôt, ses hardes sous le bras, après la
 « voiture, et la suit. « Où vas-tu, lui dit le cocher ? —
 « A Paris, puisque mon bienfaiteur y va. » M. de Ros,
 « touché jusqu'aux larmes de tant d'attachement, le
 « prend dans son carrosse, le presse dans ses bras,
 « l'emmène avec lui et le place dans un atelier de pein-
 « ture où il pourvoit à ses besoins. »

« Voilà ce que rapporte une tradition constante de
 « famille. »

« Certains ont avancé que cet
 « artiste se forma à Montpellier, à l'école de Ranc,
 « peintre de portraits à la manière de Van-Dyck ; mais
 « Ranc, né en 1674, n'avait que cinq ans lorsque Rigau
 « en comptait vingt. Il est plus vrai de dire avec d'au-
 « tres que Ranc fut son élève et l'on peut croire que lui
 « n'avait pas eu d'autres maîtres que Guerra quand il
 « arriva à Paris. »

Sans vouloir toucher le moins du monde à cette res-
 pectable tradition, et sans nous extasier sur l'agilité de
 Rigaud, capable d'atteindre la voiture de M. de Ros,
 nous nous permettrons seulement de faire observer en
 passant qu'il est fort probable que si Rigaud n'avait reçu
 des leçons que de Guerra, et s'il n'avait un peu développé
 son talent, soit en copiant nos grands peintres, soit en

se formant sous d'habiles maîtres, il n'aurait pas, un an à peine après son arrivée à Paris, remporté le premier prix de l'Académie de peinture; et nous remarquerons aussi que l'annuaire de 1834 pour prouver que Rigaud ne peut avoir travaillé chez Ranc, donne la date de la naissance du peintre languedocien qu'il fixe à 1674; si cette date était celle de la naissance du Ranc qu'on dit avoir été le maître de Rigaud, nous partagerions entièrement sur ce point l'opinion de l'auteur de l'article Rigaud dans l'annuaire précité; mais malheureusement cette date 1674 est celle de la naissance de Jean Ranc⁽¹⁾, fils de Ranc-le-Vieux, chose dont on peut facilement se convaincre par la lecture de la biographie de Jean Ranc dans d'Argenville (*Vie des Peintres*, T. II, p. 324) et dans Mariette (*Abecedario*, T. IV, p. 28). Ce dernier auteur, ainsi que Degreffeille citent Rigaud comme élève de Ranc-le-Vieux.

Ce fut en 1681 que Rigaud vint à Paris, et il avait déjà acquis une habileté telle que l'année suivante (1682) il remporta le premier prix de l'Académie royale de peinture, le sujet était Caïn bâtissant la ville d'Enoch. Le jeune peintre roussillonnais sut plaire à Charles Le Brun qui était alors le dominateur absolu des arts, et de qui tout dépendait, commandes, places, renommée même; jaloux de ne point laisser aucun homme de mérite en dehors de son influence, l'Académie de peinture dont Le Brun était l'âme, attirait à elle tous les

(1) Jean Ranc, né à Montpellier en 1674, élève de Rigaud, dont il épousa une nièce, fille de Gaspard Rigaud, fut en 1724 nommé premier peintre du roi d'Espagne, et mourut à Madrid en 1735.

jeunes talents ; Rigaud prit part au concours et remporta le premier prix de Rome en 1685. Il était sur le point d'entreprendre le voyage d'Italie, mais il en fut détourné par Le Brun qui, voyant en lui une vocation décidée pour le portrait, l'engagea à renoncer à ce voyage qui ne lui étant pas nécessaire pouvait même lui devenir dangereux, en lui inspirant des ambitions déréglées.

Établi peintre de portraits à Paris, Rigaud commença par peindre de simples bourgeois. « Son premier morceau, dit d'Argenville, fut le portrait d'un nommé « Materon, joaillier, qu'il fit dans le goût de Van-Dyck. » mais possédant l'art à un si haut degré il fut bientôt connu et recherché. Peu après, vers 1682 ou 1683, il fit le portrait de l'auteur du Cid « l'air fort simple et « fort commun, toujours négligé et peu curieux de son « extérieur » dit Fontenelle en parlant de son oncle.

En 1786, il peignit M. de Trobat, intendant du Roussillon ; vers 1688, Le Brun et Mignard, ainsi que *Monsieur* frère du roi ; l'année suivante (1689) il fit le portrait d'Anne-Marie-Louise d'Orléans, *la grande Mademoiselle*, l'héroïne de la Fronde, qui vivait alors retirée et presque oubliée. En 1690 il avait peint La Fontaine, Fléchier, etc. Il fit aussi le portrait de M. de Ros ; et le duc Anne-Jules de Noailles, maréchal de France, gouverneur du Roussillon ayant vu cette dernière toile, voulut être peint de la même main (1691). Cette même année, notre peintre fit le portrait de Colbert et du prince royal de Danemarck, roi en 1699 sous le nom de Frédéric IV ; en 1692 il peignit Saint-Simon, et fit l'année suivante un second portrait du maréchal de Noailles (gravé en 1699 par Edelinck), ainsi que celui du duc de Luxembourg.

Dès lors commença à s'étendre la réputation de Rigaud. Il peignit les artistes de son temps, les célèbres sculpteurs Girardon, Martin Bogaërt (plus connu en France sous le nom de Desjardin) 1692, Coysevox, Nicolas Coustou ; les peintres Sébastien Bourdon, Claude Halle, Lafosse, Louis de Boullongne, Joseph Parrocel, etc.; les architectes Robert de Cotte, Mansart, etc., et l'auteur-comédien Baron.

Rigaud fit aussi son portrait de plusieurs manières, mais toujours dans un négligé pittoresque, tantôt il s'est représenté regardant à une fenêtre, le crayon à la main, la chemise ouverte et le cou nu (1692, gravé par Edelinck 1698); tantôt appuyé sur le perron d'un palais, recouvert d'un manteau de velours élégamment jeté sur l'épaule, ou bien encore à son chevalet, avec un clair-obscur à la Rembrand (1698, gravé par Devret, 1700, 1703). Rigaud fit encore son portrait en 1712 le plus souvent avec un bonnet de fantaisie; dans son portrait qu'il fit en 1742, il s'est peint jusqu'aux genoux, paraissant travailler au portrait de sa femme (gravé la même année par J. Daublé). « C'étaient, dit Charles Blanc, ses meilleurs portraits, en « ce sens que c'étaient ceux où la solennité du costume « le gênait le moins, tandis que c'était tout le contraire « quand il avait à peindre un de ces personnages du « grand siècle qui posaient et se drapaient devant le « peintre comme devant la postérité même, et en outre « Rigaud leur prêtait une certaine dignité emphatique. »

Rigaud était plus naturel dans ses portraits de femmes; celui qu'il fit d'Henriette-Marguerite Le Bret de La Briffe, quatrième femme du président Pierre Cardin

Le Bret⁽¹⁾, dans lequel elle est représentée assise, coiffée d'épis comme une Cérès, tenant d'une main une faucille, de l'autre un bouquet d'épis et de coquelicots; ainsi que le portrait d'Élisabeth de Gouy, sa femme, dans lequel il l'a placée à une fenêtre et lui a prêté un ajustement de fantaisie simple et de bon goût, sont deux toiles exquises.

L'année du mariage de Rigaud avec Élisabeth de Gouy ne nous étant pas connue (nous pensons cependant que Rigaud qui n'était pas marié en 1707, épousa Élisabeth de Gouy l'année suivante), nous placerons ici l'aventure qui lui procura cette union et dont nous emprunterons le récit au fantaisiste Arsène Houssaye, dans la brillante imagination duquel elle a, craignons-nous⁽²⁾, seulement existé.

Un matin sa voisine (de Rigaud), femme du meilleur « monde, ordonna à son laquais d'aller lui chercher un « barbouilleur pour peindre son plancher et lui vernir « ses meubles. Le laquais va au plus proche et frappe à « la porte de Rigaud, le peintre était en belle humeur, « il avait d'ailleurs trop d'esprit pour s'offenser de la « méprise, il promet d'aller peindre le plancher et vernir

(1) Le portrait du président Le Bret (que Rigaud fit en 1697) et celui de sa femme, furent vendus en 1827, à la vente Legrand. « Ils ont été, dit le Catalogue, recueillis par M. de La Bourdonnais. »

(2) Faisant son testament, le 30 mai 1707, Rigaud léguait (à damoiselle Élisabeth Gouy « sa ferme de Vaux; il connaissait bien avant son mariage sa future épouse, car il n'aurait pas, à la veille de s'unir à elle, fait en sa faveur un legs, insuffisant le lendemain. Dans le registre que tenait Rigaud des portraits qu'il exécutait, nous voyons qu'en 1698 il fit « gratis » les portraits de M. et de Mme de Gouy, le père et la mère de sa future.

« les meubles. Comme s'il allait faire le portrait du roi
 « il s'habille dans ce beau style étoffé, avec tout le fracas
 « des magnifiques. La dame ne comprend pas, elle
 « répond à ses révérences par les plus profondes révé-
 « rences, elle croit que c'est un homme de cour, quel-
 « que marquis égaré, quelque chercheur d'aventures :
 « Voulez-vous me dire, Monsieur, à qui j'ai l'honneur
 « de parler ? » — « A Rigaud, le barbouilleur voisin. Je
 « viens, Madame, peindre votre plancher et vernir vos
 « meubles selon vos ordres transmis par votre laquais ;
 « je vais me mettre à l'œuvre. »

« La dame partit d'un éclat de rire si franc, avec des
 « dents si belles, avec un tintement de voix si clair, que
 « Rigaud devint soudainement amoureux d'elle. « Cette
 « méprise, Monsieur, reprit-elle avec une grâce parfaite,
 « est une bonne fortune pour moi. — Je voudrais pou-
 « voir dire la même chose, s'écria Rigaud. — Monsieur,
 « puisque vous êtes venu pour peindre, je ne vous per-
 « mets pas de vous en aller sans, rien faire, aussi bien
 « il y a longtemps que je demandais où vous demeuriez
 « pour vous prier de faire mon portrait. — Volontiers,
 « Madame, si vous êtes toujours aussi belle. — Est-ce
 « que vous me trouvez belle aujourd'hui ? Rigaud s'inclina
 « profondément : « Dépêchez-vous donc de me peindre,
 « car je ne répons pas d'être belle demain. »

« Et ainsi on égrenait les perles fines d'une galante
 « conversation. On ne commença pas ce jour-là, mais
 « on prit rendez-vous pour le surlendemain. Dès la
 « première séance il n'y avait ni peintre ni modèle, il y
 « avait deux amoureux. — Quand nous marierons-nous ?
 « demanda un jour Rigaud. — Quand vous aurez fini

« mon portrait, répondit la dame. — Eh bien ! Madame, « je ne finirai votre portrait que quand vous serez « madame Rigaud, parce que je suis jaloux du nom que « vous portez. — Oh ! ne soyez pas jaloux, mon mari « ne m'a pas épousée » et la belle veuve se mit à rire « de son beau rire. « Quand je songe qu'il me faut « épouser mon peintre pour avoir mon portrait ! » Rigaud « lui prit les mains et l'embrassa : « Voilà une rude « extrémité sans doute, mais comme cela le portrait ne « vous coûtera rien. — Le prenez-vous ainsi ? il me « semble au contraire que ce portrait me va coûter cher : « comptez-vous donc pour rien ma liberté, la liberté que « j'avais d'envoyer chercher un barbouilleur.

« Ce fut ainsi que se maria Rigaud. »

Nous ne savons si c'est du portrait dont nous venons de parler qu'il est question dans les mémoires inédits sur les peintres de l'Académie de peinture, dans lesquels on cite un portrait d'Élisabeth de Gouy, peint par Rigaud en 1742, vers la fin de la vie de sa femme, et dont il avait commencé la tête quelques trente-cinq ans avant, vers 1707 ou 1708 (gravé en 1743 par J. G. Willi).

En 1695 Rigaud fit un voyage en Roussillon pour revoir sa mère et remporta son image. « Rien n'est plus « admirable, dit Charles Blanc ; le modèle le plus savant, « le plus attentif, le plus ferme, la finesse d'une peau « sous laquelle on voit transparaître le sang, la clarté de « l'œil, l'attendrissement des tempes et des paupières, la « morbidesse des carnations, font de cette tête un des « beaux morceaux de l'art français. »

Ce ne fut pas assez pour Rigaud d'avoir le portrait, il retourna à Perpignan chercher l'original, il ramena sa

mère et voulut qu'elle conservât à Paris l'habillement du Roussillon, disant : « Je ne veux pas qu'on me change ma mère. » Il fit exécuter en marbre, par le fameux Coysevox, le portrait de sa mère d'après son tableau (ce buste se trouve au Louvre, sculpture moderne n° 202), qu'il fit encore en 1702 graver par Pierre Drevet, et que dans la suite, afin d'en assurer la conservation et d'en garantir l'authenticité, il légua à l'Académie de peinture.

La renommée de Rigaud allait grandissant, son talent était exalté, et, briguant l'honneur d'être peints de sa main, artistes, savants, magistrats, marquis, prélats, princes venaient poser devant lui. Le trait suivant, que raconte Saint-Simon, nous donnera une idée de la réputation et de l'habileté de notre peintre.

« Il y avait longtemps, nous dit l'aristocratique écrivain, que l'attachement que je portais à M. de La Trappe (l'abbé de Rancé), et mon admiration pour lui me faisaient désirer extrêmement de pouvoir conserver sa ressemblance après lui ; comme ses ouvrages en perpétueraient l'esprit et les merveilles ; son humilité sincère ne permettait pas qu'on put lui demander la complaisance de se laisser peindre. » Cette dernière considération engagea le duc à avoir recours à la ruse.

« Rigaud, continue Saint-Simon, était alors (1696) le premier peintre de l'Europe, pour la ressemblance des hommes, et pour une peinture forte et durable ; mais il fallait persuader à un homme aussi chargé d'ouvrage de quitter Paris pour quelques jours, et voir encore avec lui si sa tête serait assez forte pour rendre une ressemblance de mémoire ; cette dernière proposition qui l'effraya d'abord, fut peut-être le véhicule de lui

« faire accepter l'autre. Un homme qui excelle sur tous
 « ceux de son art, est touché d'exceller d'une manière
 « unique; il en voulut bien faire l'essai et donner pour
 « cela le temps nécessaire. L'argent peut-être lui plut
 « aussi; il voulut mille écus comptant à son retour, être
 « défrayé de tout, aller en poste en un jour et revenir
 « de même. Je ne disputais rien et le pris au mot de
 « tout. »

Le marché conclu, les deux voyageurs arrivent à La Trappe. Rigaud avait endossé l'uniforme d'officier du roi. Dans une première entrevue, Saint-Simon demande à l'abbé de Rancé la permission de lui présenter un gentilhomme de ses amis, qui désirait vivement le voir et qui parlait très peu en étant empêché par un fort bégaiement. L'abbé de Rancé consentit, quoique avec quelque hésitation, à recevoir l'officier, qui put par trois fois, entrer avec Saint-Simon dans l'austère cellule de l'illustre pénitent. L'artiste ne parlait que très rarement, concentrant toutes les forces de son intelligence à étudier M. de Rancé, à épier ses gestes et à apprendre les finesses de sa physionomie. « Il fit, ajoute Saint-Simon, un chef-
 « d'œuvre aussi parfait qu'il eut pu le réussir en le
 « peignant à déconvert sur lui-même... La ressemblance
 « dans la dernière exactitude, la douceur, la sérénité de
 « son visage, le feu noble, vif, perçant de ses yeux, si
 « difficile à rendre, la finesse et tout l'esprit et le grand
 « qu'exprimait sa physionomie, cette candeur, cette
 « sagesse, paix intérieure d'un homme qui possède son
 « âme; tout était rendu jusqu'aux grâces qui n'avaient
 « point quitté ce visage, exténué par la pénitence, l'âge
 « et les souffrances. »

En 1697 Rigaud fit « gratis, » comme le dit son registre, le portrait du comte d'Albaret, intendant du Roussillon.

Il venait de terminer (1697) le portrait de Louis, dauphin de France, lorsque le prince de Conti fut, cette même année, élu roi de Pologne. Ce prince, avant de partir pour son royaume, se fit peindre par Rigaud qui, l'année suivante (1698), fit les portraits du duc de Vendôme, de Villeroy, de Mgr Jean Hervieu Bazan de Flamenville, évêque d'Elne, dont il fit « présent » à ce prélat⁽¹⁾ (gravé en 1701 par Sarrabat; la lithographie insérée à la page 118 de l'épiscopologie d'Elne de Puiggari est une reproduction de cette gravure); précédemment il avait peint La Fontaine, Racine, Santeuil, etc., le duc de Cambray, l'Évêque de Troyes, l'Évêque de Mirepoix, l'éloquent Fléchier, etc., et dans un de ses chefs-d'œuvre il nous a conservé l'Aigle de Meaux qu'il a représenté avec ses habits pontificaux, debout dans un cabinet, entouré des ouvrages qu'il a composés (1699) (gravé par Drevet le fils (Pierre) en 1723). « Ce portrait, dit Charles « Blanc, est le plus beau portrait du maître et un de « ceux qui s'élèvent à la dignité de l'histoire; la tête est « grave, puissante et fière, elle est éclairée par l'intel-
« ligence » et l'on reconnaît la belle tête de Bossuet « si fortement marquée à l'empreinte du génie. »

Le portrait qu'avait fait Rigaud du prince de Conti et surtout sa haute réputation, le fit choisir par Louis XIV

(1) Rigaud avait fait précédemment le portrait de Mgr de Flamenville, puisque son registre porte, sous la date de 1697, la mention suivante : 1697, deux copies de l'Évêque de Perpignan, 50 livres.

quand il voulut avoir le portrait du duc d'Anjou, son petit-fils, qui allait quitter Versailles pour régner sur l'Espagne sous le nom de Philippe V (1700), et le grand roi fut si satisfait qu'il daigna permettre au peintre rousillonais de reproduire ses traits (1701).

Par lettre du 2 janvier 1700, l'Académie de peinture reçut Rigaud en qualité de peintre de portraits, et non, comme le dit d'Argenville, en qualité de peintre d'histoire, « et elle agréa pour ouvrage de réception le portrait historié de feu M. Desjardins. » En 1702, Rigaud fit les portraits de Fontenelle et de Mansart (gravé par Edelinck, 1704), et l'année suivante celui du duc de Bourgogne (1703). En 1704, notre peintre se vit honoré d'une visite du duc de Mantoue qu'il peignit ainsi que sa femme; cette même année il fit les portraits de Vauban, de Boileau, du futur vainqueur de Denain, et en 1708, du Comte de Toulouse.

Justement fière d'un enfant tel que Rigaud, la ville de Perpignan le mit au nombre de ses bourgeois-honorés par une lettre du 18 juin 1709, honneur que le peintre reconnut plus tard (1736) en offrant à ses concitoyens un splendide portrait en pied de Louis XV. En 1713, Louis XIV fit inscrire Rigaud parmi les nobles du royaume et le 3 novembre 1723, Louis XV confirma sa noblesse par un édit par lequel notre peintre est « maintenu dans la noblesse à lui confirmée, tant en considération de la réputation qu'il s'était acquise, que pour avoir eu l'honneur de peindre la maison royale, jusqu'à la quatrième génération. » (Arrêt du Conseil d'État du 8 novembre 1723); il avait, en 1715, fait le portrait du jeune roi (gravé en 1723 par Drevet) que, d'après une

anecdote que nous racontons plus bas, il dut faire de nouveau vers 1722. Cette même année 1718 il avait peint Auguste II, roi de Pologne, et l'année suivante il fit le portrait de Jean-Baptiste-Louis Picon, chevalier, seigneur d'Andrezel, etc., intendant du Roussillon (gravé en 1719 par F. Cheveau) et cette même année la princesse Palatine, mère du régent, posa devant lui.

Le 22 juillet 1727 Louis XV nomma Rigaud chevalier de l'ordre de Saint-Michel à l'occasion d'un nouveau portrait de lui que venait de faire ce peintre. « Monsieur Rigaud, lui écrivit le Roi, l'estime particulière que je fais de votre personne et de votre habileté dans la peinture dont vous m'avez donné de savantes marques par vos ouvrages, m'ont engagé, pour vous en marquer ma satisfaction d'une manière distinguée, à vous nommer Chevalier de mon ordre de Saint-Michel, en satisfaisant à ce qui est requis par les statuts, dont vous serez informé par mon cousin, le maréchal duc d'Es-trées, Chevalier et Commandeur de mes Ordres, qui vous fera rendre cette lettre de ma part; et me promettant que l'honneur que je veux bien vous faire vous sera très sensible. Je prie Dieu, Monsieur Rigaud, qu'il vous ait en sa sainte garde.

« Écrit à Versailles, le 22^{me} juillet 1727.

« Signé : LOUIS. »

Et plus bas : « PHILIPPEAUX. »

On raconte que pendant que Rigaud peignait pour la seconde fois Louis XV alors fort jeune, le royal enfant lui demanda s'il était marié et s'il avait des enfants. « Je suis marié, répondit Rigaud, mais je n'ai pas d'en-

« tant, Dieu merci ! » Surpris de ces dernières paroles, le roi en demanda l'explication ; « c'est, reprit le peintre, que mes enfants n'auraient pas de quoi vivre, « votre majesté héritant de tout ce que j'ai pu gagner « au bout de mon pinceau. » Le jeune souverain qui ne pouvait comprendre ces paroles en parla au Régent et au Cardinal Dubois qui lui firent entendre de leur mieux que Rigaud était une victime du système de Law. On fit pour Rigaud ce qu'on n'avait jamais fait pour personne et malgré la rigueur du *visa* on lui conserva le même revenu qu'il avait sur l'Hôtel-de-Ville avec cette différence que ses rentes perpétuelles furent converties en viagères.

Rigaud eut encore l'honneur en 1736 de faire de nouveau le portrait de Louis XV, qu'il représenta en buste et cuirassé (gravé en 1737 par F. Daullé). Cet illustre peintre était alors dans sa soixante-dix-septième année.

Les hommes du grand siècle, les Bossuet, les Boileau, les Fléchier, les La Fontaine, les Colbert, les Vauban, les duc de Luxembourg, etc., n'étaient plus ; la main du peintre roussillonnais avait transmis leur image à la postérité. Les hommes du XVIII^e siècle ambitionnèrent aussi l'honneur d'être peints par Rigaud ; tour-à-tour posèrent devant lui les ministres, Law, le cardinal Melchior de Polignac, le cardinal Gaston de Rohan, grand aumônier de France ⁽¹⁾, l'archevêque de Paris Gaspard de Vintimille, le cardinal Fleury, le cardinal Dubois, gravé

(1) Au commencement du premier volume de l'édition du *Thesaurus* de Dom Martenne, (1717, 5 vol.), se trouve une gravure de ce portrait, avec cette inscription : « Le prince Armand Gaston de Soubise, cardinal-évêque prince de Strasbourg, landgrave d'Alsace, grand aumônier de France. »

par Desvret, in-fol., etc., et la spirituelle Adrienne Le Couvreur, ainsi que le maréchal de Saxe.

En 1741 l'Académie de peinture élut Rigaud recteur pour le dernier trimestre et l'année suivante elle le reçut en qualité de peintre d'histoire. Cette même année (1742) un grand malheur vint le frapper, il eut la douleur de perdre sa femme ; cette perte lui causa une affliction profonde, et l'on peut dire que ce fut même la cause de sa mort, la fièvre ne le quitta plus. Comme il entraît après la levée du scellé dans la chambre où sa femme était morte, il fut tellement ému qu'il s'écria en levant les bras au ciel : « Ah ! je vais bientôt vous suivre. » En effet, il se mit au lit et mourut peu de jours après, le 29 décembre 1743, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, cinq mois et onze jours.

Voici en quels termes la *Gazette* du 4 janvier 1744 et le *Mercur de France* du mois de février de la même année, p. 405, annonçaient sa mort. « Le sieur Hyacinthe Rigaud, chevalier de Saint-Michel, peintre ordinaire du Roi, ancien recteur et directeur de l'Académie royale de peinture et de sculpture, lequel s'était acquis une grande réputation par ses ouvrages, et qui était regardé comme un des premiers peintres du siècle, mourut en cette ville (Paris) le 29 décembre, âgé de quatre-vingt-quatre ans ou environ. »

Entre de nombreuses anecdotes concernant Rigaud nous choisirons les deux suivantes qui font connaître l'homme et l'artiste. L'abbé Lambert rapporte que notre peintre n'étant pas encore devenu célèbre avait fait un portrait qui lui était resté ; il avait l'habitude de fixer le prix des portraits qu'il faisait et inscrivait le nom avec

la somme à côté sur un registre destiné à cet usage. Un des héritiers de la personne qui s'était fait peindre se présente longtemps après chez Rigaud afin de retirer ce portrait; après s'être informé en quelle année il avait été peint, c'était en 1685, le peintre prend son registre et trouve sous la date indiquée la mention du portrait qu'il cherchait; il va le quérir et demande 50 écus à son interlocuteur. A ce chiffre celui-ci, ébahi, croit à une plaisanterie et demande au peintre s'il parle sérieusement; sur la réponse affirmative de Rigaud, l'héritier se récrie en disant qu'un aussi grand peintre que Rigaud ne faisait pas des portraits pour 50 écus. — « Quand j'ai fait ce portrait, répond sévèrement l'artiste, je n'étais pas encore un grand peintre et vous ne devez me donner que le prix convenu. » L'héritier s'exécuta et quand il partit, Rigaud alla le reconduire de la meilleure grâce du monde.

Après l'homme, voici l'artiste : son premier morceau à Paris fut, ainsi que nous l'avons dit, le portrait d'un joaillier nommé Materon, qu'il avait peint dans le goût de Van-Dyck; ce portrait passa successivement au fils et au petit-fils de ce joaillier : ce dernier, voulant s'assurer s'il était bien de Rigaud, l'envoya chez le peintre, qui reconnut son ouvrage : « La tête, dit-il, pourrait être de Van-Dyck, mais la draperie n'est pas digne de Van-Dyck, et je veux la repeindre gratuitement. »

« On a appelé Rigaud le Van-Dyck français, dit un critique, mais on lui refuse la même distinction, la même finesse qu'au peintre flamand; il est moins souple, il fait moins bien connaître ses personnages et n'évite pas la monotonie. L'Art ne s'efface pas dans ses ouvrages comme dans

ceux de Van-Dyck, mais il brille dans les draperies, dans le faste qui caractérise le règne du grand roi. »

Quoique très poli avec les dames, Rigaud n'aimait pas à les peindre, ne voulant pas leur sacrifier la vérité : « Si je les fais telles qu'elles sont, disait-il, elles ne se trouveront pas assez belles, si je les flatte trop, elles ne se ressembleront pas. » Aussi, répondit-il à une dame chargée de rouge, dont il faisait le portrait et qui se plaignait qu'il n'employait pas d'assez belles couleurs, « Je crois, madame, que c'est le même marchand qui nous les vend à tous deux. »

« Ses qualités personnelles dit, en parlant de Rigaud, Collin de Vermont, l'ont fait chérir de tous les honnêtes gens ; il avait le cœur admirable, il était époux tendre, ami sincère, utile, essentiel, d'une générosité peu commune, d'une piété exemplaire, d'une conversation agréable et instructive, il gagnait à être connu, et, plus on le pratiquait, plus on trouvait son commerce aimable. Enfin, un homme qui avait su joindre à un si haut degré de perfection dans son art une probité si reconnue, méritait bien pendant sa vie les distinctions et les honneurs dont la Cour et toute l'Europe l'ont comblé, et, après sa mort, les regrets de toutes les personnes vertueuses et la vénération que les artistes auront toujours pour sa mémoire. »

Rigaud était lié avec La Fontaine, Boileau, Santeuil, Coysevox et surtout avec le peintre de Troy et le portraitiste Largillière ; il fut l'un des plus beaux ornements de cette brillante pléiade de génies du siècle de Louis XIV et le meilleur portraitiste français du XVII^e et du XVIII^e siècles. « Il est, dit M. Arsène Houssaye, onctueux

« et fini, son pinceau est abondant et délicat, il ose
 « s'aventurer dans le chaos de la pâte, parce qu'il y va
 « toujours avec la lumière; jamais l'éclat de son coloris,
 « jamais la transparence de son clair-obscur, jamais les
 « oppositions sagement amenées ne lui font oublier les
 « droits du dessin. »

« Rigaud, le Van-Dyck français, dit Viardot (Musées
 « de France), étudia la nature, chercha la vérité, non-
 « seulement dans ses figures vivantes, mais jusque dans
 « les détails minimes des ajustements, et donna, comme
 « le vrai Van-Dyck, assez de noblesse et de dignité à
 « ses modèles pour que l'on put croire aujourd'hui qu'il
 « leur en faisait souvent un cadeau gratuit. Sous son
 « pinceau, le cardinal Dubois lui-même semble avoir la
 « grandeur morale d'un homme de bien. »

« Rigaud, dit encore Collin de Vermont, a répandu
 « dans ses compositions cette grandeur et cette magni-
 « ficence qui caractérisaient la majesté des rois et la
 « dignité des grands dont il a été le peintre par prédi-
 « cation.... Personne n'a poussé plus loin que lui
 « l'imitation de la nature dans la couleur locale et la
 « touche des étoffes, particulièrement des velours, per-
 « sonne n'a su jeter les draperies plus noblement et d'un
 « plus beau choix. »

Les couleurs, les teintes de Rigaud sont d'un effet mer-
 veilleux, d'une fraîcheur et d'une vivacité admirables,
 aussi l'abbé de Villard a-t-il pu dire :

Rigaud non moins savant en l'art des draperies,
 Des habits qu'à ton choix tu peins et tu varies -
 On se trompe à l'effet, et l'on croit que Gautier,
 Te la fournit brillante au sortir du métier.

L'œuvre de Rigaud a été gravée par différents graveurs, principalement par le célèbre Gérard Edelinck, les Pierre Drevet père et fils, Loir et F. Daullé; elle se compose de 3286 pièces (Paris grand in-folio 1752). Ce célèbre peintre tenait un registre des portraits qu'il faisait et nous y voyons qu'en 1681 il exécuta dix-huit portraits qui lui furent payés 484 livres, et l'année suivante quinze portraits et cinq copies, ces dernières lui valurent 195 livres et le tout 704 livres.

L'œuvre de Rigaud est répandue dans les musées de l'Europe, mais la France possède la majeure partie de ses tableaux.

Le Louvre possède du Van-Dyck français :

La Présentation au temple. Ce tableau est le dernier ouvrage de Rigaud (n° 473).

Saint André, appuyé sur une croix, les yeux tournés vers le ciel (n° 474).

Portrait de Louis XIV (n° 475). C'est un des plus beaux tableaux de Rigaud; le roi est représenté debout, tourné à gauche, la tête nue, couvert du manteau royal et s'appuyant sur son sceptre. La couronne et la main de justice sont posées auprès de lui à gauche sur un coussin, à droite, derrière le roi, le trône et un rideau de velours rouge. On lit au fond de ce tableau, en caractères très-fins : Peint par Hyacinthe Rigaud, 1701. Nous trouvons dans les mémoires de Dangeau : « Jeudi, « 10 mars 1701, à Versailles. La goutte du roi conti-
« nue; il se fait peindre l'après-dîné par Rigaud pour
« envoyer son portrait au roi d'Espagne à qui il l'a
« promis. — Vendredi, 11 mars. La goutte du roi a un

« peu augmenté, et au sortir du sermon, où on le porta,
 « il se fit reporter chez madame de Maintenon, où
 « Rigaud travailla à son portrait,—19 janvier 1702.—Le
 « roi eut le matin la patience de se faire peindre chez
 « madame de Maintenon par Rigaud ; il envoie ce por-
 « trait au roi d'Espagne qui l'en avait instamment prié. »
 Mais ce portrait étant terminé, le roi le trouva d'une
 ressemblance si parfaite et si magnifiquement décoré
 qu'il ordonna à Rigaud d'en faire une copie de même
 grandeur pour l'envoyer au roi d'Espagne à la place de
 l'original qui fut placé à Versailles dans la salle du trône.
 Dans le *Mercur* de janvier 1702 on lit au sujet de ce
 portrait : « On a exposé le portrait du roi dans le grand
 « appartement de Versailles, il est en pied avec l'habit
 « royal. Cet ouvrage est de M. Rigaud ; jamais portrait
 « n'a été mieux peint ni plus ressemblant, tout le monde
 « le loue et tout le monde l'a admiré. (Ce portrait a été
 « gravé par Pierre Drevet en 1712). »

Portrait en pied de Philippe V, roi d'Espagne (n° 476).

Portrait en pied de Bossuet (n° 477), gravé par Pierre
 Drevet fils en 1723. Acheté 5.000 francs en 1821 à la
 vente Crawford.

Portrait de Marie Serre, mère de Rigaud (n° 478),
 gravé en 1702 par P. Drevet.

Portrait de Martin Van den Bogaërt, sculpteur, connu
 en France sous le nom de Desjardin (n° 479), gravé par
 Gérard Edelinck en 1698, in-fol.

Portraits de Charles Le Brun et de Mignard (n° 480).

Portrait de Mansart (n° 481), gravé par Edelinck en
 1704, in-fol.

Portraits de personnes inconnues (n° 482).

Portraits de deux femmes et d'un homme inconnus
(n° 488).

Portrait de duc de Lesdiguière, provenant de la galerie Lacaze.

Au cabinet des estampes de la bibliothèque nationale existe une ~~ébauche~~ du portrait d'Edelinck par Rigaud.

Le Musée de Tours a de Rigaud un portrait de Louis XIV; celui de Montpellier, le portrait de Marc Pierre, de Voyer-d'Argenson; celui de Toulouse, le portrait de Racine et du duc d'Orléans; celui de Besançon, le portrait de Rigaud et de Coysevox, et Perpignan possède de Rigaud son portrait en costume de chevalier de Saint-Michel; le cardinal de Buffon, ouvrant l'année sainte, peint en 1700, gravé par Préisler, in-fol. Nous avons le regret d'ajouter que le portrait de Louis XV que Rigaud avait envoyé à sa ville natale fut en 1793 brûlé sur la place publique.

A l'étranger, nous trouvons de Rigaud : son portrait à la *Galerie de Florence*; le grand duc de Toscane l'avait demandé au peintre qui le lui envoya avec un abrégé de sa vie.

Au *Belvédère* à Vienne, le portrait d'Elisabeth-Charlotte d'Orléans, duchesse de Lorraine, fille de Philippe 1^{er}, duc d'Orléans, dans sa 40^e année; portrait d'un cardinal.

A la galerie de *Dulwich*, près de Londres, un portrait du « Contrôleur-général du Parnasse » sous Louis XIV, comme dit Sainte-Beuve.

A la *Pinacothèque* de Munich, un portrait de Christian III, duc des Deux-Ponts.

Au *Musée* de Cassel, un portrait de Rigaud.

A la *Galerie royale* de Copenhague, un portrait de Louis XIV.

A la *Galerie royale* de Dresde, un portrait d'Auguste II roi de Pologne.

A *Stafford-House* (Angleterre), les portraits de François Mansart, du cardinal Melchior de Polignac et de La Bruyère.

Au *Musée Rath* à Genève, le portrait d'Elisabeth Charlotte, princesse Palatine, la mère du Régent.

Au *Palais Philippe Durazzo* à Gênes, le portrait d'Hippolyte Durazzo.

A la *Galerie royale* à Berlin, un portrait du sculpteur Desjardin et de Marie Mancini; « en voyant cette char-
« mante et calme figure, dit Viardot (Musées d'Allemagne,
« page 334), ces grands yeux si doux, cette bouche ten-
« dre et souriante, on comprend sans peine la passion
« de Louis XIV qui voulut, à vingt ans, épouser la nièce
« bien-aimée de son ministre. »

Au *Museo del Rey* à Madrid, un beau portrait de Louis XIV en pied et de grandeur naturelle; c'est le portrait que le grand roi avait envoyé à Philippe V.

A la Galerie de l'*Hermitage* à Saint-Pétersbourg, les portraits de Fontenelle et de Louise Lamet à 77 ans.

Au château dit le *Palais de Madame* à Turin, le portrait de la duchesse de Bourgogne (Marie-Adélaïde de Savoie); la jeune duchesse est représentée debout, les cheveux épars sur les épaules et vêtue d'une robe de satin bleu. Voici le portrait qu'en a tracé Saint-Simon :
« Elle avait le plus beau teint du monde et la plus belle
« peau; peu de gorge mais admirable, un port de tête

« galant, majestueux et le regard de même; le sourire
« le plus expressif... »

A la *Galerie grand-ducale* de Carlsruhe, portraits de
Louis XIV et de Rigaud.

Au *Musée ducal* de Brunswick, portrait du général de
Jordan.

Des œuvres de Rigaud se trouvent encore dans les col-
lections particulières suivantes :

Dans la Galerie du prince Liechstenstein à Vienne :

Portrait du prince Venceslas-Joseph de Liechtenstein
debout, en habit de cérémonie de l'ordre de la Toison
d'Or; dessin original du portrait de Samuel Bernard, peint
en grisaille.

Dans la Galerie du prince Esterhazy à Vienne :

Portrait de Rigaud.

Portrait de Fr. Léonard, chez M. Gatteaux.

Portrait du provincial des Augustins, chez le marquis
de Las Marismas.

Mais de toutes les Galeries privées, celle qui possédait
le plus d'ouvrages de Rigaud, était sans contredit celle de
feu le lieutenant-général comte d'Espinoy, dans laquelle
on remarquait de ce peintre :

Portrait de Louis-Alexandre de Bourbon, comte de
Toulouse, représenté en grand-amiral après la bataille de
Malaga en 1704.

Portrait de Philippe V, roi d'Espagne.

Portrait de François-Louis de Bourbon, prince de
Condé.

Portrait de Sébastien Le Prestre, marquis de Vauban.

Portrait du comte de Tessé, maréchal de France.

Portrait du comte d'Avaux.

Portrait de Louis-Charles Fouquet, duc de Belle-Isle.

Portrait de la duchesse de Bourgogne.

Portrait de Louis Boucherat, chancelier, en costume de président. « C'est un très beau portrait. »

Portrait de Gourville, financier.

Portrait de Revel, ingénieur.

Portrait du maréchal de Saxe.

Portrait de Pierre Corneille.

Portrait de Benserade.

Portrait d'Armand Jean le Bouthelier de Rancé ; c'est une copie exécutée par Rigaud ; l'original est à la Trappe.

Portrait de Jean-Baptiste Lully.

Portrait de Boileau, gravé par Drevet, in-fol.

Portrait de Regnard, gravé en 1788 par Pierre-Alexandre Tardieu.

Portrait de Louis de Boullongne.

Portrait de Charles de La Force.

Portrait d'Étienne Materon (mort en 1686), joaillier de Monsieur, frère de Louis XIV.

Portrait de d'Aguesseau.

Voici le nom de quelques personnages peints par Rigaud et dont nous n'avons pas parlé :

Louis d'Enghien, duc de Bourbon.

Frédéric, Électeur de Brandebourg.

Maximilien, Électeur de Bavière.

Guillaume, Roi d'Angleterre.

D'Hozier.

Le cardinal de Bullion.

Henri Oswald, cardinal d'Auvergne, gravé par Drevel, in-fol.

Dangeau.

J. N. Colbert, archevêque de Rouen.

L. A. de Noailles, archevêque de Paris.

L. A. de Pardailhan de Gondrin, duc d'Antin, gravé par Tardieu, in-fol.

Marc de Beauvau, prince de Craon.

Jean Balthazar Keller, célèbre fondeur.

L'abbé Pucelle, etc., etc.

Nous pourrions facilement allonger cette liste, mais nous ne pensons pas qu'il soit utile de le faire car « le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé. »

Rigaud légua au roi Louis XV son dernier ouvrage, la *Présentation au Temple*; à l'Académie royale de peinture, le portrait qu'il avait fait de sa mère et à son filleul Hyacinthe Collin de Vermond (né en avril 1692, mort en 1761) qu'il affectionnait beaucoup, tous ses dessins, toutes ses estampes et tous ses ustensiles de peinture.

A la vente de Collin de Vermond, en 1761, il y avait de Rigaud : — deux dessins sur papier bleu, au crayon noir et blanc, une dame et un jeune homme, vendus 24 livres ; — deux tableaux faisant pendant ; un homme en pied, une femme en pied d'après Van-Dyck, 30 livres. — Un petit portrait en pied, 24 livres. — Esquisse du portrait de Louis XV, petit tableau, 58 livres. — Un homme en cuirasse, d'après Van-Dyck, 54 livres. — Deux petits tableaux, esquisses d'échevins, pour l'Hôtel-de-Ville, 60 livres. — Un nègre portant des fruits, 24 livres. —

Portrait du cardinal de Tencin, non fini, 22 livres. —
 Une femme tenant des fleurs avec un nègre, 48 livres.
 — Le duc de Mantoue, la bataille est de Parrocel,
 125 livres.

En 1827 à la vente Legrand parurent les portraits de
 M. et de M^{me} de La Briffe, gravés par Drevet. « Ils ont
 été recueillis par M. de La Bourdonnais. »

En juillet 1860, lors de la vente de la Galerie Dela-
 marche, à Dijon, le portrait de Baron fut vendu 240 fr.

A la vente du prince de Conti en 1777, un portrait
 de La Fontaine, ainsi désigné : « Vu de face, la tête
 dirigée vers la droite, aux trois crayons sous glace » sur
 papier gris, fut vendu 220 livres ; le même prix à la vente
 Prault en 1780, et deux ans après, à la vente de Ménard
 en 1782, 299 livres 19 sous.

Voici maintenant le prix de quelques gravures d'après
 Rigaud :

En 1769 à la vente Cayeux, le Bossuet gravé par
 Drevet en 1723, in-folio, 48 livres.

En 1817 à la vente Logette, une magnifique épreuve
 de ce Bossuet, 400 francs.

En 1798 à la vente du Dr Cochu, le portrait de Des-
 jardins, gravé par Edelinck, 96 livres ; le même 108 livres
 à la vente Charles de Valois, en 1801.

En 1808 à la vente Augustin de Saint-Aubin, le por-
 trait d'Auguste II, roi de Pologne, gravé par Balechou,
 288 francs. Certaines épreuves de cette gravure se sont
 vendues 2 et 3,000 francs.

En 1859, Marie de Nemours, gravée par Drevet, in-fol. 25 francs.

En 1859 à la vente de M. L... Bossuet, gravé par Edelinck, in-4° 61 francs.

En juin 1860, cardinal Dubois, 44 fr.

En mai 1861, le comte de Toulouse, gravé par Drevet, 61 francs.

Nous avons nous-même acheté, il y a deux ans, deux gravures d'après Rigaud, exécutées par Drevet, au prix de 60 francs les deux; l'une représente Louis XV, la seconde Samuel Bernard. Le jeune roi est assis, couvert du manteau royal, la tête nue, les pieds posés sur un coussin, de sa main gauche, il fait un geste indicatif, sa tête est légèrement tournée de ce côté, de la main droite il tient son sceptre qui repose sur son genou; sur une table, recouverte d'une draperie fleurdelisée, à côté de lui, se voient sur un coussin la couronne et la main de justice. Le manteau royal se déroule avec grand fracas.

Un des plus magnifiques portraits de Rigaud est celui qu'il fit du roi..... de la finance à cette époque, Samuel Bernard; le riche financier est représenté assis, dans son cabinet, la partie inférieure du corps perdue dans des flots de velours rouge, le bras gauche appuyé sur une table sur laquelle se trouve une sphère terrestre, des plumes et quelques papiers; de la main droite il indique la mer qui se voit dans le fond avec quelques vaisseaux.

Rigaud eut pour élève Nicolas Desportes, neveu du célèbre peintre de ce nom; Legros, frère du sculpteur, etc. et Jean Ranc, fils du maître de Rigaud à Montpellier.

M. Feuillet de Conches, dans un article intitulé : *Les Apocryphes de la Gravure*, raconte que le portrait du Comte de Toulouse, gravé par Drevet, a été plus tard vendu en plus petit format, comme le portrait et avec le nom de Lauzun, *l'aimé de la grande Mademoiselle*, et un autre éditeur, du *Fontenelle*, gravé en 1783 par Delvaux, a fait un Mathieu Elzevier (*Gazette des Beaux-Arts*, T. II, juin 1859).

Nous allons terminer cette étude sur Rigaud par quelques notes sur Gaspard Rigaud et les Guerra.

Gaspard Rigaud naquit en 1661, comme il constate de son acte de baptême ainsi conçu :

« Vuy al primer de juny any mil sis cents xexate hu
 « jo lo doctor Emmanuel Boria he batejat segons lo us
 « de santa mare Iglesia Gaspar Francisco Joseph Joan
 « Mathias Baldiri fill de Mathias Rigau y Rore y Maria sa
 « muller foren padrins lo Ill^m Sr don Gaspar de Sagar-
 « riga y la Sa dona Joana Pons muller de l'Ill^m don
 « Joseph Pon Baro de Montclar. (Llibre de Batismes de
 « St Joan de 1654 à 1669 p. 197 — Arch. municipales
 « de Perpignan). »

Comme son frère, Gaspard était peintre de portraits et agréé à l'Académie royale de peinture. On cite de lui quelques portraits : Au palais Brignole, à Gênes, ceux de Jean François Brignole en militaire, et de la signora Battina Ragi Brignole (*Istruzione de quanto puo vedersi di piu*

bello in Genova, par Giuseppe Ratti, 1780, p. 260). La *nouvelle description des Beautés de Gênes (1823)*, après avoir cité les deux tableaux ci-dessus, indique aussi dans le même palais comme étant du même auteur : Portrait d'une dame en habit blanc. — Portrait ovale en demi-figure d'un homme en perruque double. Il existe sans doute bien d'autres œuvres de Gaspard Rigaud, et il est plus que probable que de tous les portraits attribués à Hyacinthe Rigaud, il y en a bien quelques-uns qui sont de la main de son frère. Gaspard Rigaud mourut à Paris le 28 mars 1705; voici son acte de décès : « Paroisse « Saint-Eustache — Dudit jour 29^{me} (mars 1705) Gaspard « Rigaud peintre du Roy, âgé de 45 ans ou environ, « demeurant rue Montmartre, décédé du 28 du présent « mois a esté inhumé dans nostre église en préseuce « d'Hyacinthe Rigaud son fils et d'Hyacinthe Rigaud « peintre ordinaire du roy et professeur de son académie.

« Signé : RIGAUD. RIGAUD, SECOUSSE. »

Gaspard Rigaud, outre une fille qui épousa Jean Ranc, élève d'Hyacinthe Rigaud, laissa encore un fils nommé Hyacinthe, sur lequel nous ne connaissons aucun détail et dont la plus grande gloire fut d'être le neveu de son oncle.

Rigaud avait en outre une sœur, Claire Rigaud, qui avait épousé M. de La Fite, bayle de Perpignan et qui, en 1707, était morte laissant des enfants.

Antoine Guerra dit le Vieux, peintre perpignanaise, peignait dans le genre italien; on cite de lui une *Sainte*

Rose de Lima, une Descente de Croix, un Saint Maihieu, un Saint Jacques, un Saint Simon Stock, etc.

Antoine Guerra, fils aîné du précédent, naquit à Perpignan en 1666. Voici son acte de baptême :

« Vui als set de mars del any mil sis cents xexate sis
 « jo Joseph Morat domer de St Joan de P.P^a fay se cò
 « he batejat segon Rito de sancta mare Iglesia a Pere
 « Martir, Thomas, Joseph, Franco, Ramon, Antoni, fill
 « de Anton Guerra pintor y de Teresa muller sua : foren
 « Padrins M^e Joseph Gonzales assonador y Maria Thomas.
 « (Llibre de Batismes de St Joan de 1654 à 1669
 « page 319). »

Antoine Guerra, s'adonna avec plein succès à la peinture et son compatriote Rigaud tenta mais en vain de le décider à venir à Paris où honneurs et fortune l'attendaient ; Guerra ne put se décider à quitter son pays natal, où le 18 avril 1694 il avait épousé Josèphe Ribera, et en secondes noces Thérèse Barba, le 28 janvier 1705 (*Arch. munic. de Perpignan*). En 1706, sur les instances de Philippe V, roi d'Espagne, il consentit à le suivre à Madrid en qualité de premier peintre, mais regrettant sa vie tranquille et simple, Guerra revint bientôt dans sa patrie, où il continua de s'adonner à la peinture jusqu'à sa mort, arrivée le 8 avril 1711, comme il conste de son acte de décès, que voici :

« Vuy als nou de abril del any mil set cens y onze es
 « estat enterrat al sementeri de la Iglesia de Sant Joan
 « Baptista de la vila de Perpinya lo cadaver del honore

« Anton Guerra Pintor, loqual mori lo dies antes, an
 « asystit al enterrero Antoni Ortosa y Thomas Malet fos-
 « sers los quals cridats á firmar an declarat no saber,
 « en fe de que firmo yo.

« EMANUEL RODRIGUES p^{tre} Curat. »

(Llibre de Batismes, de Matrimonis y de Funeraries
 de Esglesia Major de St Joan Batista, etc., an 1711,
 p. 381, verso.)

« Joseph Guerra, second fils d'Antoine Guerra-le-Vieux,
 naquit également à Perpignan, le 17 décembre 1685.
 « May, dit son acte de baptême, desan de dezembre
 « any mil sis cents vuytanta sinch jo Joseph Beanaïn
 « p. bre y curat de sant Joan Baptista de la bila de Per-
 « pinya he batejat segons rito y formas de Santa Mare
 « Iglesia a Joseph, Antoni, Cajetano, fill illegitim y natu-
 « ral de Antoni Guerra Pintor y Therese conjuge loqual
 « nasque al desaset de dit mes y any foren padrins
 « Joseph Escayola causidich y la S^{ra} Maria Amalrich tots
 « de la present bila los quals cridats a firmar han decla-
 « rat lo padri saver escriurer y ce es firmat y la padrina
 « en fe de que firmo yo.

« GASPARD BOSCATIN, curat.

« JOSEPH ESAYOLA.

(Llibre de Batismes de St Joan. An 1685 p. 119.)

Joseph Guerra, peu partisan, ainsi que l'était son
 frère, d'une vie calme, passa en Italie, fut élève du
 peintre napolitain François Solimène (1657-1747) et

s'établit ensuite à Rome, où il entreprit avec grand succès la fabrication et le commerce de fausses peintures antiques. Le Père Pacciaudi, dans sa LXII^e lettre au comte de Caylus, entre dans de très curieux détails sur Joseph Guerra : « Il fait, dit-il, chaque jour des « peintures de diverses grandeurs, selon le désir des « acheteurs, tout le monde le sait. Mais lui soutient « fermement qu'il les a trouvées hors de Rome dans des « ruines qui sont à sa seule connaissance... Les Anglais « et les Allemands ont été les victimes de leur crédulité, « les Allemands surtout. » (*Curiosités de l'Archéologie et des Beaux-Arts*, p. 468). Nous ne connaissons pas l'époque de la mort de Joseph Guerra.

PREMIER TESTAMENT DE RIGAUD.

Fut présent sieur Hiacinthe Rigaud, peintre ordinaire du Roy et de son académie royale de peinture demeurant à Paris rue Neuve des Petits-Champs⁽¹⁾, paroisse Saint-Eustache, sain de corps, d'esprit, mémoire et entendement, comme il est apparu aux notaires soussignés par ses paroles, gestes et maintien, allant et vacquant par la ville à ses affaires, lequel a dit qu'entre les choses qui doivent faire souvenir les créatures raisonnables du terme de la vie, son incertitude doit les exciter à s'y préparer, sans attendre les avertissemens que les maladies causent, pourquoy il s'est transporté de ladite maison où il demeure en l'étude de de Beauvais l'un des dits notaires rue Coquillière, pour faire son présent testament qu'il a dicté et nommé aux dits notaires soussignés ainsi qu'il ensuit :

PREMIÈREMENT comme bon crétien, ledit sieur Rigaud testateur recommande son âme à Dieu, le suppliant en toute humilité et par l'intercession de la Sainte Vierge, de saint Hiacinthe son patron, de tous les saints, saintes et esprits bienheureux, de la recevoir en sa grâce et lui faire miséricorde,

Si ledit sieur testateur décède en une maison qui soit de la paroisse Saint-Eustache, il désire être enterré sous les charniers de ladite église, près la chapelle de la communion et près la sépulture de défunt M. Rigaud son frère.

Ledit sieur testateur se rapporte au sieur exécuteur ci-après nommé, de la dépense de ses frais funéraires, le priant d'observer une modestie et une simplicité crétienne,

(1) Rigaud demeurait rue Neuve-des-Petits-Champs dans la maison qui fait l'angle de la rue Louis-le-Grand.

Ledit testateur se rapporte aussy à luy des hautes et basses messes, annuel, et autres prières qu'il jugera à propos de faire célébrer pour le repos de son âme,

Ledit sieur testateur donne et lègue tous ses habits, hardes et nippes à son usage, à Jacques Champagne, à présent son domestique, en cas qu'il soit encore avec luy au jour de son décès, à l'exception de son linge, et outre ses gages,

Donne et lègue ledit sieur testateur aux pauvres honteux la somme de mil livres, laquelle sera distribuée par la discrétion et prudence dudit sieur exécuteur testamentaire sans qu'il soit obligé d'en rendre aucun compte,

Donne et lègue ledit sieur testateur au sieur Balu maitre de luth la somme de trois cens livres une fois payée,

Pour reconnaissance de l'estime et de la considération que plusieurs de Messieurs de l'Académie Royale de peinture et de sculpture ont eu pour ledit sieur testateur, il donne et lègue à leur compagnie son portrait avec sa bordure et celui de feu M. Mignard aussi avec sa bordure,

Ledit sieur testateur supplie monseigneur le Dauphin de trouver bon qu'il lui présente le buste de marbre blanc de damoiselle Marie Serre, sa mère, fait par M. Coisvox avec la gaisne ou le scabellon sur lequel il sera trouvé au jour du décès dudit sieur testateur qui espère de la bonté de Monseigneur qu'il accordera à ce buste une place dans la gallerie de son château de Meudon ou dans celle de Versailles,

Ledit sieur testateur désirant inspirer le même respect et la vénération qu'il porte à la d. damoiselle Marie Serre, sa mère, à Hiacinthe Rigaud son neveu, il lui donne lègue et substitue le portrait de la d. damoiselle sa mère en trois faces à la charge qu'il le conservera religieusement, et après lui à l'aîné de ses enfants mâles nés en légitime mariage, lequel ne pourra non plus s'en défaire qu'en faveur de son fils aîné les

alisez préférez aux cadets et les garçons aux filles pour la possession et conservation dudit portrait.

Donne et lègue à damoiselle Elisabeth Gouy, veuve du sieur Le Juge, la jouissance et usufruit tant qu'elle vivra de la ferme et dépendances siz à Vaux près Triel, appartenant en propriété audit sieur testateur, concistant en batimens, terres labourables, prez, vignes, jardins, vergers, avec tous les bestiaux et meubles qui se trouveront en ladite ferme le jour du décès dudit sieur testateur, sans rien en excepter, et sans que la d. damoiselle Le Juge soit obligée de donner caution pour lad. jouissance, mais le tout retournera aux héritiers ou légataires dud. sieur testateur en l'état que lad. damoiselle Le Juge le laissera⁽¹⁾.

Donne et lègue à damoiselle Hiacinthe Geneviève fille âgée d'onze ans ou environ à présent pensionnaire au monastère de Vaucouleurs en Lorraine la somme de quatre mil livres une fois payée, laquelle somme servira et contribuera à son établissement, soit qu'elle souhaite d'être religieuse ou pour vœu par mariage, pourquoy jusqu'aud. tems ou jusqu'à ce que lad. **damoiselle Hiacinthe Geneviève ait atteint l'âge de majorité, ladite somme sera employé par ledit sieur exécuteur ci après nommé en acquisition d'héritages ou ventes au profit de lad. damoiselle,**

Donne et lègue aux enfans restez après le décès du défunt sieur Gaspard Rigaud, frère dudit sieur testateur, tous les biens, effets et fonds qu'il dellaissera et qui se trouveront situez tant en cette ville de Paris qu'à Vaux près Triel après que tous les legs cy-dessus auront été acquittez, pour en jouir par eux également; à cet effet ce qui proviendra du présent legs sera employé par ledit sieur exécuteur en acquisition

⁽¹⁾ Ce paragraphe est barré dans l'original car Elisabeth Gouy épousa plus tard Rigaud.

d'héritages ou rentes à leur profit, dont les arrérages ou revenus leur seront conservez pour être joints avec le principal et leur être délivrez lorsqu'ils se pourvoieront par mariage ou autrement ou bien lorsqu'ils seront majeurs, en sorte que lesdits arrérages et revenus augmentent la masse du principal,

Donne et lègue ledit testateur aux enfans de défunte damoiselle Claire Rigaud sa sœur et du sieur de La Fite à présent bailly de Perpignan son beau-frère, tout ce qu'il leur peut donner suivant la coutume de ladite ville ou de la province de Catalogne, des biens, meubles, immeubles, héritages, fonds de terres, rentes ou autres choses qui luy appartiennent présentement ou qui pourront luy appartenir ci-après à quelque titre que ce soit, soit propres, acquits, hérédité, legs, soit donation et autrement, les instituans es-dits biens légataires universels, sans qu'ils puissent avoir aucune prétention sur ce qui se trouvera situé hors lad. province, comme aussy les enfans dud. défunt Gaspard Rigaud ne pourront rien prétendre esd. biens de Catalogne,

Et pour exécuter et accomplir le présent testament l'augmenter plustot que le diminuer, ledit sieur testateur a choisy le sieur Charles Collin ingénieur et professeur de mathématiques, qu'il prie d'en prendre la peine, et de lui rendre ce dernier office, se dessaisissant à cette fin entre ses mains de tous ses dits biens jusqu'à son entière exécution, et le priant d'agréer le présent don et legs qu'il lui fait de sa pendule de la façon du sieur Oudry sur laquelle est pour devise : *Transeunt et imputant*, avec une petite urne de porcelaine ancienne garnie de bronze dorée et sa console qui est aussi de bronze dorée, et au défaut dudit sieur Collin de pouvoir vacquer à lad. exécution testamentaire, ledit sieur testateur nomme et choisit à sa place le sieur Bourdin peintre en mignature auquel il fait la même prière et le même legs que ci-dessus.

... Révoquant ledit sieur Rigaud tous testamens et codiciles qu'il pourrait avoir ci-devant faits, même ceux qu'il pourrait faire, ci-après s'il n'y a ces mots (*adveniat regnum tuum*), s'arrêtant ledit sieur testateur à celui-cy qui est sa dernière volonté,

Ce fut ainsy fait, et passé, dicté et nommé par ledit sieur testateur ausdits notaires, et à luy par l'un d'eux, l'autre présent, lu et relu qu'il a dit bien entendre, et y a percisté en l'étude dudit de Beauvais notaire, ou il s'est comme dit est transporté, l'an mil sept cens sept le lundy trentième jour de may sur les huit heures du soir et a signé. (La signature manque sur l'original).

NOTE

Le testament qu'on vient de lire ne doit pas être considéré comme l'expression des dernières volontés de Rigaud, nous avons cité dans le cours de cette notice quelques legs faits par Rigaud au roi Louis XV, à Collin de Vermond et à l'Académie de peinture, ce qui implique suffisamment l'existence d'au moins un autre testament fait peu de temps avant la mort du peintre, puisqu'il léguait au roi sa *Présentation au temple*, qui fut son dernier ouvrage.

RAPPORT
SUR
LE DERNIER CONCOURS DE POÉSIE
ET D'HISTOIRE,

Par **M. Léon Fabre de Llano**, Archiviste, ancien Secrétaire de la Section
des Lettres et Arts libéraux.

Sous les heureux auspices des deux précédents Concours de Poésie et d'Histoire, notre Société, jalouse de continuer ses premiers succès, a rouvert une troisième fois la lice à ces luttes pacifiques de l'intelligence. Elle a toujours à cœur de raviver les anciennes ardeurs de notre pays pour les lettres et les beaux-arts et de ramener ainsi la génération nouvelle aux bons exemples que lui ont légués nos ancêtres, trop délaissés, hélas ! pour des attractions plus actives, mais aussi plus décevantes et plus dangereuses. Quoiqu'il en soit du résultat de ses efforts, la Société ne s'écartera pas de la voie que lui tracèrent ses philanthropes fondateurs. Son œuvre, comme l'œuvre de ses sœurs et de ses rivales des autres départements de France, doit être toujours celle des Vestales antiques : Conserver le plus possible intact le feu sacré à l'abri du souffle des querelles et des divisions du dehors qui menaceraient de l'éteindre.

Pour concourir à cette tâche honorable, que ceux-là viennent à nous qui, par une communauté d'émulations et d'encouragements réciproques, veulent réchauffer et ranimer leur jugement, leur esprit et leur imagination, alimenter les germes d'une première éducation scientifique et littéraire, leur donner l'essor, en recueillir les fruits et mesurer le véritable secret de leurs forces en recherchant, avec une pieuse attention, tout ce que leurs aïeux ont pu obtenir de grand et d'élevé de la nature des choses et des institutions humaines. Ils seront toujours les bienvenus.

Rapprocher autour d'un même centre, éloigné de toute autre passion, les amis de l'éducation de l'esprit, les chercheurs du vrai et du beau dans le passé et pour l'avenir, attirer à notre contrée quelque estime, tel est le but que notre Société se propose d'atteindre. Pour cela, quoi de mieux qu'un concours qui étend ses relations et agrandit le cercle de son activité?

Le dernier concours de poésie, il est vrai, n'est pas de nature à en faire renouveler l'expérience. Et peut-être faudra-t-il attendre encore quelque temps. Vingt-trois pièces nous ont été adressées. C'est beaucoup. Mais si le nombre y est, la qualité est bien inférieure au concours précédent et les récompenses ont dû nécessairement aller aussi en déclinant.

La première poésie qui a été remarquée est intitulée : *Réverie* (Ces temps sont passés. V. Hugo).

Cette élégie touchante, d'une naturelle simplicité, qui semble appartenir à un adepte de l'école d'André Chénier, était accompagnée d'autres compositions qui ont

été jugées moins bien réussies. Dans la pièce mentionnée, elle-même, il paraît y avoir trace de quelque inexpérience. Mais ces vers d'un frère à une sœur ont un parfum d'intime tendresse, de pureté de sentiments, qui ajoute à leur harmonie et leur prête une véritable séduction. Les brumes de l'hiver, les ombres de la nuit, le vent neigeux de l'ouragan sont évoqués dans toute leur tristesse et se marient mélancoliquement aux lointains souvenirs de bonheur perdu, du poète séparé du toit paternel.

Assis tristement, seul, au bord de sa fenêtre, il songe, dit-il, aux beaux jours du passé :

Temps de paix et de joie, où, berçant mon sommeil,
Mon rêve m'apportait les doux accents d'un ange,
Qui ne s'envolait pas quand venait le réveil !

Idée heureuse et poétique que cet ange, cette sœur, que le poète voit seulement en rêve et qui, jadis, par sa bienvenue au jour, continuait le bonheur du doux rêve envolé de la nuit !

Qu'est-ce à dire ? Faut-il en croire le deuil de la nature qui semble, avec son linceuil pâle de l'hiver, annoncer la malédiction du Créateur contre la Créature ? Non, bientôt la fleur, bercée par les zéphirs du printemps, va renaître, comme l'espoir, au cœur rasséréné du poète :

Nous sommes désolés, ainsi que la nature,
Qui n'a plus ni rayons, ni roses, ni verdure,
Et nous plions, ma sœur, sous le souffle du vent.

Mais ne pourrions-nous pas, un jour, aussi bien qu'elle,
Voir se lever sur nous une aurore plus belle ;
Ne pourrions-nous avoir un retour du printemps ?

Cette modeste rêverie, qui puise ses inspirations dans les souvenirs de la famille absente, cette douce plainte de l'exil devait trouver un sympathique écho dans le cœur de ses juges. Toutefois rien de bien original, de bien saillant, rien qui sorte du cadre dans cette poésie intime. Elle n'a donc mérité à l'auteur qu'une mention, mais très honorable, avec insertion dans notre Bulletin. Cette élégie est due à M. Alfred de l'Hôpital, résidant à Alger.

Plus mâle et plus sévère de ton est l'autre poésie, objet d'une pareille distinction. Ce n'est plus une plaintive mélodie. Ce sont des notes graves, harmonieusement mariées qui répondent aux inspirations dictées par ce mot austère qui en forme le titre : *Le Devoir*.

D'autres ont pu donner à ce sujet de plus amples proportions, y faire entrer plus d'air, plus de lumière, plus de vie, mettre dans la conception de l'œuvre plus de nerf et de vigueur. Mais la composition soumise à notre jugement n'en a pas moins de précieuses qualités. Elle s'adresse à un Enfant et lui fait entrevoir toutes les luttes, tous les dangers auxquels va être trop tôt exposée sa vertueuse innocence. Qu'il se tienne en garde contre toute surprise. La voie droite est parsemée d'obstacles; ils surgiront à tout instant sous ses pas :

As-tu vu le serpent guetter, dans le gazon,
L'oiseau qu'il va brûler de son mortel poison ?
Tel, et plus dangereux, veille, autour de notre âme,
Pour la découronner, le tentateur infâme.
Le connais-tu ? Prends garde ; il parle dans la voix
Qui raille, à ton oreille, enfant, de saintes lois.

Il cherchera, le traître, à capter ta confiance par ses paroles mielleuses, par ses décevants sourires ; il t'allèguera que le chemin tracé par la destinée à la vertu est étroit, rude, hérissé de ronces. Et, d'autre part, il te montrera la foule des heureux du monde qui suit toutes les tristesses de ce sentier abrupte, qui s'épand dans de riantes plaines semées de fleurs, embaumées de parfums, suivant la route enivrante qui mène aux plaisirs, aux richesses, aux honneurs.

Avec les déserteurs ne fais pas d'alliance,

ajoute le poète. Que la voix seule de ta conscience te dirige. Est-il vrai que le Devoir soit pour le Juste un tyran qui se plaise à torturer sa victime ? Ne le crois pas, enfant. Tels sont les conseils tout paternels du poète. Il y a là une suite de beaux vers :

Non, il garde aux vaillants, rois par le sacrifice,
Des heures de bonheur, payant de tout supplice.

.....
Souviens-toi que l'amour est frère du devoir.

.....
Qu'au front le dévouement imprime un sceau suprême,
Moins fragile et plus beau qu'un royal diadème.

.....

Que si tu es destiné à triompher et à jouir d'une belle destinée, poursuit-il,

Sache que la puissance à plus de force oblige,
Et que sur les hauteurs réside le vertige.

Que si ta destinée est de vivre ignoré,

Que le regard de Dieu suffise à tes combats,
Songe que la couronne est ailleurs qu'ici-bas.

Quelle que soit, enfin, ta mission sur terre,
Inconnu, glorieux, apôtre ou solitaire,
Ne dusses-tu jamais l'endormir ni l'asseoir,
Vis et meurs intrépide, en soldat du devoir.

Quel est donc ce poète, intrépide aussi, qui a eu le courage d'aborder une thèse si souvent traitée et développée, avec grand talent, par les anciens et les modernes?

Aux vers que j'ai cités vous avez tous reconnu une plume exercée, douée d'une abondance, d'une facilité qui se trahit peut-être trop quelquefois. Mais, s'il s'est glissé, dans la forme, quelques petites faiblesses sur lesquelles nous ne voulons pas appuyer; dans le fond, quelle solidité de jugement, quelle saveur de maturité! On n'oserait attribuer à une jeune femme une aussi sérieuse poésie. On se tromperait. Notre lauréat est Madame Ernest Barutel, née Adolphine Bonnet, à qui nous avons aimé déjà à décerner nos récompenses. Nous serons toujours heureux d'ouvrir les pages et de faire les honneurs de notre Bulletin aux œuvres d'un talent si varié et si persévérant.

La troisième pièce, qui a attiré l'attention de la Commission du concours, est aussi inspirée par l'intérêt qui s'attache à l'âge le plus tendre. Ils ont bien raison nos lauréats, de se préoccuper de l'innocence de l'enfant. Elle porte bonheur.

Près du foyer d'hiver, une jeune fille, ainsi l'affirme notre nouveau poète, aperçoit au milieu des flammes une lueur, une apparition étrange. Avoir peur et fermer les yeux pour ne point voir, c'est un premier et naturel mouvement. Mais de gais pétilllements se font entendre

et une douce voix rassurante murmure à l'oreille de l'enfant ces simples paroles :

Je suis, sachez le bien, un esprit du foyer ;
 C'est moi que le Seigneur daigna vous envoyer
 Lorsque vous vîntes à la vie.
 C'est moi qui, depuis lors, vous ne le pensiez pas,
 Du matin jusqu'au soir accompagne vos pas,
 Charmante enfant que l'on envie.

Il a charge, poursuit l'Esprit, charge de l'âme de la jeune fille. De ses actes, de ses pensées, de ses propos, les moindres comme les plus sérieux, présent ou absent, rien ne lui échappe ; tout est mentionné sur un livre qui ne s'efface jamais, qui reste toujours soumis au regard de l'Eternel. S'il n'y a que du bien, tout paraîtra à l'enfant allégresse et sourire. Si, au contraire, le livre devient accusateur, adieu rêves attrayants, franche gaité ; la douce espérance elle-même s'évanouit. Restez donc, enfant, belle et charmante de modestie, de sagesse et de bonté. Vos actions, que l'œil le plus sévère puisse les voir ; vos paroles, qu'elles soient, par leur pudique harmonie, agréables à entendre ; vos pensées, qu'elles portent la joie dans tous les cœurs.

Tels sont les sages avis de l'angélique moraliste :

Mais ce conte bleu imaginé pour mieux faire passer la leçon, l'enfant peut-elle y croire ? La jeune fille n'a pas été assez crédule et, d'un petit air boudeur, elle adresse au poète ce reproche :

Pourquoi mentir ainsi ? Vous avez donc rêvé ?
 D'où vous vient ce récit ? Où l'avez-vous trouvé ?
 Je n'ai pas dit toutes ces choses.

Car jamais un lutin ne m'apparut le soir,
Et je n'ai jamais vu briller un grand œil noir
Dans l'âtre plein de flammes roses.

L'inventeur du conte n'est pas désarmé, et réplique :

Je répondrais alors : Vous ne m'avez rien dit,
Mais, pour votre bien seul, j'ai rimé ce récit,
Dont vous rirez comme d'un conte.

Croyez bien cependant qu'un bel ange, ici-bas,
Vous écoute toujours, qu'il suit toujours vos pas,
Et qu'au Seigneur il en rend compte.

Ainsi finit la pièce. On la trouverait peut-être, en son **entière**, un peu enfantine, pas assez logique dans sa **simplicité**, ni assez poétique dans ses expressions. Les **citations** que nous venons de faire prouvent néanmoins qu'en **somme** le genre est respecté; il y a du laisser-aller et **une** naïveté charmante. On reconnaît dans l'auteur un **lecteur de Trilby, de Charles Nodier et des meilleurs** conteurs de notre littérature. La Commission a été **heureuse** de trouver dans la mystérieuse enveloppe **recon-**verte de l'épigraphe : « Tout est devant ses yeux comme si rien n'était » le nom d'un Roussillonnais et de pouvoir ainsi accorder une mention à M. S. Esquerre, de Prats-de-Molló, le spirituel auteur de ce petit poème : *L'Esprit du Foyer*.

La quatrième pièce, également honorée d'une simple mention, est tout autre. C'est aussi un conte, mais il ne met pas en jeu l'enfance, avec son visage rose et mobile, que la joie fleurit, que pâlit la frayeur, que rend toute pensive sa charmante bouderie.

Ici c'est la vieillesse avec les regrets de son brillant passé, qui se plonge à souhait dans le souvenir comme pour y retrouver les forces défaillantes et les jeunes impressions évanouies. L'entrée en matière de ce conte, intitulé : *Les cheveux de la Présidente* avec l'épigraphe *Meta laboris honos*, est alerte, sautillante et vive comme il convient à ce genre tout français. Le salon d'une vieille marquise y est dépeint avec un brio, un entrain remarquable, une véritable réminiscence de la simple gaité, de la franche bonhomie, de la causerie étincelante de nos bons aïeux, aujourd'hui bien éteintes et oubliées pour la fumée étourdissante des cigares, la commode liberté des cercles et les exigences effrayantes d'un luxe tout de parade et d'ostentation.

Ce début est, du reste, à citer; vous allez en juger :

Dans le salon d'une vieille marquise,
 Quelques amis galants, à tête grise,
 Après le thé s'entretenaient gaiement.
 Comme on se connaissait, on parlait librement.
 Tout y passait : et le Gouvernement.
 Et le Sénat, et l'Armée, et l'Église,
 Sur l'Institut même on glosait,
 Et Dieu sait ce qu'on en disait.
 Quand du présent on eut fait la critique,
 Quelqu'un se mit à parler du vieux temps.
 De ce bon temps où l'on avait vingt ans,
 Où l'on ne connaissait ni gaz, ni sciatique,
 Ni catarrhe, ni République.
 C'est un sujet toujours cher aux vieillards
 Que les beaux jours de la jeunesse.
 Mettez-les sur ce point, les voilà tous gaillards.
 Le sang remonte à ces masques blafards,

La parole soudain sur les lèvres se pressa,
 Les cheveux ont blanchi, mais le cœur bat toujours,
 Et le plus cassé se redresse
 Quand il parle de ses amours.

Les voilà donc, ces bons vieux, rajeunissant à l'envi leur mémoire, chacun ressuscitant ses plus doux souvenirs et se rappelant les gracieux visages qui brillaient du temps de sa jeunesse. Des beautés d'alors, celle qui réunissait le plus de suffrages, c'était une charmante et aimable femme, depuis enlevée, pendant l'émigration, par une cruelle maladie. On l'appelait la belle Présidente. Ses cheveux blonds, surtout, étaient vantés. Ils couronnaient si bien sa séduisante personne. Et cependant, par ordonnance du médecin, ils durent tomber sous les ciseaux. La pauvre malade y fut si sensible qu'elle n'en voulut pas garder la moindre mèche et les fit tous anéantir. Ce dur sacrifice était à peine consommé, avec quels regrets ! je vous le laisse à penser, qu'un des amis de la jeune émigrée, laissé en France, lui réclama une de ses belles boucles de cheveux. Avant de s'exposer aux aventures de la guerre, il désire, dit-il, emporter avec lui ce gage d'amitié, ce présage de bonheur. Pour le coup, c'en était trop. Avouer qu'elle avait perdu son plus bel ornement, détruire toute illusion et porter le deuil dans ce cœur, ignorant de son malheur et tout rempli d'espérance, la languissante Présidente ne put s'y résigner. Précisément, la soubrette, qui était auprès d'elle, avait pareillement reçu du ciel une splendide chevelure. Au tendre ami de France on envoya des cheveux de la soubrette.

Ainsi, dans le salon de la marquise, se racontait, à

soixante ans d'intervalle, cette coquette supercherie d'une jeune mourante, quand un vénérable vieillard, dont les traits indiquaient encore les restes d'une brillante jeunesse, s'évanouit. C'était le héros de l'histoire. A ses pieds glissait un médaillon,

Le gage de la moribonde.
Et du médaillon, entr'ouvert,
S'échappait une boucle blonde.

Là se termine le conte, d'abord très vif, très alerte, ensuite un peu refroidi par des détails malheureux, enfin allongé, j'allais dire alourdi, par d'inutiles discours et des explications superflues. C'est vraiment dommage, l'idée-mère du petit poème était bonne et pouvait mieux donner. Toutefois la facilité coulante des vers, le naturel de l'expression ont mérité la juste récompense d'une mention à l'auteur, M. Jules Bonnet, de Lyon.

Là se sont bornées nos récompenses et doivent s'arrêter les citations. La Commission du concours de poésie a bien lu avec intérêt d'autres pièces, dans lesquelles un certain souffle d'inspiration morale, des sentiments respectables d'honneur et de dignité, et des élans d'espoir religieux auraient mérité des éloges. Mais que de faiblesse dans l'exécution, quelle inexpérience dans la forme !

En somme, ce concours n'a pas péché par le choix des sujets, en général féconds et poétiques : Ici, c'est l'amour de la famille, le premier appui de la créature humaine, si faible dans ses débuts. Là, le sentiment du devoir, noblesse dont une âme, qui veut entrer dans la véritable vie sociale, ne saurait trop s'honorer. Ailleurs, c'est la modestie et la grâce juvéniles que chante le

poète. D'autre part, ce sont les entreprises de jeunesse dont l'homme aime à se ressouvenir à son déclin. Enfin, dans diverses autres pièces soumises à notre appréciation, on voit tomber la toile sur la scène du monde et planer, au-dessus de tout, l'espoir en la Justice divine au-delà du cercueil. C'est là tout parcouru le cercle des meilleures inspirations de la pensée humaine. Mais le style, l'élocution n'a pas assez répondu à l'invention. Qu'est-ce à dire ? Est-ce que les bonnes expressions ne s'allient pas, le plus souvent, aux grandes idées par une association presque instinctive, dont la vérité est quelquefois bien étonnante ? Sans doute ; mais il n'en faut pas moins savoir chercher aussi l'expression, parfois rebelle, et remettre pour cela son ouvrage au métier, suivant le précepte de Boileau. Il faisait mieux que le donner, il le pratiquait lui-même. Et cependant,... que dis-je ? Et pour cela même il était vraiment un maître.

Ainsi procédait l'habile et savant poète Perpignonnais, M. Jacques Argiot, dont nous regrettons la perte. Dès son jeune âge, voué au doux commerce des Muses, il s'était donné la tâche laborieuse de traduire en vers des poèmes étrangers à notre langue : David, Horace et Pope eurent ses prédilections. Ce goût littéraire, pour ainsi dire inné en lui, il l'a entretenu, épuré et perfectionné jusqu'à ce qu'il ait pu nous donner ses belles traductions, titre glorieux pour notre Société. Comme le poète Batlle, son ami, dont la plume autorisée de M. le président de Chambre, Aragon, son ami, fera, nous a-t-on dit, sentir tout le mérite, il fut un de ses membres fondateurs. Nous ne chercherons pas plus loin d'autres modèles à proposer à nos futurs lauréats.

Le premier pas a été donné dans ce rapport à la Poésie, il aurait dû appartenir à l'Histoire.

Sans vouloir déprécier, bien loin de là, le mérite de celui qui s'adonne au premier des arts, à la Poésie, reconnaissons que celui qui aborde l'Histoire, dans un temps comme le nôtre, où tout a été dit, est digne de beaucoup d'encouragement et même d'indulgence. Il entreprend une tâche bien lourde, bien ingrate. Que de manuscrits couverts d'une poussière protectrice à déterrer, que d'écritures impossibles à déchiffrer, que de problèmes à résoudre ! Des recherches sans nombre, des efforts parfois impuissants, des pas, des faux pas, des soucis de toute sorte, et des pertes d'un temps bien précieux, voilà souvent le lot de l'audacieux érudit. Le poète peut être personnel dans son œuvre, cela est défendu à l'historien. Son rêve, le poète peut le faire aussi consolant, aussi énergique, aussi vengeur, aussi mélancolique que le demande son inspiration du moment; l'historien, lui, est toujours en face de l'homme réel, il faut qu'il le représente tel qu'il a été, ondoyant et divers, comme dit Montaigne. Tantôt dans des périodes heureuses de la vie de l'humanité il pourra rencontrer de grandes âmes, de beaux caractères, des talents distingués, une inépuisable science, et, à côté cependant, une humble modestie, une bonté à toute épreuve, tout ce qui montre à quelle hauteur peut s'élever le génie de l'homme. Dans d'autres temps, au contraire, il faudra être témoin de déloyautés, de parjures, de massacres, d'œuvres de despotisme et de barbarie qui font songer à quel degré de bassesse l'humanité peut tomber.

Ces deux points de vue annoncent les deux travaux historiques qui ont été envoyés au concours.

Nous ne parlerons guère du sujet le moins consolant parce qu'il n'a pas été couronné. L'auteur y traite de l'expédition de Philippe-le-Hardi contre Pierre III, roi d'Aragon, de l'invasion des Français dans notre contrée. Au jugement de la Commission du concours, une pareille production, pour avoir un cachet de nouveauté, aurait mérité des détails plus topiques, plus circonstanciés, plus de temps, sans doute, que l'auteur n'a pu y consacrer. Le style aurait pu alors se trouver plus dégagé, plus austère, et revêtir cette forme historique que l'on remarque dans nos maîtres contemporains : les Thiers, les Guizot, les Thierry et les Henri Martin. *Amare quietem et odisse inertiam*, telle est la première épigraphe de notre concurrent. Dans son récit on ne croit pas trouver le *quietus animus* qu'elle paraît présager, mais plutôt une certaine inquiétude de travail, des traces de préoccupations personnelles, qui non-seulement nuisent à la forme, mais sont en dehors de la première qualité que l'on demande à l'historien : une calme impartialité. Nous ne félicitons pas moins notre laborieux narrateur de s'être attaché à un des plus curieux chapitres de notre histoire. Entr'autres documents peu connus, il cite le poème de la Branche des royaux lignages, de Guillaume Guiart. Il y aurait des réserves à faire sur plusieurs points historiques qu'il avance : Et d'abord sur la route par laquelle le roi Philippe entra en Espagne, pour en revenir mourant par le pas de l'Ecluse, dit Guiart. Que noif, ne vent, ne glace n'use; ensuite sur le lieu où le roi rendit le dernier soupir; enfin sur la prétendue défense de l'héroïne de Montesquiu.

Les quatre principaux auteurs des graves événements qui avaient amené les Vêpres Siciliennes et cette Croi-

sade, si calamiteuse, en Aragon, de 1285, qui en fut la suite, la même année les vit aller de vie à trépas : Charles d'Anjou, roi de Sicile, mourut le premier, à Foggia, le 7 janvier 1285; le pape Martin IV, à Pérouse, le 28 mars; Philippe-le-Hardi, à Perpignan ou mieux, dit-on, à Villenova, près Castillon d'Empuries, le 5 octobre, et, à son tour, Pierre III d'Aragon, à Villefranche de Pauadés, le 10 novembre, d'un refroidissement, dit Muntaner. On aime à voir relever, comme conclusion à de grands mouvements de peuples, de pareils rapprochements qui se trouvent dans l'histoire; d'autres qui n'y sont pas et que l'on fait à plaisir n'ont par le même succès.

Le second travail qui nous a été adressé, qui est bien roussillonnais celui-là, et qui doit, à ce titre, recevoir un favorable accueil de tous les cœurs amis de leur pays, raconte la vie de notre grand portraitiste Hyacinthe Rigaud.

Bernard Palissy, cité par un de nos concurrents, a dit : « Je trouverois bon qu'en chacune ville il y eust « personnes députées pour escrire fidèlement les actes qui « ont esté faits. » Ce sont paroles d'un des plus grands citoyens de notre ancienne France. Mais souvent il y a mieux que les faits à mettre sous les yeux de la postérité; c'est la biographie complète des grands hommes qui sert, d'une manière plus vive, de leçon et d'exemple. Quand un petit Département comme le nôtre a eu l'honneur de donner naissance à des illustres, pour emprunter à la cité Toulousaine sa courte expression, tels que Gérard de Roussillon, Guillaume de Cabestany, l'infant Ferdinand de Majorque, Gui de Perpignan, Delpas de Saint-Marsal, Rigaud, dom Brial, François Arago et

l'archevêque Naudo, pour ne citer que les plus remarquables; c'est un pieux hommage rendu à la Patrie que de signaler leur bienfaisante existence et leurs œuvres pour l'édification des générations qui ne les ont pas personnellement connus.

Notre compatriote M. Ernest Delamont, résidant à Bordeaux, en nous envoyant sa biographie de Rigaud, a donc bien mérité la médaille d'argent, grand module, avec insertion au bulletin, que notre Société a été heureuse de pouvoir lui décerner. Son opusculé est des plus complets.

La première éducation de notre peintre, la réfutation de la légende qui le fait partir tout enfant pour Paris, à la suite du comte Ros; la nomenclature de ses portraits les plus connus, hants personnages, littérateurs et artistes, têtes couronnées, femmes et enfants; son mariage, qui ressemble à un roman; le portrait de sa mère et le récit de Saint-Simon sur celui de l'abbé de Rancé, ceux du duc d'Anjou, de Louis XIV et de Louis XV, quatre générations de la maison de France; la confirmation de lettres de noblesse par le Grand Roi, la pension de Louis XV sur sa cassette; le désintéressement du peintre, son louable amour de la renommée et ses dispositions testamentaires; la liste des graveurs de ses œuvres, des collections et des Musées qui les possèdent, des prix qui en ont été offerts et des ouvrages qui en ont parlé; notre lauréat a fait de tous ces détails un travail qui intéresse. Il a fait plus, nous lui devons quelques renseignements sur d'autres peintres Roussillonnais, entr'autres sur un frère cadet du célèbre artiste, Gaspard Rigaud, mort, agrégé de l'Académie de peinture, en 1705, à Paris;

sur Antoine Guerra, dit le Vieux, réputé avoir donné les premières leçons de peinture à Rigaud; sur Antoine Guerra-le-Jeune, un moment devenu premier peintre de Philippe V; et sur Joseph Guerra, son frère, qui quitta Perpignan pour l'Italie.

On a seulement reproché à ce consciencieux Mémoire quelques légères négligences, échappées à la rapidité de la plume, et puis l'absence trop apparente en pareille matière, de critique esthétique. Mais, à défaut de programme tracé d'avance, l'auteur a cru devoir se borner à un travail purement historique et pouvoir éviter de traiter son sujet au point de vue de l'art.

Quoiqu'il en soit, puisqu'on a soulevé cette question, je vais me permettre d'y satisfaire et de combler cette lacune de la biographie de Rigaud, par un coup d'œil général jeté sur ce grand homme, en tant qu'artiste, et sur son œuvre. En cela, je rendrai hommage à la nouvelle critique de nos jours, celle des influences et des milieux, si brillamment représentée par Sainte-Beuve et M. Taine, et recommandée pour les œuvres littéraires : *Ut pictura poesis*, par le savant professeur M. Cambouliu, encore un Roussillonnais, qui s'est fait distinguer à force de chercher à élever son esprit et à être utile à son pays. Il a succombé à la peine, et notre Société a doublement regretté sa perte, car il avait encore devant lui un avenir plein de riches promesses !

Généralement quand on est jeune (il en est qui restent jeunes d'ignorance et d'inexpérience toute leur vie), on croit que, pour réussir, un artiste a besoin d'être un peu un héros de roman, impétueux, plein de fougue et d'ardeur, passionné, même déréglé. A la lecture des vies

de nos grands peintres français, soit Ingres ou Delacroix, Lesueur ou Rigaud, on voit qu'il en faut bien rabattre et qu'une nature modeste et naïve, un cœur simple, unis à un esprit sagace, à un vif sentiment du beau, à une intelligence laborieuse et persistante, sont bien plus propres à former les grands artistes, pourvu que des préoccupations extérieures ne viennent pas les détourner de leur indispensable activité. Qu'un peintre d'histoire ou de genre doive être un peu surmené par son imagination et jeté en dehors d'une voie trop droite, trop uniforme. Soit. Mais un peintre de portraits, l'homme de la réalité, doit être tout à son art et réserver l'énergie de sa volonté et l'attentive application de son esprit à observer rigoureusement la nature et à la rendre dans l'éclat de son originale vérité. Rigaud eut cette chance de pouvoir donner toute la mesure de son talent, de pouvoir s'y livrer tout entier, tant il fut bien préparé et bien servi, toute sa vie, par les circonstances :

Né dans une petite ville de province, d'une famille plus que modeste (son père était simple tailleur d'habits), il put cependant devenir ainsi le peintre recherché du Grand Roi, de la Cour de France et des têtes les plus hautes, et mourir à Paris, décoré du noble cordon de Saint-Michel, jouissant d'une renommée européenne et laissant un des noms les plus célèbres d'un grand siècle dans les annales des Beaux-Arts.

Son grand-père était peintre. Perpignan possédait, depuis plusieurs siècles, une corporation de peintres et de sculpteurs à laquelle notre ville a dû de beaux *mis-seis* et cartulaires enluminés comme son *Livre Vert majeur*, et bien d'autres richesses, aujourd'hui perdues

à la suite des événements qui ont bouleversé la fortune de notre pays-frontière. Cette corporation entretenait le goût des arts. A cette école, sans doute, s'était formé le grand-père de Rigaud qui, à son tour, put lui donner les premières notions de peinture. D'autre part, auprès de son père qui, bientôt, le laissa orphelin, l'enfant put s'émerveiller de l'éclat des étoffes, de leurs nuances, de leurs reflets dont plus tard il sut tirer un si bon parti dans ses ouvrages. Il habille fort bien ses personnages, a-t-on remarqué. Il n'a fait peut-être en cela, ajouterons-nous, qu'imiter son père. Les souvenirs de l'enfance comptent beaucoup dans la vie de l'homme. Le beau ciel du Roussillon qui l'avait vu naître, ce ciel, pur et serein comme celui d'Italie, chaud comme celui de l'Espagne, deux climats qui ont fait de grands artistes, ces montagnes qui se dessinent si bien et cette mer dont le bleu se nuance sur les couleurs changeantes de l'horizon, tout cela dut rester dans la mémoire du jeune Rigaud et avoir son influence sur les riches productions de sa palette. Il y a plus. Ces premiers germes de goût furent développés, dans notre ville même, d'abord par les leçons d'Antoine Guerra père, l'habile peintre à la manière italienne d'un *Saint Mathieu* et d'une *Sainte Rose de Lima*, qui se voyaient naguère à notre Musée.

Mais, pour la première éducation, pour discerner la vocation d'un fils, rien ne vaut une mère intelligente de son avenir. Les plus grands hommes ont puisé les premiers encouragements dans le sein maternel. Comme Arago, Rigaud eut ce bonheur. Sa mère consentit, malgré son jeune âge, à se séparer de lui. Elle l'envoya à Montpellier étudier la peinture chez Ranc-le-Vieux, un

admirateur idolâtre de Van-Dick, puis à Lyon. Ainsi, comme par étape et par gradation, il arriva à Paris, si bien préparé qu'un an après, à vingt-deux ans, il remportait le premier prix de l'Académie de peinture et, en 1665, le grand prix de Rome, le premier des Roussillonnais. Nous avons en depuis deux autres Grands prix, il est vrai dans une autre branche des Beaux-Arts : Georges Bousquet, malheureusement enlevé à la fleur de son âge, n'ayant pu développer son talent, éclos à peine, et M. Taudou à qui une active persévérance, d'heureuses aptitudes et un fond riche d'idées et de sentiments, présagent un brillant avenir. Dix-neuf ans après, Rigaud était Académicien, aussi le premier de nos compatriotes. Dom Brial, à l'Académie des Inscriptions, et François Arago, à l'Académie des Sciences, ont trouvé depuis une place aussi honorable.

Ce n'est pas tout d'arriver, il est plus difficile souvent de savoir se maintenir et suivre sa véritable voie. Rigaud garda, du caractère roussillonnais un des meilleurs côtés, une persévérante énergie. Portraitiste il était, portraitiste il voulut rester. A Paris, comme ailleurs, il pouvait prendre pour modèle la nature, et puis, à cette époque, il s'y trouvait au milieu de rares talents qui avaient mûri sous l'intelligente protection du Grand Roi. Où aurait-il pu recueillir de meilleurs éléments de travail, d'étude et de renommée ? Où pour lui un plus grand théâtre ? Il sut se soustraire à la coutume, il n'alla pas en Italie. Les maîtres italiens auraient d'ailleurs dépaysé son génie. Par goût, il était plus porté vers l'école de Rubens et des peintres flamands. Il demeura donc bourgeoisement là où il recueillait des succès.

Heureux dans ses débuts, grâce à des labeurs incessants, il le fut encore dans son mariage. La belle damoiselle Elisabeth de Gouy ne dédaigna point d'unir sa destinée à celle du fils du tailleur de Perpignan. Elle ne fut pas de ces femmes qui, d'après la pittoresque expression de La Bruyère, dominant et enterrent leurs maris. Loin de le diminuer, elle ne gêna en rien son talent, et le laissa s'épanouir en pleine liberté. Un artiste ne doit point prendre femme, dit-on vulgairement. Soit, répondrons-nous, à moins de trouver une Elisabeth de Gouy. Le peintre lui rendit bien tout son attachement jusqu'au dernier jour; et, inconsolable de sa perte, il ne lui survécut que quelques mois.

Famille, mère, maîtres, épouse tendre et dévouée, tout avait aidé Rigaud dans le développement de ses solides et brillantes facultés. L'amitié s'y ajouta : Bossuet, Lafontaine, Racine, Boileau ! Quels amis ! Qui n'aurait gagné à la fréquentation de ces grands hommes ? Une seule chose, un moment, avait paru ternir le bonheur de notre peintre. Il fut une des victimes du système de Law. Mais la munificence royale fit œuvre de providence et répara ce malheur. Sa patrie, qui, bien que de loin, se ressentit du mouvement artistique du grand siècle, ne l'oublia pas non plus : Elle usa en sa faveur d'un des anciens privilèges dont il est rendu compte dans la *Rigaudine*, recueil d'un ancien notaire de Perpignan, Rigau, peut-être un ancêtre, cité par notre savant jurisconsulte coutumier, M. le premier président Massot-Reynier. Et elle lui conféra le titre de Citoyen Noble, confirmé par Louis XIV et couronné par la croix de Saint-Michel.

Nommé professeur, puis directeur de l'École des Beaux-Arts, il fut élu, chose rare, Académicien pour la seconde fois, comme peintre d'histoire, un an avant sa mort; lorsqu'il eut produit dans ce genre de beaux tableaux, dont le plus remarquable est la *Présentation au Temple*, petit chef-d'œuvre de facture à la manière de Gérard Dow. Enfin, après avoir appartenu à deux grands siècles, n'ayant plus rien à attendre de ce monde où il avait recueilli gloire et bonheur, il exhala sa pieuse et belle âme, en rendant grâce à Dieu de le rappeler auprès de ceux qui l'avaient aimé.

S'étonnera-t-on à la lecture de ce petit résumé d'une noble existence, que Rigaud ait comblé toutes les espérances qu'il avait fait concevoir? Ses seuls défauts, l'excès d'apparat, une pompe trop théâtrale, un luxe minutieux, l'exubérance d'ornementation qu'on remarque dans quelques unes de ses œuvres, sont les défauts de son siècle. On n'aurait point à lui faire pareil reproche si, au lieu de vivre auprès de la fastueuse Cour de France, il eût passé sa vie, comme Van-Dick, sous des gouvernements plus puritains, celui qu'à juste titre on a surnommé le Van-Dick français. Comme le peintre d'Anvers, il avait le talent de rendre la ressemblance, de saisir sur le fait le caractère, les nobles qualités, la physionomie, l'esprit même de ses personnages; comme lui il avait conscience de peindre pour la postérité.

Après l'homme, analysons l'œuvre. Nous le pouvons dans notre propre ville. Bien qu'un vandalisme ignorant ait détruit le portrait en pied de Louis XV, un chef-d'œuvre de naturel et de grâce enfantine que Rigaud avait envoyé à sa ville natale, en reconnaissance de son

titre de noblesse, il est resté au Musée quatre toiles de notre célèbre compatriote, qui marquent, chacune, un trait caractéristique de son génie.

Et d'abord, *A Jove principium* : le splendide portrait.... non, je dirai : le tableau du cardinal de Bouillon ouvrant l'année sainte. Voltaire en a fait dans une simple phrase, le plus grand éloge possible : « C'est, dit-il, un chef-d'œuvre égal aux plus beaux ouvrages de Rubens. » Rigaud y a mis un enthousiasme inspiré, une fougue de pinceau, un éclat de couleur, une puissance de relief, qui paraissent dénoter de quelle respectueuse vénération était animé notre peintre pour les cérémonies religieuses, et aussi, peut-être, toute la satisfaction qu'il ressentait, dans son cœur patriotique, de l'honneur réservé au Grand aumônier de France. Quelle touche moëlleuse, quelle fraîcheur de carnation, quelles poses charmantes chez les génies angéliques, qui symbolisent l'édification de l'œuvre sainte et le trésor d'indulgences qu'elle va répandre ! Quelles richesses ! Ceci est bien du satin, cela de la soie, ici surtout c'est du velours, et là des torsades de fil d'or. Il n'y a pas à s'y méprendre. Depuis Titien et Véronèse, nul ne s'était étudié avec plus de soin, nul n'avait réussi à rendre avec plus de souplesse et de naturel l'ampleur, le jet et l'éclat des draperies. Une sérénité vivante éclaire le visage du cardinal, une exquise dignité accompagne son geste. C'est, comme le majestueux portrait de Bossuet, du salon carré du Louvre, un véritable tableau d'histoire qui, en un seul personnage et en ses brillants accessoires, rend tout un caractère et un des beaux côtés du génie d'un siècle.

Le portrait du cardinal Fleury est plus modeste, il est

en buste. Mais comme le cadre est bien rempli ! La figure même semble en sortir, tant elle est parlante, tant elle respire le calme et la finesse ; les yeux brillent, la bouche va s'ouvrir, une noble bienveillance rayonne dans la physionomie. Entre ce portrait et les beaux bustes qui se trouvent au Musée, quelle est la tête qui a le plus de relief ? La toile l'emporte peut-être sur le marbre. C'est la nature prise sur le fait, habillée sans raideur, avec une aisance magistrale, une simplicité de pose incomparable. La couleur, le dessin, la gamme des tons, tout s'accompagne, se combine et se marie pour faire une œuvre d'une harmonieuse perfection.

Quant au portrait de Rigaud peint par lui-même, c'est la difficulté vaincue, une touche correcte, franche et délicate, qui se joue de ce qui effraierait tout autre. Voyez quelle fierté dans la pose. C'est bien un homme à qui sa mère, comme la femme Spartiate, confiante dans l'avenir, avait donné du courage pour toute la vie, en lui disant : « Va, tu reviendras quand tu auras vaincu. » Il le fit et fit bien, il ne revit sa ville natale que lorsqu'il eut gloire et honneur. C'est bien lui. Il s'est dit : « Rien de trop pour ma patrie » et il a pris l'obstacle de front. Il s'est peint en costume noir, et cependant il n'a pas assombri le tableau, tout en lui donnant une chaude couleur. Les reflets du velours sont si bien saisis, le chatoiement de la soie du cordon de Saint-Michel si rendu, l'habit si aisément ajusté, les traits si vrais, les nœuds du cordon si habilement éclairés au-dessous de cette tête, maîtresse, si je peux m'exprimer ainsi, fière, satisfaite de l'œuvre adressée à la ville natale ; tout en un mot est si hardiment pris sur le vif que l'on ne

serait pas étonné de voir le peintre se retourner et de ses mains délicatement dessinées, avec une habileté dont il avait le secret, la palette toute prête, reprendre, devant le spectateur, le travail interrompu. Après ce tour de force, celui du portrait du révérend père de Rancé, dont parle Saint-Simon, lui-même, avec éloge, n'a plus lieu de surprendre. Jusqu'au croquis du dessin, jeté sur la toile et esquissé par le peintre, qui est à remarquer. C'est enlevé à la pointe du pinceau, s'il m'est permis de parler ainsi, avec une svelte élégance, une légèreté, une sûreté de touche des plus saisissantes.

Nous arrivons enfin au *Christ* expirant sur la croix, tableau d'un modelé, d'une science anatomique qui étonne de la part d'un peintre de portraits. A demi Espagnol, car Perpignan était alors à peine Français, Rigaud n'a cependant pas voulu suivre les errements des peintres des flagellations et des martyrs, des pâleurs ascétiques et des écorchés. Ici rien de décharné, tout est parfait de forme et beau de carnation, l'œil est divin. Des sentiments de religion intelligente, ceux de Bossuet ou de Racine peut-être, ont guidé le peintre. Pour lui le corps du Christ ne doit pas être un cadavre, il a triomphé de la mort, il doit donc avoir gardé, malgré la mort, sa pleine beauté et sa couleur. Ainsi Rigaud a toujours voulu avoir son originalité à lui, il n'a appartenu à aucune école; tout en étant de son temps, il est resté son maître et n'est l'élève de personne. Comme les grands littérateurs dont il a fait le portrait, et qui l'ont honoré de leur amitié, il a eu la fierté de son talent. Il l'a affirmé et grandi peu à peu pour la Postérité. Elle s'aperçoit maintenant, devant des toiles, splendides de

coloris, que le temps a respectées, qu'elle a, comme l'a dit un critique, un arriéré d'admiration à lui payer.

Éclat de la couleur, fini de la touche et vérité des accessoires; exquise ressemblance et naturelle distinction des personnages; fierté de la pose, correction du dessin et ménagement de la tonalité; modelé irréprochable et sentiment religieux; telles sont les grandes qualités de Rigaud, bien distinctes dans les quatre œuvres que nous possédons. Dans sa nomenclature, M. Delamont a oublié le portrait du cardinal Fleury et le *Christ*.

Ce dernier tableau est, du reste, une œuvre peu connue et qu'on doit nous envier d'autant plus qu'il a failli nous être enlevé. La pieuse mère de Rigaud l'avait donné au couvent des Grands-Augustins de notre ville. Au milieu du pêle-mêle causé par la sécularisation et par la disparition révolutionnaire des édifices religieux, cette œuvre de maître avait eu la chance d'échapper à la destruction. Quand les choses tendirent à reprendre leur niveau, et que l'on voulut rendre à Paris une certaine splendeur, en y reconstituant un ensemble d'œuvres d'art et des écoles dignes d'une capitale, plusieurs démarches furent faites dans les provinces afin de les dépouiller de leur patrimoine artistique, au profit du grand centre. Alors, cette toile et un cuivre représentant le même tableau furent trouvés par un inspecteur des beaux-arts, dans les galetas de notre Hôtel-de-Ville. Heureusement, l'habile sculpteur roussillonnais, Boher, accompagnait l'émissaire du gouvernement. Ne voulant point permettre que notre ville fut déshéritée de ce beau tableau, et mettant toute sa finesse d'artiste au service de son patriotisme, notre sculpteur n'eut pas de peine à

prouver à l'ignorant inspecteur le contraire de la vérité, que le cuivre était l'original et la toile la copie. Qu'est devenu le cuivre? Sans doute il a seulement changé de galetas et se trouve enfoui dans ceux du Louvre, peut-être même est-il tout-à-fait perdu, tandis que, grâce à Boher, nous pouvons être fiers de montrer la belle toile aux étrangers qui viennent visiter nos modestes richesses.

Que d'œuvres remarquables n'aurions-nous pas à leur faire admirer si les Roussillonnais les plus intelligents avaient eu le zèle patriotique de cet artiste dévoué!

Pourquoi n'a-t-on pas mieux secondé les premières intentions des fondateurs de notre Société, qui furent aussi ceux du Musée, en y réunissant peu-à-peu, à l'aide de legs, de dons, et, s'il eut fallu, d'achats et de faibles sacrifices pécuniaires, toutes les œuvres artistiques d'un pays où les Guerra, les Rigaud et les Boher n'avaient pas été les seuls à voir le jour et à produire? Bien loin de là. On a vu des œuvres de mérite ne paraître au Musée que pour, bientôt, s'éclipser. Aussi, bien des villes voisines, quelquefois moins considérables, soit en France, soit en Espagne, font honte à la nôtre pour le goût et le respect qu'on y professe des choses de l'esprit.

Rigaud qui avait laissé les arts dans un état relativement prospère en Roussillon, qui avait vu s'y fonder des centres d'instruction, s'y élever des monuments remarquables, s'y préparer la reconstitution d'une Université, Rigaud avait sans doute mieux auguré de sa Patrie.





LISTE DES MEMBRES
COMPOSANT LA
SOCIÉTÉ AGRICOLE, SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DES PYRÉNÉES-ORIENTALES.

Membres honoraires.

1836. M. GUIZOT, C. ✱, membre de l'Académie Française.
1836. M. MATHIEU, O. ✱, membre de l'Institut.

Membres résidents.

1853. M. ALART (Bernard), archiviste de la Préfecture.
1868. M. ALBAR (Joseph), propriétaire.
1833. M. ALZINE (Jean-Baptiste), propriétaire (F)*.
1868. M. AMOUROUX (Adolphe), notaire.
1867. M. ARAGON (Osmín), propriétaire.
1867. M. ARAGON (Édouard), propriétaire.
1868. M. ASTORS (François), propriétaire.
1853. M. AUDUSSON (Olivier), propriétaire.
1846. M. AZÉMAR (Joseph), propriétaire.
1836. M. BACH (Étienne), O. ✱, colonel d'artillerie en retraite.
1865. M. BALANDA (Joseph de), propriétaire.
1857. M. BARBERET (Charles), ✱, inspect. d'Académie honoraire.
1867. M. BARDOU (Joseph), lithographe.
1867. M. BARDOU (Pierre), imprimeur.
1866. M. BAUBY (Justin), juge.

* Les fondateurs de la Société sont désignés par la lettre F qui est à la suite de leur nom.

1869. M. BATLE (Justin), propriétaire.
 1855. M. BÉDOS (Stéphane), avocat.
 1833. M. BÉGUIN (Louis), *, directeur de l'École-Normale.
 1853. M. BERTRAN-BALANDA (Bonaventure), propriétaire.
 1856. M. BOIX (Émile), pharmacien de 1^{re} classe.
 1858. M. BONAFOS (Emmanuel), docteur-médecin.
 1857. M. BONNEFOY (Louis de), propriétaire.
 1867. M. BONNET (Joseph de), propriétaire.
 1855. M. BOUCABEILLE (l'Abbé Isidore), chanoine honoraire.
 1868. M. BRIEUDES (Théodose), avocat.
 1868. M. BRUGUÈRE (Ernest de), avoué.
1867. M. ÇAGARRIGA (Raymond de), *, propriétaire.
 1855. M. CALVET, agronome.
 1867. M. CAMP (Aimé), *, inspecteur d'Académie.
 1867. M. CANAVY (Alphonse), professeur de dessin.
 1872. M. CARCASSONNE (Maurice), propriétaire.
 1867. M. CARGOLÈS (Vincent), propriétaire.
 1760. M. CAZES (Prosper), propriétaire.
 1866. M. CHEFDEBIEN (Fernand de), propriétaire.
 1870. M. COMPANYO (Louis), *, docteur-médecin.
 1840. M. COSTA (Léon de), homme de lettres.
 1870. M. COSTE (Philippe), professeur au Collège.
 1872. M. CRUCHANDEU (Joseph), homme de lettres.
 1847. M. CUILLE (Germain), *, directeur de la Ferme-École.
1866. M. DALBIEZ (Joseph), entrepreneur.
 1866. M. DAUDERNY (Baptiste), propriétaire.
 1853. M. DEDINS (Sauveur), propriétaire.
 1855. M. DELHOSTE (l'Abbé Julien), chanoine honoraire.
 1848. M. DESPREZ (Antoine), propriétaire.
 1860. M. DESPREZ (Jules), propriétaire.
 1867. M. DEVILLE (Pierre), vérificateur des poids et mesures.
 1865. M. DROGARD (César), architecte.

1869. M. DONNEZAN (Charles), *, docteur médecin.

1854. M. DURAND (Justin), *, banquier.

1866. M. DURAND (Laurent), *, propriétaire.

1866. M. ESCANYÉ (Frédéric), avocat.

1868. M. ESCARRA (Jacques), propriétaire.

1849. M. FABRE (Louis), professeur en retraite.

1866. M. FABRE DE LLARO (Léon), notaire.

1872. M. FAROCHON, (Paul), professeur d'histoire.

1866. M. FAURE (Louis), propriétaire.

1856. M. FERRER (Léon), pharmacien de 1^{re} classe.

1866. M. FINES (Jacques), docteur-médecin.

1868. M. FLORIMONT (Albert), avocat.

1867. M. GALAUD (Jacques), professeur de langues.

1853. M. GARRETTE (Pierre), propriétaire.

1872. M. GAUTHIER (Médard), propriétaire.

1859. M. GRANIER DE CASSAGNAC (l'Abbé Louis), *, principal du Collège.

1848. M. GOUELL (Pierre), docteur-médecin.

1867. M. JANER (Augustin), propriétaire.

1868. M. JAUBERT DE PASSA (Henri), licencié en droit.

1854. M. JAUME (Amédée), propriétaire.

1868. M. JAUME (James), propriétaire.

1868. M. JAUNE (Édouard), propriétaire.

1857. M. JOUY-D'ARNAUD (Eugène), *, propriétaire.

1850. M. LABAU (Joseph), propriétaire.

1860. M. LACOMBE SAINT-MICHEL (Romain), propriétaire.

1854. M. LACROIX (Ferdinand de), avocat.

1867. M. LAFABRÈGUE (Paul), propriétaire.

1867. M. LAFFITTE (Paul), propriétaire.

1853. M. LAMER (Jules de), secrétaire général de la préfecture.

- 1872. M. LANGUINE DE LAAB (François), propriétaire.
- 1868. M. LATROBE (Charles), imprimeur-libraire.
- 1841. M. LAZERME (Charles), propriétaire.
- 1853. M. LLOBET (Joseph de), propriétaire.
- 1867. M. LLOBET (Michel de), propriétaire.

1868. M. MALBES (Alexandre), *, ingénieur des Ponts-et-Chaussées.

1835. M. MASSOT (Paul), docteur-médecin.

1868. M. MASSOT (Justin), docteur-médecin.

1862. M. MERCADIER (Jean), homme de lettres.

1867. M. MOLINIER (Adolphe), propriétaire.

1861. M. MORER (Sauveur), professeur au collège.

1853. M. MUXART (Auguste), avocat.

1867. M. PARÈS (Jules), *, avocat.

1869. M. PASSAMA (Joseph), O. *, capitaine de frégate en retraite.

1860. M. PELISSIER (François), maître-adjoint à l'École Normale.

1866. M. PELLET (Pierre), naturaliste.

1871. M. PICAS (Léon), vice-président du tribunal civil.

1868. M. PUIGGARI (Antoine), O. *, colonel du génie.

1867. M. NÉREL (Simon), propriétaire.

1868. M. NOË (Michel), avocat.

1867. M. QUÈS (Jean), professeur de physique.

1857. M. REYNÈS-AUDUSSON, négociant.

1868. M. RIVALS (Louis), avoué.

1853. M. ROBIN (Louis), propriétaire.

1867. M. ROMET (François de), avocat.

1858. M. ROUFFIA (Joseph), instituteur.

1867. M. ROUFFLANDIS (Isidore), professeur.

1872. M. ROQUEFORT (Jacques), artiste.
 1867. M. ROUZAUD (Vincent), médecin-vétérinaire.
1859. M. SAIGNES (Justin), lithographe.
 1868. M. SAINT-MARTORI (Honoré), libraire.
 1854. M. SAUVY (Joseph), père, négociant.
 1867. M. SAUVY (Joseph), fils, négociant.
 1867. M. SÈBE (Alexis), propriétaire.
 1867. M. SELVA (Charles de), propriétaire.
 1853. M. SIAU (Antoine), propriétaire.
 1872. M. SIMIÈRE (Clément), employé à la direction des Douanes à Perpignan.
1854. M. TALAYRACH (Joseph), avocat.
 1855. M. TARRÈS (Gustave), docteur-médecin.
 1867. M. TASTU (Antoine), *, ingénieur en chef des Pouts-et-Chaussées.
 1867. M. TERRATS-D'AGUILLON (Jacques), propriétaire.
 1872. M. TERRIT (Eugène), commissionnaire.
 1872. M. TISSEYRE (Justin), *, capitaine d'État-Major.
 1866. M. TOURNAL (Joseph), avoué.
1841. M. VILALLONGUE (Sylvestre), négociant.
 1866. M. VILALLONGUE (Camille), juge.

Membres résidents n'habitant pas Perpignan.

1868. M. ACÉZAT (Omer), propriétaire à Prades.
 1867. M. BAILLO (Charles), propriétaire à Thuir.
 1867. M. BARRÈRA (Michel), propriétaire à Bages.
 1868. M. BOAÇA (Asprer de), propriétaire à Prades.
 1856. M. CARBONNELL (Joseph), propriétaire à Cases-de-Pène.
 1857. M. CONTE (Joseph), propriétaire à Estagel.
 1866. M. CORNET (Joseph), propriétaire à Rodez.

1867. M. DURAND (Jacques), propriétaire à Saint-Nazaire.
 1856. M. DUVERNEY (Adolphe), propriétaire à Espira-de-l'Agly.
 1867. M. FARINES (Achille), négociant à Rivesaltes.
 1867. M. FERRIOL (Antoine), #, notaire à Millas.
 1868. M. GAUZE (Joseph), notaire honoraire à Rivesaltes.
 1868. M. GAUZE (Charles), propriétaire à Rivesaltes.
 1846. M. GINESTOUS (marquis de), propriétaire à Latour-de-France.
 1847. M. GIRVÈS (Sauveur), propriétaire à Vinça.
 1868. M. GONZALVO (Ange de), propriétaire à Vinça.
 1871. M. GOURCE (Joseph), propriétaire à Arles.
 1867. M. JACOMET (Louis), Juge à Prades.
 1867. M. LAZERME (Auguste), propriétaire à Vinça.
 1856. M. MALÈGUE (Vincent), à Pézilla-de-la-Rivière.
 1868. M. JULIA (Joseph), propriétaire à Arles-sur-Tech.
 1868. M. MARQUIÉ (Jules), notaire à Rivesaltes.
 1868. M. MODAT (Jean), ancien élève de la Saussaye, à Thuir.
 1868. M. MAS (Auguste), avocat à Prades.
 1867. M. MARIA (François), propriétaire à Thuir.
 1869. M. MONTEILLA (Bonaventure de), propriétaire à Sainte-Léocadie.
 1865. M. NICOLAS (Émile), négociant à Rivesaltes.
 1872. M. OLIVER (Paul), naturaliste à Port-Vendres.
 1843. M. PAGÈS (Sébastien), propriétaire à Palau-del-Vidre.
 1867. M. PAMS-BOHER (Raymond), propriétaire à Vinça.
 1867. M. PENCHINAT (Charles), docteur-médecin à Port-Vendres.
 1868. M. PECH (François), propriétaire à Latour-de-France.
 1868. M. REIG (Bonaventure), propriétaire à Port-Vendres.
 1868. M. JACOMY (Rémy), propriétaire à Prades.
 1865. M. SALVO (François), notaire à Vinça.
 1868. M. SOUBIRANE (Joseph), notaire à Saint-Laurent-de-Cerdans.
 1868. M. TRUILLÈS (Joseph), notaire à Ille.
 1865. M. VILAR-SOUBIRANE (Jacques), propriétaire au Boulou.
 1867. M. VILAR (Edmond), propriétaire à Thuir.
 1872. M. DELAMONT (Ernest), employé des postes à Bordeaux.

Membres correspondants.

1839. **M^{me} LAFABRÈGUE**, naturaliste à Lyon.
M^{me} TASTU (Amable), à Paris.
M^{me} VIEN (Céleste), à Paris.
1840. **M^{me} FAURE**, (Anaïs), née Biu, à Rochefort.
1842. **M^{lle} FAVIER (Enlalie)**, à Marseille.
-
1833. **M. FRAISSE** de Perpignan, à Cette (F).
M. FERRUS, ancien Principal du Collège de Perpignan (F).
1834. **M. CÉSAR-MOREAU**, directeur, fondateur de la Société française de Statistique à Paris.
M. CROS, avocat à Narbonne.
M. DELESTRE, président de l'Athénée à Paris.
M. GODDE DE LIANCOURT, président de la Société universelle de Civilisation à Paris.
M. SALIN, contrôleur de la Monnaie des Médailles,
1835. **M. Arago (Etienne)**, homme de lettres à Paris.
M. BREGHOT DU LUT, membre de l'Académie de Lyon.
M. CACHELIÈVRE, ingénieur des mines.
M. CHEVROLAT (Auguste), membre de la Société entomologique de France.
M. COMBES, docteur-médecin à Toulouse.
M. DELOCHE, docteur-médecin à Lyon.
M. DENIZART-HURTZEL, propriétaire à Lille.
M. DUFFOURC, *, colonel du Génie.
M. ESELY, docteur-médecin à Castelnaudary.
M. GUINARD aîné, pharmacien à Bordeaux.
M. GUITER (Théodore), de Perpignan, député.
M. GUYOT DE FÈRE, secrétaire perpétuel de la Société d'encouragement à Paris.
M. ITIER, naturaliste à Marseille.
M. MERCH, trésorier de la Société linéenne de Lyon.

1835. M. MULZANT, professeur d'entomologie au Lycée et à la Faculté des sciences de Lyon.
 M. PÉRICAUD, bibliothécaire de la ville de Lyon, membre de l'Académie de la même ville.
 M. RIGAUD (Esprit), de Perpignan, ancien avocat à la Cour de Cassation à Paris.
 M. ROUFFIA (Côme), de Perpignan, maître de pension.
 M. THURBERT, ingénieur des mines.
 M. WALTER, ingénieur civil, professeur à l'École des arts et manufactures à Paris.
1837. M. BARRAU, homme de lettres à Toulouse.
 M. MERCIER aîné, lithographe à Toulouse.
1838. M. DUROSOY, inspecteur des mines.
 M. GRENIER, docteur-médecin, professeur d'histoire naturelle à Besançon.
 M. VAILLANT, dessinateur, attaché au Muséum d'histoire naturelle à Paris.
1839. M. BROCHIER, capitaine du Génie.
 M. CADILHAC (Désiré), à Puységur, près Béziers.
 M. COURART-D'AULNAY, memb. de l'Athén. des arts à Paris.
 M. TERREVERT, naturaliste à Lyon.
1840. M. ARAGO (Alfred), inspecteur des Beaux-Arts à Paris.
 M. MONZIC-LASSERRE, docteur-médecin à Coux.
1841. M. FRANÇOIS, inspecteur général des mines.
 M. VIENNE, bibliothécaire de la ville de Toulouse.
1842. M. BÉNET DE PÉRAUD, docteur-médecin à Paris.
 M. GELLÉ, professeur de l'École vétérinaire de Toulouse.
 M. PONGY, ouvrier-maçon, homme de lettres à Toulouse.
 M. SELVA, (Prosper), O *, capitaine de vaisseau.
1843. M. D'OMBRE-FIRMAS, d'Alais.
 M. MASSOT-REYNIER, *, 1^{er} président de la Cour de Rouen.
 M. SOLLIERS (Félix), homme de lettres à Paris.
1844. M. BOUIS, *, de Perpignan, professeur à l'École de Pharmacie de Paris.
-

1844. M. DIDIER-PETIT, de Lyon.
 M. PEREY (Alexis), professeur de mathématiques à Dijon.
 M. ROBINET, membre de l'Académie de médecine.
1847. M. IRAT, avocat à la Cour de Paris.
 M. RENARD-DE-SAINT-MALO, avocat à la Cour de Cassation, député.
1848. M. LAURENCE, principal de collège en retraite.
 M. LEFRANC (Pierre), homme de lettres, député.
 M. PERRIS (Édouard), naturaliste à Mont-de-Marsan.
 M. REBOUD, docteur-médecin.
1849. M. AUTHEMAN, économe des hospices à l'Isle-sur-Sorgue (Var).
 M. PIETTA (Lucien), à Montesquieu, près Toulouse.
1853. M. FAUBE, docteur-médecin en Algérie.
 M. BONNET (Edmond), ingénieur civil.
 M. CARVALLO (Jules), ingénieur civil, membre fondateur de l'Institut archéologique et historique du Limousin.
1854. M. DANJEAN (Firmin), professeur au Lycée de Montpellier.
 M. MAURICE, agent-voyer en chef du département de Loir-et-Cher.
 M. THEVENIN, conseiller à la Cour d'Appel de Paris.
1855. M. BARTHÉLEMY (de), ancien conseiller de préfecture.
 M. CALISTI, inspecteur d'Académie.
 M. CORTIE, professeur à Paris.
 M. CHAURAND DE MALARCE, homme de lettres à Paris.
 M. CROVA (André), professeur à la Faculté des sciences à Montpellier.
 M. SOUBEYRAN (Paul de), ancien préfet.
1856. M. MERCADER (Ernest), docteur-médecin à la Magistrad (Tarn-et-Garonne).
1857. M. SOUBEYRAN (Léon), professeur agrégé à l'École de Pharmacie de Paris.
1858. M. CARALP (Raymond), directeur des cultures du Pénitencier à Marseille.

1858. M. CHAMBEU (l'abbé), de Perpignan, dominicain.
 M. DARDE, avoué à Carcassonne.
 M. DENILLE, directeur de la Ferme-École de l'Aude.
 M. DESALLE, agent-voyer en chef de l'Aude.
1859. M. GOURRIER DE FRAISSE, à Cabardès (Aude).
 M. GUILHAUME, inspecteur général des Ponts-et-Chaussées.
 M. GUITER, de Saint-Laurent-de-la-Salanque, directeur de la Société artistique de l'Isthme de Suez.
 M. LESPIAU (Henri), de Perpignan, docteur-médecin des armées.
 M. LASSUS DE SAINT-GÉNIES (le baron de), ancien préfet.
 M. MARAVAL, vice-président de la Société d'Agriculture de l'Aude.
 M. MARÈS (Henri), membre de la Société d'agriculture de l'Hérault.
 M. RENDU (Victor), inspecteur général de l'agriculture.
 M. SALAMAN, propriétaire à Carcassonne.
 M. TALRICH (Jules), artiste préparateur d'anatomie en cire à Paris.
 M. VALAYER, propriétaire à Avignon.
1860. M. ARAGON (Victor), *, de Perpignan, président de Chambre à la Cour de Montpellier.
 M. FOUCHIER (de), capitaine d'infanterie.
 M. MARTIN (Joseph de), docteur-médecin à Narbonne.
 M. NOGUÈS (A. F.), professeur d'histoire naturelle à Lyon.
 M. PAGEZY, ancien député à Montpellier.
 M. RATHEAU, *, capitaine du Génie.
 M. RICARD (Alphonse), avocat à Montpellier.
1861. M. AMAS, employé des Douanes à Marseille.
 M. BATAILLARD, naturaliste à Andeux (Doubs).
 M. BOISSONNET, général de brigade.
 M. BONNEL (Gabriel), Avocat à Narbonne.
 M. BONNET, juge de paix à Aubagne.

1861. M. BOUNIN, vice-président de la Société d'Agriculture de Nice.
 M. BOVIS (de), propriétaire à Avignon.
 M. FERNAND-LAGARRIGUE, membre de l'Institut historique de France.
 M. FISSIAUX (l'Abbé), directeur du pénitencier des Bouches-du-Rhône.
 M. HARDY, directeur de la pépinière centrale du gouvernement, près d'Alger.
 M. HEUZÉ (Gustave), inspecteur général d'agriculture.
 M. LABEAUME (de), président de la Société d'agriculture du Gard.
 M. LEYMÉRIE, professeur à la Faculté de Toulouse.
 M. ROUGEMONT, président de la Société d'horticulture des Bouches-du-Rhône.
 M. SALLES (Isidore), ancien préfet.
 M. SICARD, secrétaire de la Société d'horticulture des Bouches-du-Rhône).
1862. M. CHARDON, président de la Société d'horticulture et de botanique du département du Gard.
 M. ELOFFE (Arthur), naturaliste à Paris.
 M. VILLE (Ludovic), O. *, de Rivesaltes, ingénieur en chef des mines (Algérie).
1865. M. FUIX, *, de Perpignan, ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées à Amiens.
 M. CARAVEN (Alfred), naturaliste à Castres.
 M. CAPIN (Léopold), professeur au Lycée d'Alby.
 M. PUGENS (Eugène), professeur de dessin au Lycée de Montpellier.
1866. M. BOUSCHET (Henri), secrétaire de la Société d'horticulture de l'Hérault.
 M. FABRE (Gustave), professeur au Lycée de Montpellier.
1867. M. HARANT (Henri), chef d'institution à Paris.
 M. SOUCAILLE (Antoine), professeur au Collège de Béziers.

1867. M. PASTEUR, chimiste, membre de l'Institut de France.
 M. BUZAIRES, docteur-médecin à Limoux.
 M. DESRIVIÈRES, docteur-médecin à Paris.
 M. LAGARRIQUE, (Fernand), consul du Chili et de la République argentine à Nice.
1868. M. AUTIÉ (Fernand), professeur au Collège de Béziers.
 M. LAMOTTE-TENET (Joseph), professeur d'histoire.
 M. GUERRIER DE HAÛPT, directeur du journal *l'Union des Instituteurs* à Paris.
 M. DELPECH (Henri), avocat à Montpellier.
 M. MAILLOT (Eugène), agrégé à l'Université de Paris.
 M. LÉOTARD (Saturnin), sous-bibliothécaire à Montpellier.
 M. BONVOULOIR (vicomte de), naturaliste, membre de la Société entomologique de France.
1869. M. LAFARGUE (Albert), professeur à Aix.
 M. TAUDOU (Antonin), grand prix de Rome.
 M. GUILLON (Anatole), naturaliste.
 M. DONNEZAN (Albert), docteur-médecin à Montpellier.
1871. M. MÉNÉTRIER (Louis), ancien agent-voyer chef.
 M. CHASSELOUP-LAUBAT, ancien ministre de la marine.
 M. GABLIN, *, chef du matériel du ministère de la marine.
1872. M. ROUVILLE (Paul de), professeur de géologie à la Faculté des sciences de Montpellier.
 M. CAYROL (François), de Béziers, licencié ès-sciences.

Correspondants étrangers.

1847. M. le marquis de BELPUIG, duc de SAVELLA, à Palma.
 M. JOACHIM MARIA BOYER DE ROSSELLO, à Palma.
 M. NICOLAS BROZEDO Y ZAFORTERA, à Palma.
 M. JULES DE GARARRUS, consul de France à Palma.
 M. BASILIO SÉBASTIANO CASTELLANO, bibliothécaire de la bibliothèque royale à Madrid.

1847. M. LUIS MARIA RAMIRES LAS CASAS DEZA, président de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Cordoue.
 M. MODESTO LA FUENTE, homme-de-lettres à Madrid.
 M. ISIDORE CHAUSSAT, homme de lettres à Barcelone.
1848. M. MARTINEZ (Antoine), à Palma (iles Baléares).
 M. MEDEL (Raymond), à Palma (iles Baléares).
1849. M. FAGES DE ROMA, inspecteur général d'agriculture dans la province de Gérone.
1851. M. VIDAL, professeur d'histoire naturelle à l'Université de Valence (Espagne).
1852. M. MACDONALD, président de l'Académie britannique à Londres.
 M. le comte MÉLANO, secrétaire perpétuel de l'Académie britannique à Londres.
1853. M. REUME (Auguste), capitaine d'artillerie en Belgique.
 M. RUBIO Y ORS, professeur de littérature espagnole à l'Université de Castille à Valladolid.
 M. FADEILLE (de), membre de l'Académie britannique.
 M. FLORENCIO JANER Y GRAELLS, à Madrid.
 M. J. TRUJILLO DEL PARRASO, à Madrid.
 M. GENS (Eugène), professeur de l'Athénée d'Anvers.
 M. le vicomte de KERCKOY-VARENT, président de l'Académie archéologique de Belgique, grand-croix et commandeur de plusieurs ordres.
 M. le vicomte Eugène de KERCKOY-VARENT, fils, chargé d'affaires de l'Empereur de Turquie près le gouvernement Belge.
 M. ALEXANDRE SCHAEFKEM, peintre de paysages, professeur de peinture à Maëstricht.
 M. LÉONARD DE CUYPER, statuaire à Anvers.
 M. NICOLAS VAN-DER-HEYDEN, généalogiste à Anvers.
 M. RAPHAEL ASTIENZA, marquis de SALVATIERRA, à Ronda.
 M. THOMAS AQUILLO, professeur universitaire à Palma.

1859. M. ALEXANDRE SCHAEPKENS, directeur de l'École des beaux-arts, chevalier de la couronne de chêne à Maëstrich.
1861. M. le docteur DON JUAN DE DIOS MONTESIMOS Y NEYRA, à Cordoue.
- M. DAMASO CALVET, ingénieur à Figuières.
1872. M. FRANCISCO CARDONA Y ORFILA, docteur en théologie et en droit canonique, professeur d'histoire naturelle à l'Institut de Mahon.
- M. JEAN J. RODRIGUEZ, botaniste à Mahon.
- M. JEAN PONS Y SOLER, malacologiste, numismate et archéologue à Mahon.
- M. ANDREU HERNANDEZ, docteur en médecine à Mahon.
- M. CORONADO FRANCISCO, ZAVIER, docteur en médecine à Barcelone.
- M. MANUEL MARTORELL Y PEÑA, propriétaire, agronome, entomologiste à Barcelone.
- M. FRANCISCO MARTORELL Y PEÑA, propriétaire, conchyologiste, archéologue, numismate à Barcelone.
- M. COTXET, homme de lettres, archéologue à Barcelone.
- M. MARTI, pharmacien, archéologue, numismate à Barcelone.
- M. VICTORI, professeur de nautique à Mahon.

Sociétés correspondantes.

- Aisne..... Comice agricole de Saint-Quentin.
Société industrielle de Saint-Quentin.
Société académique des Sciences, Belles-Lettres, Agriculture et Industrie de Saint-Quentin.
Société Historique et Archéologique de Château-Thierry.
- Alpes (Basses-)..... Société centrale d'Agriculture et d'Acclimatation, à Digne.

- Aube..... Société Scientifique et du Commerce, à Troyes.
Société d'Agriculture, Arts et Belles-Lettres, à Troyes.
- Aude..... Société d'Agriculture, à Carcassonne.
Comice Agricole, à Limoux.
Société des Arts et Sciences, à Carcassonne.
Comice Agricole de l'arrond^t de Narbonne.
- Ariège..... Société Agricole et Littéraire de Foix.
- Alpes-Maritimes Société des Sciences naturelles, des Lettres et des Beaux-Arts de l'arrond^t de Grasse.
Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes, à Nice.
- Alsace..... Société d'Agriculture de Colmar.
Société d'Histoire naturelle de Colmar.
Société des Sciences, Agriculture et Arts de Strasbourg.
- Algérie..... Société algérienne de Climatologie, Sciences physiques et naturelles, à Alger.
Société d'Agriculture d'Alger.
- Aveyron..... Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, à Rodez.
Société d'Agriculture, à Rodez.
- Bouches-du-Rhône.. Société d'Horticulture de Marseille.
Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Marseille.
Société de Statistique de Marseille.
- Calvados..... Société Linnéenne de Normandie, à Caen.
Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen.
Société d'Horticulture du Centre de la Normandie, à Lisieux.

Calvados.....	Société d'Agriculture, Sciences et Belles-Lettres, à Bayeux. Société d'Agriculture et de Commerce, à Caen.
Cantal.....	Société Agricole du Cantal, à Aurillac.
Charente.....	Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce de la Charente, à Angoulême.
Charente-Inférieure.	Académie de la Charente-Inférieure, à La Rochelle. Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres, à Rochefort.
Cher.....	Société Agricole du Cher, à Bourges.
Côte-d'Or.....	Académie des Sciences et Arts, à Dijon. Société d'Horticulture et d'Arboriculture, à Dijon.
Creuse.....	Société des Sciences naturelles et archéologiques, à Guéret.
Doubs.....	Société d'Émulation, à Besançon. Société d'Agriculture et d'Horticulture du Doubs, à Besançon.
Drôme.....	Société d'Agriculture, à Valence. Société de Statistique des Arts et des Sciences, à Valence.
Eure.....	Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres, à Évreux.
Gard.....	Société d'Agriculture du Gard, à Nîmes. Académie des Sciences du Gard, à Nîmes. Société Scientifique et Littéraire, à Alais.
Garonne (Haute-),...	Académie des Jeux-Floraux, à Toulouse. Société Archéologique du Midi de la France, à Toulouse.

- Garonne (Haute-)... Sociétés réunies d'Agriculture de la Haute-Garonne et de l'Ariège à Toulouse.**
Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Toulouse.
- Gers..... Société d'Agriculture et d'Horticulture du Gers, à Auch.**
- Gironde..... Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux.**
Société d'Horticulture de la Gironde, à Bordeaux.
Société Linnéenne, à Bordeaux.
- Hérault..... Société d'Horticulture et d'Histoire naturelle, à Montpellier.**
Société Archéologique de Montpellier.
Société Archéologique, Sciences et Lettres de Béziers.
Société d'Horticulture et de Botanique de l'Hérault, à Montpellier.
- Indre..... Société d'Agriculture de Chateauroux.**
- Indre-et-Loire..... Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département d'Indre-et-Loire, à Tours.**
- Isère..... Académie Delphinale, à Grenoble.**
Société de Statistique des Sciences naturelles, à Grenoble.
Société d'Agriculture, à Grenoble.
- Jura..... Société d'Émulation, à Lons-le-Saulnier.**
- Landes..... Société d'Agriculture, à Mont-de-Marsan.**
- Loir-et-Cher..... Société d'Agriculture à Blois.**
- Loire..... Société d'Agriculture, Industrie, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de la Loire, à Saint-Étienne.**

- Loire (Haute-)**..... Société d'Agriculture, Sciences et Commerce
au Puy.
- Loire-Inférieure**.... Société Académique de Nantes.
- Loiret**..... Société d'Agriculture, à Orléans.
Société d'Horticulture, à Orléans.
- Lorraine**..... Société d'Histoire naturelle de Metz.
Académie de Metz.
- Lot**..... Société Agricole et Industrielle, à Cahors.
- Lot-et-Garonne**..... Société d'Agriculture et d'Arts, à Agen.
- Lozère**..... Société Agricole, Scientifique et Littéraire,
à Mende.
- Maine-et-Loire**..... Société Académique de Maine-et-Loire, à
Angers.
Société Industrielle d'Angers et du départe-
ment de Maine-et-Loire.
Société d'Agriculture, Sciences et Arts, à
Angers.
- Manche**..... Société d'Agriculture, d'Archéologie et
d'Histoire naturelle du département de
la Manche, à Saint-Lo.
Société Académique de Cherbourg.
- Marne**..... Académie de Reims.
Société des Sciences et Arts de Vitry-le-
Français.
Société d'Agriculture, Sciences et Arts du
département de la Marne, à Châlons.
- Meurthe-et-Moselle**.. Académie Stanislas, à Nancy.
Société des Sciences, Lettres et Arts, à
Nancy.
Société Centrale d'Agriculture, à Nancy.

- Nord**..... Société d'Agriculture, de Sciences et d'Arts,
à Douai.
Comice Agricole de Lille.
Société d'Émulation de Cambrai.
Société des Sciences, de l'Agriculture et
des Arts de Lille.
- Oise**..... Société d'Agriculture de Compiègne.
Société Académique, Sciences et Arts du
département de l'Oise, à Beauvais.
- Pas-de-Calais**..... Société d'Agriculture de Boulogne-sur-mer.
Académie des Sciences, Lettres et Arts
d'Arras.
Société Académique de Boulogne-sur-mer.
Société Centrale d'Agriculture, à Arras.
- Puy-de-Dôme**..... Académie des Sciences, Lettres et Arts de
Clermont-Ferrand.
- Pyrénées (Basses-)**.. Société des Sciences, Lettres et Arts, à Pau.
- Rhône**..... Société Littéraire, Historique et Archéolo-
gique de Lyon.
Académie des Sciences, Belles-Lettres et
Arts de Lyon.
Société d'Agriculture, Sciences naturelles
et Arts utiles de Lyon.
Société de la carte géologique de France,
à Lyon.
- Sarthe**..... Société d'Agriculture, Sciences et Arts de
la Sarthe, au Mans.
- Seine**..... Société Zoologique et d'Acclimatation, à
Paris.
Société Philotechnique de Paris.
Société centrale d'Agriculture de France,
à Paris.

- Seine.....** Société protectrice des animaux, à Paris.
Société Franklin, à Paris.
Revue des Sociétés savantes des départements, à Paris.
Institut de France, à Paris.
Académie de Médecine, à Paris.
Tribune des Linguistes, Philosophie des langues, à Paris.
L'Apiculteur, — Journal des cultivateurs d'abeilles (Rédacteur), à Paris.
- Seine-Inférieure....** Société Havraise d'études diverses, au Havre.
Cercle pratique d'Horticulture et de Botanique de l'arrondissement du Havre.
Société libre d'Émulation du Commerce et de l'Industrie, à Rouen.
Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Rouen.
Société d'Horticulture de Rouen.
- Seine-et-Marne.....** Société d'Agriculture et Sciences morales, à Melun.
- Seine-et-Oise.....** Société des Sciences morales, des Lettres et Arts, à Versailles.
- Sèvres (Deux-).....** Société de Statistique, Sciences et Arts des Deux-Sèvres, à Niort.
Société Centrale d'Agriculture, à Niort.
Maître Jacques, Journal populaire d'Agriculture, publié à Niort.
- Somme.....** Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens.
Société d'Agriculture, à Amiens.

Somme.....	Société Linnéenne du Nord de la France, à Amiens. Académie des Sciences, Belles-Lettres, Arts, Agriculture et Commerce du département de la Somme, à Amiens.
Tarn.....	Société Littéraire et Scientifique de Castres.
Tarn-et-Garonne....	Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts du Tarn-et-Garonne, à Montauban.
Var.....	Société d'Études Scientifiques et Archéologiques, à Draguignan. Comice Agricole, Horticole et Forestier de l'arrondissement de Toulon. Société Académique du Var, à Toulon. Société d'Agriculture, de Commerce et d'Industrie, à Draguignan.
Vaucluse.....	Société Littéraire, Scientifique et Artistique d'Apt. Société Académique d'Avignon. Société d'Agriculture et d'Horticulture d'Avignon.
Vienne.....	Société Académique de Poitiers. Société d'Agriculture de Poitiers.
Vienne (Haute-)....	Société d'Agriculture, des Sciences et Arts de Limoges.
Vosges.....	Société d'Émulation, à Épinal.
Yonne.....	Société des Sciences historiques et naturelles, à Auxerre. Société Archéologique, à Sens.

Sociétés étrangères.

Angleterre.....	Académie Britannique, à Londres.
Belgique.....	Revue de Belgique, à Bruxelles. Société de l'Union des Artistes Liégeois, à Liège. Société Archéologique de Bruxelles.
Espagne.....	Académie des Jeux-Floraux, à Barcelone.
Hollande.....	Académie Royale des Sciences, à Amsterdam.
Suisse.....	Société Vaudoise des Sciences naturelles, à Lausanne.

OMISSIONS

Membres résidants.

1871. M. CALARET (Joseph), propriétaire.
 1871. M. GUARDIA (Auguste de), *, ancien sous-préfet.
 1866. M. LORRIS (Numa), propriétaire.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Composition du Bureau pour l'année 1872.....	5
Biographie de M. Louis Companyo, docteur-médecin et savant naturaliste, par M. Louis Fabre, membre résidant.....	7
Énumération des Mollusques terrestres et fluviatiles vivants des Pyrénées-Orientales, par M. le docteur Paul Massot, membre résidant.....	33
Différence de température, observée à la ville et à la campagne, à Perpignan, par M. le docteur Fines, membre résidant.....	139
Des froids de décembre 1871 à Perpignan, par M. le docteur Fines, à Perpignan.....	152
Histoire naturelle du département des Pyrénées-Orientales, Entomologie, par M. Pellet, membre résidant.....	161
Note sur une Inscription romaine de Cornèilla-du-Bercol, par M. Alart, membre résidant.....	196
Notes historiques sur la peinture et les peintres roussillonnais, par M. Alart, membre résidant.....	199
Monuments celtiques de La Porteilla et de Las Clusas, situés sur la montagne de Moliçg, par M. Rouffiandis, membre résidant.....	238
Résumé des travaux de la Section d'Agriculture pendant la fin de l'année 1871, par M. Morer, secrétaire de la Section.....	244
Enquête parlementaire sur l'agriculture :	
Mémoire de M. Labau, sous-directeur de la Ferme-École de Germainville, directeur de la Section d'Agriculture.....	249
Mémoire de M. Morer, secrétaire de la Section.....	257
Mémoire de M. Jules Desprez, membre résidant.....	274

Première satire d'Horace, traduite en vers français par M. Louis Fabre, professeur en retraite, membre résidant.....	279
Guillaume de Cabestany, opéra comique en un acte, paroles de M. Mercadier, membre résidant, musique de M. Joseph Coll...	285
L'Arabe et son cheval, par M. Mercadier, membre résidant.....	311
Réverie, par M. Alfred de L'Hôpital.....	315
Le Devoir, par Mme Ernest Barutel.....	317
Hyacinthe Rigaud, par M. Ernest Delamont, membre résidant....	321
Rapport sur le dernier Concours de Poésie et d'Histoire, par M. Léon Fabre de Llaró, membre résidant.....	361
Liste des Membres composant la Société :	
Membres résidants.....	389
Membres résidants n'habitant pas Perpignan.....	393
Membres correspondants.....	395
Membres correspondants étrangers.....	400
Sociétés correspondantes.....	402
Sociétés étrangères.....	410

